

COLLECTION D'ESTHETIQUE

Sous la direction de Marc JIMENEZ

----- 51 -----

1. Mikel DUFRENNE. - *Esthétique et philosophie*, tome I (2ème tirage).
2. P.A. MICHELIS. - *Etudes d'esthétiques*.
3. Christian METZ. - *Essais sur la signification au cinéma*, tome I (3ème tirage).
4. Jean LAUDE. - *La peinture française (1904-1905) et "l'Art nègre"* (2 vol.) (épuisé).
5. Michel ZERAFFA. - *Personne et personnage. Le romanesque des années 1920 aux années 1950* (2ème tirage).
6. Jean Pierre MARTINON. - *Les métamorphoses du désir et de l'oeuvre d'art à la veille de la Première Guerre mondiale*. - Textes de documents réunis et présentés sous la direction de L. BRION-GUERRY.
7. Jean-François LYOTARD. - *Discours, figure* (4ème tirage).
8. Pierre SANSOT. - *Poétique de la ville* (3ème tirage).
9. *L'année 1913* : Tome I et II. *Les formes esthétiques de l'oeuvre d'art à la veille de la Première Guerre mondiale*. - Textes de documents réunis et présentés sous la direction de L. BRION-GUERRY.
10. Margit ROWELL. - *La peinture, le geste, l'action*.
11. Louis MARIN. - *Etudes sémiologiques*.
12. Christian BRUNET. - *Braque et l'espace, langage et peinture*.
13. Stefan MORAWSKI. - *L'Absolu et la forme. L'Esthétique d'André Malraux*.
14. Christian METZ. - *Essais sur la signification au cinéma*, tome II (2ème tirage).
15. Olivier REVAULT D'ALLONNES. - *La création artistique et les promesses de la liberté*.
16. Marc LE BOT. - *Peinture et machinisme*.
17. *L'Année 1913*, tome III. *manifestes et témoignages*. - Textes et documents réunis et présentés sous la direction de L. BRION-GUERRY.
18. Gilbert LASCAULT. - *Le monstre dans l'art occidental. Un problème esthétique*.
19. Akira TAMBA. - *La structure musicale du Nô* (1 vol. avec deux disques).
20. P.A. MICHELIS. - *L'Esthétique de l'architecture*.
21. T.W. ADORNO. - *Théorie esthétique* (épuisé).
22. GROUPE DE RECHERCHES ESTHETIQUES DU C.N.R.S. - *Recherches poétiques*, tome I.
23. GROUPE DE RECHERCHES ESTHETIQUES DU C.N.R.S. - *Recherches poétiques*, tome II.
24. G. DORFLES. - *Mythes et rites d'aujourd'hui*.
25. T.W. ADORNO. - *Autour de la Théorie esthétique : Paralipomena. Introduction première*.
26. Raymond COURT. - *Le Musical. Essais sur les fondements anthropologiques de l'art*.
27. - Mikel DUFRENNE. - *Esthétique et philosophie*, tome II.
28. André VILLIERS. - *La scène centrale. Esthétique et pratique au théâtre en rond*.
29. Christian METZ. - *Essais Sémiotiques*.
30. Michel ZERAFFA. - *Henry James. L'Art de la fiction*.
31. Constance NAUBERT-RISER. - *La création chez Paul Klee. Etude de la relation théorie-praxis de 1900 à 1924*.
32. Frank POPPER. - *Art, action et participation. L'artiste et la créativité aujourd'hui*.
33. Raymond COURT. - *Adorno et la nouvelle musique. Art et modernité*.
34. Maryvonne SAISON. - *Imaginaire/imaginable. Parcours philosophique à travers le théâtre et la médecine mentale*.
35. Francis BAYER. - *De Schönberg à Cage. Essai sur la notion d'espace sonore dans la musique contemporaine*.
36. Mikel DUFRENNE. - *Esthétique et philosophie*, tome III.
37. Dino FORMAGGIO. - *L'Art*. Traduit de l'italien par D. Gouat Punzi.

38. Marc FROMENT-MEURICE. - *Les intermittences de la raison. Penser Cage. Entendre Heidegger.*
39. Evelynne PINTO. - *Edgar Poe et l'art d'inventer.*
40. François-Bernard MACHE. - *Musique, mythe, nature ou les Dauphins d'Arion.*
41. Pierre SANSOT. - *Variations paysagères. Invitations au paysage.*
42. Bernard LAMBLIN. - *Peinture et temps.*
43. Noëmi BLUMENKRANZ-ONIMUS. - *La poésie futuriste italienne.*
44. Dominique NOGUEZ. - *Une renaissance du cinéma. Le cinéma "underground" américain.*
45. Michel COLIN. - *Langue, film, discours. Prolégomènes à une sémiologie générative du film.*
46. Henri MALDINEY. - *Art et existence.*
47. Marc JIMENEZ. - *Adorno et la modernité. Vers une esthétique négative.*
48. Eric KÖHLER. - *Le hasard en littérature. Le possible et la nécessité.*
49. René PASSERON. - *Pour une philosophie de la création.*
50. T. W. ADORNO. - *Théorie esthétique (nouvelle traduction).*

Peter WEISS

L'ESTHETIQUE DE LA RESISTANCE

Roman

Traduit de l'allemand par
Eliane KAUFHOLZ-MESSMER

PARIS
KLINCKSIECK
1989

Ouvrage publié avec le concours du Centre national des Lettres

Titre de l'original :

DIE ÄSTHETIK DES WIDERSTANDS

Roman

(Suhrkamp Verlag, Francfort-s-Main, 1975)

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 2-252-02661-8

EDITIONS KLINCKSIECK
11, rue de Lille
75007 Paris

AVERTISSEMENT

"Mais que deviendrait l'art s'il oubliait le souvenir de la souffrance accumulée"

T.W. Adorno

En publiant un roman, la Collection d'Esthétique semble rompre avec sa vocation : accueillir des essais théoriques consacrés à l'esthétique et à la théorie de l'art. La publication, dans ce contexte, du premier tome de L'esthétique de la résistance de Peter Weiss (les tomes II et III sont prévus pour 1992) n'a pourtant rien de surprenant. Si l'oeuvre présente, par la mise en place - mise en scène - d'une multiplicité de situations et d'intrigues historiques et par la psychologie des personnages, des héros - des éléments qui justifient l'appellation de roman, l'ouvrage transgresse constamment les limites, pourtant extrêmement larges, du genre. Une histoire du mouvement ouvrier depuis la République de Weimar jusqu'à la chute du IIIème Reich... une épopée de la gauche révolutionnaire sous le nazisme, le stalinisme et le franquisme... les "années d'apprentissage" d'un jeune militant, son initiation aux enjeux et aux combats politiques... une chronique et un document qu'il faut bien ici, en dépit du cliché, qualifier d'exceptionnel : autant de caractéristiques qui permettent à l'oeuvre de Peter Weiss d'échapper à une définition et à un classement dans un genre littéraire déterminé. La maîtrise technique de l'écriture, sa virtuosité, le style et ses éclats, dans tous les sens du mot, les ruptures dans le déroulement temporel - la durée, la diégèse, semblent suspendues lors de la description des oeuvres architecturales et picturales (Sagrada Familia, Guernica, etc.) - démultiplient l'effet, sur le lecteur, d'une narration qui le déroute, le déplace, de façon dramatique, aux différents points du théâtre de notre histoire récente ; histoire des utopies déçues, de la fin des "grands récits" humanistes et révolutionnaires, histoire des stigmates qu'une culture bafouée par la barbarie totalitaire lègue au présent, tragiquement.

Mais le politique n'est pas le fin mot de l'ouvrage. L'"esthétique de la résistance", c'est aussi l'art comme résistance, non pas refuge, ni lieu de fantasmes. Dévoilées, libérées de leur gangue idéaliste, académique, les

oeuvres d'art peuvent ne plus être regardées comme des pièces de musée, des "biens culturels". Elles invitent à la découverte de l'expérience esthétique - au-delà de la critique savante - pour renouveler l'expérience globale du monde, de la vie, des autres savoirs : "Notre conception d'une culture ne coïncidait que rarement avec ce qui se présentait comme un énorme réservoir de biens, d'inventions et de sciences accumulées. Ne possédant rien, nous nous approchions d'abord avec crainte de tout ce qui avait été amassé, pleins de respect, jusqu'à ce qu'il nous apparût clairement qu'il nous fallait remplir tout cela de nos propres échelles de valeurs, que nous ne pourrions utiliser l'ensemble de ces notions que si elles exprimaient quelque chose concernant nos conditions de vie ainsi que les difficultés et les particularités de notre manière de penser".

Jürgen Habermas qui, en 1981, fait référence à l'oeuvre de Peter Weiss en citant ce même extrait, évoque à ce propos l'"appropriation de la culture des experts dans la perspective du monde vécu" ("La modernité : un projet inachevé", Critique, éd. de Minuit, oct. 81, p. 964). Il définit ainsi parfaitement ce qui, pour nous aussi, définit la portée théorique, philosophique et esthétique de cette fresque baroque, dressée contre toutes les tentatives actuelles visant à noyer les souffrances du passé dans les amalgames de l'histoire.

Marc JIMENEZ

LIRE L'ESTHETIQUE DE LA RESISTANCE, UN ROMAN

Il est plutôt rare que des oeuvres littéraires déclenchent comme le fit *L'Esthétique de la résistance* dès la parution en 1975 de ce premier volume, des débats aussi vifs que contradictoires. Les déclarations et les prises de position à propos de cet ouvrage prirent rapidement l'aspect de professions de foi : parler du roman de Peter Weiss, cela voulait dire en même temps s'interroger sur le principe même du fait littéraire, sur ses possibilités, sur la manière dont il convenait de l'approcher. Les sciences de la littérature en tant que sciences sociales se virent - avec raison - provoquées, interpellées ; elles parurent d'abord incapables de répondre à cette provocation et d'aborder le roman au moyen de leurs méthodes spécifiques. Les grands critiques de la presse bourgeoise condamnèrent presque unanimement les trois volumes, dont voici le premier en traduction française ; l'appréciation polémique d'un critique, qui vit là un "gigantesque malentendu en prose", illustre bien la fureur d'une bonne partie de la critique littéraire réduite à l'impuissance.

Durant les années qui suivirent - le souvenir de mai 68 avait pâli, de nombreux porte-paroles de l'époque avaient trouvé leur place dans la société qu'ils acceptaient désormais et s'étaient faits les représentants de diverses théories du discours explicitement anhistoriques - un nouveau mouvement socio-politique se constitua en République Fédérale d'Allemagne, le Mouvement pour la Paix. Il représentait quasiment la continuation logique des courants sociaux des années soixante-dix ; après les grands événements politiques mondiaux tels que la fin de la guerre au Vietnam, en Angola, au Nicaragua, la défaite du Front populaire au Chili, la Révolution des Oeillets au Portugal et la démocratisation de l'Espagne, un thème nouveau révéla toute son urgence - la sauvegarde de l'environnement. Le mouvement anti-nucléaire avec son combat pour l'équilibre écologique - en France le plateau du Larzac et Malville symbolisèrent cette politisation du monde social - s'enhardit, se politisa, formula des revendications nées d'angoisses réelles. En s'opposant au double traité de l'OTAN, le Mouvement pour la Paix développa de nouvelles formes d'expression, un nouvel espace socio-culturel où l'on sut

résister aux tentatives visant à faire oublier, à occulter *L'Esthétique de la résistance*.

On a souvent prétendu que Weiss avait écrit pour les ouvriers mais qu'aucun ouvrier n'était capable de lire ce roman démesuré : ces voix venaient d'un bord où l'on ne s'est jamais préoccupé des besoins culturels des autres, des ouvriers ; de telles affirmations révèlent plutôt un certain désarroi devant ce qu'exige Peter Weiss à travers cette oeuvre, une fréquentation libre des oeuvres d'art, soumise apparemment à aucune règle *a priori*, en dehors de toutes les normes, et cette fréquentation de l'oeuvre d'art est mise en scène de façon exemplaire dans le roman, où les protagonistes, de jeunes ouvriers, découvrent des chefs-d'oeuvre tels que l'autel de Pergame reconstitué dans un musée de Berlin, le "*Château*", de Kafka, "*Guernica*", de Picasso, la "*Sagrada Família*", de Gaudí, "*Le radeau de la Méduse*", de Géricault. On nota avec indignation que les interprétations auxquelles on se livre dans le roman non seulement ne correspondent pas aux canons régissant habituellement les interprétations de la vie culturelle, mais qu'elles les contredisent même. On ressentit comme une menace la dimension politique qui, pour Peter Weiss, est partie intégrante du débat avec l'art et, de fait, cette réflexion sur l'art que Weiss associe dans le roman au travail politique quotidien de la résistance antifasciste a quelque chose d'inouï, de déroutant.

Pourtant *L'Esthétique de la résistance* est un roman qu'on ne peut oublier. Le travail, l'effort que ce livre exige du lecteur, cette "grande entreprise contre l'esprit contemporain" a été à l'origine d'une culture de la lecture quasiment sans précédent à notre époque. À côté de la lecture individuelle, il suscita souvent la réunion de groupes, de petites collectivités qui se rencontrent régulièrement pour lire ensemble, page par page, ce roman et organiser des débats autour de leur lecture. On a pu voir récemment, en novembre 1988, à quel point le livre de Peter Weiss sut conquérir une sorte de contre-public, lors d'un congrès alternatif extra-universitaire consacré à l'ensemble de l'oeuvre de Peter Weiss, qui réunit, à Hambourg, 350 participants venus de la RDA, de la RFA, de l'Union Soviétique, d'Autriche, de Pologne, de Suisse, de Suède, d'Italie, des États-Unis, de Belgique et de France.

Comment ce phénomène s'explique-t-il ?

Il y a plusieurs années, un critique qualifia ironiquement *L'Esthétique de la Résistance* de roman régionaliste de la gauche dispersée. Cette définition avait pour but de dénoncer la réception collective de l'oeuvre : une gauche devenue apatride se rassemblait autour du livre comme autour d'un reliquaire pour se réfugier dans une intériorité sans risque.

La lecture en groupes de ce livre - on n'a d'ailleurs guère fait remarquer jusqu'à présent que cette forme de lecture met en pratique ce qui constitue l'un des thèmes principaux du roman lui-même, à savoir la réception de l'art par une collectivité - et le fait de classer le roman dans la littérature régionaliste montrent en revanche que *L'Esthétique de la résistance*, pris comme roman historique au sens strict du terme, ouvre des perspectives qui préconisent la reconnaissance d'une identité socio-culturelle socialiste. Voilà qui est essentiel pour la compréhension du roman car, non seulement il s'agit d'associer le moment de la réflexion à la lecture, mais celui-ci est effectivement revendiqué avec insistance. Ce qui est revendiqué, ce n'est pas la réflexion d'individus pris isolément mais celle d'un groupe social, celle des hommes qui, dans leur pensée et leur action politique et idéologique, se sentent les dépositaires de l'héritage de la résistance socialiste et communiste au fascisme.

Le roman ne rend guère facile le travail de remémoration. Norbert Krenzlín a estimé que *L'Esthétique de la résistance* "ouvrait la voie à la *perestroïka*"; il se référait surtout à ce premier volume évoquant les discussions et débats autour du Front populaire en Espagne (le conflit entre le Parti communiste et le POUM), d'une part, et les procès de Moscou, de Mars 1938, contre Boukarine, Krestinski et Sinoviev, d'autre part.

Peter Weiss fut en effet le premier à faire de ce thème et de son contexte historique le sujet d'un roman et à l'aborder avec aussi peu de ménagements. Il a le mérite d'approcher en toute franchise la résistance en ce qu'elle constitue la synthèse de l'antifascisme et du stalinisme, sans renoncer pour autant à ses propres prises de position et il le fait à une époque où les procès représentent pour la gauche un tabou tel que celle-ci se refusa l'accès même aux sources historiques existantes (les procès-verbaux de négociations, les plaidoyers etc...). Si bien que *L'Esthétique de la résistance* inaugure une évolution qui fait depuis trois déjà les grands titres de la presse et que bien des gens n'auraient jamais estimée possible sous cette forme : nous pensons aux transformations de la politique intérieure en Union Soviétique qui, dépassant les frontières du pays, ont imposé une façon de penser, une orientation nouvelle partiellement réalisées parfois dans les partis communistes, y compris ceux d'Europe occidentale.

Pourtant, le roman résiste aux interprétations et aux explications par trop simplifiées du passé. L'insistance avec laquelle est exigée une clarification de l'histoire de chacun regimbe contre une euphorie trop hâtive au sein de la gauche socialiste et communiste, qui ne demande qu'à oublier ses années de silence, sa funeste incapacité à contribuer à

l'élucidation des crimes du stalinisme. Les choses ne sont pas aussi simples et c'est là un des thèmes centraux du roman.

L'effort de Peter Weiss pour soumettre sa propre histoire à un examen sans restriction et sans complaisance rappelle la notion de mémoire collective telle que Maurice Halbwachs l'a développée dans "*Les cadres sociaux de la mémoire*" et "*La mémoire collective*". Dans ces deux écrits, que Weiss connaissait, Halbwachs montre à l'aide d'une analyse précise des réalités sociales combien les recoins les plus intimes de l'intuition subjective, de l'imagination et de l'individuation sont le produit de tout ce qui constitue la vie sociale.

Cette expérience du temps subjectif se fonde sur le travail de la mémoire, d'une mémoire qui rassemble le contenu remémoré et la situation même du sujet travaillant à cette remémoration. Le travail de remémoration de l'individu, ses aptitudes à la réflexion viennent - d'après Halbwachs d'abord, mais aussi à la suite du travail insistant qu'effectue *L'Esthétique de la résistance* - se fondre dans le travail qu'effectue la mémoire du/des groupes sociaux dont il fait partie, dans une mémoire collective, un flux ininterrompu des consciences où le présent se reproduit en tant que vécu devenu consistant et n'entre pas dans un rapport d'opposition au passé comme cela se produit dans la succession chronologique des périodes historiques - selon la différence établie par Halbwachs entre mémoire "collective" et mémoire "historique".

Cette démarche trouve son équivalent exact dans l'écriture même du roman. le 28ème chapitre de ce premier volume évoque en une simultanéité étourdissante l'occupation de l'Autriche par les armées fascistes, la fermeture de la frontière des Pyrénées par la France, les assauts des phalangistes contre Barcelone, Caspe, Tortosa et Vinaroz, le procès de Boukarine, Krestinski et Sinoviev à Moscou, les propos qu'échange là-dessus les membres des Brigades internationales et les discussions sur les structures chauvines, patriarcales du Parti. Le roman met ici l'accent sur la simultanéité des événements et non pas sur leur juxtaposition. Et il met l'accent sur ce lieu unique où tous les événements deviennent réalité, l'hôpital de Denia représentant l'un des lieux du combat pour la République espagnole où il est possible d'avoir une vue d'ensemble contemplative, critique qui permet de juger les événements. Les protagonistes de cette représentation - hic et nunc - de ces événements divers, violemment contradictoires, s'excluant finalement et pourtant perçus ici dans l'unité qu'ils constituent, ces protagonistes ce sont ceux qui les transmettent : une batterie d'appareils radio. Ils transmettent aux combattants de la guerre d'Espagne les événements des deux premières semaines de mars 38 ; ces événements sont donc représentés indirectement. Car *L'Esthétique de la résistance* insiste constamment sur

ce fait - l'événement historique ne prend de l'importance que lorsqu'il pénètre dans la réalité du sujet, qu'il est perçu, jugé, critiqué par celui-ci. Le sujet qui parle, il s'agit ici de l'écrivain norvégien Nordahl Grieg, est obligé de faire appel à toute la force de son imagination pour pouvoir apprécier l'événement, il le dramatise en une puissante tentative de rassembler la multiplicité de ce qui se passe simultanément dans une mémoire collective, au moment même où les personnages du roman voient bien que leur combat - historique - en Espagne va vers sa fin cruelle, la défaite.

Dans *L'Esthétique de la résistance* le sujet qui agit et s'exprime est un sujet historique au sens marxiste du terme et son pendant narratif est un *je* sans nom, sans visage. Si ce *je* se fait au cours du roman le chroniqueur de la résistance - dans le second volume nous le rencontrerons dans l'atelier de l'écrivain Bertolt Brecht à Lidingö, au service du courrier de la cellule clandestine du PC en Suède - il ne suivra cependant jamais l'itinéraire d'un *je* comme celui du classique roman de formation. Car, tel un chiffre codé, il représente un *nous*, ce *nous* présent dès la première phrase de ce volume, un groupe d'hommes, une collectivité. Dans la solitude, dans l'isolement, sans l'appui d'une collectivité, l'action, la résistance sont impossibles dans les conditions historiques que décrit le roman.

Un critique a qualifié le *je* de la narration de "sonde quasi-autobiographique" plongée dans le "passé disparate et englouti". Cette quasi-biographie ne décrit cependant pas la vie de l'auteur Peter Weiss telle qu'il l'évoque dans les deux récits autobiographiques parus en 1961 (*Adieu aux parents*) et 1962 (*Point de fuite*). Le *je* du roman n'est que le simple organisateur formel d'une multiplicité de thèmes. Plus encore, il donne à la forme une unité qui ne permet pas seulement de faire fonctionner en même temps différents discours dans le roman, mais il sert aussi de support à la tension résultant de l'unité des thèmes contradictoires. Car ce dont il s'agit dans *L'Esthétique de la résistance*, ce n'est pas seulement de l'histoire des antifascistes que sont Coppi, Heilmann et le *je* narrateur, il ne s'agit pas seulement de raconter l'histoire de cette époque historique ; pour le *je* narrateur qui, au cours du roman de récepteur devient producteur - du texte - afin de parvenir précisément à raconter ce qui lui a été livré, il s'agit aussi de la substance de l'histoire et d'une écriture qui lui corresponde, il s'agit de l'art, de l'activité artistique susceptible de répondre aux exigences de la résistance représentée. Dans la pratique romanesque même, *L'Esthétique de la résistance* développe sa propre théorie du roman. Le titre dit tout cela. Le livre de Peter Weiss propose une poétique, il s'agit là d'établir une unité dans la contradiction entre art et esthétique, entre art et science de l'art.

On a dit aussi que ce roman était le roman de la défaite, l'histoire des vaincus. Il érige un monument à leur mémoire. mais il ne se contente pas de constater la défaite. Il ne se contente pas de la fin des combats tels que les représente la frise de l'autel de Pergame où tout s'achève par la défaite. Les oppositions de classes qui, dans l'histoire, ont ouvert la voie au fascisme et rendu nécessaire la résistance contre lui, ne sont pas abolies. Peter Weiss esquisse dans ce livre la vision d'une esthétique dont l'instance la plus forte est la faculté d'imaginer de l'individu ; cette force de l'individu ne saurait se contenter de trouver un refuge dans l'art, le lieu de sa réussite est la réalité quotidienne des lecteurs de ce livre. Rien n'est donc terminé une fois le livre fermé, tout est donné à faire.

Hannes Goebel* et Eliane Kaufholz-Messmer

* Je tiens à remercier tout particulièrement Hannes Goebel dont la connaissance de l'oeuvre de Peter Weiss et du contexte dans lequel elle a été reçue m'a été d'une aide précieuse pour la mise au point de cette traduction. (E. K. M.).

Tout autour de nous les corps surgissaient de la pierre, pressés en groupes, entrelacés ou éclatés en fragments, esquissant la silhouette d'un torse, d'un bras qui s'appuyait, d'une hanche fendue, d'un fragment d'escarre, toujours dans l'attitude du combat, esquivant, rebondissant, attaquant, se protégeant, dressés ou courbés ça et là, anéantis, avec pourtant un pied libre arc-bouté, un dos tourné, le contour d'un mollet pris dans un seul et même mouvement. Une lutte gigantesque émergeant du mur gris avec le souvenir de sa forme achevée, retombant dans l'informe. Une main surgie du fond gris, prête à l'empoignade, reliée à l'épaule par-dessus la surface vide, un visage écorché aux fissures béantes, la bouche ouverte, les yeux fixes et vides, encadré par les boucles foisonnantes de la barbe, le drapé impétueux du vêtement, le tout sur le seuil de sa fin dans l'effritement et sur le seuil de son origine. Chaque détail conservant son expression, fragments friables dans lesquels pouvait se lire l'ensemble, des moignons rugueux à côté d'une glissance polie animée par le jeu des muscles et des ligaments, chevaux de combat aux harnais tendus, boucliers arrondis, lances dressées, une tête fendue en un ovale grossier, un bras levé, triomphant, des talons en plein saut, battus par la tunique, le poing fermé sur une épée disparue, des chiens de chasse ébouriffés, les gueules accrochées dans les hanches et les nuques, un homme, en tombant il visait de la base du doigt l'oeil de la bête au-dessus de lui, un lion qui se précipitait, protégeant une guerrière, la patte prête à frapper, des mains dont les extrémités sont des serres, des cornes surgissant de fronts puissants, des jambes qui se tortillaient, couvertes d'écailles, partout une engeance de serpents enserrant le ventre et le cou, étranglant, sifflant, montrant des dents acérées, fonçait sur une poitrine nue. Ces visages tout justes créés et s'effaçant à nouveau, ces mains puissantes et déchiquetées, ces ailes largement déployées englouties par le roc inerte, ce regard de pierre, ces lèvres ouvertes pour crier, cette démarche, ces pas pesants, ces coups venus d'armes lourdes, ce roulement de roues blindées, ces faisceaux d'éclairs jaillissants, ces gestes qui piétinaient, se cabraient et s'effondraient, cet effort infini pour s'extirper des blocs grenus. Et quelle grâce dans la chevelure frisée, quel art dans la robe légèrement relevée et retenue par une ceinture, qu'ils étaient délicats les ornements sur les brides du bouclier et l'avant du casque, qu'il était doux l'éclat de la peau prête pour les caresses mais pourtant exposée à l'impitoyable compétition, aux déchirements et à l'anéantissement. Les visages comme des masques, se retenant et se bousculant réciproquement, s'étranglant, grimpant les uns sur les autres, glissant du cheval, empêtrés dans les rênes, d'une extrême vulnérabilité dans leur nudité, puis de nouveau distants et d'une froideur olympienne, invincibles en apparence comme un monstre marin, griffon, centaure, mais grimaçant de douleur et

de désespoir, ainsi luttèrent-ils ensemble, exécutant une mission supérieure, rêvant, immobiles dans leur démente, muets dans un vrombissement inaudible, tous unis en une métamorphose de la torture, frissonnant, persévérant, attendant un réveil, constants dans l'endurance et constants dans la révolte, d'une force inouïe, et tendus à l'extrême pour maîtriser la menace, pour provoquer la décision. De temps à autre on entendait un léger tintement et un bruissement, l'écho des pas et des voix nous enveloppait par moments, puis la seule chose de nouveau proche était ce combat, notre regard glissait sur les orteils dans la sandale, quittant brusquement le crâne d'un homme tombé, frôlant le mourant dont la main en train de se raidir était posée tendrement sur le bras de la déesse qui le tenait par les cheveux. Le rebord servait de sol aux combattants, de cette bande étroite et régulière ils se dressaient pour se jeter dans la cohue, sur lui cognaient les sabots des chevaux, les ourlets des vêtements le frôlaient et les jambes aux formes de serpents venaient s'y tordre, en un seul endroit seulement la base était percée, c'est là que se dressait la démente de la terre, le visage arraché sous les orbites, les seins massifs couverts d'un voile léger, l'une des mains, moignon détaché, levée d'un geste quêté, l'autre qui demandait grâce surgissait de l'arête de la pierre et des doigts noueux, longs, se tendaient vers le profil en saillie comme si elles étaient encore sous la terre et tentaient d'atteindre le poignet de la main de femme ouverte, privée de pouce, ils bougèrent en longeant le dessous du rebord, cherchèrent les tracés effacés de lettres gravées là et le visage de Coppi avec ses yeux de myope derrière les lunettes cerclées de fin métal, s'approcha des lettres que Heilmann déchiffrait à l'aide du livre qu'il avait apporté. Coppi se tourna vers lui, attentif, sa large bouche au dessin précis, son grand nez en saillie et, pris dans la foule nous donnâmes des noms aux adversaires, discutant dans ce déluge de bruits, des causes du combat. Heilmann âgé de quinze ans, qui repoussait toute incertitude, qui ne tolérait aucune interprétation non fondée mais tenait également au dérèglement délibéré des sens qu'exigeait le poète, qui voulait être un scientifique et un visionnaire, lui que nous appelions notre Rimbaud, nous expliqua à nous qui avions déjà près de vingt ans et qui avions quitté l'école depuis quatre ans et connaissions le monde du travail, et aussi celui du chômage - pour Coppi, parce qu'il avait distribué des écrits hostiles à l'Etat ce fut même la prison - Heilmann nous expliqua le sens de cette danse où la horde des dieux tout entière conduite par Zeus avançait vers la victoire par-dessus une race de géants et de créatures fabuleuses. Les géants, fils de Gaia devant le torse de laquelle nous nous tenions, s'étaient soulevés, sacrilèges, contre les dieux, mais d'autres combats qu'avait connus le royaume de Pergame se cachaient derrière cette représentation. Les régents de la dynastie des Attalides

chargèrent leurs maîtres sculpteurs de traduire ce qui rapidement passe, que des milliers d'entre eux payèrent de leur vie, de le transférer sur le plan de l'intemporel, édifiant ainsi un monument à leur propre grandeur et à leur immortalité. L'asservissement des peuples gaulois venus du nord s'était transformé en triomphe de la pureté noble sur des forces frustes et viles et les ciseaux et marteaux des tailleurs de pierre et de leurs compagnons avaient présenté aux sujets pour leur inspirer soumission et respect le tableau d'un ordre immuable. Sous un travestissement apparaissaient des événements historiques, incroyablement tangibles, suscitant la frayeur, l'admiration, on n'y décelait pas le travail des hommes, mais seulement la puissance suprapersonnelle qui exigeait des êtres asservis, réduits en esclavage, innombrables, quelques-uns tout en haut désignant d'un doigt la fatalité. C'est à peine si le peuple, passant là les jours de fête, osait lever les yeux vers cette image de sa propre histoire alors que les philosophes et poètes auxquels s'étaient joints les prêtres, les artistes arrivés de partout, tournaient déjà autour du temple, en experts, et ce qui pour les ignorants restait plongé dans une obscurité magique n'était qu'un métier à apprécier prosaïquement par ceux qui savent. Les initiés, les spécialistes, parlaient d'art, ils louaient l'harmonie du mouvement, les gestes qui emboîtent, mais les autres qui n'avaient pas même une idée de ce qu'est la culture, fixaient furtivement les gueules grandes ouvertes, ressentant le coup de la patte dans leur propre chair. Le plaisir que procurait cette œuvre était réservé aux privilégiés, les autres pressentaient ce qui, sous l'effet d'une loi sévèrement hiérarchique, les en séparait. Certaines sculptures pourtant, dit Heilmann, n'avaient pas besoin d'être détachées de leur symbolique, le Gaulois tombant, sur le point de mourir, révélait le tragique sans concession d'une situation réelle mais ceux-là, répondit Coppi, ne s'étaient pas trouvés à l'air libre, ils étaient dans les salles du trône parmi les trophées uniquement pour montrer à qui les boucliers et les heaumes, les faisceaux d'épées et de javelots avaient été enlevés. L'enjeu de ces guerres était uniquement d'assurer la sphère de domination des rois. Les dieux qui affrontaient les démons terrestres maintenaient vivante la représentation de certains rapports de pouvoir. Une frise remplie de soldats anonymes, instruments des grands, qui assaillaient d'autres anonymes en des combats qui duraient des années, aurait modifié la vue de ceux qui servaient, aurait relevé leur position, ce n'étaient pas les guerriers mais les rois qui remportaient la victoire et celui qui triomphait pouvait se sentir l'égal des dieux tandis que ceux qui avaient succombé étaient l'objet de leur mépris. Les privilégiés savaient qu'il n'y avait pas de dieux car eux qui se couvraient du masque de ceux-ci se connaissaient eux-mêmes. D'autant plus insistaient-ils pour s'entourer de splendeur et de dignité. L'art servait à conférer à leur rang, à leurs

attributions l'apparence du surnaturel. Aucun doute ne devait naître quant à leur perfection. Le visage clair de Heilmann avec ses traits réguliers, ses épais sourcils, son front haut s'était tourné vers la démonsse de la terre. Elle avait produit Uranus, le ciel, Pontos, la mer et toutes les montagnes. Elle avait mis au monde les géants, les titans, les cyclopes et les crinyes. C'était cela notre race. Nous avons évalué l'histoire des êtres terrestres. Nos yeux se levèrent de nouveau vers elle qui surgissait du sol. Les vagues de sa chevelure défaits l'enveloppaient. Sur les épaules, elle portait une coupe pleine de grenades. Autour de son cou s'enroulait du feuillage avec des grappes de raisin. Sur l'aplat rude du visage levé de côté on pouvait reconnaître l'amorce de la bouche implorant la grâce. Une blessure s'étirait, béante, du menton au larynx. Alcyon, son fils préféré, fléchissant les genoux, se détournait d'elle. Le moignon de sa main gauche se tendait vers elle, tâtonnant. Son pied gauche suspendu à la jambe disloquée qui se dilatait, la touchait encore. Les cuisses, le bas-ventre et la poitrine se bombaient dans des convulsions. De la petite blessure que lui avait brutalement infligée entre les côtes le reptile venimeux, s'irradiait la mortelle douleur. Les ailes largement déployées du martin-pêcheur qui sortaient de ses épaules au-dessus de lui, la ligne dure du cou, des cheveux relevés fourrés sous le casque, exprimaient l'impitoyable Athéna. Sous l'impulsion du mouvement sa large robe à ceinture flottait en arrière. Les voiles glissant légèrement laissaient voir sur le sein gauche la cuirasse d'écailles avec le petit visage gonflé de la Méduse. Le poids du bouclier rond dont son bras tenait les brides, la tirait en avant, vers de nouvelles actions. Nikê, bondissant, les ailes puissantes, les voiles légers, aériens, tenait au-dessus de sa tête la couronne, invisible mais le geste la laissait deviner. Heilmann, d'un signe, désigna Nixé, la déesse de la nuit qui s'estompait et lançait son vase rempli de serpents vers une des figures accablées, vers Zeus qu'enveloppaient les plis de son manteau ouvert et qui, avec Egine et sa toison de laine, celle de sa perte, fouettait à mort trois adversaires, et vers Eos, déesse de l'aurore chevauchant tel un nuage devant le double attelage d'Hélios, dieu du soleil, tout nu. C'est ainsi, dit-il doucement, qu'après ce terrible carnage, un autre jour se lève, et alors la salle au plafond de verre fut remplie du bruit des pas qui râclaient le sol lisse, de l'écho d'un clic clac de semelles sur les marches raides qui longeaient la façade ouest du temple érigé là pour aboutir aux colonnades de la cour intérieure. Nous nous tournâmes une fois encore vers le relief qui, sur tous ses bandeaux indiquait la seconde où allait se produire une énorme transformation, l'instant où la force rassemblée fait pressentir ce qui va suivre inéluctablement. Tandis que nous voyions la lance juste avant qu'elle fût brandie, la massue sur le point de s'abattre, la course précédant le saut, l'élan précédant les divers chocs, notre regard glissait d'une figure

à l'autre, d'une situation à l'autre et tout à la ronde la pierre se mit à vibrer. Mais nous remarquâmes l'absence d'Héraclès, l'unique mortel qui, selon la légende, s'était allié aux dieux dans leur combat contre les géants, et nous nous mîmes à chercher parmi les corps emmurés, les vestiges de membres, le fil de Zeus et d'Alcmène, cet auxiliaire terrestre qui, à force de bravoure et de travail tenace allait mettre fin au temps des agressions. Nous ne découvrîmes qu'une trace de son nom et la griffe d'une peau de lion qui lui avait servi de cape, rien d'autre ne témoignait de la place qu'il avait occupée entre l'attelage à quatre chevaux de Héra et le corps athlétique de Zeus, et Coppi qualifia de présage le fait que lui qui était notre égal manquait précisément et qu'il nous fallait donc nous faire nous-mêmes une image de cet avocat de l'action. Sur le chemin conduisant vers la sortie étroite et basse d'un côté de la salle surgissaient souvent parmi les cercles mouvants de la masse de visiteurs les brassards rouges des uniformes noirs et bruns et chaque fois que je voyais l'emblème apparaître sur le fond rond et blanc, pivotant sur ses branches coudées, elle se transformait pour moi en araignée venimeuse, le velu raide, hachuré au crayon à l'encre, à l'encre de Chine de la main de Coppi, du temps où nous étions élèves à l'Institut de Scharfenberg, Coppi assis à côté de moi au pupitre, nous étions penchés sur des images trouvées dans des boîtes de cigarettes, des illustrations découpées dans des journaux, défigurant l'insigne des nouveaux maîtres, les visages gras qui sortaient des cols d'uniformes en y ajoutant des verrues, des cicatrices, de vilaines rides et du sang dégoulinant. Heilmann, notre ami, portait lui aussi la chemise brune, les manches retroussées, la bandoulière, le sifflet pendu à la ficelle, le poignard sur la culotte courte, mais cette tenue était un camouflage, un camouflage pour ses propres pensées, un camouflage pour Coppi qui revenait d'un travail illégal et pour moi qui étais prêt à partir pour l'Espagne. C'est ainsi que nous nous trouvâmes le vingt-deux septembre mille neuf cent trente sept, quelques jours avant mon départ, devant la frise de l'autel ramenée de l'acropole de Pergame et reconstruite ici, un autel jadis polychrome et incrusté de métaux martelés, qui avait reflété la lumière du ciel égeen. Heilmann précisa les proportions et la situation du temple, l'aspect qu'il présentait lorsque les tempêtes de sable, les tremblements de terre, les pillages et les rançonnements ne l'avaient pas encore endommagé, sur la hauteur de la résidence aménagée en terrasses au-dessus de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Pergame, sur une plate-forme avancée à cent dix kilomètres au nord de Smyrne, entre les fleuves Keteios et Selinos, étroits et le plus souvent à sec, regardant vers l'ouest par-dessus la plaine du Caïcos en direction de la mer et de l'île de Lesbos, une architecture au tracé presque carré, trente six mètres sur trente quatre, l'escalier extérieur large de vingt mètres, fondée par

Euménès II pour remercier les dieux du soutien qu'ils accordèrent pendant la guerre, commencée cent-quatre ans avant notre ère, son édification durant vingt ans, visible de loin, classée deuxième parmi les merveilles du monde avant de sombrer dans les décombres d'un millénaire. Et cette masse de pierre, demanda Coppi, qui servait au culte des maîtres de cérémonie des princes et de la religion, qui magnifiait la victoire des aristocrates sur un mélange de populations attachées à la terre, est-elle désormais une valeur en elle-même, appartenant à chacun qui se présente devant elle. Sans aucun doute, c'étaient des figures de premier ordre qui piétinaient là des êtres hybrides, barbares et on n'avait pas immortalisé ceux qui, en bas, dans les ruelles de la ville, faisaient marcher les moulins, les forges et les manufactures, qui travaillaient sur les marchés, dans les ateliers, sur les chantiers navals du port, aussi le sanctuaire là haut sur la colline de trois cent mètres de hauteur, dans le secteur entouré de murs des entrepôts, des casernes, des bains, des théâtres, des bâtiments administratifs et des palais du clan au pouvoir n'était-il accessible au peuple que les jours de fête, on n'avait sûrement retenu que les noms de quelques maîtres, Ménécrites, Dionysiades, Orestès, et pas les noms de ceux qui avaient transcrit les dessins sur les pierres de taille équarries, avaient fixé les points d'intersection avec leur foret et leur compas et avaient exercé tout leur sens artistique sur mainte chevelure et veine saillante et rien ne rappelait les hommes de corvée qui brisaient le marbre et traînaient les grands blocs jusqu'aux chariots tirés par des boeufs et malgré cela, dit Heilmann, la frise ne contribuait pas seulement à la gloire de ceux qui étaient les proches des dieux mais aussi à la gloire de ceux dont la force était encore dissimulée, car eux aussi n'étaient pas ignorants, ils ne voulaient pas se laisser réduire en esclavage pour l'éternité, dès l'achèvement de la construction ils se soulevèrent contre les maîtres de la cité sous le commandement d'Aristonice. L'œuvre recelait pourtant toujours la même ambiguïté que celle qui valait à l'époque de sa réalisation. Sa vocation étant de faire resplendir la puissance royale, elle pouvait pourtant être interrogée sur les caractéristiques de son style, sur sa force de conviction plastique. A l'époque de sa gloire, avant son déclin dans le royaume de Byzance, Pergame était célèbre pour ses savants, ses écoles et ses bibliothèques et les feuilles spéciales utilisées pour écrire, faites de peau de veau détrempée, grattée et polie assuraient la pérennité à l'invention poétique et à la recherche scientifique. Le mutisme, la perclusion de ceux qui avaient pour sort d'être piétinés, restait sensible. Eux, les supports effectifs de l'Etat ionien, ne sachant ni lire ni écrire, exclus de l'activité artistique étaient juste bons à procurer à la petite couche de privilégiés la richesse et à l'élite de l'esprit les loisirs nécessaires. Pour eux l'existence des créatures célestes restait

inaccessible, mais ils pouvaient se reconnaître dans les êtres abrutis agenouillés là. La grossièreté, l'abaissement et l'écrasement qu'incarnaient ceux-ci avaient leurs traits. Il est probable que bien avant que nous soyons venus les contempler ce jour-là, plus d'un esclave de cette époque avait reconnu sans le dire dans la représentation de ce raid des dieux non pas la lutte du bien contre le mal, mais la lutte entre les classes. Pourtant l'histoire ultérieure de l'autel fut elle aussi déterminée par l'esprit d'entreprise des possédants. Lorsque les morceaux de la sculpture qui avaient été enfouis sous les sédiments déposés à chaque changement politique au Proche-Orient revinrent à la lumière du jour, ce furent de nouveau les supérieurs, les esprits éclairés, qui surent exploiter ce qu'il y avait là de précieux, tandis que les gardiens de troupeaux et les nomades, les descendants de ceux qui construisirent le temple ne possédèrent de la grandeur de Pergame rien que de la poussière. Mais il n'y avait pas lieu de se répandre en lamentations à ce sujet, dit Heilmann, car il valait mieux que ce joyau de la civilisation hellénique fût conservé dans un mausolée du monde moderne plutôt que d'être enterré dans les éboulis de Mysie. Comme notre but est d'abolir l'injustice, de mettre fin à l'appauvrissement, dit-il, et que ce pays aussi ne se trouve qu'à un stade transitoire, nous pouvions imaginer que ce lieu représenterait un jour un patrimoine accru et commun constitué par ces formes monumentales. Tels nous vîmes dans la lumière tamisée les vaincus et les mourants. La bouche d'une des figures jetées à terre, sur l'épaule de laquelle un chien affalé tous crocs dehors, exhalait son dernier souffle. Sa main gauche était posée, sans force, sur le pied d'Artémis vêtu de cuir et tendu vers l'avant, son bras droit encore levé dans un geste de défense, mais déjà le froid raidissait les hanches et ses jambes n'étaient plus qu'une masse boursoufflée. Nous entendîmes les coups des gourdins, les sifflets stridents, les gémissements, les jaillissements du sang. Nous retournâmes dans une préhistoire et, durant un instant, la perspective du futur s'emplit elle aussi d'un massacre que ne parvint pas à imprégner l'idée de la libération. C'est à eux, êtres assujettis, qu'Héraclès devait venir apporter son aide, pas à ceux qui étaient saturés de chars et d'armes. Avant que ne prirent forme les figures, il y avait eu l'engagement, l'emprisonnement dans la pierre. Dans les carrières de marbre sur les versants des montagnes au nord du château fort, les maîtres sculpteurs avaient, de leurs longs bâtons, désigné les meilleurs blocs, observant en même temps les prisonniers gaulois qui travaillaient dans la chaleur moite. A l'abri des éventails de branches de dattiers, plissant les yeux sous le soleil aveuglant, ils percevaient le mouvement des muscles, les corps se courbant et s'étirant. Les guerriers vaincus qu'on traînait, enchaînés et qui, suspendus au bout de cordes sur les parois rocheuses, enfonçaient des leviers de fer et des coins dans les

couches calcaires d'un blanc bleuté où étincelaient des bribes cristallines, et transportaient les énormes pierres de taille sur des traîneaux composés de longues pièces de bois le long des chemins sinueux vers la vallée, avaient mauvaise réputation à cause de leur sauvagerie, de leurs moeurs barbares, et c'est avec crainte que, le soir, lorsqu'ils campaient, puants, saouls d'un mauvais tord-boyau, dans quelque mine, les seigneurs avec leur suite passaient auprès d'eux. Mais plus haut déjà, dans les jardins du château, sous le souffle léger d'un vent venu de la mer, les puissants visages barbus se transformaient déjà pour eux en matière d'un rêve et ils se rappelaient comment ils avaient ordonné à l'un ou à l'autre de s'arrêter, comment ils lui avaient ouvert l'oeil, écarté les mâchoires pour voir les dents, ils se rappelaient les veines de ses tempes qui gonflaient et le front et le nez et les arcades zygomatiques surgissaient, brillant dans les ombres portées. Ils entendaient encore le frottement et les heurts des épaules et des dos faisant contrepoids à la masse de pierre, les appels rythmés, les jurons, les coups de fouets, le grincement des patins dans le sable et ils voyaient les figures de la frise somnoler dans les cercueils de marbre. Doucement, il faisaient naître les membres, les tâtaient, voyant des formes surgir dont l'essence était la perfection. Parce que ceux qu'on avait pillés transféraient leurs énergies dans des pensées apaisées et disponibles, l'art naquit du despotisme et de l'avilissement. Traversant les remous bruyants d'un groupe d'élèves nous nous pressâmes dans la salle suivante dans la pénombre de laquelle se dressait la porte du marché de Milet. Devant les piliers de la porte qui avait conduit depuis l'hôtel de ville de ce port vers le marché ouvert, Heilmann demanda si nous avions remarqué, dans la salle de l'autel, comment la fonction spatiale avait été inversée, de sorte que les murs extérieurs étaient devenus des murs intérieurs. Le visage tourné vers l'escalier de l'ouest il dit que nous avions derrière nous la façade de l'est, donc l'arrière du temple dont la reconstruction n'était qu'amorcée et à droite s'étirait, dépliée, la frise du sud tandis qu'à gauche se déroulait le relief de la corniche nord. Ce qu'il fallait saisir en marchant lentement tout autour du monument, enveloppait maintenant le spectateur. Ce phénomène étourdissant finirait par nous permettre de comprendre la théorie de la relativité, ajouta-t-il lorsque, remontant encore quelques siècles, nous longeâmes les murs de briques d'argile qui s'étaient trouvés jadis dans les murailles babyloniennes de Nabuchodonosor, pour arriver soudain sur une place où du feuillage jaunissant, des taches de soleil dansant ça et là, des omnibus jaune clair à deux étages, des automobiles aux reflets étincelants, des flots de passants et le claquement en mesure de bottes cloutées nous obligèrent à changer notre parcours, à nous resituer dans ce contexte.

Nous nous trouvons, dit Coppi après que nous eûmes traversé la place entre le musée, la cathédrale et le canal de l'arsenal, devant les sentinelles en uniforme vert-de-gris, immobiles, casquées, qui montent la garde devant le monument aux morts dans la basse-fosse duquel il reste encore assez de place pour les hommes en marche qui, de gré ou de force, viendront ici, en lambeaux, exsangues, s'étendre sous les couronnes ornées de rubans de soie. Sous le feuillage des tilleuls Heilmann nous montra entre les frères Humboldt trônant très haut sur des fauteuils à pieds prenants, plongés dans la méditation, des livres ouverts devant eux, au-delà de la large cour d'entrée, l'université où, entrevoyant déjà sa réussite au baccalauréat, il envisageait de faire des études de sciences de l'étranger. L'anglais, le français il les maîtrisait déjà très bien et aux cours du soir où nous avions fait sa connaissance il était à la recherche de cours de russe, langue réprouvée à cette époque. L'école municipale du soir, lieu de rassemblement pour les prolétaires et les bourgeois renégats, était devenue notre principal lieu de formation après que Coppi eut quitté le lycée de l'île de Scharfenberg et que moi aussi j'eus pris un an plus tard une dernière fois le bac qui m'amena sur la terre ferme dans la forêt de Tegel. Ici, des cours fondamentaux sur les romans de Dostoïevski et de Tourgeniev avaient pour but d'instaurer un débat sur la situation pré-révolutionnaire en Russie, de même que des cours d'économie nous incitaient à nous intéresser à l'économie dirigée soviétique. L'association des médecins socialistes ainsi qu'une bourse du Parti communiste où Coppi était membre de l'organisation de la jeunesse, nous avaient permis de fréquenter l'école de Scharfenberg dont la direction était progressiste à l'époque. C'est surtout Hodann, directeur du bureau d'hygiène dans le district de Reinickendorf, patron de l'institut de sexologie, qui s'occupait de nous. Nous l'avions rencontré lors des soirées de discussion dans la salle Ernst Haeckel et jusqu'à son arrestation et sa fuite en l'année trente-trois, nous avons souvent participé à des débats sur la psychologie, la littérature et la politique, organisés tous les quinze jours dans sa maison de la Wiesener Strasse, dans une cité de Tempelhof. Après l'arrivée du gouvernement national-socialiste, appelée prise de pouvoir, lorsqu'il ne nous fut plus possible de fréquenter l'école, Coppi était entré comme apprenti chez Siemens et moi j'avais été embauché comme aide-magasinier chez Alfa Laval où mon père était contremaître au montage de séparateurs. Ici, dans un des bâtiments bas de brique tout en longueur de la Heidestrasse, entre le terrain de la gare de marchandises de Lehrten avec ses ateliers, ses entrepôts, ses dépôts de locomotives et ses trains manoeuvrant, et la cohue des péniches sur le canal qui reliait le port de Humboldt avec le port du nord, mon travail consistait à réceptionner des pièces d'équipement qui arrivaient de Hambourg, de la forge de

Bergedorf et de la firme principale de Stockholm, et à emballer les centrifugeuses terminées destinées aux métairies. A la fin de l'année dix-neuf-cent-trente-quatre mes parents avaient décidé de retourner en Tchécoslovaquie, le pays qui était le nôtre d'après les passeports délivrés après le traité de paix de Versailles et du Trianon, j'étais quant à moi resté chez mon employeur pour pouvoir continuer à suivre les cours du soir en vue de passer mon baccalauréat. Après le départ de mes parents j'avais loué à une famille la chambre de notre logement de la Pflugstrasse, près de Wedding, et je dormais comme je l'avais fait autrefois, dans la cuisine où, la nuit, les vibrations, le cliquetis et les crachements montant sans interruption de la gare de Stettin, remplaçaient le vacarme de mon lieu de travail à Moabit. Devenu aide-monteur entre-temps je fus licencié au printemps de trente-sept pour cause de réductions de personnel et me trouvais depuis lors en quête de travaux occasionnels, toujours menacé d'expulsion ou, si j'envisageais de demander la nationalité allemande, d'avoir à faire un service militaire, service qui m'attendait aussi dans mon pays d'origine que je ne connaissais pas, conformément à un ordre d'incorporation de l'ambassade de Tchécoslovaquie. D'ailleurs, les cours de préparation du baccalauréat ainsi que les études de médecine et d'économie que j'avais suivies à côté avaient provisoirement été interrompus et il me fallut reporter mes obligations militaires car je pus envisager une activité en Espagne. Comme pour Coppi et beaucoup d'autres l'absence de projets professionnels concrets faisait partie de mon évolution naturelle, nous voyions dans l'activité politique notre tâche principale et mon chemin me conduisit hors du pays dans lequel j'avais grandi. Coppi dut se débrouiller sur place, il était tourneur qualifié et, après son incarcération, il avait été obligé de pointer au chômage, il avait vendu des lacets de chaussures et des journaux et des glaces dans un kiosque devant le cinéma Rote Mühle, près de la gare de Halensee, et maintenant, toujours membre du Parti communiste illégal, il dut entrer au Arbeitsdienst pour la construction d'une grande route à la sortie de Spandau. Pour Heilmann les problèmes de sa formation étaient encore en ordre. Après que son père, ancien professeur à l'Ecole technique de Dresden, eut pris un poste de directeur dans les services municipaux de l'urbanisme, il était entré à l'école Herder et il habitait chez ses parents dans la Hölderlinstrasse, tout près de la place que nous appelions encore la Place du Chancelier du Reich et sur les nouveaux panneaux de laquelle nous crachions lorsque nous passions devant. Ce n'est pas en mémoire des campagnes de conquête, disait Heilmann, que les silhouettes grises plantées là, les genoux effacés, le fusil serré du plat de la main contre l'épaule se tenaient devant le temple, mais pour veiller à ce que l'ordre de partir en guerre ne soit plus donné et que soient honorés dans le caveau

uniquement ceux qui s'opposaient au tyran. Nous prîmes des chemins de ronde, des détours, passant de la foule de la Friedrichsstrasse sous les voûtes et les ramifications du passage, devant le musée des figures de cire et les vitrines du peintre de la cour qui, conformément au goût du chancelier, avait incarné les mensonges accablants de la folie pangermaniste dans la nudité de jeunes vierges et d'adolescents extatiques, puis dans la Georgenstrasse, le long de viaducs, dans le fracas des rames de tramways, nous revînmes au Kupfergraben, par le pont du château de Monbijou, à travers les espaces verts sur le rivage, devant Chamisso sur son socle de marbre rouge, les cheveux tombant sur les épaules, sur un socle de marbre rouge, laissant la Bourse derrière nous, nous tournâmes vers le Hackescher Markt jusqu'à la Rosenthaler Strasse, au coin de la Linienstrasse où la famille Coppi habitait au troisième étage de la seconde arrière-cour, Heilmann, se référant ça et là déjà au projet de Héraclès, nous développait sa conception d'une société future qu'il avait notée depuis des années dans des cahiers d'écolier, dans laquelle seraient abolies la contrainte, l'escroquerie, l'abaissement et toutes les formes de la torture, l'organisation, les lois et tabous habituels. Toute attitude craintive face aux autorités administratives, toute docilité, toute application aveugle au travail céderaient là à un soulagement, disait-il, c'en serait fait du désarroi, ce qu'il y avait de meilleur pour tous serait identique à ce qu'il y a de meilleur pour chacun, il y aurait la liberté de décider et tout trouverait une totale compensation, il n'y aurait plus d'échelons, plus de portes fermées derrière lesquelles se prendraient des décisions secrètes, tout se passerait publiquement, permettant à tout instant l'examen et le contrôle par tous. Ici, où chaque geste, chaque combinaison seraient déterminés par ceux-là même qui y participent et à qui bénéficieraient les résultats, où chacun pourrait poursuivre sa formation conformément à ses propres besoins, le sentiment de sa propre valeur, la fierté et la joie devaient être emblématiques. Un tel système, disait Coppi, qui emprunte des idées à Saint Just, Babeuf, Proudhon ne peut conduire qu'à l'anarchie, au chaos. Ton Etat qui se rend lui-même inutile parce qu'il n'a plus besoin de soutenir une classe dirigeante et parce qu'il n'y a plus personne à réprimer, rappelle sans doute la génération dont Lénine a dit qu'elle serait un jour capable de se débarrasser de toutes ces vieilles lunes, il attend, cet Etat, la phase préparatoire que tu laisses dans l'obscurité mythique et où cette seule chose impérative, la révolution, est une réalité. C'est avec des armes que les vainqueurs devraient imposer leur volonté aux vaincus et c'est avec des armes qui font peur qu'ils devraient affirmer leur pouvoir et avant même qu'on puisse parler du déclin de l'Etat, il faudrait édifier un nouvel Etat avec les règles d'une nouvelle convivialité et c'est alors que commenceraient les difficultés quotidiennes où chaque théorie aurait à

fournir les preuves de sa valeur dans la pratique. Peut-être était-ce la circulation mouvementée autour de nous qui empêchait de bien comprendre le discours de Heilmann, mais il tenait absolument à ce que Coppi qualifiait précisément d'illusion, de produit de folles chimères, s'établisse pour lui sur de solides fondements, car la part programmatique, ce qui se rattachait à des instructions, nous la connaissions suffisamment, nous savions bien que l'obéissance, la confiance en un commandement supérieur affaiblissaient notre jugement, annihilaient notre capacité de discernement et avaient pour but d'accroître notre soumission et notre impuissance. Ce qui importait pour nous, dit-il, c'était de triompher des modèles hérités de tout temps. Mais ses paroles qui se perdaient dans le bruit, qui allaient se heurter contre des visages étrangers, se référaient de nouveau à la démarche d'Héraclès qui avait renoncé au privilège d'un accord avec l'Olympe pour se ranger du côté des mortels, et ce n'est que peu à peu que nous pûmes suivre les considérations sur la nature des conversions qu'Héraclès avait ainsi accomplies, les fautes qu'il avait commises et les découvertes qu'il avait faites au cours de ses pérégrinations. La direction qu'il prit ainsi avait été tracée d'avance car dès le berceau il s'était révolté contre les intrigues des puissants. Héra, la soeur et l'épouse de Zeus, dans une crise de jalousie, avait pincé le ventre d'Alcmène enceinte du maître de l'Olympe et en proie aux douleurs de l'enfantement, pour retarder la naissance d'Héraclès. C'est là qu'apparaissait, selon Heilmann, la rupture qui aboutit à un conflit irréconciliable, car dans le fœtus même avait été préfigurée la révolte contre l'ordre existant et on tentait à coup d'intrigues et d'astuces de conserver la tradition. Ce jour-là, ainsi Zeus l'avait-il solennellement annoncé aux grands réunis, devait naître un nouveau souverain et il attendait beaucoup de lui. Ce qu'il entendait par là restait, comme d'habitude, un mystère pour les mortels, mais la reine du ciel flairait un malheur, car elle était largement au courant des menées de son époux et il semblait que s'ébauchait là, sur une idée subite, un caprice divin, quelque chose susceptible d'ébranler tout ce vénérable édifice. De la sphère supérieure, l'événement avait été transféré au niveau terrestre. Cet enfant riche de promesses devait naître chez Amphitryon, un gentilhomme de Thèbes, descendant de Persée. Héra, de sa démarche ailée, se précipita dans les appartements d'un autre grand, lui aussi apparenté à Persée, Sthenelos, dont la femme était au septième mois de sa grossesse et, lui versant des boissons piquantes, elle la fit accoucher avant terme, de sorte qu'au lieu d'Héraclès c'est Eurysthée qui fut largué dans la vie à l'heure indiquée. Dupé, retardé, celui que Zeus avait choisi pour accomplir de grandes actions apparut à côté de celui qu'Héra privilégiait et Héraclès était de belle constitution, il ouvrit aussitôt les yeux et se saisit de ce qui l'entourait

tandis que l'autre restait là immobile et l'air pincé, sa peau avait bleui. Nous verrons, dit Heilmann, ce qui résulta de cette rivalité au cours de laquelle celui qui était malformé prit le pouvoir et celui qui était fort bien proportionné dut prendre sur lui toutes les calamités et tous les fardeaux. Jalouse, Héra suivait la croissance de l'enfant sain pour qui l'habituel panier devint bientôt trop petit et se faufila auprès de lui, dans ses sandales d'or qui ne touchaient pas le sol, parfumée à l'ambrosie, de lourdes breloques aux oreilles et, dans ses bras opulents, deux serpents qui devaient mettre fin à la vie du rival. L'enfant, comme pour une tendre caresse, tendit les mains vers celle qui s'était penchée très bas en écartant les moustiquaires, puis il lui cracha au visage et étrangla les vipères. Alors qu'Eurysthée braillait encore lamentablement dans ses coussins tandis que ses nourrices lui donnaient la becquée, Héraclès gardait déjà les troupeaux de moutons sur les terres de ses parents et se rendit pour la première fois célèbre auprès des gens de la campagne en décidant non seulement de déchirer la gueule des loups qui attaquaient, mais aussi celle du lion qui depuis des années mangeait le bétail des environs et qu'on disait invincible. Eurysthée, son cousin, récitait des poèmes d'une voie larmoyante et s'accompagnait d'une lyre qu'il jouait faux, mais Héraclès à qui Linon, le maître, voulait faire accroire que la seule liberté qui existât était celle de l'art, lui enfonça si rudement le chapeau sur les yeux qu'il lui brisa l'os nasal et lorsque le maître continua à affirmer que l'art devait de tous temps être apprécié indépendamment des troubles du moment, il le culbuta dans la fosse à purin et le noya pour montrer que les beaux esprits privés d'armes étaient incapables de tenir tête à la plus élémentaire violence. Les filles de Mnemosyne qui faisaient elles aussi partie de la famille, il les avait déjà rouées de coups auparavant lorsqu'elles prétendirent être seules juges en tout ce qui concernait la danse, la musique, le chant et la poésie, il préférait les chants qu'on chantait dans les ruelles et les chalumeaux stridents, les cornemuses perçantes, le bruit sourd des tambours dans les auberges. En traînant ses guêtres dans les faubourgs qu'exécraient les muses il découvrit la détresse qui avait élu domicile dans les cabanes et les caves et c'étaient toujours les valets et les servantes, les domestiques humiliés, les journalistes, les petits détaillants qui avaient faim et étaient saignés à blanc, tandis que là haut dans les châteaux il y avait surabondance de viande, de légumes et de fruits, de même que les tonneaux de vin et les coffres à trésors étaient toujours pleins. Il ne voulait pas croire que la terreur qui pesait sur Thèbes, sa ville natale, devait être attribuée au mystique prince Erginos que personne n'avait jamais vu, car pourquoi Créon, le roi, et toute sa cour rotaient et en vomissaient-ils de satiété, pourquoi les dames de la noblesse portaient-elles chaque jour des vêtements neufs alors qu'il y avait au-dessus d'eux un

despote violent qui exigeait constamment des impôts. Pour montrer que c'étaient uniquement les nobles qui, par des promesses fallacieuses, réprimaient la masse ignorante des travailleurs et, en corrompant et en achetant leurs chefs et leurs maîtres, les contraignaient aux travaux les plus durs sous la menace de sanctions inouïes, Héraclès se rendit dans l'île des carrières de marbre et en ramena une escorte inspirant le respect. Aux esclaves assis dans le vallon et qui toussaient, les poumons remplis de poussière de pierre, il n'eut pas à expliquer grand-chose. Des éclats de marbre dans leurs barbes, des cailloux entre les dents, armés de leurs grandes scies et de leurs pinces, ils l'accompagnèrent et les gardiens qui se trouvaient là furent balayés, on ne manifesta de l'étonnement que lorsqu'on se demanda pourquoi cela n'était pas arrivé plus tôt. Héraclès fit son entrée à Thèbes avec les hommes libérés et il y raconta qu'il avait écartelé Erginos et l'avait jeté aux corbeaux pour qu'ils le dévorent. Avant même qu'il n'entrât dans le château royal, on avait entonné en ville des chants rapidement composés pour la circonstance, aux rimes parfaites accompagnées de mélodies qui restaient dans les oreilles et décrivaient comment l'ennemi mortel avait été mis en pièces et ses membres dispersés aux quatre coins du ciel, et comment Thèbes était définitivement sauvée. Comme Créon, pas plus que ses philosophes et ses prêtres les plus rusés, n'était en mesure de présenter le monstre qui avait régné sur eux si longtemps, il fallut célébrer Héraclès même en très haut lieu et Créon lui donna pour épouse sa fille Mégara, distribua de la nourriture et des boissons à la population, fit célébrer des fêtes pendant trois jours et ouvrit les portes de certains camps de travail. Et voici que le roi et tous les dignitaires déclarèrent à Héraclès qu'il était le meilleur, le plus fort, que c'était à lui en réalité que revenait le rang que lui avait volé le souffreteux et médiocre Eurystée, mais ils manœuvrèrent en même temps pour amener sur le trône de Mycènes celui qui était né avant lui, de là il envoya des troupes lourdement armées pour massacrer les paysans révoltés et rattraper les esclaves échappés. Ce fut le temps de l'aliénation d'Héraclès, dit Heilmann tandis que de la halle centrale du marché, des camions lourdement chargés de caisses et de cartons vides roulaient vers nous. Ensorcelé par les charmes de Mégara, il ne remarqua même pas que ses gardes du corps avaient été assassinés et enterrés, aucun cri d'alarme ne lui parvint de derrière les murs du château et lorsque, vêtu de soie, il passa pour la première fois sous les portes de la ville où, comme il le croyait, avait commencé l'ère de prospérité, il ne trouva que des mendiants et des enfants à l'abandon qui lui jetèrent des pierres et quelques artisans qu'il tenta d'appeler se détournèrent de lui. Un seul instant d'inattention pouvait réduire à néant tout ce qui avait été atteint et voici qu'avaient passé des mois, peut-être même des années où il était resté à ne rien faire,

mais l'adversaire les avait exploités. Il était mieux armé qu'auparavant, l'Etat, afin que des attaques surprises ne se répètent plus. Les auteurs de la cour avaient eux aussi appris quelque chose et ils avaient composé en patois des poèmes satiriques qui racontaient les escroqueries d'Héraclès au détriment des pauvres, ses vantardises, sa suffisance, tandis que de nombreux vers louaient Eurysthée, le sage, désigné par la grâce suprême de Dieu, chantant son amour paternel pour le peuple. Pour ceux dont on disait qu'ils avaient toujours besoin de quelque chose à quoi ils puissent croire, qu'ils puissent vénérer, on donnait des parades sur les places publiques, un spectacle superbe de chars de combat, de heaumes à plumes, d'étendards, et des discours enflammés exprimaient l'espoir de voir bientôt éliminés les derniers conjurés qui faisaient obstacle au renouveau et le souverain fit savoir à ceux qui étaient fatigués et affamés qu'il s'occupait d'eux et souffrait avec eux et, étonnés et muets, ceux qui écoutaient apprirent que ce qui s'était abattu sur eux c'était l'état d'exception. Comment Héraclès avait-il pu espérer, nous demandions-nous au bord du canal, appuyés à la balustrade couverte de suie, aux chapiteaux tachés de fiente blanche, que d'autres étaient déjà là pour continuer ce qu'il avait commencé, comment avait-il pu croire qu'un acte isolé suffirait pour servir d'exemple et conduire au bouleversement. Il hurlait de colère, dit Heilmann, il vociférait dans sa chambre à coucher moins parce que cela lui était arrivé, à lui, qui savait pourtant se défendre, que parce qu'il avait abandonné les autres, innombrables, qui étaient plus faibles que lui et sans aucune influence. Avant même de se battre pour se dégager des piques qui l'encerclaient, il abattit sa femme et les enfants qu'elle lui avait donnés, tout ce qui le liait à ceux d'en haut, toute parenté devait être effacée, ici il n'y avait pas de réconciliation, et nous étions en train d'approuver sa fureur lorsqu'un groupe des fossoyeurs noirs, la tête de mort sur la casquette, passa près de nous en brailant. Mais nous ne comprîmes pas pourquoi Héraclès se rendit ensuite à Mycènes, enfouit dans un sac et couvert de cendres, pour se soumettre à Eurysthée. Il s'est abaissé, a demandé pardon, dit Heilmann, il a pris toutes les humiliations sur lui parce qu'il lui fallait se maintenir. Au lieu de finir dans les salles de tortures qu'on avait préparées pour lui, il offrit ses services au monarque et exécuta pour celui-ci qui pouvait se vanter d'avoir un tel allié, une série de missions dangereuses. Comprenant sa négligence et la situation nouvelle dans le pays, il dut se consacrer à la préparation d'un plan de longue haleine grâce auquel il espérait triompher du système fondé sur la malveillance, le despotisme et les assassinats qu'Eurysthée, avec l'aide d'Héra, maintenait en place. Au début on ne pouvait voir ce qu'il visait par ses actes et cette incertitude a subsisté dans les légendes répandues à son sujet jusqu'à aujourd'hui. Les savants faisaient savoir par de rares

informations qu'Héraclès mettait sa vie en jeu pour Eurysthée, le bien-aimé, afin d'éliminer dans le pays alentour et plus tard dans d'autres régions lointaines les foyers de révolte et d'hostilité. Les conteurs sur les marchés enjolivaient les actions de l'émissaire par maints détails. Tout là haut, dans le nord-est près de Néméa, il avait de nouveau abattu un lion en l'enserrant par derrière de la main gauche, enfonçant le pouce et l'index dans ses naseaux et le poing droit fermé dans sa gueule grande ouverte, jusque dans le gosier. Vêtu de la peau de la bête comme d'une cape, les pattes nouées sur sa poitrine, la gueule ouverte enfoncée sur la tête, il avait poursuivi son chemin vers le sud cette fois, en direction des marais de Lerne où habitait l'hydre à neuf têtes. Comme on savait que chaque tête coupée renaissait aussitôt, double, dans les bazars on se répandait déjà en discours dédaigneux sur Héraclès, à quoi nous sert sa grande faucille noire, disait-on, s'il ne laisse derrière lui qu'un enchevêtrement de serpents encore plus gros qu'auparavant. Ce ne serait pas Héraclès, répondait-on alors, s'il n'achevait un projet sur une victoire. Et en effet, à l'aide d'un tronc d'arbre incandescent il brûlait le moignon de cou après chaque coup porté, empêchant ainsi que les têtes ne repoussent. Les auditeurs secouaient la tête, claquant la langue, incrédules. Mais lorsque Héraclès revint de la montagne d'Erymanthe avec un sanglier qu'il avait pris, levant très haut l'énorme animal couvert d'écume qu'il tenait par les pattes de derrière, et qu'il l'amena ainsi dans le palais et dans la salle du trône où le roi envoyé par Dieu, tremblant de peur, se réfugia dans une jarre, on entendit, malgré ce que la situation avait de pénible, un énorme éclat de rire et plus d'un se mit à pressentir les intentions d'Héraclès. Depuis lors, sa réputation s'accrut de nouveau auprès de ceux qui l'avaient donné pour perdu et lorsqu'on apprit qu'au bord du lac Stymphale il s'apprêtait à détruire les oiseaux géants qui étaient une plaie pour le pays et nichaient dans les champs, les enfants jouèrent à mimer ce qu'on leur avait raconté et tiraient avec des mouvements rapides comme l'éclair, leurs flèches en l'air, et, dans un nuage de plumes, ils désignaient, triomphants, leur proie amassées sur le sol. Il est vrai que beaucoup de gens pensaient encore que tout ce gibier qu'il avait chassé, tous les troupeaux qu'il avait ramenés ne leur revenaient jamais à eux mais toujours aux seigneurs de la cour, d'autres pourtant se mirent en route pour faire comme Héraclès et explorer les régions au-delà de l'Archipel. Une ère d'expéditions en mer, de découvertes révolutionnaires commença. Tandis que les aristocrates exhortaient leurs penseurs à faire des efforts de plus en plus grands afin qu'ils leur peignent les exploits lointains d'Héraclès sous un jour avantageux, ceux qui ne possédaient rien parlaient de lui comme de l'un des leurs. Qu'y-a-t-il de nouveau concernant Héraclès, demandait-on sans cesse, et autant ils étaient fiers de lui parce

qu'il avait terrassé le taureau qui crachait du feu, dompté les chevaux anthropophages, abattu le géant à trois têtes et conquis l'amitié d'Atlas, autant leur colère augmentait-elle contre Eurysthée qui, obéissant aux insinuations d'Héra, ne cessait d'attirer le malheur sur le héros, afin qu'il échoue. Il était temps qu'il revienne, disaient les ouvriers rassemblés la nuit dans leur cachette, car personne ne doutait plus de sa supériorité sur Eurysthée avec tous ses propriétaires et ses généraux, et ils discutaient, se demandant ce qu'il avait bien pu faire chez les Amazones, ce que pouvaient bien signifier les colonnes qu'il construisait sur le rivage de l'océan et pourquoi il s'attardait si longtemps dans les jardins des Hespérides. Il lui fallait, répondait-on, arpenter de ses pas le monde entier pour déceler ce qui faisait la supériorité de l'ennemi ou en quel endroit il serait possible de se déployer librement. Pendant ce temps ceux qui travaillaient se préparaient pour le jour où il serait de nouveau parmi eux. Lorsque les mercenaires venaient les envahir, ils restaient calmes et prudents. Ils amassaient de la poix dans les caves secrètes afin de pouvoir incendier les arsenaux au bon moment. Lorsqu'ils étaient chargés d'édifier de nouvelles murailles autour du château royal ils veillaient à ce qu'elles soient pourvues de coursives qu'on pouvait ouvrir rapidement. Ils savaient qu'Eurysthée, incapable de dormir, errait dans ses salles fastueuses et entendait chuchoter derrière tous les murs que l'arrivée d'Héraclès était imminente. Maintenant il était trop tard pour les maîtres de se lamenter sur la libération d'Héraclès, trop tard pour que les fouetteurs ordonnent aux soldats la plus grande vigilance et que les gouverneurs distribuent des aumônes dans les villes. L'agitation qui s'était répandue ne pouvait être niée plus longtemps, la sécurité des nobles était minée, aucune prière, aucun déploiement de force ne pouvait plus contraindre le peuple à se recueillir. Les tortionnaires sévissaient encore et les cachots se remplissaient de tous ceux qu'on suspectait sans raison d'être mécontents. Mais un beau matin on vit où se trouvaient les vrais prisonniers, lorsque, avant le lever du soleil, Héraclès entra dans Thèbes accompagné d'un chien énorme dont les hurlements firent que tous ceux qui avaient une vraie maison se cachèrent sous les lits tandis que ceux qui habitaient des cabanes ou qui dormaient à la belle étoile tendirent l'oreille et coururent à sa rencontre comme s'ils obéissaient à l'appel d'un joyeux clairon. Celui qui de tous temps était représenté comme le gardien inattaquable de l'ordre des enfers, Héraclès l'avait, lors de sa dernière descente dans les profondeurs de l'univers, ramené, remonté aisément des entrailles de la terre en chantant, disait-on, et sur la place du marché libérée par les guerriers des grades supérieurs il montra aux valets et aux servantes, aux journaliers et aux artisans, aux paysans et aux pêcheurs qui accouraient et à la piétaille qui traînait par là, Cerbère, ce minable cabot qui, à la vue de

tous ceux qui se trouvaient réunis là, rentra la queue entre ses jambes, et se mit à gémir. Dans une cage il avait, de plus, ramené un aigle, lui aussi une célébrité dans le système de la coercition et de la menace, il avait servi à tourmenter les récalcitrants, les audacieux et ceux qui avaient conscience de leur valeur, à manger le foie des rebelles et à toujours recommencer et tout cela, les habitants de Thèbes le voyaient, avait pris fin. Il voyaient les jambes maigres et teigneuses sur lesquelles se maintenaient les maîtres de l'escroquerie et du mensonge et les plumes de l'oiseau qui, à l'instant encore, trônait au-dessus de Prométhée, pendre lamentablement, et les membranes mornes recouvrant les yeux à l'éclat si dangereux jusque là. C'en était donc fini, celui qui imaginait l'ère nouvelle ne serait plus soudé à la souffrance, à Thèbes, à Mycènes, tout était ouvert à l'ère de la justice. Mais les habitants réussirent-ils, avons-nous demandé, à convaincre tant de gens autour d'eux pour que les maîtres dans les palais, les maisons patriciennes, arrivent en rampant sur les genoux et demandent grâce, ne finit-on pas, une fois de plus, à la suite de quelque doute ou d'une légère hésitation, pas forcément d'une trahison, mais à cause de cette vieille habitude de tolérance, par concéder à ceux-ci l'occasion de se défendre, de riposter. Car ce n'est pas la paix qui vint alors, sinon nous en aurions entendu parler, ce furent bien plus d'autres campagnes qui commencèrent, des guerres, plus étendues que jamais. Mais il n'était plus possible désormais d'imaginer Héraclès ailleurs qu'au côté des hommes réduits en esclavage, dit Heilmann alors que grinçaient les roues d'un tramway bondé qui, venant de l'Alexanderplatz, tournait dans la Rosenthaler Strasse, il avait fait comprendre qu'on pouvait triompher de toutes les formules magiques, de tous les animaux légendaires et cela, un mortel était capable de le faire. Sa période d'apprentissage était terminée, tout ce qu'il allait faire désormais devrait porter la marque de prodigieuses transformations, il avait déjà de puissants alliés, parmi eux celui qui portait la voûte céleste. Et pourtant, dit Heilmann au bout d'un instant, alors que nous passions sous la grande porte délabrée soutenue par des titans courbés, et pourtant, il est mort dans d'effroyables souffrances, personne ne réussit à lui arracher de la peau la turque trempée dans le sang de Nessus et à l'empêcher de se jeter, fou de douleur, dans le bûcher toujours allumé sur le mont Oeta.

Laisant derrière nous les rangées de carrioles de bois emboîtées les unes dans les autres, et les marches grinçantes de l'escalier, nous ouvrimes la porte à la vitre rainurée, à la peinture grasseuse d'un brun noirâtre pleine d'égratignures et d'écaillures, une boîte aux lettres de tôle noire bosselée,

l'émail blanc fendu de la plaque portant le nom, le carton taché cloué dessus couvert du texte imprimé, alambiqué Lecteurs du Völkischer Beobachter, et nous entrâmes dans la cuisine. Dans la lumière enfumée qui entrait par la fenêtre on pouvait reconnaître le fourneau et l'évier, et à la table sous l'abat-jour de porcelaine verte, toute droite sur sa chaise au dossier raide, la mère de Coppi. En rentrant de son service à mi-temps dans les usines Telefunken au Hallesches Ufer, elle avait retiré ses souliers et ses bas et plongé les pieds dans une cuvette remplie d'eau chaude. Vaguement perceptibles au début, ses contours se fondant devant la fenêtre divisée en six carrés, les détails de sa silhouette apparurent lorsque nous nous assîmes à la table soigneusement briquée. De la racine de ses cheveux réunis en chignon sur la nuque partaient de fines rides qui descendaient en éventail sur le front jusqu'au sommet du nez, entre d'épais sourcils. Le nez était busqué, de profonds sillons s'étiraient des ailes du nez, contournant les commissures des lèvres jusqu'au menton, les lèvres étaient fines, légèrement humectées par le bout de la langue, du revers de la main elle essuyait ses paupières closes légèrement jaunies. Son cou mince se dressait, rigide, entre les épaules tombantes, elle portait une robe bleu pâle à raies verticales bleu foncé et un col blanc avec une broche dont la perle de verre reflétait la fenêtre qui se dessinait dans le miroir sur le mur en face d'elle. Dans les pupilles de ses yeux qui s'ouvrirent alors brillait aussi l'image de la fenêtre. Les battants de la fenêtre étaient enclenchés, la serrure de la porte avait été verrouillée de l'intérieur, la couverture fixée aux anneaux de cuivre était tirée. Les murs diffusaient dans la pièce une couleur d'un vert terne, en plus de la glace un calendrier et une pendule dans un boîtier rond et blanc y étaient suspendus. Une porte donnait dans la chambre où se trouvait le lit des parents de Coppi, Coppi lui-même dormait sur le sofa dans la cuisine, entre le bahut et la petite étagère à livres, tout ressemblait à l'installation de notre logement de la Pflugstrasse lorsque j'y vivais encore avec mes parents. La cuisine qui se remplissait doucement d'ombre tandis que les filaments de la lampe gagnaient en netteté, représentaient un enfermement qui avait pour effet de nous imposer, à nous qui étions assis autour de la table, le sentiment d'une écrasante défaite. A l'extérieur de cette cellule, au-delà des murs dont la peinture s'effritait, de la charpente de l'escalier, de la cour étroite comme un puits, tout n'était qu'hostilité, parsemée ça et là de pièces exiguës verrouillées comme celle-ci, qui se faisaient de plus en plus rares et de plus en plus difficiles à repérer, ou qu'on ne trouvait déjà plus. Chaque mot devait être extirpé de notre impuissance pour trouver le ton sur lequel, depuis plus de quatre ans d'obstination, de confiance et de vigueur nous nous redonnions du cœur. Surmonter la catastrophe qui s'était abattue sur nous : cela conditionnait chaque fois tout ce que nous

entreprenions, que ce fût seuls ou avec ceux qui pensaient comme nous. Le plus souvent cette manière de nous comporter était imperceptible, selon notre habitude, il suffisait de quelques instants de silence. Même lorsque nos conversations semblaient prendre un tour quotidien ou se concentraient peu à peu sur un sujet, toujours pesait sur elles la proximité d'un danger mortel. Toutes les connaissances que nous avions acquises au cours des dernières années étaient en relation avec cette corrélation entre un nécessaire isolement et l'exploration des plus vigilantes dans un secteur dont les limites ne cessaient de s'étendre. Nous ne voulions pas admettre que la fatigue, le surmenage risqueraient d'avoir parfois raison de nous, nous estimions que de telles manifestations de faiblesse du corps et de l'esprit faisaient partie intégrante de notre fonction. Lorsque nous en étions arrivés là, nous n'en tenions pas compte, nous attendions que cela passe et pensions aux prisons, aux marais, aux champs de torture entourés de fil de fer barbelé et, au bout d'un instant, nous nous retrouvions dans un contexte où, malgré l'apparente impossibilité où nous étions d'en sortir, il y avait des haltes et des lignes directrices. Après avoir failli marcher ensemble, après le démantèlement de nos organisations, nous possédions, dans cette pièce plongée dans une obscurité verdâtre, une série d'idées en commun qui restaient inchangées et auxquelles venaient s'ajouter des instructions et des informations transmises de l'extérieur. Même si la cuisine dont Coppi recouvrit les fenêtres d'un papier opaque était presque hermétiquement close, nous avions déjà des perspectives qui nous reliaient à des actions, qui aboutissaient en des endroits géographiquement définis à des démêlés et des affrontements violents. Une fois que nous avions échappé à la surveillance qui s'attachait à tous nos pas, nous pouvions discuter les directives qui nous servaient de point d'appui et nous permettaient de poursuivre notre tâche. Des permanents des partis interdits qui avaient réussi à échapper à la prison et à l'assassinat, avaient installé leur base au-delà des frontières, ils venaient parfois dans le pays et dans les petits groupes qui conspiraient dans les entreprises, dans les organisations camouflées en équipes de joueurs de quilles, en chorales, en groupes de sportifs, de jardiniers du dimanche, ils nous apprenaient - le plus souvent nous n'étions que deux, trois, quatre - quelles étaient les mesures de résistance prises dans un cercle plus vaste. On intervertissait souvent les noms des lieux où se tenaient les rencontres. C'est ainsi que les entretiens de Moscou de l'automne dix-neuf-cent-trente-cinq sur l'organisation des activités illégales et sur la nécessité d'aboutir à une harmonisation des partis ouvriers avaient-ils été situés soi-disant à Bruxelles, la ville dans laquelle les sociaux-démocrates russes avaient tenu au début du siècle leur congrès, appelé à l'origine le congrès de l'union, mais qui avait néanmoins abouti à une division entre Bolcheviks et

Mencheviks. L'allusion à cette issue historique recelait une ironie dialectique car, à partir de juillet dix-neuf-cent-trois, on a pu observer non seulement la rupture au sein du Parti russe, mais aussi les divergences d'opinion entre les sociaux-démocrates allemands et les sociaux-démocrates russes d'où résulta finalement la scission en Seconde et Troisième Internationale. En évoquant Bruxelles nous nous rappelions ce grenier à grain où, dans une chaleur étouffante, harcelés par les poux et les rats, entassés sur des planches, les espions rôdant autour d'eux, les révolutionnaires russes émigrés, sous la direction de Lénine, élaboraient leurs stratégies. Ce qu'on réveillait ainsi, c'était l'obstination et la détermination et l'implacabilité aussi, avec lesquelles les idées étaient exposées, mais le choix de ce lieu signifiait en même temps la volonté de retrouver quelque chose de la communauté originelle qui avait été perdue. Les trois décennies écoulées étaient une période courte, mais la division du prolétariat en deux grands partis et les autres défections suscitées inévitablement par les désaccords avaient favorisé des revers qui guettaient de toutes parts, chaque signe de faiblesse étant exploité pour attaquer et étouffer toute tentative de rénovation à peine engagée. La lutte menée jusqu'au bord de l'innéité mortelle entre les partis ouvriers, la destruction de la solidarité, les effets du fractionnement, c'est à tout cela qu'on touchait en rappelant Bruxelles, aussi nous semblait-il d'autant plus courageux de commencer, en présence précisément de ce qu'avaient d'irréconciliable les lignes politiques, à la source même des controverses et d'attirer l'attention sur le degré de difficulté de l'entreprise. Les discussions sur l'unité d'action entre communistes et socialistes se fondaient sur les décisions d'orienter la politique vers la formation de fronts populaires, qui avaient été prises quelques semaines auparavant lors du Septième Congrès Mondial du Komintern. Ne disposant pas de détails sur les débats, nous avions contemplé des photographies de l'immeuble de l'Internationale communiste pour avoir au moins sous les yeux le lieu où siégeaient ceux dont les délibérations déterminaient notre destin. A l'époque, l'édifice aux proportions régulières et aux nombreuses fenêtres, tout à côté de la porte Trojckje donnant sur le Kremlin, nous l'imaginions se teintant de rose sous les petits nuages effilochés dans le ciel du soir ainsi que les coupoles d'or se dressant au-dessus des murs rouges aux créneaux ouverts en forme de lis et de l'autre côté, devant l'énorme place ouverte, le cube tassé, la Kaaba noire contenant le cercueil de l'homme blafard, libéré de tout. Nous tentions d'inscrire notre minuscule espace clandestin dans le grand modèle et de faire coïncider nos expériences solitaires avec des instructions générales, des devises dont le vaste contenu avait été rassemblé, comparé, évalué, révisé, durci et commenté par les délégués au cours de la discussion. Durant notre enfance d'incessants

efforts avaient été entrepris pour élaborer un front unique, ils s'étaient ensuite embourbés, cinq ans durant, jusqu'en pleine période fasciste, bloqués, et ils cherchaient une fois encore une solution, comment dépasser les erreurs commises. Les rares informations qu'on accordait à nous qui avions dix-huit ans et que nous pouvions soumettre à discussion dans la clandestinité, étaient sans cesse reprises, réexaminées, étudiées quant à leurs incidences. Ce que nous exigeons a priori, c'était que les événements à grande échelle ne devinssent jamais quelque chose d'incompréhensible, d'impénétrable, que nous ne puissions jamais estimer que, dans notre isolement, nous étions livrés pieds et poings liés. Nous nous accrochions fermement à l'idée qu'au dehors il existait quelque chose, et qui se fortifiait et se préparait à la riposte et plus il devenait difficile de prendre contact les uns avec les autres au sein de ce qui restait de groupements illégaux, de s'entraider et de s'informer réciproquement sur les projets en cours, plus le moindre détail permettant de tirer des conclusions sur la situation, le déroulement d'opérations au-delà de nos frontières, prenait de l'importance. Pourtant, depuis un an, abstraction faite du contrôle total qui ne permettait plus guère de mouvements dans un cercle plus vaste, des modifications étaient intervenues dans le Parti soviétique, qui nous imposaient une prudence et des contraintes supplémentaires et qui, dissimulant leurs causes plus profondes, nous obligeaient à être beaucoup plus vigilants à l'égard de quiconque à qui nous faisons confiance auparavant. Comme je n'avais moi-même commencé à travailler qu'après l'instauration du pouvoir fasciste, les conditions dans lesquelles s'était effectuée l'activité politique de mes parents, n'étaient plus valables pour moi. Ils avaient encore connu sur leurs lieux de travail des intérêts quotidiens communs qui outrepassaient les appartenances à divers partis politiques et les conflits idéologiques. La seule chose qu'on continuât d'ignorer, c'était le préjugé concernant les conflits de générations, plus nettement encore qu'auparavant, la seule ligne de séparation qui existât était déterminée par la lutte des classes et celle-ci concernait toutes les générations. Tout ce qu'on voulait savoir, c'était de quel côté du front on se trouvait lors d'actions communes, même si plus tard cela ne se manifestait que dans un simple accord tacite. Notre évolution personnelle s'effectuait à l'intérieur de limites imposées de force, approcher la culture en toute liberté était impensable, ce que nous apprenions, nous ne pouvions l'acquiescer que clandestinement. En dix-neuf-cent-trente-sept, sous le signe paradoxal de la quête d'un vaste front uni et de la méfiance qui régnait à l'intérieur de notre mouvement, du déclin dans nos propres rangs, nous fûmes contraints d'interpréter toute incitation à notre façon, souvent en visionnaires, pour donner ainsi forme à l'idéalisme. Ce que nous avions entendu dire de l'Espagne, du mouvement révolutionnaire en

Chine, des agitations et révoltes en Asie du sud-est, en Afrique, en Amérique Latine ou sur les grèves en général, le regroupement des syndicats et des partis ouvriers en France, nous incitait à penser que l'idée de la victoire sur les forces réactionnaires dans le monde n'était pas si erronée qu'on voulait nous le faire croire dans la phraséologie brailarde consacrée à la mise au pas dans notre pays. Mais lorsque nous essayions de déceler dans les entreprises et les organisations les signes d'un changement, de rébellion, de sabotages, nous ne rencontrions le plus souvent qu'une adaptation résignée, une passivité muette, et nos utopies ne pouvaient pas nous empêcher de voir que bon nombre de ceux qu'en janvier trente-trois nous avions encore vu se rendre, tremblants de froid, habillés pauvrement, à la maison Liebknecht, défilaient maintenant sous les drapeaux dans le fond rouge desquels les outils croisés des travailleurs avaient été remplacés par le symbole raide et anguleux de notre anéantissement. Tandis que les parents de Heilmann ne devaient rien savoir du projet de leur fils et que nous nous contentions de lui rendre visite en tant que camarades du Club Sportif d'Eichkamp, un ballon dans le filet, nous pouvions commenter, dans la famille de Coppi comme chez nous à la maison autrefois, les aspects équivoques de la vie politique. Cette possibilité qui nous était donnée de discuter aussi de nos propres incertitudes et erreurs d'appréciation, fut décisive dans notre évolution et Heilmann se sentait davantage chez lui ici, dans la cuisine des Coppi, que dans la maison paternelle dans le Westend. De même que les conflits de générations étaient à nos yeux le signe de dépendances économiques dans une société dont nous espérions la ruine, de même avions-nous, de force, mis fin au partage de la culture d'après les privilèges de classes. L'absence d'intérêt pour les problèmes sociaux, politiques, scientifiques et esthétiques de l'époque, une molle inactivité, l'appauvrissement des esprits, des opinions creuses se trouvaient plus souvent chez les philistins et parmi les membres de la bourgeoisie que dans la masse de ceux qui étaient coupés des institutions culturelles et écrasés par un travail pénible et monotone. Dès mon jeune âge j'ai été habitué à entendre des témoignages clairs et précis sur les conditions de la propriété et les mécanismes de l'économie, sur le niveau de la recherche, sur la production artistique, sur la situation dans le pays et dans d'autres pays et continents, témoignages émanant de ceux qui avaient fait leurs expériences là où s'affrontaient les forces antagonistes, qui étaient engagés au cœur même de la société en évolution et qui connaissaient non seulement les inventions, et ne savaient pas seulement quelles étaient les inventions et les découvertes mises au service de la classe dirigeante et celles qui servaient le bien commun, mais qui étaient aussi en mesure de dire où se trouvaient les profiteurs, quel était leur visage et leur nom et quels étaient

les gains qu'ils avaient faits sur le dos des travailleurs. Ce dont on débattait ici, c'étaient des choses élémentaires, le repérage de manoeuvres frauduleuses et de crimes dans l'entreprise et sur le marché du logement, dans l'administration municipale et dans celle de l'Etat, dans la diplomatie internationale et dans les fiefs des monopoles et des trusts, ce qui était en cause c'étaient des débats dans la presse, des expositions artistiques et les livres nouvellement parus, l'analyse de la politique des partis et de la constellation des pouvoirs dans le monde et avant que la folie ne vienne au pouvoir, nous en étions à critiquer ceux qui avaient tous les pouvoirs dans un métier et dans les syndicats, à participer aux discussions sur les revendications salariales, les problèmes de sécurité dans l'entreprise ou sur les mesures à prendre en cas de grève, et tous nous savions ce qu'était la situation dans les pays arriérés de l'Europe du sud, dans les ghettos des Etats-Unis et dans les colonies où les peuples s'engageaient dans leurs combats de libération. Ils étaient sûrement nombreux à éviter de s'exprimer, mutilés par leur éducation, anesthésiés par les défaites, mais lorsqu'il leur arrivait enfin de parler ils montraient à quel point ils connaissaient bien les événements dans lesquels ils étaient impliqués et quel que fût l'endroit où j'arrivais, chaque fois j'entendais un jugement juste, une indication nouvelle permettant de comprendre un problème du moment. Les compagnons de travail de mes parents, les voisins, parfois des visiteurs étrangers, des ouvriers métallurgistes de Bohême, des camarades italiens et espagnols que ma mère, née à Strasbourg, aidait à se comprendre à l'aide de bribes de français, nous étions souvent tous réunis le samedi soir et le dimanche dans la cuisine qui était notre salle de séjour. Mon père, social-démocrate depuis ses jeunes années, sûrement le seul détenu politique qui ait jamais été incarcéré par la police de son village natal hongrois Nagy Emöke pour agitation contre le bellicisme de l'Autriche impériale-royale, qui fut ensuite contraint lui-même au service militaire, avait été ramené au printemps de dix-neuf-cent-seize grièvement blessé du front de Galicie en Allemagne puis, sorti de l'hôpital militaire, il s'était installé à Brême. C'est là que je suis né, le huit novembre mille-neuf-cent-dix-sept. Mon père avait trouvé de l'embauche au chantier naval de la Weser et, par son activité dans l'association de formation des ouvriers, il était entré en relation avec le journal Arbeiterpolitik qui entretenait des liens étroits avec le Spartakusbund. En novembre dix-huit, après la proclamation de la République socialiste par Liebknecht, il se trouva à Berlin, puis de nouveau à Brême lors du soulèvement révolutionnaire, ensuite, dans les années vingt, après avoir étudié tout seul, il réussit l'examen d'ingénieur, mais n'ayant aucune possibilité de promotion professionnelle, il resta au contraire ouvrier dans les usines du chantier naval, dans les ateliers de mécanique de précision, enfin, après notre

installation à Berlin, il fut nommé contremaître à la suite d'améliorations techniques qu'il avait introduites à son poste de travail. Après avoir fait partie des socialistes indépendants pendant la période de radicalisation de la politique, il était redevenu, en mars vingt-et-un, membre du parti majoritaire parce qu'il croyait trouver là de meilleures conditions pour une activité au sein des organisations syndicales. Bien que la direction de son Parti se fût trouvée pendant les combats de Berlin et de Brême au côté de l'adversaire et que plus tard aussi il se trouvât constamment en conflit avec sa politique, il continuait à croire fermement que la masse des travailleurs entraînerait le Parti à former un front socialiste uni. Il y avait en lui, en dépit de ses efforts pour l'unité d'action, quelque chose d'un anarchiste, d'un syndicaliste, tout comme il se méfiait des personnages officiels, des officiers, bureaucrates et directeurs, il avait également en horreur les bureaucrates et les bonzes de son Parti. Le Parti, c'était pour lui les compagnons de travail et il ne renonçait pas à l'espoir de voir ceux-ci imprimer leur marque au Parti. Il n'adhéra pas au Parti communiste parce qu'il était incapable de comprendre son centralisme. Il voyait dans l'autoritarisme des instances directrices et dans la docilité du bas de la hiérarchie un principe qui ne concordait pas avec l'idée qu'il se faisait de la démocratie. Aussi rejetait-il la profession de foi absolue exigée par le Parti parce que celle-ci avait un caractère religieux, comme il disait, et lui rappelait la soumission à l'autorité. Bien qu'il n'intervînt que pour les ouvriers, qu'ils fussent sociaux-démocrates ou communistes, et luttât contre les tendances anticommunistes qui se répandaient au syndicat, il donna sa voix au Parti social-démocrate, mais en invectivant chaque fois vivement ses dernières manoeuvres de recul et de compromission, tout en espérant que la population active, sans détruire l'Etat mais l'utilisant plutôt, parviendrait à s'assurer le contrôle et la responsabilité de la production. La dichotomie entre réforme et révolution était pour nous un thème constant de discussion et peut-être étaient-ce ses expériences pendant les révoltes après la guerre qui l'avaient convaincu que ce n'étaient pas les interventions violentes mais uniquement le lent renforcement et l'extension du mouvement ouvrier, pas le combat armé mais la voie parlementaire qui permettraient d'aboutir à une transformation de la société. Lorsqu'on lui demandait si l'opportunisme, le fait de tolérer les positions de pouvoir de la bourgeoisie, de différer nos propres revendications n'avaient pas brisé depuis longtemps la volonté de se battre, il se contentait de répondre que les forces vives des deux grands partis étaient de tous temps prêtes à marcher ensemble et que seule la direction n'avait pas encore trouvé la voie à suivre, et même au début des années trente, alors que la menace fasciste croissant à toute allure ne réussit pas pour autant à inciter sa direction à s'entendre avec le Parti communiste, il

considérait que l'éclosion d'une raison prolétarienne restait possible et il comptait encore un peu avant janvier trente-trois sur de puissantes contre-manifestations qui conjureraient à la dernière heure l'écrasement de la classe ouvrière. Tout en se livrant à de telles considérations, il levait l'épaule gauche, qui était raidie depuis sa blessure par balle lors des combats sur le Pont de l'Empereur à Brême, ce qui lui donnait une allure d'éternel sceptique. Il était l'ami de Merker, membre du Comité central du Parti communiste et qui, à une époque où les sociaux-démocrates étaient encore qualifiés de sociaux-fascistes dans les mots d'ordre communistes, intervenait dans les réunions syndicales en faveur d'une action commune et lorsqu'on constitua des groupes sociaux-démocrates pour poursuivre le travail dans l'illégalité, il leur proposa son soutien. Merker, Dittbender, Münzenberg, Ackermann, Wehner n'étaient que quelques-uns parmi de nombreux communistes avec lesquels il acquit une réputation autant dans son métier que dans sa collaboration avec le Secours rouge de Berlin qui prenait en charge les camarades étrangers, et il se vit conforté dans ses efforts pour surmonter les divergences politiques des partis. Après l'écatement des partis ouvriers, après l'effroyable soumission de la grande majorité, certains noms subsistèrent auxquels, longtemps encore, nous reliâmes dans notre isolement une tradition qui était cependant devenue précaire elle aussi et ne pouvait plus être incarnée avec certitude par personne. Des gens comme mes parents, comme les parents de Coppi, on en trouvait autrefois partout dans le peuple des travailleurs, ils se comportaient en internationalistes et, qu'ils fussent sociaux-démocrates ou communistes, ils restaient en dehors des querelles des partis et, tandis que la politique décisive était menée par-dessus leurs têtes, ils s'engageaient pour leur conviction sans beaucoup faire parler d'eux, cherchant idéologiquement toujours plus ce qui les unissait plutôt que ce qui les séparait. Pendant un an encore, espérant comme beaucoup d'autres en une force antagoniste, puis obligé de reconnaître, humilié, que le temps de l'attente, de l'hibernation, durerait des années, des dizaines d'années, mon père s'était rendu en Tchécoslovaquie pour y chercher une fois encore du travail. La réadaptation fut difficile pour lui et pour ma mère et bien que, grâce à l'aide du Parti et du syndicat, il fût bientôt embauché dans une fabrique de textile de la ville de Warnsdorf, dans le nord de la Bohême, les lettres que je recevais de mes parents parlaient de leurs difficultés à s'adapter et faisaient de discrètes allusions à une insécurité qui se répandait de plus en plus là-bas aussi. A une époque où la nationalité tchécoslovaque garantissait encore une certaine protection mes parents avaient réussi à échapper à la persécution politique et je pus moi aussi, grâce à mon passeport tchèque et aussi longtemps que je pus fournir la preuve d'un emploi fixe et d'une adresse fixe, poursuivre ma formation.

Pour la famille de Coppi il était plus difficile de résister aux pressions, le père avait d'abord été licencié de l'usine d'armement des ateliers de mécanique de Berlin où il avait été peintre au pistolet, parce qu'il avait refusé d'adhérer aux organisations national-socialistes, puis, lorsqu'il avait finalement dû céder, il avait obtenu un travail moins qualifié dont le salaire, ajouté au maigre produit du travail horaire de la mère, suffisait à peine pour survivre. Seule la parcelle de terrain que les Coppi possédaient à l'association des jardins ouvriers Waldessaumau à Tegel permettait de cultiver des pommes de terre, des betteraves et des haricots, pour tenir en ces temps de crise. L'incertitude qui pesait sur nous ne nous empêchait pas plus qu'autrefois de chercher des stimulations culturelles. Il faut dire que nous n'avions pas profusion de littérature sur nos rayonnages, nous empruntions toutes les semaines des livres à la bibliothèque municipale, à l'époque où Hodann qui prêtait volontiers les siens était parmi nous, j'en avais ramené des piles dans notre logement, mais les volumes qui nous appartenaient étaient soigneusement sélectionnés, ils étaient devenu partie intégrante de notre vie, achetés par mon père, par ma mère. Ayant connu de nombreux déménagements - certains venaient encore de Brême - ils constituaient avec un peu de vaisselle et de literie et un ballot de vêtements, notre unique propriété de fondation, car les meubles n'étaient pour nous qu'un bien de hasard, acheté pour peu d'argent et d'occasion, transporté en chariot vers le nouveau lieu d'habitation, rapidement revendu avant le déménagement pour une autre ville. Nous possédions un choix de poèmes de Maïakovski, quelques écrits de Mehring, Kautsky, Luxemburg, Zetkin, Lafargue, quelques romans de Gorki, d'Arnold Zweig et de Heinrich Mann, de Rolland, Barbusse, Bredel et Döblin. Au lieu d'une couverture en dentelle, d'un vase de porcelaine, mes parents avaient toujours acheté ces petits blocs de papier épais tout recouvert d'informations, de propositions, d'indications imprimées et même lorsque l'argent était rare il arrivait que mon père ou ma mère rentrent à la maison avec un nouveau livre de Toller ou de Tucholsky, de Kisch, d'Ehrenbourg ou de Nexö et, le soir, nous étions assis sous la lampe de la cuisine, lisant à voix haute chacun son tour et commentant le contenu. L'importance de ces livres et la force du lien qu'ils créaient entre nous, nous apparurent à l'époque où, à tout moment, la police faisait irruption chez l'un ou l'autre d'entre nous et se servait des noms des auteurs comme preuve contre nous, et c'est alors que le fait de posséder un volume de Lénine équivalait à un crime de haute trahison. Aussi le nombre de livres que nous gardions chez nous se réduisait-il de plus en plus, sous le menu bois à côté du fourneau de la cuisine des Coppi il n'y avait plus qu'un cahier contenant l'introduction au Capital, quelques extraits de journaux avec des discours de Dimitroff et de Staline, les derniers numéros de Die

rote Fahne glissés dans le *Völkischer Beobachter* et le livre brun tout usé d'être passé de main en main, camouflé sous une couverture des éditions Reclam, avec pour titre *Le camp de Wallenstein*, sur le procès de l'incendie du Reichstag. Moins que jamais la nudité et la pauvreté des logements d'ouvriers de ces années n'exprimaient un vide de la pensée, ceux qui étaient actifs politiquement étaient tous connus, jamais auparavant n'avait fait mystère de son appartenance au Parti, les listes des membres étaient entre les mains de la police d'Etat, nous vivions toujours prêts à tout quitter, surveillés par les concierges, les délégués dans l'entreprise, les responsables de blocs, les chefs de districts, les sections d'assaut et les *Schutzstaffeln*, des parents, des amis proches étaient en prison, au camp de travail ou en exil et ceux qui restaient encore ne gardaient que le strict nécessaire. C'était comme toujours propre et rangé, jamais les pièces dans lesquelles ils étaient nombreux à vivre entassés n'étaient laissées à l'abandon, la pauvreté exprimait une révolte opiniâtre et silencieuse contre les entreprises de démoralisation et d'abâtissement dont ils étaient la cible.

Les traces de pas mouillés sur le linoleum vert indiquaient le parcours qu'avait fait la mère de Coppi pour vider la bassine dans l'évier et aller au fourneau rajouter de l'eau chaude du broc. L'autel qui se trouve maintenant dans notre musée, dit-elle en ramenant la bassine, était la propriété des rois, nous pouvons, quand nous en avons le temps, nous placer devant ces choses mais si nous voulons comprendre ce qu'elles signifient et surtout, si nous voulons les revendiquer pour nous-mêmes il nous faut rattraper tout ce qu'on ne nous a jamais appris à l'école. C'est que, dit-elle en se rasseyant et en remettant ses pieds dans leur bain, nous avons à peine appris à lire et à écrire, et regarder des tableaux était quelque chose à quoi on ne pensait même pas. Pour la plupart d'entre nous ces figures de marbre ont la même valeur que les géants du porche, en bas, et lorsqu'ils seront démolis cela ne nous dérangera pas plus que les bâtisseurs d'alors qui devaient utiliser ces blocs pour ériger de nouvelles murailles. Lorsqu'ils extrayaient les pierres des murs, ils faisaient ce qui était pratique, ils n'avaient pas besoin de les monter de la vallée mais pouvaient les prendre tout près, il fallait de plus agir vite, l'ennemi approchait, la forteresse était menacée. Chaque fois que je passe entre les atlantes ça me fait pitié, j'aimerais bien les voir une bonne fois débarrassés de leur fardeau, on ne devrait pas laisser quelqu'un, courbé, près des portes et nous rappeler ainsi nos propres misères. Si nous les renversions en travers de la rue pour en faire une barricade, ils auraient un sens. Pour les

ouvriers sur la colline du château fort ces pierres de taille n'étaient rien de plus que du matériau de construction, ils les maçonnaient, l'envers lisse à l'extérieur, et auparavant ils coupaient les têtes et les membres parce que tout ce qui dépassait empêchait d'intégrer les pierres. Comment pourrions-nous jamais oublier, dit-elle, que pour nous autres tout ce travail de bâtisseur n'était qu'un travail de forçat associé à des privations, comment pourrions-nous réprimer notre rage contre ceux qui en tiraient vanité. Et comment serions-nous capables de dire que ces ruines qu'on a sauvées représentent quelque chose qui enrichit nos esprits. Pour les Mahométans, disait Heilmann, qui avaient jadis envahi Pergame et se rassemblèrent là pour de nouvelles attaques, cette oeuvre d'art hellénistique avait un aspect aussi barbare que pour les Byzantins qui défendaient leurs possessions. Les Arabes avaient au moins une raison de détruire les bâtiments car ils venaient en conquérants et détruire est une loi de la guerre, mais les maîtres byzantins du château profitèrent de ce qu'ils étaient en état de légitime défense pour éliminer les derniers vestiges de paganisme. Aux dieux ils brisèrent les visages, les fils de la terre, ils les épargnèrent. Islamites et chrétiens détruisirent ce qui était incompatible avec leur religion, ce qui à leurs yeux était étranger, seule Pergame, très évoluée, avait eu le sens des civilisations passées. De même que les athlètes en pagne nous permettent de saisir l'époque à laquelle ils ont été réalisés et de conclure ainsi à l'imposture de l'industrialisme qui avait besoin de nouveaux esclaves, de même les sculptures de la frise nous introduisent-elles dans une époque qui nous apprend quelque chose sur les origines de la société dont nous voyons autour de nous les derniers excès. Et nous nous mîmes à débattre de ce que Pergame pouvait avoir représenté, comment elle avait pris naissance, de quelle manière elle tomba en décadence et fit la transition vers d'autres phases, et à chaque phrase que nous prononcions nous apprenions à penser, nous apprenions à parler, il nous fallait franchir l'abîme entre la conscience et le langage qui nous faisait défaut. Dans sa position de force à partir de laquelle elle voulait devenir une seconde Athènes, Pergame adopta aussi les dieux de la métropole. La statue géante d'Athéna formée sur le modèle de la statue de Phidias, ornée d'or et d'ivoire, se dressait dans la cour intérieure de la bibliothèque dont les galeries en arcades contenaient, sur des rayons de bois séparés par des paliers de pierre, deux cent mille rouleaux d'écriture. Conscient de l'importance de la tradition, on avait réuni des collections artistiques avec des copies d'oeuvres classiques et des originaux achetés ou dérobés lors d'expéditions guerrières. Cela permit aux élites de Pergame d'avoir une vue rétrospective sur les réalisations d'autres siècles et de prendre conscience de son appartenance à une ère nouvelle. Les enseignements d'Anaximandre et de Thalès, de la ville voisine de Milet,

constituèrent un bien culturel fondamental pour une conception matérialiste de la vie. Les deux grands prédécesseurs des penseurs de Pergame avaient été moins des philosophes que des constructeurs, des naturalistes, des mathématiciens, des astronomes et des hommes politiques. Ils faisaient partie de la profession des négociants et des navigateurs et leurs études portaient toujours de tâches concrètes. Il fallait construire des ponts, des ports, et des fortifications. Il fallait évincer les concurrents, enrayer les tentatives d'expansion de l'ennemi. Les voies de transport sur terre et sur mer devaient être élargies, il fallait trouver des matières premières, conquérir des colonies et, dans ce but, il leur fallait connaître les spécificités des éléments et expliquer le monde dans un sens qui renonçait à toutes les digressions mystiques. Coppi fit remarquer que, de ce fait, tout le système centré sur les dieux n'était plus depuis longtemps qu'une composante de la superstructure, utilisé par les souverains à des fins d'intimidation, tout comme la religion actuelle à l'aide de laquelle les esprits éclairés endorment les ignorants. Au peuple on réservait ce qui était simple, modeste, sans complication, l'espoir en un au-delà qui le paierait de toutes ses misères, la confiance en la bonté et en l'aide de celui qui est invisible et la crainte de la colère qu'inspiraient les sanctions de ceux qui surveillaient chacune de ses pensées rebelles. La classe supérieure s'était détachée d'une telle superstition, on souriait de la candeur des gens de condition inférieure et lors de randonnées à la mode parmi les bergers, les vendangeuses, on pouvait bien admettre que ces analphabètes avaient souvent quelque chose de bien poétique. Pour ceux qui étaient instruits il n'y avait pas d'existence après la mort, ils devaient tout gagner ici-bas, de leur vivant. L'abîme entre les classes était un abîme entre différentes sphères du discernement. Pour tous le monde était le même, ils voyaient le même ciel bleu, le même vert des arbres, les mêmes cours d'eau, les mêmes étoiles, mais à l'écart de ceux qui servaient, des ignorants, on faisait des découvertes qui ne modifiaient pas les choses elles-mêmes mais leur ajoutaient une valeur et des fonctions que les initiés pouvaient exploiter. Celui qui croyait que la terre était un disque qu'entouraient les flots de l'Océan et sur lequel, la nuit, on amenait les lampes des dieux, celui qui croyait que Seléné avec son miroir lunaire qui s'éclairait et s'assombrissait décidait de la légèreté et du poids d'événements à venir et que Poséidon poussait en soufflant les vagues jusque sur les rivages et lançait du haut des nuages les éclairs en direction des navigateurs, celui là ne se risquait pas seul dans le vaste monde, il ne lui restait qu'à se confier à la protection de celui qui commandait et portait les armes. Le bois, le feu, le blé, les minéraux et les métaux avaient le même aspect au yeux de ceux qui les travaillaient avec des outils et de ceux qui prenaient livraison des choses produites et récoltées mais le

privilege des derniers consistait en ce qu'ils pouvaient déjà calculer le bénéfice net car c'est à eux qu'appartenait la terre qui produisait ce qu'ils désiraient et le marché où on pouvait vendre les produits. Le valet tenait le lourd morceau de minerai dans une main et la feuille légère dans l'autre, il voyait les nervures et le scintillement des grains et des stries, le fin tissu était arraché de la branche, le fragment avait été détaché du rocher fendu, la lumière y jetait mille reflets que le propriétaire foncier voyait lui aussi, mais ce dernier savait aussi que la matière se compose des plus petites particules, les atomes qui, grâce à de multiples propriétés et attributs, donnent leur forme à tous les phénomènes. Même si lui, le maître, foulait le même sol que son aide, s'il contemplait le vaste horizon avec ses collines, ses vols de grues et les crêtes des montagnes s'estompant dans la brume, il avait tout de même conscience de toutes autres dimensions que celles que percevait le journalier. Poussé par le désir de comprendre ce dont il avait besoin, il s'était ouvert à la notion de l'espace à quatre dimensions, après avoir vu se courber la surface de la terre il avait découvert qu'elle était ronde et trouvé qu'en suivant une ligne droite, on pouvait revenir au point de départ, découvrant qu'il se trouvait dans l'infini sur une boule en rotation qui avec d'autres boules tournait autour du soleil, il avait ajouté à sa pensée le rapport avec le temps. Etendu, dans les nuits claires, au bord de la mer Egée et en Egypte, notant la position des étoiles sur la carte du ciel, découvrant les règles selon lesquelles la lumière de la lune croissait et décroissait, il établit son calendrier, calcula avec précision la rotation de la terre, le temps de révolution de la lune autour de la terre, de la terre autour du soleil et l'appartenance du soleil et de ses planètes au système de millions d'étoiles qui formaient toutes dans l'extrême éloignement une masse laiteuse, un énorme anneau par lequel même l'infini se renfermait sur lui-même. De même qu'il comprenait ce dont il avait besoin, de même l'explication la plus simple était-elle la bonne. Jadis on avait admis simplement et comme vrai le fait que les dieux avaient créé l'univers avec toute la vie qu'il contient, mais après s'être propulsé par-delà les montagnes et les mers et avoir fait porter son regard vers les hauteurs, l'homme ne fut même plus pris de vertige à l'idée que la terre, abandonnée à elle-même par les dieux, volait avec lui dans l'univers. Au fond d'un puits à Syène, en Egypte, il repéra le soleil au zénith. Le fil à plomb indiquait la ligne qu'on pouvait tirer de l'astre incandescent jusqu'au centre de la terre. Comme il savait que les rayons du soleil atteignaient la terre parallèlement, des mesures prises à la même heure à Alexandrie située au nord devaient montrer que le rayon tombant là et la verticale ainsi établie formaient un angle. A l'aide de cet angle et de la distance entre les deux lieux on pouvait constater le degré de courbure de la terre et, du même coup, le périmètre de celle-ci à un

kilomètre près. Mais, de même qu'ici, dans le vallon, dans la plantation d'oliviers, il gardait pour lui les causes de l'obscurcissement de la lune, de l'éclipse du soleil, du mouvement des marées, des orages et des chutes de pluie, de même passa-t-il sous silence la manière dont des masses de matière première s'étaient détachées de l'univers et s'étaient associées les unes aux autres dans le vide, comment des mondes avaient été suscités par des chocs puis de nouveau détruits avant que ne se solidifie la boule incandescente qu'était la terre, que les ouragans de flammes ne s'apaisent, que les continents ne sortent de l'eau en ébullition et que ne se développent dans la vase les premières créatures ichthyoïdes d'où l'homme est venu. La dynamique du tout, ainsi disait-on lorsqu'on s'interrogeait sur la finalité de l'existence, était la loi de la nécessité et celui qui avait reconnu cette loi la maîtrisait aussi avec sa libre volonté. Dès lors les actes de cet être libre consistaient à se conformer simplement à cette nécessité. Dans son désir d'augmenter ce qu'il possédait, il avait exploré la terre jusqu'à la glaciaire île de Thulé dans le nord et jusqu'au cap africain dans le sud, vers l'ouest jusqu'au-delà des colonnes d'Héraclès et vers l'est jusqu'au fleuve du Gange aux nombreuses ramifications, tandis que le paysan effectuant maladroitement ses mesures, arpentait son lopin de terre. L'homme enchaîné était assis sur le banc des rameurs au fond de la galère, il n'y avait pour lui que la monotonie du geste, penché en avant, la brève et brutale détente en arrière au coup de timbale du garde-chiourme, sur le pont le navigateur possédait les vastes espaces marins avec leurs courants, leurs moussons et leurs vents alizés qu'il domestiquait pendant ses expéditions cycliques, déterminant sa position d'après les constellations des étoiles. Pour l'homme privé de liberté il n'y avait jamais que ce qui se trouvait directement devant lui et toute son énergie devait s'épuiser pour en venir à bout. Pour l'homme libre il y avait toujours la tension de la nouveauté, il traçait la ligne des côtes et des formations géographiques, dégagait des voies navigables, des endroits où trouver des matières premières, des possibilités d'échanges. Ceux qui étaient condamnés à servir se flétrissaient vite dans la monotonie, mais lui à qui était réservée l'initiative et le changement, il rajeunissait. Il n'avait pas besoin, lui, durant les messes des prêtres, de prier pour que lui soit épargnée la maladie, pour qu'il guérisse, les médecins lui avaient exposé le fonctionnement des organes, du poulx, de la circulation sanguine et des nerfs et lui avaient concocté toutes sortes de médicaments. Ceux qui ne possédaient rien offraient sur leur autel des sacrifices aux dieux de la fertilité et des saisons, des régions inférieures et supérieures de l'univers dont leur maître ne connaissait même plus les noms, afin de les inciter à leur donner un peu de leur superflu. Pour les possédants, tout ce qu'ils désiraient était accessible contre monnaie sonnante, grâce aux banques, grâce aux expé-

ditions. Leurs philosophes estimaient que donner et prendre, s'opposer et s'interpénétrer constamment correspondait à la nature de tout ce qui vivait, chaque chose était formée par la connexion et la séparation, la dilution et la concentration, l'attraction et la répulsion, il n'y avait pas de matière qui ne fût composée de couples en opposition. De même que connaître le monde signifiait le dominer, de même la domination était-elle liée au droit d'exercer le pouvoir et la violence. Avec leurs greniers remplis, leurs cargos chargés, leurs maisons de campagne, leurs palais et trésors artistiques, les patrons démontraient la justesse de leur manière d'agir. Ils étaient du côté du progrès, ils distribuaient le travail, ils faisaient venir celui dont ils avaient besoin, renvoyaient celui qui ne leur convenait plus, ils créèrent des ateliers et des fabriques, après que les autorités rivales égyptiennes aient interdit l'exportation de papyrus, ils activèrent la fabrication de peaux propres à l'écriture, ils développèrent la technique de teinture de la laine de mouton. Des tisseuses, des tailleurs et des forgerons étaient à l'ouvrage pour eux, leurs caravanes achetaient l'ivoire, le jade, la soie, la porcelaine en Chine, les épices, les parfums, les pommades et les perles en Inde. Pour leurs chantiers navals ils firent venir leur bois des hautes futaies, ils firent extraire du cuivre et du minerai de fer, de l'or et de l'argent dans les mines, ils firent garder leurs troupeaux, élever des chevaux et rentrer le seigle et le blé dont l'abondance valut à leur pays la réputation d'être le grenier à grains de l'Asie Mineure. C'est à cette époque, dit Coppi, que s'effectue l'avance qu'ils prennent sur nous et qui nous replace toujours devant le fait que tout ce que nous produisons est exploité bien au-dessus de nos têtes et que, s'il arrive que quelque chose nous en revienne, cela nous revient de là-haut, tout comme on nous dit aussi que le travail nous est donné d'en haut. Si nous voulons nous occuper d'art, de littérature, il faut que nous les trahions à rebrousse-poil, c'est-à-dire qu'il nous faut exclure tous les privilèges qui y sont liés et y introduire nos propres exigences. Pour nous trouver nous-mêmes, dit Heilmann, nous ne devons pas seulement recréer la culture, mais aussi toute la recherche, en les mettant en rapport avec ce qui nous concerne. Nous avons dit des choses universellement connues sur la forme de notre planète et sa position dans l'univers, mais pour nous ces connaissances simples ont quelque chose de bizarre. Lorsque nous affirmons que la terre est ronde et qu'elle tourne autour d'elle-même nous confirmons qu'il existe des possédants et des non possédants. Si nous énonçons des principes de règles physiques, il s'y rattache la division du travail en exécutants et collecteurs, qui est aussi vieille que la science. L'adoption de l'image du monde fondée par les chercheurs de l'antiquité avec tout ce qu'elle implique, exprime toujours aussi ce qui nous lie aux lois régissant les relations sociales. C'est seulement lorsque, tout en imaginant que nous

nous trouvons sur une boule en rotation, nous oublions toutes les évidences qui se rattachent à ce fait, nous pouvons comprendre la monstruosité qui détermine notre pensée. Deux mille ans s'étaient écoulés depuis l'apogée de l'empire de Pergame, pourtant près d'un siècle après le Manifeste, les classes supérieures que nous avons toujours aidé à dominer, revendiquaient encore pour leur compte tout ce qui a été découvert. A l'époque le déclin s'amorçait déjà, mais l'idée d'être des élus et l'obligation de notre soumission étaient encore si puissantes que rien ne pouvait amener ceux qui travaillaient à comprendre qu'ils avaient, eux, assuré chaque avancée vers la prochaine étape de l'évolution sociale. Sur la montagne au-dessus des champs fertiles de Mysie, au-dessus de l'affairement du port d'Elée, les nobles de la forteresse s'adonnaient à leur dextérité, les questions fondamentales concernant le mécanisme du monde étaient élucidées, le gouvernement veillait à l'action réciproque de l'exploitation et du bénéfice, les affaires étaient dirigées par des spécialistes, les gouverneurs des différentes parties du pays avaient sous leurs ordres des bureaucrates et des fonctionnaires qui veillaient à ce que la production s'accomplisse, le fermage des petits propriétaires fonciers, les impôts des localités étaient collectés, souvent sous la pression des troupes des garnisons, la municipalité veillait à l'ordre dans les villes, la politique étrangère était confiée au Conseil Supérieur et dans les cours, les salles et les promenoirs des gymnases construits à l'origine pour la préparation au service militaire des adolescents, les maîtres et les élèves pouvaient en toute quiétude se consacrer aux disciplines qui, à côté de ce qui était fermement établi et rigoureusement organisé, restaient inépuisables, l'épopée, la poésie élégiaque et lyrique, la peinture et la sculpture, la musique, la danse et l'art dramatique, le chant et la calligraphie. Pour ramener l'art jusqu'à nous, nous devons gravir le sommet entouré de murs d'un blanc aveuglant, de cyprès et de parterres de fleurs où il menait sa vie autonome. Les directeurs des académies s'appelaient des sceptiques car ils avaient pour mission d'étudier, de réfléchir et de douter et on leur avait donné le titre honorifique de critiques parce qu'ils n'acceptaient rien sans l'analyser et l'amener à se transformer. Du fait de leur responsabilité dans le monde de la domination ils pouvaient mettre en question tout ce qu'ils traitaient, ils pouvaient avancer dans les domaines de l'esprit inconnus jusqu'alors parce que le terrain sur lequel ils se trouvaient était stabilisé et systématisé. Et lorsque nous nous trouvons devant un de ces êtres qui se sont amenés eux-mêmes jusqu'à la perfection, tel Cratès, dit Heilmann, dans son parc spécialement aménagé pour lui, et que nous l'écoutons définir les propriétés de la langue, nous pouvons noter chacune de ses paroles, et, sous la lampe de la cuisine, il ouvrit son cahier de cours. Selon Cratès, la

critique littéraire avait trois missions, premièrement, examiner la diction, la syntaxe et la construction des phrases, deuxièmement, évaluer la phonétique, les idiomatismes, le style et les figures, et troisièmement, soumettre les idées et les images utilisées à un jugement historique. Pour lui et son école, on ne pouvait parvenir à déceler les qualités linguistiques que lorsque toutes les obscurités avaient trouvé leur explication rationnelle, aussi chaque énonciation était-elle comparée à des observations empiriques et des expériences pratiques. Les limites de la représentation étaient repoussées sur la base de la logique, et l'on attribuait la beauté à ce qui, d'abord inconnu, avait trouvé une dénomination et une forme. On donnait donc toujours la priorité à la compréhension sur la perception du merveilleux, l'art était une science comme la géométrie et la statique. Ainsi les sages de la cour de Pergame suivaient-ils les mêmes perspectives que celles tracées par les premiers naturalistes, tout ce qu'ils trouvaient était évalué par rapport à son utilité pratique, ils fixèrent des règles qui étaient toujours valables deux millénaires plus tard, elles servirent au développement ultérieur de l'intellect et servirent de ce fait également à ceux qui permettaient à l'intellect de se développer. Ce royaume de l'esprit était né de la violence, chaque manifestation de l'art, de la philosophie était fondée sur la violence. Et plus était grande, plus était noble chaque réalisation, plus s'était déchaîné le pouvoir de la brutalité. L'apogée du royaume de Pergame ne dura que quelques décennies, et elle fut précédée par plus de cent ans de guerres ininterrompues. Tel était le modèle qui correspondait encore largement aux formations étatiques d'aujourd'hui. Les lois des esclavagistes de l'antiquité se perpétrèrent. Malgré toutes les rébellions le peuple dans sa majorité dut sans cesse retourner à la guerre pour défendre les élites. Plus de deux mille ans s'étaient écoulés depuis que les fils des paysans enrôlés, les prisonniers ramenés des expéditions guerrières se laissaient entraîner par leurs commandants du moment à travers l'Asie Mineure et s'épuisaient dans des batailles qui aboutissaient à la chute d'un usurpateur, à l'ascension d'un autre. Il y a vingt ans seulement que nos pères étaient revenus de leurs massacres et elle fut minuscule, la période après Octobre où avait été donné le signal d'un renouveau, après la longue préhistoire de la tuerie. De tous temps les classes supérieures s'étaient arrogé leurs droits, de tous temps elles avaient maintenu leur hégémonie jusqu'à ce que d'autres puissants vinssent prendre la relève, et nous n'avons jamais réussi à faire plus que céder et nous soumettre, et une fois de plus nous avons persévéré devant la tyrannie renaissante que nous n'avions pas vu venir. Dans notre cuisine verrouillée nous imaginions ce continent tel qu'Alexandre l'avait laissé, avec ses cités grecques, son mélange de populations, ses forteresses dans lesquelles les généraux qui avaient

conquis l'empire pour leur maître administraient maintenant leurs propres royaumes, anciens partenaires devenus adversaires, poussant jalousement à agrandir les territoires, lâchant leurs troupes les unes contre les autres, depuis la Macédoine, la Thrace, la Bithynie et Pontos, la Cappadoce, Babylone, le Syrie et l'Égypte. Les pays des diadoques étaient étalés sur la surface nue de la table, Coppi, renversé sur sa chaise, était assis devant l'Hellespont d'où Lysimachos, l'ancien garde du corps du commandant de l'armée, avança vers le sud, le long de la côte de la mer Egée et nomma Philetairos, un jeune capitaine, de Tius au bord de la mer Noire, gouverneur de Pergame. La mère de Coppi se pencha sur les massifs du Taurus qui limitaient au nord le royaume de Séleucos, roi de Babylone, la main de Heilmann glissa d'Alexandrie, siège de Ptolémée, vers le haut par-dessus la mer jusqu'au centre qui devait devenir la résidence des Attalides. Destiné à développer la garnison et à protéger le travail des gouverneurs, Philetairos perçut aussitôt les possibilités que lui offraient ses attributions, il ne voulait plus servir Lysamachos mais lui contester sa position de monopole. Il s'empara du trésor déposé dans la tour du château, neuf mille talents équivalents à une valeur de trente-deux millions de marks or, et il employa bientôt les moyens nécessaires pour réunir les effectifs de toutes les régions afin de protéger son entreprise. Je n'ai que faire des revendications, put-il se permettre de dire à son chef ruiné qui lui rappelait qu'il avait à remplir les missions dont ils étaient convenus. De sa part, Philetairos n'avait rien à craindre et avec Séleucos, son concurrent dans le sud, il contracta une alliance placée sous le signe du respect mutuel, aussi longtemps que l'équilibre des forces militaires pourrait être maintenu. On appela cela un traité d'amitié et, conformément à la terminologie des règles du marché, il établit un protectorat sur les villes côtières qui avaient reconquis une partie de leurs libertés après qu'Alexandre eut repoussé les Perses. Les mots d'ordre qu'avait diffusés le grand conquérant, selon lesquels ce qui lui importait c'était le rétablissement de la démocratie et que les Grecs conservent la prééminence sur toutes les autres races, allaient au devant des désirs de la ville. Au cours des dix années de sa marche à travers l'Asie Centrale, où il édifia pour des négociants hellénistiques fiscalement privilégiés des bases militaires et des colonies fortifiées en leur donnant son nom, les slogans d'Alexandre se transformèrent. Pour donner une unité à l'empire dont il s'empara dans sa passion pour la gloire et sa démesure, il dut renoncer aux discriminations raciales. Maintenant on parlait de réconciliation, d'une fusion de l'ouest et de l'est, d'une communauté et d'harmonie, et tout ce qui s'annonçait ainsi n'était rien de plus qu'un insatiable besoin de batailles victorieuses, de potentats ennemis abattus, torturés à mort, de prisonniers rattrapés pour en faire des esclaves, de renforts pour les

troupes, de femmes pour les officiers et les soldats méritants. On disait qu'avant sa mort précoce Alexandre avait fini par comprendre et fut presque saisi d'un sentiment d'humilité, mais ce qui l'envahit, ce fut une hystérie énorme qui se déclenchait chaque fois que des troupes impatientes se mutinaient. Sur un ton que n'atteignait même pas le caporal qui, de nos jours tentait de se hisser au rang de maître du monde, il ramenait dans son camp ceux qui doutaient, qui étaient fatigués, en leur promettant tout. Si la fièvre ne l'avait pas enlevé à l'âge de trente ans, il serait tout de même allé à sa perte après quelque temps de fureur, dans son empire énorme, qui s'effritait déjà de toutes parts. Il ne laissa que confusion, ruines et inimitiés. Elevé dans l'esprit de manoeuvres frauduleuses, Philetairos fit accorder des faveurs aux propriétaires fonciers et aux négociants dont l'appui lui avait été nécessaire au début, les propriétés foncières purent être étendues, les magasins eurent libre accès aux biens coloniaux, pendant un certain temps les citoyens purent se dédommager, le recouvrement de tributs et de fermages se fit à la charge des petits paysans, des artisans et ouvriers. Pour les habitants des villes côtières qui avaient été exploités plus tôt par une junte militaire spartiate ou athénienne, par un roi lydien, un amiral macédonien, thracien ou rhodien, l'époque de la fondation du royaume de Pergame semblait annoncer un essor économique, et c'est dans leur intérêt que le souverain dans son château sur la colline fortifiée s'entourait de splendeurs et de dignité, car plus il se donnait d'importance, plus il était respecté par les royaumes voisins. On ne savait pas encore qu'il privait de plus en plus la cité de son influence. Dans les villes cernées de murailles la division des classes en citoyens, immigrés, soldats, affranchis et esclaves appartenant à des particuliers, aux pouvoirs publics ou princiers, existait toujours, les citoyens avaient le droit d'intervention dans un mode de gouvernement en apparence démocratique, il était exercé par les assemblées législatives de la maison des représentants et du Conseil, les membres de la municipalité pouvaient être élus par le peuple. Les mercenaires d'origine étrangère qui faisaient preuve de loyauté envers l'armée obtenaient la citoyenneté, les officiers et les soldats qui s'étaient distingués dans les combats se voyaient distribuer des biens ruraux ou des parcelles de terre, le passage de la société des villes-Etats grecques à la monarchie hellénistique toute-puissante se fit par la constitution d'une couche plus large de possédants qui avaient tout intérêt à conserver leurs champs cultivés, leur bétail et leurs vergers. A partir de là, le prudent Philetairos dut susciter la volonté de défendre l'Etat par les armes et faire naître un véritable sentiment national. Il n'était pas seulement exposé à l'avidité des rois dans le sud et à l'est, il avait en effet besoin de l'appui des villes et des campagnes surtout pour repousser les populations celtiques qui, chassées de leurs lieux

d'habitation en Gaule par des périodes de sécheresse et par l'affluence des Germains, avaient suivi le Danube, traversé la Thrace et s'étaient installées près du détroit dans les régions côtières ioniennes. Fondant la dynastie des Attalides dénommée ainsi d'après son père qui avait été général sous les ordres d'Alexandre, Philétaios rechercha l'intercession des dieux et eut recours au mythe pour s'imposer davantage auprès des soldats qu'il fit lever en grand nombre. De même qu'Alexandre avait prétendu à l'époque être un descendant d'Héraclès, de même déclara-t-il qu'il descendait en ligne directe de Téléphe, fils d'Héraclès qui avait trouvé un abri sur la montagne de Pergame après que sa mère Augé eut péri dans un naufrage. Raconter l'histoire de ces cinquante années durant lesquelles Philétaios et son frère Euménès luttèrent contre les Gaulois jusqu'à ce que leur descendant libérât leur pays des ennemis et, sous le nom d'Attalos Premier, se proclamât roi, revenait, dit Heilmann, à tenter de clarifier les images confuses d'un cauchemar. Il envisageait, poursuivait-il, d'analyser un jour les motifs de cette phantasmagorie jusqu'à leurs sources qui pouvaient naturellement présenter les mêmes corrélations que les événements qui s'étaient déroulés chez nous en ce dernier demi-siècle et, dans deux mille ans, plongeront de nouveau nos héritiers dans la perplexité. Les Gaulois étaient des buveurs de bière, les Hellènes aimaient le vin, dit-il, c'est en cela que résidait d'abord la seule différence à laquelle la population des campagnes reconnut les nouveaux envahisseurs, les moeurs des guerriers qui arrivaient avec leurs joueurs de cor, leurs familles dans des colonnes de chariots étaient à peine plus frustes que celles des anciens mercenaires qui avaient parcouru la région en pillant et en saccageant. Ils cherchaient des paysages dans lesquels ils pourraient se fixer et cultiver leur houblon, et tout comme on leur avait pris leurs logis, ils chassèrent les autres de leurs foyers. Ils ne s'attaquèrent pas aux villes fortifiées, ils se contentèrent d'en couper les voies d'accès et d'imposer des taxes aux habitants, ce qui, dans leur situation difficile, leur paraissait légitime et, en cette époque de despotisme, correspondait aux mesures prises habituellement. Assiégeant les riches centres de commerce, leur proposant leur protection, acceptant des marchandises à titre de rétributions, prenant même d'assaut ça et là certains entrepôts, occupant des ports, certaines de leurs tribus se répandirent dans le nord-ouest de l'Asie Mineure tandis que d'autres se rendaient sur les hauts plateaux du centre où on leur accorda l'asile entre la Phrygie et la Cappadoce, car leurs hommes étaient disposés à s'engager dans les armées des rois de Bithynie. C'est comme piétaille ou comme cavaliers qu'ils surent le mieux vendre leur force de travail et tandis que, dans les régiments de Nicomède et de Mithridate, ils marchaient du nord-est jusque dans la région de Pergame, d'autres membres de ces tribus étaient entrés dans les armées des

Attalides qui avançaient dans le nord du pays à la rencontre des tribus gauloises. De même que des Gaulois luttèrent contre des Gaulois, de même des Macédoniens et des Thraces, des Perses et des Syriens luttèrent-ils les uns contre les autres et dans toutes les unités combattantes il y avait des lansquenets de Crète, de Rhodes et de Chypre, et des groupes dispersés de nomades mysiens avec leurs chefs, leurs propres divinités et leurs propres cultes, et des Syrtes venus des rives lointaines de l'Euphrate, des survivants des guerriers d'Alexandre. C'est dans cette mêlée qu'arrivaient les jeunes campagnards recrutés pour une drachme par jour, pour la nourriture et la boisson, ils étaient exemptés d'impôts et assurés de pouvoir garder leur butin de guerre, et leur solde devait revenir à leur famille après leur mort. Pour les soldats il n'y avait pas de patrie. Les recruteurs, les officiers avaient beau parler de devoirs et de missions sacrés, ils connaissaient à peine le nom des commandants sous la bannière desquels ils se rassemblaient. Véritables journaliers, ils marchaient à pas lourds pour rapporter aux rois des territoires, des richesses minières et des matières premières et l'instrument de production le plus important, les esclaves. Eux, les travailleurs, se ruaient les uns sur les autres pour se précipiter encore davantage dans la servitude et c'est ainsi que, dans les âpres entreprises commerciales auxquelles se mêlaient aussi les Séleucides et les Ptoléméens venus du Sud et profitant de la situation, ils se retrouvèrent souvent dans le camp de l'adversaire. Pour détourner l'attention des buts véritables de leurs actions, les propagandistes de Pergame se mirent de nouveau à invectiver les races sauvages et inférieures, les barbares qui devaient être éliminés et les derniers vestiges de l'illusion d'une paisible cohabitation des peuples répandue par Alexandre, s'évanouirent sur les places des marchés, dans les discours sur les pillages, les saccages, les profanations et rançonnements des étrangers. Estourbis par les visions de terreur infligées par les occupants, horrifiés par la menace d'être tous réduits en esclavage s'ils ne faisaient pas tous des sacrifices pour la victoire de Pergame, les citadins donnèrent jusqu'à leurs dernières réserves d'argent, les propriétaires fonciers leur bétail et leurs récoltes. Depuis longtemps déjà seuls les officiers de la cour prenaient les décisions administratives, les députés n'étaient plus élus librement mais mis en place sur les recommandations du prince, les travailleurs exécutant les corvées ne pouvaient plus compenser les pertes que faisaient subir à leurs maîtres les tributs plus lourdes et lorsque commença la brève période d'apogée de la civilisation dont le sommet fut constitué par des trésors artistiques, l'ancien ordre social avait déjà cédé la place à une brutale division entre une petite couche de privilégiés et une masse amorphe où les citoyens destitués, des marchands et des artisans appauvris et des esclaves de toute origine se ressemblaient de plus en plus dans

leur commune misère. Difficile d'imaginer autre chose que le choc des horions, la violence constamment attisée, lorsqu'on pense à la manière dont s'exerça l'absolutisme à Pergame, dit Heilmann qui allait et venait devant la porte masquée par le rideau. Les historiens n'ont pas mentionné les centaines de milliers d'habitants qui payèrent de leur vie, mais après la victoire aux sources de Caicos, ils signalèrent le nombre de quarante mille Gaulois faits prisonniers, ce qui permet de conclure à un nombre bien plus élevé d'hommes exterminés et d'autres enfuis dans les montagnes de l'est. Dans le silence qui pesait lourdement sur les murs, nous tendîmes l'oreille quelques instants, car bientôt on pourrait entendre le fracas des armures et des armes, le bruit sourd de la marche en avant, le sifflement du fer pénétrant dans les chairs et alors, le temps d'une seconde, les luttes corps à corps se déchaînèrent dans la cuisine, l'éclat des casques et des épées jaillit sous la lampe, les femmes et les enfants des guerriers gaulois gisaient là, assassinés. Mais dans le royaume, dit Heilmann, la satisfaction n'était qu'apparente car le rassemblement d'esclaves issus de tribus étrangères, la constante exploitation du peuple nourrissaient forcément l'agitation. Avec l'appui des familles de féodaux qui disposaient maintenant de terres, des centres du commerce, aidés d'une caste d'officiers et une administration corrompue, Attalos, le sauveur, consolida son régime militaire et prépara la politique réaliste qui permit à son fils Euménès II, d'assurer la renommée de Pergame dans le monde entier. Il conclut des alliances qui lui permirent de se protéger des adversaires méridionaux qui provoquèrent cependant après deux générations le déclin de son lignage. Au lieu d'engager avec les Romains qui cherchaient à établir maintenant leur hégémonie en Méditerranée des hostilités auxquelles il aurait succombé, il leur proposa des alliances commerciales, les autorisa à établir des comptoirs, instaura des échanges culturels et les aida dans leurs guerres de conquêtes en Macédoine, tandis que ceux-ci aidaient Pergame à battre Antiochos de Syrie et Pharnace de Pontos. S'il n'y avait eu le pacte avec Rome, le temple de Zeus avec sa frise qui enveloppait les murs extérieurs d'une manière étonnante, nouvelle, en un ruban ininterrompu, n'aurait pas été construit. Sur les quarante années d'une paix assurée par des conférences, par un jeu diplomatique intense, les deux dernières décennies furent consacrées à isoler totalement l'activité intellectuelle de sorte que, dans la plus grande des concentrations, elle aboutit à la synthèse de ce que des siècles entiers avaient compris de l'art. Dépendant d'Euménès qui s'appelait le bienfaiteur et qui, de son côté, avait besoin des faveurs du Sénat romain pour dissuader d'éventuels agresseurs, pendant que son royaume qui s'étendait de l'Hellespont jusqu'au Taurus offrait aux Romains une protection contre l'agressivité des souverains asiatiques, agissant sur les ordres de celui qui voulait orner son règne de

l'aura d'oeuvres d'art, enfermés par petits cercles dans l'abondance alors qu'alentour régnait un climat de servilité, de désarroi et de débilitation, les sculpteurs créèrent une oeuvre qui transcendait par ses caractéristiques particulières toutes les données de l'époque. Non qu'elle niât les autorités du royaume, elle signalait sans ambiguïté qui devait être glorifié et qui devait être humilié, mais lorsque nous nous remîmes en mémoire la pierre telle qu'elle était travaillée, les traits des visages des dieux apparurent figés et froids, leur taille et leur inaccessibilité avaient quelque chose d'irréel, tandis que ceux qui succombaient restaient humains, marqués, malgré tout ce qui les enlaidissait, de peurs et de souffrances. Mais, demanda Coppi, les maîtres se rangeaient-ils pour cette raison à leur côté, étaient-ils prêts pour la rébellion qui fermentait dans les villes ou bien les divergences, les cassures, les révoltes autour d'eux n'étaient-elles pour eux qu'une incitation à sculpter des formes, des mouvements, des contrastes ? Ils devaient avoir entendu parler d'Aristo, fils d'Euménès et d'une concubine née à Ephèse, fille d'un joueur de harpe, ils devaient avoir entendu parler de celui qui était exclu de la succession, qui s'était bientôt rapproché du peuple et avait découvert sa détresse, dit Heilmann. Ils devaient être au courant des préparatifs que faisait Aristonico pour agir avec les paysans sans terre, les soldats mécontents, les esclaves contre la domination des imposteurs et des exploiters, et fonder un Etat plus juste. Une telle révolte n'était d'ailleurs rien de nouveau pour eux, dans les colonies hellénistiques les esclaves se révoltaient, à Cassandre les pauvres s'étaient déjà soulevés autrefois et à Sparte déjà les patriarches macédoniens devaient céder devant la rébellion d'Agis et de Cléomène. Mais le déclin qui était inscrit dès le début dans l'édifice des souverains de Pergame, commençait au moment même où la violence se brisait dans un ultime sursaut. Dans cette société polarisée la victoire n'était pas pour les forces qui voulaient susciter un progrès social mais pour le conservatisme qui tendait à l'autodestruction. Depuis longtemps les cohortes romaines étaient prêtes, attendant l'ordre de marche de leurs envoyés, mais avant même que n'apparût un moment favorable à l'attaque, elles furent appelées dans le pays par Attalos le Troisième, fils d'Euménès, héritier légitime du trône, membre de la famille des Attalides, pour l'aider à lutter contre son demi-frère, car il préférait leur livrer le royaume plutôt que de le livrer au pouvoir du peuple. Entre-temps, les chefs d'armée romains avaient montré à Corinthe et à Carthage ce qu'ils entendaient par l'édification d'un empire et, en regard de leurs projets futurs, ils se hâtèrent de donner à l'acquisition hellénistique le nom d'Asie. Après le transfert de forces armées, l'installation de préfets et de percepteurs, après l'anéantissement d'armées faisant irruption à l'est et au sud, et la constitution d'un réseau de fortifications effectuée par Sulla, Antoine

arriva et fit sortir de la bibliothèque de Pergame le savoir contenu dans les rouleaux de parchemin pour le transporter à Alexandrie, il l'offrit en cadeau de mariage à Cléopâtre, son Isis à lui, sa reine parmi les rois, et sa statue le représentant en dieu et en bienfaiteur, ainsi que les monuments et colonnes de Trajan et d'Hadrien, surplombèrent bientôt les reliques de majestés et de faux dieux oubliées. De nouveaux temples consacrés au culte de Rome et de ses empereurs, surgirent sur les fondations des palais des Attalides, des constructions monumentales, des arènes, des thermes pour cures thérapeutiques entouraient la montagne et une fois de plus là-haut, dans les bains de boue de Caracalla, au cours des représentations théâtrales, des spectacles de musique et de danse, des concours artistiques et des conversations savantes, étaient présents ceux qui avaient un rang et un nom et en bas, le long des rigoles et des cloaques des ruelles, dans les chantiers navals, les forges et les manufactures, travaillant d'arrache-pied, les plébéiens s'effondraient sous le joug et les privations. Et pourtant la violence romaine qui frappait sans relâche, piétinait avec rage, avec ses usuriers, son militarisme parfaitement organisé n'était rien comparée au système que préparait le byzantinisme. Sous les Romains il y avait eu au moins des amorces de réformes, on s'intéressait à l'enseignement, on promouvait des maîtres, des médecins, des savants, mais dans le royaume de Byzance l'épuisement des dernières forces du pays fut célébré avec un faste monstrueux et creux, et au-dessus des opprimés s'entassèrent, entourées de flagorneurs et de flatteurs, les hiérarchies de la noblesse ecclésiastique et séculière, hors d'accès dans leur dignité usurpée, au-dessus des lois pour ses crimes. Ses larges mains osseuses posées sur les genoux, ses jambes aux veines gonflées posées toutes droites l'une à côté de l'autre dans la bassine, la mère de Coppi dit qu'elle ne pouvait s'empêcher de se demander si le poids des tourments qu'avait coûté la réalisation de ces oeuvres d'art ne manquerait pas de nous faire éprouver à tout jamais une certaine répulsion en les voyant. Elle disait comprendre très bien les chauliers qui avaient monté leurs fours à côté des dépôts des anciens sanctuaires. Pour eux les ruines de chapiteaux, de corniches et de statues n'étaient qu'une carrière de marbre et lorsqu'il leur arrivait de voir ça et là un visage, un corps, un animal sculpté dans les blocs, cela ne pouvait les empêcher de penser avant tout à la chaux qu'on pourrait tirer de là. Tout comme les pierres de taille représentaient des pierres à bâtir pour les maçons, elles représentaient pour les chauliers un matériau brut servant à obtenir du mortier commercialisable. Depuis des siècles on fabriquait de la chaux avec les débris de marbre qui existaient en profusion et ce métier, de même que le transport de pierres dans de petites charrettes vers les villages environnants, cessa d'exister avec l'arrivée d'un ingénieur ayant une formation d'archéologue. La mère de

Coppi voulut savoir si les chauliers avaient été indemnisés après que Humann qui construisit sur l'ordre du gouvernement turc une route à travers l'ouest de l'Asie Mineure, eut découvert les fragments antiques lors d'une excursion sur la montagne et renvoyé les ouvriers du site. Ils durent, sur l'ordre du Grand Vizir Fouad Pacha, dit Heilmann, partir vers l'est avec leurs outils, vers les montagnes d'où ils étaient venus comme on le disait et qui faisaient jadis partie d'un pays colonisé par des fugitifs celtes, appelé la Galatie. Une fois de plus les personnages primitifs et barbus qui avaient prêté leur aspect aux géants étaient chassés. Eux, les vivants, disparurent dans la steppe, le désert et les éboulis de sorte que la pierre puisse prendre vie. En septembre dix-huit-cent-soixante-et-onze, par un matin clair, après une nuit brumeuse entre les cyprès et les mûriers, Humann retira le sable des cheveux frisés, des orbites, de la bouche ouverte grimaçante de douleur du fils de Gaia enseveli dans la terre desséchée. Il passa des années à faire des préparatifs et des fouilles moins importantes avant de pouvoir entreprendre le véritable travail en juin soixante-dix-huit. Qui paya cette entreprise, demanda la mère de Coppi, et combien cela a-t-il coûté. Pour la première phase évaluée à vingt-cinq jours, dit Heilmann, vingt ouvriers en majorité bulgares, furent à la disposition de Humann. Leur salaire pour cette période s'élevait à huit cents marks au total. Le surveillant reçut cent marks. Cinq cents marks furent attribués à l'achat d'outils et d'équipements techniques. Les honoraires de Humann étaient de mille marks. Les frais de voyage et divers s'élevèrent à trois mille marks. Après qu'on ait réussi à intéresser Son Altesse Impériale et Royale, le Prince héritier Frédéric Guillaume, l'argent fut accordé par les fonds disponibles de la couronne. Après la victoire sur la France, après que le Roi de Prusse fut proclamé Empereur du Reich allemand et après qu'à Paris la Commune, cette menace pour le capital, fut anéantie, s'ouvrit la perspective d'une époque d'expansion industrielle, de contrôle de continents entiers et la capitale, siège de la cour, eut besoin de trésors susceptibles de mettre en relief le sens artistique du monarque et souverain des colonies. C'est pour cette raison qu'en dépit de la guerre qui venait d'éclater entre la Russie et la Turquie, les fouilles sur la montagne de Pergame furent poursuivies. Au début, un tiers des oeuvres d'art devait revenir à celui qui les avait trouvées et deux tiers à l'Etat turc, mais dans ses rapports de dépendance, le Grand-vizirat de Constantinople en accorda deux tiers au gouvernement impérial et renonça finalement au dernier tiers contre le versement de vingt mille marks et l'acquittement d'un don du même montant pour la population nécessiteuse du pays. Lorsque la montagne du château fut entièrement dégagée et que plus de mille caisses remplies de dalles de la frise, de colonnes et de sculptures furent transférées dans le musée construit par

Schinkel, en l'année quatre-vingt-six, trois cent mille marks avaient été prélevés dans le fonds disponible et le budget culturel de l'Etat pour le marbre de Pergame ; comparée aux autres achats d'oeuvres d'art et à la valeur de ce qui venait d'être acquis, la somme était modeste. Et pourtant ce qui est cruel ne pourra jamais renfermer de la beauté, dit la mère de Coppi, et des profondeurs de l'étroite cour montaient des appels, des fenêtres se fermaient brutalement, des portes claquaient, le concierge avait découvert une raie de lumière alors qu'on avait décrété l'extinction des lumières pour cause d'exercice de défense passive, dans l'escalier des bruits de pas lourds, nous restâmes assis, silencieux, écoutant l'explosion de fureur et de peur contenues, de dégoût accumulé, de rage réprimée enfin libérés, le déchaînement d'un tollé et d'un tapage qui se tarirent aussi vite. Au dehors quelqu'un descendait l'escalier à pas furtifs, Phébé rayonnant de tout son éclat, tendait sa torche allumée vers le visage du géant ailé qui reculait, et Astéria, sa fille, la lumineuse déesse des étoiles, saisissait par les cheveux l'adversaire aux jambes de serpent traîné par le chien de chasse et malgré la main posée sur son bras par celui qui venait de tomber, elle lui plongeait l'épée à travers la clavicule, en pleine poitrine. Et ils se dressaient tous, les dieux, avec leurs gestes de supériorité, Léo enfonça son lance-flammes dans la bouche de Tityos, qui criait, affalé et arc-boutait son pied contre sa hanche, et sa réputation de mère d'Artémis et d'Apollon n'en souffrit pas, alors que ce barbare dut expier éternellement aux enfers, dévoré par les vautours. Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté, appuyait sa sandale richement ornée sur le front de Chthonios couché sur le dos sur un tas de morts, afin de tirer de toutes ses forces la lance enfoncée dans son corps, le démon abattu allait pourrir, nourrir les plantes de la forêt, mais celle qui était née de l'écume devait connaître encore de nombreuses victoires et être l'objet d'une adoration inépuisable, les Moirai, destinées à filer le fil de la vie, à décider du sort de chaque vie et à en arrêter le cours, exerçaient leurs ravages sur leurs victimes, leurs visages restaient impassibles et lisses au milieu des déchaînements guerriers, de la détresse et de l'horreur que déclenchaient ces chasseresses qui laissaient derrière elles les cadavres pour repartir vite ailleurs, et Hécate, secourable, pourvue de trois paires de bras, de trois têtes, protégée par son grand bouclier, dirigeait son bâton de feu, sa lance et son sabre vers le grossier géant dont la main tenait une grosse pierre pour projectile et dont le visage exprimait l'inéluctable anéantissement. Ils n'ont que des pierres, dit la mère de Coppi, pour se défendre contre ceux qui portent des cuirasses et sont pesamment armés, ils sont à genoux, ils rampent, ils se brisent et tombent dans le pavé éventré de la rue, livrés aux lances à eau, aux obus à gaz et aux mitrailleuses. Elle voyait le combat dans notre ville occupée, dans notre pays

occupé et c'est vainement que Gé suppliait qu'on aie pitié de son fils Alcyon, il était entre les mains d'Athéna, la morsure mortelle du serpent dans sa poitrine ne lui suffisait pas, elle voulait qu'il fût déchiqueté. Ceux qui n'avaient pas d'armes et se rassemblaient derrière des barricades étaient condamnés à l'anéantissement par les élus qui s'étaient donnés des noms imposants et avaient laissé entendre alentour qu'ils étaient imbattables, qu'ils voulaient donner au monde un ordre parfait. Après avoir vidé la bassine, elle resta assise, courbée, la serviette de toilette enveloppant ses jambes, fixant le mur en face d'elle où passaient des ombres ; dans toutes nos descriptions elle ne percevait que le triomphe des tortionnaires dominant le pêle-mêle de ceux qu'on avait privés de tout pouvoir. Et après un silence assez long, Heilmann dit que des oeuvres telles que celles venues de Pergame devaient sans cesse être réinterprétées jusqu'à ce que réussisse un renversement et que les hommes ici-bas s'éveillent et sortent des ténèbres et de l'esclavage et se montrent tels qu'ils sont vraiment.

Inséparable des avantages économiques était la supériorité du savoir. A la possession s'associait l'avarice et les classes privilégiées tentaient d'interdire aux classes indigentes la voie conduisant à la culture. Avant que nous ayons compris l'état de la société et acquis des connaissances fondamentales, les privilèges des classes dominantes ne pouvaient être abolis. Nous ne pouvions pas progresser tant que notre faculté de penser, de combiner des observations et d'en déduire des conclusions n'était pas suffisamment développée. Cette situation commença à se modifier lorsque nous comprîmes que l'essentiel des forces des classes supérieures faisait obstacles à notre soif de savoir. Dès lors le plus important pour nous fut de conquérir une formation, de l'ingéniosité dans tous les domaines de la recherche, par tous les moyens possibles, par l'astuce et l'effort personnel. Pour nous, étudier ce fut dès le début se révolter. Nous rassemblâmes du matériel pour notre défense et pour préparer une conquête. Rarement ce fut par hasard, le plus souvent parce que nous poursuivions ce que nous avions compris, que nous passions d'un objet au suivant, luttant aussi bien contre la lassitude et les perspectives familières que contre l'argument sans cesse avancé, selon lequel après une journée de travail nous serions incapables de faire l'effort d'étudier par nous-mêmes. Même s'il nous fallait lutter pour que nos idées engourdies surgissent d'un certain vide et qu'après la monotonie, elles réapprennent la vivacité, ce qui importait néanmoins pour nous c'était que l'activité salariale ne fût ni dépréciée ni méprisée. A notre refus d'admettre que débattre de problèmes artistiques,

scientifiques, représentait pour nous une performance particulière, s'associait la volonté de rester nous-mêmes dans un travail qui ne nous appartenait pas. Lorsque le père de Coppi entrait dans la cuisine, portant son complet foncé tout lustré par les nombreux brossages, une chemise sans col, le béret basque remonté très haut sur le front, un cartable cabossé sous le bras et qu'il s'arrêtait près de la table, nous sentions tous combien la journée nous collait à la peau et l'abîme qu'il nous faudrait surmonter avant de pouvoir nous aussi mobiliser notre imagination, tendre nos esprits à l'extrême ou prendre le temps de la méditation. Et puis, furibonds, nous avons rejeté l'idée que pour nous la lecture d'un livre, la fréquentation d'une galerie d'art, d'un concert, d'un théâtre étaient liées à un surcroît de sueur et de tintouin. Depuis lors nos tentatives pour surmonter l'indigence de notre langage devint une des fonctions de notre existence, ce que nous trouvâmes alors, ce furent les premières articulations, des structures fondamentales à partir desquelles notre mutisme pouvait être surmonté et nous pûmes évaluer nos progrès dans un secteur culturel. Notre conception d'une culture ne coïncidait que rarement avec ce qui se présentait comme un énorme réservoir de biens, d'inventions et de sciences accumulées. Ne possédant rien, nous nous approchions d'abord avec crainte de tout ce qui avait été amassé, pleins de respect, jusqu'à ce qu'il nous apparût clairement qu'il nous fallait remplir tout cela de nos propres échelles de valeurs, que nous ne pourrions utiliser l'ensemble de ces notions que si elles exprimaient quelque chose concernant nos conditions de vie ainsi que les difficultés et les particularités de notre manière de penser. Ce sujet avait été abordé par Lunatcharski, Tretjakov, Trotski dont nous connaissions les livres, nous étions également informés de l'initiative en faveur de la formation d'ouvriers écrivant, prise dans les années vingt et nous avions discuté dans des cercles d'études les déclarations de Marx, Engels, Lénine sur les questions culturelles. Voilà qui était sans aucun doute instructif, stimulant, susceptible de nous donner des idées quant à l'avenir, mais cela ne correspondait pas à la totalité que nous visions, peut-être cela exprimait-il encore quelque chose de traditionnel, quelque chose qui, en fin de compte, ne se détachait pas des critères du monde du pouvoir. Nous aussi, nous disait-on du côté des progressistes, nous devons avoir droit à ce qui s'appelait la culture, nous reconnaissons la grandeur et l'importance de nombreuses oeuvres, nous commençons à comprendre comment les stratifications, les contradictions et les conflits de la société se reflétaient dans les témoignages artistiques des différentes époques, mais cela ne nous amenait pas encore à entrevoir un tableau où nous nous retrouvions nous-mêmes, tout ce qui devait nous correspondre était un conglomérat de formes et de styles empruntés de toutes parts. Quoique nous puissions induire dans ce qui était achevé,

nous nous trouvions toujours confrontés là à notre statut d'exclus et lorsque nous étions en train de découvrir ce qui échappait au temps, ce qui était puissant, nous courions le risque de nous éloigner de notre classe. En utilisant de nouvelles dénominations, de nouvelles associations, nous éveillions la méfiance de ceux qui avaient été tellement violés par la suprématie de l'idéologie bourgeoise qu'ils ne pouvaient pas même se faire une idée de l'accès à des niveaux intellectuels. Et pourtant il nous suffisait de voir leurs visages pour nous rappeler la force d'expression dissimulée en eux. Avant trente-trois, lorsque pendant la pause de midi je rendais parfois visite à mon père dans l'entreprise, je m'y trouvais certaines fois en même temps que le représentant d'une association culturelle qui faisait un discours ou lisait des poèmes à la cantine et je prenais alors clairement conscience de l'impossibilité de réaliser de cette manière un passage vers les régions de l'esprit. Les ouvriers étaient assis là, penchés sur leurs gamelles, leurs bouteilles thermos, leurs casse-croûte entourés de papiers gras, assourdis par le vacarme du métal et des marteaux rivoirs, ils avaient vingt minutes de temps disponible et le fait qu'ils détournassent régulièrement le visage de l'orateur et se penchaient en avant sur la table n'était pas seulement dû à la hâte avec laquelle ils étaient obligés de manger mais aussi à l'embarras, car ils ne savaient vraiment pas ce qu'ils pourraient faire de ce qu'avec de bonnes intentions on leur proposait là. S'ils applaudissaient ensuite, prêts à bondir vers les ateliers, ils le faisaient par politesse, lui, l'artiste, recevait d'eux quelque chose, mais eux-mêmes partaient sans avoir rien reçu. Cela tenait, je le compris dès cette époque, au fait que ce qui venait du dehors, d'en haut, ne pouvait pas produire d'effet sur nous aussi longtemps qu'on nous laisserait emprisonnés, toute tentative visant à nous ouvrir des perspectives ne pouvait qu'être pénible, nous ne voulions pas de contingement, pas de bonnes oeuvres qui se consacrent à nous mais nous voulions le tout, et ce tout ne devait d'ailleurs pas être quelque chose qu'on nous transmettrait, il fallait d'abord le créer. Ce dont nous avions besoin en premier c'était de rapports sur la situation, d'explications sur les mesures politiques, de projets d'organisation et ceux-ci ne pouvaient venir que de nos propres rangs. Lorsque nous étions entre nous, des considérations pratiques nous amenaient aussi à cette chose qu'on appelait la culture et à quoi s'associaient les qualités des voix de ceux qui cherchaient, avec les gestes nés d'expériences séculaires, les premières manifestations de la fierté et de la dignité. La voie qui libérerait nos esprits de l'oppression était politique. Tout ce qui se référait à des poèmes, des romans, des tableaux, des sculptures, des morceaux de musique, des films ou des drames devait d'abord faire l'objet d'une réflexion politique. Pour nous ce n'était que tâtonnements, nous ne savions pas encore à quoi devait servir

ce que nous découvrions, nous comprenions seulement que, pour être utile, cela devait venir de nous-mêmes. Le père de Coppi tirait du cartable qu'il avait posé sur la table du papier plié, froissé, une bouteille, une boîte à tartines en deux parties, à l'évier on lavait la vaisselle, on faisait du café, le père de Coppi, le torse nu, se frottait le cou et le visage, enfilait ensuite une veste de laine sur le devant de laquelle s'alignait une rangée de têtes de cerfs et nous nous remettions à parler de choses dont nous prendrions un jour possession, de réalisations que nous nous efforcions de comprendre. Le soir, mes bras ont deux mètres de long, disait le père de Coppi, en marchant les mains traînent par terre. Cette image évoquait ce que nous avions pu approcher durant les années où nous grandissions en matière de littérature et d'art. Sur la rampe de chargement de la fabrique, le père de Coppi avait poussé, tiré et porté des caisses huit heures d'affilée, elles contenaient des éléments de pièces d'artillerie et la mère de Coppi avait travaillé dans les usines Telefunken à la fabrication d'équipements servant à manoeuvrer des avions de combat. Chaque pièce, chaque emballage était accompagné d'un bordereau de contrôle sur lequel étaient inscrits les noms de ceux qui participaient aux différentes phases du travail, ce qui permettait de tenir chacun pour responsable. Une vis desserrée, quelques grains de sable dans le mécanisme, un fil de métal manquant ou mal branché : telles étaient les données concrètes auxquelles il fallait mesurer les fruits d'une lecture, la contemplation d'un tableau. Nous nous demandions si les thèmes des livres que nous lisions s'apparentaient à ce que nous vivions, s'ils décrivaient des êtres humains qui nous étaient proches, s'ils prenaient position et proposaient d'éventuelles solutions. Il y avait des oeuvres sans aucune relation directe avec nos normes et qui éveillaient notre intérêt précisément parce qu'elles contenaient des choses qui nous étaient inconnues. Le plus souvent nous examinions le texte ou l'image que nous avions rencontrés dans une revue, un musée, pour voir s'ils pouvaient être utilisés dans le combat politique et nous les acceptions quand ils affichaient ouvertement leur partialité. Puis nous tombions sur autre chose où l'on ne pouvait en rien déceler une efficacité politique immédiate et qui possédait pourtant des propriétés inquiétantes et importantes, nous semblait-il. Si des livres ou des tableaux de cette sorte avaient été retirés des collections publiques et si, de plus, les nouveaux hommes au pouvoir les considéraient comme dégénérés, cela ne faisait que renforcer notre désir de les accueillir dans le répertoire de nos actes de sabotage et nos manifestations révolutionnaires. Le surréalisme nous avait déjà impressionnés lorsque Hodann, dans la salle Haeckel, partant de nombreuses questions sur l'origine des névroses, des dépressions et des obsessions, attira notre attention sur les corrélations entre les conditions sociales et les causes de maladies, les pulsions du rêve, et il nous en

expliqua les incidences dans un art qui obéissait au flux incontrôlé des inspirations. Une telle forme d'expression qui transcendait toute logique, qui acceptait tout ce qui était étranger, effrayant, pour avancer jusqu'aux causes profondes du comportement de l'individu, devait nous convenir à nous aussi qui cherchions à nous connaître nous-mêmes. N'étions-nous pas, nous aussi, pleins de méfiance envers tout ce qui était déterminé, solidement établi, décelant sous l'enveloppe de lois et de règles les manipulations auxquelles succombèrent bon nombre d'entre nous. Le dadaïsme aussi présentait certains de nos goûts, il avait craché dans les salons chics, il avait précipité de leurs socles les bustes de plâtre et déchiré les guirlandes de l'auto-glorification petite-bourgeoise, voilà qui nous convenait, nous approuvions qu'on persifle la respectabilité, qu'on ridiculise le sacré, mais l'appel à la destruction totale de l'art ne nous disait rien, seuls ceux qui étaient sursaturés de culture pouvaient se permettre de tels mots d'ordre, les institutions de la culture, nous les voulions surtout intactes pour les prendre en charge, pour voir ce qui s'y trouvait et ce qui pouvait être mis au service de notre avidité d'apprendre. Nous voyions dans les tableaux de Max Ernst, Klee, Kandinsky, Schwitters, Dali, Magritte la liquidation de préjugés visuels, une lumière crue jetée sur la fermentation et la pourriture, la panique et le défrichage, nous faisons la distinction entre les attaques contre ce qui était dépassé et en plein déclin et le simple manque de respect qui, en fin de compte, n'entravaient en rien la liberté du marché. Nous évoquions les conceptions contradictoires qui préféraient, d'une part, dépeindre la réalité dans sa diversité, son éclatement et sa confusion, qui d'autre part, rendaient le déclin de façon objective et précise, comme Dix et Grosz, qui disséquaient et évaluaient la réalité du moment, comme Feininger, et d'autres qui la laissaient s'embraser, exaltés, comme Nolde, Kokoschka ou Beckmann. Stimulés par les interdits, par les arrêtés décrétant ce qui désormais devait être considéré comme de l'art, par les mesures de censure qui montraient que les maîtres de l'heure reconnaissaient le travail de sape dont l'art était capable, nous étions toujours à la recherche de livres et de revues conservant encore les témoignages des pionniers, qui travaillaient maintenant en cachette ou avaient quitté le pays. Lorsque nous nous demandions si des langages secrets poétiques, des codes illustrés et des symboles magiques convenaient pour décrire des faits obscurs, apparemment déraisonnables ou si devant ce qui était difficile à comprendre il fallait recourir à une transcription sans ambiguïté, Heilmann nous rejoignait après nous avoir lu, dans la gare de Gleisdreieck au retour des cours du soir, sa traduction d'Une saison en enfer de Rimbaud. Les deux points de vue sont justes, estimait Heilmann, aussi bien le coup qui nous arrache le sol sous les pieds que la tentative visant à établir une base

solide afin d'examiner les faits dans leur simplicité. La plupart des gens sont trop éloignés de telles questions, dit le père de Coppi, pour voir en elles une nécessité, ils passent à côté de ce que vous dites. Nos oreilles étaient assourdies par le vacarme, il n'aurait pas laissé passer des paroles prononcées sur une scène, les sons d'instruments à cordes et de bois sur l'estrade, sans compter que rester assis sur un strapontin avec un dos douloureux était impossible. Le va-et-vient des bras dans le noir de l'habit et tout ce qui, martelé sur les touches, surgissait du piano à queue béant là-bas, serait un supplice pour la tête prise dans un anneau de fer. Et chaque fois, avant même que ne s'ouvrent sur scène les bouches peintes, que les gestes ne se mettent à signifier bien des choses, dans l'éclat des lumières et des riches couleurs et des espaces artificiels, il fallait satisfaire au besoin de sommeil. Jusqu'aux limites du supportable, ils restaient amarrés entre les courroies des établis et le sol de béton froid et dur venait taper contre les pieds. Lorsque ceux qui étaient levés depuis trois, quatre heures, disait la mère de Coppi, tentaient de sortir un instant de là où ils étaient battus comme plâtre, ils ne retombaient pas dans les coussins d'un siège, entre Rembrandt et Rubens, mais ils tiraient fébrilement la couverture sur leur visage. Apprendre à comprendre ce qui était écrit dans d'épais volumes, à aller vers les guichets et remplir des formulaires, à préciser des désirs, en avouant ainsi une ignorance totale, il ne pouvait en être question. Depuis la fabrique métallurgique, depuis les hangars des cheminots, depuis les terminus des omnibus ne partaient que des sentiers tellement marqués qu'on pouvait les prendre les yeux à demi fermés, en traînant machinalement les pieds. Le problème qui se posait n'était pas de savoir comment un style se transformait en un autre style, mais de savoir ce qui arriverait si, après un jour de maladie, viendrait un second jour de faiblesse, car le troisième jour apporterait, avec la maigre allocation, la misère intégrale. Le malade s'abattait plus vite sur l'homme éreinté que ne lui serait venu le savoir, son regard butait sur les lignes que suivait son doigt, ses lèvres murmuraient quelque chose que le cerveau oubliait aussitôt. La catastrophe entraînait dans la chambre dont le loyer ne pouvait plus être payé et dont le logeur franchissait déjà le seuil sans frapper. Ce qui, dans les drames nobles qu'on admirait, aboutissait à la catharsis, se trouvait maintenant transplanté sans ménagement, sans éclat, dans la réalité quotidienne. Après une interruption, dit la mère de Coppi, le travail est encore plus difficile. Malgré cela, répondit Coppi, nous ne devons cesser de nous interroger sur notre tâche, nul autre que nous ne peut nous expliquer les rapports dans lesquels nous sommes imbriqués. Et c'était cela aussi qui nous amenait à parler de choses en réalité toujours aussi inaccessibles pour nous. Pour interpréter des théories qui énonçaient peut-être quelque chose concernant les moyens et les voies de notre

libération, il nous fallait d'abord comprendre l'ordre dans lequel nous évoluions. Maintenant que nous nous étions perdus nous-mêmes comme jamais auparavant, nous découvrions que nous n'avions encore rien atteint. Coppi parlait de travail culturel lorsque nous passions de l'emprisonnement dans l'entreprise à la liberté du cours du soir, car l'exploit, c'était l'initiative que nous avions prise ainsi, il fallait qu'elle aboutisse, elle devait nous permettre de surmonter l'épuisement qui voulait nous en empêcher. Plus de la moitié des participants abandonnaient après les premières heures. Les fronts s'abattaient sur les pupitres, accablés par douze heures qui, à sept heures du soir, étaient de plomb. L'enseignement tenait compte de ces victimes, les survivants gardaient les yeux ouverts en s'aidant de leurs doigts, ils fixaient les tableaux qui se brouillaient, se pinçaient le bras, remplissaient leurs cahiers de griffonnages et, pendant la dernière partie du cours, ils étaient encore plus nombreux à abandonner, il suffisait de perdre une semaine à la recherche d'un logement, d'un travail, à cause d'un accident ou tout simplement par découragement, ils perdaient pied dans les matières enseignées. Vouloir parler d'art sans entendre combien nos pas se faisaient traînants lorsque nous marchions, aurait été présomptueux. Chaque mètre en direction du tableau, du livre était un combat, nous avançons en rampant, nous traînant, nos paupières clignotaient, parfois ce clignement nous faisait éclater de rire et nous oublions ainsi vers quoi nous nous dirigeons. Et ce que nous découvrions lorsque nous contemplions un tableau, c'était un réseau de fils, de fils brillants qui s'épaississaient en masses, se dispersaient, s'assemblaient pour former des champs de luminosité, d'obscurité et les commandes de nos nerfs optiques assemblaient le flot de points lumineux qui nous inondaient en informations qui pouvaient être déchiffrées. Nous étions en mesure de nous rappeler toutes les circonstances reliées au cheminement vers l'acquisition de connaissances parce que nous nous trouvions constamment au stade préparatoire, parce que, parfois, nous ne dépassions pas du tout le commencement, parce que rien ne nous était donné gratuitement, parce que la rencontre avec une matière littéraire, artistique, n'allait jamais de soi. C'est uniquement pour les œuvres du réalisme socialiste que nous avons laissé de côté le problème du style et de la forme, nous n'accordions d'attention qu'au contenu qui se distinguait fondamentalement de toutes les autres tendances artistiques. Nous connaissions les étapes conduisant à ces peintures qui prétendaient être acceptées uniquement pour leur force d'expression nouvelle. Elles nous venaient du dix-neuvième siècle, d'une laborieuse obscurité, mettant en évidence les prédécesseurs de ceux qui se dressaient maintenant avec force, libérés et fiers. L'extraordinaire performance apparaissait encore plus nettement, car elle laissait entrevoir, les esclaves, les êtres

squelettiques, misérables qui pendant des générations, s'étaient levés en masse contre le pouvoir qui les écrasait et semblait invincible. Il n'y avait qu'oppression, emprisonnement dans les tableaux des réalistes russes mais par la solidarité avec les hommes qu'ils représentaient, la peinture de l'injustice qui les écrasait les plaçait déjà du côté de ceux qui préparaient le renouveau. Il y avait là les Haleurs de la Volga, de Répine, attachés aux courroies du chaland, les Forçats de Savitski qui transportaient de la terre pour la construction du remblai de chemin de fer, les enfants de Perov qui traînent des cuves d'eau dans une tempête de neige, il y avait là le chauffeur de locomotive de Jarosjenko, brûlé par la chaleur du brasier, enfermé dans l'étroit espace de la chaudière, tenant le tisonnier de ses mains enflées, aux veines saillantes. Les visages barbus des serfs en loques, qui marchaient à pas lourds dans le sable du rivage, pieds nus ou en sandales déchirées et en bottes de lianes, étaient éteints, sans le moindre espoir. Les enfants devant le traîneau étaient exténués, les traits de leurs visages cireux, abrutis d'épuisement. C'était l'année dix-huit-cent-soixante-quatorze, sur la berge poussiéreuse, les cantonniers sous la garde de soldats s'arc-boutaient sur les charrettes chargées. Dans ce désert, cette vie dégradée, ils n'avaient jamais entendu parler de la Révolution en France, de la Commune, ils vivaient encore au moyen âge. Pour les Casseurs de pierres, de Courbet aucune perspective de soulagement non plus, mais leur travail dans les éboulis n'était plus marqué du sceau de la désespérance. Ils portaient de pauvres vêtements, en lambeaux, mais leurs mouvements rappelaient un peu l'énergie des révoltes de février et de juin quarante-huit et même si ces révoltes avaient été réprimées, le geste énergique par lequel le jeune ouvrier soulevait le panier rempli de pierres et la main de l'aîné empoignant le manche du marteau étaient plus proches des gestes de constructeurs de barricades, de contradicteurs en fureur. Les deux se détournaient du spectateur, la reproduction les montrait sur un fond presque noir, il y avait aussi une marmite cabossée avec des provisions, quelques pioches posées là, prêtes comme des armes, s'ils se retournaient leur mouvement serait d'une grande violence. Bien des choses de notre propre vie, nous les avons trouvées dans de tels tableaux, notre propre compréhension et notre formation étaient aussi incomplètes, aussi vagues que ce que nous en avons vu dans des revues et des livres. Tout ce que nous pouvions en dire ne pouvait qu'être esquissé, ébauché. Il nous faudrait encore des décennies pour que nos aperçus approximatifs puissent devenir un savoir. A titre expérimental, très loin souvent d'une rencontre avec les originaux, nous explorions ce qui se montrait à nous comme l'ombre d'une réalité artistique, nous aiguisions en même temps notre perception du typique, du geste, du rapport entre les figures, de tout ce qu'on pouvait deviner dans ce gris pâli. Les

travailleurs de la série de Doré sur le port de Londres baignaient dans la même obscurité profonde que celle qui régnait dans ses illustrations de l'Enfer, de Dante, mais ils n'avaient pas l'air abandonnés de tous, ils trimaient au contraire dans un contexte vivant caractérisé précisément par la fumée et la vapeur, les lueurs du feu, l'eau bouillonnante. Pour Millet, sans que nous connaissions encore ses couleurs, la tâche journalière était un tourment incessant, nécessaire, ses campagnards se présentaient enveloppés d'une brume où se mêlaient la sueur des corps et la lumière tamisée du soleil, ils ne faisaient qu'un avec leurs outils, pelotonnés dans les tas de paille, luttant avec ce qu'ils avaient récolté, debout tels des mottes de terre, dans l'air lourd et orageux. Mais eux non plus ne possédaient pas la terre qu'ils cultivaient et même si la journée ne leur apportait que sueur, épuisement physique et les quelques pièces de monnaie nécessaires pour la nourriture qui permettrait de survivre le jour suivant, ils s'épanouissaient pleinement dans leur activité, le travail n'était pas pour eux quelque chose d'étranger qu'on leur avait imposé de force, ils prenaient part à chaque manipulation, lorsqu'ils mettaient la main à l'ouvrage ils sentaient combien ils étaient durants, jamais leurs corps n'étaient empreints d'opacité, n'étaient cassés. Ils étaient encore des créatures de la nature, ils se baissaient de façon presque animale sans contrainte pour arracher les chaumes, trois femmes en une rangée, en un mouvement ininterrompu, la première main sur le point de saisir les brins, la seconde s'emparant des épis, la troisième assemblant la botte, toutes les silhouettes du même poids, de la même importance, leur lente marche en avant, penchée, que rien n'arrête, pourtant végétative encore, nullement vue comme partie constituante d'un processus de production déterminé. Les soulèvements de l'année quarante-huit apparaissaient sans doute dans les gestes des travailleurs, mais ils ne mettaient pas encore en question leur existence sociale, même si, figures monumentales, ils occupaient tout l'espace du tableau, appuyés sur la houe, enfonçant la bêche dans le champ, répandant la semence d'un geste large de la main, c'était comme s'ils acceptaient tout de même encore leur destin. Millet lui-même avait grandi parmi eux, non comme journalier mais comme fils de paysans aisés, il avait respiré l'odeur du grain, il avait gardé les moutons, comme Héraclès, il avait levé ses yeux vers les nuages, fixé les hauts rochers contre lesquels il imaginait Prométhée enchaîné et ces vastes étendues mythologiques étaient encore présentes dans sa peinture. A première vue, les révolutions n'avaient pas obtenu grand-chose et ce qui avait été obtenu avait aussitôt été détruit par la violence de la bourgeoisie, mais la mobilisation de toutes les forces, leur tension, le saut avaient représenté un effort qu'on ne pouvait plus nier et Millet avait su saisir cette énergie prolétarienne et la rendre. Il n'était pas un politique comme Courbet, il ne

cherchait pas à voir les conséquences des révoltes sociales, il se contentait de rendre ce qu'il avait vécu, il peignait en réaliste la nouvelle certitude qu'exprimait le comportement des hommes, il ne pouvait pas imaginer les travailleurs en possession d'un pouvoir encore utopique, mais il les représentait dans la dignité qu'ils avaient conquise. Ses tableaux révélaient un état transitoire, l'expression physique des personnages devait être mise au compte des expériences révolutionnaires, mais le pas vers la conscience qu'ils prenaient d'eux-mêmes venait tout juste d'être engagé, la violence dont ils étaient capables en était encore à ses débuts, mais tandis qu'il introduisait une telle vie dans les salons de la société, tandis qu'il retirait les figures en sueur avec leurs traits terreux, leur poids de glaise de là où elles avaient peiné sans relâche, anonymes, et les transportait parmi les portraits soignés, les nymphes et les bergères, il faisait quelque chose qui égalait le projet révolutionnaire. La simple apparition de tels personnages dans les quartiers de la bourgeoisie était une gifle au visage des connaisseurs, car ces gens-là auraient dû rester au dehors, dans leur saleté, là où était leur place. Mais maintenant on ne pouvait plus les renvoyer, inquiétants qu'ils étaient même lorsqu'ils se tenaient immobiles au moment de l'angélus, recueillis, plongés dans cette méditation mystique qui semblait reposer sur les champs de Millet, puis carrément menaçants comme ce travailleur des champs aux sabots grossiers, qui respirait lourdement, appuyé sur sa houe, et le sèmeur, noir comme de l'encre, sombre, foulant d'un pas lourd les sillons, voyant à peine un peu de ciel, sa marche avait commencé avant l'aube, elle ne se terminerait pas avant la tombée de la nuit. Ces gestes impressionnants appartenaient à la révolution, soudain les valets et les servantes avaient fait irruption dans les régions respectables de l'académisme, dans l'univers protégé de la bourgeoisie. Les moissonneurs sur le tableau de Lhermitte recevaient leur paye du régisseur, debout très droits, sans humilité, l'un d'entre eux tendait la main ouverte vers lui, un autre vérifiait soigneusement les pièces de monnaie, un troisième était assis là, fier, massif, l'énorme faux tranchante devant lui. On avait déjà abordé ici le problème du salaire, celui aussi de l'escroquerie envers la main d'œuvre. Ils ne valaient pas plus que ce qu'ils obtenaient ce soir-là, la richesse représentée par le grain là devant eux appartenait à d'autres, mais eux étaient cinq, le fermier était un et leur supériorité n'apparaissait pas seulement dans ce rapport numérique mais aussi dans l'effet produit par leur force physique. Les mineurs, les débardeurs du port, de Meunier, se dressaient, immobiles, graves, sérieux, tout de robustesse, mais la main, ils ne la levaient pas. Rarement au cours de ce siècle où le travailleur devint une figure de premier plan dans l'art, ils apparurent avec le geste de la défense, de l'attaque. Mais leur présentation en tant que nouvelle classe, pris sur le vif

devant le spectateur consterné, était un acte artistique qui en disait long. Ils avaient derrière eux, une série de révoltes et de révolutions et même s'ils avaient chaque fois été refoulés, ils avaient chaque fois gagné en expérience et il se pourrait bien qu'à l'occasion du prochain assaut, ils soient mieux préparés. Le fait que les peintres se rapprochaient d'eux, qu'ils recherchaient pour leurs tableaux des motifs tirés du monde du travail, montrait que l'art aussi se libérait de ses anciennes obligations, que s'imposaient à lui des forces venues du peuple, des forces qui devaient d'abord être articulées une fois encore par ceux qui savaient parler, qui savaient utiliser l'expression médiatrice. Les peintres comprenaient cette exhortation, ils n'étaient pas encore en mesure de la transférer dans l'ensemble du système dans lequel ils vivaient, mais ils accusaient, ils mettaient en lumière la situation difficile, leurs commanditaires étaient pour eux les travailleurs, ils protestaient en leur nom, par moment ils s'identifiaient à eux, mais ensuite ils se laissaient parfois reprendre par les séductions de la convention. Comme toujours, la contradiction résidait dans le fait que ce qui émanait du peuple ne trouvait une forme qu'à un niveau supérieur et là on ne pouvait plus s'y fier en tant qu'expression authentique, il n'était pas nécessaire de l'idéaliser ou de le dramatiser, mais dans un univers de formes et de couleurs tout cela se mettait à vivre d'une vie propre. L'aide que pouvaient apporter aux travailleurs les œuvres réalistes du siècle dernier n'était qu'indirecte. A une époque où on les représentait depuis longtemps dans la sphère artistique, eux-mêmes, qui en avaient été les inspirateurs, en étaient encore exclus, ils avaient à peine la possibilité de voir ce que les maîtres avaient fixé de leur vie, mais les couches privilégiées apprirent à se tourner vers eux, à s'intéresser à leurs problèmes. Pour le moment c'était le seul processus possible. De même que les actes fondamentaux des révolutions avaient toujours été récupérés et utilisés d'en haut, de même les pensées et les espérances de ceux qui voulaient s'élever se déposaient-elles dans la culture pour s'y sublimer. Souvent on donnait au peuple avec une réelle bonne volonté quelque chose qui pourtant lui appartenait de toute façon. Interrompre ce circuit qui était une constante vexation, une punition, voilà ce qui devait compter pour nous. C'est pour cette raison que Coppi et moi étions allés sans inhibition vers ces tableaux de la première grande percée des travailleurs, de leur victoire, de l'édification de leur domination. A nos yeux ces œuvres étaient exactement telles qu'elles devaient être, évidentes, fidèles à la nature, correspondant aux événements, elles ne venaient plus d'en haut, de là où l'activité artistique avait son siège, mais directement des rangs de ceux qui avaient mené le combat et qui voulaient se reconnaître ici. Leur facture était de celles qu'on connaissait, elles n'imposaient aucune modification des habitudes de regarder, il y avait

dans l'enseignement des choses plus importantes, plus fondamentales qui n'exigeaient pas qu'on débâte des nouvelles orientations stylistiques pour pouvoir comprendre les descriptions des événements révolutionnaires. Un pas énorme avait été franchi depuis l'époque où les travailleurs devaient recevoir leur paye sans un mot, taciturnes, soumis, jusqu'au jour où ils levèrent leurs propres outils, mirent en route leurs propres machines. L'image de la réalité était donnée comme par le passé mais le despotisme qui planait sur les vieilles représentations du peuple en Russie avait été balayé, les figures n'étaient plus là, dans l'attente, tels des condamnés, mais exprimaient une fierté, riaient comme personne jusqu'alors n'avait pu les voir rire. Mais la réalité de cette transformation renversante, dit Heilmann, ne nous dispense pas de nous demander comment l'image l'a fixée. Même lors des actions on réfléchissait avec précision à ce qui était juste et à ce qui était faux, à ce qui pouvait mettre en danger les mouvements à venir et à ce qui pouvait les protéger et les faire avancer. La prudence et la réflexion avaient été le signe de l'action violente. C'est pourquoi nous devons étudier comment l'énergie, l'enthousiasme des hommes avaient été métamorphosés en une de ces valeurs qui comptaient pour le métier artistique. Aussi longtemps qu'une telle qualité n'était pas repérable, l'objet ne restait qu'un produit accessoire du domaine de l'action externe. Cette forme d'art, répliqua Coppi, a rompu avec tous les critères d'autrefois. Elle surgit sans détour de la réalité. Peut-être dans l'ancien système de domination les haillons et les chaînes étaient-ils mieux peints, peut-être les modèles de la composition, les contrastes entre les couleurs, les effets d'ombre et de lumière dans les représentations des cachots avaient-ils atteint la perfection, peut-être la représentation de la pauvreté et de la misère avait-elle permis de déceler de nouvelles orientations dans l'art, mais ce qui s'exprime ici, c'est quelque chose qui n'avait encore jamais réussi, l'événement au cours duquel le travailleur devient maître de son travail. Dans cette situation nouvelle, disait Heilmann, une idéalisation et une héroïsation anéantirait le réalisme, on verrait de nouveau apparaître une attitude que les réalistes du tournant du siècle avaient dépassée, et de ce fait, dit-il, les vraies circonstances perdraient de leur authenticité dans les tableaux. C'est seulement en procédant à un décalage des contenus que travaillent les peintres de batailles et d'allégories. Notre approche critique habituelle, dit Coppi, ne nous permet pas de saisir de telles oeuvres. Ce qui, en elles, est triomphe constitue leur vérité. Celui pour qui l'édification du socialisme ne signifie rien peut considérer cet art comme simplement décoratif et l'euphorie qu'il exprime comme apologie creuse. Mais là où fut franchi le pas vers la libération que nous n'avons pas encore osé risquer, la surenchère correspond à la réalité. Lorsque nous jugeons cet art, répondit Heilmann, nous

nous laissons guider par l'estime, par l'admiration que nous éprouvons pour l'Etat ouvrier. Mais les problèmes artistiques ne peuvent pas être traités sur la base de considérations émotionnelles et idéologiques. Ce qui devra faire partie des fondements de notre culture devra résister à un examen sérieux. Ces tableaux nous encouragent, disait la mère de Coppi, nous avons besoin d'un tel soutien du fait que tant d'entre nous se donnent pour battus. Mais Heilmann maintenait ses objections. Les tableaux montrent effectivement des performances, des conquêtes, dit-il, mais ils cachent les processus contradictoires au cours desquels se produit ce qui est nouveau. Leur contenu ne peut être apprécié comme quelque chose d'autonome. De même que l'idée de la révolution n'était pas encore la révolution mais commençait par appeler les actes révolutionnaires, de même l'idée picturale appelait-elle la forme qui lui donnerait réalité. Le contenu et la forme ne coïncident pas dans ce cas. Les reproductions d'événements révolutionnaires sont réalisées dans un style qui est dépassé. Les peintres qui veulent s'occuper de l'avenir ont recours pour ce faire aux moyens d'un naturalisme romantique qui regarde en arrière, en direction de l'ère bourgeoise. Leur naturalisme, dit Coppi, détruit tout ce qui faisait le plaisir des yeux du petit-bourgeois, c'est précisément en faisant écho à ce qui est passé, déjà connu, qu'il montre comment il s'élève au-dessus de l'ère idyllique du profit, de l'exploitation. De plus, actuellement, du fait qu'il y a urgence, il ne peut s'agir d'édifier du définitif, l'essentiel est d'attirer l'attention sur la force, sur la volonté de défendre les acquis. C'est d'un point de vue moral que nous devrions aborder ces tableaux et accepter même les éventuels défauts jusqu'à ce que soit trouvée une forme d'art qui s'accorde parfaitement avec la grandeur des objectifs atteints. Toutes nos études, dit Heilmann, nous les estimerons inutiles si nous nous prétons en toute connaissance de cause, à un artifice, une pose, si nous nous arrêtons là où depuis longtemps on nous a montré comment avancer. Une contre-révolution culturelle, dit-il, vient s'insinuer ici dans l'image que nous avons de la société. L'esprit petit-bourgeois nous assaille, il mine nos idées et nous ne le remarquons pas. Il pensait, dit-il, que cela venait de ce que de nombreux activistes politiques, en formant leur goût, s'étaient enlisés entre les plagats et le succédanés. Cela se comprenait du fait que, comparé avec l'absence totale d'objets artistiques, le mélange de sentimentalité, de grandiloquence et de clinquant dans le salon du petit-bourgeois pouvait parfaitement représenter quelque chose de supérieur, et nombreux furent ceux qui, cherchant une voie vers la culture, rencontrèrent ces commencements dans leur environnement et confondirent la misère déguisée avec des marques de culture. Le combat pour notre art, dit-il, doit être en même temps un combat pour surmonter tout ce qui est petit-bourgeois. Il suffit que nous prenions une rapide esquisse de la main

de Van Gogh, pour reconnaître dans ces traits grossiers la beauté que recherchent vainement les peintures colossales encadrées d'or. Moi, poursuivait-il, j'admettrais aussi l'optimisme unidimensionnel dans la mesure où il ne prétend pas à une validité absolue, à une suprématie qui écarte toute autre énonciation. Il rappela ce qu'il y avait eu d'autre, surtout dans le domaine du film où, l'année avant l'effondrement, nous avions encore reçu des impressions décisives pour la formation de notre conviction politique. Chez Gorki, Ostrowskij, Gladkow, Babel, les caractères n'étaient jamais des stéréotypes et en peinture et en architecture, durant les années autour d'Octobre, avaient été esquissées des possibilités constructives qui correspondaient à la nature de la révolution. Pourquoi, demanda Heilmann, reculait-on maintenant loin derrière ce qui avait été acquis, pourquoi un art révolutionnaire était-il renié et pros crit, pourquoi les oeuvres qui prêtaient une voix aux expériences de leur temps, qui étaient révolutionnaires parce que la vie qui les entourait se transformait de fond en comble, pourquoi ces paraboles audacieuses, fascinantes de l'éveil furent-elles remplacées par du tout fait, pourquoi inaugura-t-on une étroite limite à toute réceptivité lorsqu'un Maïakowski, un Blok, un Bednïj, un Jesenin et un Biely, un Malewitch, un Lissitzki, un Tatlin, un Wachtangow, un Taitov, un Eisenstein ou un Vertov avaient trouvé le langage correspondant à une nouvelle conscience universelle. Ce que les expressionnistes, les cubistes bouleversèrent dans la décennie précédant Octobre, disait Coppi, se produisit dans un monde de formes familier seulement aux gens particulièrement instruits. La révolte grondait. C'était dans l'art, c'était une insurrection contre les normes. L'inquiétude dans la société, la violence latente, le désir de changement s'exprimaient sans doute, mais les ouvriers et les soldats, en novembre dix-sept, n'avaient jamais rien vu ni perçu de ces paraboles artistiques. A Moscou, les dadaïstes et les futuristes poursuivirent les transformations à un niveau qu'ignoraient les combattants. Désormais l'art devait leur appartenir, à eux. Mais ce qui ainsi venait à eux avait ses origines dans les pays d'Europe occidentale où les représentants de l'intelligentsia avaient reçu leurs impressions, ce n'était pas là leur propriété, on leur offrait une fois de plus quelque chose comme le bien d'émigrants, ceux qui savaient lire se chargeaient de la greffe. Il ne leur était pas d'une grande utilité qu'on leur dise que la révolution des formes devait désormais s'associer à la transformation révolutionnaire de la vie tout entière, ce que l'avant-garde de la littérature et de la peinture projetait là ne pouvait être compris par les ouvriers russes. Dans leurs trous sombres il n'y avait pas de tableaux, il y avait tout au plus une reproduction en couleur comme chez nous. Le modernisme et l'abstraction restaient pour le moment le privilège absolu de ceux qui s'intéressaient aux problèmes artistiques, il ne pouvait pas en

sortir un art prolétarien, même si les auteurs croyaient parler le vrai langage d'un peuple révolutionnaire. Dans cette situation transitoire se posa alors la question de savoir ce qui valait mieux, ce qui apportait une nourriture à l'intellect hautement développé ou ce qui aidait le débutant à progresser. A de telles considérations s'ajoutaient les divergences dans les relations entre la ligne de conduite nationale et la ligne de conduite internationale. Si la révolution s'était étendue l'art aurait lui aussi conservé une diversité révolutionnaire. L'isolement provisoire de la révolution, la nécessité de poursuivre le combat seuls, de se maintenir et de se défendre soi-même, de se protéger contre l'ennemi affluant de l'extérieur imposa à l'art aussi une position où ce qui importait, c'était d'utiliser chaque oeuvre comme une arme sociale, de vérifier avec rigueur ce que chaque déclaration avait d'immédiatement utile pour la défense et la production. C'est ainsi que fut rejeté tout ce qui laissait augurer des complications, des conflits, cela n'aurait servi ni à l'Etat soviétique, ni à nous autres au dehors. Les tableaux de là-bas ne pouvaient être comme l'était notre art, éclatés, décomposés, en pleine effervescence, travaillant avec des éléments toujours nouveaux, il n'y avait pas place là-bas pour la contemplation subjective, on réclamait quelque chose d'objectif qu'on pouvait examiner, critiquer comme un moteur, une construction architecturale. Les travailleurs des forges, des ateliers de constructions mécaniques, des chantiers navals, des kolkhozes se voyaient confirmés dans ces tableaux. Leur environnement, le déroulement de leur activité, le maniement des outils étaient rendus avec précision. C'était cela qui comptait. Ce qui était reproduit là fonctionnait, c'était la partie intégrante d'un projet social, technique. Cet art, dit Coppi, trouvait sa place à côté des groupes industriels et des barrages, à côté de l'électrification, de la réforme agraire et de la création d'universités pour les ouvriers. Il est utile comme le sont les écoles, les organisations politiques. Ce qu'on attend de lui est d'ordre pratique, il n'a pas à correspondre à ce que s'imagine un individu mais à ce qu'attend de lui le plus grand nombre. Et malgré cela, répliqua Heilmann, cet art ne peut suffire au travailleur. Il pourra le placer tant et plus au coeur des événements, il le sous-estimera quand même s'il ne lui concède qu'un seul aspect de la réalité. Il aura forcément le sentiment que les thèmes préparés à l'avance le priveront de tout choix personnel. Etant donnée la place qu'on accorde à la culture socialiste, celui qui s'est mis à étudier, à lire, qui veut exprimer lui-même quelque chose par l'image, par l'écriture, découvre que des voies importantes, décisives même lui sont fermées. Il voit des situations rendues avec une précision photographique, mais au lieu de produire un rapprochement elles produisent une distance, de l'étrangeté, parce que le matériau n'est pas travaillé, parce qu'il ne contient que des détails superficiels. Quelle que soit la précision avec

laquelle chacun d'entre eux est fixé, cela reste de l'imitation, un leurre. Depuis des siècles l'art s'efforce de surmonter cette sorte de mauvaise copie. Pourquoi donc, demanda-t-il, les impressionnistes, les cubistes et les futuristes démontaient-ils ce qui s'offrait à l'oeil, ce n'est tout de même pas pour se débarrasser de ce que tout le monde comprend aisément, mais pour conférer une consistance nouvelle à ce qui est resté incompréhensible. Depuis que la photographie a permis de voir ce qui est authentique et documentaire dans l'image que nous nous faisons de l'histoire, depuis que la lumière qui émane des objets peut être captée directement et conservée, la peinture est moins que jamais apte à simuler un plan de réalité en le transposant laborieusement sur une tranche d'espace déterminée. De tout temps l'art n'a été convaincant pour nous que lorsqu'il remplissait d'une vie propre un arrière-plan ou une page d'écriture. Si l'on prend des précautions pour diriger l'art, cela ne fait que confirmer le sens qui lui est inhérent. Plus il est contrôlé, plus son pouvoir explosif inspire de crainte. Après une telle constatation on n'est pas loin de soupçonner que tout ce qui se donne en exemple ne concorde pas forcément avec les données du réel. Suis-je donc le maître de tout ce que j'ai conquis, se demandera l'homme qui réfléchit en découvrant le peu de liberté d'action accordé à l'activité artistique. La méfiance, dit-il, il l'éprouvera forcément aussi devant l'icône qui domine par dizaines de milliers d'exemplaires tout le travail artistique, signalant inlassablement le Très Haut qui, bon père barbu et omniscient, veille sur tout le monde. Lorsque les ouvriers russes vont en foule dans les musées le dimanche, dit la mère de Coppi, ces musées qui sont maintenant leur propriété, ils découvrent un condensé de leur histoire et aussi des chocs reçus, pendant les années de combat, des envahissements ennemis. Pour eux l'essentiel est d'avoir tenu bon. Jamais elle n'oublierait, dit-elle, un film qu'elle vit un jour dans la maison Liebknacht, sur la visite de kolkhoziens kirghiz et turcmènes à la galerie Tretjakov, leurs visages ouverts et lumineux, leur joie et leur étonnement reflétant ce qu'ils voyaient représenté là. C'est uniquement dans la diversité avec laquelle l'art représente les expériences des hommes, répliqua Heilmann, qu'on reconnaît ce qu'a de vivant son pays d'origine, et les limitations qu'on y décèle signalent aussi la mesure de tout ce qui a été refoulé dans le pays. Par son suicide, dit-il, Maïakowski avait anticipé le malheur qui s'abattait maintenant sur l'Etat soviétique. Nous avons eu des échos et des témoignages sur les actes de sabotage et sur les tentatives de scission, les projets de subversion et les conjurations pour assassiner le chef du Parti. On traitait de vermine, de prédateurs, de parasites, de sous-hommes ceux qui avaient fait la révolution deux décennies plus tôt et avaient fondé l'Etat soviétique. Eux, les compagnons de Lénine, voulaient réduire à néant le socialisme,

détruire la vie industrielle, vendre des parties entières du pays aux fascistes et réintroduire le capitalisme. Mais de cette manière, dit Heilmann, on formulait aussi une terrible accusation à l'égard de Lénine, car lui dont la perspicacité et les visions d'avenir nous servent toujours de fondement, s'était cherché des collaborateurs et des hommes de confiance qui, puisqu'ils avaient été démasqués tous comme criminels, ennemis du peuple, comme chiens teigneux, auraient dû révéler dès le début d'une manière ou d'une autre leur intention de causer la perte de tout ce qui avait été fait. Pourquoi Lénine n'a-t-il pas percé à jour cette racaille, pourquoi n'en resta-t-il qu'un seul qui fût digne de prendre sa succession. Durant les dernières années de la vie de Lénine la situation était différente de ce qu'elle fut après sa mort, dit Coppi. La force de cohésion qui émanait de sa personnalité permit à ses compagnons de lutte de développer les plus précieuses de leurs qualités. Il voyait aussi leurs faiblesses et constamment mettait en garde contre les luttes pour le pouvoir, les sous-groupes qui devaient être à l'affût là où un tel rassemblement de têtes décidées était en train d'édifier quelque chose de tout-à-fait nouveau. Les internationalistes qui passèrent des années avec Lénine en exil, qui avaient pris leurs orientations par rapport au monde extérieur, se heurtèrent à ceux qui étaient restés dans le pays, enracinés dans la population. Dans une situation décisive, à un moment où, à l'ouest, les révolutions ne se produisaient pas, où toutes les forces devaient se mobiliser pour sauvegarder l'Etat socialiste isolé, le secrétaire général dont Lénine savait critiquer la brutalité, l'intolérance, était devenu le personnage rassemblant tous les éléments d'unification et de concentration, il s'était tenu à l'écart des rancunes, des rivalités et des factions qui se constituaient alors que Lénine était en train de mourir, c'est lui qui incarnait le calme et la maîtrise, qui arbitrait, qui donnait son avis lorsqu'éclata le conflit autour de la succession. L'histoire, dit Coppi, montrerait s'il était resté en retrait dans son propre intérêt ou pour le bien du peuple, mais le congrès du Parti lui avait transmis les pleins pouvoirs parce que nul autre que lui ne semblait plus apte à assurer l'unité du Parti en une époque de danger mortel. Devant la rage et la sournoiserie avec lesquelles le fascisme se mettait à mobiliser toutes les énergies à portée de main contre l'Etat des ouvriers, il était possible que dans le pays socialiste même certaines personnes ou certains groupes auprès desquels on exploiterait les querelles internes pourraient être manipulés pour s'opposer à la direction et il était légitime, voire nécessaire dans ce cas, d'exclure tous ceux qui empêchaient qu'on suive les directives données. Mais, répliqua Heilmann, on n'alla pas seulement à la recherche d'espions, d'auteurs d'attentats, de traîtres dans l'administration de l'Etat, de l'économie, de l'armée, de nombreux artistes aussi qui nous avaient fait découvrir des

expériences révolutionnaires furent soudain qualifiés de rebut de la société, décadents, contaminés par la bourgeoisie, des livres furent mis au pilon, des films détruits, des théâtres fermés, certains comme Babel, Mandelstam, Meyerhold furent arrêtés, ils étaient peut-être déjà fusillés, liquidés. Ces paroles, dit-il, des paroles de diffamation devant lesquelles nous nous bouchons les oreilles ici où le crime crapuleux est monnaie courante, devons-nous les accepter lorsqu'elles viennent de la part des nôtres et la recherche artistique, allons-nous y déceler des signes ataviques et irrationnels et nous laisser convaincre de la légitimité de telles démarches, de leur utilité simplement parce que nous sommes proches du pays où de tels ordres sont promulgués, parce que rien ne doit mettre ce pays en danger, parce qu'il faut le sauvegarder, le défendre non seulement par nos actes, mais aussi en y réfléchissant sans cesse. Comment a-t-il pu se faire, demanda-t-il, qu'une telle altération, un tel mépris se mêlent dans ce qui pour nous était parfaitement clair, et comment pourrions-nous trouver la force de continuer à soutenir ce qui a déjà été empoisonné. Dans l'étroite cuisine où le père de Coppi allait et venait, son ombre s'amenuisant devant lui, grandissant derrière lui sur la cloison avec la porte, sur la cloison avec la fenêtre, nous ne pouvions nous empêcher de penser que les actes des accusés dont le procès durait depuis un an étaient attestés, puisque des auteurs comme Feuchtwanger, Heinrich Mann, Lukács, Romain Rolland et Barbusse, Aragon, Brecht et Shaw avaient ajouté foi aux révélations et s'étaient laissés convaincre par les preuves. Il ne fallait pas laisser naître le moindre doute quant à la légalité de la procédure, maintenant que le pacte antikomintern était signé entre l'Allemagne et le Japon, que les armées chinoises se retiraient de Shanghai, que Nankin était bombardé et Pékin menacé, qu'après la conquête de l'Éthiopie l'adhésion de l'Italie au pacte était imminente, que grâce à la politique de non intervention de la France et de l'Angleterre les Allemands et les Italiens accroissaient leur aide à Franco et qu'on parlait de plus en plus fort du Grand Reich Allemand, de sa prétention à posséder des colonies, de la poussée vers l'est. Ce qui se passe, dit Heilmann, c'est que nous sommes placés devant des événements que nous devons accepter en silence, auxquels il est interdit de toucher, que notre simple avidité d'apprendre, qui fait partie de la dialectique, peut soudain faire de nous des damnés. C'est précisément parce que nous opposons ce pays au monde entier pour qu'il serve d'exemple, dit-il, que je suis obligé de me demander ce qui s'y passe et si j'avais renoncé plus tôt à comprendre le contexte historique, je serais resté de l'autre côté. C'est l'affaire du peuple soviétique, dit la mère de Coppi, de prendre position par rapport aux événements et de nous les expliquer un jour. Espérons-nous donc qu'un pays aussi immense, un tel continent avec ses deux cents millions

d'hommes, ses quinze républiques se laisse retourner en l'espace de vingt ans et qu'après tant de privations tout y soit aussitôt au mieux. Qu'avons-nous donc réalisé chez nous, nous les avons laissés seuls à l'époque, lorsqu'ils ont commencé, nous avons fait preuve de patience au lieu de faire ce qu'ils nous appelaient à faire. Faisons-leur simplement confiance car ils sont en avance sur nous. Mais à cet instant, le père de Coppi ne supporta plus l'étroitesse de la cuisine, il avait besoin d'air, il éteignit la lumière, nous entendîmes son pas lourd dans l'obscurité, il aurait brisé les vitres si la fenêtre avait été verrouillée, il se serait usé les ongles en grattant le mur, s'il n'y avait pas eu de fenêtre, le papier recouvrant celle-ci tombait en craquant, il ouvrit brusquement la fenêtre, la fraîcheur entra et l'odeur de poussière humide, et notre vue s'élargit sur quelques façades gris sombre avec des carrés noirs par-dessus lesquels glissait le reflet des nuages.

Deux mille ans seulement après Aristonikos la révolution fut un succès. Le chef de la révolte de Pergame voulut donner aux citoyens de son nouvel Etat le nom d'Héliopolites, d'après le soleil, symbole de la justice. Mais ce qu'ils obtinrent ce furent des fosses communes ou des chaînes d'esclaves. Aristonikos fut jeté dans la cale d'une trirème et amené à Rome. Son rêve d'un mouvement d'indépendance s'acheva au forum où il fut attaché au bloc et on vint pour le regarder et cracher sur lui. Tandis qu'il crevait, il voyait se dresser autour de lui les temples éclatants de ceux qui l'avaient vaincu. Deux millénaires de cette société d'exploiteurs d'esclaves s'étaient écoulés, à ses stades antiques, féodaux et bourgeois, l'histoire avait, comme on dit, gravi une étape après l'autre, elle avait réalisé des progrès grâce à la constante pression des masses, chaque amélioration avait eu pour point de départ une crise de désespoir, mais le système de domination était resté le même, à l'effervescence des serfs, des esclaves, des valets il n'avait cessé d'opposer de nouvelles armes et plus était grande la violence de cette légitime défense, plus les coups destructeurs prenaient d'ampleur. Pendant deux mille ans il avait été question de ceux qui s'élevaient vers le pouvoir, repoussant les prédécesseurs, s'installant eux-mêmes dans les rangs supérieurs jusqu'à ce qu'arrivent les suivants, impatients, risquant le tout pour le tout et ceux qui décrivaient cette agitation constante se contentaient de dire à propos des hommes restés au bas de l'échelle que leur temps n'était pas encore venu. Les contradictions de la société n'étaient pas encore assez vives, disait-on, la révolte était insuffisamment organisée, le peuple trop peu instruit, les classes inférieures étaient encore par trop marquées par la misère pour être

capables de saisir l'idée d'un renversement, pour que la révolution puisse réussir. C'est d'en haut que l'histoire avait été donnée, c'est là qu'on expliquait avec conviction que toute émeute pouvait être étouffée et les profiteurs changeaient tout aussi naturellement. Tout se déroulait selon des principes immuables car ceux qui nous fournissaient l'image du monde étaient toujours du côté de ceux qui définissaient les règles de ce monde. Il y eut des contradicteurs dès le début, pour eux l'histoire n'était qu'une suite ininterrompue de terreurs et de rébellions, mais avec toutes ces oligarchies ils n'avaient jamais droit à la parole et depuis les rouleaux de papyrus jusqu'aux stridents appareils de radio la vérité a été étouffée par la démagogie. Si les scribes, les savants avaient été liés à la classe des travailleurs, les visions d'une vie où tous sont égaux n'auraient pas dû attendre notre siècle pour se concrétiser, mais l'esprit, dit Coppi, était une fois pour toutes inséparable de la finance et aujourd'hui encore les intellectuels qui s'en arrachent et se joignent à nous ne sont que quelques-uns. Les sculpteurs sur la montagne du château approuvaient qu'on écrasât l'agitation dans les ruelles car s'ils ne l'avaient pas fait, ils n'auraient pas été en mesure de conférer à la frise cette dimension sublime et définitive. L'image harmonieuse d'un dieu rayonnant de calme et de retenue faisait partie de leur idéal. Si la représentation des impurs et des pêcheurs avait laissé entrevoir un conflit social, ils n'auraient pu poursuivre leur travail. Les émotions humaines qui avaient néanmoins pénétré leurs oeuvres ne correspondaient pas à quelque intention de leur part, mais à la connaissance qu'ils avaient de leur métier où il fallait observer, rendre des expériences concrètes. C'est seulement en prenant conscience des rapports de force réels qu'ils trouveraient la possibilité de se soustraire aux exigences des clients. Ils remettaient une telle initiative à plus tard en se réfugiant dans l'autonomie et l'isolement de leur art. Ils restaient voués aux princes et aux prélats, aux mécènes spéculateurs et ils se rachetaient par des détails dessinés avec amour et précision, que le filtre de leurs sens leur permettait de recevoir de l'extérieur. La sécurité que leur assuraient les sommes accumulées était l'unique garant des exploits réalisables, là où régnait la parcimonie on ne pouvait songer à encourager la création artistique, plus la violence se déchaînait plus on s'enfonçait dans la contemplation, plus le butin rassemblé était riche, plus la décoration artistique gagnait en importance. Placés entre ceux qui vivaient au bas de l'échelle sociale et les maîtres dont ils acceptaient le pouvoir, les artistes s'abandonnaient au matérialisme. C'est seulement parce qu'ils pensaient que ce qu'ils accomplissaient possédait une valeur autonome qu'on peut expliquer leur zèle, leur dévouement infatigable pour leur travail, tandis qu'autour d'eux la terreur se répandait de plus en plus, tandis que des campagnes militaires spontanées, inorganisées se

transformaient en machines de guerre soigneusement élaborées, fonctionnant parfaitement, tandis que les valets des tortionnaires perfectionnaient leurs tortures, que les incarcérations se faisaient à la chaîne et que les marchés d'esclaves se transformaient en immenses camps pénitentiaires où chacun était totalement privé de droits et n'avait aucune perspective de liberté. La Révolution française vint ébranler l'édifice qu'ils avaient construit, certains découvrirent leur appartenance à l'élément prolétarien et cette découverte avait été obtenue une fois de plus par le combat dans la rue. Mais que ne faut-il pas, dit la mère de Coppi, pour transformer des connaissances en actes. Il nous a fallu deux mille ans pour parvenir à expliquer scientifiquement pourquoi, lors de toutes les révoltes et rébellions, nous n'avons cessé de servir de marche-pied aux autres et pourquoi nous n'avons jamais réussi à édifier notre propre pouvoir. En considérant notre propre histoire, il nous semblait parfois que nous avions toujours été les vaincus, que les forces qui se trouvaient en face de nous ne s'étaient en rien modifiées, mais octobre vint alors apporter la preuve que tous ces élans avaient accumulé une énergie plus puissante que tout ce qui nous avait jadis servi de lien. Dans l'image en forme de spirale de notre évolution nous nous voyions parfois dans le voisinage immédiat des vaincus des siècles passés, nous les imitions dans leur frénésie et leur léthargie mais ensuite, au lieu du désespoir sans issue, ce fut l'amorce d'une démarche nouvelle et malgré tout ce qui nous rapprochait encore des esclaves et des serfs, nous vivions pourtant désormais à une époque où nos objectifs commençaient à se réaliser. Nous ne nous soulevions plus par groupes mais en tant que classe, la connaissance du passé devenue nôtre ne nous avait pas seulement fait prendre en compte les malheurs de générations antérieures, mais nous avait également fait prendre conscience de l'oppression qui perdurait dans les pays sous-développés, les colonies. Partout le joug avait pesé le même poids, ce que nous avions en commun n'était pas un pays mais une responsabilité dont nous portions tous notre part et c'est ainsi qu'était née la conscience de la solidarité, de l'internationalisme. Peut-être cela pouvait-il paraître paradoxal d'évoquer cela dans notre pays étant donnés les millions de travailleurs qui se laissaient détourner des tâches de leur classe. En ces débuts, même le socialisme connaissait encore les désaccords et les rivalités, l'intolérance et l'arrogance, les hommes qui voulaient édifier du nouveau étaient eux-mêmes encore prisonniers de l'ancien, chacun portait encore le fardeau de son héritage, tout le futur devait encore rester incomplet, il ne pouvait se déchiffrer qu'à partir d'allusions, de propositions. Les cours de formation politique étaient devenus impossibles, nous devions nous contenter d'un exemplaire imprimé clandestinement et circulant sous le manteau pour nous faire une opinion sur la situation, nous devions juger par nous-

mêmes de ce qui était juste et que nous allions défendre. Et de même que nos décisions politiques se composaient de fragments, de dissonances, d'hypothèses, de résolutions et de mots d'ordre, portées par une conviction que nous tenions de nos expériences vécues, de même ne parvenions-nous pas à concevoir l'art sans prendre en compte ses hésitations, ses ruptures et ses contradictions. Et si on lui enlevait ses contradictions il ne restait qu'un moignon sans vie. Dès ses débuts la force d'expression de l'art a connu des hauts et des bas, quelle que fût l'époque, on les décelait dans les phases statiques ou dynamiques, dans la spontanéité expansive et la régression, dans l'originalité et l'imitation, la qualité d'un style ne pouvait guère ressortir par rapport à un autre, ce qu'on qualifiait de primitif dans les sculptures de pierre de l'ère paléolithique et les corps gravés dans la roche, les monuments de l'île de Pâques, les masques africains et indiens, était d'une telle justesse que cela servit d'exemple à l'art d'aujourd'hui et le dépasse toujours par sa force symbolique, les peintures rupestres d'Altamira et de Lascaux dégageaient une magie que les oeuvres expressionnistes remplacèrent par des éléments décoratifs, les fresques crétoises aux tons transparents, aériens, aux contours effacés ressemblaient à la vision qu'avaient de la nature les impressionnistes, les modèles floraux de Knossos contenaient déjà le Jugendstil, les perspectives décalées des reliefs égyptiens préparèrent le cubisme, le surréalisme actualisa les figures babyloniennes et aztèques, les sculptures des Hindous et des Khmers ou des formes sumériennes et coptes firent irruption dans la sculpture moderne. Les termes d'antiquité, de moyen âge étaient des dénominations pour les fichiers des théoriciens, et oblitéraient le fait que dans l'art tout était nouveau et actuel. De tout temps il y eut ce qui était proche du réel et l'abstrait, le rituel et le fantastique, tantôt on obtenait la clarté en jouant des surfaces, tantôt des effets de profondeur, la perspective centrale ne devait pas être considérée comme une amélioration mais simplement comme une manière différente de communiquer l'illusoire. Depuis toujours l'utile a fait partie de l'art ainsi que l'intentionnel, ce qui est rigoureusement contrôlé tout comme le bond vers l'inattendu. L'histoire de l'art ressemblait elle aussi à une spirale dont le déroulement nous plaçait toujours à proximité de l'ancien et nous voyions toutes les parties intégrantes sans cesse remodelées et variées et lorsqu'il se produisait une modification importante à nos yeux, elle résidait dans le fait que nous avions redécouvert la valeur de l'art à ses débuts car, depuis qu'existait une pensée, il était la propriété de tous, intimement lié à nos impulsions et à nos réflexes. Pas plus que nous n'acceptions l'idée d'un art exclusif conçu pour des gens à la culture spécifique, nous ne pouvions admettre la nécessité d'un langage artistique façonné spécialement pour la classe ouvrière, un langage qui devait être facilement compréhensible,

consistant et efficace. A nos yeux, l'art n'était jamais trop diversifié et imaginaire. Avec bon nombre de camarades qui étudiaient nous étions d'accord pour dire que ces tableaux qui voulaient nous empêcher de voir les oppositions de classes, en dépit de tout ce qui pouvait être cité pour leur défense, avaient peu de chose en commun avec ce qui nous tenait à coeur. Nous voulions découvrir par nous-même ce qui nous parlait ou ne nous disait plus rien, ce qui était au service des démagogues ou ce qui pouvait nous aider dans nos entreprises de mise à jour. Les peintres, les poètes, les philosophes informaient sur les confrontations et les crises, les rigidités et les innovations de leur époque. Les transitions d'un style à un autre, la soudaine libération du mouvement, de la gestique, de la couleur permettent de déceler les bouleversements sociaux, mais dans la diversité des reflets, des concentrations visuelles on trouvait toujours une unité, tout s'alimentait réciproquement, se questionnait, se répondait et rien n'était éloigné au point d'être incompréhensible. Et nous nous demandions si la dépendance dans laquelle se trouvaient les artistes par rapport à la cour et au clergé, l'obligation pour eux de répondre aux désirs des clients n'assurait pas à leur travail une sécurité et une vigueur plus grandes qu'à des époques ultérieures où ils s'isolèrent, n'assumant de responsabilité qu'en leur propre nom. La lente et tranquille exécution de l'oeuvre au sein d'une série stabilisée par la tradition fut remplacée par le besoin d'originalité, la nouveauté n'était pas attribuée au talent accompli mais au génie et cette obligation de se singulariser, de se vouer à l'individuel conduisit à l'isolement, à la délectation morose, les souffrances personnelles, le dégoût devinrent les notes dominantes et, pour finir, l'art lui-même fut mis en question. La gravure de Dürer représentant Le fils prodigue et sa Mélancolie marquèrent la séparation entre l'art hiérarchique et l'art ne dépendant plus que de lui-même et contraint de faire ses choix absolument seul. Nous nous demandions alors s'il ne serait pas légitime d'imposer néanmoins une ligne directrice à l'art et à sa prétention à l'exclusivité et si le fait de lui fixer ainsi une fonction déterminée produirait de nouvelles conséquences, réveillerait des convictions. Mais un style ne se laissait pas imposer de force, il devait se développer organiquement. Un des aspects de la période dans laquelle nous vivions était que tout ce qui avait été produit jusqu'alors, dont toute l'ampleur ne nous apparaissait que maintenant, se retrouvait dans un creuset, le style de notre époque se devait d'être une quête constante, un reflet constant. Et comment, demanda la mère de Coppi, les artistes d'autrefois étaient-ils capables de produire quelque chose de durable sous le gouvernement de tyrans. Parce qu'ils ne mesuraient pas l'ampleur de la répression et ne mettaient pas en question les rapports de force, répondit Coppi, ils exprimaient ce qu'ils tenaient pour vrai. L'artiste éclairé d'aujourd'hui qui

se met à la disposition de la dictature ne peut que simuler et se duper lui-même. Les monuments du fascisme réalisés d'après des modèles grecs et romains ne sont que du plâtre qui ne parle de rien. C'est la raison pour laquelle, dit Heilmann, les représentants de la vérité vivent en exil ou en captivité ou lorsqu'ils prennent le risque de dire ce qu'ils pensent, ils payent leur franchise de leur vie. Le cachot et la torture, l'interdiction de travailler, la fuite, l'exil et le bûcher, dit-il, sont le sort de l'artiste depuis qu'il entreprit de se détacher des hautes classes de la société. L'art tout entier, poursuit-il, la littérature tout entière sont en nous, sous la garde de la seule déesse que nous puissions encore admettre, Mnémosyne. Mère des arts, elle s'appelle mémoire. Elle protège ce qui, dans les réalisations de tous, contient notre propre connaissance. Elle nous chuchote à l'oreille tout ce qu'appellent les mouvements de notre âme. Celui qui prétend fertiliser, corriger ce bien accumulé s'attaque à nous-mêmes et condamne notre discernement. Il arrive parfois que me répugnent même les historiens de l'art qui, pointant l'index, oublient les sens multiples de chaque oeuvre, quant à ceux qui imposent des contraintes au nom de considérations politiques, ils ne savent rien de la nature de l'art. Ces iconoclastes, ces incendiaires de bibliothèques qui s'attaquent aux opinions non autorisées se présentent comme des hommes de l'inquisition. Sans le moindre ménagement, l'idéologie fait irruption dans un secteur qui pourrait certes se relier à elle mais qui doit se fermer lorsque celle-ci exige la soumission. Marx et Engels savaient cela et Lénine aussi n'aurait jamais profité de sa position pour imposer à d'autres ses idées sur l'art. Pour ce qui concernait leur idée de la beauté, ils étaient des traditionalistes. Leur conception de l'art était celle des écoles bourgeoises. Mais ils décelaient dans les oeuvres les valeurs qui étaient en corrélation avec le progrès de la société et qui amèneraient l'art à devenir propriété collective. Une fois les mécanismes d'oppression détruits par la révolution, l'art ne resterait pas seulement intact mais il pourrait enfin faire pleinement valoir ce qui fait son harmonie et sa grandeur. Ils ne faisaient pas grand cas de la révolution au sens que donnaient à ce mot les Blanqui, Proudhon, Bakounine et de même qu'ils étaient hostiles au radicalisme extrême, à la rhétorique avant-gardiste, de même préféraient-ils les classiques, qui savent ce qu'ils veulent, aux esprits inquiets tels que Hölderlin, Novalis, Kleist ou Büchner, les romanciers français leur parlaient davantage que Rimbaud, Lautréamont, Verlaine, Baudelaire, ils étaient du côté des symphonistes mélodistes et l'atonalité devait être pour eux une torture. Lénine ressentait les oeuvres des peintres contemporains comme une offense à la nature, il s'indignait de ce que ses idéaux n'aient pas traversé les désordres de la révolution sans dommage, mais il souhaitait en même temps à l'art en train de naître dans l'Etat ouvrier les justes

proportions et l'harmonie au lieu de l'anatomie en décomposition, du tohu-bohu de cris, de sirènes d'usines et de turbines, aussi la partialité qu'il revendiquait pouvait-elle néanmoins avoir un visage que chaque artiste devait inventer à nouveau. Ce qu'il entendait par partialité, lui qui faisait autorité, était d'ordre moral, il attribuait à l'art une vitalité qui lui était propre mais ce qui, chez lui, avait été pure générosité, devint plat et mesquin chez ses successeurs, l'exemplarité triompha de la spontanéité, l'esprit méthodique, correct, triompha de ce qui se développait en toute liberté. Or, demandions-nous au cours des discussions, si nos maîtres nous recommandaient d'étudier la création littéraire et l'art des siècles passés, s'ils louaient Balzac, Stendhal et Goethe, Rembrandt, Bach et Shakespeare pour leur maturité et leur connaissance des hommes, leur circonspection, leurs perspectives universelles, s'ils voyaient les patriciens et les seigneurs féodaux, les dames de la cour et les rois comme des incarnations humanistes exemplaires de conflits intemporels, pourquoi les oeuvres de ceux qui se livraient à leurs ruminations et expérimentations à la fin de l'ère bourgeoise ne devaient-elles pas susciter elles aussi notre intérêt ? Marx, Engels, Luxemburg et Lénine n'avaient-ils pas émis l'idée que les manifestations culturelles n'avaient pas toujours été produites dans la foulée des conditions matérielles de leur temps mais souvent en opposition à celles-ci, que les artistes mirent toute leur ruse, leur obstination et leur ironie à briser les barrières et les réalités des conditions de production et contribuèrent par leurs approches nouvelles à modifier l'état des consciences. L'art possédait donc, en plus de son incontestable caractère de classe, une vertu particulière qui lui conférait une supériorité sur les processus sociaux, économiques et politiques déterminant notre vie, il se trouvait souvent dans la situation limite à partir de laquelle l'être social subissait des transformations et c'est sans doute cette particularité qui déroutait les idéologues. Ils n'étaient pas capables de s'ouvrir aux stimulations de l'art, cette force de rénovation toujours présente partout, ils exigeaient au contraire des médiations artistiques la même discipline à laquelle les politiciens qu'ils étaient devaient se soumettre. Lorsqu'ils intervenaient pour imposer leur tutelle, prendre des mesures, il était difficile de les critiquer car ils faisaient cela avec les meilleures intentions du monde. L'art socialiste devait être protégé des brutalités qu'imposait le marché capitaliste de la culture et il fallait approuver toute mesure visant à exclure la glorification de la guerre, de la violence sadique, du racisme, mais il était difficile de porter un jugement lorsqu'on se trouvait à la frontière entre le combat contre la réaction et la liberté d'opinion. Nous n'approuvions pas le point de vue selon lequel la pacotille était le prix qu'il fallait payer pour la liberté de vote, nous condamnions les immondices que déversaient quotidiennement sur la population les cloaques des mass-

médias, et ce qui appartenait à la littérature, aux arts plastiques ne devait pas subir d'accommodements. C'est ainsi que notre formation ne s'effectuait pas seulement en s'opposant aux obstacles de la société de classe mais aussi en contradiction avec le principe d'une conception culturelle socialiste selon lequel les maîtres du passé devaient être sanctionnés et les pionniers du vingtième siècle excommuniés. Nous maintenions que Joyce et Kafka, Schönberg et Strawinski, Klee et Picasso s'inscrivaient dans la même lignée que Dante dont nous étudions l'Enfer depuis quelque temps.

La Divine Comédie était tout aussi inquiétante, subversive et, par sa forme et ses thèmes, en apparence aussi éloignée de tout ce que nous connaissions qu'Ulysse, que nous avions découvert d'abord par fragments comme une sorte de rébus. Que se passait-il donc ici, demandions-nous depuis l'été de cette année, où nous avions pris le chemin de l'étonnante coupole renversée, enfoncée dans la terre, dont les cercles conduisaient de plus en plus vers les profondeurs et semblaient vouloir accaparer une vie entière alors que pendant la traversée elles promettaient encore une ascension, cercle après cercle, jusqu'aux hauteurs, au-delà de ce que nous pouvions imaginer. Nous n'étions pas encore arrivés plus loin que l'histoire de Francesca di Rimini et Paolo Malatesta et nous avions passé beaucoup de temps à élaborer une interprétation différente de la traduction de Gmelin dans la Bibliothèque universelle de Reclam et celle de Borchardt dans l'édition des livres de poche de Cotta, comparant les tercets avec le texte italien que nous lisait Heilmann en s'aidant de sa connaissance du latin et du français. Avançant ainsi à partir des inexactitudes linguistiques, des métaphores adoucies, des rythmes et des successions de sons de la couche extérieure jusqu'aux corrélations internes d'une ardeur qui ne se relâchait jamais, nous constations que se réveillaient en nous des choses vécues dont nous n'avions rien su auparavant, qui s'étaient déposées en nous mais que seule la poésie faisait revivre. Tout en lisant, nous ne voulions pas céder aux effets mystiques, irrationnels et nous nous efforçons d'analyser les composantes de chaque réminiscence, les seules conversations sur la forêt où nous pénétrâmes avec le promeneur durèrent des semaines et nous y sommes revenus souvent, conscients de n'avoir compris que quelques-uns des motifs de ce chant. En même temps que nous avançons en tâtonnant vers un lieu précis mais que nul ne retrouverait dans le monde des perceptions, dont la porte d'entrée et l'avant-cour étaient décrites de façon aussi concrète que la sombre forêt avec ses bêtes, ses spécificités topographiques, ses douces coulées de lumières, s'ouvrait à nous la représentation de l'entreprise en tant que telle. Dès les premières

lignes on avait l'impression que ce qui allait être décrit ici ne pouvait en fait s'exprimer en mots et en images et à mesure que l'impossible s'articulait d'une ligne à l'autre, d'un paragraphe à l'autre, organisé à l'aide de numéros se suivant dans les marges, en un ensemble stable, harmonieux, impensable sous une autre forme, s'expliquait pour nous le triomphe de l'imagination sur le chaos, la fugacité, l'incertitude absolue. Ce qui s'y montrait ce n'était pas seulement le sentier conduisant dans l'édifice psychique de l'Enfer où le matériau brut d'une époque se condense en une vision subjective, mais le pas vers le mécanisme du travail artistique. Ce rapprochement avec l'art était associé à l'idée de la mort. L'auteur du poème était au milieu de sa vie, pourtant au cours du travail il acceptait pour guide un mort ou simplement la rencontre avec des morts. Lorsqu'il se mit en route il s'était transporté dans une telle proximité de la mort, il respirait encore mais était rempli de choses mortes, il y avait en lui le reflet de ceux qui ne possédaient plus rien et c'est ainsi qu'en méditant sur ce qu'ils lui avaient apporté et qui ne vivait plus qu'en lui, en pénétrant dans des régions dans lesquelles, naturellement, on retrouvait au mieux le squelette de sa propre personne, il eut le sentiment de s'éteindre déjà lui aussi. Nous pouvions comparer le début de son voyage à une sorte de plongée dans l'état de somnolence, nous connaissions ce brusque détachement de ce qui était là, devant nous, l'irruption du rêve, les instants où le grappin au bout de la chaîne de la grue pourrait bien venir vous frapper à la tête, où la courroie de transmission de la machine pourrait vous arracher le bras, où, dans la nuit, au petit matin, il était difficile de savoir si vous vous trouviez dans la chambre d'un univers onirique ou si le rêve lui-même avait investi votre chambre, et c'est dans cet état intermédiaire, envahi d'une pesante fatigue mais encore capable de voir quelque chose, d'entendre, à la recherche d'idées afin de concrétiser ce qui émergeait là, ce qu'il sentait, qu'il alignait des caractères sur le papier. Nous n'étions pas encore capables d'imaginer comment se faisait un livre, un tableau, notre approche de l'art était simplement réceptive et, à l'exception de quelques poèmes composés par Heilmann, nous n'avions guère confectonné que diverses notices portant le plus souvent sur des expériences vécues dans le secteur de notre travail et, chaque fois, nous avions découvert notre infinie difficulté à nous concentrer, à avoir une vue d'ensemble plus étendue. Et lorsque nous parlions de la complexité que nous proposait le livre de Dante, ce n'était pas sans quelques remords. Même si nous affirmions notre droit aux livres, nous abordions une telle lecture avec quelque timidité. Même les parents de Coppi n'y participaient pas, c'est là qu'apparaissaient tous les obstacles qui nous guettaient lorsque nous avions entrepris ce bond conduisant de ce qui était donné à ce que nous nous appropriions, nous voyions là combien étaient mis à

l'écart ceux qui, capables de lire comme nous, n'avaient cependant pas appris à temps comment prendre un livre et l'ouvrir. Lorsque nous évoquions avec une immense conviction la conscience que nous avions de la culture et même si nous savions déjà combien celle-ci s'était déjà affermie dans certains groupes et comme ils étaient nombreux, ceux qui se pressaient derrière nous, nous ne pouvions nous empêcher de penser à l'effroyable paralysie imposée à la plupart des autres qu'un système de domination brutale avait privés de l'initiative, des loisirs, de l'incitation et de la préparation à la lecture. Car il ne suffisait pas d'attirer l'attention sur les bibliothèques ouvertes, il fallait d'abord surmonter cette idée fixe qui avait été celle de générations entières : ce livre n'est pas là pour toi. Le dimanche, nous étions assis dans le bois de Humboldt ou au cimetière de la commune de Hedwig, à proximité de la Pflugstrasse et nous tentions de déceler ce que la Divine Comédie avait à faire avec notre vie. Nous commençons par supposer que la désincarnation était une des conditions de la production d'art, que le producteur renonçait à lui-même pour acquérir quelque chose en dehors de lui-même. Mais cela avait quelque chose de déraisonnable puisque l'art, ainsi que nous en étions convaincus, représentait pourtant tout ce qu'il y avait de plus réel et cette réalité ne pouvait être atteinte que grâce à la tension de toutes les forces vitales. Il apparut ensuite dans la démarche mesurée, consciente de la composition que le contact avec l'idée de la mort, la vie avec la mort et avec les morts pouvaient donner l'impulsion à la création, mais que le produit achevé était destiné aux vivants et devait donc être exécuté conformément à toutes les règles de la réception et de la réflexion vivantes. Dante illustrait bien cette double démarche où la peur de la disparition se surmontait elle-même, en laissant des signes qui survivaient à sa propre vie et si, au début, on avait l'impression que cette métamorphose se dissimulait sous des symboles et des allégories que seul pouvait comprendre le familier de la scolastique, ce qui apparaissait en filigrane dans les symboles révélait peu à peu à nos tâtonnements des détails qui parlaient d'une réalité observée de très près. Il n'était plus nécessaire que nous comprenions dans l'énoncé du texte exactement ce qu'il voulait dire peut-être six cents ans plus tôt, mais que cet énoncé puisse être transposé dans notre époque, qu'il reprenne vie ici, dans ce parc à côté du terrain de jeu des enfants, ici, parmi ces tombes fraîchement refermées, en aval de l'église Saint Sébastien, car ce qui lui conférait sa durabilité c'était le fait qu'il suscitait notre propre réflexion, il appelait nos propres réponses. Bien qu'autour de nous tout semblât courir à sa perte, nous n'avions jamais eu l'idée auparavant que notre vie tout juste commencée pourrait être interrompue précocement, mais maintenant notre propre mort cessait pour un instant de rester dans la vague et nous ne voyions plus qu'elle, puis elle s'éloignait

de nouveau, mais nous savions maintenant que ce n'était que pour resurgir plus tard, plus nettement à chaque reprise. Dante était mort mais autour de lui ce n'étaient qu'incarnations de toutes sortes, velues, maigres, qui rodaient en soufflant, des lynx, des loups, rugissant pour finir comme des lions, le repoussant dans les abîmes, et qu'était donc ce sauveur, ce guide, sinon la mémoire, produit de l'endurance là où il n'y avait eu qu'inconsistance. L'homme de Mantoue, le Lombard, lui rappelait la continuité au-delà de la vie et de la mort et c'est ainsi qu'à l'extrême limite où guette la dissolution, ce monde si vite perdu peut une fois encore renaître, puissant, violent, tumultueux, lui opposant tout ce qui l'avait poussé vers son activité poétique, politique, qui avait anéanti ses espoirs, l'avait chassé de Florence, lui avait imposé l'exil et la pauvreté, et même la part d'amour qui, après les renoncements et les échecs, avait survécu. En pénétrant dans le royaume des êtres perdus, avant même que Caron ne poussât la barque pour traverser l'Achéron, il était déjà clair qu'ici ce n'était pas un au-delà qui venait s'intégrer dans les entrailles de la terre, mais le monde habité que Dante avait bouleversé entre le treizième et le quatorzième siècle, avec tout ce qu'il s'y trouvait de bruit et de méchanceté, de jalousie, de colère et d'aveuglement. De la foule des figures toutes prisonnières de leurs obsessions, il tirait quelques-unes après avoir d'abord laissé Virgile les désigner avec détachement, et elles se présentaient non seulement dans leur totale nudité, avec leurs cicatrices, leurs laideurs, leur folie spécifique, elles incarnaient aussi certains intérêts de classe. De temps en temps, terrassé par les émotions à la vue de ceux auxquels il avait fait face dans les cabales et les combats, il réussissait néanmoins à esquisser un modèle social qui dut paraître inouï pour son époque. Tout les grands de l'époque étaient là, des empereurs et papes, avec le nom de chacun, les traits qui étaient les siens, et leurs passions n'étaient plus qu'un feu, une éruption, une glaciation où ils se consumaient à tout jamais. Nous avions d'abord feuilleté les pages où était fixé le malheur qu'ils avaient répandu et déjà nous pûmes voir cette quantité énorme se constituer en système. La vision hallucinée où les meurtres et les tortures retombaient sur ceux qui les avaient commis, où chaque perversité les privait de leur salut constituait en même temps le catalogue quasi pédant de tous les attributs s'attachant inévitablement à ceux qui gravissaient tous les échelons du pouvoir. Pourtant ce moraliste, avait dit Coppi, qui voue à la damnation chacun de ses ennemis et antagonistes reste, quant à lui, à l'abri de toute souffrance, il peut certes pleurer, s'évanouir à la vue de toutes ces souffrances subies par ceux qui les ont provoquées, ou même de sa propre douleur, mais jamais ne l'atteindra l'idée que lui aussi peut se rendre coupable aux yeux d'un autre, par une hésitation, une omission, un silence, une dénégation ; il passe à travers le mal et il sait que tant qu'il se laissera

guider par son génie tutélaire, sa conscience d'artiste, rien ne pourra l'importuner. N'y a-t-il pas là aussi quelque présomption, avait demandé Coppi, dont nous devons nous méfier quand il s'agit de l'art, et Heilmann avait répondu que cette insensibilité était peut-être comparable à celle que nous connaissons dans les rêves et qu'elle seule nous permet d'ailleurs de vivre ce que nous venons de contempler. Si les bêtes blessaient effectivement Dante, si les tueurs portaient effectivement tout autour d'eux les coups dont ils menacent, il n'aurait plus rien à en dire. Le supplice du rêve et de la création littéraire, avait dit Heilmann, était d'être à la merci d'une situation à laquelle il était impossible d'échapper, tout s'y passe pour nous comme si c'était réel sauf que dans le rêve ce qui devient insupportable provoque finalement le réveil, tout comme dans la création littéraire cela se libère en devenant verbe. L'anesthésie fait elle aussi partie de l'art pleinement engagé, qui prend position, car sans son concours nous serions accablés soit par la compassion que nous inspirent les tourments des autres, soit par le malheur dont nous souffrons nous-mêmes et nous serions incapables de transformer notre stupeur, la frayeur qui nous paralyse en l'agressivité nécessaire pour faire disparaître les causes du cauchemar. De même pouvait-on déceler dans certains tableaux une véritable radioscopie du combat décisif entre la mort et la survie, claire comme du cristal. Lorsque je travaillais encore dans la salle de montage des ateliers de séparateurs il y eut une période où nous vivions avec les rêves de Piero della Francesca. Il ne s'agissait pas en l'occurrence d'un livre ne se rattachant à aucun lieu et pouvant être abordé à volonté pour que nous le découvriions sous tous ses aspects, mais d'une série de fragments qui ne donnaient qu'une idée de l'ensemble dont ils faisaient partie et qui recelaient une telle tension que chaque fois que nous les regardions nous étions pris du désir de découvrir les fresques d'Arezzo dans leur dimensions réelle. Sans projeter d'ombre, dans un espace sans profondeur, les figures avec leurs armes, leurs destriers et leurs bannières, emboîtées les unes dans les autres, les plus éloignées de même dimension que celles de devant et chaque détail, que ce fût la chaîne d'une fronde, une boucle de ceinture, une charnière, le panache d'un heaume, l'oeil d'un soldat ou d'un cheval, était de même importance, soumis aux seules lois qu'imposait la surface de la composition. L'harmonie des gris-blancs, des gris-noirs et de la terre d'ombre des chevaux, les tons d'un violet rougeâtre, gris, vert et bleu des vêtements, le rouge des taches de sang, l'éclat des épées et des armures, les ferrures cuivrées sur le cuir mat, l'échappée sur les méandres d'une rivière brillant comme un miroir avec ses cygnes, l'herbe et les buissons, touches transparentes sur l'enduit à la chaux dans le sable blanc du rivage, les murs d'une ville déployés géométriquement, le bleu-vert du ciel qu'absorbait le sol remarquable-

ment lisse et intact, tout cela, grâce à une manière de voir qui évitait toute émotion, avait acquis l'efficacité monumentale de formes parfaitement équilibrées les unes par rapport aux autres. Coppi trouvait cette vision froide, fermée, le caractère définitif de ce qui était représenté là lui paraissait marqué par la fatalité. Les grands de ce monde se tenaient à l'écart, entourés d'hommes en armes, d'étendards, protégés par une voûte étoilée, et tout-à-fait à l'écart, entre eux, figés à tout jamais dans la posture de ceux qui s'entre-détruisent, il y avait les guerriers. Ni les pattes écartées du cheval, ni la hache brandie, la lance empoignée pour foncer ne suggéraient un prolongement du mouvement, une modification de la situation. Ces attitudes qui s'équilibraient réciproquement n'incitaient pas à imaginer un élan en avant ou une brusque retraite, aucune volte-face ni torsion. Il n'y avait rien de plus que cette seconde d'observation concentrée, unique, cette seconde qui avait exclu tout sentiment au profit de corrélations visuelles entrelacées composées par les lignes des épées et des lances, des brides de harnachements et des hampes d'étendards, du galbe des boucliers, des cuisses des chevaux et des haumes, des colonnes et piliers faits de jambes, de l'échelonnement des bras, des mains et des visages, de l'orientation des regards sous les sourcils sombres. Le caractère étrange, déconcertant du tableau venait de ce que, malgré son contenu figuratif, il ne voulait en rien imiter la nature. Il possédait une lumière bien à lui et ce qui s'y passait, c'était une consonance des tonalités de couleurs. Une telle énonciation n'était que spéculation, disait Coppi, et ne faisait pas avancer notre cause. Ce pourquoi on se battait là n'avait rien à faire avec notre combat. Mais les objections que nous avançons ne servaient souvent qu'à aiguïser notre jugement. Pourquoi, demandions-nous, nous intéressions-nous à ce tableau où les regroupements de figures s'effectuent à partir de la séparation des classes. Parce que la connaissance de telle oeuvre nous est utile, car à leur manière elles sont incorruptibles, disions-nous. Nous avions besoin de ces réalisations uniques de l'art, de la littérature, nous avions besoin de leur exigence pour servir de complément à ce que nous connaissions par l'autre côté, où il n'y a pas de monument, le côté de la pauvreté, de la pénurie. Cela pouvait susciter de l'hostilité. Mais ce qui finissait toujours par dominer c'était le désir de traiter ce qui voulait nous opposer un refus, de l'indifférence, comme si cela n'était là que pour nous fournir matière à apprendre. De même qu'étaient bannies les ombres qui, dans le jeu mouvementé des corps, apportent de l'air et de la vie, de même n'y avait-il malgré les jambes qui se bousculaient, aucune trace de pied ou de sabot sur la surface du sol. Les corps se dressaient dans la mêlée, hiératiques, chargés de cottes de mailles, d'armures et de boucliers et pourtant aucun d'entre eux ne paraissait vraiment lourd. Les visages des guerriers, immobiles et

intacts sous d'énormes casques, paraissaient figés dans l'enchevêtrement des armes. Il arrivait parfois que ma mémoire projetât un détail de ce tableau dans les chaudrons, les cylindres et les pistons des centrifugeuses avec lesquels je travaillais. Le plus souvent c'étaient les visages, insensibles mais profondément expressifs, sérieux, muets, au coeur du conflit que je voyais devant moi, trois d'entre eux sur fond de terre verte et rehaussés de blanc étaient serrés entre les ornements des armures, des épées et des lances, l'un de face en biais, encadré par la barbe poivre et sel, l'autre de profil avec un nez crochu comme un bec, la lèvre inférieure avançant, le troisième derrière, les dents étincelant dans sa bouche ouverte, la joue fendue par un coup, ensanglantée, et bien qu'appuyés l'un contre l'autre, ils restaient pourtant chacun pour soi avec le même regard méditatif. Coincé entre une visière baissée pointée violemment en avant, un trombone, une massue, une tête de cheval un autre regardait avec une extrême attention en direction du spectateur et il était tellement absorbé par cette investigation qu'il ne percevait pas ce qui lui arrivait, car derrière lui un poing serrait le manche d'un poignard dont le pointe s'enfonçait dans son cou. Le drame du poignard, élément constituant de cette partie de l'Histoire de la Vraie Croix, se déroulait exactement à la même hauteur en une autre partie, mais là rien de resserré, de caché, tout, au contraire, était largement ouvert, présenté pour ainsi dire à titre d'enseignement. Au bout du bras bleu tendu très droit en avant, la main saisissait avec aisance et souplesse la poignée finement ciselée et enfonçait la longue lame fine dans la gorge raidie et rejetée en arrière de l'adversaire. Le profil de celui-ci, le menton en l'air, le crâne reposant dans la coque du casque orné d'un motif floral vert, et le visage de celui qui le disséquait très haut au-dessus de lui exprimait la même réflexion scrupuleuse et neutre qui guida sans doute le peintre pendant qu'il réalisait son tableau. Et maintenant nous découvrons aussi combien les oeuvres dédiées aux privilégiés et aux élus mettaient en valeur les visages des soldats, des valets, combien ils ressortaient, plus convaincants, plus énergiques, plus riches d'expériences que ceux de leurs maîtres. Chez Mantegna et Masaccio, chez Griens, Grünewald et Dürer, chez Bosch, Brueghel et Goya les travailleurs passaient déjà au premier plan. Les bergers et les pêcheurs qui avaient assumé leur fonction décorative perdirent soudain dans les tableaux de Poussin leur naïveté et leur douceur et véhiculèrent des passions telles qu'elles avaient été décrites dans les tragédies classiques. Chez La Tour, un forgeron, un menuisier prirent une telle importance par leur métier, qu'ils remplissaient à eux seuls tout l'espace du tableau, sans commanditaire ni acheteur. Vermeer, Chardin ne réservaient pas la maturité, la beauté aux classes supérieures mais en paraient la couturière, la blanchisseuse, la servante. Une fois mis à nu tout ce qui déterminait

historiquement l'ordre, les rapports de grandeur d'une certaine époque, nous nous trouvions en face d'un tableau impérissable de la réalité et on pouvait dire jusqu'à quel point l'artiste avait préparé l'évolution à venir et quelle avait été son attitude envers l'oppression supportée d'un siècle à l'autre. Depuis toujours, de nombreuses oeuvres - que la propriété en fût revendiquée par des princes, des prélats ou des mécènes spéculateurs - recelaient dans la part de vérité personnelle dont elles reflétaient la quête, dans la manière dont elles triomphaient des préjugés et des limites imposées, quelque chose qui ne les reliait à aucune classe sociale. Le renouveau social, l'accaparement des découvertes et conquêtes jusque là entre les mains des classes dominantes, la constitution de notre propre pouvoir, l'établissement de notre propre pensée scientifique, tels étaient les thèmes que nous pouvions nous représenter dans l'art, la littérature. Mais à la vue des innombrables possibilités de l'expression que nous avions apprises, et examinant la diversité de nos facultés d'assimilation, de nos réactions et de nos buts, nous fûmes bientôt convaincus qu'un art nouveau allait se développer parmi les hommes pensant en socialistes et que l'itinéraire de ceux qu'animaient les mêmes idées était plus sûr de la direction à suivre que toutes les directives promulguées programmiquement. Même les écarts et les tentatives avortées avaient quelque chose de bon, pourvu qu'ils fussent du côté de la révolution, et chacun devait tirer des possibilités existantes la part d'ancien et de nouveau qui correspondait à ses associations personnelles d'idées. Nous qui nous étions informés par nous-mêmes sur les événements du présent, nous qui en avions tiré nos propres conclusions et avions choisi notre appartenance politique, nous exigeons également du Parti dont nous étions membres ou dont nous étions proches, qu'il apprécie le choix que nous faisons dans le domaine culturel. Le fait même que nous autres jeunes ouvriers, tout comme nos pères et nos mères, nous nous intéressions à la littérature et à l'art et que c'étaient précisément nos propres découvertes que nous pouvions opposer à nos conditions de vie écrasantes, montrait bien que notre culture future viendrait de nous-mêmes et que nous avions besoin pour cela avant tout de confiance en nos propres capacités. Tout cela était à l'état d'ébauche. Maintenant, en ce dernier jour passé dans la cuisine de Coppi, je pouvais mesurer ce que nous avions entrepris, ce que nous avions rassemblé, c'est pourquoi cette heure brève avant que commence l'exercice de défense passive était remplie de livres, d'images et d'emplois, de musées, d'idées et de réalités politiques. Les années que j'avais passées dans ce pays avaient pris une densité tangible, je me trouvais à un tournant, sur le point d'entamer une nouvelle étape de ma vie. Mais cette définition convenait-elle vraiment, demandions-nous tout en parlant de mon prochain départ, le changement de lieu de séjour avait-il encore un

sens étant donné que les tâches qui nous attendaient étaient partout les mêmes et nous liaient les uns aux autres. Après la victoire à Arezzo, dit Coppi, répétant le salut de notre période Piero della Francesca, et il me tendit une des images des débuts de son activité d'agitateur dans le secteur artistique. Elle faisait partie de la série des cartes représentant des chefs d'armée de la Guerre mondiale et des grands du parti fasciste qu'il avait transformées en violentes caricatures. Il avait ajouté des bulles dans lesquelles ils reconnaissaient dans un langage obscène ce qu'ils étaient, des falsificateurs de documents, voleurs de biens du peuple, racistes, organisateurs de massacres, et pour mieux illustrer leurs intentions ils levaient un couteau, une hache, un pistolet. C'est avec ces caricatures qu'il avait apposées sur les panneaux d'affichage du métro et sur les indicateurs d'horaires des autobus ou sur les colonnes d'affichage, qu'avaient été réalisés plus tard les tracts que nous tirions nous-mêmes et c'est pendant qu'il les distribuait qu'il avait été arrêté devant la porte d'une usine. Mais Heilmann me reprit l'image. Vous continuez à sous-estimer l'appareil des violences de l'adversaire. Il proposa de cacher les dessins de Coppi, de même que les écrits cachés près du fourneau dans la cave de ses parents où il ne seraient pas découverts, et il conseilla par mesure de précaution de suspendre, en plus de la plaque à la porte, un portrait du Führer dans le logement, qui ne pouvait qu'influencer, d'une manière ou d'une autre, quiconque entrerait ici.

Tout en courant de la gare du métro Schwarzkopfstrasse, par la Chausseestrasse jusqu'à la Pflugstrasse, tandis que hurlaient les sirènes et que me héraient les responsables de blocs d'immeubles pour me forcer à descendre dans l'abri le plus proche, poursuivi par leurs sifflets à roulettes, une question me tourmentait et, tandis que les autos et les omnibus s'arrêtaient, que des gens se pressaient et disparaissaient dans les trous indiqués par les flèches blanches et que j'accélérais encore au premier tournant pour arriver à la maison, cette question attendait une réponse : et si toute cette activité avec les livres et les tableaux n'avait pas été en fin de compte une simple fuite loin des problèmes pratiques, accablants, la même fuite panique, éperdue que cette course sur le pavé brillant de pluie, jusqu'au porche à deux battants avec les montants sculptés, puis à travers la cour, jusqu'au logement froid et vide en haut de l'escalier. Et il me suffit alors de voir le linoléum aux lignes rapées et aux endroits endommagés là où saillaient les arêtes du plancher, avec ses trajets tracés par les pas en direction du fourneau, de l'évier, de la porte de la pièce attenante, puis de jeter un coup d'œil dans la chambre où les pieds du lit

avaient laissé des creux dans le revêtement du sol, pour ressentir une fois de plus ce qu'était la pauvreté et admettre que ce à quoi nous avions consacré nos efforts durant tant de nuits de veille et en éprouvant du vertige, n'était tout de même pas là pour nous. Mais ensuite, debout devant la fenêtre ouverte, tout au-dessus de l'enchevêtrement des rails, de la forêt de poteaux électriques sur le terrain devant la gare de Stettin, commença la résistance, née de mon désespoir, et je me dis à ce moment même dans le vombrissement des escadres en manœuvre, que se préoccuper des richesses de la pensée, activité en apparence absurde dans notre pauvreté, constituait notre part du combat pour la survie et que les carrés de Giotto à Assise et Padoue et leur aridité stylisée étaient tout-à-fait à leur place dans nos pièces vides enduites de gris-vert. Pourquoi, me dis-je, faut-il que nous nous laissions toujours entraîner à nous refuser même ce qui ne nous coûte rien de plus que nos ruminations, uniquement pour confirmer que nous sommes une fois pour toutes dépossédés. Et déjà, pris d'une sorte de fièvre, je faisais surgir, de la géométrie qui traçait les contours de la vie de Joachim dans la chapelle de l'arène, mon père vêtu de la veste de loden vert, l'épaule relevée, et ma mère dans son long jupon brun, à genoux comme Sainte Anne à qui on annonçait quelque chose à travers la cloison, sur le plancher, devant le tréteau de bois qui me servait de lit. Mes parents avaient été chassés de ce logis, moi aussi je le quittais et quelques jours auparavant les prolétaires avaient quitté avec leur deux enfants la chambre à côté de la cuisine pour chercher, avec toutes leurs affaires un autre refuge en sous-location. Dans la cuisine il ne restait plus que la valise minable qui contenait mes vêtements et quelques livres et cahiers et, sur le mur, une affiche défraîchie aux bords déchirés représentant sur un fond vert un ouvrier qui, d'un geste puissant, faisait sauter ses chaînes. Il devait rester là comme une ultime proclamation avant d'être balayé lui aussi, il fallait que quelque chose restât ici de notre vie ancienne car les murs étaient déjà rongés par les ruissellements et les effritements et le souvenir de la table lisse avec les deux maigres pains et le plat de bois rond avec le poisson, et au-dessus Saint François levant le couteau d'un air sévère, s'évanouit aussitôt ; comparé à ces fresques, tout, chez nous, dans la poussière et les débris, finissait toujours par ressembler à un train. Des projecteurs perçaient la fumée en tournant constamment et allaient se perdre dans les nuages bas qui passaient, rapides. Les escadrilles s'étaient éloignées, on entendait le grondement plus léger des avions de reconnaissance, des hauts-parleurs des appartements voisins ou de la gare parvenait la voix d'un annonceur, de temps en temps on reconnaissait des bribes de mots, indiquant après le long signal de fin d'alerte que l'exercice avait bien réussi et était terminé. Brusquement les lampes s'allumèrent là-bas dans le hall de la gare, projetant de longues raies de

lumière et d'ombres sur les rails, les leviers d'aiguillage, les trains qui arrivaient et partaient, sur les panneaux desquels on pouvait voir les noms de Stralsund, Rostock, Stettin. Des trains de marchandises étaient rangés sur les voies de garage, obéissant aux coups de sifflet et aux lanternes bleues qui se balançaient. Derrière les câbles et les tiges luisant d'humidité du secteur de la gare, au-dessus des blocs d'immeubles de l'Ackerstrasse flamboyait le panneau de réclame de la fabrique de compteurs de la Société générale d'électricité et parmi les masses noirâtres du parc autour de l'hôpital Lazarus et des cimetières de la Liesenstrasse, voilé par la vapeur des locomotives, le clocher gris-bleu de l'église Saint Sébastien. Les tramways et les omnibus se remirent en mouvement, les rues latérales retentirent de nouveau de pas et d'appels, l'ampoule qui pendait, nue, au plafond de la cuisine pouvait de nouveau être allumée, je m'assis sur le sol, appuyé contre le mur sous la fenêtre, j'allais rester là cette nuit, étendu sous une couverture de journaux, et demain aussi, car bien que tout fût emballé, les meubles vendus, le loyer payé, le départ ne pouvait avoir lieu que dans quelques jours et il me fallait réfléchir à la cause de ce retard. A cet instant je ne savais pas tout ce qui restait à faire, il fallait remplir les formulaires de départ au commissariat de police, il fallait retourner une fois encore au consulat tchécoslovaque, mais il ne me venait rien d'autre à l'esprit, le billet, je l'avais déjà, il ne me restait plus qu'une attente longue, vide, dans une pièce vide. Peut-être m'étais-je trompé dans mes calculs en organisant mon plan ou, me demandai-je, avais-je pensé qu'il me faudrait encore un long temps de réflexion avant le départ, afin de récapituler les années passées dans ce pays. Mais à présent il était pourtant clair qu'il ne se passait rien de décisif, que la date du voyage ne pouvait être séparée des dates qui suivraient, que le temps était une seule et unique continuité, indivisible, à considérer, à observer toujours comme un tout, et plus une période était éloignée du point où l'on se plaçait, plus elle se fondait dans l'homogénéité de ce qui la précédait et de ce qui la suivait. Ainsi cette heure contenait-elle déjà toutes les heures à venir et je me demandais ce qui distinguerait ce vingt-deux septembre dix-neuf-cent-trente-sept, un mercredi, dans quelques jours à Warnsdorf, dans quelques semaines en Espagne, dans trois ou quatre décennies en des lieux encore inconnus en dehors du cube dans l'angle duquel j'étais assis entre deux surfaces, repérant les trous laissés par les clous, l'empreinte de quelques meubles. Cela aussi faisait partie de la fuite : le fait qu'au moment même où je tentai d'attribuer une place historique à la journée que je venais de vivre, tout ce que j'en savais c'était qu'on avait enterré à Lany près de Prague Masaryk, le président du pays dont j'étais citoyen depuis que le lieu de naissance de mon père avait été cédé à la Slovaquie et qu'en même temps

que les exercices de défense passive à Berlin, avaient eu lieu des grandes manoeuvres dans le Meckenbourg. J'avais toujours voulu saisir le maximum des événements qui, de l'extérieur, donnaient aux jours leur marque distinctive et une fois de plus les choses s'étaient passées de telle sorte qu'il n'en restait que ce qu'on pouvait tirer de maigres rubriques de presse. C'est parmi des simplifications monstrueuses que nous vivions tandis que nos idées bougeaient sans cesse, nombreuses, et si c'était la fuite qui nous chassait de contextes qui nous échappaient, c'était une fuite forcée, nous nous détachions parce que nous étions épuisés, toute une journée entre des émissions d'informations et des communiqués de presse n'aurait pas pu nous en apporter davantage pour nous éclairer sur la situation. Mais lorsque nous nous détournions des informations qui ne couvraient en rien ce qui se passait effectivement et que nous, nous cherchions dans le domaine qui était le nôtre et qui ne se laissait pas falsifier, où notre recherche pouvait se donner libre cours, nous nous voyions tout de même obligés d'agir conformément aux données méthodiques que nous avions choisies. La seule possibilité que nous avions de venir à bout des conditions de la réalité quotidienne consistait pour nous à conférer à nos décisions et à nos démarches une extrême discrétion. Les faits venaient contredire notre opinion selon laquelle tous les phénomènes étaient clairs, trouvaient une explication. Le repli dans l'incompréhension des événements maintenait le statu quo du monde. Afin d'avancer, nous nous fabriquions des modèles en noir et blanc et c'est en nous limitant au pour et au contre, au oui ou au non que nous prenions nos décisions. Le parti que nous avions choisi et pour lequel nous nous mobilisions représentait une notion déterminée, stable, même si en son sein se produisaient de constantes déviations. Nous affrontions les moments d'incertitude en radicalisant notre point de vue politique. Lorsque nous apprenions qu'il existait des différences d'opinion, des différends dans la direction du Parti, nous nous disions qu'au fond de lui-même le Parti restait le même. Même si, dans les alternatives brutales que nous opposions à la complexité, bien des choses ne pouvaient se vérifier concrètement, notre projet, du fait que nous étions si nombreux à agir avec les mêmes intentions, devait un jour, disions-nous, se révéler juste. Du fait que nous donnions un sens à notre activité en définissant une ligne directrice, nous pouvions en arriver à la composition d'un tract illégal, à la transmission de la consigne à la cellule, à l'hébergement d'un camarade poursuivi, au départ pour l'Espagne. Regardant vers la cuisine, les yeux fixes, là où la peinture rapée des murs, fissurée près du plafond, reflétait la lumière de la lampe, je me rappelai ce qu'avait dit Heilmann à propos du filtre qui recouvrait nos sens et ne nous permettait de percevoir que ce que notre cerveau était en mesure de traiter. Nous nous accommodions,

selon lui, d'une bande minuscule du spectre dont nous comprenions uniquement ce dont nous avions besoin et pour lequel la plus simple des explications était toujours la bonne. Nous faisons une sélection, avait-il dit, parmi ce qui fondait sur nous dans le désordre, ce qui se laissait insérer dans la chaîne de nos expériences. Jusque là cela eut été naturel, mais les réactions de certains autres prétendaient que ce que nous avions perçu ne pouvait être à la portée de notre entendement. Même aux cours du soir où nous prétendions, quant à nous, élargir nos connaissances, on exprimait des doutes quant à ce que nous avions vraiment saisi des divers sujets abordés. Nous n'avions droit qu'à un secteur déterminé, limité de la pensée. Ce qui était bon et facile pour un étudiant était pour nous un fruit défendu. Jamais la haine en tant que moteur de l'étude ne m'était apparue plus nettement qu'un soir au musée de l'empereur Friedrich, lors d'une discussion qui eut lieu après une visite guidée, où un historien de l'art apprenant que Coppi et moi étions des ouvriers, exprima bruyamment son étonnement sur nos connaissances et ne cessa d'attirer l'attention de l'auditoire sur nos origines. A ma gauche, dans le coin, il y avait en l'étagère avec les livres au-dessus de la banquette qui servait de lit, je tentai aussi de me représenter la table ronde au milieu de la cuisine, les chaises aux formes diverses, le buffet avec la vaisselle, le linge et, du logement voisin, me parvint de nouveau la voix de la radio, d'une netteté stridente maintenant, annonçant la loi sur le crime de trahison envers le pays, qui prévoyait la mort par décapitation pour chacune de ces méprisables créatures, comme on disait, qui gagnaient leur honteux salaire grâce à l'espionnage et au sabotage. A Assise il y avait un char de feu tiré par deux chevaux rouges, dans lequel Saint François partait du toit de la maison aux fins caissons vers un ciel vert, et à la vue de ce tableau je ne savais pas très bien si le fait d'établir un lien entre les moines en robe brune accroupis en bas, endormis, et moi, recroquevillé là dans ma veste de cuir, témoignait de ma lucidité ou de mon trouble. Mais à ce moment mon attention fut attirée par un léger grincement du plancher et comme un vague mouvement du linoleum qui le recouvrait. A l'ancien emplacement de la table, une des planches exerçait une pression sur le revêtement et comme celui-ci était légèrement soulevé, la brèche affûtée éclata et le linoleum se déchira en craquant presque jusqu'à la hauteur de mes pieds, et je me hissai le dos au mur jusqu'à la fenêtre, les mains appuyées sur le rebord, les épaules à moitié à l'extérieur. Ce qui se passait là sous mes yeux était pénible, mais je ne pouvais apporter aucune aide car, paralysé, je ne pouvais faire un geste en avant, chaque fois que j'essayais de tendre les bras, je me retrouvais poussé en arrière vers la fenêtre. Dès le premier craquement je sus que quelqu'un s'était terré là et lorsque la planche arrachée s'écarta je reconnus la main toute recouverte de poussière de

mon père, son large poignet et ses solides articulations, son bras émergea du plâtre, son visage était encore enfoui dans l'étaupe qu'on avait fourrée entre les madriers, je voulus l'aider mais j'étais tellement penché par la fenêtre que le moindre mouvement m'aurait fait tomber au dehors. A quoi pouvait-il ressembler, pensai-je, après un temps si long passé sous le plancher, près de trois ans, que d'efforts il a dû déployer avant de parvenir à faire sauter les planches clouées et le revêtement de linoleum collé par-dessus. J'imaginai son visage, remarquant à peine que j'avais glissé sur le rebord de la fenêtre et étais suspendu au-dessus de la rue, mais ce que je vis, ce n'était pas son visage et je tentais de m'expliquer pourquoi cette masse grise comme de la glaise, avec pour nez un bloc grossier, des orbites profondément enfoncées, la bouche, une entaille brutale, ne voulait pas ressembler au visage de mon père, alors que c'était bien lui qui était couché là. Cela vient de la difficulté qu'il y a à se représenter quelque chose, me dis-je, à le rendre compréhensible. Tandis que d'un coup de pied je me détachai, m'envolant par-dessus la fosse aux rails, je pensai combien il était étrange que nous ayons toujours vécu avec tant de certitude parmi les choses, comme si elles étaient effectivement ce pour quoi elles se faisaient passer. Je pus encore ressentir brièvement l'impression de triomphe liée au fait que nous nous étions mis d'accord sur une réalité, que nous avions conclu ce pacte exceptionnel et audacieux consistant à dénommer et à évaluer tout et à l'enfermer dans notre conscience, mais ensuite je compris tout en planant étendu sur le dos, que ce n'était pas du tout cela, que ce qui était évident et objectif plongeait dans une cohue, où tout s'épiait, s'étranglait et au-dessous encore de l'innommable, de l'indéfinissable, rien que des balbutiements. Comme j'avais perdu l'usage de la parole il n'était plus possible de constater ce qui, à coup sûr, aurait dû, en vérité, arriver. J'étais tombé très loin de ce que je savais sur la nature de cette gare au-dessous de moi, il était impossible de remémorer tous les détails qui composaient cet édifice, je savais simplement que je l'avais vu souvent, et ensuite vint une place légèrement arrondie avec des fiacres et des taxis, puis un escalier extérieur, un portail, puis des murs en clinker, des arcs à ornements mauresques et à rosaces, puis ce furent des halls à guichets, des contrôles, des quais, le choc des tampons, des gens allaient et venaient avec des valises, il y avait là quelque chose qui pouvait être une gare, mais il manquait l'indication signalant l'emplacement de la gare, dans quelle direction allaient les voyages partant de là, même l'époque était impossible à préciser, les vêtements, les véhicules semblaient parfois appartenir à des décennies passées. Autant l'existence parmi toutes sortes d'alternatives avait été simple et convaincante, aboutissant toujours à des décisions, autant elle passait vite, naturellement même, à un état où tout

était imprévisible, seul le sentiment que ce que nous faisons était juste, qu'il ne pouvait en être autrement, subsistait encore, j'avais encore en moi le sens de l'orientation, en me retournant pour laisser glisser mon regard sur la verrière noircie de la gare je savais qu'à ma droite je trouverais une large rue et déjà je volai très très bas au-dessus d'un groupe d'arbres, le long de la façade à colonnes d'un musée rempli d'os préhistoriques, de végétaux et de coquillages pétrifiés, je jetai un coup d'oeil dans la lumière tamisée des salles que j'avais parcourues le dimanche avec mon père et de nouveau apparurent des cimetières, je dus agiter mes bras pour m'élever, afin de ne pas rester accroché aux monuments de pierre et ensuite, tournant de nouveau à droite, je planais au-dessus de terrains de sport avec des obstacles, des bacs de sable, des chevaux de bois et sur les cendres de la piste de course, en formation serrée, se tenaient les hommes en noir, bras dessus bras dessous, ils venaient de se mettre en mouvement, très lentement, étroitement accrochés les uns aux autres suivant le mouvement des aiguilles d'une montre, ils s'écartèrent au pas cadencé de celui qui se trouvait à l'extérieur droit de la rangée et marquait le pas sur place, sur l'herbe dure et sèche du pré, et quelque chose bougeait devant eux, fait de membres, de corps, ils chassaient des prisonniers devant eux qui se soutenaient réciproquement, se tiraient et se traînaient, car beaucoup étaient blessés ou déjà morts, pas un son ne parvenait de ce groupe, et à l'hôpital aussi, au bout de ce terrain, tout était silencieux derrière les fenêtres très éclairées, c'est là qu'ils gisaient, déchiquetés, couverts de sang, les uns à côté des autres, les uns au-dessus des autres, jetés par terre, ça et là un soldat passait d'un pas lourd parmi eux, les frappait avec un fouet de fer, puis tournant une fois encore à droite ; pénétrant dans une gorge étroite, tombant soudain presque jusque sur le sol, je retrouvai l'angle que rejoignait la rangée de maisons dans laquelle j'habitais. Mon vol m'avait fait faire le tour de quelques quartiers, l'univers connu était proche mais j'eus quelque peine à le reconnaître à cause d'une légère perte d'énergie, rapide et imperceptible comme le mouvement d'une paupière qui se ferme, mon passage d'un niveau à un autre s'était effectué presque sans que je le constate et pourtant les dispositions, les lois en vigueur étaient totalement différentes les unes des autres et parce que subsistait l'habitude d'estimer que tout nous concerne, que tout est matériel, que nous sommes à la merci de tout - à la vie et à la mort - tout ce qui était si étranger était le seul univers possible, chargé directement de toutes les exigences et de tous les dangers, un monde autre que ce monde gris, de plomb, était impensable, c'est ici que tout se déroulait, il fallait que les maisons fussent aussi pesantes et insensibles, les rues aussi pleines de noirceur, le ciel aussi bas et plombé, il n'y avait rien d'autre à faire que de nager ainsi dans l'air, d'avancer en tâtonnant le long des murs, des

poteaux, des gouttières, on ne pouvait ignorer les tas de morts sur le terrain, pelletés par la rangées de bras de métal qui avançaient inexorablement, lentement, obéissant à leur mécanisme qu'on venait de remonter et l'hôpital était là-bas, aucun gémissement, aucune plainte n'en sortait, la mécanique au dehors se mouvait elle aussi sans le moindre cliquetis ni tic-tac et il aurait été impossible de décrire dans quelles rues, dans quelle ville, à quel moment cela se passait, et pourtant chaque processus était naturel, c'est seulement de cette manière, les pieds d'abord, de nouveau sur le dos, par la fenêtre, que je pus revenir dans la cuisine et c'était la même cuisine que je venais de quitter, la cuisine dans laquelle brûlait l'ampoule électrique, au-dessus du plancher entre les lattes éclatées duquel était couché mon père. Je voulais simplement m'assurer, lui dis-je maintenant que j'étais capable de parler, comment étaient les choses au dehors, si tout était resté en l'état au dehors, parce que je ne pouvais pas considérer comme vrai ce qui se passait dans la cuisine et tout en regardant autour de moi j'avais acquis la conviction que les rues, les maisons, les places et les jardins publics étaient vraiment tels qu'ils devaient être et que, de ce fait, rien non plus ne pouvait être dénaturé dans la cuisine. Et comme aucun doute ne subsistait plus, la masse de glaise pouvait prendre les traits du visage qu'il devait représenter. Mon père se redressa. Ses cheveux coupés courts, raides, étaient pleins de morceaux de calcaire, ses lèvres étaient gercées, ses narines et ses paupières collées, il s'appuya sur les coudes, j'attendais que ses yeux s'ouvrent, que ses lèvres remuent.

Te souviens-tu de l'aspect de la Pflugstrasse, demandai-je à mon père, et peux-tu décrire les quartiers qui l'entouraient ? Mon père pensa d'abord à notre porte d'entrée avec le numéro sept. Elle se composait de deux lourds panneaux qu'étaient deux longs crochets de fer, et de vitres grillagées. S'il se détournait de la surface extérieure aux profils sculptés de lignes ondoyantes, son regard tombait sur la construction de briques rouges de l'autre côté de la rue. C'était l'immeuble isolé abritant l'école primaire, à trois étages comme il lui semblait, avec des corniches sous les fenêtres et quelques marches conduisant vers l'entrée. À côté, une clôture de fer forgé sur un socle de pierre s'étirait devant la partie étroite de la cour dans laquelle un parterre de légumes avait été aménagé parmi les buissons. Puis venait la cour plus grande recouverte de gravier, s'étendant jusqu'à l'arrière du bâtiment. Sur les côtés se dressaient des murs coupe-feu, plus hauts que l'école, au fond de la cour il y avait des ateliers et de petites fabriques avec des cheminées et des rangées de fenêtres noires de

suie. Si, après avoir traversé la rue pavée, il se retournait de nouveau pour voir notre maison il découvrait le grand bloc qui s'alignait à sa gauche. La façade avec ses balcons en forme de loggias, ses ornements de stuc aux courbes généreuses attirait l'attention parmi les autres immeubles de rapport. Ici habitaient des agents de police et leurs familles, le plus souvent fonctionnaires de rang moyen qui avaient leur bureau dans les chancelleries et les casernes de la Chausseestrasse. L'immeuble était au bout de notre rue, à l'angle de la Wöhlertstrasse. On l'appelait la maison des hannetons d'après la couleur des uniformes de ses habitants et mon père nous disait qu'elle nous valait d'être en sécurité car il ne viendrait à l'idée de personne que dans le proche voisinage d'une telle surveillance entraient et sortaient des camarades dont certains, après trente-trois, se cacheraient là souvent pendant des semaines. Dans la cuisine du deux-pièces que mes parents avaient loué à Warnsdorf dans le sous-sol d'une villa, mon père faisait les cent pas et tentait de se rappeler notre logement de Berlin. En bas, dans le porche, étaient accrochées les plaques portant les noms des locataires écrits à la main, ils changeaient souvent ou étaient recouverts d'autres noms, à droite et à gauche des escaliers conduisaient vers les ailes latérales, dans la cour les poubelles de bois stationnaient devant l'appentis en bois dans lequel se trouvaient encore des cabinets à notre arrivée, il ne se souvenaient guère des marches qu'il montait et descendait chaque jour, mais la vue par les fenêtres du mur du fond dans le bâtiment sur la cour restait claire dans son esprit, quatre étages plus bas, sur le ballast, des rails aux multiples ramifications, les trains enveloppés de fumée et, la nuit, les lettres lumineuses A et E et G de la fabrique de compteurs venaient éclairer nos pièces. Ce qui comptait pour moi, c'était de recevoir confirmation aussi précise que possible de la réalité dans laquelle s'effectuait - après l'absence pour quelques secondes de toute douleur physique - l'action immédiate, tangible, où toutes les libertés étaient concevables et où toute fuite était pourtant impossible, où nous avons été tirés brutalement de toutes nos impuissances. Il fallait ouvrir les yeux tout grands, il était pénible d'assumer les conséquences de tout ce que nous avions vécu. Il y avait l'Invalidenstrasse, avant d'arriver au musée, à côté de l'église du Bon Secours nous voyions un taxi vert à bandes composées de rangées de carreaux noirs et blancs. De la main tendue de l'argent tomba dans l'autre, levée. A cet argent était suspendu, grondant, le marché boursier. C'était du blé, du charbon, de l'huile qui coulaient dans la main plate au-dessus du volant, qui encaissait. Dans un geste large, l'autre déjà disparaissait parmi les manteaux, les vestes, les jupes. Peut-être était-ce un instantané de cette sorte qui nous accompagnait lorsque, venant de la Chausseestrasse, nous passions devant le musée géologique pour nous diriger vers le musée d'histoire naturelle,

car c'était surtout lui que nous visitons le dimanche. Sur la place devant l'édifice de style néo-classique au portail orné de figures, de rosaces, de galeries, de colonnes, se dressaient de grands arbres, deux hêtres à droite du chemin central, un chêne et un hêtre à gauche et entre les intervalles séparant les arbres on avait disposé des troncs silifiés de l'ère secondaire. Si bien que nous avions déjà un aperçu des fragments chatoyants de la préhistoire avant de pénétrer dans le vestibule et de voir la grande salle à la verrière où se dressaient les sauriens. Mais la plus grande de ces bêtes, longue de vingt-trois mètres et haute de douze mètres, mon père ne la connaissait pas. Le squelette venait d'y être installé cette année-là, ramené des collines de Tendaguru en Tanzanie. Il atteignait les barres du plafond : un cou avec sa tête minuscule, en réalité plutôt un bout de colonne vertébrale muni d'yeux, de narines et de dents fines et pointues dont la boîte crânienne à peine esquissée ne paraissait guère suffisante pour maîtriser les mouvements de l'énorme corps. Le brachiosaurus végétait au bord des lacs et des fleuves, sa masse de chair se hissait paresseusement du marécage, arrachait les feuilles et les fruits des cycadeoïdes, des filicinées et des eucalyptus, puis retombait avec un grand floc dans les eaux bourbeuses. Nous avions étudié ces molosses surdimensionnés qui se dandinaient avec leurs gueules de sauriens et leurs griffes de tortues, nous les avions imaginés râlant, faisant crisser leurs dents, nous les voyions, parfaitement inoffensifs, tourner la tête, sans défense lorsque, trop tard, ils prenaient conscience de la douleur qui montait de la pointe de leur queue, morsure de carnivores plus petits, adroits, sautillants, dressés sur leurs pattes de derrière. Ils avaient quelque chose d'émouvant ces paisibles mammifères qui, il y a des centaines de millions d'années avaient dégénéré dans les coins perdus, atteignant une taille que l'on ne revit plus jamais et que cette croissance démesurée conduisit à leur perte, exposés qu'ils étaient aux voltigeurs et aux chasseurs, aux pillards empressés, rapides, rusés. Alors la main de mon père désignait un squelette, suivait l'épine dorsale bombée, esquissait des cercles autour des omoplates tombantes et déjà surgissait autour de nous le paysage dans lequel notre propre vie parcourait ses premières phases. Même si ces formes gigantesques prenaient vie parmi les roseaux, l'herbe des steppes, les myrtes et les palmiers mangroves, ce qui prédominait dans notre imagination c'était tout de même l'archéoptéryx fossilisé, de la largeur d'une main, dont la fine silhouette aux côtés minces entourée de l'empreinte des plumes de la queue et des ailes largement déployées était fixée dans la plaque de calcaire. La tête pointue ressemblait à celle d'un lézard aux mâchoires étroites dentelées, la queue longue et fine, le plumage sortait de l'articulation des bras, hachuré comme l'esquisse d'une probable victoire sur la pesanteur, d'une manière nouvelle, ailée, de se mouvoir, les griffes

étaient encore tendues comme si elles avaient lâché brusquement une branche, le corps avait été fixé en plein vol dans l'état transitoire d'une forme de vie à une autre et chaque fois, alors que nous venions du pêle-mêle des dinosaures, nous étions attirés vers cet oiseau reptilien, cet Icare de la genèse biologique. Mais ensuite il y eut encore un autre musée, ses murs en clinker noirs de suie le faisaient ressembler à un entrepôt sur la grande place de la gare à Brême, à l'angle de la rue en face de l'hôtel Columbus, l'arrière touchant les rampes de déchargement des fruits et légumes de la gare de marchandises. Le chemin conduisant à ce musée passait par le pont de la Weser et la cour de la cathédrale, près de l'hôtel de ville et des remparts, à droite le parc montant vers la pépinière avec le moulin au-dessus du fossé de la ville, à côté de l'hôtel Hillmann notre route passait dans la cohue des automobiles et des tramway vers les nuages de vapeur qu'on voyait déjà s'échapper des locomotives, et ensuite nous entrions dans le hall jusque devant les rangées de piliers qui, sous la haute verrière, conduisaient vers les vastes horizons des continents. Des pieux sculptés, des mâts et des toits de temples s'élevaient derrière les plantes tropicales serrées dans des caisses, je tirais vers la droite mon père qui me tenait pour prendre la diagonale, en direction des pygmées qui se tenaient devant leur hutte ronde et basse, la femme immobile, sa main gauche tenant l'enfant assis sur sa hanche et le pied appuyé sur la ceinture de son pagne, sa main droite levée vers son collier de dents de léopard, elle avait détourné son visage et regardait devant elle, les yeux mi-clos, pensive, ainsi que l'homme agenouillé sur la paille, qui oubliait le travail posé devant lui : lisser et assembler des feuilles. Un singe était couché à son côté, il était venu jouer, avait eu envie de dormir, son bras encore tendu s'était affalé. Ils venaient des forêts humides d'Afrique équatoriale, sillonnaient le pays en vivant de cueillette et de chasse, la jungle ne leur permettait pas de se sédentariser, la hutte leur servait d'abri pour peu de temps, ils ne possédaient que de rares ustensiles, un arc et des flèches, ils étaient en voie d'extinction. Ils avaient construit leur nid en forme de coupole parmi les racines et les broussailles, soutenu par des branches courbées, recouvert de feuilles, enveloppé de fines lianes, une coquille d'escargot plongée dans l'obscurité. Tout autour, à l'infini, s'étendait la forêt vierge bruisant de jacassements, de grognements et de cris. Ici, le défrichage de la minuscule clairière, la construction rapide avant la tombée de la nuit, la vie de nomades le long des fleuves et des chutes d'eau une fois que la hutte se fût de nouveau fondue dans la végétation, tout s'était concentré en une longue attente. Pas plus grands que l'enfant de six ans que j'étais, les habitants des forêts étaient là, silencieux, retenant leur souffle dans le silence rempli de bruissements et ils ne remarquaient rien lorsque, du bout des doigts je touchais leur peau

sombre qui brillait d'un éclat mat. Il y avait aussi des Bédouins devant leur tente, des aborigènes d'Australie avec des lances et des lance-pierres, on pouvait voir les habitants tatoués d'une maison sur pilotis des îles Salomon, des huttes de roseau tressés avec art, de Samoa, des jardins japonais, des temples et des objets du culte de Birmanie, de Corée, du Tibet, des huttes de neige des Esquimaux, des totems d'Indiens de la Prairie, mais c'est surtout la famille de Pygmées qui s'était gravée dans ma mémoire. Je questionnai mon père sur notre rue à Brême, car je voulais comparer mes impressions avec mon propre souvenir qui remontait aux premières années de ma vie et avait laissé en moi une image plus précise, plus nette que la Pflugstrasse. A l'époque nous revenions par le pont de la Weser en direction de la vieille ville, aux pontons en-dessous de l'église Saint Martin étaient amarrés les bateaux à vapeur, il y avait parmi eux un bateau à aubes, qui se rendait à Hemelingen et Delmenhorst, vers le port, et à Vegesack. Passant par les portes du pont ornées de tourelles pointues auxquelles étaient suspendues les poutrelles en fer arqué, nous voyions à notre droite sur la langue de terre au milieu du fleuve le quartier séculaire qu'on appelait la merveille, dont les hangars et les entrepôts s'étendaient jusqu'aux bâtiments de la cour d'asphalte qui avaient tout du château fort, où commençait le pont de l'Empereur avec ses arches puissantes. De l'autre côté, le long d'une ramification du fleuve, des barques étaient amarrées sur la rive sablonneuse. Une passerelle conduisait de la presque-île vers la berge confortée à l'aide de pierres de taille où, partant de la chaussée de la digue, se trouvait l'embranchement de la Brautstrasse. C'est ici que s'arrêtaient les rails du tramway à une seule voie tiré par un cheval pendant la guerre, dit mon père, et au coin de la Westerstrasse se trouvait le bistro où Ebert, après avoir abandonné le métier de bourrelier, avait été débitant de boisson. Plus tard, dit-il, le bistro s'était appelé Au premier Président de la République allemande. Je tentai de me rappeler la Grünenstrasse. Ne montait-elle pas depuis la Brautstrasse, demandai-je. J'avais l'impression d'avoir quitté la maison en courant pour aller à l'épicerie Wempe en face de l'endroit où débute la rue, à côté de l'école primaire avec son portique. Mon père n'en avait aucun souvenir, selon lui, la Grünenstrasse s'étirait tout droit, à droite la boucherie de Ziehm, la crémérie de Mertens, la ruelle étroite tournant vers la digue qu'on appelait Kurze Strasse, puis quelques débits de boisson, des entrepôts, des écuries, l'atelier du vitrier Bachmann et derrière notre maison, au numéro vingt-trois, les cours entourées de murs de la fabrique d'ardoises, de l'établissement de torréfaction, l'immeuble du bureau d'étalonnage des poids et mesures. Avant de pénétrer dans la Grünenstrasse, je revis devant moi, de l'autre côté de la Westerstrasse, sur la Place du Nouveau Marché, l'abreuvoir des chevaux, le bord rapé de la fontaine, le long bras de la

pompe, les poteaux de pierre auxquels les cochers de la brasserie attachaient les brides, et lorsqu'ils entraient dans le bistro, les chevaux aux harnais garnis de cuivre plongeaient la gueule dans l'eau. Le quartier de la ville qui vivait dans mon souvenir était différent de celui auquel mon père pensait à ce moment. On pouvait reconstituer le squelette des rues. Nous nous dirigeâmes vers notre maison. Le carré était fermé par la Häschenstrasse avec l'atelier de constructions mécaniques de Bestenbostel et la brasserie de Haake, plus loin il y avait la Grande Allée qui conduisait au pont de l'Empereur et au Grünenkamp, un terrain où se tenait le marché franc de l'automne, tout au bout de la rue il y avait la gare de Neustadt, là mon père se voyait roulant en bicyclette, passant près de la brasserie Kaiser, de la grande brasserie Haake Beck, du moulin à riz, puis sur le pont de chemin de fer, sur la passerelle de bois à côté des trains de marchandises en direction des chantiers de la Weser. Je m'attardais à la maison où nous occupions le dernier étage. Du palier, un escalier étroit et raide conduisait dans le coin cuisine, par la fenêtre on voyait les jardins derrière les maisons, séparés les uns des autres par des palissades et des murs et, au-dessus des toits des maisons à côté de la digue, les rangées de pignons de la cour asphaltée avec leurs palans dépassant des lucarnes. Ce que je possédais encore de mon enfance ressemblait au territoire qu'on attribuait aux pygmées. Tout ce qui m'était arrivé ici s'était concentré en un espace réduit imposant où j'avais un sens aigu pour les directions, les volumes et les signes comparables à des rébus, qui prenaient vie lorsque mon regard allait s'y plonger. De même qu'on pouvait pressentir derrière un tas de feuillage les énormes forêts avec leurs fourrés, leurs chutes d'eau, leurs animaux sauvages, de même les cours et les ponts, les hangars et les digues, les baraques de foire et les coins des rues s'assemblaient en un tissu dans lequel on pouvait déchiffrer toute une ville, il n'y avait ici aucune distance, tout était dominé par le sentiment de la proximité et il suffisait de déplacer légèrement l'angle de vue pour se le représenter. Nous étions constamment plongés dans des odeurs de malt et de café mélangées aux émanations de la fabrique de savon de l'autre côté de la rue. Le soir, nous collions le savon dans du papier, dit mon père, nous emballions les morceaux dans des cartons, c'était du travail à domicile qu'on avait réparti entre les habitants de la rue. C'est ainsi que mon père vécut les événements de sa vie dans l'univers limité, replié sur soi où s'accumulait le matériau de mes commencements. J'avais à peine plus d'un an lorsque j'entendis les salves des fusils, le claquement des mortiers, mais ces impressions n'entrèrent vraiment dans ma conscience que plus tard, à travers les récits qui m'en furent faits. Le matin du quatre février dix-neuf-cent-dix-neuf, ma mère se tenait à la fenêtre et me portait sur son bras lorsque on s'est battu dans notre rue. Nous ne savions pas, dit mon

père, si les soldats de la caserne des fortifications de Neustadt étaient encore de notre côté ou s'étaient déjà joints aux gardes blancs qui occupaient le centre de la ville, ainsi que nous l'apprirent les agents de liaison, et qui pénétraient dans la nouvelle ville par la porte de Bunten. C'est sur le pont de la Weser que s'étaient retranchées nos unités, nous tentions de nous frayer un passage jusqu'au Conseil ouvrier du chantier naval, de passer le pont de l'Empereur jusqu'au bâtiment de la Lloyd, la porte des abattoirs, le bruit courait qu'un train militaire se dirigeait vers le pont du chemin de fer pour barrer la porte St Etienne. Pendant le récit de mon père je voyais la caserne devant moi, les bâtiments de briques rouges autour du champ d'exercice, les arbres noirs étetés contre la clôture à claire-voie, la porte avec les guérites, je voyais la Grande Allée avec au milieu le chemin de la promenade, sur les côtés les rails du tramway, j'entendais les sifflets des fabriques du port qui appelaient sans interruption, pour encourager les combattants. Depuis le centre de la ville des sections de corps francs avaient avancé par la Martinistrasse jusqu'au pont de l'Empereur. Près de Sankt Pauli, sur la place du Nouveau Marché, dans la Johannisstrasse on tirait, depuis les rues latérales, par-dessus les toits, les murs des jardins, arrivaient les insurgés, les révolutionnaires isolés, je voyais maintenant tout cela très nettement, depuis la fenêtre de notre logement j'avais déjà tout enregistré sans comprendre, mon père était parmi ceux qui, là-bas, se glissaient par-dessus les bardeaux, dans les rafales de neige, se jetaient dans les arbres, descendaient vers le chemin longeant la digue et lorsqu'il décrivit comment ils avancèrent lentement depuis la forteresse sur le rivage jusqu'à la Grande Allée, à la tête du pont, comment ils se faufilèrent le long du parapet couvert par le feu des marins de Cuxhaven, je vis suspendus au-dessus de moi les voûtes rivées du pont, leurs poutres entrecroisées, des mines vinrent exploser sur le sol, une flamme bleue surgit d'une conduite à gaz qui venait d'éclater, les ouvriers de l'autre côté sur le pont de la Weser avaient été vaincus, dit mon père, de leurs barricades dressées à l'aide de charrettes, de caisses, de planches, de matelas, montait une épaisse fumée noire, les cloches de la cathédrale sonnaient déjà la victoire de la contre-révolution alors que nous nous trouvions encore au milieu du pont de l'Empereur, là-bas, au pied de l'arche de fer d'où partait le chemin vers la cour asphaltée. A l'instant même où je fus touché je vis un matelot se précipiter sur la canalisation de gaz, il la contenait avec son corps, à quoi bon, me demandai-je, son uniforme brûlait déjà, lui-même brûlait, quelques hommes rampèrent vers lui pour le tirer de là, ils ne parvinrent pas à le détacher tellement il s'était accroché, et c'était d'ailleurs inutile, et mon père fit une grimace de dégoût ou de rage, toute la journée, dit-il et la nuit qui suivit, les combats persistèrent. Le groupe dont faisait partie mon père

avait réussi à atteindre la rive en face et à parvenir jusqu'au passage souterrain du chemin de fer près de la porte Saint Etienne, puis jusqu'aux quais où ils connaissaient chaque recoin, chaque cachette. Le chantier naval avait été pris par les troupes adverses, mais le personnel se rassemblait déjà pour une nouvelle attaque tandis qu'on portait mon père dans une infirmerie de fortune sous un hangar au bord de la route de Gröpelingen, c'est là qu'il est resté avec d'autres blessés pendant les jours où le gouvernement social démocratique provisoire s'attachait à dissoudre le Conseil des représentants du peuple, les Conseils d'ouvriers et de soldats. Lorsqu'il arrivait maintenant que mon père, tout en allant et venant dans la cuisine, portât ses mains à ses oreilles, c'était sans doute encore le bruit des combats de février montant jusqu'à lui qu'il tentait d'étouffer, mais ce qui nous atteignait surtout durement, c'était le bourdonnement des hauts-parleurs qui montait de la rue. A nous tous, que nous le voulions ou non, on nous faisait entendre, tout près de nous, tout ce qui concernait chaque phase des événements qui se déroulaient à Berlin. Sans discontinuer, les annonces nous agressaient, surgissant des fenêtres voisines, interrompues seulement par de la musique militaire et des vociférations. Celui qu'on appelait le Duce avait été reçu la veille à la gare de la Heerestrasse, au retour des manœuvres en Mecklenbourg et il était en route maintenant, le soir du vingt-huit septembre, pour le champ de mai derrière le stade olympique où il se tiendrait au côté du Führer, comme on disait, et parlerait au monde. Lorsque mon père pensait aux journées de février, on sentait bien que pesait sur lui un fardeau dont il ne parvenait pas à se débarrasser. Il y avait là ce hangar, une écurie de l'entreprise de transports Neukirch entièrement vidée, il y avait le pansement tout poisseux de sang autour de son épaule d'où le chirurgien, le seul qui fût du côté des travailleurs, lui avait tiré la balle. La femme avec la voiture d'enfant reçut de la patrouille de police l'autorisation de passer, sous la couverture, à côté de moi, ma mère avait caché quelques betteraves, un morceau de pain, chaque soir elle venait auprès de mon père, au bout d'une semaine il était de nouveau sur le chantier naval que les travailleurs et les matelots avaient repris. C'est là que leur Conseil résista encore près de deux mois, seul poste révolutionnaire de la ville où la bourgeoisie avait une fois de plus raffermi son pouvoir. Tout le dilemme de ce combat inégal était encore présent à l'esprit de mon père, il ne cessait de s'y confronter. En novembre, en décembre, pendant la double domination, c'avait été comme à Saint Pétersbourg un an plus tôt, les cafés, les cinémas, les théâtres étaient combles pendant que les travailleurs défilaient dans les rues, sur la perspective Nevski passaient en carrosse des gens pour qui le simple fait d'évoquer la révolution était une insulte. Mais ce qui nous manquait à nous, dit mon père, c'étaient les

charges de l'Aurore qui leur arrachaient le sol sous les pieds. A côté de la ville rouge, la nôtre, proclamée République socialiste indépendante le dix janvier, la ville des bourgeois, des négociants, du commerce mondial, existait toujours. Lorsque le soixante-quinzième régiment d'infanterie, de retour du front, arriva à Brême le jour de l'an, son chef, le commandant Caspari, avait déjà pour mission d'écraser la rébellion et de restaurer le sénat. Vus des fenêtres de l'hôtel Columbus et de la véranda de l'hôtel Hillmann où les bourgeois en vêtements de fête célébraient le début de l'année, les soldats accompagnés de leurs officiers l'épée à la main, apparaissaient comme des sauveurs. Ils furent acclamés depuis la place de la gare jusqu'au-delà des fortifications. Tout comme les fils de la ville, la rose au fusil, avaient été envoyés à la guerre de conquête de l'Empire, les survivants qui se laissaient conduire pour protéger la grande bourgeoisie, étaient couverts de fleurs. Mais sur la place du marché ces hommes dont l'état-major avait exigé l'accès libre aux casernes, furent reçus par l'autre pouvoir qui, à cette époque pouvait encore s'affirmer. Alors qu'ils venaient à peine de vider les coupes de champagne qui leur avaient été présentées par les clients de l'hôtel, ils se trouvaient maintenant face aux Conseils de soldats, et il était même possible que la solidarité les gagne, que surgisse un bref instant de conscience de classe, aussi remirent-ils, avant même d'atteindre la caserne, leurs armes aux unités révolutionnaires. Cette ville, disait mon père, où les patriciens se promenaient dans les parcs, où les fournisseurs venaient vers les villas chauffées de la Contrescarpe et de la route stratégique de Schwachhaus, où dans les quartiers ouvriers on avait faim et on gelait, cette ville où la volonté désespérée de poursuivre la révolution se heurtait à la tradition opiniâtre, était maintenant l'objectif de l'attaque dont on discutait autour des tables où les ministres et généraux élaboraient leurs plans. De la part d'Ebert à qui Brême tenait particulièrement à coeur en souvenir du temps où il y fut apprenti bourrelier et débitant de boissons, les directives partaient chez Noske, ancien compagnon vannier dans une fabrique de voitures d'enfants, passé de l'association des bûcherons dans le commerce des gourdins, appelé à Berlin après sa victoire sur les marins de Kiel, nommé ministre de la Reichswehr, commandant en chef, de chez lui elles passaient à l'état-major du dixième corps d'armée et à l'état-major de corps d'armée de Lüttwitz où les tâches étaient réparties aux autorités civiles fidèles au gouvernement et au commandant Gerstenberg, qui devait préparer l'encercllement militaire. Avec l'aide de responsables des syndicats, Caspari fit recruter parmi les soldats et ceux-ci, de retour dans la garnison où, bien que démobilisés, encore rodés et entraînés ils étaient de nouveau soumis aux ordres de leurs officiers, préférèrent se joindre à un bataillon de volontaires plutôt qu'à la compagnie aléatoire des travailleurs en lutte. Ils

se rassemblèrent à Verden et furent de nouveau mis sur le pied de guerre, comme ils en avaient l'habitude, ils reprirent en mains les canons, lance-flammes et chars qu'on leur avait envoyés de Berlin. A la mi-janvier, lorsque les représentants sociaux-démocrates du peuple eurent démantelé les forces révolutionnaires dans la capitale du Reich et assassiné leurs chefs et que vint l'heure des élections à l'Assemblée Nationale où le nouveau gouvernement voulait se voir confirmé en tant que protecteur de la République bourgeoise, il fallut prendre également Brême, la dernière ville où régnait encore l'ordre des Conseils d'ouvriers et de soldats. Mais que pourrais-je en dire, se tourmentait mon père, on ne peut pas expliquer ce qui s'est passé, tout nous a dépassés à une telle allure, tout a été tellement différent de ce qu'on a écrit ensuite dans les livres, tout ce qui nous concernait a été éliminé, dans les journaux, les revues on ne voyait jamais que les troupes qui compensaient leur défaite à la guerre par une victoire sur leur propre nation. Et il ressentait une fois de plus le coup qui l'avait projeté en avant, c'était comme si quelqu'un te donnait un coup sur l'épaule, dit-il, et comme si l'épaule était nue, et je portais pourtant ma grosse veste. Tout, dit-il, était faussé, on ne pouvait faire que des conjectures, ici, dans notre coin, les événements historiques se déroulaient par-dessus nos têtes, ils ne s'intéressaient pas le moins du monde à nous. Lorsqu'ils le traînèrent sur le pont il vit devant lui les clochers émergeant de la masse sombre des maisons, les deux tours de la cathédrale, le cloché penché de l'église Notre-Dame, les coupoles superposées de la tour Ansgari, la flèche ronde de Saint Etienne et, au-dessus des arbres des abattoirs, les galeries, les créneaux et les pignons dentelés des maisons de commerce. La douleur ne vint que plus tard tandis qu'ils traversaient le faubourg de Gröpelung. Les mineurs de la Ruhr, avait dit un de ses camarades, avaient entamé une grève, ils demandaient que soit mis fin à l'attaque contre Brême, cent mille hommes, puis un vent glacial se mit à souffler et l'assomma et il ne se réveilla qu'au poste de secours. Il vit de nouveau le drapeau rouge flottant sur le toit de l'usine, des munitions, des armes avaient été transportées sur le chantier naval par les marins, leurs dragueurs de mines et leurs remorqueurs réquisitionnés étaient amarrés aux docks. Lorsque mon père estimait qu'il se faisait des illusions en pensant que le Conseil des ouvriers pouvait tenir encore deux mois au chantier naval de la Weser, il voyait cela dans la perspective actuelle, avec ce que nous savions de notre pays prisonnier du fascisme. Maintenant la manière dont ils s'étaient affirmés là-bas face au gouvernement qui savait bien que personne ne leur viendrait en aide, qu'ils seraient progressivement démoralisés, insensiblement écrasés avait quelque chose d'irréel à nos yeux. A quoi nous a servi notre engagement, dit-il, même si on le qualifie d'héroïque, il ne suffisait pas à stimuler d'autres gens, à les

entraîner, dans ce froid printemps la population avait perdu la force de se battre. Ils avaient, dans la tourmente de neige, porté leurs morts en terre, des appels isolés à la vengeance retentissaient encore ça et là, le cortège accablé pouvait passer dans les rues sans être importuné, les responsables de la municipalité étaient sûrs de leur affaire. Pourtant, même aujourd'hui, dis-je, il y en a qui se maintiennent. Rien que des petits groupes, répondit-il, vingt ans plus tard des groupes toujours aussi réduits et à l'époque nous nous sommes engagés pour la seule cause juste, nous luttons pour la suppression des conditions dans lesquelles se trouvait la société, nous tenions bon parce que nous croyions que, de partout, les masses s'efforceraient d'atteindre le même but. Nous ne voyions pas, dit-il, la ville croulant sous les armes lorsque, le quinze avril, nous avons appelé à la grève générale et à l'abrogation de l'état de siège, à la libération des prisonniers, à l'égalité des droits dans le ravitaillement en vivres. A titre de riposte le ministère fit fermer tous les magasins, restaurants, pharmacies, hôpitaux. Les riches s'étaient approvisionnés à temps. Ils avaient des cliniques privées, des infirmières, des sages-femmes. Puis l'usine de distribution d'eau fut partiellement immobilisée, les canalisations approvisionnant nos quartiers furent coupées. Pendant que, de l'autre côté, les riches en prenaient à leur aise, les femmes, sur notre rive, puisaient l'eau de la Weser, une eau sale et huileuse et nous faisions des kilomètres dans la campagne pour trouver quelques pommes de terre, un gobelet de lait pour les enfants. Lorsque mon père levait le poing c'était comme s'il avait voulu se maudire lui-même pour la faiblesse, l'impuissance qui avaient eu raison de lui le jour précédant le premier mai dix-neuf, au moment où la grève fut interrompue. Ce ne furent que railleries, ce ne furent qu'humiliations qui s'abattirent sur le prolétariat de Brême. Voilà ce qu'avait vécu mon père, à cet instant il ne pouvait pas se satisfaire de l'idée que moi j'entrevois la possibilité d'un renouveau. Dans le parc municipal derrière la gare et en dehors de la ville, au club sportif près de la Vahr, des jeunes gens, certains n'avaient que seize ans, avaient été armés par les édiles, équipés d'uniformes et de casques d'acier et embrigadés dans les associations de défense. Quelques années plus tard ils étaient dans la Reichswehr en uniforme noir, dans les organisations Kyffhäuser ou Escherich, ces troupes secrètes à l'aide desquelles l'état-major tentait de contourner les décrets de désarmement. Ils furent cantonnés dans les casernes des fortifications de la nouvelle ville pour y recevoir une formation accélérée. Les cris des commandements, les chants de marche brailards de cette époque retentissaient encore aujourd'hui. Je vis dans la lumière tamisée qui pénétrait par les fenêtres au niveau de la rue combien mon père avait vieilli au cours des trois dernières années, son visage était marqué par la fatigue, ses cheveux devenus gris, jamais il ne

put se défaire de l'idée que les travailleurs d'Allemagne s'étaient laissés abattre par leur propre indécision, qu'ils avaient été victimes de leur propre aveuglement. Traînant la jambe droite touchée par le tir d'une mitrailleuse tsariste, l'épaule gauche raidie après la blessure sur le pont de l'Empereur, décoré de la Croix de guerre de deuxième classe pour l'une des blessures, poursuivi comme ennemi de l'Etat pour l'autre, mon père arpenta la cuisine et, la main levée, le regard dirigé vers la rue poussiéreuse, il tentait de s'expliquer pourquoi on leur avait retiré à l'époque les moyens de lutter à un moment où la victoire paraissait possible. Et de même que m'enserrait le monde de mon père, de même se sentait-il, lui, entouré par l'autre monde, le monde de ceux qui décidaient, des liquidateurs. Les soldats las de la guerre, les travailleurs usés par la faim, la hausse des prix, le pillage, s'étaient soulevés, sans formation politique, sans chefs révolutionnaires, un mouvement de mécontentement, d'impatience s'était propagé, pour bon nombre d'entre eux l'exemple russe qu'ils avaient encore à peine compris représentait un espoir, dans les mouvements de grève, dans la constitution improvisée de Conseils tout se passait comme si débutait là aussi la domination du prolétariat. Une analyse de la situation ne leur paraissait plus nécessaire, c'était l'histoire elle-même qui les avait, eux, la majorité, appelés au commandement. Il semblait que la seule révolte du peuple avait provoqué la chute de la monarchie en place et que l'Etat attendait simplement que les travailleurs s'emparent de lui. Or, ce n'étaient pas les rebelles mais l'état-major général de l'armée, les hobereaux, la haute finance qui, au moment de l'effondrement militaire, avaient aboli la monarchie pour sauver leurs propres positions. Plus rapides que les ouvriers, les marins et les soldats insurgés, les représentants de l'armée, de la diplomatie, de l'industrie lourde et de la banque agirent les premiers, reconnaissant la situation et grâce à leur association avec la direction du plus grand parti ouvrier, ils laissèrent se dérouler une révolution apparente. Ce n'est pas seulement l'assaut des masses populaires, la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, la résolution des Conseils d'ouvriers et de soldats qui avaient fait accéder les mandataires sociaux-démocrates à des fonctions du gouvernement révolutionnaire, mais les maréchaux et les gestionnaires du capital de l'ordre ancien. A un moment où des utopies, de vagues idéaux, faisaient encore miroiter la naissance d'une démocratie socialiste, le gouvernement avait déjà conclu des accords avec toutes les institutions des classes dominantes pour écraser la rébellion. Au moment même où la classe ouvrière aurait eu besoin de son Parti comme instrument de combat, tous ses intérêts étaient trahis par la direction de ce Parti qui se préparait à cela depuis plus d'une décennie. Maintenant que se présentait une situation révolutionnaire on ne découvrirait pas seulement que tout

travail d'élucidation, toute activité organisatrice ayant pour objectif une transformation de la société, avait été évitée, il apparut aussi que, même l'illusion nourrie par Bernstein et Kautsky d'une paisible évolution vers le socialisme sur la voie de réformes, n'existait plus, mais que le Parti social-démocrate majoritaire s'était constitué en centre de la contre-révolution. Le commencement de la guerre avait déjà réfuté les théories de Kautsky et Hilferding, dit mon père. Il faut dire qu'ils nous avaient expliqué convenablement comment le capitalisme se développait en puissance financière impérialiste, mais ils avaient rejeté les conséquences belliqueuses de cette expansion. De même que nous nous laissions influencer par leurs analyses tout au long de notre croissance, de même se laissèrent-ils impressionner par la vitalité indiscutable de ceux qui dominaient par l'argent et en étaient arrivés à ce que notre évolution matérielle et intellectuelle ne pût se faire qu'en étroite collaboration avec les monopoles. Même le Parti indépendant dont mon père était devenu membre avait, sous le couvert du radicalisme, pour seul objectif d'intercepter les sociaux-démocrates de gauche et de les neutraliser par rapport aux spartakistes ; ses chefs, en tant que membres du cabinet, étaient prêts depuis longtemps à briser toute autre initiative des masses. Tandis qu'Ebert, Haase et Noske faisaient alliance avec le haut commandement de l'armée, le pouvoir de la police, Legien se mettait d'accord avec les représentants du patronat et sans que les ouvriers en fussent avertis, la direction des syndicats et les magnats de l'industrie établirent une union dont ils garantissaient la liberté à l'égard de toute tendance socialisante. Des liens avaient également été renoués avec le capital international, c'était la condition même de l'édification de la république. Dans la guerre que se faisaient les puissances impérialistes pour décrocher des marchés, l'Allemagne avait été battue, mais maintenant on avait besoin d'elle pour lutter contre le danger nouveau qui menaçait le système économique mondial. Scheidemann convainquit les adversaires de la veille de ce que le gouvernement allemand partageait leurs idées puisqu'il s'agissait du combat contre le bolchevisme. Le rétablissement par le travail : tel était le mot d'ordre proclamé dans le pays. L'écrasement de la révolution prolétarienne permettait d'obtenir la levée du blocus et d'importer depuis l'Amérique du président Wilson les produits alimentaires indispensables qui auraient été refusés à une Allemagne non démocratique, comme on disait. En obtenant ce premier succès placé sous le signe du souci de l'ordre et de la sécurité, les gouvernants trompèrent une bonne partie de la population. On qualifia de bourgeoise et démocratique la révolution qu'il s'agissait désormais d'enrayer. Elle avait été portée par la classe ouvrière mais ce n'est pas à une bourgeoisie progressiste qu'elle avait aplani la voie ; par ses

hésitations, son désarroi, elle avait permis à une bourgeoisie endurcie et devenue prudente pendant l'ère du colonialisme, de franchir une étape de plus. Nombreux furent ceux qui ne comprirent pas cette tournure prise par les événements. Défenseurs de la révolution : c'est ainsi que se dénommaient les représentants du peuple. Quelle raison auraient-ils - c'était la réponse qu'on pouvait donner aux sceptiques - de se retourner contre les travailleurs, puisqu'ils étaient issus de leur mouvement même. En novembre, dit mon père, on s'imaginait encore qu'en dépit de la restauration des maisons princières, des banques, de la bureaucratie de l'Etat autoritaire, la révolution pourrait être amenée jusqu'à son stade prolétarien. C'est là, dit-il, que nous étions dans l'erreur. Dans notre confiance en nos idéaux nous nous étions sentis invulnérables. Nous nous fondions sur la force d'une puissance supérieure que nous appelions vérité, ou justice, et dont nous pensions qu'elle ne pouvait que balayer tout ce qui était faux et trompeur. Cette foi d'enfants héritée de nos prêtres et de nos grands-pères, nous l'avions portée en nous durant toute la guerre en dépit des efforts que nous avions imposés à notre intellect. Nous n'avions prévu ni d'être unis et fermes lorsqu'arriverait le moment historique, ni de veiller à la protection de nos chefs. Les révolutionnaires russes ne s'étaient pas laissés prendre, ils avaient quitté le pays, à l'étranger ils s'étaient préparés à l'attaque pendant des années, élaborant soigneusement un réseau de relations, une logique ; ils connaissaient exactement la répartition des forces, chez nous par contre les meilleurs coururent à leur perte, se laissant mettre hors d'état de nuire au moment où nous avions besoin de nous concentrer, de construire, et nous regardions faire, décontenancés. Lorsque Liebknecht et Luxemburg sortirent de leur prison la rébellion battait déjà son plein, du balcon du château de Berlin, Liebknecht proclama la libre république socialiste et Scheidemann, sur le perron du Reichstag, proclamait en même temps la République allemande, le flot des masses populaires allait et venait et tous croyaient que les désaccords allaient se résoudre grâce à des actions communes dans la rue. En luttant pour obtenir un gouvernement d'ouvriers, dit mon père, nous ne nous sentions nullement liés par trop de rigueur, le champ des théories et des actions nous paraissait ouvert, il constituait la base des discussions, nous partagions des principes que ne venaient pas troubler des notions de détail qui divergeaient. En tant que membre de l'aile gauche du Parti indépendant, mon père collaborait au journal des communistes de Brême qui, tournés vers la politique des Bolcheviks, ne se trouvaient pas toujours en accord avec les spartakistes. Mon père s'engagea pourtant pour le programme défendu par Rosa Luxemburg, surtout dans ses articles sur la révolution culturelle. Dans notre recherche d'une forme, d'une expression qui permettent de clarifier

les contradictions idéologiques, nous acceptions les différences de ton, dit-il, convaincus que les événements susciteraient par force l'unité à laquelle nous aspirions. Eux qui suivaient consciemment une ligne révolutionnaire représentaient une minorité dans les partis ouvriers, de même ceux qui étaient actifs dans les soviets avaient-ils grandi avec, dans l'esprit, la thèse du parti majoritaire selon laquelle la conquête d'une république parlementaire était la condition première d'une évolution vers le socialisme. Les activistes aussi qui se trouvaient parmi eux étaient marqués par des idéaux qu'on nourrissait dans les associations de formation sociales-démocrates, jamais orientés vers la polarisation des énergies mais vers l'équilibre, la collaboration entre les classes, jamais vers la discipline révolutionnaire mais vers une discipline à l'intérieur de conditions de travail données. C'est seulement grâce à l'opposition marxiste au sein du groupe Spartakus que mon père avait été confronté à la nécessité d'une rupture avec la majorité révisionniste. Alors il fut en mesure de donner un sens nouveau au slogan historique de la social-démocratie, selon lequel savoir égale pouvoir. Sans bouleversement révolutionnaire le travail culturel tel qu'il l'imaginait était irréalisable. Je commençai à comprendre à quel point l'itinéraire politique de mon père dépendait d'un tel raisonnement, je me rappelai alors comment il avait éveillé mon propre intérêt pour la culture en mentionnant la corrélation entre la théorie révolutionnaire et l'évolution créatrice. C'étaient toujours les travailleurs, dit-il, qui devaient recevoir de leurs partis la matière et les thèmes, ils étaient toujours les récepteurs, leur conscience semblait rester en friche, jamais les permanents ne leur adressaient une question, n'étaient prêts à entendre ce qu'ils éprouvaient et pensaient. Il avait trouvé uniquement chez Rosa Luxemburg cette ouverture et cette absence de préjugés, ce sens effectif du comportement démocratique. Elle savait, estima-t-il, que les travailleurs, bien que ne possédant pas les biens culturels conventionnels, étaient riches d'expériences qui, une fois sollicitées, aideraient l'intelligentsia à s'exprimer plus complètement. Ce à quoi elle tenait sans relâche, dit-il, c'était d'être à l'écoute de ce qui se passait en eux, de les connaître, car le renouveau viendrait d'eux, eux seuls étaient capables d'abolir la société de classes. C'est pourquoi tout le travail politique devait avoir pour but d'éveiller leur confiance en eux-mêmes, d'apprécier leurs connaissances et de permettre à celles-ci de se structurer. Et constamment, avant même d'avoir compris, dit mon père, le cynisme, l'absence de scrupules avec lesquels les chefs de la droite de la social-démocratie s'élevaient en défenseurs de la réaction et du chauvinisme, nous insistions sur le fait que le rétablissement de la paix, de même que tout accord avec les couches de la bourgeoisie, devaient s'effectuer sur le terrain et se conformer aux conditions de la classe ouvrière. En

décembre pourtant, incapable de comprendre sa propre forme d'organisation, le premier congrès des soviets à Berlin abandonna de son plein gré tout son pouvoir au Conseil des représentants du peuple et décida que les armes seraient remises aux officiers dont était truffée la commission. Les conditions d'une révolution sociale n'existaient plus, disait-on maintenant, et celui qui s'attachait encore à la poursuite du combat devait être considéré comme un ennemi de la nation. Une fois de plus mon père se boucha les oreilles. Les hurlements sur le champ de Mai parvenaient jusqu'à nous. Ils avaient baptisé cette place des grands rassemblements de masses d'après la date qui depuis un demi-siècle, avait été choisie comme jour de combat des ouvriers, et les centaines de milliers d'hommes et de femmes réunis là entérinèrent, la main levée, leur propre humiliation. L'homme à la petite moustache, dont la mèche de cheveux tombait sur le front plat, avait prononcé des paroles de bienvenue, maintenant cette voix qui pouvait s'enrouer, prendre un ton de fausset, s'était faite roucouillante, elle semblait pour ainsi dire dominée par la solennité de cette constellation historique, une seule phrase ressortait de ce bouillonnement guttural, elle était là, nette, emplissant la pièce, l'axe, disait-elle, était en train de se réaliser. Des minutes durant déferla dans les rues de cette ville et des autres localités de Bohême et dans toutes les rues, les logements, les services officiels, les cafés, les gares, les ateliers, les fabriques des villes et des villages du Reich, cet ouragan d'abnégation, le vacarme de l'aveuglement et ensuite ce fut l'autre qui se fit remarquer, le petit, qui se dressait sur la pointe des pieds, qui croisait les bras, avançait le menton et la lèvre inférieure et roulait les yeux, pendant quelques secondes on sentit chacun retenir son souffle tout autour des deux chamans, puis ce fut le caquetage haché de l'homme chauve où on identifiait le cri répété de révolution roulant son R comme une rafale de mitrailleuse. Il était question de révolution sur le champ de Mai, d'une révolution italienne, allemande, et un sifflement monta qui semblait dire socialisme, et cela fut possible parce que les travailleurs, les soldats, les matelots s'étaient laissé duper en novembre. Non qu'ils aient renoncé à leurs revendications, ils luttèrent pour l'établissement du pouvoir des Conseils, pour la socialisation immédiate de toutes les entreprises, pour l'expropriation de tous les grands propriétaires fonciers, pour le rattachement à la Russie bolcheviste avec laquelle le ministère des affaires étrangères avait rompu les relations diplomatiques. Mais ils ne pouvaient imaginer que ceux qui se désignaient comme les représentants du peuple préféreraient avoir recours au massacre, à la dévastation du pays plutôt que de mettre en péril par des slogans révolutionnaires une situation qu'ils avaient acquise grâce à la révolte de la classe ouvrière. Cette bonne foi, ce respect pour la parole telle qu'elle s'était encore exprimée dans le Programme d'Erfurt et

renforcée dans les statuts du Parti social-démocrate indépendant, cette confiance en une direction qui agirait au mieux pour eux les empêcha de reconnaître l'adversaire dans leur propre camp. Et c'était cela que mon père tentait d'exprimer, il tentait d'exprimer combien eux, les combattants, étaient loin des manigances des dirigeants, combien, à leur niveau, ils étaient écrasés et lessivés par le jeu politique, combien leurs efforts divergeaient des mouvements qui passaient par-dessus leurs têtes. Sans cesse il évoquait le décalage entre les événements qui lui apparaissaient à lui et les intentions des pouvoirs en place. Et c'était pourtant lui et les gens comme lui qui avaient perdu le sens de la mesure, eux, la majorité, qui, à cause de leur étrange docilité, s'étaient rendus responsables des falsifications qui gagnaient du terrain. Ils ne voulaient pas comprendre que les formations d'élites, l'armée républicaine, les troupes de la police avaient été appelées par les chefs de leur Parti et les syndicats pour massacrer les ouvriers, même en janvier, lorsque Noske, ce boucher de l'ordre nouveau qui s'était désigné lui-même, fit abattre Liebknecht et Luxemburg et des centaines d'ouvriers à Berlin, ils ne renoncèrent pas à l'idée que le Parti où était rassemblée la plus grande partie du prolétariat, pouvait être gagné en faveur de la révolution. Pour soulager les compagnons berlinois, les gens de Brême avaient proclamé la République des Conseils le dix janvier. Jusqu'au dernier jour, poursuivit mon père, nous avons continué à négocier avec les sociaux-démocrates. Ces derniers siégeaient à l'hôtel de ville, derrière les vitres en culs-de-bouteilles, alors que nous avions notre lieu de réunion à la Bourse. Le trois février encore, nous nous sommes efforcés de parvenir à nous associer au parti de la majorité pour nous défendre contre les troupes que nous croyions simplement induites en erreur par le vieil esprit militaire, notre aveuglement était tel que les camarades auxquels nous rappelions les traditions de Bebel, purent sans encombre entreprendre de nous étrangler. Il y avait là ce Waigand qui prétendait haut et fort être socialiste, ouvrier, qui intervint pour que nous marchions tous ensemble, qui insistait sur tout ce qu'avait fait précisément Ebert pour le bien des ouvriers de Brême et qui, louant la bonne volonté de son parti et sa propre honnêteté, courait entre-temps au téléphone pour se mettre d'accord avec Gerstenberg et Caspara, à Verden, sur le moment auquel les troupes devaient faire leur entrée. Nous avons pleuré lorsque Liebknecht, et Luxemburg avaient été abattus comme des bêtes, lorsque tout ce que nous concevions quant à notre avenir fut anéanti par quelques coups de crosse. Mais nous ne considérions pas encore notre cause comme perdue, nous croyions que ça continuerait, partout, chez nous comme en Russie, nous pensions que notre combat apporterait à la révolution russe un appui dont elle avait besoin, nous étions convaincus avec Lénine qu'octobre n'avait été que le

commencement, que la prochaine étape décisive se ferait en Allemagne, nous étions conscients de l'influence qu'exerçaient l'une sur l'autre les deux révolutions, la russe et la nôtre, nous étions tellement occupés par les tâches qui s'imposaient à nous dans l'immédiat et tellement prisonniers de notre isolement déjà, que nous ne percevions par le découragement et l'épuisement tout autour de nous. C'est notre impuissance, dit-il en se détournant de nouveau vers la fenêtre, qui fut à l'origine de cette soumission massive. A ses yeux le champ de Mai fut le lieu où l'on brada toutes les valeurs pour lesquelles il avait combattu et pour lesquelles bon nombre de ses proches avaient donné leur vie. Il le savait, rares étaient ceux qui, en Allemagne, restaient fidèles à leur conviction, qui n'étaient pas encore entamés par le poison, il frissonnait en pensant à un défilé de son syndicat qui, d'un jour à l'autre, chapeau chinois et joueurs de pipeaux en tête, était passé dans les rangs des chemises brunes, il savait que même ici à Warnsdorf il ne pourrait rester longtemps, qu'ici c'était aussi l'embrigadement obligatoire, la mise au pas, ils passaient au dehors sur le chemin sablonneux, marchant bien en mesure avec leurs bottes luisantes, leurs poignards aiguisés, et à l'usine les camarades n'osaient plus afficher leur appartenance politique, là aussi on se rencontrait déjà en cachette car on l'avait proclamé, les Sudètes étaient une terre allemande dont les habitants devaient être libérés de la domination étrangère, alors il allait devoir, à cinquante deux ans, chercher des lieux d'émigration, au Mexique peut-être, en Australie, au Canada ou en Scandinavie, mais il n'avait ni relations influentes ni moyens économiques qui représenteraient une garantie, il n'était qu'un habile artisan, un ingénieur mais habitué à utiliser ses connaissances comme un ouvrier ; qui accepterait encore de l'accueillir, à son âge, et de lui donner un emploi. Au printemps dix-neuf, dit-il, pensif, nous avons commencé à comprendre ce qui s'était passé durant l'hiver de la révolution. Nous apprîmes les objections de Luxemburg contre la lutte armée, il nous apparut clairement que, dès novembre, nous avions constaté certaines réserves mais qu'entraînés par notre action, nous les avions ignorées. En un immense effort intellectuel, les chefs du mouvement spartakiste, placés après leur incarcération devant le fait accompli, tentèrent de sauver ce qui pouvait encore l'être parmi les forces révolutionnaires. En proclamant la République socialiste, ils exhortaient une dernière fois au courage, ils savaient qu'il ne subsistait aucune chance pour ceux qui s'opposeraient à la république bourgeoise à l'Assemblée nationale, au sein de laquelle s'était constituée la contre-révolution. Ils savaient ce que nous ne voulions pas encore admettre à l'époque, à savoir qu'on avait vendu les énergies du peuple à la bourgeoisie qui ne reculait devant aucun crime pour maintenir son pouvoir. Chassés d'une cachette à l'autre, Luxemburg, Liebknecht, Jogisches, Radek tentèrent de lutter

contre la panique qui n'allait pas manquer de naître lorsque la défaite serait devenue une certitude. L'assaut ne pouvait plus être contenu, tout ce qui comptait encore c'était d'éviter le bain de sang que préparaient les syndicats de la faillite social-démocrate. Ce n'était pas là la révolution telle que se l'était représentée une Luxemburg, la lutte pour la majorité qui n'aurait pas besoin de la terreur pour atteindre ses objectifs, qui s'imposerait parce que son heure avait sonné. La constitution de Conseils avait été prématurée, une partie infime seulement de la classe ouvrière appuyait les revendications spartakistes, la plupart se laissaient duper par les slogans selon lesquels le redémarrage de la production assurerait également leur développement. Le temps était trop juste pour leur permettre encore d'être touchés par des clarifications. La presse de leur Parti les inondait d'une propagande qui diffamait les combattants en les traitant de romantiques de la révolution, de putschistes anarchistes et se moquait des révolutionnaires russes en les qualifiant de sociaux-dilettantes. Comme jadis, on les exhortait à revenir au calme et à la réflexion, au labeur et au sérieux. La justice de classe s'était réinstaurée, se faisant passer pour la protectrice de l'Etat de droit et mettant en garde contre le règne de la terreur tel qu'on l'observait en Russie soviétique. Et c'est là que les critiques exprimées par Luxemburg elle-même à l'égard des mesures prises après octobre se tournèrent contre elle et la révolution allemande. Du côté de la réaction on lui demanda si elle allait elle-même avoir recours au coup de force d'une minorité afin d'établir la dictature du Parti sur le prolétariat. C'est précisément parce qu'il n'y avait pas de parti susceptible de diriger le prolétariat allemand, que Luxemburg s'était opposée à une révolution qui ne pouvait qu'aboutir à une guerre civile. Depuis leur position opposée à la sienne, les dirigeants de la social-démocratie appelaient à lutter contre la guerre civile uniquement pour permettre à leur propre guerre d'éclater, puisqu'ils disposaient de la supériorité des armements. Ce fut une guerre de la bourgeoisie contre la classe ouvrière, une guerre de la minorité contre l'avant-garde de la majorité aveuglée, affaiblie et nous, dit mon père, nous avons fait la même chose que Luxemburg, nous l'avons fait dans une demi-conscience, elle l'a fait en toute connaissance de cause, elle est restée du côté de ceux qui s'étaient trompés de route à ce moment-là et qui pourtant avaient le droit pour eux. Le vingt-quatre décembre mon père se rendit à Berlin avec Knief, rédacteur de Politique ouvrière et chef des radicaux de gauche de Brême, pour rendre visite à Radek dans son repaire secret, et recevoir ses directives en vue de la poursuite du combat. Je me demandai combien de choses vécues, de raccourcis historiques étaient contenus dans cette brève indication, mais je ne pus obtenir aucune réponse à cette question. Radek était-il vraiment visible, demandai-je. Mon père se contenta d'un signe de

tête. Son regard morne était tourné vers l'intérieur. Radek avait dit que toutes les actions à venir se dérouleraient en dehors des règles marxistes, qu'elles contiendraient une part de fortuit, d'irrationnel, il avait exhorté à cesser le combat, à se replier sur le travail politique, mais Luxemburg, au bord de l'effondrement physique, voulait encore voir l'espoir d'une ultime progression instinctive des énergies poussées par la tension révolutionnaire qui s'était accumulée, c'était cette vision, dit mon père, qui la maintenait en vie comme elle nous maintenait nous autres aussi, et quelques semaines plus tard, chassant tout le reste de notre pensée, nous ne luttons plus que pour venger sa mort, satisfaits dans notre désespoir de ce que le courage de l'action révolutionnaire valait mieux que la soumission. Nous étions prisonniers du désir d'être un exemple pour d'autres. Puis nous avons été obligés d'admettre que tout ça était faux. Non pas faux quant à la cause même, mais faux quant au choix du moment. Car c'est seulement dans le choix du bon moment, dit-il, que s'exprime ce qu'on a compris du matérialisme historique.

Et pourquoi, demandai-je, es-tu tout de même revenu au Parti qui s'était opposé définitivement à la révolution ? Tandis qu'il cherchait des explications, je vis que ces jours de février de l'année dix-neuf, tout en restant très présents à son esprit, s'étaient tout de même effacés de sa mémoire, avaient laissé un blanc en lui. Nous avions bien sûr parlé souvent jadis de cette période de luttes entre les partis au début des années vingt, mais je découvrais seulement à ce jour le peu de choses que je savais de cette histoire passée, du fait que j'avais toujours donné la priorité à mon désir de clarifier l'actualité immédiate, que c'était elle qui avait retenu toute mon attention. Même maintenant, en cette nuit où tout était enfin devenu silencieux dans les rues de Warnsdorf, où les trains avaient ramené les masses populaires du champ de Mai vers leurs quartiers en ville, qu'à Reinickendorf et près de Wedding aussi, à Friedrichshain et Neuköln, aucun son ne sortait plus des logements-caisses de résonance, que les gens étaient étendus sous leurs couvertures, quelques heures avant l'équipe du matin, les récits de mon père avaient quelque chose d'étrange, ses hésitations montraient qu'il sentait combien était difficile pour moi aussi l'approche de ce matériau d'idées où s'enracinait pourtant tout ce qui expliquait les événements de notre vie présente. Au-dessus du cadavre de la social-démocratie il voyait s'élever les silhouettes d'Ebert, de Haase et Noske, de Scheidemann et Severing, Landsberg et Wissel. Leurs visages se liquéfiaient, leurs joues étaient envahies par la graisse, leurs cous, des cous taureaux, leurs ventres

pendaient. Ils étaient flanqués de Kautsky et Hilferding, de Bernstein et Wels. Un murmure émanait d'eux, s'il tendait l'oreille il pouvait les entendre, qui s'efforçaient de faire surgir l'image d'un monde toujours intact, se coupaient la parole, l'un chuchotant plus fort que l'autre, ils niaient l'effondrement de la société bourgeoise et contestaient la théorie du paupérisme, constamment revenait l'allusion au processus de maturation de l'administration des finances, de l'impérialisme, pour finir ils louaient d'un ton rasséréné la réunion de tous sous le pouvoir d'un capitalisme avancé. Aux fossoyeurs de la Deuxième Internationale vinrent se joindre les plus jeunes qui transférèrent la banqueroute du mouvement ouvrier dans le présent et tout autour d'eux s'était agglutiné un tas de gens falots, apathiques, parmi les figures grotesques, balafrées, barbuës, les bouches de travers, on pouvait reconnaître Groener, Hindenburg et Seeckt, et Stinners et Hugenberg, et Kapp, Sklarz et Tamschik, et Lüttwitz, Epp et Escherisch, et Erhard, Lettow Vorbeck et Hülsen, et tous ces autres trafiquants et assassins, les chefs des corps francs et des associations de combattants, des associations militaires, des organes de lutte de l'appareil capitaliste d'Etat, le Stahlhelm et l'Ordre de la Jeune Allemagne avançaient, puis ce furent les forêts de drapeaux et d'étendards aux croix gammées convulsives sur fond rond blanc, les armées de brailleurs se déployèrent et planant, protecteurs au-dessus de tous, enveloppés de flots de vapeur, Thyssen et Krupp, Blessing et Bloom, Ambros et Flick, Haniels, Pferdmenches et Blütefisch, Schwerin Krosigk et Messerschmitt et bien d'autres encore dont mon père connaissait tous les noms. Il pensait aux autres noms, aux noms de ceux qui avaient provoqué par la force la rupture dans le bloc, dans la masse du Parti. Le souvenir à lui seul aurait dû suffire à mon père pour lui rappeler ce que la séparation avait de définitif. Ces noms avaient surgi de l'anonymat des combattants, en même temps qu'eux apparaissaient tous les autres qui s'étaient levés, lorsque mon père se demandait à quoi ils ressemblaient, Frölich, Knief et Flieg, Liebknecht, Luxemburg et Jogisches, Levi et Leviné, Brandler, Pieck et Zetkin, Eberlmeim, Enderle et Remmele, Duncker et Thalheimer, Eisner ou Landauer, c'étaient les visages de ses camarades qui s'imposaient à lui, ceux de ses compagnons dans les ateliers des forges, devant les tours, dans les halls de montage. Mehring, malade, affaibli après son incarcération pendant la guerre avait été le dernier des chefs du Parti socialiste à mourir aussitôt après les jours sanglants de janvier, puis ce furent Knief et Leviné, Eisner et Landauer qui comptèrent parmi les morts et la plupart de ceux qui, à partir de la ligue spartakiste, avaient créé le Parti communiste en furent exclus tôt ou tard, seul Zetkin était encore au Parti à sa mort, peu avant que s'instaure le pouvoir fasciste, Flieg et Eberlein venaient d'être jugés par les leurs à Moscou, tout cela parvenait jusqu'à nous dans la

cuisine de Warnsdorf, les ruptures, les scissions s'étaient multipliées, tout au long des dernières années mon père apprit que l'un ou l'autre de ceux qui avaient, à l'époque, compté parmi les pionniers, était désormais poursuivi, maudit. Du fait que les bouleversements dans lesquels il était ballotté d'un côté à l'autre duraient déjà plus de deux décennies, il ne parvenait jamais à prendre du recul, aujourd'hui seulement il voyait se justifier des décisions qu'il avait engagées dans le passé, des initiatives qu'il avait prises souvent sans savoir où elles conduiraient. A cette époque, dit-il, nous défendions sans restriction la voie suivie par la révolution russe. Les revers, les désaccords qui se firent jour, nous ne les attribuions pas seulement aux difficultés nées des interventions, aux tentatives d'étouffement de notre mouvement venues de l'Entente, à la guerre civile, mais avant tout à la faillite de la classe ouvrière. Aucun d'entre nous, dit-il, ne pouvait plus partager les objections de Luxemburg. Elle-même, si elle avait encore été en vie, aurait été prête à réviser ses critiques, à reléguer au second plan le problème du contrôle public, de la liberté de réunion, de la liberté de la presse, des élections générales et libres aussi longtemps que devait être mené le combat contre la contre-révolution, l'encerclement impérialiste. Qu'avions-nous donc atteint, demanda-t-il. Nous n'avions pas même obtenu la journée de huit heures. La révolution nous avait rendu l'ancien appareil de domination, avait rétabli le droit sacré à la propriété, à l'exploitation et au profit. Si la souveraineté du peuple ne s'était pas encore établie ouvertement en Russie, s'il fallait avoir recours là-bas à la contrainte et à la violence, nous étions complices. Ce dont il s'agissait, c'était de sauver les conquêtes révolutionnaires, en faisant tout notre possible pour défendre, pour protéger la Russie, nous luttons pour notre propre avenir. Nous tremblions pour ce pays qui, après les dévastations de la guerre mondiale, les destructions et les sacrifices imposés par la guerre civile était encore attaqué par la Pologne, réveillant ainsi les militaristes allemands et suscitant même la sympathie des responsables de la social-démocratie. Lorsqu'en même temps que l'invasion polonaise se produisit le putsch de Kapp et Lüttwitz qui avaient conspiré avec Ebert et Noske, le prolétariat parvint à s'unir pour un temps très bref, grâce à la grève générale il triompha de la première tentative de prise du pouvoir par les fascistes. Rien, dit mon père, n'aurait pu à cette époque nous prévenir contre la rigoureuse autorité et la discipline imposée par le communisme combattant car, comparé aux restrictions des droits démocratiques telles que les avaient instaurées les soviets en Russie, tout droit chez nous ne s'était pas seulement vidé de son contenu, il avait été anéanti. Le centralisme nous apparaissait comme l'instance suprême de la collectivité, le commandement au sommet, l'obéissance de tous les échelons intermédiaires nous paraissaient nécessaires parce que l'absence

d'une organisation centralisée, d'une stratégie organisée et dirigée pour chaque détail, la confiance dans la spontanéité avaient été à l'origine de notre échec. Jusqu'à la fin de dix-neuf-cent-vingt, dit-il, nous avons débattu de notre rattachement au Parti communiste, j'étais moi aussi prêt à faire le pas, ne pouvant imaginer un retour à la social-démocratie. Nous travaillions à l'extension du Parti communiste, à l'établissement d'un large front prolétarien, c'était la première tentative de créer l'unité entre les forces mises en mouvement par la révolution. Les chefs révolutionnaires qui avaient été aux côtés de Liebknecht, Luxemburg, Jogisches constituaient le jeune Parti encore ouvert, ils l'adaptaient aux conditions particulières du pays. Même Radek qui nous transmettait les directives russes et avait travaillé chez nous pendant des années, se rangeait parmi les communistes allemands. La révolution mondiale s'était éloignée, elle ne serait plus un acte unique mais un long processus de luttes de classes traversé de victoires et de défaites. C'est à cela qu'il fallait préparer la classe ouvrière, son véritable combat ne faisait que commencer. Les fonctionnaires de la social-démocratie faisaient écraser le moindre mouvement d'agitation, chaque grève, chaque manifestation. Les prisons étaient bondées de travailleurs. Mais tandis que se développaient les associations nationalistes, les forces socialistes se formaient aussi, nombreux étaient ceux qui commençaient maintenant à comprendre leur situation et à reconnaître dans le Parti communiste le seul défenseur de leurs intérêts. Mais la majorité restait encore dans l'ancien Parti, ce n'était pas tant par ignorance ni par paresse, ils étaient trop épuisés pour pouvoir encore prendre l'initiative d'une reconversion. Parfois, dit mon père, nous étions tellement usés par les temps difficiles, par le chômage, par la recherche de travaux occasionnels que nous perdions toute initiative politique. Et tandis que nous tentions de renforcer notre unité d'action, les différends augmentaient entre les partis et au sein des fractions. Ceci dit, le front unitaire ne voulait pas cacher les contradictions, les concilier, mais simplement réaliser l'unité sur un point nécessaire, raisonnable, c'est là seulement qu'on appellerait au rassemblement, pour le reste, le champ restait ouvert aux débats idéologiques. Les masses quant à elles auraient été prêtes à cela, mais parmi les chefs des partis les divergences d'opinion se heurtaient et même au sein des partis les antagonismes aboutissaient au morcellement. Le comportement du Parti social-démocrate n'avait pas été seul à empêcher tout rapprochement - uniquement parce que l'invitation à l'unité était venue des communistes dès avant le putsch, puis avant la menace d'une dictature militaire, enfin avant la menace du fascisme qui montait - il y avait aussi le radicalisme de la gauche qui tenait à l'offensive révolutionnaire et rejetait toute action commune avec la social-démocratie comme pur et simple opportunisme. Les sociaux-démocrates aussi lut-

taient, à leur manière, pour l'unité et ils entendaient par là une lutte tiraillant vers le centre, ce faisant nous autres qui nous trouvions au milieu entre eux et les communistes, nous étions soumis à une épreuve à la limite du tolérable jusqu'à ce qu'en décembre dix-neuf-cent-vingt la moitié d'entre nous passât au Parti communiste, et l'autre s'en remit au parti d'origine. A gauche, dit-il, il y avait désormais le prolétariat socialiste conscient de la situation et à droite se rassemblaient ceux qui restaient attachés à la petite bourgeoisie, aux classes moyennes. Et pourquoi, demandai-je encore - c'était le lendemain matin - n'as-tu pas rejoint le Parti communiste ? Mon père se tenait sous la fenêtre, la lumière d'un gris blanchâtre s'était posée sur la partie gauche de son visage, faisant ressortir le puissant arc de l'ossature au-dessus de l'oeil et luire le sourcil, les cheveux en broussaille. Une ombre pesante obscurcissait le creux de la tempe et le renfoncement entre l'arcade zygomatique et la mâchoire inférieure, la partie droite du visage était noire, traversée seulement par la petite tache lumineuse dans l'oeil. Parce que je n'étais de toutes façons plus en mesure de remplir les conditions d'adhésion, répondit-il. Je découvrais là des principes auxquels je ne pouvais plus me soumettre, pour lesquels je n'étais plus capable d'apporter les sacrifices sans réserve qu'ils exigeaient. Un principe darwiniste se faisait jour, que je n'approuvais pas, une sélection des plus fermes, le mépris pour ceux dont l'opinion divergeait, pour les outsiders. Cela ne pouvait être compatible avec mes idées. A l'époque je n'étais pas encore capable de préciser mes doutes, dit-il, mais j'étais déjà dégoûté de voir à la suite de constantes dissensions un groupe dirigeant en remplacer un autre et de voir - en des termes qui dépassaient en haine ceux de la social-démocratie - rejeter tout soudain comme sectaires, comme renégats, par les gens de leur propre bord, les forces les plus actives, les plus dévouées sans lesquelles il n'y aurait eu ni Parti, ni Internationale, simplement parce qu'elles ne soutenaient pas la ligne du moment admise comme juste. L'extrême gauche, c'étaient ceux qui préconisaient uniquement les mots d'ordre ayant pour objectif la dictature du prolétariat, Maslow, Ruth Fischer se rangeaient parmi eux. On qualifiait de droite ceux qui mettaient en garde contre les actions violentes, qui voulaient par un travail d'information donner au Parti une base dans la population. Levi était dans ce camp, lui et Zetkin étaient les seuls parlementaires représentant le Parti communiste au Reichstag. En cas de nouvelle initiative révolutionnaire telle que la réclamaient Fischer et Marlow, le Parti qui venait tout juste d'entrer dans la légalité parlementaire aurait pu aisément être rejeté dans la clandestinité par la supériorité de l'adversaire. L'internationalisme rassemblait la droite et la gauche, mais c'était un internationalisme que chacun interprétait différemment. Derrière cette idée se profilait la problématique qui aboutit

également en Russie soviétique à de difficiles prises de décision, résultat de son isolement. La solidarité prolétarienne internationale était leur principe directeur commun, mais dans sa fragilité du moment elle ne pouvait représenter pour Levi qu'un objectif lointain, tandis que pour l'aile gauche elle passait encore pour immédiatement accessible. Parallèlement à l'Union Soviétique qui commençait à envisager d'édifier le socialisme dans l'isolement d'un seul pays, la centrale du Parti plaçait au premier plan les tâches nationales, dans un débat permanent avec les forces de gauche, elle voulait procéder par étapes, avec des revendications partielles et en se rapprochant des conceptions de larges couches de la population, propager la lutte qui devait sauver la nation. Levi, en tant que président du Parti, successeur de Luxemburg, n'approuvait que partiellement cette tactique, il voulait éviter que la priorité accordée au problème national n'aboutisse à un rétrécissement idéologique, à une occultation de l'internationalisme. De même qu'il repoussa l'appel de la gauche à concrétiser un pouvoir révolutionnaire, de même s'opposa-t-il à la tendance préconisant un bolchevisme national. Avant qu'on n'en vint à une destitution en mars vingt-et-un, nous pensions encore, dit mon père, que la dispute, par son implacabilité même, ne pouvait qu'aboutir à une compréhension réciproque, une clarification, nous trouvions des corrélations entre les points en discussion, ils pouvaient, si on pratiquait une politique franche, sans ergotage, sans dogmatisme, se compléter réciproquement. Mais nous entrevoyions aussitôt des failles qui s'étaient approfondies, des bordées de ressentiment et les dessous des controverses, des déplacements de forces, nous restèrent cachés, comme toujours. En mars, aussitôt après l'écrasement de l'opposition des ouvriers russes, avaient éclaté les combats en Allemagne centrale, ils débutèrent par des grèves contre le pouvoir militaire qui s'était instauré, les accrochages furent provoqués par l'armée et la police, des milliers d'ouvriers furent fusillés, blessés, incarcérés. C'est à cette époque qu'avait été engagée une tentative ultime, désespérée de déclencher malgré tout encore la révolution mondiale, afin d'apporter un appui à la Russie soviétique. On misa tout sur une vague lueur de situation révolutionnaire, l'aile gauche du Parti communiste, le Komintern, y poussait, la droite mettait en garde, exhortait à y mettre fin. L'espoir de voir les masses se regrouper dans les combats, toutes les organisations ancrées dans le prolétariat avancer pour une action de résistance commune, échoua. Après la défaite, la social-démocratie, à grand renfort de sarcasmes et de calomnies, proclama qu'en l'absence évidente d'une situation révolutionnaire, le Parti communiste n'avait plus de raison d'exister. Levi, nous l'apprîmes plus tard, avait estimé que le Parti ne devait pas prendre part aux combats tant que la participation d'une majorité de la population n'était pas assurée. Mais son

désaccord avec la centrale avait surtout pour cause ses critiques à l'égard de la dépendance envers les directives soviétiques. Ce mois avait été décisif pour mon père qui adhéra de nouveau au Parti social-démocrate. L'assaut de l'armée rouge contre les ouvriers et les marins de Kronstadt avait signifié pour lui qu'on tournait le dos aux objectifs de la révolution. Malgré cela, dit-il, je me laissai encore convaincre par les arguments selon lesquels la révolte de social-révolutionnaires, de Mencheviks et de gardes blancs avait été attisée. Les forces révolutionnaires, disait-on, se trouvaient sur le front, des troupes de réserve sans expérience politique, affamées, mécontentes, s'étaient laissé exploiter par des forces contre-révolutionnaires petites-bourgeoises. Tout le pouvoir aux soviets, pas au Parti, s'écriaient-ils. Voilà qui devait passer pour de la haute trahison à un moment où il s'agissait de survivre. Qu'était donc le Parti sinon l'organe suprême des soviets. Et le Parti ne voulait rien d'autre que ce que voulaient aussi les ouvriers et les marins de Kronstadt, la paix, l'édification du pays, de l'économie, de la production. Ce qu'ils demandaient, c'était le contrôle par les ouvriers. Et le pouvoir de l'Etat était pourtant entre les mains de la classe ouvrière. En se tournant vers une nouvelle politique économique, en luttant pour l'industrialisation, on avait besoin des mêmes énergies que celles qui avaient contribué à la victoire de la révolution. Au moment même où chacun devait donner le maximum, on ne pouvait admettre des groupes dont les opinions divergentes feraient obstacle à la planification. Quiconque se révoltait donnait son appui à la réaction, toujours prête à intervenir et à détruire ce qui avait été réalisé. Des années plus tard seulement, dit mon père, nous sommes revenus à notre conception initiale selon laquelle Kronstadt n'avait pas été une tentative de rétablissement de la suprématie bourgeoise, mais la revendication de droits démocratiques. Bien qu'il comprît qu'à l'époque l'opposition apportait objectivement son appui à l'ennemi, il ne pouvait plus comprendre la nécessité des contre-mesures. Mais ses doutes, il tint à insister encore une fois sur ce point, ne l'auraient jamais poussé à adopter une attitude de rejet à l'égard de l'Etat soviétique. Dans l'organisation d'entr'aide ouvrière il milita pour l'assistance à la Russie et, dans toutes les discussions, il insistait sur l'importance de la persévérance des Russes. J'adhérai de nouveau à l'ancien Parti, dit-il, parce que je pouvais adopter là le point de vue critique que m'aurait refusé le Parti communiste. Aussi mon Parti resta-t-il le plus important, nous nous retrouvions là avec la majorité des travailleurs. Je n'avais pas le sentiment de capituler, dit-il, je ne me racontais pas d'histoires, le Parti avait précisé avec assez de netteté où il se situait, ce pour quoi il luttait. J'étais opposé à sa politique mais en tant que membre du syndicat je pouvais influencer ce qui se passait dans la profession et, plus énergiquement que de l'extérieur, agir pour la

constitution d'une unité socialiste. J'avais discuté d'abord avec Radek. Lui aussi estimait qu'il était nécessaire de consolider au sein du parti social-démocrate les positions à partir desquelles l'idée d'un front unique progresserait. Pour lui comme plus tard pour Merker, Wehner, Münzenberg, il était important d'avoir des contacts avec des cadres de notre Parti, de nos syndicats, qui se mobiliseraient pour un travail commun. Mais ensuite, sautant en pensée une décennie et demie, il ne voyait plus que son Parti avait rejeté en bloc, irrévocablement, toutes les tentatives de rapprochement de la part des communistes, tout ce qu'il voyait, c'était l'isolement imposé par le Komintern, la social-démocratie rangée définitivement dans le camp des ennemis de classe. Il oublia ce qu'il venait encore d'expliquer à l'instant, la responsabilité de sa génération dans l'isolement du premier Etat ouvrier qu'elle condamnait à édifier le socialisme dans un seul pays. Il avait vu de ses propres yeux la désorganisation et l'impuissance de l'insurrection en Allemagne, son écrasement avilissant lorsque les chefs révolutionnaires sans défense, avaient pu être pris par une poignée de sbires, emmenés et assassinés, et maintenant il ne relevait que les manifestations de déclin dans l'Etat de la révolution d'octobre, qui plongeait dans l'épouvante et la stupéfaction le pays même, mais aussi l'ensemble du mouvement ouvrier. La suppression de la direction collective exigée par Lénine, le transfert du pouvoir exécutif à un seul individu, dit-il, marqua le point final d'une évolution au cours de laquelle la démocratie populaire, le libre échange des opinions, la participation directe active du peuple à toutes les affaires de la vie sociale, productive, avaient été progressivement éliminés, et il ne voulait pas voir dans le fait qu'en cette situation difficile la crise interne ait été réglée avec autant de franchise un signe de force. Soudain une contradiction se fit sentir entre nous et je me demandai si c'était à ce moment même, après notre longue séparation, que mon père et moi nous étions soudain trouvés dans des camps différents. Et si la discorde pouvait naître entre nous qui avions toujours été si compréhensifs l'un envers l'autre, comment les partis, après vingt ans d'hostilité, auraient-ils encore pu trouver le moyen de travailler ensemble. Ce qui compte d'abord pour nous, dit mon père, c'est d'avoir la conscience pure. Rien de ce qu'on obtient par dissimulation ne peut être fécond pour nous. L'écrasement de traîtres qui mettent en danger notre travail politique est une chose, le processus engagé par un pouvoir absolu s'érigant en juge de toute volonté différente de la sienne, est une autre chose. L'internationale communiste qui en savait plus que nous, répliquai-je, était derrière les verdicts. Mon père que j'avais toujours connu calme et maître de lui, rugit d'indignation. On dit qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs, s'écria-t-il, et cela vaut pour la lutte révolutionnaire contre des classes qui veulent interdire nos droits, mais ici,

au nom du Parti, on anéantit les pionniers du nouvel ordre social. Il dépend de nous qui sommes trompés par le système scolaire, la presse et la diplomatie, nous que les instances supérieures du Parti ont déclarés irresponsables, de nous en tenir à nos propres critères. Opposer à l'appareil politique démoniaque notre réalité insignifiante n'est pas seulement la seule chose que nous soyons encore capables de faire, c'est aussi notre devoir de le faire. Nous devons nous défendre d'accepter des opinions toutes faites et de les transmettre, la plus sotte des réactions vaut encore mieux que de répéter consciencieusement les litanies qui inspirent le respect ou de se taire devant des actes que nous ne pouvons approuver. Car, que possédons-nous en dehors de notre inaptitude à penser, puisque notre ignorance doit faire l'objet d'insultes, qu'est donc notre baragouin sinon le signe de notre révolte contre le mensonge. Je tentai de lui rappeler combien il s'était toujours opposé à ceux qui se réclamaient de la morale et de l'humanité et faisaient pourtant tout pour déprécier tout progrès réalisé dans le pays socialiste, qui, impitoyables quand ils faisaient leurs affaires, éliminant sournoisement leur concurrent, développaient une solidarité idéaliste et qui, lorsqu'il s'était agi de sauvegarder leur système commun de brigandage, chantèrent les louanges de la culture et de la dignité de l'homme tandis qu'ils raillaient la révolution socialiste. Me revinrent à l'esprit des conversations que nous avions à Berlin à une époque où tous les journaux s'indignaient une fois de plus sur l'absence de droits civils dans l'Etat soviétique et où il avait attiré l'attention sur le rapport qu'on pouvait établir entre le fonctionnement de la justice là-bas et l'injustice régnant dans la pratique des pays capitalistes. L'exécution de Sacco et Vanzetti était-elle l'expression d'un droit garanti, avait-il demandé, et je savais encore en quels termes il parlait des cent mille victimes assassinées en Europe, en Amérique, dans les pays coloniaux et semi-coloniaux au moment où se dispersaient les manifestations, lors de l'écrasement de révoltes, il décrivait la situation dans les prisons du monde occidental, dans les cachots indochinois où les prisonniers restaient enchaînés pendant des années et étaient attachés pour la nuit à des poteaux à l'aide d'un anneau de fer qu'on leur passait autour du cou. Je l'entendais également parler lors de débats avec des camarades de travail, évoquer les milliards qui étaient détournés dans tous les services de la ville et du Reich, utilisés pour des trafics, pour des pots de vin. Mais jamais - il avait insisté sur ce fait - cette corruption n'avait été mise en relation avec la société dans laquelle elle se pratiquait, seuls les grands scandales étaient traités comme des symptômes isolés et aussitôt oubliés, et les grandes manœuvres frauduleuses, celles qui se déroulaient dans le monde impérialiste tout entier, on n'y touchait pas, on se flattait avec onction d'être tolérant. Mais mon père ne prêta guère l'oreille à mes objections. Il

pensait à Radek tel qu'il l'avait vu la dernière fois, dans une nouvelle cachette, à Berlin, à la fin d'octobre vingt-trois, après l'échec de l'insurrection de Hambourg. On dira que c'est de ma faute, dit-il dans son parler doux, lent, avec son accent autrichien, on fera de moi le bouc émissaire de la défaillante classe ouvrière allemande bien que j'aie tenté, devant le manque de forces révolutionnaires, de détourner les actions prévues. Une fois encore les forces de gauche du Parti avaient préconisé une attaque armée. Radek, par contre, envoyé par le comité exécutif du Komintern, voulait limiter les interventions à des manifestations, à une grève générale, il voulait d'abord faire avancer la tactique en vue de la formation d'un front unitaire. Mais il n'était plus possible de contenir le soulèvement qui fut écrasé par la Reichswehr. Lénine est mourant, dit Radek de sa voix chantante, je ne peux plus attendre d'aide de lui si le politbureau me demande des comptes. Puis il avait encore dit ce que mon père ne comprit que des années plus tard, qu'il fallait s'accrocher, de toutes ses forces, être prêt à tous les détours et toutes les feintes si on voulait tenir dans cette tâche, et puis il avait perdu ses postes de responsable au Parti et dans l'Internationale, il avait été déporté, avait rompu avec Trotski et s'était mis finalement à la disposition du secrétaire général et, se raillant de tout ce qu'il défendait autrefois, il avait édifié le culte de la plus haute personnalité du Parti et diffusé l'idée que le réalisme héroïque était la seule forme d'art valable pour le socialisme. Et maintenant, dit mon père, il a été condamné comme dissident et défaitiste, comme traître et ennemi du peuple parce que son intelligence n'avait pas su s'adapter suffisamment. Il voyait dans les incroyables déclarations de Radek et de Pjatakow l'ultime tentative pour attirer l'attention sur un système hallucinant qui gagnait tout le pays. Mais il avait sans doute raison en disant que bien des choses furent faussées, que les représailles contre les adversaires de la direction du Parti touchèrent des innocents, il n'était donc pas fou de penser que le camp impérialiste cherchait constamment à miner, à détruire ce qui avait été conquis de haute lutte depuis quelques décennies à peine. Pour l'Angleterre, la France, l'Amérique, le bolchevisme continuait à représenter une menace bien plus grande que le fascisme. D'un commun accord les gouvernements des Etats occidentaux repoussaient toutes les tentatives soviétiques d'aboutir à une alliance défensive, bien plus : ils avaient approuvé les chantages et les agressions de l'Allemagne, de l'Italie, du Japon et s'étaient insinués auprès des dictateurs, attendant la défaite de la république espagnole, de la révolution en Chine. Si l'Union Soviétique se sentait menacée à mort, c'est qu'il y avait une raison de le penser, le blocus imposé à l'Etat ouvrier, son isolement était désormais complet, celui qui s'en tenait aux conséquences et ne faisait pas constamment valoir les raisons de se défendre avec fureur

risquait sa vie et servait les intérêts de l'ennemi. Car là-bas, dans l'autre camp, se dressait le capital souverain, là-bas la violence de la répression et de l'exploitation ne cessait de croître, là-bas se préparaient de nouvelles guerres afin de conserver les possessions coloniales. Mais à chaque mot nous nous sentions devenir plus étrangers, plus méfiants l'un envers l'autre et ce sentiment s'étendit bientôt à chaque sujet sur lequel nous étions en accord autrefois. C'est ainsi que mon père estimait qu'était devenue sans objet pour les prochaines décennies l'idée d'une classe ouvrière dont le destin historique était d'exercer le pouvoir. Dans les conflits sociaux le prolétariat n'est guère devenu plus perspicace, dit-il, les actions par lesquels il a réagi à une situation difficile ont toujours été insuffisantes, il n'a rien acquis du savoir dont il a besoin pour progresser sur le plan culturel. Les travailleurs avaient perdu toute force autonome, c'est sans broncher qu'ils prendront leur place dans les campagnes à venir même si celles-ci les engageaient contre la Russie. La majorité d'entre eux, dit-il, s'était accommodée de l'existence d'esclaves sous l'apparat du régime fasciste et au lieu d'entretenir l'idée de l'internationalisme, elle s'était consolée avec les promesses de bonheur petit-bourgeois. J'opposai à un tel point de vue mes expériences berlinoises et je dis qu'il était présomptueux de rabaisser le travail persévérant qui s'accomplissait là-bas, plus encore, étant donnée la situation, les actions qui s'y effectuaient toujours ne sauraient être trop appréciées. Même s'ils n'étaient que peu nombreux à se serrer les coudes en secret, il fallait pourtant que nous voyions en eux ceux qui posaient les bases d'un renouveau futur du pays. Mon père dit que le travail dans l'illégalité ne pouvait plus guère se faire sentir et, dans les fabriques, l'armement s'effectuait d'arrache-pied avec l'aide de nos anciens camarades. C'est de l'étranger seulement, pensait-il, qu'on pouvait encore agir sur la situation en Allemagne. Une fois de plus, dit-il, il nous faudra commencer par le commencement, là où avaient été interrompus les projets de Luxembourg, où tous ceux qui voulaient faire avancer ses idées, avaient été mis hors la loi, où l'idée d'un prolétariat libre, intervenant avec la pleine conscience de lui-même se perdait, où le Parti n'agissait pas pour que se développe le discernement de chaque individu mais devenait une église au sein de laquelle le moi devait s'épanouir. Je répondis que je ne voyais dans le Parti ni une organisation mystique, ni le souverain de ma volonté. Bien plus, la démarche qui m'amènerait à adhérer au Parti et mon appartenance à celui-ci seraient fondés sur le principe d'une absolue liberté de décision. Jamais je ne pourrais voir dans le Parti une organisation contraignante mais toujours une institution de la raison. Si j'adhérais au Parti ce serait à la suite d'une réflexion objective, pratique, libre de tout irrationalisme, ce serait un acte étayé par une compréhension et des connaissances, avec pour objectif d'intégrer mes propres vues

politiques dans un contexte plus vaste et de les consolider ainsi. Mais mon père s'était de nouveau bouché les oreilles devant l'intrusion tonitruante de fanfares et de choeurs. Cet effroyable hymne national se répandait désormais sur un continent entier, emportait tout ce qui se mettait en travers de sa route et lorsque, allant et venant de son pas lourd, il murmura quelque chose concernant le pont de l'Empereur, je compris que c'avait été outrecoûdant que de lui reprocher ses conflits intérieurs, ses imprécisions, car il avait fait de son mieux et je le vis soudain avec la barbe courte qu'il portait alors, la veste de feutrine bleu marine, le col relevé, poussant sa bicyclette du jardin dans l'entrée, puis dans la rue, je le vis pédaler sur le pavé, remonter la Grande Allée, se retourner une fois encore, faire un signe de la main avant de disparaître au tournant pour longer la chaussée de la digue nue, rase, jusqu'au pont de chemin de fer, se diriger vers la Porte Saint Etienne, puis continuer le long des grues, des rails et des entrepôts, du port d'outre-mer, du port de commerce du bois, du port des céréales, jusqu'à son atelier, là-bas en-dessous des murs gigantesques et des poutres du chantier naval, dans le vacarme des marteaux rivoirs, les glapissements de flammes de soudage et les scies à métaux qui écorchaient les oreilles. Et alors nous pûmes de nouveau nous parler, il était de nouveau évident que nous nous trouvions dans le même camp et tout comme nos malentendus finissaient par se dissiper, les partis surmonteraient eux aussi, croyais-je, les éléments idéologiques sources de litiges, et formeraient le front de l'unité parce que c'était une nécessité.

Ce sont nos débats autour de divergences, de contradictions qui nous avaient fait découvrir ce que nous avions en commun. Il y avait eu des refus, des difficultés et toujours le désir, par la thèse et l'antithèse, de parvenir à un point recevable pour tous deux. De même que les divergences, les conflits faisaient naître des idées nouvelles, de même chaque action était-elle le fruit du choc des antagonismes. Le fait de comprendre la dynamique de telles démarches rendait possible la vie en commun, l'estime réciproque. Mais dans la confrontation entre les responsables des partis durant les négociations, on ne pouvait encore déceler la moindre amorce d'un accord. En Espagne seulement s'était produit un vaste regroupement dont on ne pouvait encore prévoir la solidité, tout ce qu'on avait pu retenir des tentatives de responsables sociaux-démocrates et communistes allemands pour se mettre d'accord sur les positions à prendre et les objectifs à viser, semblait avoir échoué jusqu'à présent. C'est alors seulement que je compris à quel point était limité le secteur dans lequel nous avions vécu. Nous n'avions jamais eu affaire qu'à un seul

et même ennemi qui déterminait nos actions. Dans la clandestinité nous nous trouvions dans un cercle défini et toutes les orientations émanant de lui étaient liées à sa dimension. Nous n'avions pas attaché d'importance au fait que le contact avec les cadres supérieurs était coupé, que le Parti ne continuait à exister que dans de minuscules cellules, nous nous contentions de recevoir de temps à autre des instructions, des rapports, de voir le journal imprimé à l'étranger parvenir jusqu'à nous. Les moindres signes d'une activité qui se poursuivait au dehors nous encourageaient, nous rassuraient. Et voici que le champ s'ouvrit soudain, et nous vint le pressentiment du tableau compliqué qu'offraient des rapports de forces qu'il fallait constamment analyser et peser. Pour nous il y avait les démarches directes, évidentes, grâce auxquelles nous étions reliés les uns aux autres sans tenir compte des groupements auxquels nous appartenions, mais les responsables devaient, à chaque initiative, se faire une idée de l'ensemble de la situation avec tous les écarts susceptibles de s'y produire et les phases futures prévisibles. Mais je découvrais aussi à quel point notre projet au sein même du secteur adverse, entrainait désormais pour beaucoup dans les recherches aux vastes ramifications effectuées par d'autres, à quel point nos expériences sur les lieux de travail, dans les quartiers d'habitation avaient été transmises par des agents de liaison à tous les niveaux de la tactique. Notre tâche principale avait été d'empêcher qu'on nous découvre et pour y parvenir j'usais une bonne partie de mon énergie, ce que nous pouvions découvrir nous paraissait insignifiant mais soudain, vu de l'extérieur le simple fait que quelques-uns tenaient bon, restaient à leur place, étaient disponibles lorsqu'on avait besoin d'eux, prenait suffisamment d'importance à nos yeux. En restant dans la clandestinité placée sous le signe essentiel d'une conspiration en toute légalité, personne ne s'était senti coupé des autres, même une longue solitude n'avait rien à voir avec l'oubli, l'isolement. Et puis, comment aurions-nous pu avoir l'idée d'être seuls alors que des dizaines de milliers d'entre nous se trouvaient dans les prisons et les camps. Jamais nous ne nous étions vus comme se voyait mon père, bien en deçà des décisions, sans influence, sans relation avec ceux qui dirigeaient les affaires au plan de l'action. Le fragile édifice qui apparaissait là exigeait des connaissances, une compréhension qui n'étaient pas encore de ma compétence. Je n'étais au courant que d'un certain nombre de grandes lignes : il fallait tenter de renforcer les prises de position contre le fascisme, de gagner toutes les forces progressistes en faveur d'un front populaire, de faire passer en Espagne les armes, les volontaires, développer la campagne pour la libération de Thälmann que menaçait le même sort que celui d'André, assassiné au pénitencier de Hambourg, et puis il y avait cette volonté constamment marquée par le Parti communiste de se

rapprocher de la direction du Parti socialiste. Mon père estimait que ce qui empêchait de comprendre les conflits nés de la politique des partis reposait sur des questions de principe. Chaque fois que nous cherchons une explication des événements historiques, dit-il, nous en sommes réduits à recevoir des informations de seconde, voire de troisième main. Les causes des événements dans lesquels nous sommes impliqués nous restent cachées, nous sommes obligés de les expliquer comme nous le pouvons, par nous-mêmes. Le plus souvent nous ne disposons quant aux faits que d'éléments fragmentaires connus des camarades eux-mêmes. Nous ne nous sommes jamais contentés des procès-verbaux et des communiqués qu'on voulait bien nous transmettre, de ce qui n'était que façade et arrangé pour produire des effets bien précis, nous n'avons jamais admis que d'autres estiment qu'il était bon qu'ils en sachent plus que nous. Au cours de nos débats notre flair nous permettait souvent de cerner de plus près certains faits que la lecture de communiqués officiels, l'information que nous donnait un camarade de travail pouvait nous en dire plus que le programme du Parti qu'on nous avait distribué. Et qu'est-ce donc que la ligne correcte, disait ma mère, elle a toujours quelque chose qui semble venir des curés, comme si elle voulait nous faire croire qu'il n'y a qu'une seule vérité. Je répondais qu'une ligne d'action déterminée était devenue nécessaire, de même qu'il était nécessaire de camoufler, de chiffrer les stratégies importantes. Peut-être, estima alors ma mère, ceux qui participent à ce qui se passe sont-ils, à force d'avoir l'habitude de cacher quelque chose, tout aussi déroutés, tout aussi mal informés que nous. Que tout s'engage si mal, comme qui dirait sans perspective, vient de ce que chacun de ceux qui occupent un petit poste veut qu'il prenne encore plus d'importance, ils se gonflent, fabriquent des secrets avec leurs semblables pour monter dans les rangs supérieurs des mystères. Partout, dit-elle, on voit les gens prêts à comploter, il y a là les représentants du socialisme scientifique qui s'entassent dans des cercles, des cliques, des centres, des ailes et des plate-formes et en faisant cela ils obéissent à un vieux penchant qui pousse à former des clans. On ne pourra briser ces modèles que quand nous aurons réussi à observer, à examiner par nous-mêmes, quand nous pourrons agir sur tous les problèmes administratifs, quand nous interdirons ces groupements et ces concentrations qui nous enferment parce que, de par leur nature même, ils ne peuvent que proliférer et développer la domination de la bureaucratie. Nous, de notre côté, nous n'avons jamais rien à camoufler. Nous nous manifestons toujours en toute franchise. Nous descendons dans les rues et nous clamons nos revendications. A chaque pas que nous faisons, on peut nous blesser. Seul l'égoïsme ne montre pas ses points faibles, il n'a pas besoin de feintes, de dissimulations, de trappes. Mais comme jusqu'à présent, dit mon père,

nous n'avons pas réussi à exercer une influence sur les affaires de l'Etat, nous sommes obligés de récolter des informations aussi bien que nous le pouvons de par nous-mêmes. Nous ne pouvons de toute façon rien contre le système qui nous réduit à la docilité et nous maintient dans l'ignorance et le dilettantisme. En réalité, tout ce qui est imaginé, amorcé, décidé devrait partir de nous, voilà quelque chose dont nous sommes conscients depuis un siècle. Partout nos réalisations devraient être mises en avant. Mais nous nous sommes laissé arracher notre détermination. Au lieu de diriger les processus de production nous sommes toujours des esclaves salariés. C'est de notre bord que viennent les visions de libération, de renouveau, mais les classes dirigeantes nous sont supérieures dans leur idéologie, leur absence de morale. Pour détrousser ils n'ont pas besoin de philosophie, au contraire, plus ils sont brutaux, stupides, plus leurs bénéfices augmentent. L'internationalisme prolétarien est une grande idée; mais l'internationale des détenteurs de capitaux est encore plus prompte à la riposte. Et pourtant mes parents savaient que les transformations pénétraient dans les vieux modèles récalcitrants. L'impérialisme pouvait bien continuer à assassiner et à dévaster, mais la révolte contre sa violence ne cessait de se manifester dans les centres les plus divers. Le droit qu'il s'était donné lui-même d'exploiter toutes les richesses du sol, d'écouler toutes les marchandises, se heurtait à une résistance, en Indochine avaient éclaté des insurrections contre le colonialisme, la Chine, l'Espagne s'étaient engagées dans la lutte armée. Toutes les énergies capables d'être solidaires se retrouvaient dans les Brigades internationales. Comprendre les corrélations entre les systèmes d'oppression au niveau mondial était encore impossible et comment cela aurait-il d'ailleurs pu se faire étant donné la violence, la mise sous tutelle qu'imposaient aux populations ceux qui savaient écrire, les diffuseurs d'opinions. L'alternative scientifique opposée pour la première fois à l'appétit de ceux qui s'enrichissent dans l'anarchie, était encore jeune. Les hommes qui voulaient convertir leurs connaissances en actes étaient eux-mêmes issus de l'ancien état de choses et minés par des impulsions et des caractéristiques propres à cet état. Les cerveaux étaient engagés dans un combat constant avec la brutalité, même ceux auxquels nous faisions confiance pour le travail d'organisation politique étaient marqués par leur existence dans la clandestinité, les planques, la simulation et le mensonge, tels qu'ils s'imposaient dans le combat contre l'ennemi. Eux-mêmes ne savaient pas toujours ce qu'ils pouvaient se permettre de dire, leur situation était infiniment plus difficile que la nôtre, dans les rencontres les guettaient la trahison et l'imposture, jusqu'à quel point celui dont ils cherchaient à se faire un allié s'était-il vendu à l'adversaire, ils étaient constamment obligés de se censurer, ils ne pouvaient renoncer un instant

à leur vigilance et à leur suspicion, ils ne pouvaient rien accepter comme allant de soi, il leur fallait se protéger à chaque pas, où qu'il conduisît. Comment tout cela pourrait-il être décrit, pensai-je, tiré désormais des simplifications qui m'avaient permis de tenir. Comment représenter ce que nous avons vécu de telle sorte que nous puissions nous y reconnaître, me demandai-je. La forme à employer serait monstrueuse, elle donnerait le vertige. Elle ferait sentir à quel point la description du plus petit parcours serait insuffisante, chaque direction prise révélant aussitôt son ambiguïté. La manière dont mon père s'était orienté parmi ce qu'il voyait autour de lui en rassemblant des informations sur les dessous des structures politiques ressortit de nos conversations ultérieures. Il apparut avec quelle attention, quel besoin de rencontrer des signes de vie il s'occupait malgré tout de la situation de la classe ouvrière, combien il s'efforçait d'obtenir des contacts, des indications, des informations qui permettaient de chasser ses accès de résignation. Il avait plusieurs fois rencontré Wehner qui était maintenant membre du comité central et candidat du Politbureau. Ils se connaissaient depuis le début des années trente où ils avaient participé ensemble à la préparation de projets dans le syndicalisme et l'agitation. Sa dernière rencontre avec lui avait eu lieu l'automne précédent à Paris, mais lorsqu'il tentait d'en parler il était toujours distrait par des souvenirs d'autres rencontres et d'autres événements. En dix-neuf-cent-trente-et-un, après les victoires électorales des national-socialistes, lorsque les communistes, pour se protéger, avaient fondé la ligue des combattants du front rouge, les sociaux-démocrates rassemblèrent eux aussi une organisation de combat, le front de fer, composé du Reichsbanner et de formations des associations sportives et syndicales. Le regroupement des deux partis ouvriers aurait constitué une solide association de défense, mais les chefs de la social-démocratie n'étaient pas prêts à une action unitaire. Ils préféraient laisser ceux qu'on appelait le service d'ordre taper sur les ouvriers communistes plutôt que de les inciter à affronter les fascistes. Numériquement, ceux-ci n'étaient pas encore majoritaires à l'époque, un programme commun aurait permis de les vaincre. Une fois de plus les tentatives d'élaboration d'un front unique n'étaient possibles qu'au niveau le plus bas. Lorsque des sections d'assaut des national-socialistes eurent aménagé une base dans une brasserie de la Schwarzkopfstrasse pour surveiller de là l'accès au Wedding, les habitants du quartier se rassemblèrent spontanément, défendirent leurs communs intérêts et de la fermeture de la maison de réunions qu'ils exigeaient ils firent une question politique. Ma mère qui, du fait qu'elle travaillait à l'usine de compteurs, avait d'étroites relations avec les groupes communistes de l'entreprise et les cellules de quartier, tenta de se rappeler cette époque. Elle avait eu son importance pendant un temps, toutes les

réflexions tournaient autour d'elle, l'adversaire n'avait pas encore établi son régime, soudain il était devenu possible de briser son influence et de pousser, de notre propre initiative, les directions des partis à conclure un accord. Mais les forces de ces jours-là furent bientôt anéanties, la paresse s'en empara de toutes parts. L'absence d'une stratégie homogène, puis une réaction précipitée réduisirent à néant toute progression. Le mouvement de protestation qui s'étendit violemment au printemps trente-deux, recelait déjà la paralysie qui allait terrasser les ouvriers un an plus tard. Seuls quelques communistes isolés, Merker, Wehner, Peuke, Dittbender soutinrent l'entreprise des habitants des rues. Ils étaient là, ceux qui apportaient leur soutien à l'action, dans la Schwarzkopfstrasse, la Pflugstrasse. Ils étaient venus des fabriques, des ateliers. Ils portaient sur le visage des masques de suie, de poussière, de pétrole noir. Ils se rassemblèrent devant les fenêtres de la Maison Brune ornées de petits drapeaux. Des hommes de garde se tenaient à la porte, les pouces enfoncés dans la ceinture du pantalon, la jugulaire de la casquette autour du menton, derrière eux retentissaient les chants meurtriers. Ma mère réfléchit à ce qui s'était passé ce jour là lorsqu'à cinq heures de l'après-midi elle avait quitté le bâtiment de l'Ackerstrasse. Elle était assise dans le coin du sofa de peluche au motif à fougères gris-brun, le bras appuyé sur l'accotoir, son lourd visage posé sur la main, elle regardait la rue au dehors où les vrombissements venaient de se taire. De la Schwarzkopfstrasse elle voyait en face, à côté du clocher d'ardoise de l'église Saint Sébastien, les larges fenêtres arquées derrière lesquelles elle avait monté des appareils électriques pendant huit heures par jour. Elle se tenait dans la foule des ouvriers et ouvrières, elle se taisait encore comme les autres. Nous avions cru, dit-elle, que les fascistes se laisseraient repousser par notre persévérance, notre endurance. Nous étions les plus nombreux ici. C'était notre quartier. Puis retentirent des cris isolés, menaçants. Les voix enflaient, la foule se dirigea vers le local. Et soudain on put entendre un cliquetis de verre brisé, des pierres volèrent dans les fenêtres, à l'intérieur on en est venu aux mains, la fusillade commença. Mais les coups venaient d'autour de nous, les troupes de la police arrivant de la Chausseestrasse avançaient, elles n'avaient attendu que ce signal, le bris de la fenêtre. Maintenant, tandis que ma mère évoquait tout cela, je me rappelai des discussions très vives de l'époque pour savoir si les coups de feu qui provoquèrent plusieurs morts et blessés avait été déclenchés par une provocation de la police ou par l'impatience des combattants du front des rouges. Les policiers qui étaient prêts avec leurs chiens et leurs voitures, se ruèrent sur les ouvriers. Ils se présentaient comme les défenseurs de la Maison Brune dont l'évacuation avait été demandée durant une semaine par les habitants du quartier. Maintenant le moment était venu de

montrer que le café était ouvert à tous, que personne n'avait le droit de s'y retrancher. Evitez la violence, criait-on. Mais, même si nous n'avions pas pris d'assaut le local, dit ma mère, il y aurait eu un accrochage avec la police. Le mot d'ordre de Neumann : battez les fascistes partout où vous les rencontrerez, ne fut pas approuvé par la direction du Parti communiste. Nous aurions dû suivre cet ordre, disaient beaucoup de prolétaires lorsqu'il fut trop tard. Dans les rues la protection des communistes était nécessaire lorsque les colonnes national-socialistes pénétraient dans les quartiers rouges. Dans la ligue des combattants il y avait des gens courageux, fiables, qui savaient pourquoi ils passaient à l'attaque. Nous estimions que l'autre tactique était meilleure, dit ma mère, la tactique de la solidarité ouvrière en vue de dépasser les oppositions entre les partis. Mais aussitôt après cet incident, l'interdiction de se fréquenter fut encore plus sévère. Une propagande haineuse nous montait les uns contre les autres, dit-elle, dans le même corridor nous qui, peu avant encore, agissions en commun, nous passions, honteux, les uns près des autres. Et après notre retraite les sections d'assaut purent ouvrir partout des lieux de réunion, sous la protection de la police. C'est ainsi que, camouflés en parti ouvrier, ils purent se soulever, et ils prétendirent réunir en leur sein le nationalisme et le socialisme et ils entraînèrent avec eux en les trompant, en les aveuglant, les pusillanimes, les éternelles dupes, les ignorants qui espéraient. D'abord timidement, puis ouvertement, dit ma mère, des habitants de notre rue allèrent les rejoindre, levant la main tendue au lieu du poing fermé. Comment me représenterais-je ma mère, pensai-je, si, depuis le jour où elle se tint avec moi à la fenêtre de la Grünenstrasse, je ne l'avais pas revue. Il y avait en elle quelque chose de sombre. Les yeux, les cheveux sombres, de même la résonance profonde de sa voix. Son front, je l'aurais imaginé large, de même les pommettes, les sourcils vigoureux, mais sa bouche mince et son nez tout droit presque sans creux à la base du front étaient trop nettement présents devant moi pour qu'il me fût nécessaire d'en rechercher encore les formes, ce que je connaissais me cachait ce que je voulais éloigner de moi pour le redécouvrir à nouveau. Ses cheveux auraient-ils été aussi lisses et courts si j'avais dû les imaginer, et avaient-ils une raie sur le côté, me demandai-je. Elle était assise là-bas, penchée en avant, de biais, la main sous le menton, elle remuait à peine les lèvres en parlant. Sa voix avait conservé son intonation alsacienne que nous seuls étions peut-être en mesure de reconnaître, plus de deux décennies d'allemand du nord, d'idiome berlinois l'avaient oblitérée. A Strasbourg elle avait été engagée comme bonne d'enfants dans une famille allemande et l'avait accompagnée à Brême peu avant la guerre. Elle avait en réalité voulu travailler dans le métier de son père, peintre d'enseignes dans une ruelle latérale donnant sur la place de la

cathédrale entourée de rangées d'arbres, je connaissais la maison par une photographie. Il avait réalisé des enseignes pour des corporations d'artisans, des magasins, et aussi des écussons, il avait même entrepris la décoration de portes cochères. Il y aurait eu bien des choses à dire de la maison dans laquelle ma mère avait grandi et où je n'étais jamais entré, de sa rencontre avec mon père dans la maison de convalescence de Delmenhorst à l'extérieur de Brême, où elle travaillait comme aide-infirmière, des ancêtres de mon père qui avaient été de petits cultivateurs, des ouvriers agricoles, de son évolution comme apprenti dans une forge, comme serrurier dans un atelier de mécanique, comme machiniste sur un vapeur navigant sur le Danube, étudiant pendant ses heures libres, obtenant sa "maturité" dans une école du soir de Budapest, puis incorporé dans les troupes de pionniers de Galicie, mais on n'en avait guère parlé à la maison, l'importance accordée au chemin parcouru, aux différents lieux de séjours n'allait pas plus loin que celle accordée à un travail exécuté à un moment donné. Ici, dans le logement de Warnsdorf, apparaissait nettement la différence entre notre vie et l'existence bourgeoise qui pouvait s'écouler dans une ambiance colorée, sur un grand pied, où l'on avait des rapports solides et riches de traditions avec les meubles et pièces d'orfèvrerie, les enfilades de pièces et les jardins, tandis que nous nous trouvions ici dans une salle d'attente, une pièce de passage, facile à quitter et à oublier. L'étroite maison à deux étages de Strasbourg, avec son perron aux marches usées, ses vitres serties de plomb aux fenêtres du rez-de-chaussée, avec les pinceaux croisés et la palette sur l'enseigne de bois accrochée à une chaîne, j'avais pu la contempler à l'époque, pensif, à un moment où je rêvais de fuir le monde, j'avais quinze ans et j'avais appris que ma scolarité à Scharfenberg allait définitivement s'achever pour moi. Ni ma mère ni un quelconque chroniqueur n'aurait jamais entrepris de dépeindre ce qu'avait d'ancien et de féérique ce milieu, il n'y avait pas eu là quelque chose comme un foyer, un refuge, ma mère et ses sœurs avaient gagné leur pain très tôt, elles furent séparées et ne se retrouvèrent jamais, le changement de localité, les voyages, l'arrivée dans des villes étrangères n'avaient rien d'une épopée, tout tournait uniquement autour du travail qu'on trouverait ici. Parce que, de Wilhelm Meister aux Buddenbrooks, le monde qui donnait le ton dans la littérature était vu par les yeux de ceux qui le possédaient, on pouvait présenter les intérieurs des maisons avec tant d'amour pour le détail et la personnalité des hommes aux nombreux stades de son développement. La possession déterminait le rapport qu'on entretenait avec les choses, mais pour nous qui ne possédions pas notre habitation et pour qui le lieu de séjour était dû au hasard, seul ce qui manquait, la carence, la non propriété avaient de l'importance. Mais il n'y avait pas lieu de s'attarder là-dessus, à cet instant

tout ce que j'aurais moi-même été capable d'évoquer, c'était l'ouvre-boîte en fer que je voyais posé sur le buffet, il avait la forme d'un hareng, la mâchoire inférieure avancée comme le tranchant d'une baïonnette, celui-ci existait déjà à Brême, il m'avait sûrement servi de jouet et ma mère avait dû me le retirer de la bouche. Par ailleurs, nous n'avions pas le temps de réfléchir à la frugalité, notre biographie se composait plutôt des calculs consistant à envisager comment passer les jours et les semaines à venir, comment payer le loyer, et nous ne faisons pas l'inventaire d'objets parmi lesquels nous étions tout juste tolérés. Si la maison de Strasbourg me revenait néanmoins à la mémoire c'était parce que j'avais souvent regardé la photo la représentant avec sa petite enseigne de peintre, c'est d'elle que semblait venir tout ce que je découvrais dans l'art plus tard et de cette manière, en dépassant la pauvreté et l'aliénation, on pouvait tout de même concevoir une histoire familiale où ce qui était bien à nous naissait de ce que nous n'étions liés à rien. Voilà qu'apparaissaient des hommes, ils étaient à portée de main, nettement visibles, on parlait d'eux, on les jugeait, ils faisaient partie de la classe qui ne possédait rien, c'est cela qu'on retenait, celui qui avait apporté son aide ici et avait servi d'intermédiaire, celui qui avait participé là à un projet, ces hommes, sans liens avec des paysages et des villes, déterminés par des opinions et des décisions politiques, constituaient l'environnement dans lequel s'effectuait notre évolution, et à leurs déclarations, leurs questions et leurs réponses venaient s'ajouter les livres, eux aussi détachés de leur origine comme ces hommes, ils représentaient, comme ceux-ci, uniquement ce en faveur de quoi ils avaient fait leur choix, des livres, des hommes, des images, tels étaient les éléments solides d'une vie qui par ailleurs ne connaissait que l'instabilité. Le travail dans la clandestinité, les voyages avec de faux passeports, les séjours anonymes dans des pays étrangers, l'exil, c'était l'ultime conséquence d'une situation qui, de tout temps, avait été celle de nomades. La chambre de Warnsdorf tout en bas de la maison des sédentaires, servait de lieu secret de rencontre aux vagabonds, aux prolétaires qui avaient l'habitude d'errer et d'offrir leur force de travail à ceux qui l'achetaient, des hommes auxquels rien n'était donné, qui devaient se faire embaucher, faire la queue pour obtenir le strict nécessaire à leur subsistance. C'est là qu'à partir de maigres allusions, de ce qui nous avait été transmis des observations d'autres que nous, de comparaisons et d'associations d'idées, exposés aux dérangements et au risque d'une intrusion brutale, nous primes conscience peu à peu du réseau qui se tissait autour de nous. Tout en parlant, mon père hésitait, cherchait et il s'efforçait de dépasser les divergences d'opinions entre nous. Les fils qu'il suivait portaient de septembre trente-six lorsque, faisant partie d'une délégation tchécoslovaque, il rencontra Wehner lors d'une manifestation

du mouvement mondial pour la paix à Paris. Avant qu'il tentât de décrire un peu cette rencontre, ces fils s'étirèrent entre différents autres centres d'intérêts, des conversations avec Taub, un des dirigeants du parti social-démocrate tchèque, avec Peuke qui était passé par la montagne près de Bodenbach pour entrer dans le pays et se tenait caché chez des amis à Prague, puis reprenaient en novembre trente-cinq, à la date où avait eu lieu à Prague la première rencontre entre des responsables sociaux-démocrates et des communistes allemands.

Et puis, me demandai-je pendant le récit de mon père, comment nous serait-il possible, à nous, d'écrire. Si nous étions capables de saisir quelque chose de la réalité politique dans laquelle nous vivons, comment cette matière, mince, qui se dissout, qu'on ne peut jamais atteindre que de façon fragmentaire se laisserait-elle transférer en une image typographique, et prétendre, de plus, à la continuité. La méditation et la recherche, longues et sereines, ont toujours été hors de notre portée. Les événements qui affluaient nous forçaient à comprendre vite et à réagir vivement. Cela pouvait aboutir à des actes, mais jamais se constituer en une vue d'ensemble, complète. Nos réactions furent toujours condamnées à rester fragmentaires, éclatées, à être effacées par le surgissement de nouvelles exigences. Mais si je réussissais un jour à jouer au plus fin avec les forces qui cherchent toujours à détourner le cours de mes pensées et à réserver leur liberté de mouvement aux incitations et aux intuitions, aux appréciations en train de mûrir en moi, je n'attacherais pas quant à moi d'importance au fait que celui qui écrit doit faire partie d'un pays déterminé, d'une culture nationale, vivre dans un cercle bien défini, afin que ce qu'il écrit soit convaincant. Ce qui avait été présenté comme primordial dans les revues parlant de l'art réaliste, de la littérature ouvrière, l'élucidation d'un milieu quotidien, les relations étroites et des échanges vraiment vécus avec ses habitants, tout cela ne concorderait avec moi que de façon très limitée. De même que cette pièce où nous parlions ensemble n'était que fortuite et pouvait se trouver dans n'importe quel pays, de même devrais-je, en écrivant, m'adresser à des hommes qu'on pouvait trouver partout, indépendamment de leur origine, l'internationalisme deviendrait le signe distinctif de mon appartenance. Car notre seule patrie était notre esprit partisan: bien qu'étant seulement au début de mon voyage, j'en avais acquis une conscience aiguë. Je pouvais certes reconnaître les avantages que l'on a d'appartenir à un pays, à une ville, mais mon projet n'avait pas ce point de départ, j'allais devoir commencer par ce qui n'avait pas de forme, ne se rattachait à rien et chercher des

corrélations par-delà les frontières des Etats et des langues. Peut-être voulions-nous dire quelque chose de cette sorte lorsque nous estimions que nos débats sur l'art et la littérature étaient politiques. Si nous devions un jour devenir nous-mêmes de ceux qui réalisent quelque chose dans ce domaine, notre activité serait marquée par notre intention de jeter un pont par-dessus les fossés, de trouver quelque chose qui pourrait être pour nous, privés de la chaleur d'un foyer, notre bien commun. Si bien que le problème national, aussi aigu qu'il fût dans son urgence, ne m'était jamais apparu que comme l'élément constituant d'une situation transitoire, qui ne trouverait son utilité que lorsqu'on le mettrait en relation avec une évolution plus vaste. Ce qui se passait en Allemagne nous le mettions en relation avec les événements en France, en Espagne, en Chine, et lorsque j'imaginai des gens à Prague, à Paris, à Berlin dans une pièce dont l'adresse ne pouvait plus être retrouvée parce que rayée de la mémoire pour éviter qu'elle ne fût livrée pendant un interrogatoire serré, sous la torture, lorsque j'imaginai ce cercle restreint d'hommes, faisant des projets pour l'évolution future de leur pays, je voyais chaque fois un filet vaste comme le monde assembler leurs paroles, ce dont ils discutaient était reçu comme par un bourdonnement, relié indissolublement à ce qui était projeté en Afrique, en Asie, sur les continents américains, et prenait forme peu à peu. Nous étions des individus isolés et en même temps entourés par une totalité, nous avions pour mission de prendre conscience autant que possible de ce qui se passait autour de nous, même de ce qui, comme le disait mon père, nous tenait en tutelle et nous rappelait à l'ordre, ce qui n'attendait pas notre commentaire, ce qui nous voulait muets et dociles. Mais contrairement à mon père qui partait plutôt des aveuglements et des dissimulations, je ressentais, en regardant autour de moi, une tension constante. Tandis que moi, je n'avais pas besoin de me limiter, les politiciens devaient s'en tenir à un thème précis, moi, j'avais à ma disposition la diversité, ils devaient, eux, faire des recherches, dépouiller des documents, ils devaient s'engager dans des tâches partielles, moi, je n'avais pas à aboutir à un but, ils devaient, eux, présenter des résultats, ils étaient compétents pour certains détails, ils faisaient l'histoire en rassemblant, chacun à sa place, d'infimes parties en un tout. C'était ce travail de détail, ce furetage et cette recherche infatigables qui s'étaient reflétés dans les déclarations du congrès mondial du Komintern, en juillet et août trente-cinq. Toutes les tentatives pour parvenir à une unité d'action étaient à la base des décisions politiques du Front populaire. Les nouvelles directives révisaient la conception des dernières années selon laquelle la social-démocratie représentait une unique masse réactionnaire. Il fallait désormais distinguer nettement entre les dirigeants de droite et les vastes couches de travailleurs au parti social-démocrate. Mais avant

même que l'on ait pu s'engager sur la voie de la réalisation de telles directives, il fallait faire disparaître les divergences et celui qui voulait comprendre un peu à quoi se référait la conversation tenue à Prague en novembre, se voyait de nouveau obligé de lier ses recherches à tout ce qui gravitait chichement autour et d'y mettre de l'ordre lui-même. Dans la clandestinité nous nous étions trouvés devant un ennemi flagrant, parfaitement reconnaissable, il n'y avait rien à en dire, tout ce qui importait, c'était de le combattre. Pour nous, le fascisme était la dictature manifeste du capitalisme et des financiers, il était l'arme des forces les plus réactionnaires, au service de leur intérêt qui exigeait une redistribution de l'Europe. Mais cette formule, dit mon père, n'expliquait pas encore pourquoi, dès l'année trente, une bonne partie de la classe ouvrière donna sa voix aux national-socialistes et pourquoi le nombre des électeurs en faveur du fascisme pouvait atteindre les dix-sept millions au printemps trente-trois. Il ne suffisait pas, dit-il, d'en rendre responsables les seules années de crise, l'éclatement de la classe ouvrière, il fallait chercher les véritables causes qui empêchèrent l'union de se faire. Ce qu'on voyait toujours ce n'étaient que les rivalités tactiques, et celles-ci dissimulaient les motifs plus profonds de l'indécision ou des catastrophiques erreurs d'appréciation de la situation. Les chefs du parti communiste continuèrent d'affirmer même après la prise du pouvoir par les fascistes, que la social-démocratie, du fait qu'elle tenta constamment d'établir un équilibre avec le centre bourgeois, devait être considérée comme le principal ennemi. En se fondant sur la thèse du social-fascisme on ne pouvait aboutir à aucun combat commun. Même lors des élections du Reichstag en mars trente-trois, les communistes et les sociaux-démocrates auraient pu, s'ils avaient été capables d'orienter autrement leur pensée, mobiliser un front prolétarien de douze millions d'hommes. Mais le parti communiste attendait le retournement révolutionnaire et la direction social-démocrate préféra une politique de l'immobilisme et de l'adaptation, se fixant pour tâche d'assumer face à un gouvernement légal le rôle de critique loyal. Tandis que les communistes estimaient que le national-socialisme était sur son déclin, les sociaux-démocrates déclaraient au printemps trente-trois qu'en Allemagne on gouvernait encore conformément à la lettre et au sens de la constitution. Si bien que l'anéantissement des organisations communistes et la dissolution du parti social-démocrate, des associations syndicales, purent se faire sans rencontrer d'obstacles. Lorsque les communistes qui avaient échappé à la terreur fasciste passèrent à la clandestinité pour organiser une résistance, le comité directeur social-démocrate en fuite demeura sous les effets du choc. Tout ce qu'il put opposer aux communistes qui proposaient une nouvelle estimation de la situation, ce fut le désarroi et la paralysie. En France, cinq millions de socialistes et de

communistes entamèrent en février trente-quatre une grève contre des tentatives de putsch fascistes, amorçant ainsi la formation du premier Front populaire, en Autriche, la classe ouvrière soutint le même mois un combat armé de quatre jours contre le fascisme, mais les sociaux-démocrates allemands restèrent inactifs. Et pourtant ce ne pouvait pas être le désaccord entre les chefs des partis qui à lui seul enleva à la classe ouvrière la force d'action, dit mon père. Même s'il s'est enraciné profondément pendant deux décennies, il aurait dû garder un oeil sur ses propres possibilités, si celles-ci avaient existé. Une absence totale d'instinct face au danger mortel, les illusions que nous nous faisons nous-mêmes, les reproches réciproques et stériles auxquels nous nous sommes livrés durant notre hiver révolutionnaire, dit-il, nous n'avons jamais su les dépasser durant les années qui suivirent, malgré toutes nos expériences. Les dirigeants de l'envergure des révolutionnaires russes avaient été éliminés au moment décisif, comparés aux têtes que perd de nos jours l'Etat soviétique, les nôtres étaient surtout des caractères d'un modèle plus étroit, des natures de petits-bourgeois incapables de voir loin, d'avoir l'audace de créer du nouveau. Mais il estimait, dit-il, que ce trait appartenait aux chefs de son propre Parti. Ce que, vingt ans plus tôt, il avait déjà ressenti comme le plus grand manquement de la social-démocratie, avait pris plus tard une importance décisive dans l'effondrement, à savoir qu'elle n'exploita pas les larges possibilités d'effectuer un travail de formation qu'offraient pourtant les syndicats. Il y avait eu d'innombrables ouvriers qui auraient été capables d'élargir le champ de leur conscience si on les y avait incités et soutenus dans ce sens. Mais d'autre part, dit-il, on ne pouvait se contenter de faire porter aux permanents du Parti la responsabilité de ce manque d'initiative, car nous devons nous demander pourquoi les travailleurs n'ont pas réclamé eux-mêmes une formation qui leur permette de progresser. La situation économique sans issue, ajouta-t-il, nous bloquait tous, mais même cette situation n'explique pas à elle seule la passivité, le fatalisme, l'incapacité d'intervenir. Et c'est ainsi que mon père avait abordé la question primordiale : pourquoi les ouvriers restaient-ils au Parti dont le programme avait pour point central l'anticommunisme, la lutte contre la révolution, le soutien accordé à la société réactionnaire. Il éluda la réponse à une telle question. Il qualifia de mécaniste l'idée selon laquelle le fascisme n'était rien de plus que la forme extrême, offensive, brutale de la domination des monopoles. Il fallait y ajouter, dit-il, le travail de sape entrepris depuis longtemps par l'autorité, qui a détruit toute autonomie. Mais c'était précisément cela qui faisait parti du système de l'exploitation, répondis-je. C'étaient les institutions de la société bourgeoise qui assujettissaient les travailleurs, elles seules avaient intérêt à produire des

troupeaux dociles, fichus, qui, lorsqu'on leur tendait soudain leur pâture, se laissaient utiliser comme troupes de combat. Alors tout se passait comme si le fascisme venait de là, mais ceux qu'on avait tirés de leur apathie ne savaient pas de quoi il s'agissait, ils n'avaient que leur vide, ils restaient dans leur faiblesse, capables seulement de jouer les fier-à-bras en allant proclamer à tous vents les appétits de puissance de leurs surhommes. Un tiers de cette armée, dit mon père, était fourni par la population active, il n'y avait là pas seulement les philistins, les petits fonctionnaires, les ménagères hagardes, tous ceux qui étaient sous-payés, les chômeurs, les nouveaux misérables, mais nos camarades de travail, ils étaient eux aussi brisés, repliés sur eux-mêmes, en eux aussi prévalait dès l'apparition d'une nouvelle crise, la volonté de se soumettre. C'est cela, dit mon père, que les partis ouvriers durent examiner de près à ce moment, pour savoir pourquoi les sentiments libéraux, anti-impérialistes en train de naître dégénéraient en chauvinisme, pourquoi la volonté de transformer la société se transforma en abandon mystique, pourquoi on n'a pas réussi à faire comprendre au prolétariat ce qu'était sa situation. C'est ainsi que s'éleva la monstrueuse façade du fascisme et il restait tout à faire pour se débarrasser de la confusion dans les idées, du fatras de slogans et des prétentions à la compétence qu'ils sous-entendaient, et chercher une voie dans laquelle continuer. Mais, demanda mon père, les dirigeants se souciaient-ils vraiment de procéder à des recherches qui mettaient au jour leurs propres erreurs, étaient-ils d'ailleurs capables de s'imposer une auto-critique, de débattre sur les causes de l'effondrement. Tant que les questions sans réponse continuaient à se poser, la reconstitution du mouvement ouvrier n'avait aucune chance de réussir et l'appel à former un front populaire devait sonner un peu creux. Si bien qu'ici, en exil, nous avions pour tâche de rechercher des signes indiquant qui serait le premier à surmonter le déclin interne. Tandis que l'ancienne école social-démocrate avec ses maîtres Wels, Vogel, Ollenhauer, Stampfer ou Hilferding continuait à repousser l'idée d'une démarche commune, des sociaux-démocrates plus jeunes et membres de groupuscules prirent contact avec le Parti communiste. Il y avait là le groupe de choc des rouges composé d'anciens membres de la jeunesse ouvrière socialiste, du Reichsbanner et de différentes organisations d'étudiants qui avaient pour programme de constituer un mouvement sans livret individuel pour ses adhérents. Il y avait les Combattants rouges, le Cercle de travail des socialistes révolutionnaires, le Front socialiste, la Ligue combattante socialiste internationale et la formation Neu Beginnen. Les objectifs idéologiques de ces petits groupes étaient ambitieux comme l'indiquaient leurs noms, à leur isolement souvent sectaire ils associaient l'idée de constituer une élite capable de diriger la classe ouvrière. Les négociations homogènes

n'étaient guère possibles avec eux, ils n'envisageaient d'ailleurs d'accepter que des accords limités. En s'accrochant à leurs illusions révolutionnaires ils ne pouvaient que se replier dans leurs retranchements et finalement se laisser anéantir par la police de l'Etat. Les communistes ne purent établir des liens qu'avec des cercles du Parti ouvrier socialiste. Cela avait rendu mon père particulièrement attentif car il y avait là Frölich, son ancien compagnon de Brême, co-fondateur du Parti communiste dont il avait été expulsé. Mais il suffisait d'évoquer ce nom pour faire surgir aussitôt toutes les difficultés rencontrées par les tentatives de rapprochement. La position de Frölich correspondait en bien des points à l'attitude des communistes de gauche qui voyaient dans la tentative de rapprochement avec la social-démocratie une hypocrisie et une trahison. L'idée admise jusqu'alors, selon laquelle le prolétariat n'avait pas subi de défaite avec la prise de pouvoir des fascistes, mais n'avait fait que battre provisoirement en retraite et qu'une situation révolutionnaire pouvait encore se présenter, cette idée avait été révisée. En août trente-quatre, lorsque le comité central appela à constituer un front antifasciste, on continua néanmoins à désigner la social-démocratie comme le principal soutien de la bourgeoisie. C'est seulement un an plus tard, au congrès mondial du Komintern et à la conférence de Bruxelles qui suivit, que de nouvelles appréciations apparurent au premier plan. On fit une distinction nette entre les dirigeants de droite de la social-démocratie et les masses ouvrières adhérent au Parti. Dans la pratique, la tactique du Front populaire et du Front unique socialiste avait déjà été mise à l'épreuve depuis longtemps par des cadres communistes et sociaux-démocrates au cours de leur travail dans les entreprises et les organisations. Là, dans la clandestinité, l'entr'aide était quelque chose qui allait de soi. Les ouvriers, de leur côté, conservaient encore des vestiges de la tradition syndicale et, prêts par principe à agir ensemble, ils pouvaient évoluer au point de comprendre que le front qui était devenu nécessaire devait englober toutes les couches de la population active ainsi que des cercles de la bourgeoisie progressiste. Aucun parti, aucun groupe n'était à lui seul en mesure de faire tomber le gouvernement fasciste. On entreprit de préciser que ce qui importait en premier lieu, c'était d'écarter le risque d'une guerre. C'était là la principale préoccupation d'un front populaire qui se composait de larges couches de la population. Un tel front populaire n'excluait pas le front unique ancré dans le prolétariat. La société de classes continuait à exister et même un regroupement temporaire ne pouvait faire oublier que le combat contre la domination du capital devait être poursuivi. Les responsables sociaux-démocrates justifiaient leur attitude de refus en prétendant que l'Internationale communiste associait encore l'idée d'une victoire sur le fascisme durant l'automne trente-cinq aux mots d'ordre de

la dictature du prolétariat. Mais de tout temps, même sous la politique de Front populaire, le but du communisme fut l'établissement d'une société sans classes. Même si le Parti communiste insistait maintenant sur le fait que cette évolution n'avait pas besoin de sortir d'une révolution socialiste, les chefs sociaux-démocrates refusèrent de participer à des négociations et maintinrent de ce fait la dispersion des forces. Ce qui, pour eux, se situait au premier plan, c'était le problème de la société future, non pas l'urgence du combat antifasciste. Ils ne voulaient pas favoriser un point de départ commun au détriment des différences idéologiques fondamentales. La poursuite des efforts en vue de l'unité exigeait de la part des initiateurs de l'énergie, de la patience, de la discipline et de l'abnégation. De plus, les fonctionnaires du Parti communiste ne parvenaient-ils pas toujours à s'adapter rapidement aux nouvelles directives. Ce qui pouvait prendre forme à la base se heurtait souvent, une fois transposé en mots d'ordre, à un niveau supérieur, à des doutes et des oppositions. Les rapprochements qui s'effectuaient spontanément en secret devaient être systématisés et intégrés dans une politique globale. Les directives provoquaient des tensions avant qu'on pût reconnaître clairement un schéma d'action. Le mouvement ouvrier, disait-on à ce moment, devait trouver des formes et des méthodes de combats nouvelles, de nouvelles étapes transitoires correspondant aux réalités de chaque pays. Nous qui tentions de saisir quelque chose des déroulements historiques, nous ne pouvions par voir si le front des conspirateurs sur lequel se trouvaient Wehner, Merker, Ackermann et d'autres communistes aux côtés de syndicalistes comme Brass, Michaelis, Kleinspehn, Petrich, Brill, Künstler, était déjà en liaison avec le Front populaire tel qu'une première commission le préparait à Paris depuis l'été trente-cinq. Ce qui prédominait encore dans le tableau, c'était l'opposition entre les activités déterminées par des motifs socialistes et les manifestations marquées par la libéralité d'une bourgeoisie de gauche. Derrière l'une de ces activités se tenaient, sans prétentions, silencieux, cachés, les travailleurs anonymes, l'autre était placée sous le feu des projecteurs, vivant grâce aux noms de ceux qui y prenaient part. Mais le combat ne devait pas être mené uniquement dans l'ombre, il fallait qu'il se manifestât aux yeux de tous afin de faire connaître ce qui nous préoccupait. En dépit de tout ce qui s'imposa ce fut la constitution contradictoire de cette communauté en projet. En bas, les activistes, les praticiens de l'unité qui risquaient leur vie à tout instant, isolés dans leur conviction, en haut, parfaitement libres, se représentant ouvertement eux-mêmes, les théoriciens qui cisaient chaque mot de leurs décrets. Les choses se passent une fois de plus de telle sorte que l'ensemble du projet est porté par les ouvriers, dit mon père, on dit qu'ils ne sont pas très habiles à formuler leurs intentions, et pourtant les appels les meilleurs, les

plus efficaces venaient toujours d'eux pendant les combats révolutionnaires, les grèves, mais maintenant il s'agissait de diplomatie et ils sont traditionnellement exclus. Il était néanmoins significatif que des dirigeants sociaux-démocrates aient suivi le Parti communiste et, qu'en participant au comité fondé par Koenen et Münzenberg, ils aient pris position contre la direction de leur propre Parti. Lorsqu'en octobre trente-cinq Dahlem, Merker, Ulbricht, Ackermann et Wehner furent chargés de la direction opérationnelle du Parti à l'étranger, ils trouvèrent à Paris des partenaires qui approuvaient la formation d'un Front populaire mais ne possédaient aucun droit d'arbitrage effectif. C'est là qu'on sonda le terrain pour savoir comment amener la direction social-démocrate en exil à Prague à se montrer compréhensive.

Souvent, comme le pensait Taub, on agissait trop vite, sous la pression. Ils veulent toujours des résultats immédiats, les camarades communistes, avait-il dit. Ce qui importait d'abord, c'était de faire connaissance, de s'informer réciproquement des intentions, de voies futures. Mais que devait-on encore attendre, demandaient certains, ne se connaissaient-ils pas suffisamment. Il n'y avait plus de temps à perdre. En évoquant la rencontre à Prague, Wehner déclara que là au moins les barrières de l'inaccessibilité totale avaient été levées. Peut-être cet entretien de trois heures et demie, le vingt-trois novembre, entre les mandataires communistes Ulbricht et Dahlem et les chefs du parti social-démocrate Vogel et Stampfer, fit-il resurgir un instant le souvenir des conférences de Zimmerwald et Kienthal. En un tel instant on pouvait évoquer la mémoire de Liebknecht qui avait envoyé ses salutations depuis la prison. Bon nombre de camarades qui étaient désormais membres de deux internationales différentes, se trouvaient dans les mêmes prisons en Allemagne. Mais le sort des activistes ne suffisait pas encore à susciter une alliance, bien plus, on pouvait déceler de nouveaux signes d'amertume, anciens vestiges du passé. Pour les sociaux-démocrates les communistes restaient les artisans de l'éclatement, ceux qui avaient fui le mouvement, et pour les communistes les chefs de l'autre parti ouvrier étaient toujours ceux qui avaient trahi la révolution. L'ennemi était resté le même, il s'était simplement renforcé considérablement et une fois de plus on était isolé en face de lui, les communistes poussaient à une intervention immédiate, les sociaux-démocrates cherchaient des échappatoires, tirant les choses en longueur. Le compromis des années quinze-seize était devenu inefficace, une condamnation commune de l'impérialisme n'était plus possible. La nécessité d'une organisation commune antifasciste telle que la proposaient

Ulbricht et Dahlem était repoussée par la direction social-démocrate. Les explications données ultérieurement par Vogel et Stampfer laissèrent entendre qu'ils craignaient qu'une déclaration publique n'entraînât de nombreux sympathisants du côté de la droite, car ils penseraient que les sociaux-démocrates étaient passés dans le camp communiste. Ils accusaient les communistes de se servir du front uniquement pour évincer les sociaux-démocrates tandis qu'ils tentaient eux-mêmes d'attirer des ouvriers communistes dans leur propre camp. Lorsqu'ils laissaient entendre que ce que visait le Parti communiste ce n'était pas le rétablissement de la démocratie, mais la création de conditions favorables à la dictature du prolétariat, ils exprimaient ainsi la crainte que la reconnaissance de leur communauté d'intérêts ne renforçât l'influence communiste. Tandis que les communistes réclamaient des initiatives en vue d'apporter un soutien immédiat aux actions antifascistes dans le pays, les sociaux-démocrates voulaient commencer par l'élaboration d'un programme de gouvernement. Ils ne cessaient de reprocher au Parti communiste de n'avoir différé que provisoirement la voie révolutionnaire. Le fait que certains communistes - mon père nomma Schubert et Schulte, Dengel, Leininger et Maslowski - qui maintenaient comme objectif une Allemagne des Soviets et, tout comme l'avaient fait à l'époque les partisans de la théorie offensive, qualifiaient le rapprochement avec les sociaux-démocrates de raccommodement, le fait que ces communistes aient été rappelés à l'ordre et menacés d'exclusion, était vilipendé maintenant par Taub et Peuke qui reprochaient aux communistes ce procédé antidémocratique. Comme preuve de ce qui opposait les partis, on évoqua les mesures à l'aide desquelles des camarades qui ne suivaient pas les changements de positions, étaient visés par l'appareil, battus et exclus. Certes, le parti social-démocrate prononçait aussi des exclusions, mais elles ne visaient pas de façon aussi totale et définitive les personnes elles-mêmes. C'était, pouvait-on répondre, parce que le Parti social-démocrate n'incitait pas à des actions définitives, parce que la transformation totale de la société n'était pas pour lui un problème fondamental. De tous temps - cela ressortait des maigres informations concernant les rencontres - les chefs sociaux-démocrates étaient plus attachés à leur prestige qu'à leur volonté de s'opposer à la progression fasciste. Ils préféraient attendre, persister dans les situations insolubles plutôt que de faire un pas qui aurait pu être interprété comme un fléchissement et aurait fait courir des risques à leurs anciennes alliances. Même si les mots d'ordre de combat des communistes qui se plaçaient au-dessus des partis représentaient une tactique adaptée à une certaine situation et même si, après un combat victorieux le divorce idéologique revenait au premier plan, ils n'avaient tout de même pas plus à perdre à cette alliance que leur

partenaire. Lui aussi s'engageait dans l'expérience d'une action commune, il prenait le risque de voir les forces s'affronter. Quelles garanties pouvez-vous nous donner, disaient les sociaux-démocrates, que ce sera le peuple qui, après la reconquête des libertés démocratiques, décidera s'il souhaite un pouvoir des soviets ou une assemblée nationale. Parallèlement ils négociaient avec des représentants du capital, de la grande bourgeoisie, de l'armée, avec des cercles qui voyaient leurs intérêts également menacés désormais par un extrémisme de plus en plus marqué, qui menaçait de dégénérer en auto-destruction, qu'ils espéraient pourtant récupérer pour revenir à une république d'ancien style. Ils suivaient la même ligne que celle sur laquelle ils s'étaient engagés en dix-neuf-cent-dix-huit, ils le faisaient encore en hésitant quelque peu, mais ils surent dès le début qu'ils ne laisseraient jamais se poser la question d'une alternative. Tous les sondages faisaient ressortir les deux pôles, la démocratie socialiste et le socialisme démocratique. L'une des formes de société abolirait, comme étape préliminaire vers le communisme, le pouvoir des classes possédantes et instituerait la souveraineté du peuple, l'autre excluait la révolution par la force, c'est dans un affrontement libéral des différentes parties que la décision parlementaire éliminerait progressivement l'hégémonie du capital. Mais mon père avait pu voir durant deux décennies ce dont était capable le réformisme social-démocrate et, dans l'avenir, une collaboration suivie avec la bourgeoisie rencontrerait forcément les limites au-delà desquelles rien ne saurait être obtenu. Car, quand bien même les ouvriers seraient prêts à s'engager pacifiquement sur la voie de la justice sociale, les propriétaires des moyens de production pour leur part ne le seraient jamais. Tôt ou tard les réformes régresseraient et se retourneraient contre elles-mêmes, parce qu'elles ont conservé les conditions existant au départ. La tendance réactionnaire viendrait prendre la place de l'esprit progressiste du fait que la classe ouvrière a été affaiblie et démoralisée, parce que ses espoirs ont été déçus et qu'on s'est contenté de lui faire des promesses, si bien que les hommes perdirent tout discernement. Constamment on a fait appel à la patience, à la bonne volonté du prolétariat tandis qu'un tel effacement n'a jamais eu en face de lui que la violence en armes. Les travailleurs engageaient-ils le moindre pas au-delà de ce qui était autorisé, exprimaient-ils leurs revendications sur un ton où manquait tout esprit de soumission, qui ressemblait à une menace, et déjà les forces armées des classes dominantes s'alignaient devant eux et elles ne ménageaient pas les salves. Même si pour la direction social-démocrate il devait s'agir d'une conviction idéaliste et non pas d'une dissolution de l'idéologie, on était néanmoins amené à se demander une fois de plus pourquoi cette direction dont le Parti disposait de nombreuses forces militantes, ne voulait pas admettre que son pacifisme n'était qu'une manière de s'abuser elle-même.

Régner démocratiquement, dit mon père, cela veut dire accorder droit de cité aux opinions de tous. Mais à quoi servaient les prétentions de la population des travailleurs, demandai-je, tant que l'armée et la police, les mass-médias et l'enseignement étaient au service des classes dirigeantes. La formation politique, le renforcement des organisations syndicales, dit-il, permettraient un jour de modifier les rapports de forces en faveur des forces productrices. Le langage de la grève, les moyens de pression sans recours aux armes devraient en fin de compte apporter la preuve de leur supériorité sur les fusils. Et lorsque tout en échangeant nos arguments nous nous heurtions à un mur et que j'insistai pour dire qu'un torrent de calomnies et de mensonges neutraliserait chaque protestation, chaque action agressive, de même que toute amorce de pensée socialiste échouerait à cause des arrestations, des liquidations, il était tout prêt à me faire remarquer que, tout en s'efforçant d'établir un front populaire, les sociaux-démocrates ne pourraient faire autrement que privilégier l'association avec des forces démocratiques bourgeoise, car ils voyaient combien les événements en Union Soviétique avaient discrédité le Parti communiste. Une telle thèse, me demandai-je, ne dissimulait-elle pas son propre découragement et son incapacité à agir. Ou bien ses hésitations se fondaient-elles sur l'espoir d'une guerre entre l'Allemagne et l'Union Soviétique dont le fascisme et le communisme sortiraient exsangues et où les puissances occidentales interviendraient sur le tard pour susciter non seulement leur victoire mais aussi celle de la social-démocratie. Et effectivement cette insistance sur ce qu'on appelait les valeurs occidentales, l'activité diplomatique dans les centres capitalistes, la constante dénonciation de l'Union Soviétique, tout cela montrait bien que la social-démocratie envisageait plutôt de livrer l'Allemagne à une guerre d'extermination que de s'engager dans une alliance avec le Parti communiste. Mon père ne pouvait encore imaginer les conséquences d'une telle idée. Si elles correspondaient à la vérité, dit-il, elles anéantiraient complètement le Parti. La tâche que les communistes plaçaient au premier plan était le combat contre la guerre qui menaçait, mais la direction social-démocrate faisait la sourde oreille. Les groupes antifascistes existaient toujours dans l'industrie de l'armement, sur le front des travailleurs, dans la défense passive, les associations sportives, les organisations de jeunesse, mais les chefs sociaux-démocrates répandaient le bruit que les ouvriers n'étaient pas capables de s'élever contre la dictature et que toute tentative de renforcer et d'élargir les actions militaires serait une preuve d'irresponsabilité, car cela ne ferait que provoquer de nouvelles victimes. Les grèves générales, le regroupement des différents syndicats en France au printemps trente-six, avaient redonné confiance à l'opposition en Allemagne. Un programme d'action

décidé à l'étranger aurait eu un effet moral immédiat. Comme la direction social-démocrate persistait dans ses hésitations, ses refus, cela ne faisait plus aucun doute que, non seulement elle avait renoncé à son activité en Allemagne, mais qu'elle s'arrangeait aussi pour que cette activité reste isolée et soit démantelée. Même Peuke ne croyait plus à une activité clandestine, aux dires de mon père. Après avoir quitté le parti communiste il avait adhéré au groupe Neu Beginn. D'après les explications de Peuke, c'était une erreur de maintenir le Parti communiste en Allemagne, étant donnée la situation de ce moment. Un marxiste ayant l'esprit de suite devrait bien plus travailler aujourd'hui dans un grand parti de masse tel que le Labour Party anglais ou le Parti socialiste français. Il rejoignait ainsi, comme beaucoup de sociaux-démocrates de gauche, le point de vue de Trotski qui refusait l'idée d'un front populaire et recommandait à ses partisans en France de disparaître parmi les socialistes. Toutes ces manœuvres avaient finalement pour but d'empêcher l'alliance contre le fascisme, que l'Union Soviétique cherchait à conclure avec les puissances occidentales. Une sorte d'impuissance allait naître devant l'éclatement qui, source de différends, ne clarifiait en rien les positions idéologiques, mais semait le désarroi face à la solidarité croissante de l'ennemi. C'est alors que se manifesta de nouveau la force du Parti communiste qui, disposant seul d'un appareil d'organisation, opposait à l'indécision et au découragement des autres groupements sa ténacité. Depuis l'été trente-six les chefs sociaux-démocrates voulaient plus que jamais attendre. Il fallait d'abord tirer les leçons de la guerre civile en Espagne. Dans le Front populaire français l'équilibre leur paraissait sauvegardé par la politique de Blum qui avait l'habileté de jouer constamment les forces conservatrices contre la pression du Parti communiste et d'éviter toute intervention dans le combat de l'Espagne républicaine. Même si les volontaires se rassemblaient en France, ils ne pouvaient franchir les Pyrénées que de façon illégale, par petits groupes ou individuellement. Dans le camp social-démocrate, on suivait avec attention l'évolution du gouvernement de la République espagnole. En peu de temps le Parti communiste avait conquis là-bas une position dominante. Tout comme Blum qui parlait pathétiquement de la souveraineté populaire et protégeait le système bourgeois de son pays, les sociaux-démocrates allemands s'associèrent aux efforts des occidentaux pour empêcher la constitution d'une Espagne des Soviets et préparer une diplomatie qui visait à faire de la social-démocratie espagnole le protagoniste d'une paix à conclure prochainement. Lorsqu'ils se référaient à ce qu'ils pensaient d'une nouvelle évolution en Allemagne, le mot socialisme n'avait plus qu'une signification archéologique, ils insistaient sur le fait que la classe ouvrière ne devait plus jamais être opposée aux autres classes du pays, que tout ce qui

rappelait la lutte des classes était à éviter. Si l'attitude des dirigeants sociaux-démocrates de droite était déterminée par leur décision - prise depuis longtemps - d'agir au sein même de l'économie capitaliste, il fallait tout de même se demander une fois encore pourquoi la masse des travailleurs dans de nombreux pays suivait encore les idéaux réformistes traditionnels, l'idée d'une évolution pacifique. Cela ne pouvait s'expliquer qu'à partir d'un sentiment élémentaire d'insécurité, de la crainte de voir se désintégrer tout ce à quoi on était habitué. Ils connaissaient trop bien les injustices, les violences qu'on leur avait fait subir. Mais, plus la vie quotidienne se faisait oppressante, plus grandissait en eux le besoin de s'accrocher au peu qu'ils avaient conquis au cours des années. Pour compenser leur vaine tentative d'exercer une influence sur la société, ils s'en tinrent aux syndicats, se consolant de posséder en eux une organisation qui défendait leurs revendications minimales. Les syndicats n'étaient plus l'instrument de la lutte pour l'autonomie, ils étaient au contraire liés, réprimés, détournés de leurs véritables projets. Les syndicats étaient devenus entre les mains des dirigeants une arme servant à pacifier les travailleurs. Il se forgeait là quelque chose de nouveau. Le syndrome social-démocrate a sapé le sentiment de l'appartenance à une classe, il s'appuyait sur la pusillanimité des membres, transformant la timidité qu'on leur avait inculquée en élément constitutif, les attirant dans les couches petites-bourgeoises où, sans faire partie ni du prolétariat ni des classes moyennes, ils se laissèrent utiliser comme réserve à des fins réactionnaires. Mais ce qui restait incompréhensible, c'était le comportement de mon père. On pouvait à la rigueur l'expliquer par sa déception quant à l'évolution du Parti communiste. Loin de lui toute adaptation au travail social-démocrate. Il se tenait obstinément au niveau inférieur qu'imprégnait encore la solidarité entre les camarades de travail. Jamais il n'aurait suivi ceux qui, pour une modeste promotion, se seraient placés sous la coupe de délégués, de patrons, de chefs d'entreprises. Il vit de quelle manière s'était effectué dans son Parti l'isolement des intérêts de la classe ouvrière. C'était cette manière de penser, les yeux sur les supérieurs, qui avait donné leur vrai visage aux permanents, dans le métier et dans le Parti. Au bas de l'échelle, aux différents postes, on pensait à l'horizontale, on voyait le voisin, mais dès le premier contact avec un supérieur hiérarchique, commençait la docilité et, plus l'individu en question montait dans la hiérarchie, plus les opinions et les idées des supérieurs lui devenaient familières et quand, flatté de les fréquenter, il allait ensuite porter leurs arguments vers ceux d'en bas, il apparaissait souvent comme leur intercesseur. Si le fait de rester attaché à l'ordre social-démocrate allait à l'encontre d'une analyse conséquente de la société, le point de vue communiste ne pouvait plus non plus, de l'avis de

mon père, être défendu, du moins depuis août trente-six. Vers la fin du second plan quinquennal, disait-il, devant les succès de l'industrialisation, l'édification du collectivisme, le premier Etat ouvrier était devenu un modèle pour beaucoup de gens, malgré toutes les mesures de violence. Lorsqu'ensuite débutèrent les procès, on se mit à douter. Mais il n'était plus possible d'en parler. Le fait qu'il se passait des choses rebutantes des deux côtés ne nous dispensait pas d'une décision à prendre quelle que fût la voie nous semblant encore présenter des possibilités de progrès. La passivité, le pessimisme caractérisaient le comportement des dirigeants sociaux-démocrates, mais ils allaient se présenter en secret dans les centres administratifs des monopoles. Les communistes, gênés, décimés, acculés par les incertitudes au sein du Parti, poursuivaient leur travail, un travail qu'il fallait exécuter pour ne pas livrer l'Europe entièrement au fascisme. Pris entre des concepts mystiques tels que brouillard fasciste et rapacité, et le culte de la personnalité pratiqué dans le communisme, il leur fallait mobiliser leur confiance en l'esprit scientifique socialiste, il leur fallait, parmi les rumeurs qui circulaient de toutes parts, s'attacher à une pensée pratique et, au risque d'être révoqués et mis sous tutelle, accomplir leurs tâches les plus immédiates. Que sous l'effet d'une telle pression ils aient développé une dureté qui allait peut-être les marquer toute leur vie, ne pouvait leur être reproché. Cette dureté, cette tension permanente étaient ce qui conditionnait par ailleurs la poursuite des négociations avec les représentants du Parti dont la direction avait interdit aux ouvriers sociaux-démocrates des entreprises allemandes tout travail en commun avec les cadres communistes. Les cellules communistes à la merci de mouchards et de provocateurs non seulement du camp fasciste mais aussi du camp social-démocrate, elles mêmes tenues sans restriction à suivre la ligne du Parti, devaient se protéger doublement, triplement, ce qui paralysait par moments presque tout travail en Allemagne. Et tandis qu'au centre chacun était contraint de rester sur sa réserve, il fallait travailler vers l'extérieur - du fait de la tentative continue de constituer un front populaire - à l'élimination de la méfiance. Peut-être, nous disions-nous, la confrontation des délégués communistes avec Breitscheid, l'ancien président du groupe social-démocrate au Reichstag, avec Braum, l'ancien dirigeant du Parti social-démocrate dans la Sarre, avec Grzesinski, autrefois ministre de l'intérieur en Prusse, cachait-elle la tentative de provoquer un retournement des chefs sociaux-démocrates, de faire écarter l'aile droite par les forces de gauche. Mais, de même que les sociaux-démocrates réunis à Paris étaient coiffés par l'élite qui avait la confiance des puissances occidentales et sans laquelle le Parti perdrait aussitôt le soutien de la finance mondiale, de même les fonctionnaires communistes étaient-ils gênés dans chaque mouvement qu'ils entreprenaient de leur

propre autorité. Même un entretien entre un communiste et un social-démocrate en dehors d'une assemblée déterminée pouvait faire naître des suspicions et aboutir à de longs interrogatoires. C'est ainsi que Wehner lui-même avait été menacé, à cause de ses relations personnelles avec Breitscheid, de comparer devant le comité du Parti et il s'était une nouvelle fois exposé lorsqu'il rencontra mon père à Paris. Ainsi que nous le rapportèrent des camarades venus d'Union Soviétique à Prague, il lui fallait se justifier à ce moment devant la direction du Parti à Moscou. Une fois de plus le tableau que nous ne faisons qu'entrevoir était celui d'une vie pleine de risques, d'une monstrueuse insécurité. Chacun, même surgi pendant quelques secondes dans mon imagination, était l'expression d'une extrême concentration. Les rencontres de cette époque, qui se faisaient dans l'exaltation, l'accroissement constant des moyens de l'ennemi contre nous, ne pouvaient manquer de se répercuter même dans notre camp, c'était une guerre des nerfs qui suscitait des brouilles et des divisions. Il arrivait souvent que des délégués voyageant à travers le pays aux mains des fascistes, fussent coupés pendant des semaines de ce qui se passait dans la vie politique et ils se trouvaient placés dans des situations différentes qui nécessitaient un changement de tactique. Pour transmettre une brève information, il fallait suivre des voies labyrinthiques. A partir de maigres renseignements il fallait organiser des conspirations en montages évidents, repérables. Il fallait noter des perspectives alors que ceux qui participaient aux enquêtes étaient à la merci des mêmes conjectures et énigmes, des mêmes hasards et conclusions erronées que nous. Wehner s'était rendu plusieurs fois à Prague, chaque fois les contacts ne furent pas au rendez-vous, et l'hébergement ne fonctionna pas. Descendu dans un hôtel au printemps trente-cinq, il fut pris dans une rafle. Bien que possédant des papiers venant d'une cachette de l'observatoire de Treptow, le meilleur centre de falsification de papiers à l'époque, la police d'Etat tchécoslovaque, sans doute renseignée par un émigrant, avait découvert son identité ; elle l'avait d'abord gardé au secret pendant deux semaines, puis en prison cinq autres semaines, menaçant de le refouler en Allemagne comme d'autres communistes avant lui, et enfin, sans autre explication, elle l'avait amené à Ostrau, en Moravie, au carrefour des trois pays, et remis à la police polonaise qui le transporta dans un wagon clos à la gare frontière soviétique de Negoreloje, où il dut attendre quelques jours dans un hangar sans fenêtre que le secrétariat des questions allemandes du Komintern fasse parvenir son autorisation d'entrer. L'évocation de tels voyages, véritables odyssées, n'avait rien d'extraordinaire. Des semaines, des mois de détention, parfois sans bat-flanc, ni couverture, ni possibilité de se laver étaient monnaie courante. Il était normal d'avoir à s'orienter aveuglément, à obtenir subrepticement le moindre rensei-

gnement. Après un certain temps d'absence, en traversant en chemin de fer le pays dont il avait été citoyen autrefois, le voyageur épiait les conversations, toujours plus attentif, afin de se faire une idée des flottements dans l'esprit des gens, des signes de fatigue et de dégoût, d'insoumission ou de colère. Il surgissait dans une réunion dans la zone portuaire de Hambourg, dans une réunion d'ouvriers de la Ruhr, il se rendait dans la bousculade des manifestations de masse, mais il arrivait parfois qu'à une table de bistrot ou dans un compartiment de chemin de fer, contemplant le paysage qui défilait au dehors, il fût pris d'un sentiment d'étrangeté. C'est à ces moments là qu'il était le plus menacé, lorsqu'on devinait la comédie qu'il jouait, lorsqu'il oubliait ses mesures de camouflage. Et même s'ils furent nombreux à finir dans les cachots et les caves où l'on torturait à cause d'une seconde d'imprudence, d'une trahison, d'autres atteignirent cependant leur lieu de destination. Chaque jour les messagers traversaient l'Erzgebirge. Des camarades qu'il fallait mettre en sécurité étaient tenus cachés dans les forêts et les villages de la montagne, puis dirigés vers Prague. Là, les fugitifs sociaux-démocrates trouvaient de l'aide, de la nourriture, un asile, grâce à leur Parti, à des comités. On les tolérait par milliers dans le pays après qu'ils se fussent engagés à ne se livrer à aucune activité politique. Mais, de temps à autre, lorsqu'il était question d'améliorer les relations entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, les communistes découverts par la police des étrangers étaient expulsés et remis aux postes frontières allemands. Des allusions à des événements de cette sorte, très compliqués, devaient être vérifiées, et pourtant on ne pouvait obtenir que de vagues informations, qui étaient aussitôt brouillées. C'était comme si on ne disposait pas encore d'un langage pour ces fouilles, ces recherches, ces planques interminables où on retenait son souffle, ces lents tâtonnements, la quête d'intermédiaires anonymes, d'adresses chiffrées, pour le face-à-face soudain avec l'assassin. Si le contact avec le poste suivant de la chaîne organisée échouait, comme cela était arrivé à Wehner, cela voulait dire que d'une heure à l'autre un groupe avait fait défaut et qu'il fallait prendre de nouvelles décisions. Chacun, même s'il faisait partie d'un groupe d'action important, ne devait compter que sur lui-même, ne répondait que de lui-même et devait, en cas de besoin, porter la responsabilité pour tous les autres, aller seul à sa perte avec cette responsabilité. A Prague, à Paris, en certains endroits, certains individus avaient constamment des entretiens, se mettaient d'accord, menaient des discussions qui étaient importantes pour nous aussi, qui étaient-ils ceux qui décidaient de notre avenir, comment se déplaçaient-ils, que se passait-il en eux, quels espaces les entouraient, quelles rues. C'est cela que je voulais savoir et mon père réfléchissait pour savoir ce qui pouvait être dit de ces rencontres furtives à Paris, un an plus

tôt, et de cette ville qu'il avait à peine eu le temps de connaître, comme il le constatait maintenant.

L'image que j'avais de Paris se composait de photographies d'édifices connus, d'illustrations dans des livres, de chromolithographies, de quelques scènes de films. Je pouvais voir devant moi le fleuve, les ponts et les rues le long de la rive, j'entendais l'écho des louanges et des tentations, Paris, c'était la métropole de la littérature, de la peinture, de la philosophie. Paris, c'étaient les masses populaires armées de bâtons, de pioches, de leviers de fer qui assaillaient la Bastille enveloppée de fumée, c'était le triomphe des mains sur une tyrannie pétrifiée, c'était le grouillement d'êtres minuscules parmi ces murs dressés, énormes. Paris, c'était la colonne triomphale de Napoléon abattue Place Vendôme. Maintenant c'était une fête, ceux qu'on n'avait jamais invités à l'Opéra représentaient là-bas, rue de la Paix, leur propre opérette, accompagnés par l'accordéon et les instruments à vent. Paris, c'était un chant satirique sur les potentats qui s'étaient enfuis à Versailles. Au son de quatre orchestres voilà qu'on tirait sur les cordes des filets. On avait calculé la direction dans laquelle tomberait la colonne, taillé une profonde encoche à sa base, entamé la fente sur le côté opposé. Tout autour étaient dressées des barrières protectrices. Le seize mai mille-huit-cent-soixante-et-onze, à six heures du soir, dans le vacarme des plaques de bronze de son fût en train de se briser - elles avaient été coulées avec douze-cents canons pris à l'ennemi - la colonne se renversa dans l'éclat du soleil couchant sur les Tuileries. Dans les éboulis, dans un nuage de poussière, gisait l'Empereur, vêtu de sa toge et d'une couronne de laurier. Il avait expié son imposture envers la révolution. Parmi les communards il y avait aussi Courbet. Il portait une casquette à visière et une épaisse barbe sombre, il paraissait déguisé, prêt à fuir, à disparaître. En tant que chargé des questions artistiques il était responsable de l'événement de ce jour. Ce qui était utile au peuple devait être conservé, ce qui parlait de son avilissement devait être détruit. Mais déjà, comme dans un film se dévidant à rebours, la colonne se redressa, les plaques de bronze se relevèrent en spirale, les fragments de l'Empereur se rassemblèrent tout en haut pour reconstituer la figure trajane. Courbet dut assumer les frais de la réédification, cinq-cent-mille francs-or, la prison, la saisie, l'exil. Paris, c'était cet assaut vibrant d'espoir, cette ivresse trop vite passée, écrasée. Paris c'était le feu que crachaient les fusils des défenseurs des riches, c'étaient les mourants qui avaient omis de s'emparer de la Banque de France, qui avaient été trop bons enfants, trop attachés à la paix pour couper la gorge aux

banquiers. Paris, c'étaient les ouvriers et les artisans fauchés devant les murs qu'ils avaient construits, c'étaient les onze fusillés, serrés dans les étroites caisses de planches, des étiquettes numérotées autour du cou, deux portaient le chiffre quatre, le père et le fils, ensanglantés, à demi nus ou enveloppés dans des sacs, certains les yeux encore ouverts, ils étaient onze pris dans les rangs de vingt-mille, de trente-mille hommes, femmes et enfants qui, après les soixante douze jours de souveraineté populaire, tombèrent aux mains de la bourgeoisie redevenue puissante. Paris, c'était s'en aller entre les temples, les obélisques, les forteresses du pouvoir en passant près du Sacré-Coeur rayonnant, tout blanc, posé sur la colline où se trouvaient jadis les canons de la Garde Nationale. Paris, c'était crever contre la palissade dans des vêtements en lambeaux, trempés par les eaux usées, Paris, c'était une liberté infinie de l'imagination. En septembre trente-six, mon père et Wehner longeaient le boulevard Raspail, à l'ombre des feuillages, Piscator avait surgi devant eux, tout juste rentré de Moscou, le visage gris, passant la main sur ses yeux, décrivant les soupçons qui pesaient sur Neher, la comédienne qui avait fui l'Allemagne du jour au lendemain, et ses vains efforts pour l'atteindre, elle, ainsi que d'autres antifascistes qui avaient été traînés devant les services de contrôle. Dans le procès ouvert en août contre Kamenev, Sinovjew et d'autres bolcheviks, Wehner voulait voir une manifestation extraordinaire tenant lieu d'avertissement, d'intimidation. Exprimer un doute quant à la légalité des verdicts, eût été incompatible avec une attitude politique. Et il n'avait pourtant pas réussi à dissimuler sa consternation lorsqu'il nous raconta ensuite l'arrestation de Dittbender. Ce dernier, ancien délégué de la circonscription de Wilmersdorf, membre du comité directeur du Secours rouge où mon père avait travaillé avec lui, fut parmi les premiers arrêtés en février trente-trois et pendant le procès de l'incendie du Reichstag, il avait été tiré de prison avec d'autres communistes pour témoigner contre Dimitroff en échange d'une promesse de libération. Mais au lieu d'accabler Dimitroff, il le défendit, ce qui lui valut d'être cruellement torturé. Survivant à ses graves blessures internes, il arriva trois ans plus tard en Union Soviétique où il fut accusé d'avoir acheté sa libération contre la promesse de se mettre au service de la police d'Etat allemande : Dittbender, dont Dimitroff avait dit qu'il comptait parmi les meilleurs de la classe ouvrière allemande, lui qui, dès sa jeunesse avait milité pour ses convictions communistes, que personne ne pouvait taxer de lâcheté, était maintenant accusé de travailler en secret contre l'Etat qu'il avait toujours défendu. On se sentait pris d'angoisse, de remords lorsqu'on prononçait les noms de ceux qui avaient pris part à la fondation, à l'édification du Parti, de l'Internationale, et qui étaient maintenant accusés de collaborer avec l'ennemi. A l'automne trente-six chacun savait qu'il risquait de tomber en

disgrâce, d'être repoussé, arrêté, personne n'était plus sûr de sa situation, chacun luttait pour son existence au sein du Parti, pour sa vie, et il ne savait pourtant jamais de quoi il s'était rendu coupable. Un an plus tard, en septembre trente-sept, ils avaient tous été pris dans l'engrenage dont on ne pouvait prévoir où il s'arrêterait, Neher était arrêtée, accusée d'être un agent secret, une espionne, son fils âgé de deux ans, né à Moscou, lui fut retiré, Neumann, Schulte, Remmele, Kippenberger, Flieg avaient disparu. Un an plus tôt Wehner se vit lui aussi déjà menacé, et nombreux furent ceux qui prédirent à Münzenberg, une des personnalités du Parti, sa chute imminente. C'est avec lui et Beimler que Wehner avait participé au rassemblement des premières troupes de volontaires qui devaient se joindre à la centurie Thälmann constituée en Espagne et qui entra en ligne à l'automne sous le commandement de Beimler. Mon père tenta de se remémorer les scrupules de Wehner à propos du combat en Espagne. Il se demandait ce qu'il avait le droit de répéter de sa conversation avec lui, ce qui ne devait pas rester sous le sceau du secret, ce qu'il fallait mettre en évidence pour ceux qui étaient du même bord. Wehner l'avait mis dans la confiance, pour lui aussi le secret avait ses limites lorsqu'il s'agissait de réunir du matériel pour comprendre la situation. Pour tout ce qui pouvait être communiqué malgré la discrétion qui s'imposait, notre vie était toujours en jeu, malgré l'extrême réserve à laquelle nous étions tenus devant l'ennemi, nous devons être au courant des choses qui pouvaient nous entraîner dans leur suite si nous ignorions les corrélations dans lesquelles elles se trouvaient. Ils étaient proches l'un de l'autre, au cours de leur activité politique ils avaient, en tant que membres de partis différents, toujours pu compter l'un sur l'autre. C'est ainsi qu'il leur avait été possible de marcher côte à côte dans leur lieu de travail, dans les quartiers qu'ils habitaient, dans la rue. Mais maintenant Wehner était devant la commission d'enquête du Komintern. Mon père ne pouvait rien dire qui fût susceptible de constituer une charge contre lui. Je sentis qu'une fois de plus il ne me faisait pas confiance. Pendant un instant, il sembla se demander si, en fin de compte, je n'étais pas venu uniquement pour lui tirer les vers du nez. Je l'estime pour cette prudence. Lorsqu'il parla enfin, ses paroles hésitantes, concises, me firent comprendre qu'il me dissimulait certaines choses. Il ne dit pas pourquoi Wehner avait insisté pour être muté en Espagne. Bien qu'il connût les difficultés, les intrigues et les conflits qui étaient également liés à l'organisation des formations de volontaires, il semble avoir préféré néanmoins le contact avec les unités armées aux controverses et aux doutes qui avaient surgi dans son travail au Parti. Peut-être - c'est ce qu'avait laissé entendre Wehner - ne se serait-il pas non plus engagé là-bas dans la lutte directe, ouverte, contre un ennemi reconnaissable, mais aurait-il été une fois de

plus en butte à la méfiance, aux dénigrements, aux soupçons. Marty, qui avait jadis entraîné la flotte française d'intervention aux côtés des révolutionnaires russes en Mer Noire et à qui on avait confié la direction politique des troupes de volontaires, voulait voir en chaque Allemand qui s'annonçait un dissident, un saboteur et un trotskiste. Cette malveillance eut pour résultat que la première centaine d'Allemands fut envoyée au feu avec un équipement défectueux, sans ravitaillement. C'est par Wehner que mon père apprit certaines choses sur la formation des Brigades à leurs débuts, plus tard d'autres informations étaient venues s'ajouter. La Centurie Thälmann, rassemblée par Schreiner durant les journées de juillet sur l'ordre du comité central et adjointe à la milice ouvrière espagnole Karl Marx, comptait à l'origine environ soixante hommes, plus de la moitié d'entre eux étaient des sportifs socialistes venus à Barcelone pour la contre-olympiade. Au début d'août Beimler, venu de Paris, réunit lui aussi un groupe. On mentionnait maintenant des chiffres variables, la centurie comptait déjà quatre-vingt à quatre-vingt-dix membres, mais il était difficile de savoir s'il y avait deux groupes Thälmann. C'est en octobre seulement qu'on parla d'une Centurie homogène dont on disait qu'elle rassemblait cent-quarante-trois membres. Lorsqu'elle partit au combat près de Tardienta, Beimler était commissaire politique, Geisen commandant, Wille et Schindler commandants en second. Cette manière de faire des comptes et de se creuser la tête, qui était bien celle de mon père dans l'effort qu'il faisait pour se remémorer certains événements, semblait cependant refléter l'influence de l'opinion de Wehner. Celui-ci avait parlé d'actions insuffisamment préparées, de manque de munitions, d'approvisionnement et de brancardiers. Le vingt-quatre octobre, un mois après le retour de mon père à Warnsdorf, la hauteur de Santa Quiteria occupée par les phalangistes avait été prise d'assaut par la centurie. La prise du monastère fortifié, dit mon père, avait coûté à l'unité trente-quatre morts et quarante-et-un blessés, parmi eux le commandant Geisen. Mais ces chiffres aussi étaient incertains, on évoquait généralement des pertes représentant plus de la moitié des cent hommes combattant près de Tardienta. Les indications données par mon père cachaient quelque chose d'indéfinissable, d'inquiétant. Je me demandai s'il voulait me mettre en garde, me dissuader d'aller en Espagne. Mais toutes ces investigations et ces calculs révélaient surtout sa propre incertitude, le fait que tout cela ne le concernait pas. Je n'avais jamais entendu dire qu'on ait refusé ou désavantagé la centurie Thälmann qui devint plus tard le bataillon Thälmann, elle était au contraire devenue célèbre pour son courage devant Tardienta et le gouvernement de Catalogne lui avait remis une bannière d'honneur. Ses pertes étaient dues à l'insuffisance de la formation militaire, au caractère improvisé des combats durant les

premiers mois et à l'absence d'état-major centralisé. C'est en des termes évasifs, détournés, que mon père parlait de l'Espagne, afin de ne pas aborder les véritables problèmes. Lors de sa rencontre avec Wehner, il avait senti que celui-ci affrontait violemment les membres dirigeants du Parti. Et tandis qu'il se taisait, il pensait aux interrogatoires auxquels Wehner était soumis. Ce qu'il y avait de troublant et de démoralisant dans ces discussions, c'est qu'on ne pouvait jamais savoir avec certitude d'où venaient les soupçons. On pouvait seulement supposer que Münzenberg, désormais lui-même objet de l'enquête, avait mis à la disposition de la commission une partie du matériel servant de pièces à conviction. Mon père craignait que l'appareil du Parti ait déjà commencé à déboulonner Wehner, tout comme Münzenberg se voyait privé étape par étape de ses droits, de sa réalité. A Paris, mon père n'avait rien soupçonné des débuts de ce procès. En apparence Münzenberg, cofondateur du Parti communiste allemand, l'un des rares communistes allemands qui furent proches de Lénine dès son exil en Suisse, jouissait encore d'un grand prestige en tant que propagandiste et publiciste, on ne connaissait que les divergences entre lui et la section du Parti dirigée par Ulbricht, mais nul n'était à l'abri de telles divergences quant il s'agissait de la tactique à appliquer pour poursuivre le combat antifasciste. C'est à ce moment seulement, à l'automne trente-sept, qu'il put observer un début de remise en question de ce que représentait Münzenberg, entendre des allusions tendant à modifier ce qu'on savait du passé de Münzenberg, à remettre en cause ses mérites. Non seulement on minimisait, on faussait son importance pour l'histoire du Parti, on n'associa plus son nom à ses nombreuses entreprises, depuis la constitution de l'aide ouvrière internationale pour l'Union Soviétique, la fondation de sa maison d'édition jusqu'au congrès des écrivains antifascistes à Paris, au comité du Front populaire, au Mouvement mondial pour la paix. En dix-neuf-cent-quinze mon père, en tant que collaborateur du journal Volkswille, organe de la social-démocratie hongroise, avait pris contact avec Münzenberg qui faisait partie de la gauche de Zimmerwald. A la rédaction de la politique ouvrière de Brême, il entretenait une correspondance avec lui, Münzenberg était alors chef de l'Internationale des jeunesses socialistes. Plus tard, à Berlin, il eut affaire à lui pour l'organisation de l'Entr'aide ouvrière, il livra pendant un certain temps des contributions au journal illustré des ouvriers qu'éditait Münzenberg. Ce journal, dit mon père, avait été déterminant dans la formation de notre opinion. Chaque semaine, il nous fournissait du matériel pour les débats les plus importants et il sensibilisa bon nombre d'entre nous aux problèmes de l'art, de la littérature, de la science. Les illustrations permettaient de poursuivre ce qu'avaient commencé les grands films d'Eisenstein, de Pudovkine, d'Ekk, de Vertow, que

Münzenberg avait rapportés en Allemagne. Et maintenant, dit-il, j'entends dire que ce travail aussi est minimisé. Münzenberg avait réussi à briser le monopole de la presse bourgeoise et à mettre les médias au service du Parti - autrefois, il arrivait déjà qu'on l'appellât avec mépris Hugenberg le rouge - maintenant on prétend qu'il n'a pensé qu'à s'enrichir personnellement et qu'il a été convoqué à Moscou pour avoir détourné les sommes mises à sa disposition par le Komintern. Même Wehner semblait s'être déjà détourné de Münzenberg en septembre trente-six. Il avait laissé entendre parfois qu'il le tenait pour un faiseur. Il aurait fait preuve d'une absence totale de principes, changeant trop souvent de tactique. Mon père prit sa défense. Qu'il ne se soit pas engagé fermement, dit-il, faisait partie de son style subtil de journaliste, de sa méthode de polémiste. Il voulait expliciter les phénomènes du temps, cela n'était possible qu'en déplaçant constamment les perspectives. Sa diversité s'accommodait bien de l'art du photomontage, du film politique expérimental qu'il avait fait progresser. Les éditeurs du journal à Prague voulaient faire croire que Münzenberg n'avait eu aucune part à la manière dont avait été conçu le journal, il aurait même tenté d'empêcher qu'on y reproduise les impressionnants montages de Heartfield. Münzenberg se serait uniquement soucié d'étendre son pouvoir personnel, disait Wehner. Il avait eu beaucoup d'idées, c'est vrai, mais il avait fallu que d'autres exécutent les travaux. Mon père ne voyait rien de négatif dans cette qualité d'inspirateur. Il considérait comme une force le fait que Münzenberg, en tant que membre du comité central, ait toujours donné l'impression de rester parfaitement indépendant. Il fut le dernier, dit-il, à rester attaché à la libre discussion au sein du Parti, telle que la revendiquait Luxemburg. Le coeur serré, à une époque où toute déclaration, tout projet éveillait aussitôt les suspicions, il découvrait maintenant que c'était au tour de Münzenberg, d'être condamné, et personne n'avait la possibilité de rester à l'abri de tels abus de pouvoir à l'égard de son prochain, même s'il savait qu'il pouvait lui-même servir bientôt de cible. L'irrationnel venait obscurcir toute logique. La scientificité était remplacée par des chimères. Lorsque mon père s'était rendu à Paris, il espérait revoir Münzenberg, mais il ne réussit pas à lui parler durant la réunion du congrès. Il ne l'avait pas revu depuis dix-neuf-cent-trente-trois, mais il n'avait cessé de suivre attentivement ses activités. Les appels à lutter contre la propagande haineuse envers l'Union Soviétique, à combattre le fascisme, à soutenir la révolution chinoise, à apporter un soutien aux peuples révoltés dans les colonies, ces damnés de la terre comme il disait, étaient liés à son nom. Il avait réussi à inciter bon nombre de ceux qui restaient hésitants face au socialisme, bon nombre de sympathisants, de l'intelligentsia bourgeoise humaniste, à prendre parti et à politiser leur attitude progressiste. Ses proclamations étaient signées par

tout ceux qui donnèrent un visage à la littérature et à l'art, au théâtre, au film d'une époque ; même maintenant, que de fois au cours des conversations de ces jours, résonnèrent les noms de ceux qui s'attachaient à des oeuvres et qui se trouvaient à la tête des mouvements politiques, je voulus d'abord les écarter de moi, à quoi bon ces noms, pensai-je, pourquoi m'y attarderais-je si les autres, ceux qui comptent, ne sont pas mentionnés, et voilà qu'ils réapparaissaient, s'imposaient tels des repères, des monuments, Brecht, Piscator, Dudow, Ihering, Jessner et Busch, Grosz, Dix, Kollwitz et Heartfield, Feuchtwanger, Döblin, Toller, Tucholsky, Ossietzky, Kisch, Becher, Seghers, Renn, Gorki, Gladkow et Ehrenburg, Dreiser, Shaw, Sinclair, Newö, Barbusse et Rolland, Gropius, Taut et van der Rohe, Kerr et Jacobsohn, Pechstein, Muche, Hofer et Klee, Einstein et Freud. Et quelle assemblée d'autorités réunie par Münzenberg à l'hôtel Lutetia, boulevard Raspail, en septembre dix-neuf-cent-trente-cinq, cinquante-cinq pour commencer, puis cent-dix-huit lors de la constitution du comité portant le nom de l'hôtel pour la préparation du Front populaire allemand. Parmi les écrivains et publicistes il y avait Heinrich Mann, Klaus Mann, Feuchtwanger, Arnold Zweig, Toller, Leonhard, Olden, Ludwig Marcuse et Schwarzschild, et parmi les représentants de la social-démocratie on trouvait Breitscheid et Braun, Grzesinski et Kuttner, Schiff, Hertz et Schiffrin, qui exerçaient des fonctions importantes au gouvernement de Weimar. A cette époque déjà il devait être difficile de savoir si de ce cercle hétérogène de politiciens et de personnalités du monde de la culture pourrait sortir la direction d'un Front populaire. Mais au début on considéra que c'était un succès d'avoir réuni des dirigeants sociaux-démocrates avec des hommes comme Kronen, Münzenberg, Dahlem, Matern et Abusch, les délégués communistes, qu'il était possible d'arriver à un arrangement, que d'anciens adversaires tentant de changer leur façon de penser lancent pour la première fois un appel en commun auquel les directions des partis n'étaient jamais parvenues en leur sein. Même s'il ne s'agissait que d'une condamnation générale du fascisme et d'une incitation à redonner vie aux droits les plus élémentaires de l'homme, la nécessité d'un travail en commun s'était néanmoins manifestée. Il ne fut pas encore question des tâches et des objectifs que se fixait le Comité, et l'opposition en Allemagne ne fut pas informée sur la manière dont devait s'établir la collaboration avec elle. Plus qu'à une action vraiment efficace, Münzenberg aurait, selon Wehner, pensé davantage au rayonnement qui émanerait de ce cercle. Il rêvait, lui, d'une sorte de contre-gouvernement intellectuel et spirituel composé de célébrités qui s'adresseraient par des mémoires et de vibrants discours aux survivants de la clandestinité allemande. Mais ce projet n'impliquait aucune obligation, ne coïncidait en rien avec les intentions du Comité central qui voulait, grâce au groupe

Lutetia, prendre de l'influence sur les courants de l'opposition bourgeoise dans le pays. On reprocha aux communistes de chercher à transformer ce cercle au-dessus des partis en un organe exécutif de la direction de leur Parti. Mais, contrairement aux membres sociaux-démocrates et libéraux du Comité qui ne voulaient s'intéresser que de l'extérieur à la situation en Allemagne et éviter toute participation à des actions militantes, les communistes s'efforçaient d'animer les choses de l'intérieur. Dans une alliance souple avec des individualités plus ou moins progressistes ils ne pouvaient voir qu'un moyen d'aboutir plus loin, d'arriver à un accord avec la direction du Parti social-démocrate. C'est seulement lorsque la rencontre aborderait la politique des partis qu'on parviendrait à un travail pratique. Dès les réunions préparatoires, lorsqu'il fut question de concrétiser ce qu'on entendait par un système gouvernemental futur, les divergences d'opinions se creusèrent. Pour appeler à porter secours aux victimes du fascisme, pour réclamer l'amnistie pour les personnes incarcérées, pour protester contre les préparatifs de guerre, on pouvait parvenir à s'entendre, mais quelle sorte d'Etat, se demanda-t-on, devait un jour sortir du combat antifasciste ? Il ne suffisait pas de constater que devraient régner la paix, la démocratie, la liberté d'opinion, de la recherche, de l'enseignement, du culte. Qui exercerait le pouvoir, telle était la question qu'on se posait, sur quelles bases l'Etat s'édifierait-il. En juin trente-six, après une mise au point du Comité central, les communistes parlèrent d'une république démocratique où le peuple déciderait librement de toutes les affaires économiques, politiques et culturelles et désignerait le gouvernement au suffrage universel direct et à bulletin secret. Mais, demanda-t-on, jusqu'où porterait la notion de peuple, où commençait la limite que ne franchiraient pas ceux que l'on considérerait comme les ennemis du peuple et d'après quels critères se répartirait la bourgeoisie. Pour tout ceux qui étaient prêts à lutter sur le front antifasciste les droits devaient être les mêmes. Ce front qui s'unissait pour défendre ses droits exigerait l'étatisation des grandes propriétés foncières, de l'industrie lourde, des banques. La république démocratique ne serait pas encore un Etat socialiste mais elle préparerait la fin du fascisme et empêcherait que réapparaisse un système financier privé. Mais un simple accord avec des groupes de syndicalistes libres, avec des cercles de la bourgeoisie de gauche était rejeté par les délégués du Parti ouvrier socialiste. Tandis que Seydewitz passait du côté communiste, Frölich et Wolstein se retiraient. Ils estimaient que le front uni socialiste était plus important que le conglomérat du Front populaire qui avait pour seul but de sauvegarder la société de classes. Ils refusaient, tout comme Maslowski, d'admettre qu'un front n'excluait pas l'autre, que la lutte pour l'unité de la classe ouvrière était aussi importante que la tentative de gagner le plus

d'éléments possibles de la population en faveur du camp progressiste. Hertz, par contre, ainsi que Schwarzschild, tentaient de saboter les réunions à partir de prises de position de droite. Un front populaire où le Parti communiste occupe une place déterminante, disait-il, ne servirait jamais à affaiblir le fascisme mais à le fortifier. De l'extérieur, il entreprit avec Hilferding et Ollenhauer, d'appeler à la liquidation du Parti communiste en Europe, et Schwarzschild, dans son Neues Tagebuch, leur apporta son soutien. Le nombre de changements d'opinions, les efforts pour surmonter les erreurs anciennes qui furent exigés des participants, venaient de ce que des communistes étaient assis en face de sociaux-démocrates qui, en tant que hauts fonctionnaires du gouvernement, avaient un jour donné l'ordre de tirer sur eux, avaient proclamé l'état d'urgence contre eux et avaient interdit leurs formations de combat, les organisations de leur Parti et leurs journaux. Une maîtrise extrême et la compréhension des nécessités historiques conditionnaient totalement l'entreprise de cette coalition, on voyait ici le pouvoir rassembleur d'un parti, qui était plus fort que les aptitudes de tous les individus, et exempt de tout ressentiment. Plus que les fonctionnaires communistes qui agissaient sur l'ordre de leur Parti, les Breitscheid, Braun, Kuttner, Grzesinski avaient du mal, à l'encontre du refus de la direction de leur Parti, à apposer leur nom sous les déclarations de la commission. Mais quel poids, me demandai-je, pouvaient avoir leurs signatures et quel effet produiraient-elles sur les cellules de la clandestinité allemande. Je voyais devant moi la famille de Coppi, dans la cuisine verte, en train de lire le tract à l'élaboration duquel Grzesinski avait participé, Grzesinski qui, en tant que ministre de l'intérieur de Prusse, avait été responsable de l'assassinat des ouvriers du Wedding perpétré le premier mai dix-neuf-cent-vingt-neuf par son préfet de police Zörgiebel. Cette date de mai avait été importante pour moi aussi. Après le souvenir de la rébellion de Brême - que je n'avais enregistré qu'indirectement - les combats de rue autour de la place Nettelbeck avaient provoqué ma première prise de position politique. Au moment où les événements se déroulèrent, nous habitions la Brunnenstrasse, ils n'avaient pas encore pénétré clairement dans ma conscience, c'est deux ans plus tard seulement - j'étais âgé de treize ans, j'habitais maintenant dans la Pflugstrasse - alors que je lisais le livre de Neukrantz, Les barricades du Wedding, que je compris leur portée. Autrefois j'avais entendu parler de l'indignation d'autres personnes, j'avais entendu les récits de mes parents, maintenant je vivais des journées entières dans une prodigieuse agitation, dans une rage qui se transforma en conviction. Il y avait là un livre qui décrivait comment, dans une rue, la Kösliner Strasse, petite, étroite, coupée par la Wiesenstrasse, ce qui la faisait ressembler à notre rue, l'énergie humaine s'était soulevée

contre la violence mécanisée et comment elle sut résister quelques jours, derrière des tas de pierres, sans armes, sous le tir de barrage de mitrailleuses, de tireurs d'élite, de chars blindés. La brutalité avec laquelle les représentants de la bourgeoisie écrasèrent le droit des prolétaires à manifester le premier mai, me coupait le souffle pendant que je lisais. On pouvait encore voir dans les murs des maisons de la Kösliner Strasse les points d'impact des projectiles grossièrement rebouchés. C'est à ces fenêtres que flottaient toujours en masse compacte les drapeaux rouges. Dans notre rue aussi on avait été résolu et on s'était révolté. Lorsqu'à la fin de la semaine, je revenais de l'école de Scharfenberg et passais par la Pflugstrasse, j'imaginais chaque fois les nouveaux combats susceptibles de se déclencher. Peu à peu je compris, d'abord par instinct, puis fort de ce que j'avais compris en théorie, le mécanisme qui nous acculait de plus en plus, qui voulait nous priver de nos voix et avait suscité le premier mai vingt-neuf une explosion, à coup sûr le prélude à d'autres coups plus violents. Je voyais la contradiction entre le prétendu respect de la constitution de la social-démocratie, l'espoir de la population active qui pensait trouver une libération dans le système en place, et la consolidation de la forteresse à partir de laquelle étaient menées les attaques contre la classe ouvrière. Je me revoyais arpentant la cuisine, cette cuisine où, par les fentes de la fenêtre, pénétrait la suie de la gare, où durant l'été, lorsque nous devions tenir la fenêtre ouverte, la table, le sol, au bout d'une heure à peine, étaient déjà recouverts d'une couche de poussière noire, je me revoyais me demandant comment mes parents pouvaient encore voir dans leur Parti une garantie pour l'amélioration de leur situation, pour la modification des formes de production. Pourquoi, en mai vingt-neuf, les ouvriers n'avaient-ils pas détruit les rotatives des journaux dans lesquels on les humiliait quotidiennement, pas seulement des journaux bourgeois, également ceux des sociaux-démocrates qui crachaient tous ces mensonges, c'étaient eux qui étaient responsables de la tuerie, car ils avaient défié la police, pourquoi se contentaient-ils de vitupérer et retournaient-ils toujours à l'usine, pourquoi obéissaient-ils, baissaient-ils l'échine, et mon père répétait maintenant, à Warnsdorf, ce qu'il avait déjà répondu jadis, qu'il ne nous restait rien d'autre à faire qu'à travailler pour pouvoir payer le loyer, la tambouille quotidienne. A quoi cela servait-il que Breitscheid, en dix-neuf-cent-trente-six, s'efforçât de parvenir à une action unitaire avec les communistes, qu'il approuvât la politique soviétique en vue de l'établissement d'une sécurité européenne, que Grzesinski, Kuttner voulussent se désolidariser d'actions commises dans le passé, si la direction de leur Parti restait néanmoins attachée à l'alliance avec les forces qui se tourneraient contre les intérêts de la classe ouvrière, son refus d'élaborer un front commun dans la clandestinité allemande ne

révélaient que la dernière phase d'une hypocrisie qui durait depuis des décennies. De même que c'était maintenant le Parti communiste qui appelait instamment à la compréhension, de même avait-il, au tournant des années trente, appelé à l'unité, même si ses objectifs restaient vagues, ne distinguant toujours pas nettement entre la direction social-démocrate et la masse des membres du Parti. Si en dix-neuf-cent-vingt-neuf, à un moment où les national-socialistes ne disposaient que de peu de sièges au Parlement, il ne fut pas en mesure d'estimer la rapidité de l'avancée fasciste, il incitait pourtant constamment au regroupement prolétarien, en vue de résister, tandis que la direction social-démocrate se mettait, avec sa prétendue libéralité, au service de la bourgeoisie et, pour gagner les voix des classes moyennes, cautionnait tout recours à la force contre les ouvriers révolutionnaires. Même si certains membres de la direction le faisaient à contrecœur, ils ne pouvaient se dégager du contrat qu'ils avaient conclu avec les potentats de l'économie et de l'armée, en entrant en fonction ils devaient se distinguer par un attachement particulier aux traditions de la patrie. Et pourtant, avait dit mon père à Wehner, il ne comprenait pas ce qu'on reprochait effectivement à Münzenberg. Il avait réussi à établir des relations amicales avec de hauts fonctionnaires du Parti social-démocrate et des syndicats, à créer les conditions de création d'un Front populaire, il avait atteint ce que visait en principe la politique du Parti et il avait donné à ce rapprochement un cadre spectaculaire pour susciter une large attention. N'avait-il pas fait remarquer, demanda mon père, l'importance que l'on conférait au Comité en lui donnant le nom de Lutetia. Les allusions, les charades, la raillerie voilée faisaient partie des méthodes de Münzenberg, ainsi Lutetia n'était pas seulement le nom de la ville de Paris à l'époque romaine, de la cité lacustre celte sur l'île de la Seine, mais aussi le titre du journal de Heine à Paris, où celui-ci se déclare en faveur du communisme. Ce livre était une des lectures préférées de Münzenberg, il est vrai que, comme le dit l'auteur dans la préface, il ne traite que les années dix-huit-cent-quarante à quarante-trois, mais il doit être considéré comme une école préparatoire à la révolution de février quarante-huit. Si les personnes présentes dans l'hôtel avaient lu l'introduction à cette oeuvre, dit mon père, elles auraient compris le dessein de Münzenberg, ce qui aurait toutefois dissuadé certains d'adhérer au Comité. Puis, sous le signe de Lutetia, des libres-penseurs bourgeois s'étaient joints aux communistes et Heine, le poète qu'ils vénéraient, leur enseigna qui était le véritable héros de ce moment : le mouvement social. Or, une fois réunis avec les meilleures intentions, ils auraient entendu, s'ils avaient été attentifs, ce que Heine avait à leur dire, en particulier concernant les bouffonneries mensongères du parlementarisme et de ses comparses et l'unique doctrine capable d'ébranler le pouvoir de la haute

finance, l'idée du communisme. Et mon père se dirigea vers le buffet, ouvrit la porte vitrée du haut et sortit l'un des livres rangés là. C'était le volume numéro treize à quinze, couleur lie de vin, des oeuvres de Heine, publié aux éditions Bong. Il l'ouvrit à la page marquée et lut comment Heine, avec cette auto-ironie qui caractérisait aussi Münzenberg, présentait cette époque où les sinistres iconoclastes, les communistes, arriveraient au pouvoir, briseraient toutes les statues de marbre de la beauté, démoliraient tout le clinquant de l'art, abattraient les forêts de lauriers du poète et y planteraient des pommes de terre, et feraient de ses livres de poésie des sacs en papier pour y conserver le café et le tabac à priser. Hélas, s'était exclamé Heine, je vois tout cela d'avance et je suis envahi d'une indicible tristesse lorsque je pense à la ruine dont le prolétariat victorieux menace mes vers qui descendront dans la tombe avec le monde romantique tout entier. Il pouvait imaginer les éclats de rire de Münzenberg, dit mon père, lorsque celui-ci pensait au sens qu'il avait donné à cette rencontre d'intellectuels de la bourgeoisie sur son déclin, à l'hôtel Lutetia. Mais on ne pouvait rien ressentir de cette gaîté lorsqu'en septembre de la même année Münzenberg convia chez lui Wehner et Dahlem pour leur lire avant son départ pour Moscou une étude qu'il voulait soumettre au Komintern. Katz, qui avait participé à la rédaction du texte et qui avait déjà pris part, avec Abusch, à la rédaction du livre brun sur le procès de l'incendie du Reichstag, n'était pas présent ce jour-là. Ce que voulait Münzenberg, c'était découvrir les réactions, le jugement de ses camarades, il était nerveux, tendu, anxieux à l'idée de sa prochaine visite au comité exécutif de l'Internationale, lui qui avait toujours eu le dessus, conscient de sa valeur, se montra incertain, il avait sans doute reçu des avertissements, il se demandait s'il ne devait pas remettre son voyage en arguant de ses activités urgentes en faveur de l'Espagne. Il fut impossible de voir qui mentait à qui, de qui on se servait et contre qui. Katz avait peut-être déjà abondonné Münzenberg, voulant se préserver, attendant le résultat des confrontations de Moscou, Wehner et Dahlem restèrent froids, sur la réserve, ils considéraient déjà Münzenberg comme un renégat. Pour Katz aussi Wehner n'éprouvait aucune sympathie. Lorsque mon père repensait maintenant à ces jours, il se rappelait combien il avait été frappé par l'arrogance et la vanité de celui-ci. Katz était membre du Parti communiste depuis dix-neuf-cent-vingt-sept, il avait été épisodiquement directeur administratif chez Piscator, puis il avait travaillé à la production de films soviétiques, il était réputé pour sa fidélité à la ligne du Parti et avait tendance au gaspillage, ce qui ne devait pas plaire à Wehner, habitué quant à lui à la vie spartiate dans l'illégalité. Pour lui, Katz avait quelque chose d'inquiétant avec son caractère à facettes, bien qu'on respectât ses aptitudes, il voyait en lui un

snob qui se faisait passer pour l'avocat du prolétariat et dont lui qui venait d'une famille d'ouvriers devait se méfier. Cependant, avait ajouté Wehner, il est possible qu'étant donnée l'existence que nous menons de nos jours, le plus souvent sous un camouflage, une telle impression ne se justifie pas et doive être mise au compte de l'atmosphère d'irritation et de méfiance qui régnait partout. Mon père se demanda de nouveau ce qu'on pouvait en réalité retenir de la conversation avec Wehner. Il n'avait perçu que des allusions parcimonieuses et prudentes. C'est au siège du comité pour la paix qu'ils s'étaient rencontrés. Les déclarations destinées au public avaient été faites la semaine précédente lors du grand congrès à Bruxelles, maintenant il n'y avait plus que des séances plénières. Les délégués des partis et des syndicats se retiraient pour des discussions de détail. A Bruxelles on avait évité les questions importantes concernant la lutte antifasciste, la guerre civile en Espagne. Il fallait uniquement insister sur le rôle de la Société des Nations dans le maintien de la paix. Après l'échec des tentatives entreprises par l'Union Soviétique en vue d'aboutir à une alliance contre le fascisme, il s'agissait maintenant de militer à Genève pour qu'un soutien fût accordé à la politique soviétique. Mais au lieu de pouvoir inscrire au débat à Paris des questions d'intérêt commun, on voyait apparaître des divergences d'opinion de plus en plus fortes entre les fractions. On reprochait à la délégation communiste de ne plus faire une politique de front populaire, mais une politique de parti et de tenter de soumettre le congrès à sa domination. Mon père en tant que délégué syndical tchécoslovaque inconnu de tous, ne partageait pas cette fièvre. Il n'était pas admis aux rapports que Münzenberg présentait à des chefs de partis et aux parlementaires. Et il le voyait ensuite disparaître dans le tourbillon, parmi des diplomates anglais, français. Et où donc trouva-t-il l'occasion de parler avec Wehner, demandai-je. Mon père était livré à ce Paris impressionnant, et cela se passait dans cette enceinte gouvernementale de la ville, ici, entre la Chambre des députés, le ministère des affaires étrangères, de l'armée, de l'industrie, du travail, de l'éducation, le métro le baladait de-ci, de-là entre son hôtel près de la gare de l'Est et la station des Invalides, toujours en aval de la Concorde, des Champs Élysées, des Tuileries, il ne voyait pas Notre-Dame, ni comme il l'avait toujours désiré, le Louvre, uniquement matin et soir, la Tour Eiffel, au sommet incroyable de laquelle il ne monta pas. Mais il y avait un petit square au milieu de cette dense activité, il se souvint qu'il s'appelait square Rousseau, Samuel, pas Jean-Jacques, juste devant l'église néo-gothique de Sainte Clothide, près de la rue Casimir Périer où les hôtes étrangers avaient à leur disposition la maison du banquier suédois Aschberg, abritant les locaux du Cercle des Nations. C'est en rentrant d'une réunion convoquée là que mon père et Wehner avaient marché en direction du

ministère des armées et étaient entrés dans le petit square, havre de silence au milieu de l'ouragan, et leur halte là sur un banc, c'était au moins quelque chose de tangible, les buissons, les pigeons, les constructions alentour, je pouvais les imaginer, quant à la conversation, elle n'avait guère de réalité. Ce que mon père apprit là avait déjà été filtré et ce qu'il m'en dit n'en était plus qu'un maigre écho. Le fait que Münzenberg avait rédigé un texte sur une stratégie d'écrasement du fascisme allemand n'était plus un secret aujourd'hui, un an plus tard, où la situation avait grandement changé. Mais le contenu du traité que Münzenberg, fanfaron aux dires de Wehner, présentait comme son credo, et comme un modèle des orientations à prendre, à l'égard duquel l'Internationale communiste et le Politbureau soviétique devaient prendre position, n'était pas connu de mon père. Wehner se contenta de dire que Münzenberg n'avait pas réussi à analyser effectivement la situation allemande, il ne s'était pas arrêté sur les problèmes et les oppositions qui existaient, attribuant le succès des national-socialistes avant tout à leur propagande, à l'agitation qu'ils entretenaient et à la constitution de mythes, et il avait demandé qu'on procédât à une clarification accrue. Le Parti ne voulait pas reconnaître l'importance de la démagogie fasciste. Comme toujours, avait dit Wehner, Münzenberg tentait simplement de se faire valoir sur son propre terrain. Il s'en tenait aux apparences, il avait édifié une brillante façade dans laquelle l'émigration pouvait se mirer avec satisfaction. De même que Katz lui avait inspiré de la répugnance par son élégance, son habileté, de même était-ce la prétention à l'infaillibilité qui, chez Münzenberg, l'avait contraint à se fermer. Où se situait Wehner, s'était demandé mon père lorsque celui-ci, faisant encore un bref signe de la main, avait disparu. Il ne pouvait plus se sentir en accord avec la politique du Comité central, pensait-il, s'il devait lui arriver quelque chose il faudrait chercher une explication dans le fait qu'il cherchait trop à parvenir à des arrangements avec les bureaucrates sociaux-démocrates, qu'il ne voulait pas tenir compte des frontières fermement tracées. Mais pourquoi alors prenait-il position contre Münzenberg, se demanda-t-il, puisque celui-ci semblait poursuivre le même but. Münzenberg n'avait pas été reçu par la direction du Parti soviétique. Lorsque, dès son arrivée à Moscou, il avait cherché à rencontrer Radek, il apprit que celui-ci venait d'être arrêté en même temps que Pjatakow, Sokolnikow, Muralow. Au lieu d'obtenir l'autorisation de donner lecture de son memorandum et de le commenter au Komintern, il fut convoqué devant la commission internationale de contrôle afin d'y être préparé en vue d'un débat, comme on disait pour avoir diffusé des informations internes au Parti, pour avoir manqué de vigilance révolutionnaire, s'être rendu coupable de déviations idéologiques et de sentiments oppositionnels. Les camarades qui avaient rapporté à

mon père ce qu'il était advenu de Wehner, lui apprirent aussi que Togliatti qui assurait à l'époque la défense de Dimitroff devant l'Internationale, avait réussi à obtenir la libération de Münzenberg. Après que, le quinze octobre, les livraisons d'armes soviétiques au Parti communiste espagnol eurent été confirmées, il put arguer de l'indispensable présence de Münzenberg à Paris. Mais il n'avait plus désormais les pleins pouvoirs pour son activité d'aide à l'Espagne. Un fonctionnaire tchécoslovaque, Smeral, fut chargé d'assumer ses fonctions. La procédure d'exclusion contre lui avait été engagée à ce moment, en septembre trente-sept. Et le cercle Lutetia, demandai-je, que reste-t-il encore de lui ? Plus rien, dit mon père. En décembre trente-six le dernier appel du groupe tout entier avait été publié, avec une forte représentation communiste, par Florin, Dahlem, Merker, Ackermann, Dengel, Koenen, Ulbricht et Pieck, puis les sociaux-démocrates quittèrent les uns après les autres jusqu'à ce qu'avec le départ de Breitscheid et Braun - que les communistes accusaient d'agir de leur propre autorité, de l'emporter à la majorité - le Comité fut à la veille de se dissoudre. Dans les actions pour l'Espagne un certain nombre de déclarations communes de solidarité furent encore faites, mais pas plus qu'il ne prit la moindre position à l'égard de la lutte des Espagnols, le comité directeur social-démocrate ne fit la moindre allusion à l'évolution qui aboutirait à un Front populaire allemand. C'est Wels qui exprima le plus clairement la disposition des chefs du Parti en avouant que la dictature fasciste ne pourrait être supprimée que grâce à une opposition au sein de l'armée et de l'économie et qu'il souhaitait quant à lui un gouvernement militaire pour assurer une transition. C'est ainsi qu'on entendit de nouveau la voix de Noske. Münzenberg, fidèle à ses convictions communistes mais éliminé du champ d'action du Parti, adhéra au Deutsche Freiheitspartei, parti libéral de la gauche bourgeoise, qui fut fondé à Paris au début de l'année trente-sept. Ce devait être un prolongement du Front Lutetia, sans devise idéologique ni politique de parti, qu'on introduisait en Allemagne par la voie de conspirations. A son inspiration idéaliste et humaniste, visant le rétablissement de l'Etat de droit, le Parti associait le projet pratique d'une prise de contact avec les milieux antifascistes de l'armée et du monde des affaires. Même si cette organisation, avec ses Freiheitsbriefe adressés à ce qu'elle appelait les Allemands intègres, restait limitée, peu conforme aux méthodes de travail de Münzenberg, elle se tint néanmoins au côté des combattants et perdit plus d'un de ses membres dans les camps de concentration et sur les lieux d'exécution. Pour ce qui concernait Wehner, mon père pensait que celui-ci, qui depuis des années avait utilisé ses aptitudes dans l'illégalité, saurait résister aux interrogatoires auxquels il était soumis maintenant. Dimitroff et Manuïlski lui étaient favorables, il possédait de plus ce trait qui consiste

à savoir défendre avec entêtement un point de vue pendant des mois, tout en conservant une vaste vue d'ensemble sur la question. Je constatai combien mon père était tourmenté par tous ces efforts et ces sacrifices au service d'une cause, combien l'affectait ce qu'il savait de ces souffrances où la tragédie d'une vie personnelle était subordonnée à des objectifs supérieurs et combien l'inquiétait, après un quart de siècle de travail politique, l'idée que toutes les actions avaient peut-être été vaines et qu'il n'avait plus la force de repartir à zéro. Je l'accompagnai à la fabrique, l'imprimerie sur textiles Frölich, au bord de la Mandau, cette rivière aride qui traversait la ville en direction de la Neisse à Görlitz et je discutai avec lui de mon prochain voyage en Espagne, et à ce moment, notre vieille entente s'était rétablie entre nous. Malgré les dangers qui m'attendaient, il préféra ma décision à l'obligation que j'avais de me présenter pour le service militaire à Trenčin, en Slovaquie, où j'étais appelé. Il était sûr, dit-il, et du haut des acacias du chemin riverain une feuille rouge tomba sur lui, que lui aussi, s'il était plus jeune, se trouverait dans la même Brigade, sur le front principal où se déroulait ce jour même un combat décisif.

Avant que le Comité Espagnol, à Prague, m'informât de ce que Hodann m'attendait à l'hôpital Cueva la Potita près d'Albacete, je passai quelques jours dans un état que j'avais déjà senti venir à Berlin, durant les dernières heures passées dans mon logement. J'attendais, sur le sol de la cuisine dans la Pflugstrasse, je me trouvais dans une sorte de retraite contemplative, c'était parce que tout ce qui s'était accumulé en moi avait pris une telle intensité que cela appelait un examen, une clarification. Tout ce qui avait fait l'objet de débats depuis la rencontre avec l'autel de Pergame se concentrait en une vision fondamentale, une thèse, un choix de vie aboutissant à la démarche que j'allais entreprendre. Maintenant, une semaine plus tard, je ne savais encore rien de mes tâches en Espagne, je n'avais devant moi que mon voyage à Perpignan, un passage de frontière qu'on qualifiait d'illégal mais qui, pour nous, présentait la plus rigoureuse légalité, un trajet en direction de Figueras où, une fois arrivé, je serais affecté à l'appareil de l'organisation qui déciderait ensuite de mes activités. L'attente de ce qui allait venir reposait sur des fondements qui s'étaient constitués dans une activité anonyme et ininterrompue. Comme les miens, mes amis, j'avais vécu depuis longtemps dans le secret d'une préparation à des actions qui allaient modifier notre situation. Si bien que mon activité modeste, noyée dans l'énorme ordonnancement de forces, me conduisit à la clandestinité en pleine guerre civile où la lutte des classes était désormais oubliée. Ici, dans l'isolement de Warnsdorf, je

participais déjà en pensée au conflit armé. Avant que l'évolution que nous imaginions ne se concrétisât, il fallait vaincre l'ennemi. Le moteur qui animait cette dynamique avait été une haine inextinguible, la haine de l'avidité et de l'égoïsme, de l'exploitation, de l'asservissement et de la torture. Au début, cette haine s'était exprimée de manière subjective, elle s'était adressée à des forces diffuses qui nous dominaient totalement, à une société qui voulait nous empêcher d'étudier, de progresser. Plus tard, lorsque nous eûmes acquis une compréhension politique, notre haine s'accrut encore, nous commençâmes à lutter avec un but afin de détruire ce qui voulait nous maintenir dans notre avilissement. Ce n'est que rarement que nous trouvions l'expression de ce sentiment dans l'art, la littérature, il surgissait par moments dans les tableaux de Grosz et de Dix, les collages de Heartfield s'en approchaient le plus, nous le rencontrâmes nettement défini dans les thèses d'avril de Lénine. Pour nous, tout ce qui nous était hostile se retrouvait dans le fascisme. Quoique nous découvrions dans le travail quotidien, la création littéraire et la science, nous l'intégrions dans notre mission principale, qui était de terrasser d'abord toute cette hostilité. Chaque thème que nous abordions, chaque projet nous plaçait devant la collision entre le brigandage, le monstrueux esprit de destruction et l'échelle de valeurs qui donnait un sens à notre vie. Parfois la haine, le dégoût qu'elle engendrait, nous étouffait, risquait de se consumer elle-même, tant nous paraissait gigantesque le pouvoir de ceux qui, pillant et assassinant, voulaient entraîner le monde à leur suite dans la ruine. Il y eut des périodes où toute raison m'abandonnait, où ce n'était que battements dans mes tempes, où mon front était de plomb, et où, contre les forces qui nous bouleversaient de fond en comble, il n'y avait plus qu'à mobiliser la rage, la fureur aveugle. Mais alors, un élan nouveau balayait tout, il y allait de notre intégrité, de l'affirmation de nous-mêmes. Associé au désir d'une modification fondamentale, de l'édification d'une existence nouvelle, il y avait le sentiment de notre affinité avec le pays où avait été renversée la domination du capital et édifié le pouvoir ouvrier. Notre indignation et notre rébellion auraient été sans espoir si ce pays n'avait représenté pour nous quelque chose d'indestructible, quelque chose qui devait résister à tous les affronts, toutes les malveillances, toutes les préoccupations. Notre propre désespoir nous permettait de comprendre que là-bas aussi pouvaient se produire des accès de folie, de rage. Nous approuvions l'intolérance avec laquelle on agissait là-bas. Il fallait éviter toute attitude attentiste. Une réconciliation, un arrangement étaient impensables. On pouvait bien parler d'aberrations, de fautes et de panique, pour nous chaque coup porté, chaque violence étaient justifiés. Le pays était isolé tout comme nous étions isolés et dans cet isolement nous étions liés les uns aux autres. Ce lien nous

fournissait l'unique moyen pensable de persévérer et c'est dans cette persévérance que vivaient les images sans pareil, captivantes, d'Octobre. Aucun doute, aucune hésitation ne pouvait troubler ces images. Elles surclassaient tout, effaçaient tout ce qui menaçait de nous assombrir. En elles s'enracinait chacune de nos actions, de nos références, aussi bien celles que marquaient nos émotions et nos rêves que celles qui étaient pesées, calculées, construites avec précision. C'était cette idée principale, cette maxime, qui conférait un fond de rationalité même à l'éphémère, à ce qui paraissait inexplicable, ce qui nous permettait de traverser le temps des contestations. Aussi ne cédions-nous jamais au scepticisme, à l'incertitude qui pouvaient nous assaillir, ce qui paraissait douteux n'était jamais que l'occasion de rechercher de nouvelles explications et lorsque quelque chose de reconnu était dépassé, nous poursuivions, à la recherche d'autres explications. La thèse de notre choix était, malgré la fermeté et la concision que nous lui avions donnée, multiple dans sa composition, elle s'était constituée à travers un processus d'affirmations et de contre-arguments, de suppositions, d'observations et de conclusions. La lutte contre le fascisme, la solidarité avec l'Etat soviétique, telles étaient les nécessités impérieuses que nous avaient imposé nos expériences. De même que Coppi et Heilmann et d'innombrables autres camarades restaient à leur place, de même étais-je prêt à exécuter en Espagne ce dont on me chargerait, et comme pour nous c'était là ce qui était juste, clair, défendable, même ces jours sans obligations qui surgissaient soudain ne se perdaient pas dans l'inconsistance. Une fois de plus ils nous apportaient la certitude de faire partie d'un tout, de n'être guidés par rien d'autre que ce que nous avions établi nous-mêmes. Souvent j'avais pu constater que notre conscience, chaque fois qu'elle se concentrait sur un certain domaine, tombait sur quelque chose qui la concernait, sur quelque chose qui était d'une nécessité urgente. Et nous découvrions des livres et des images, nous engagions des conversations pour lesquelles nous n'étions mûrs qu'à cet instant précis. Nous apparaissait aussi l'universalité dans laquelle nous étions chez nous, rien ne prenait forme sans que les conditions n'aient été déjà créées, nous reconnaissons ce qui s'était déjà formé en nous et nous empruntons constamment la substance à la collectivité, nous l'emmagasinons, nous l'enrichissons souvent sans nous en rendre compte jusqu'à ce quelle devienne perceptible, concrète. Il était toujours tout près, le sentiment de la haine, car la franchise qui nous caractérisait et qui justifiait notre indépendance allait s'user peu à peu, et tous ceux, nombreux, qui étaient restés sur le carreau, tellement détruits qu'ils ne percevaient même pas à quel point ils avaient été déformés, quelqu'un les avait décrits avec une grande précision dans le détail, j'ai trouvé son oeuvre, Le Château, dans la librairie de la place du Marché. Mais avant de

L'ouvrir, de commencer à lire, de l'acheter et de l'emporter, je me plongeai dans un autre volume que le libraire avait apporté, il contenait des reproductions en couleur des tableaux de Brueghel, un volume pour sédentaires, bien à l'abri chez eux, pas pour voyageurs au bagage léger. Le libraire posa le grand livre des éditions Schroll sur un lutrin et la petite ville de Warnsdorf dans la Bohême automnale se fondit avec les paysages flamands du seizième siècle tout comme durant les jours qui suivirent, tandis que je lisais Kafka, le village et le château qu'il décrit vinrent s'inscrire dans la solitude rustique, petite-bourgeoise qui m'entourait ici. Brueghel et Kafka avaient peint des paysages universels, fins, transparents, mais dans les tons de la terre, leurs tableaux étaient à la fois lumineux et sombres, ils paraissaient massifs, lourds dans l'ensemble, incandescents, plus que nets par leurs détails. Leur réalisme était celui de localités et de régions qu'on pouvait reconnaître aussitôt et qui pourtant échappaient de nouveau à tout ce qu'on avait pu voir jusque là, tout était rempli de sensations, de gestes, de sentiments, de manipulations de la vie quotidienne, tout était typique, révélait des choses importantes, primordiales uniquement pour susciter, au même instant déjà, une impression étrange, singulière. Par la fenêtre de la librairie on voyait les étalages des marchands de légumes et de volaille, on entendait tourner les roues des voitures sur le pavé inégal, les gens étaient debout seuls, en groupes, leurs contours se détachant fortement sur le fond gris-bleu de la place ou les façades brunâtres, rougeâtres des maisons, ils bougeaient, se mêlaient, vêtus de sombre, les femmes avec beaucoup de noir et de terre d'ombre, les hommes couleur de glaise, de cuir, ça et là des taches claires, le vert, le blanc d'un fichu, le rouge et le jaune sur la robe d'un enfant, et les trajets qu'ils parcouraient avaient tout d'un rituel, d'une marche symbolique réglée avec solennité. J'enregistrai ces cercles qu'ils décrivaient les uns autour des autres, ce défilé, mais ce n'était pas un spectacle, c'était de la réalité avec ses finalités précises, la recherche de nourriture, l'offre de marchandises, la recommandation et la sélection, l'achat et la vente, cette animation, ces bruits et ces voix n'avaient rien de particulier, ils étaient les mêmes à chaque jour de marché, pourtant ce rituel avec ses cliquetis et ses sonneries, son tintamare et ses râlements se transformait comme dans un manuel didactique en une autre procession, exemplaire, en un affrontement entre le carnaval et le carême. Les lambeaux d'une chanson de marche, les pas pesants qui défilaient furent les derniers bruits, les cortèges qui vinrent ensuite, précédés de joueurs de crécelle, de cornemuse, de flûte et de timbales étaient silencieux, il n'y avait plus de souvenir de tous ces sons, les couleurs, les personnages n'étaient plus que fantasmagories. Disparaissant dans des sarraus gris, les lourdes silhouettes remontaient la ruelle, passant près de bûchers et de

gens qui dansaient et, par les portes latérales de l'église, elles se pressaient pour sortir, quelques-unes se couvraient la tête avec les chaises à trois pieds prises dans l'église. Avec leurs livres de prières et leurs couronnes de roses, penchés, se flagellant à l'aide de touffes de feuillage, les pénitents venaient à la rencontre des fêtards, des enfants suivaient les groupes en tous sens, ils faisaient partie des rangs de leurs pères et de leurs mères mais, ça et là, s'en échappaient pour se livrer à leur propre mascarade, se bagarrant, faisant claquer des toupies, mais on les rattrapait toujours pour qu'ils viennent faire ce qu'on leur avait ordonné, en demi-cercle, tourner des crécelles comme des moulins à prières, à la suite de la vieille décharnée qui, une ruche enfoncée sur la tête, précédait dans son chariot la foule des bigots accompagnant le cortège du Prince Carnaval, déguisé, masqué, gras, à cheval sur un tonneau, à l'entour les buveurs et mangeurs sortaient de l'auberge pour se diriger en masse vers le Bateau Bleu. Tous ces fêtards ne donnaient aucune aumône aux mendiants infirmes qui suivaient, sautillant, appuyés sur des béquilles et cherchaient comme le porc près de la fontaine, quelques miettes de pain et de gâteau. De l'autre côté seulement, où marchaient ceux qui devaient faire preuve de miséricorde, ils finissaient par obtenir quelque aumône à force d'exposer leurs moignons de jambes et leurs bras sans mains, leurs nourrissons frippés et braillant dans les paniers, et leurs mourants qu'ils traînaient dans des charrettes de planches. Là aussi il n'y avait pas grand'chose à espérer, l'avarice marquait de son empreinte ces gens habillés avec élégance, les maigres bretzels, les pauvres harengs sur l'échope de la vieille chipie devaient leur servir de nourriture pendant la mortification, la miché de pain, ils la cachaient sous leur fichu et le cruchon de vin qu'ils s'étaient encore fait remplir à l'auberge du Dragon était vide. Tout était marqué du sceau d'une misérable bombance. Des oeufs des étalages du marché gisaient, cassés, à côté d'os rongés, de cartes de jeu abandonnées, on touillait d'un air menaçant des cuillers de bois dans des pots vides ou on les fourrait dans les bonnets et les ceintures en attendant des repas qui ne devaient jamais avoir lieu, on faisait tourner des gobelets d'étain sur des batons, on aiguisait des couteaux sur des morceaux de ferraille, on les laissait pendouiller sur le ventre et entre les cuisses, pour embrocher des petits pains et pour finalement, tout à l'avant, sur la courbure du tonneau du carnaval, pour transpercer un jambon fumé plat, comble de l'obscénité dans cette débauche de ripailles. C'était bien peu de choses qu'elles avaient à offrir, les marchandes près du puits, un panier de choux, quelques poissons pour ceux qui jeûnaient et la paysanne à côté, près du tas de menu bois, confectionnait une ultime crêpe pour les participants fatigués de la fête finissante, et pourtant, pour tous les nécessiteux, pour les valets et les servantes, les vagabonds, les musiciens

ambulants, ce peu de chose prenait des allures de vision. Ici, au centre de la place du Marché, au coeur du cercle formé par le cortège, on trouvait tout ce qu'on pouvait avoir pour de l'argent et que demandait le client, du gras et du maigre, par ailleurs l'activité commerciale ne prêtait aucune attention à ce qui se passait alentour. Et au milieu du tableau, tournant avec mépris le dos au spectateur, avançait un couple bourgeois, lui sous un énorme chapeau, elle, une lanterne se balançant sur son arrière-train, et leurs vêtements étaient bourrés, ils s'étaient ravitaillés. Pas trace de plaisir ni de sociabilité dans les tableaux qui peignaient la vie du peuple. Les ouvriers agricoles, les voituriers et les portefaix, les bouviers et les bûcherons, les artisans et les paysans, tous portaient souvent la marque d'un abrutissement presque stupide, qu'ils fussent occupés à tailler des baguettes de saules sous un ciel d'orage, à construire l'immense tour de Babel autour des sommets des montagnes, à conduire Jésus vers la crucifixion ou à danser une ronde pendant une kermesse, toujours ils restaient enchaînés à leur sort immuable. L'expression de l'ivresse ne se distinguait en rien de celle de la douleur. Il n'y avait que la bouche grande ouverte, jamais le rire. Aucune charrie ne s'arrête pour l'amour d'un mourant, dit le libraire montrant le crâne du vieillard étendu, à peine visible, sous les buissons au bord du champ que cultivait le paysan, et le jeune berger, appuyé sur son bâton à côté des moutons, levait les yeux vers le ciel vide d'où était tombé Icare sans que personne ne le vît. Le thème du proverbe inséré dans le titre portait sur la constance du travail terrestre, mais il s'attachait aussi à ce qu'il avait de pesant et de morne, ce qui était fait, l'était sous le joug, il n'y avait aucun renouvellement, lointain, minuscule, tel un accessoire, le fils de Dédale, la cire de ses ailes ayant fondu, a chu brutalement dans la mer, on ne voyait plus que ses jambes qui gigotaient, bientôt les vagues allaient se refermer sur lui, le regard qui avait vu cela était impitoyable, incorruptible, j'imaginai, les yeux, la bouche du peintre, les lèvres serrées, il rendait exactement ce qui se passait, il ne pouvait trouver aucun soulagement, aucun secours. Et puis je vis devant moi le village paisible, les arbres dénudés, les toits disparaissant sous la neige, le ruisseau gelé. Un individu en armure de fer arrivait à cheval sur le petit pont, accompagné de ses écuyers, une femme, figée, se tenait à la porte de sa maison, elle se tordait les mains : un soldat s'éloignait en courant avec son nourrisson. A partir de ce point de fuite l'événement s'amplifiait jusqu'à devenir un massacre, la cavalerie armée, en rangs serrés, barrait la route à tous les fuyards, sur les côtés les lansquenets donnaient l'assaut aux maisons, les enfants, vision d'une terrifiante expressivité, étaient arrachés à leurs parents, tirés par un pan de chemise, par un bras, transpercés par des épées, des lances, et au-dessus des cadavres, accroupis, ceux qui ne comprenaient plus. Le village vu de loin, un lieu

comme endormi, banal et traditionnel, devenait pour celui qui s'en approchait le théâtre d'un désespoir indicible. Le schéma chorégraphique que dessinaient les figures, rythmé par les vestes et les pantalons rouges des sbires wallons et les chiens bondissant, concentrait en cette image de l'épouvante tout ce qui se passait là d'inéluctable, d'insupportable, entre les habitants et les mercenaires, des gens comme eux, qui exécutaient simplement comme toujours les ordres de leurs supérieurs, et pourtant ces gestes d'horreur qui dureraient toujours, ce froid massacre restait imprimé à tout jamais dans la surface blanche comme celle d'une icône. Cet effet de surprise subi par ceux qui se croyaient à l'abri, cette soudaine irruption de l'inimaginable étaient également devenus une composante de l'histoire de l'arpenteur. Il n'y avait plus là l'idée d'un domaine où la volonté personnelle pouvait encore quelque chose. Le village dans lequel arrivait l'arpenteur était le lieu d'habitation de ceux qui ne mettaient rien en question. Bien que le château fût visible avec ses bâtiments bas tout en longueur, ses tours rondes couvertes de lierre, ses nuées de corneilles, il n'offrait pourtant aucune possibilité de l'approcher. Ce qu'il y avait là de torturant, c'était que, dès le début, cette rupture était un fait accompli, que nul n'en venait à se demander pourquoi la loi de l'inaccessibilité devait s'appliquer au château. Tout ceux qui vivaient ici dans le village d'en bas, y compris l'arpenteur qui venait d'arriver, acceptaient comme inviolable cette distance imposée entre leur monde et le monde des seigneurs. Durant les jours où j'ai lu ce livre dans les montagnes de Lausitz et sur la ligne de Schöber, un col fortifié à l'aide de blockhaus, qui constituait la frontière du pays, je découvris des traits, des qualités propres à moi-même et aux miens, que j'avais voulu ignorer jadis ou auxquels je ne m'étais intéressé que superficiellement. L'arpenteur parlait de sa condition de travailleur, de sa condition de subordonné, il parlait du fait qu'il était dans la situation d'un solliciteur d'emploi au château, ce qui comptait pour lui ce n'était pas de s'élever, de gagner quelque chose qui le fit sortir de sa classe, il voulait simplement être reconnu dans son métier. Du fait qu'il ne s'opposait pas au système qui faisait de lui un homme aux ordres et de l'employeur un maître absolu, mais voulait simplement être apprécié pour ce qu'il était, il rappelait à quel point nous étions, nous autres, constamment contraints de nous modérer et combien étaient nombreux ceux qui, sans qu'on les y incitât, en arrivaient même à défendre, par instinct de conservation, la situation dans laquelle ils se trouvaient. Souvent on avait pu entendre dire que c'était parce qu'ils craignaient que les protestations, la révolte ne les privent de leur gagne-pain, qu'ils devaient être reconnaissants pour le travail que leur donnait le propriétaire de la fabrique, de l'atelier, leur conscience tout entière était imprégnée du fait qu'ils ne pourraient jamais rivaliser avec ce pouvoir

hégémonique, qu'il leur faudrait toujours rester au bas de l'échelle, piétinés, couchés, que, pour eux, il n'y aurait jamais de droit s'ils se rebiffaient, mais seulement des coups de pied. Nous condamnions le fait d'accepter une telle situation mais nous n'avions pu faire que peu de chose pour nous en désolidariser. Du côté de nos supérieurs tout comme de celui du château on nous avait laissé entendre qu'on voulait des ouvriers satisfaits. Là-bas on ne se déclarait nullement favorable à la répression, on y pratiquait bien plus la justice, quand bien même nous ne pouvions en rien l'influencer. De lourdes responsabilités pesaient sur les représentants de l'autorité, ils se creusaient la tête tout au long de leur activité afin de maintenir la marche économique du village. Et lorsque je pensais aux conditions misérables dans lesquelles logeaient les travailleurs durant les deux décennies où je grandis, la vie dans les pauvres logis dont se contentaient les habitants du village me parut même plus vivable là que dans les villes. Sauf que la soumission qui, chez nous avaient constamment été remise en question, ici était absolue. Parce que la misère, l'avalissement avaient été encore plus grands chez nous que là, parmi les éternels solliciteurs et les valets, tout cet épuisement qui paraissait incroyable devait également s'appliquer à nous, plus fortement encore qu'au village. L'obligation d'exécuter sous cet ordre auquel nous étions livrés un travail bien en-dessous de nos aptitudes, caractérisait la vie au village tout autant que nos propres expériences. Il n'y avait pas que moi, mes parents, les parents de Coppi, mais tous ceux au côté desquels je m'étais trouvé sur les différents lieux de travail avaient constamment été exposés à cette humiliation. Comme on ne leur réservait dans la production que quelques manipulations insignifiantes ils devaient, du matin au soir tard, renier leurs qualifications et tomber dans une hébétude et un abrutissement de plus en plus profonds. C'est cet abattement et l'illusion nourrie en même temps qu'on nous faisait la grâce d'acquiescer de quoi vivre, qui servent de point de départ au livre de Kafka, et il inquiète, oppresse le lecteur parce qu'il y voit actualisé l'ensemble de nos problèmes. Nous avions beau nous référer à nos mesures politiques, parler de perspectives qui nous tireraient de notre enfermement, nous éprouvions pourtant le même sentiment d'étouffement que celui que connaissait l'arpenteur. Nous pouvions reprocher à l'auteur de n'avoir pas précisé davantage qui vivait dans ce château, qui était celui qui cultivait là sa perfection, nous pouvions critiquer le fait qu'il enveloppait nos maîtres d'une ombre mystique, quasi religieuse, qu'il ne dévoilait pas l'intérieur du château et ne montrait pas ce qui en préparait la chute, mais ces objections qu'à ce moment je me souvins avoir entendues jadis, étaient sans importance car le principe qu'il décrivait était suffisamment évident et requérait, par la logique même de la représentation, une participation intérieure plus forte encore. Le château était

d'ailleurs minable, délabré, antique, il n'avait rien d'imposant, pas de fortifications, il aurait en réalité été facile de l'investir et les fonctionnaires, quand il leur arrivait de se montrer, étaient des individus souffreteux, chagrins, fragiles. C'est tout-à-fait ainsi que nous était apparu l'édifice du capitalisme, près de son déclin, abstrus et méprisable, et il était pourtant toujours là, dispensant ses vilains coups, ses escroqueries, ses bassesses, nous tenant en échec avec ses messagers sans cervelle, ses douaniers et ses gardiens. Le débat sur le réalisme s'était débarrassé de Kafka en le considérant comme décadent. Mais on s'était fermé ainsi à l'image intensifiée qu'il donnait de la réalité, où l'absence de révolte, les figures gravitant laborieusement autour de futilités, le manque terrifiant de compréhension nous obligeaient à nous demander pourquoi nous n'étions toujours pas intervenus nous-mêmes pour mettre fin aux situations intenable. Ce qu'on pouvait lire dans le livre de Kafka ne me plongeait pas dans le désespoir, mais dans la honte. Bien des fois je m'étais trouvé en face des ingénieurs ou des surveillants de l'entreprise tout comme dans les locaux de Kafka se font face un envoyé du château et un villageois, et à de tels instants se creusait entre nous le même abîme dissimulé artificiellement. Je me rappelais l'amabilité lisse qu'affichait l'inspecteur alors qu'il était parfaitement évident qu'il ne me voyait même pas, que pour lui je n'existais absolument pas, il était reposé, rassasié, sorti tout frais de son bain lorsqu'il faisait sa tournée du matin dans le hall de montage, nous autres par contre, rassemblant depuis quatre heures déjà des centrifugeurs, nous étions couverts de sueur, la mine défaite. Tandis qu'il jetait un regard tout autour de lui, nous faisait un signe de tête, échangeait quelques mots avec le contremaître, il nous signifiait clairement, sans qu'aucun des travailleurs n'eût l'idée de s'indigner, que c'étaient les actionnaires qui nous procuraient du travail et ainsi nous étions vite réconciliés, nous sentant peut-être même loués et honorés, parce que ce suppôt de la direction de la fabrique nous rapprochait de celle-ci et que nous nous croyions ainsi un instant à l'abri du licenciement qui nous conduirait à l'asile des pauvres. Il s'en fallait toujours d'un cheveu que nous plaisions ou non à ceux qui prenaient les décisions, même les syndicats n'étaient pas en mesure de nous assurer une sécurité pendant les années de crise, les intermédiaires des consortiums supérieurs se montraient toujours bienveillants à l'égard des réformes et des droits que nous avions fait admettre, mais ils les écartaient d'un geste rassurant, temporisateur lorsqu'ils ne leur convenaient pas. C'était cette différence rédhibitoire des compétences qui s'exprimait dans le livre de Kafka. Sans cesse nous avons fini par accepter que nos employeurs se situent tellement au-dessus de nous, que nous n'ayons jamais la possibilité de les voir, l'idée d'aller les rencontrer dans leur coquille, d'ouvrir simplement la

porte de leur bureau, de nous présenter devant eux, de leur dire ce que nous pensions était aussi inconcevable que l'était pour l'arpenteur le chemin conduisant au château. Et ce qu'il entendait ne lui apprenait naturellement rien sur ce qui se manigançait là-haut, tout cela finissait par donner l'impression qu'il se passait quelque chose d'important, gros de conséquences, une entreprise monstrueuse, s'étendant au monde entier, que nous autres, minuscules éléments du parc de machines, devions servir. C'est ainsi que celui qui avait été trop faible jusqu'à présent pour acquérir des connaissances sur les connexions des processus économiques, percevait la voix de l'impérialisme. Mais même lorsque nous nous étions procuré des informations, notre distance par rapport à ce bourdonnement restait la même, bien que nous y prenions part en tant que chauffeurs, mécaniciens, portefaix, charroyeurs, tout ce que nous possédions à la suite de la formation que nous nous étions donnée nous-mêmes, c'était un pouvoir que les gens du village de l'arpenteur n'avaient pas découvert, le pouvoir de débrayer. On ne pouvait reprocher à Kafka d'avoir omis de parler de cela, car nous avions nous-mêmes utilisé l'arme qu'est la grève bien trop timidement et, chaque fois que nous nous y étions décidés, nous étions revenus au vieux chant assourdissant, monotone qui, de temps à autre seulement, s'était tu dans notre contexte anodin, mais avait continué d'autant plus fort ailleurs. Plus je pénétrais dans ce livre, plus je touchais aux choses de l'univers dans lequel nous vivions. Car il ne s'agissait pas seulement de l'absence de rapport authentique avec le travail, mais de la relation tout entière dans laquelle nous nous trouvions avec le pouvoir qui nous écrasait partout. Pas plus que nous n'avons pu agir sur les projets des trusts et des monopoles, nous n'avions compris à quel point les transactions des échanges commerciaux devenaient brutales, à quel point le crime crapuleux venait s'ajouter à l'exploitation ; dans nos cellules politiques nous continuions à être plus proches de l'ignorance qui caractérisait le village que du niveau de connaissances que nous promettait la science sociale. Jamais mes parents, mes amis, n'avaient pu choisir eux-mêmes leur poste, nous étions obligés de nous laisser déplacer au hasard des circonstances, trop contents, d'avoir été simplement casés. Je revis ma mère devant moi, assise sur le sofa, courbée, les hanches, le dos rhumatisants à la suite de ses longues stations debout sur le sol de pierre de la fabrique, je vis la mère de Coppi, les pieds enflés dans la bassine d'eau, je vis mon père dans la vapeur de la fabrique de matières textiles, je le vis dans la cuisine de Warnsdorf, le torse nu, se frottant pour enlever les taches rouges, bleu-violet de l'imprimerie à la main tout comme, à Brême le soir, il avait nettoyé sa peau couverte des éclaboussures de goudron, de la poussière des métaux, et eux tous, ceux que je connaissais, ils ressemblaient à ces gens du village, toujours nombreux à se presser dans une

seule pièce, les femmes, les hommes, les enfants, l'un dormant ici, la couverture remontée par-dessus sa tête, d'autres assis à table, se lavant à l'évier, tout se passait dans la même pièce, ici on faisait la conversation, là un autre, la tête dans les mains, se penchait sur un livre, et ceux qui avaient plus de quarante ans étaient déjà invalides, les vieux se tenaient accroupis dans un coin, comme des déchets. Impossible de se retirer, de rester seul avec quelqu'un d'autre. La rencontre avec une femme se déroulait derrière un comptoir, sur le sol, parmi les flots de bière et même Frieda, la compagne de l'arpenteur, qui avait tout de même quelque chose de particulier puisqu'elle avait été la maîtresse d'un fonctionnaire du château, était maigre, en mauvaise santé, sa peau était jaunâtre, ses cheveux peu fournis, tout ce que la littérature, le film offraient habituellement en matière de séductions sexuelles, d'intimité, était inconcevable chez nous. Ce que Kafka avait écrit, c'était un roman prolétarien. On n'y parlait pas d'amour, il ne nous venait même pas à l'idée que quelque chose nous manquait, que nous passions à côté de quelque chose et les jeunes ouvrières, les jeunes filles sans travail connaissaient la même humiliation que celle qui frappait les femmes du village, les clercs, les secrétaires du château pouvaient les repérer, les convoquer, se servir d'elles et les jeter, elles étaient livrées à ces hommes et en même temps elles se faisaient accroire que leur valeur montait lorsqu'elles avaient attiré l'attention d'un de ces rustres et s'étaient données à lui. Nombreuses étaient les jeunes filles chargées de l'emballage ou des courses, qui espéraient être remarquées par un employé des bureaux, de même que les dames commises aux écritures dans les comptoirs de vente, qui avaient une situation supérieure à la nôtre, se paraient pour les gommeux du bâtiment administratif. Frieda avait fait un pas en arrière vers quelqu'un de sa propre classe et avait aussitôt été châtiée pour son reniement, sa décision de ne plus se laisser abuser faisait d'elle une exclue. Dans la société dominée par une loi selon laquelle elle devait se vendre, elle qui voulait défendre son autonomie, ne pouvait que courir à sa perte. Du haut de la Lausche, le plus haut sommet de la chaîne de montagnes, regardant vers l'Allemagne et la localité derrière les bois aux couleurs automnales, au sud du Spitzberg où vivaient mes parents, je me demandais si ces dévastations et cette désolation, ces contrées de l'accablement que décrivait Kafka n'avaient pas tout de même réussi à nous plonger dans des stériles ruminations, dans l'indifférence, si les cruels souvenirs de la saleté, de la misère, de la médiocrité de tout ce qui nous avait entourés ne nous privait pas de la force nécessaire à la révolte contre ce qui paraissait irréformable. Mais je comprenais très vite que ma réaction de rejet était liée à la stupéfaction, c'étaient mes proches, c'était moi-même que j'avais reconnu dans ces villageois voûtés, abîmés, usés, il y avait aussi parmi nous

cette odeur de renfermé, cet étiolement, cette morosité de philistins et même lorsqu'il s'agissait de progresser, lorsque des idéaux étaient en jeu, nombreux étaient ceux d'entre nous qui partageaient le désir de l'arpenteur d'être enfin reconnu par les autorités du château. Bien sûr, on pouvait toujours se répéter que là-bas, derrière les mâts de la frontière à Seifhennersdorf commençait une réalité qui ne tolérait pas la moindre faiblesse, pas la moindre inattention, où chaque signe de léthargie devait être combattu et pourtant, le livre de Kafka restait juste en ce qui concernait notre univers social et politique. Le château avec sa structure hiérarchique où chacun avait une compétence déterminée et ne savait pas plus que ce qu'on l'autorisait à savoir, n'exécutant jamais que ce que d'autres ordonnaient, possédait, au même degré que ce qui se déroulait chez nous, une force de la nature de celles où le réel vécu se transforme en images du rêve.

Et lorsque j'opposai au livre sur le château les barricades du Wedding, les deux contradictions, déterminantes pour moi, se heurtaient une fois de plus, ici la réalité multiple, difficile, qui toujours se dérobaît, là le réel, tangible, grossier, un bloc aux arêtes vives. L'oeuvre de Kafka dans sa reliure brune comme la terre des champs, était remplie de raisonnements aux ramifications infinies, où se reliaient et se croisaient des idées d'ordre moral, éthique, philosophique, où on s'interrogeait constamment sur le sens de ce qu'on voyait, sur les intentions motivant les activités, le petit livre militant de Neukrantz, de la série des Romans Rouges, au prix d'un mark, ne posait pas de question, il se contentait d'apporter une réponse, il appelait à devancer le nihilisme, à opposer à la souffrance des moyens de défense pratiques, il nous incitait à intervenir directement et pouvait être compris de tous ceux qui habitaient notre rue. Ce n'était pas là le moment de faire des détours, de réfléchir longuement, ce qui devait être entrepris était prêt, clair, la fatalité, le destin qui venaient s'acharner sur le village de Kafka étaient pour les habitants du Wedding un processus d'oppression évident, déterminé par les classes auxquelles on faisait front. L'un des livres était fait d'une matière fluide qui pouvait lentement prendre forme dans l'imaginaire, l'autre livre était un objet auquel on se heurtait. Il n'y avait pas là de conversation alambiquées, pas d'analyse de la psyché, pas d'études d'une cosmologie minée par la faute, les doutes où le moi de chacun se perdait, mais seulement la pierre concrète posée à côté des autres pierres dans la rue, la poutre qui servait à barricader la porte d'entrée, le linge avec lequel on pansait la blessure. Tout ce qui, chez Kafka, restait au niveau d'un débat sur la nature du château était ici un

fait accompli. Les ouvriers n'hésitaient pas à entrer dans le bâtiment que l'arpenteur trouvait suspect, pour eux, c'était la préfecture de police sur l'Alexanderplatz, venus de leurs échafaudages, en pantalons et blouses tachés, il se rendaient tout droit le long des corridors jusqu'aux bureaux des potentats, pénétrant dans l'antichambre du grand chef, ils ne se satisfaisaient pas des bonnes paroles des secrétaires et allaient directement chez l'adjoint avec leurs revendications. Ce petit homme, on l'observait comme si on était Kafka. Le vêtement fait sur mesure, inutilisable pour un travail corporel, enserrait étroitement la pitoyable silhouette, sa volubilité, ses airs importants correspondaient très bien aux fonctionnaires du château, sauf que la délégation ne lui manifestait aucune forme de respect, les ouvriers ne venaient pas à lui en quémailleurs, mais exigeaient que justice leur soit rendue. Et même si on les raccompagnait à la porte en débitant des phrases qui ne voulaient rien dire, ils avaient néanmoins montré qu'ils étaient capables de pénétrer au coeur même de la citadelle ennemie. C'était là un geste exemplaire qui correspondait, étant données les circonstances, au maximum de ce qu'on pouvait faire. Le combat aussi, qui fut mené ensuite dans les rues, était la preuve d'un courage extrême car la seule issue en était la mort et l'anéantissement. Le château n'était pas encore prenable et le désir d'une vie digne, de l'abolition des préjugés que nous subissions, ne se heurtait qu'à ceux qui se disaient incompetents et nous renvoyaient à ceux qui restaient inaccessibles. L'engourdissement qui démoralisait les gens du village ne pouvait plus être supporté plus longtemps, il était plus terrifiant que l'approche des chars, le fracas des pièces d'artillerie, il fallait démontrer aux yeux de tous que la volonté de se rebeller, de rendre les coups reçus existait toujours, le fait que les ouvriers aient tenu deux, trois jours, lui seul, fut leur victoire. Désormais les seigneurs du château sauraient que si on se tenait tranquille au dehors, ce n'était que contraint et forcé et qu'à tout moment cela pouvait changer. Kafka avait fait le tour de ce sujet, il revenait sans cesse au même point de départ, il se creusait la tête, il essayait de nouvelles possibilités de mouvement, il était à l'affût, se redressait, se laissait induire en erreur, refouler, abattre, ne parvenant jamais à un résultat, mais jamais il n'envisagea de renoncer. De même que son livre n'avait pas de fin, de même son projet tout entier était infini, il ne s'intéressait pas à un cas individuel mais à l'existence tout entière qui ne recelait pas d'espoir, à vrai dire, mais de l'action. Son héros était anonyme, un numéro, seules les pensées développaient leurs images, subissaient la torture des limites qui leur étaient imposées et ne voulaient rien de plus qu'élargir ces limites, les forcer. Neukrantz s'orientait directement vers une situation historique précise, il expliquait objectivement, documents à l'appui comment venir à bout de l'événement. Son langage n'avait rien de

ciselé, on parlait comme on parle en travaillant. On aurait pu imaginer qu'il faudrait détacher le monde de l'intellect du monde du travail, mais dans ce cas les intentions d'un livre aussi bien que celles de l'autre auraient été faussées. Autrefois j'avais parfois vu dans le fait de s'adonner à l'art, à la littérature au lieu de tâches pratiques, une fuite, la volonté de s'isoler, tout comme d'autres considéraient avec méfiance et mépris les produits de l'esprit. Mais les deux livres que je comparais montraient clairement à quel point les différences dépendaient l'une de l'autre, à quel point elles se complétaient et ne pouvaient se passer l'une de l'autre. En lisant le livre de Kafka je ne m'éloignais nullement de la quotidienneté, des salles d'emballage, des halls de montage, du trajet dans un tramway bondé à quatre heures et demie du matin et le soir après le travail, et la violence matérielle dans le livre de Neukrantz aurait été sans effet s'il n'y avait eu, à l'arrière-plan, des idées. L'aspect labyrinthique et parabolique nous était aussi proche que notre débat avec ce qui se trouvait devant nous, immédiatement perceptible. La quête et le combat défensif étaient les deux faces de la même prise de position. Ici à Warnsdorf, durant ces jours où j'errais de-ci de-là, les critères de l'art qui me semblaient jusqu'alors porter la marque d'une réaction de repli, m'apparaissaient plus compréhensibles, plus naturels, en lisant, en examinant des tableaux, je pénétrais dans un domaine spécial, à l'écart, accessible seulement aux initiés, bien plus, tout ce qui m'était montré là venait s'intégrer à mes expériences quotidiennes. Dès la première lecture du récit de Neukrantz j'avais pu imaginer le fait d'écrire comme un métier, une activité professionnelle. Jadis j'avais lu Cooper, Defoe, Dickens, Marryat, Melville, Swift, Poe, Conrad et Jack London, mais les barricades du *Wedding* furent le premier ouvrage qui éveilla en moi le désir de noter quelque chose par moi-même, de faire voir quelque chose. Je voulais moi aussi m'y mettre sans détour, de la même manière ouverte et partielle, et je m'y essayais en composant mes rédactions à Scharfenberg. C'est alors que le livre sur le château vint s'ajouter à une inquiétude longuement accumulée et un désir d'apprendre qui en était encore à ses débuts. Il m'opressa, me contraignit à voir mes faiblesses et mes négligences. A cette époque, six ans plus tôt, il n'y avait rien d'insurmontable, j'étais assis dans les branches du petit bois de tilleuls, dans la baie aux roseaux, en face de Baumwerder et j'écrivais dans mon cahier bleu, sans modifier un seul mot, rapidement, avec facilité, sous la dictée d'une voix intérieure, puis j'entrai dans le monde du travail et autant il était facile de rendre ce que j'avais imaginé, autant il était difficile de fixer quelque chose de ce qui m'était vraiment advenu. Tout en recherchant une expression il fallait d'abord surmonter tout ce qui avait été détruit, déstructuré en nous. Nous nous demandions ce qu'était le vrai dans l'art et nous pensions que c'était le

matériau qui avait imprégné nos sens et nos nerfs à nous. Pourtant, lorsque nous ramenions toutes nos évaluations et nos appréciations à nous-mêmes, lorsque nous disions que cela faisait partie intégrante de l'existence et qu'il fallait que cela devienne quelque chose de cohérent et que cela impose notre autonomie, alors nous ressentions soudain à quel point toutes les bibliothèques, les musées et les sciences nous ramenaient à nos machines, nos outils et nos horloges de pointage, à nos logis pleins à craquer, et laissant éclater nos sarcasmes, nous brocardant les uns les autres, nous voyions au lieu d'une continuité, d'un élargissement de notre vision, l'épaisse ignorance de nos têtes qui ne fonctionnaient pas. Là-bas, sur les rives de l'île où était mon école, en des temps antédiluviens, je menais les grévistes, je criais le Manifeste par coeur à travers le port-voix, sur la place de la gare de Stettin, ou je peignais, là-haut derrière les fenêtres de l'atelier que j'avais vues dans les combles d'une maison de la Dresdener Strasse, près de l'Oranienplatz, de gigantesques allégories de la libération. Après cela, revenu dans la Pflugstrasse, les allégories s'étaient évanouies, l'insécurité sociale, la crise économique, le viol politique ne produisaient pas de pensées chimériques, et c'est en septembre trente-sept seulement que je commençai à comprendre que, lorsque nous tentions de parvenir à une compréhension précise, nous avions toujours à porter, nous aussi, le silence et la fatigue de nos compagnons de travail et que tout ce que nous découvrions, nous en faisons l'acquisition pour eux aussi. Car nos efforts pour conquérir l'art, la littérature ne pouvaient avoir d'autre but, d'autre vérité que la solidarité à renforcer entre ceux qui, jusqu'à présent s'étaient toujours sentis coupés d'une telle entreprise. Si nous étions tentés de dévier uniquement vers la valeur propre d'une oeuvre d'art, nous risquions de nous trouver devant un vide, c'est seulement en interaction avec les conditions, les particularités et les comportements de notre propre vie que nos études, nos recherches pouvaient être fécondes. Depuis bien longtemps nous avions constaté qu'une journée durant laquelle nous n'avions pas passé au moins une heure avec un livre, sur un problème scientifique, ne pouvait être complète. Pour notre combat contre tout ce qui nous empêchait généralement de penser, nous avions trouvé nos sujets d'études dans les manuels politiques et sociologiques, dans les cours de l'école du soir, mais ce qui durant ces années nous attira particulièrement et contribua à étendre le champ de notre conscience, nous devions l'expliquer par nous-mêmes : c'était le thème de l'ambivalence, des controverses, des contradictions dans lesquelles nous vivions. Ici, où il s'agissait d'une perception sensorielle de la réalité, les romans, les poèmes, la peinture nous apportaient le plus souvent des idées qui s'alliaient à ce que nous avions vécu et imaginé, c'est ici que nous pouvions le mieux nous trouver en contradiction avec nous-mêmes. Et nous réfléch-

chissions en tous sens, passant d'une contradiction à l'autre. On voulait nous avoir à l'usure, nous opposions notre endurance. Face aux règles contraignantes, notre imagination affirmait ses droits. Par notre initiative, nous répondions à tout ce qui sapait automatiquement la liberté d'action. Nos décisions de principe nous permettaient de parer à l'impossibilité d'avoir une opinion parfaitement juste, pertinente sur les événements du jour. Après Zola, Gorki, Barbusse, Nexö nous avons lu les écrivains ouvriers contemporains. Ce qu'ils apportaient de nouveau, c'était la description de notre existence dans les arrière-cours et nos immeubles semblables à des casernes, les ateliers et les entrepôts sombres et crasseux, devant les tours, les machines et les rampes de chargement, les informations sur les assemblées du personnel de l'entreprise, la préparation des grèves et des collisions politiques. Les livres de Kläber, Gotschke, Hoelz, Bredel, Marchwitza ou Neukrantz nous plaçaient en face de la réalité prolétarienne, prise entre la fatigue morne, grise et la lutte ouverte, entre la vie dans une cache et l'incarcération dans la cellule d'une prison. Souvent nous entendions dire, et nous le pensions aussi, que seules ces oeuvres comptaient pour nous parce que là étaient décrites notre pratique, nos tâches, parce que là étaient données les instructions que tous comprenaient, pour apprendre à nous tirer de la monotonie étouffante, pour développer nos propres énergies. Nous trouvions que leur caractère rectiligne, leur style simple proche du reportage correspondaient aux efforts nécessaires pour comprendre clairement l'oppression. Toute tentative visant à approfondir ce qui caractérisait particulièrement chaque protagoniste, toute technique ingénieuse appliquées à la description du monde intérieur ou des divers lieux nous semblait dévier du sujet proprement dit. Nous estimions qu'il était juste d'exprimer non pas ce qui était personnel, mais les intérêts de notre classe. Telle était l'exigence qu'il fallait, pensions-nous, opposer au roman individualiste qui, de manière souverain, riche d'associations, se dressait en face de nous sur les remparts de la culture bourgeoise, ses tours serrées les unes contre les autres. Mais Rolland, Trakl, Heym, Hauptmann, Wedekind, eurent vite fait d'ébranler ces dispositions, dans la mesure où nous étions ouverts davantage aux témoignages sur des expériences qui s'étaient déroulées en dehors du cadre immédiat de notre vie, le langage associé à nos activités quotidiennes s'était enrichi, soudain nous comprenions des poèmes qui semblaient n'avoir rien à faire avec nos cartes de pointage, nos listes d'inventaires, nos négociations salariales et nos réunions syndicales. Et très vite nous en étions arrivés à lire Jean Christophe, les lettres de Van Gogh, le journal de Gauguin, les Faux Monnayeurs, de Gide, ou La faim, de Hamsun, enveloppés dans de la toile cirée, assis pendant la pause de midi, dans un coin parmi les caisses. De même que Weier, Becher, Renn, Plivier,

Döblin, Seghers, Kisch, Weiskopf, Freidrich Wolf ou Brecht, venus de la bourgeoisie, de la petite bourgeoisie, révolutionnant leur pensée, étaient devenus les porte-paroles de la classe ouvrière, de même était-il possible, sans que toutefois nous changions de position, de nous faire découvrir les problèmes de l'autre partie de la société. Transportés dans les contradictions d'une phase de transition, nous enregistrions ce que des auteurs bourgeois, avec une rigueur dans le détail qu'ils tenaient de la sérénité des modèles classiques, savaient dire de l'effritement, de la chute des cours et des faillites de leur époque. Lorsqu'en considérant leurs exposés nous étions parfois pris de mauvaise conscience parce qu'on nous reprochait de leur faire des concessions, de nous réconcilier avec eux ou de nous préparer à passer dans leur camp, il me suffisait de regarder autour de moi pour que toute activité en ce domaine se trouve parfaitement justifiée. Le système de l'exploitation s'étendait à toutes les couches de la société, nous étions tous enchaînés aux hiérarchies, responsables nous aussi de la prolifération des ordres de préséance. Moins nous émettions de réserve devant les preuves de blocage et d'effervescence dans les directions les plus variées, les renversements et les redressements autoritaires, plus notre image du monde et notre compréhension pour la richesse du langage se nuançaient. Nous avions commencé dans les balbutiements et, en tentant de lire, en tentant d'écrire, nous revenions toujours au point zéro où notre propre vie avait commencé, chaque fois que nous découvriions des corrélations compliquées, nous nous rappelions l'indigence dans laquelle nous devions, nous et nos compagnons de travail, être maintenus. Si les livres étaient pour nous des pierres à bâtir, le professeur Kien, le bibliomane de Canetti, trouvait toutefois la mort au milieu des siens. Pour nous les oeuvres étaient encore une rareté, Kien en possédait une profusion, tout le savoir qu'il avait accumulé partait en flammes dans l'autodafé, au lieu de tirer les conséquences de toutes ses connaissances il périssait dans une crise de folie. Céline aussi qui, dans *Le voyage au bout de la nuit*, plongeait dans un borborygme de pauvreté et de misère, ne laissait pas surgir un seul instant où s'annonceraient des possibilités d'amélioration, au lieu d'un geste de refus il n'y avait que cynisme, malédiction au lieu d'une clandestinité politique en train de se constituer, il ne nous montrait que le monde interlope du désespoir et de la détresse. De telles antithèses poussées à l'extrême ne faisaient cependant que renforcer nos propres ripostes. Ces livres avaient consigné les symptômes de la maladie, c'était à nous de déceler les causes des infections. Lorsque des artistes issus de la bourgeoisie exprimaient leur dégoût, refusaient la solidarité, ils restaient encore ancrés dans leurs origines tant qu'ils exploraient leur douleur individuelle, mais en écrivant, ils se rapprochaient déjà de ceux qui voyaient dans leur activité un luxe inutile, un gaspillage. Peut-être ne

le comprenaient-ils pas eux-mêmes, peut-être ne sortiraient-ils jamais de l'impasse dans laquelle ils se trouvaient, ne surmonteraient-ils jamais leur impuissance, ne parviendraient-ils jamais à transformer leur inquiétude en recherche d'une vision politique, ils se contenteraient de mépriser en gros leurs origines sans parvenir jamais à rejoindre les forces de la révolution. Mais le mouvement dans lequel ils étaient pris, qu'il fût pesant ou frénétique, conscient du but à atteindre ou incertain, était suffisamment important pour nous faire comprendre que partout serait poursuivie la lutte pour progresser, que les règles, les moyens de l'expression se trouvaient dans le processus de transformation, qu'ici ils se désagrégeaient, que là ils se renouelaient. Plongés dans le désarroi, les membres des classes moyennes, de la petite bourgeoisie, réclamaient une transformation de la situation, beaucoup d'entre eux furent hapés par le fascisme, n'ayant jamais réfléchi à fond, ils furent une proie facile pour les piètres enseignements des réactionnaires, d'autres commencèrent à comprendre combien ils dépendaient du capital, ils étaient eux aussi des ouvriers salariés, des producteurs de plus-value, des exploités, aucun d'entre eux, que ce fût au bureau, dans l'administration, à l'université ou dans un centre de recherches ne possédait les moyens de production, lorsqu'ils eurent le courage de comprendre ce qu'était vraiment leur situation, ils se mirent tous en rapport avec ceux qui travaillaient dans l'industrie, dans les ateliers et c'est ainsi que s'élargit la notion de classe ouvrière, de plus en plus nombreux furent ceux qu'il fallait jadis compter parmi la bourgeoisie à prendre le chemin suivi par le prolétariat, parfois même ils lui donnèrent du poids grâce à ce qu'ils apportèrent sur le plan pratique et théorique. Les livres consacrés à l'époque de la crise fournissaient rarement de façon explicite des réflexions de cette sorte, vues de l'extérieur la plupart des oeuvres restaient réservées à l'élite cultivée, le pas décisif ne fut pas effectué, on pouvait seulement déceler dans l'impatience, dans l'aversion devant la situation présente que ce pas se ferait un jour. De nouvelles énergies progressistes qui s'étaient libérées d'engagements antérieurs, nous incitèrent à prendre une conscience plus claire de notre propre situation. De même que les étudiants et les universitaires, les artistes et les écrivains qui se joignirent à nous n'avaient aucune raison de considérer leur origine comme déterminante une fois pour toutes, de même devons-nous, nous aussi, nous efforcer de ne pas prétendre être les seuls à tout connaître du prolétariat à cause de conditions sociales et économiques déterminées. Au contraire, il nous fallait choisir et définir à nouveau notre position en établissant une distinction bien précise. Faisait partie de la classe ouvrière celui qui, par ses actes, intervenait pour elle, d'où qu'il vint. Cela avait pris une importance particulière à ce moment là, car des pans entiers de la classe

ouvrière étaient dans le désarroi et avaient été entraînés loin de leur point de départ. Il n'y avait pas eu de vaste unité d'action du prolétariat. Les travailleurs n'avaient pas su se démarquer face au fascisme. Désormais il n'était possible de se défendre qu'en constituant un front populaire englobant les organisations, les partis, les couches de la population qu'on ne rangeait pas du côté du prolétariat mais qui partageaient son intérêt pour le combat défensif. Même si la classe ouvrière n'avait pas encore trouvé de cohésion, il ne fallait pourtant pas qu'en agissant en commun avec d'autres groupements politiques elle abandonnât son rôle prédominant qu'elle aurait à assumer un jour et qu'elle jouait déjà en Union Soviétique, en Espagne en Chine. Malgré toutes les alliances tactiques il fallait poursuivre le débat entre les classes et, le cas échéant, lui donner plus de vigueur. Mon père définissait le bouleversement au sein des forces sociales comme un bloc historique, il évoquait à ce propos Gramsci qui venait de mourir en avril de cette année, après dix ans de détention dans les prisons fascistes italiennes. Partant de données historiques, celui-ci avait indiqué la voie que suivraient en commun avec la population active les intellectuels libérés de leurs obsessions bourgeoises. Mais il ne pourrait pourtant jamais être question de reprendre simplement des valeurs culturelles des mains de ceux qui, avec leurs privilèges, avaient été jusqu'alors au service des classes dominantes, cela aurait signifié en même temps que nous renoncerions à la lutte des classes. Ce qui devait au contraire commencer maintenant, c'était l'action réciproque de ce qui avait pris sa forme définitive et la recherche d'une expression bien à nous. Pendant que nous nous appropriions la culture, il fallait que fût détruit ce mécanisme d'ensemble dont la culture avait été une composante. Ce qui pouvait donner une suite à notre formation devait d'abord être créé. C'est seulement lorsqu'elles auront été placées sur le terrain du prolétariat et interprétées là, que les oeuvres de la littérature, de l'art, de la philosophie prendraient un sens nouveau. De tout en bas le regard se dirigeait vers une ère scientifique. Pour l'instant nous nous trouvions encore dans les secteurs de la peur et des persécutions. Dans l'étroite fenêtre au-dessus de la tête de mon père réapparaissaient les jambes des colonnes en marche, en brodequins et chaussettes blanches, derrières elles, tirant sur la laisse, un chien berger, la gueule grande ouverte, on entendait des coups de sifflet et les appels fracassants qui exigeaient la soumission au Reich de la violence. mais comment pouvons-nous être sûrs, demandai-je, que nous ne serons pas de nouveau dupes lorsque ceux qui ont une formation universitaire commenceront à influencer nos connaissances fragmentaires. Dans sa réponse mon père relia les conceptions d'une école de la libre initiative, d'une éducation privilégiant l'activité créatrice selon Rosa Luxemburg au refus opposé par Gramsci à toute conception mécaniste, à l'instruction

autoritaire. La révolution culturelle, dit-il, dont on parlait au début des années vingt, est encore devant nous. Nous ne serons pas les seuls à être transformés par elle, cette révolution transformera tous ceux qui auront été sensibles à la pression de l'histoire. Notre projet commun : nous approprier notre travail, nous entraînerait à nous comprendre réciproquement. Et lorsque nous aurons cessé de remettre à d'autres notre produit de base - car nous l'exploiterons nous-mêmes - qui contestera encore le fait que d'anciens livreurs et subalternes avec leurs aptitudes pour l'organisation et la pédagogie, libérés en même temps que prit fin leur oppression, soient des travailleurs intellectuels, capables d'élaborer des projets et de diriger les travaux. Le fait qu'il se livrait à de telles réflexions montrait que l'époque n'avait pas encore eu raison de lui, qu'il restait prêt à recommencer une fois encore. C'est ainsi que, même à ce moment, il avait transformé la cuisine en atelier, comme il l'avait souvent fait à Berlin, et il travaillait à une série d'améliorations de la presse à bras. Sur l'établi il avait posé un des cadres de bois dont il renforçait le système de fixation pour la presse, tout comme il tentait de donner une forme plus stable à la spatule à l'aide de laquelle on pressait les couleurs à travers la matrice en fine toile métallique. Plus que lui, ma mère avait souffert du changement de leur transplantation. Elle qui avait l'habitude de travailler, qui avait toujours contribué à l'entretien de la famille, était désormais condamnée à l'inaction, aucune fabrique, aucun bureau n'avait voulu l'embaucher et dans son inquiétude elle qui avait habituellement été si rapide pour faire sa part de travail dans le ménage, commençait à passer des heures à astiquer la commode, la table, les chaises, les couverts et, par moments, elle restait plongée dans ses pensées, le regard fixe, oubliant tout ce qui l'entourait. Un jour, nous venions de nous asseoir sur le banc dans le jardin devant la maison lorsque la logeuse, Frau Goldberg, arriva et nous pria de quitter la place car, premièrement dit-elle, nous ne payions que pour le logement et pas pour le jardin et, deuxièmement ce banc n'était pas destiné aux Juifs. Lorsque, indigné, je voulus répondre, ma mère me retint et, tout en se se levant, pressa très fort mon bras contre elle. Tandis qu'elle m'entraînait dans la maison, elle me dit qu'après avoir été plusieurs fois qualifiée de Juive à cause de ses cheveux sombres, elle s'était elle-même déclarée Juive, mais à cause de cela elle et mon père avaient beaucoup de difficulté à trouver un nouveau logement à Warnsdorf. Il lui fallait donc obtempérer, car la propriétaire lui laissait entendre à tout bout de champ qu'elle n'habitait ici que par charité et que le jour était proche où elle connaîtrait le traitement qu'elle méritait. Je pus voir de quelle nature était ce traitement lors d'un des derniers jours que je passais à Warnsdorf. A la périphérie de la ville, venant de Sankt Georgenthal, à proximité d'une mine de pyrite où le chemin passait par ce

que l'on appelait le buisson de l'église, j'entendis les cris et les rires d'un groupe d'enfants et d'adolescents. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un jeu de guerre et passai lentement mais je remarquai alors que parmi eux, dans les cailloux, un homme était couché, il râlait et lorsque je m'approchai, je vis que c'était Franz Eger, qu'on appelait l'idiot du village ou le Juif, un journalier inoffensif, simple d'esprit. Le visage ruisselant de sang, l'écume aux lèvres, il se roulait en convulsions entre les adolescents qui lui donnaient des coups de pied et lui tapaient sur la tête à coups de bâtons. Ecartant de force ses bourreaux, je le soulevai et le portai jusque chez l'horticulteur Fiala à Niedergrund où les secours arrivèrent. Aucun compte ne fut demandé à ses jeunes assassins dont les noms étaient connus, on raconta que le Juif vagabond s'était ouvert le crâne en tombant pendant une crise d'épilepsie.

II

C'est ici qu'est ma place, ici, dans le paysage de Don Quichotte, ces mots de la lettre de Hodann qui m'avait été adressée à Warnsdorf par le comité pragois pour l'Espagne, me vinrent à l'esprit lorsque, serrés dans le camion, nous sommes arrivés sur le haut plateau de la Manche sous un amoncellement de nuages que teintaient de rouge, de violet, les rayons du soleil couchant. Une semaine auparavant nous avions laissé derrière nous les garde-frontières français, nous avons progressé à travers la caillasse entre Céret et Junquera à travers les buissons et les oliveraies, puis nous avons trouvé les premiers postes républicains. Passant Gerona, Carella, le train nous avait amenés à Barcelone, dans le hall noir, enfumé, de la gare, de toutes les impressions de cette journée, la plus durable fut celle de cet édifice en ruines, fissuré, devant lequel nous nous trouvâmes soudain en débouchant du gouffre d'une avenue. Des tortues portaient les colonnes du portail balayé par des nuages de poussières, surmonté de hauts campaniles tout troués, deux voûtes latérales enserraient ce rêve de cathédrale venue d'un monde de formes inconnues. La tête rejetée en arrière, nous fixions, fascinés, cette masse de pierre, découvrant un gothique marqué de souvenirs d'Egypte et de Babylone, qui avait passé par les châteaux forts, les châteaux baroques et les temples de l'Inde, le Jugendstil et le cubisme, couvert de stalactites, de plantes pétrifiées bourgeonnant tout en haut, s'épanouissant en mèches, cônes, boules et cubes rouges, bleus, or, plus bas, entre les piliers, dans les niches et les pignons, autour des fenêtres sans vitres, encadrées de ramures entrelacées, des figures humaines dans le style héroïque du siècle dernier, encastrées dans les pommes de pin et les épis, dans les moulages de mousses et de fougères, d'algues et de coraux. Des dindons et des poules, des pans et des oies, des mulets et des boeufs se groupaient autour de la Sainte Famille qui, sur la console entourée de feuillage au-dessus du portail central, donnait son nom à ce temple inachevé. Ayschmann, de quatre ans mon aîné, fils d'émigrants juifs venu de Londres par Paris, et que j'avais rencontré à Perpignan, demanda de quelle manière s'était effectuée cette fusion de kitsch et de vision architectonique, et il nous parut que c'était précisément l'absence d'idée préconçue dans le traitement de toutes les tendances artistiques, l'absence d'un goût déterminé qu'on qualifie généralement de sûr, qui avaient conditionné l'élaboration de cette monstrueuse construction complètement isolée. Le geste plein de recueillement de Joseph, les mains tendues vers le ciel et penché de côté vers Marie qui, sous l'auvent de sa coiffe, protégeait la crèche, était plat, académique, et ils étaient bouffis, ces anges qui soufflaient dans des trompettes de métal montées de façon réaliste. Les apôtres et les saints, considérés en eux-mêmes, pouvaient également provenir de banals monuments, mais leur transplantation parmi les blocs

d'un gris jaunâtre taillés en formes géométriques, le contraste qu'ils formaient avec une ornementation délirante, en équilibre sur des globes rainurés, cannelés, sur des arêtes saillantes, conférait quelque chose d'étrange à leur naturalisme, leurs gestes pieux, dans cet environnement de boue et de fiente solidifiée, d'écume de mer coagulée, avaient quelque chose de bizarre, de fou, et il en était de même partout, le guerrier en cuirasse, l'épée de fonte dans une main, l'autre projetant en l'air l'enfant qu'il vient d'enlever, la femme implorant sa pitié, à côté du cadavre de l'enfant qui retombe sur les oies jacassantes, les patriarches et les scribes dans leurs niches, tous, objets de contemplation à l'usage des écoles, prenaient une expression nouvelle dans un ensemble dont la nature même était le mélange. Portés par des éléments pivotants, ces groupes de sculptures qui s'étreignaient et s'enlaçaient, s'imbriquaient les uns dans les autres, les uns au-dessus des autres, submergeant chaque renfoncement, chaque coupole et au-dessus d'elles tout était légèreté, palmes déployées, faites effilés, et la part de lourdeur qui tirait vers le sol se fondait dans les lignes des vagues, des lianes et des racines. Ce désordre et ce pêle-mêle était dominé par la logique du système de construction hyperbolique, parabolique, à côté de cette profusion qui sautait aux yeux, des pierres de taille sans ornements, maçonnées comme pour les murs d'un château, un détail pathétiquement illustratif voisinait avec un flot de lave et de gangue, une main tendue pour bénir, l'attente d'un message divin trouvait une réponse dans les ailes largement déployées, les têtes d'oiseaux au long cou. Des chaînons, des poids pendaient à la pierre torturée, éclatée et, au cœur d'un tumulte, traversés de grands pavillons auriculaires aux aguets, se levaient des visages tranfigurés, les yeux, les bouches closes, parmi les varechs et les algues, les étoiles de mer et les sèches, des corps se dégageaient péniblement des embruns de pierre floconnants, pour se mettre en état d'apesanteur, pour voler vers l'au-delà, ici c'était l'instant de la mort qu'on avait représenté, le passage d'un état à un autre. Le portail central, pour glorifier l'amour du prochain, était chargé de plaies, sur des grappes horribles de sang et de pus s'enroulaient des serpents, prêts à se laisser tomber, des escargots géants, les antennes tendues, des oursins monstrueux descendaient en rampant sur les linteaux des portes de la foi, de l'espoir. Derrière les échancrures de l'abside s'ouvrait le vide des nefs non construites, le courant d'air balayait les creux de la masse frontale, dans les niches inférieures étaient assis des philosophes devisant et un artisan enfonçait son ciseau dans le plateau de son établi. Nous vîmes derrière les arceaux la cour dans l'éclat vif du soleil, les blocs de granit abandonnés par les tailleurs de pierre y étaient entassés avec leurs visages à peine commencés, leurs crânes de reptiles grossièrement esquissés, et nous vîmes cet édifice tout de contrastes,

surchargé et nu, la dureté cherchant à y devenir douceur, les aspérités se voulant lisses, un fragment de cathédrale dont certains détails étaient pourtant achevés, souvenir de temps immémoriaux et pressentiment du futur, inclassable, et voilà que c'était comme si ceux qui se trouvaient seuls ou en groupes dans cette végétation fossile, voulaient transmettre des messages, comme si par leurs vociférations, leurs danses, leur ravissement, ils voulaient parler de blessures au lieu de se répandre en prières, et les ânes, les taureaux, les dragons riaient à ce spectacle, ce n'était que glapissements, hennissements, les épées de fer se dressaient, des sons criards sortaient des longues trompettes, les bosses, les noeuds et les masses se mirent à vibrer, à ruisseler, les lettres gravées devinrent des bouches, la pierre se mit à parler, à appeler, des croûtes s'effritèrent sur nous, de loin nous parvint la canonade. Le bâtiment de devant reposait sur des tortues, les carapaces de corne, imperturbables, portaient le scénario de l'histoire biblique, insensiblement elles semblaient avancer avec l'énorme décor derrière elles, poussées par quelques escargots géants qui n'avaient plus trouvé de place dans les tours. Sur la façade intérieure tout était d'un constructivisme puissant, les murs se dressaient autour de la base de la basilique, avec des escaliers grossièrement découpés, des saillies semi-circulaires échelonnées les une au-dessus des autres, des décalages en biais. Quels choeurs, dit Ayschmann, pourraient retentir depuis ces places à eux destinées et qui s'étiraient en rangées échelonnées sur les murs latéraux et dans l'allée transversale d'un édifice qui n'existait pas, quelles antennes, chantées par des milliers de voix, et quels seraient leurs chants et, tendant l'oreille, il clignait les yeux dans un nuage de poussière. C'est ici, sur ces rails, dit-il en montrant l'emplacement au milieu de la Gran Via, que l'architecte a trouvé la mort sous le trolleybus, pris dans les roues, déchiqueté, entraîné, en juin dix-neuf-cent-vingt-six ; la vitesse, le cliquetis, le fracas passaient sur le monde silencieux de Gaudi, nous retrouvâmes son ondolement, ses bancs de sable et ses écueils creux dans le Paseo de Gracia, autour de la Casa Battlo, de la Casa Mila et une fois encore, avant de poursuivre notre route, nous retournâmes à la grotte éclatée de la Sagrada Familia. Des échafaudages, des échelles entouraient les murs comme si la construction devait se poursuivre. A travers les interstices des planches qui barricadaient des hangars, on voyait des formes de plâtre, des bustes, des corps posés là pêle-mêle, parmi des amas de barres surgissaient des jambes et des bras, dans ce bric-à-brac, parmi des feuilles volantes remplies de formules mathématiques, étaient posées des maquettes d'éléments de construction, perforés, semblables à des côtes, des os de bras, de cuisses, montrant les bases de la force portante du bâtiment, si nous nous retournions nous reconnaissons parmi les formes tumultueuses de l'extérieur le squelette, l'organisme avec ses

tendons et se muscles. Des enfant vêtus de longues blouses grises jouaient dans la cour parmi les montagnes de pierres, ils sortaient en courant des chaumières à côté d'une maison à la toiture ondulée, à l'intérieur il y avait des salles de classe, tel avait été le désir de l'architecte, ils devaient grandir et apprendre sous l'édifice en construction, former leur imagination devant la diversité de ce qui prenait forme ici. Partout au long de ce jour où nous parcourûmes Barcelone, nous avons trouvé des références à la cathédrale, ce concentré de tout ce qui avait été mis au jour et en faisait du monumental. Partout sur les boulevards si longs qu'un regard suffisait à chaque fois pour vous ôter toute idée d'en venir à bout, se dressaient sur des socles et des colonnes des figures de marbre, de bronze verdâtre, qui fixaient l'horizon, des arabesques de stuc s'étiraient le long des façades des maisons, des épaules s'arc-boutaient contre des arceaux, des corniches, la décoration des palais était recouverte ça et là d'affiches, de banderoles. Depuis notre cantonnement à l'hôtel Victoria nous sommes allés prendre nos repas en traversant la Plaza de Catalunya avec ses bancs de pierre, ses héros mythologiques autour de fontaines à sec, jusqu'à l'hôtel Colón dont le porche d'entrée flanqué de pancartes sur lesquelles un Lénine courroucé faisait face à son secrétaire général souriant, en remontant l'Avenida Pi Y Margall, nous sommes passés devant la maison du Parti, loin devant nous sur un haut chapiteau, une figure féminine nue, nous avons parouru - la déesse de la liberté passait au-dessus nos têtes - l'Avenue du Quatorze avril qui n'en finissait pas, où l'on nous remit nos papiers au bureau des Brigades internationales ainsi que nos feuilles de route, nous avons reparcouru l'enchevêtrement des rues vers la Place Principale, jusqu'au central téléphonique sur la façade duquel on pouvait encore voir des points d'impact des combats de mai, lorsque l'opposition anarchiste, ainsi qu'on nous l'apprit, avait été défaite par des troupes de la police et des unités de l'armée, puis jusqu'aux Ramblas, la large allée, marchant parmi les étalages des marchands, ici les fleurs, des couronnes, des guirlandes, là des perruches, des faisans dans des cages, des poissons rouges dans des bocaux de verre, ici des objets en terre cuite, tressés, des éventails de laque, des peignes, des mantilles, là des fichus rouges et noirs, des casquettes rouges et noirs, des salopettes bleues et, des deux côtés de la promenade, les trolleybus qui passaient en tanguant, eux aussi repeints des couleurs rouge et noir sur les deux triangles juxtaposés de la Fédération ibérique, jusqu'à la colonne entourée de lions rugissants au faite de laquelle Christophe Colomb, debout sur un globe terrestre, scrutait la mer au-delà du port. Tels des nuées de pigeons nous avons attendu la photo que le photographe à canon tirait de la boîte sur son petit chariot à trois roues, et nous nous sommes rendus ensuite, immortalisés sur le papier jaunâtre et collant, dans les ruelles de la vieille ville sur les

murs de laquelle se dessinaient, en relief, des martyrs, des vautours, des sauriens et où, après avoir trouvé le seul accès y conduisant, nous vîmes devant nous la bruyante Plaza Real. Entourés par le carré des arcades, sur un banc sous les palmiers, les jambes allongées après toutes ces marches, nous avons de nouveau commenté l'architecture végétale qui s'était dressée devant nous et maintenant, trois jours plus tard, secoués par les cahots du camion, Ayschmann dit que l'oeuvre n'avait sans doute pas été achevée parce que la motivation ecclésiastique et religieuse de la construction avait peut-être perdu tout sens, c'est autour d'une idée vidée de son contenu qu'avait été édifié ce lieu de dévotion et c'est pour cette raison qu'une telle cathédrale devait rester inachevée, devait continuer à vivre comme simple fragment, et ne plus trouver sa valeur que dans l'oeuvre d'art totale surréelle. D'autres, dit-il, s'ils en reprenaient la construction pour y faire chanter des messes, ne feraient que produire un édifice rétrograde, c'est uniquement en tant que ruine que cette façade pourrait conserver son authenticité, comme maison de Dieu elle ne pouvait devenir que quelque chose d'artificiel. Et les nuages, maintenant, étaient suspendus au-dessus de nos têtes, leur chevelure s'évaporant lentement, leurs ailes s'évanouissant. De Barcelone nous nous sommes rendus en train à Valence, roulant du matin au soir dans le waggon de bois. Vers midi, près de Vinaroz, nous avons de nouveau atteint le bord de la mer et la réalité au nom de laquelle nous étions ici nous assaillit : là-bas, comme le montraient quelques mains, la flotte allemande bloquait la côte espagnole, l'ennemi prenait forme, il parlait la langue dans laquelle nous avions grandi, ceux qu'il avait envoyés là avaient été assis à nos côtés sur les bancs de l'école, nous les rencontrions dans les rues de chez nous, ils avaient manœuvré les mêmes machines que nous dans les fabriques, mais maintenant que nous nous rencontrions de nouveau, nous n'avions plus rien en commun, la séparation était devenue définitive, en face de nous il n'y avait plus que cette force grise, impersonnelle qu'il fallait détruire. Santader et Gijón étaient tombées aux mains de l'adversaire, des centaines de milliers de réfugiés étaient sur les chemins. Le long de l'Ebre les troupes fascistes avançaient, vingt mille Italiens venaient d'être embarqués en direction de Cadix pour renforcer le corps expéditionnaire et notre propre front, après les accrochages armés de l'été, avait besoin d'être consolidé. Nous apprîmes que pendant notre séjour à Barcelone plus de cent anarchistes avaient été arrêtés. On nous raconta des choses ambiguës, troublantes sur les associations anarchistes, syndicales, qui s'opposaient aux directives du gouvernement, sur le Parti ouvrier marxiste uni dont nous devons encore souvent entendre parler et dont les initiales, lorsqu'on les prononçait, produisaient l'effet d'un coup de feu sourd, et sur les actions entreprises par les anarchosyndicalistes en Aragón. Dès après les combats près de

Brunete - la bataille pour Belchite était déjà préparée les bombes de la légion Condor tombaient sur Saragosse - le général Lister avait avancé vers Caspe avec la onzième division de l'armée du peuple pour dissoudre le quartier général du mouvement autonomiste. Les comités de Conseils se rendirent sans résistance, comme on disait ici, les ouvriers-soldats révolutionnaires furent désarmés, un bon nombre d'entre eux passèrent à l'armée régulière après une période de reconversion, après quoi les principales forces de dispersion avaient été mises hors d'état de nuire et le gouvernement du Front populaire avait apporté la preuve de sa souveraineté. Ignorant encore les controverses internes menées en même temps que le combat antifasciste, mais repoussant toute inquiétude et tenant fermement à l'idée qu'ici l'unité devait se manifester à tout prix, nous traversâmes les bois d'orangers le long de la Costa del Azahar, des petites villes, des villages qui semblaient tout ignorer de la guerre, des portions de plages apparaissaient qui attendaient leurs visiteurs, peut-être le combat qui se déroulait à l'intérieur du pays ne constituait-il qu'une partie de cette réalité dans une quotidienneté indestructible où, à côté de nos idéaux, de notre foi en la naissance de la justice, la pusillanimité et l'égoïsme continuaient à agir. Peut-être les baignades reprendraient-elles derrière les talus, feraient-elles oublier les courses et les marches, les efforts et les victimes de ces mois et de ces années. La haine était en nous contre les traîtres dans nos propres rangs. Cela nous unissait d'autant plus fortement, nous savions que rien ne saurait détruire notre solidarité, mais le pressentiment des contradictions nous avait dès lors rendus vigilants et attentifs à l'égard de quiconque voulait détourner nos regards de la machine de guerre que l'ennemi étalait complaisamment devant nous. Puis il y eut un soir à Valence, une ville où le baroque s'élançait jusque dans les balustrades les plus hautes, où s'alignaient les balcons entourés de grilles et où, dans la plus petite des pièces il y avait place pour les faïences, les guirlandes de fleurs et les putti. Une nuit sous les tentes du terrain piétiné de l'arène, à côté de la gare du Nord, et à l'aube déjà sur la Plaza Castelar, les camions découverts étaient prêts devant l'hôtel de ville. Avons dû attendre encore longtemps une des troupes faisant partie de notre transport, étions affalés sur les bancs parmi les étalages de fleuristes, regardions là-haut en clignant des yeux les attelages des anges, des saints à l'air absent dans leurs robes qui flottaient au vent et, une fois de plus, ce fut comme si les habitants qui étaient réveillés maintenant et entraient par les portails que gardaient des cyclopes, n'avaient rien à faire avec notre guerre, nous nous demandions à quoi ils étaient occupés là-bas derrière les fenêtres, derrière le filigrane de fer forgé et à qui ces activités profitaient. Ils nous regardaient par les fentes des rideaux de dentelle, nous qui campions comme des aventuriers, des corps-francs au pied de

leurs maisons colossales, et un soupir de soulagement accompagna notre départ. Et pourtant nous n'avions guère été que des flâneurs, des touristes à Valence, à Barcelone. Nous avions examiné toute la perfection artistique, toute la valeur esthétique qu'on pouvait lire dans la pierre, maintenant sur la route à travers les champs, les collines, les montagnes, nous ne nous demandions plus ce que ces formations devaient représenter, mais quelle était leur valeur spécifique. Là on extrayait la glaise du sol roux pour en faire des briques cuites au four, les tuiles des maisons étaient du même roux que la terre, la maçonnerie rose apparaissait à travers le revêtement de chaux blanche. Sur les versants des collines, sur les terrasses soutenues par des murets de pierre, les grappes des pieds de vignes étaient mûres, les rangées d'arbres intercalées dans la terre ferrugineuse portaient de grasses olives vertes et d'un violet profond, les haies de cyprès protégeaient les plantations d'orangers des vents qui soufflaient de la mer par-dessus les champs de riz, au bord du lac d'Albufera. De gigantesques roseaux, de grasses agaves poussiéreuses bordaient le chemin, grises étaient les hauteurs derrière Chiva, c'est là que, dans des excavations, se trouvaient les cimenteries noyées dans une fumée épaisse. Les nuages s'accumulaient au-dessus des chaînes de montagnes, se contentant de plus en plus, haut dans le ciel, infinie était la richesse en vignes, en olives, mais misérable le mulet qu'exhortaient les brèves injonctions du paysan derrière sa charrue de bois, dans l'étroite bande de terre, et le berger avec son bâton, sa sacoche de cuir sur le dos, recroquevillé dans un peu d'ombre, ses moutons dispersés dans l'herbe desséchée, était d'un autre temps. Le berger et le paysan avec leurs outils primitifs, dit Ayschmann, sont en accord avec les murs de la Sagrada Familia, l'aridité de leur travail correspond à ce métier où, au prix de grands efforts et pour un maigre salaire, on soulève une pierre sculptée fixée par le palan au bâti de poutres, pour la placer à côté de l'autre, comme jadis dans les chantiers devant les cathédrales, où des générations entières, résignées, furent au service des hiérarchies. L'après-midi, sur la route de Requena à Cassas, le paysage commença à changer, ici de longues rangées de moissonneurs s'alignaient dans les champs, leurs mouvements, leurs visages avaient une expression nouvelle, le travail ne se faisait pas isolément, sur un rayon restreint, mais tout s'enchaînait parfaitement, on sentait là une ardeur, une énergie qui gagnait encore en vigueur du fait que bon nombre de travailleurs portaient des armes ou avaient rassemblé leurs fusils à portée de main. Des brigades de jeunes aidaient aux vendanges et à la cueillette des olives, on tapait à coups de bâtons sur les branches des arbres bas au tronc grossier, les fruits étaient ramassés ou cueillis d'une main qui se faufilait légèrement à travers le feuillage, les raisins, d'un vert profond, remplissaient les paniers d'osier

portés sur le dos, ils étaient évasés comme des vasques, ces paniers remplis d'olives, d'un geste large on les plaçait sur le chariot, les pieds appuyaient sur les rayons des grandes roues afin de permettre au mulet de se mettre à tirer. Derrière des collines sablonneuses on entendait crier des ordres et claquer des coups de feu, les camps, les centres de formation des Brigades internationales s'étendaient de Casa Ibanez en un large demi-cercle qui passait par Madrigueras et Tarazona jusque dans les hauteurs de Villanueva de la Jara. On y découvrait encore le passé, le moyen âge, dans le village de Mahora les moellons bruts des murs des maisons étaient crépis de torchis, les portes étaient faites de planches grises vermoulues, les vieillards étaient assis dans l'embrasure, les hommes, un épais cache-nez enroulé autour du cou, la casquette noire profondément enfoncée, les femmes sous des châles noirs à franges, les poules grattaient le sable parmi les touffes de thym, un an plus tôt à peine tout ici était enseveli, isolé et serait resté tel si le changement n'avait fait irruption avec violence pour se retrancher ici. La nouveauté, c'était l'association du travail et des armements, de la production et de la vigilance, ici on défendait le cœur même de la République et soudain toutes les incertitudes et tous les doutes s'effaçaient, ici s'établissait la sécurité, la confiance dans la solidité des fronts du nord et de l'ouest. Les villes sur la côte étaient en dehors du secteur des conflits, là-bas, dans les masses de pierres, ils étaient nombreux à séjourner, de ceux qui ne croyaient pas à la victoire de la République et ne la souhaitaient pas, c'est là-bas qu'on minait l'endurance, c'est là-bas qu'étaient à l'œuvre les cinquièmes colonnes et le marché noir organisait le trafic de marchandises pendant que les gens faisaient la queue devant les centres de distribution de produits alimentaires. Là où le pouvoir de l'argent attendait que reprenne la circulation des marchandises, là où les relations internationales n'étaient pas au service de la solidarité mais du profit, où bien des choses organisées dans l'ombre se dirigeaient contre le gouvernement du Front populaire pour faire de la diversité des orientations politiques quelque chose d'inconciliable, pour semer le trouble, encourager le manquement à la parole donnée, où ils étaient nombreux à chercher une voie et une issue pour eux-mêmes, là il n'y avait pas place pour quelque chose qui ressemblât à la communauté telle qu'elle s'était constituée sur ce haut plateau. Jusqu'à présent tout n'avait été qu'approche, premier contact, maintenant nous nous étions enfoncés dans un pays que nous considérions déjà comme le nôtre - bien que ne connaissant pas encore sa langue - car nous n'avions plus d'autre pays que celui-ci. Nous nous trouvions dans une armée d'un genre nouveau, dans une armée dont le seul but était la libération de l'oppression, qui ne devait aider personne à s'enrichir, mais instaurer la fin de l'exploitation. Nous n'avions pas été incorporés dans

cette armée, nous n'avions pas été forcés de nous battre, c'est de son plein gré, de sa propre initiative que chacun était venu. Pour la première fois nous nous trouvions en dehors du secteur où tous nos pas, toutes nos actions étaient déterminés par ceux qui nous dominaient. Jamais nous n'avions ressenti avec autant de netteté notre droit à décider, ainsi que la nécessité d'avoir recours à la violence contre les forces qui nous avaient maintenus dans l'écrasement jusqu'à ce moment. Nous pénétrâmes donc dans cet immense plateau largement ouvert, sur une route toute droite, en direction d'Albacete, à travers des champs de blé, des vignobles aménagés parallèlement, les bandes de terre d'un rouge profond et les rangées de thym au-dessus desquelles se dressaient quelques pins isolés aux troncs droits et lisses, aux cîmes arrondies. Un pont de pierre à moitié en ruine nous permit de traverser le Jucar, un étroit cours d'eau dans son large lit de galets. Les voitures de service, les transports de troupes qui venaient à notre rencontre, les postes renforcés aux carrefours des chemins, tout attestait la proximité du centre militaire. Dans le crépuscule qui tombait rapidement, Albacete dessinait une ligne blanche sur l'horizon jaune, sous les nuages qui prenaient des tons d'encre, de plomb, la ville, ainsi que l'indiquait son nom maure, constituait la plaine même, le cœur de la plaine, elle s'étendait, plate, enserrée dans le motif des alignements inscrits au rouleau, partie intégrante de couches de terrain érodés, hachurés. Dans l'obscurité les camions traversèrent avec fracas les rails du chemin de fer, passèrent dans une rue radiale avançant dans ce tissu de pierre, jusqu'à un porche surmonté de tourelles et de créneaux, l'entrée de la caserne de la garde civile.

Ayant servi à l'origine de colonie et d'étape romaine aux caravanes arabes de passage, aux califes, aux différentes dynasties royales et aux conquistadors, dominée par la noblesse campagnarde, cette ville provinciale, trop petite pour ses vingt mille habitants, était devenue maintenant le camp des Brigades internationales. Tout ce qu'il y avait là de nouveau, de bouleversant, de révolutionnaire s'exprimait en un grouillement informe, une marée qui allait et venait, qui s'engouffrait dans chaque recoin, chaque espace de ces alignements de maisons basses et pauvres que ne dépassaient que quelques édifices pompeux au centre de la ville. Alors que les instituts financiers, les sociétés d'assurances et les firmes commerciales, ornés d'éléments décoratifs qu'avaient utilisés le capitalisme en plein essor pour enjoliver ses marges bénéficiaires, servaient essentiellement au haut commandement, aux états-majors et aux autorités administratives, les logements et les magasins, les caves et les

hangars accueillait tout ce qui constituait l'équipement militaire, y compris les escadrons de fournisseurs et d'expéditeurs. Mais ce remplissage de la ville n'avait pas été entrepris suivant une organisation claire, tout cela se déplaçait et s'imbriquait constamment, à côté de caisses et de tonneaux empilés, des hommes en train d'écrire se penchaient sur des tables réunies là, un atelier dans lequel quelqu'un martelait près d'un feu de forge servait de coin de repos aux conducteurs de camions, des baguettes arpentaient les cartes avec les relevés des opérations, à côté, des mécaniciens réparaient des mitrailleuses et des affûts, des sacs de sable, de farine, des caisses de cartouches étaient déchargées dans une cour d'où venait une cuisine roulante avec son chaudron de soupe fumante. Sur la Plaza Altozano, derrière la façade sculptée, ornée de grilles de balcons, de pignons et de tourelles du Grand Hôtel, deux étages avaient été aménagés en appartements pour officiers, au-dessus se trouvait un dépôt de vêtements et de linge tandis qu'à l'étage supérieur, de grands blessés occupaient quarante lits. De l'autre côté de la place, à la diagonale, dans l'immeuble de la Banco de España, Barrio, directeur du bureau de recrutement, avait son siège, dans les autres pièces, parmi les fichiers, les armoires à dossiers, les coffres-forts, étaient hébergés les hommes nouvellement arrivés. Le Café Central avec ses colonnes de marbre, son large escalier à la balustrade de bois poli, était réservé aux grades supérieurs de l'armée, on pouvait voir là à travers les fenêtres cintrées l'ombre d'hôtes célèbres, Hemingway, Ehrenburg, Louis Fischer étaient assis là autour de tables rondes et maintenant on pouvait reconnaître Antonov Ovsejenko, consul de l'Union Soviétique, à côté de Kolstov, le conseiller soviétique, je voulus lui faire un signe, à lui qui, le sept novembre dix-sept, avait commandé l'assaut du palais d'hiver, mais il était déjà entouré d'hommes en uniformes dont les étoiles, les galons, les écussons luisaient dans le taillis des plantes en pots, on apportait des valises, des gardes d'assaut barraient l'accès de la rue, une automobile avança, le bruit se répandit qu'il devait repartir, il avait été rappelé à Moscou avec l'envoyé Rosenberg. L'histoire s'enflammait dans de petits foyers fébriles sur la Plaza Altozano au centre de laquelle de maigres palmiers poussiéreux entouraient une mare d'eau, au casino, entre l'hôtel de ville et la banque étaient assis les hommes des Brigades, en feutre vert olive, larges pantalons bouffants et bandes molletières, et en face aussi dans l'ancien Circulo Mercantil, ils se pressaient autour des tables de bois. On pouvait supposer que cette place où se trouvaient également le Palais de justice et le théâtre du Capitole, était le centre de toute l'organisation et des activités, mais près de la gare vers laquelle conduisait la Paseo de la Republica, la seule allée de la ville plantée de platanes étêtés, dans un vieux monastère de Dominicains, habitait Marty, gouverneur de la garni-

son, avec toute sa maison et sa domesticité, c'est de là que partait le pouvoir, le commandement, mais à côté de lui dont on prononçait le nom avec un mélange de respect pour sa gloire légendaire et de répugnance à cause de son arrogance et de son esprit despotique, il y avait d'autres commandants, surtout des Italiens et des Allemands et une fois de plus en ce premier jour passé dans le secteur militaire, s'imposaient à nous toutes les divergences d'opinions, les tensions et les ruptures indissolublement liées à l'appareil d'organisation de l'armée internationale. En faisant notre entrée dans la ville, nous avions pénétré dans la totalité qui ne pouvait que contenir tous les conflits et où la solution était toujours l'action armée sur le front. Nous ne percevions plus isolément tout ce qui se passait là, ce que nous voyions était complété par les regards de nombreux autres individus, à chaque pas nous évoluions dans une collectivité organique. C'est à Albacete que nous pûmes entrevoir ce qu'était la force qui allait nous diriger. Avant même que nous fussions acheminés vers nos lieux de destination, nos unités, nos terrains de manoeuvres, l'idée que nous nous faisions d'une armée populaire au combat fut mise à l'épreuve. Pour beaucoup d'entre nous qui ne connaissaient pas les belles phrases mais seulement une sobre détermination, l'image de la guerre devait prendre, sous l'effet d'appréciations très diverses, un aspect nouveau, briller d'un éclat presque fébrile. La plupart d'entre nous insistaient pour arriver aussi tôt que possible dans leurs formations, pour quitter ce chaudron des polémiques où fermentaient les jalousies et les hostilités et où la fraternité risquait de devenir lettre morte. Mais notre expérience nous avait déjà appris que nous devons éviter toute contestation morale. Pour nous, et nous insistions là-dessus, nous en recevions confirmation de ceux qui venaient du front, la solidarité internationale s'était rassemblée pour lutter contre le fascisme. Cette réponse était une certitude absolue. Comme ce fut le cas d'abord à Barcelone, nous n'avions qu'un seul jour à passer dans cette ville dont les rues désertes et monotones étaient balayées de courants d'air qui soulevaient des tourbillons à chaque coin, avant qu'Ayschmann dût se présenter au camp d'entraînement près de Posonubio et moi à cinq kilomètres plus au nord, à Cueva la Potica, au bord du Jucar. Nous étions des parties constituantes d'un collectif, mais la diversité inorganisée que nous trouvâmes là, nous dûmes nous y retrouver en nous informant personnellement. Une de nos tâches allait être de mobiliser constamment notre conscience. Notre statut de volontaires, inséparable de nos positions de principe, allait nous obliger à faire l'effort de comprendre nos impressions contradictoires, non pas pour nourrir des doutes, mais pour pouvoir répliquer au défaitisme qui guettait de toutes part. Nous estimions que le conflit entre les cadres, le matraquage d'arguments contradictoires, étaient une nécessité. Toute l'Europe était le

terrain d'antagonismes de toutes sortes, des énergies décidées devaient affluer en Espagne et tenter une synthèse. C'était l'affaire de chacun d'entre nous d'unifier ce qui divergeait. Souvent nous avons tenté jadis d'imaginer comment tout cela se passerait, le rassemblement pour attaquer l'ennemi, la rencontre face à face avec lui que nous ne pouvions aborder habituellement qu'en cachette. L'époque de notre arrivée était encore marquée par les événements de l'été, lorsque la majeure partie de l'opposition avait été éliminée et le gouvernement remanié. Ce qui était décisif et, à nos yeux, évident, c'était que toutes les forces devaient s'appliquer à consolider l'armée, la voie militaire était la seule qui permît d'amener la guerre qu'avaient suscité les espérances révolutionnaires à vaincre un adversaire qui, dès le début, se vantait de sa supériorité en armements. Le rétablissement de l'autorité et de la discipline, la réinstauration d'ordres hiérarchiques avaient refoulé un peu l'élan primitif, mais celui-ci, trop spontané, avait entraîné rapidement des défaites et on commençait à admettre, même dans les rangs des anarchistes, qu'en affrontant des armées composées de soldats de métier on avait besoin de stratégies expérimentés. Certains cependant trouvaient absurde que la lutte pour le renouveau dût se faire avec l'aide d'institutions trop vieilles qui ne correspondaient pas au désir d'égalité. Et pourtant la force maîtrisée, domptée, était le seul moyen qui fût à la hauteur des batailles de matériel. Puisque notre équipement matériel nous conférait une infériorité, nous ne pouvions nous permettre de donner prise à l'adversaire par excès de confiance idéologique en nous, notre volonté de transformer la société était grande, mais elle ne s'affirmerait que si elle aboutissait à une fusion indestructible. Nous nous mettions à l'épreuve réciproquement et nous-mêmes aussi, quant au dualisme qui apparaissait dans nos tâches, nous essayions d'équilibrer les désaccords entre nous afin d'intervenir pour l'ensemble. Tous ceux qui s'étaient rendus en Espagne étaient remplis d'orgueil, du sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait faire. Ils venaient de pays que se disaient certes démocratiques, mais qui avaient tout fait pour empêcher le départ des volontaires, pour réduire à néant le front unitaire en train de se constituer et isoler la guerre populaire en Espagne. Ils étaient venus au nom de leurs convictions, surmontant la politique de l'esquive, le mensonge, les chantages. Ceux qui étaient prêts à risquer leur vie exigeaient en retour d'être reconnus à égalité de droit et de dignité. Leur détermination était soutenue par une position de classe qui trouva d'abord une approbation générale dans leurs propres rangs, mais appela ensuite des interprétations différenciées. Comme le fait d'être présents leur donnait à tous le même statut prestigieux, ils ne voulaient pas de différence entre eux et les supérieurs hiérarchiques. Et voilà qu'ils devaient se soumettre à une organisation contre laquelle ils s'étaient peut

être soulevés jadis pendant leur service militaire dans leur propre pays. Sur le front, ainsi pouvait-on le déduire de nombreux rapports, la répartition des fonctions était devenue quelque chose qui allait de soi, dans la plus étroite des coopérations on faisait confiance aux aptitudes des officiers. Mais ici, au quartier général des Brigades, l'appareil hiérarchique avait développé un atavisme qui contrastait fortement avec l'objet de la lutte. Le fait que le chef politique au plus haut niveau, tel un prince, exerçait depuis ses cloîtres et ses salles de pierres sculptées un pouvoir arbitraire personnel avec une arrogance qui frisait la folie de la persécution, ne pouvait que susciter la consternation. On entendait des réflexions amères sur le fait que, dans l'armée prolétarienne, on tolérât la mise sous tutelle, les querelles et les perfidies. Il était cependant possible que la réputation qui était celle de Marty et qui empoisonnait toutes les conversations, résultât de menées souterraines délibérées. Et était-il possible d'imputer son caractère despotique à la responsabilité qu'il portait. Il nous suffisait de voir son visage tel que le présentaient les photographies, pâle et gonflé, les yeux cernés d'ombres noires, pour comprendre la panique contre laquelle il devait lutter. La République avait perdu les importantes provinces industrielles d'Asturie, de Vizcaya, de Santander. Le blocus maritime empêchait l'entrée d'importantes livraisons de matériel de guerre. La frontière des Pyrénées était constamment sous la menace d'une fermeture. Le visage de Marty reflétait la situation désespérée dans laquelle il devait rassembler des formations en état de combattre, en vue d'une nouvelle offensive. La moindre objection à ses projets provoquait chez lui de violents éclats de colère. Il flairait la trahison dans chaque remarque négative. Tandis que nous nous efforçons d'expliquer sa dureté par le fait que, placé dans ses fonctions par la direction du Parti soviétique, il était chargé d'exécuter toutes les instructions considérées comme nécessaires du point de vue stratégique et tactique, d'autres ne voyaient que l'altération de son caractère, disant qu'il était en proie à la folie des potentats et ne pouvait se maintenir en place que parce qu'il avait l'appui de ses mandants suprêmes, ce qui le mettait à l'abri de toute critique. On disait aussi que Wehner avait laissé entendre à mon père, à Paris, qu'il voulait se démarquer de tous les chefs de Brigades allemands qui, grâce à leurs réalisations, avaient gagné de l'influence et de la considération. Il avait persécuté Beimler avant que celui-ci ne se fit tuer en décembre trente-six devant Madrid, puis son hostilité s'était tournée contre Regler et Renn, Kahle et Zeisser ou contre des commissaires politiques tels que Dahlem et Mewis. Quelqu'un montra le perron de l'église des Jésuites dans la Calle de la Concepción, il y avait fusillé, disait-on, quelques prétendus saboteurs, des détenus qu'il était allé chercher dans les locaux de la police

militaire, dans le bâtiment annexe. En passant, nous avons jeté un regard dans la nef centrale de l'église où des rangs serrés de lits de camp s'alignaient sur les dalles rouges, derrière, sur l'estrade où l'autel avait été démoli, des soldats se chauffaient autour d'un feu que rien ne protégeait. Danc ce tableau entrevu l'espace d'une seconde, ces hommes enveloppés de couvertures grises étaient de la même taille que le groupe devant le portail, où un carafon de vin à long goulot entouré de raphia passait de l'un à l'autre, leurs visages éclairés par les hautes fenêtres, le filet de vin dirigé vers les bouches ouvertes, les gestes à la ronde, cette manière d'être là, debout dans les reflets des flammes, tout cela signifiait la même chose, se dessinait sur une seule surface à fond gris-bleu. L'attitude des hommes s'entourant eux-mêmes de leurs bras, les lignes nettement découpées des colonnes et des saillies des murs, tout parlait de froid et de mauvaise humeur, une simple porte étroite et basse séparait ce refuge de la prison, des salles d'interrogatoires, l'inquisition qui y avait installé ses fers laissait peut-être planer des relents de cruels procès. Mais on disait que Marty avait également exécuté des sentences de mort en d'autres lieux, de ses propres mains, près d'un étang du parc municipal, dans un ravin près de Los Yesares, au bord du Jucar, et même si de tels racontars étaient inventés, ils exprimaient néanmoins une révolte, une indignation de ce que les postes les plus élevés de l'armée internationale fussent occupés d'une façon qui ne donnait pas satisfaction, que des injustices étaient tolérées et qu'on ne faisait rien pour clarifier les choses. C'était une erreur aussi, dit un de nos accompagnateurs, si notre loyauté politique nous incitait à taire les anomalies dans notre propre camp. On avait lutté contre les anarchistes, dit-il, parce qu'ils n'acceptaient pas la contrainte, l'oppression imposées à la libre volonté. Mais avec leur libéralisme, dit un autre, ils étaient déjà en train de perdre la guerre. Ils avaient échoué à cause de la question du pouvoir, le pouvoir dans l'Etat devait être assumé, eux, par contre, étaient opposés à l'Etat, ils se fiaient trop à l'initiative individuelle, leur communauté n'a pu fonctionner parce qu'il n'y avait pas d'organisation centrale, la production baissa, la récolte resta à l'abandon. La cause de leur déclin, répondit le premier, tint à ce que le sol, les fabriques furent rendus aux anciens propriétaires. Lors de l'entrée de l'armée civile en Aragon, les champs des exploitations collectives avaient été dévastés. Ce n'était pas l'incapacité, mais la dissolution par la force du gouvernement des Conseils, le désarmement des ouvriers agricoles, dit-il, qui étaient responsables de la désagrégation des forces défensives. Mais la plupart de ceux avec qui nous avons parlé approuvaient la discipline, l'insertion dans une armée au commandement homogène. L'organisation dirigée avec rigueur, dirent-ils, n'avait rien à voir avec l'oppression. La force de l'ennemi exigeait de nous une obéissance absolue. Le manque d'égard, la brutalité

aussi, dit Ayschmann, devaient être préconisées parfois, mais il fallait maintenir en même temps une force antagoniste, sinon nous céderions à un cynisme qui nous empêcherait un jour de prendre part à l'édification du monde nouveau. Ce dont il s'agissait, même par simples allusions, formulées par quelques-uns seulement, c'était de savoir dans quelle mesure un modèle autoritaire, un système usé, reconnu faux, avait encore à revendiquer une validité dans des conditions dans lesquelles la seule question était de savoir qui était le plus fort. Les railleries éclatèrent à la vue des banderoles paternalistes qui étalaient partout leurs slogans. Des mots d'ordre, des maximes, disait-on, il fallait nous les faire entrer dans la tête et nous entraîner à des raisonnements simplifiés, et pourtant nous savions mieux que quiconque pourquoi nous étions ici. Pourtant, ces slogans possédaient leur part de vérité. Ils ne touchaient à vrai dire que des choses extérieures, mais ils sous-entendaient l'essentiel. C'étaient des mots d'ordre, les actions venaient de nous. Nous pensions à la banderole au-dessus de la porte de la maison du Parti dans l'Avenida Pi y Margall. De tout temps, pouvait-on lire, le commissaire politique marche devant, en tête, nous ne pouvions plus nous rappeler le texte précis et maintenant, arrivés devant la Feria, un espace en plein air aménagé pour le stationnement des troupes, nous vîmes de nouveau, au-dessus de la grille en arceau, une inscription qui nous rappela quelque chose de bien connu. Mais cela ne faisait pas de mal de se faire rappeler que la maîtrise de la technique militaire était décisive dans l'issue de la guerre, chaque mouvement avait besoin d'être simplifié et synthétisé, même le texte de la Marseillaise, de l'Internationale, possédait pour ceux qu'il concernait des mots qu'ils connaissaient par coeur depuis longtemps et voulaient pourtant sans cesse réentendre. C'est pour une raison analogue que Gaudi avait sculpté dans les murs de pierre, pour lui et ses coréligionnaires, un Gloria Gloria, un Sanctus Sanctus, un Hosannah in excelsis rundum. Mais c'était peut-être aussi la preuve de ce que nous étions maintenus en état d'infériorité par une direction qui avait le dessus, que nous approuvions la dépendance sous-entendue implicitement, que nous tenions à notre maintien sous tutelle, que les mots de passe de notre adhésion étaient marqués par une fausse conscience, que nous étions encore loin de dominer la façon de penser scientifique, et nous nous cantonnions au contraire dans un idéalisme petit-bourgeois. Nous étions sur la voie nous menant vers nos propres valeurs, mais nous portions les drapeaux, les insignes, les blasons qui venaient d'époques avec lesquelles nous n'avions plus rien à faire. Non, nous en avions besoin en ces temps de guerres, à nous ils nous parlaient de choses futures, de victoires remportées sur les guerres, de libération, de paix. Ici, sur cette ancienne place des fêtes circulaire se prolongeant en une longue promenade bordée d'arbres, à la périphérie de

la ville où les champs étaient contigus aux pauvres cités ouvrières, où se tenait le marché aux bestiaux et où, aux premières heures du matin, les chariots des paysans arrivaient avec les marchandises, parmi les arcades sous lesquelles, avant la guerre, on installait des échoppes pour les fêtes populaires, et dans le labyrinthe de chemins contournant le kiosque à musique tout orné de fleurs artificielles et de lampes multicolores, se réunissaient des citoyens de tous les pays d'Europe, d'Amérique du nord et du sud, ils avaient posé devant eux leurs emblèmes et leurs épigrammes comme lors des préparatifs pour le défilé du premier mai, ici se pressaient les membres des bataillons dont les noms tels que Thälmann, André, Beimler ou Vuillemin, Lincoln, Garibaldi, Dombrowski ou Tschapajew, ou ceux évoquant le douze février autrichien, la Commune de Paris, recouvraient des notions qui pour tous signifiaient quelque chose. Pendant quelques instants on put croire que c'était un jour de fête, on ressentait une certaine décontraction, une légèreté, comme si on était déjà au-delà des efforts à venir, comme si la victoire était déjà acquise, des rires, des applaudissements retentirent là-bas dans la tonnelle ouverte au milieu de l'allée, nous vîmes le chevalier de la Manche sautillant et ferrailant sur des échasses, son écuyer tout rembourré de coussins semblait vouloir lui faire entendre raison. Ce gentilhomme incarnait tout ce qui est étranger à ce monde, irrationnel, et Sancho Pança, le calme, la rouerie du peuple, c'était là aussi une interprétation, naïve peut-être, mais lumineuse, la pantomime montrait à quel point il fallait peu de chose parfois pour remédier à une erreur, sans aucun doute le héros renoncerait à ses fantasmagories et comprendrait la situation, puis il trouverait la véritable parade. Autrefois il s'était laissé entraîner par ses machinations malicieuses, ses déguisements et ses facéties équivoques, maintenant il était exposé aux railleries sans ménagement de son public, ce grand échalas promenait partout son squelette branlant, toute tristesse et tout tragique l'abandonnèrent, en entendant les appels de la foule il semblait déjà pris de doute, il avait été arraché de force au temps des ménestrels et des rêveurs errants pour être projeté dans ce présent guerrier. Souvent déjà, sans doute, des groupes de comédiens ont dansé dans les foires ce drame du fou héroïque, cette épopée d'une Espagne qui cherchait avec frénésie à vaincre le mal, à trouver la justice, la dignité de l'homme et où ce qui prédomina constamment ce fut la fausseté, la méchanceté, l'escroquerie, mais ici ceux qui jouaient sur l'estrade étaient libres de toute tradition et grandeur classique, Don Quichotte, le fantôme d'une culture médiévale, était entré dans le cercle des nouveaux conquérants qui n'éprouvaient aucune pitié pour ses subterfuges, ses idéaux manqués, qui le ramenaient sur terre, à leur côté, et l'obligeaient à proclamer d'une voix rauque la morale de sa conversion. De même que le travail des hommes

en armes avait totalement changé de nature, de même la notion de culture était-elle tirée de son isolement et transportée en plein dans la sphère d'action d'une guérilla. De petits groupes mobiles du bataillon de talents venaient apporter des fragments de poésie et d'art dans les camps militaires, dans les abris et les villages. De grossiers débuts s'élaboraient à partir des monuments en ruines, dans maint coin perdu ce fut d'abord l'arrivée des lettres de l'alphabet, et avec beaucoup d'efforts on apprit à lire. Il se passait ici un peu de ce que nous avions imaginé dans un passé déjà lointain, cette entrée triomphale dans l'apprendre, et elle devint un élément constituant de la persévérance. Sur la place de la Féria un correspondant nous présenta encore une image différente de Marty qui nous permit de mieux comprendre sa personne. Debout sur une chaise dans l'Arena de toros, parmi les minarets et les arcs de l'islam, il avait tenu devant un millier de volontaires un discours de bienvenue dont l'effet fut tel que l'officier d'intendance manqua son but lorsqu'il voulut ensuite le minimiser. Interrogé sur le contenu de l'allocution, ce témoin fut incapable de le restituer, il savait seulement qu'il leur avait prodigué des encouragements. Un tel charisme faisait également partie de l'héraldique remplaçant pour nous la vue d'ensemble qui nous manquait encore. Une profusion de symboles, de chiffres codés, de rapports, dissimulait les impulsions si diverses qui nous avaient incités à participer, à nous engager mais, tandis que nous étions là tous ensemble, nul ne se préoccupa des différentes interprétations possibles, nous avions besoin de signes permettant une rapide compréhension. Si nous nous rassemblions sous leur bannière, nous savions que nous étions unis, il n'y avait pas de temps pour les explications individuelles. Le matin déjà nous avions rencontré un symbole de cette nature lorsque, sortant de la cour carrée de la caserne entourée de galeries de bois, nous pénétrâmes dans la cantine de l'autre côté de la rue. Dans le bâtiment tout en longueur, une sorte d'écurie où les poutres de la toiture étaient soutenues par des piliers, une peinture murale ornait le côté étroit à notre gauche. Dans la lumière tamisée qui tombait des fenêtres cintrées placées très haut, on ne pouvait percevoir d'abord que la tache rouge du drapeau qui se dressait dans le milieu du tableau, en approchant, les détails de la composition apparaissaient plus clairement. Un homme, une bande de cartouches sur l'épaule et le fusil pendu en biais par-dessus, une femme et un ouvrier, tous en salopette bleue, un groupe rigoureusement stylisé de figures superposées, portaient leur regard en direction d'une ville future, une métropole d'un gris argenté, l'M majuscule rappelant l'entrée du métro de Moscou, s'achevait par le marteau et la faucille sur une tour pointue. De la main droite, l'homme armé tenait la hampe du drapeau, le bras gauche se levait, se détachant sur l'échancrure d'un port où les silhouettes de coques de

bateaux soulignaient la diagonale d'un pont soutenu par des arches légères, que traversait un train dont la locomotive fumait et que la vitesse estompait. Nul ne savait de qui était ce tableau, mais l'attitude des figures qui s'assemblaient comme pour présenter un rempart, l'expression tendue et attentive de leurs visages, les lignes de fuite des façades qui semblaient venir à la rencontre de leur regard, les lignes verticales des tours échelonnées rythmiquement, la facture quasi monochrome qui contrastait uniquement avec le rouge du drapeau, montraient qu'une concentration particulièrement efficace avait présidé à ce travail. On avait peint ce tableau sur un mur grossièrement blanchi à la chaux, dans une écurie sommairement aménagée en cantonnement, sans tenir le moindre compte de la précarité des lieux, il avait été posé là dans les relents de soupe à l'oignon et de tabac noir, il se dressait là, stoïquement, parfaitement indifférent au fait que l'enduit déjà se lézardait de toutes parts, que la fine couche de peinture serait bientôt rapée, grattée, craquelée à cause de l'humidité, des mouvements des moellons grossièrement maçonnés, il se moquait de sa précarité, il donnait, comme le combattant sur le champ de bataille, le maximum de ses capacités, il se présentait là comme s'il avait été peint pour durer longtemps, pour cet étrange laps de temps que nous allions passer en Espagne en une énorme concentration d'énergies, il s'accrochait fermement au mur jusqu'à ce qu'avec notre victoire ou notre chute il ne resterait plus de lui que des taches, les plus obstinées, là où les traits étaient les plus denses, dans les visages, les mains. Le soir, avant que ce fût l'heure pour moi de me présenter au centre sanitaire de la ville afin de poursuivre ma route, nous perçûmes encore un peu cette ambiguïté qui, déjà, commençait à constituer un leitmotiv espagnol. En haut, derrière le marché couvert de la Plaza Major, près du château d'eau, dans l'ancien quartier arabe, nous trouvâmes un reste de ce qui avait été abandonné là, tombé dans la misère. A côté des débits de boisson, d'étroites entrées dans les murs qui s'effritaient, debout près des portes battantes de leurs réduits, les femmes qui vendaient leur corps, qui ne gardaient rien pour elles, abandonneraient tout d'elles-mêmes dans ce commerce vénal, à la lueur d'une lampe à huile où surgissait un fragment de papier peint suspendu par-dessus la cloison de torchis, un paravent pour leur avilissement. Des soldats qui combattaient pour la libération des êtres exploités se faufilaient, courbés comme s'ils marchaient sur un sol mouvant, dans la pénombre des ruelles, se retournaient furtivement avant de se laisser attirer dans le mécanisme qui les faisait participer au saccage de l'homme par l'homme. Les temps nouveaux, dit Ayschmann, sont une prophétie, nous-mêmes nous vivons encore dans le moyen âge, le temps de quelques secondes tout s'éclaire et nous avons le souffle coupé, nous sommes euphoriques, puis nous retombons dans le passé. Ceci pouvait être réfuté,

car il était incontestable également que nous représentions les postes les plus avancés de notre présent, le fait de savoir qu'existaient ceux qui marchaient en tête sans se retourner, sans craindre la chute, exigeait un effort incessant pour protéger les acquis, les renforcer. Il y avait là autour de nous les carreaux sales des cabinets en-dessous de la place du marché, j'entrevis encore un bref instant le profil d'Ayschmann, son nez fortement arqué, le menton saillant, avant qu'il se détourne pour rentrer à la caserne. Je me rendis à la Calle Major, la principale rue commerciale de la ville, étroite, sans trottoir, recouverte de dalles carrées descendant en pente légère vers la rigole du milieu. Le centre médical se trouvait à côté de la pharmacie et du dépôt de textiles. Derrière la lourde porte de bois portant le numéro quatorze et la date de mille-huit-cent-quatre-vingt-seize en fer forgé, un escalier de marbre conduisait vers un hall au centre duquel l'éclairage venait d'un cube aux cloisons de verre, entouré d'un couloir sur les murs de verre duquel se trouvaient les portes donnant dans les autres pièces. Le décor de stuc des plafonds, les motifs floraux des mosaïques sur le sol se reflétaient et se réfractaient dans les vitres, les boîtes et les bouteilles, les instruments chirurgicaux et les seringues à injection sur les tables étaient doubles, ils formaient des alignements dont on ne pouvait dire avec certitude dans quel placard de verre ils se trouvaient effectivement, les infirmiers aussi, soldats détachés du front, circulaient dans les pièces démultipliées avec des bulletins de commandes, des paquets et des sacoches, et le kaléidoscope d'un visage tout en rondeurs et en plaques brillantes, en barbiches noires, glissait vers moi jusqu'à ce qu'il se précisât, c'était le visage de Feingold, membre de l'administration de Cueva la Potica, qui m'attendait pour me conduire dans une automobile surchargée jusqu'à l'hôpital près du Jucar.

Ce lieu était lui aussi destiné à devenir un point où tout devait se concentrer. Par moments, de petits nuages arrivaient, sifflant, bourdonnant, ils n'apportaient pas de crachin, mais des essaims de minuscules moustiques noirs, sinon c'était le silence qui enveloppait cette infirmerie sous les pins, là-haut, sur la rive abrupte du fleuve couverte de peupliers en rangs serrés. Seule la pièce d'artillerie anti-aérienne près du pont de pierre qui enjambait le ravin avec la grotte d'éboulis, indiquait que c'était une installation militaire. Sous les hauts arbres dont les cimes cachaient la tour du bâtiment central, étaient assis les patients, les soldats en permission, dans le cercle de bancs habillés de carreaux de faïence et autour des fontaines et des bassins de ciment. La grenouille au milieu d'un de ces réservoirs ressemblait à un monstre préhistorique, un Christ

donnant la bénédiction se dressait dans un autre bassin, sur le socle d'une troisième mare un garçon et une fillette qui se tenaient par les épaules, se penchaient, l'air rêveur, sur un livre ouvert. Quelqu'un pris d'un grand besoin d'activité avait bordé les chemins de galets ronds et jaunes tels qu'on les trouvait dans les grottes plus bas, et c'est avec la même patience maussade qu'on avait cuit dans la glaise, à l'imitation de branches nouées, les balustrades et les dossiers des places assises dans les murs des terrasses, au-dessus de la rive, qu'on avait aligné des pots de terre contenant des cactus et des plantes naines, construit les supports et les arceaux de fer pour le lierre grimpant et les rosiers sauvages, entrelacé les fils de fer pour former la haute coupole coiffant une cage dans laquelle un paon somnolent clignait les yeux. Depuis longtemps déjà le craquement des mitrailleuses, le grondement des chars dans les camps d'entraînement près de Posonubio s'étaient perdus derrière les talus, ce qui bougeait ici se contentait de tourner en rond dans les limites tracées, pour tuer le temps. Les lions ailés sur les plaques de porcelaine, la vierge de Llanos sur le mur de la maison, les saints patrons d'Albacete aux visages de poupées sous leur couronne de rayons, drapés dans leur cape violette brodée d'or, les grilles ciselées aux fenêtres, les colonnes doriques du perron, tout cela représentait les sédiments d'une civilisation qui n'avait rien de plus à faire que d'assister à son propre enterrement. En mille-neuf-cent-vingt, le grand propriétaire foncier Nieto avait offert cette maison de campagne comme cadeau de noce à son épouse, on avait utilisé pour la construire des pierres de taille d'une banque de la ville, propriété de ce scélérat qui l'avait fait démolir, ses colonnes, ses corniches et les grilles de ses fenêtres, les portes, les lambris, les poutres et les escaliers de chêne avaient également servi. Simple rendez-vous de chasse pour cette famille, l'une des plus riches de la province, qui se vantait de posséder une douzaine de propriétés semblables, la maison, d'aspect très idyllique vue de l'extérieur, présentait à l'intérieur un triste état d'abandon que même l'arrivée des nouveaux intendants ne parvenait pas à faire disparaître. Piètre consolation pour les soldats réduits à l'inactivité et rassemblés dans la salle autour d'une énorme cheminée, que de savoir le dernier maître de maison, le baron Nunez de Balboa, considéré comme ennemi du peuple, incarcéré maintenant dans une prison de la République. Les temps nouveaux qui étaient venus à nous dans le pays, au dehors, ne parvenaient pas à prendre pied dans cette retraite féodale à l'agonie. Etant donné que, contrairement à mes espoirs et mes projets, j'avais été mis à la disposition de l'hôpital, les détails des bâtiments ne cessaient de s'imposer à ma vue et leurs particularités finirent par s'associer à tout ce qui se passait dans cette sphère close. Ainsi mon champ de bataille n'était-il pas comme pour les autres le paysage changeant qu'on défendait, lambeau par lambeau, en

progressant ou en battant en retraite, mais c'était une suite de chambres, de pièces, d'escaliers et de corridors, de locaux disposés dans un certain ordre autour d'une forêt de pins entièrement investie. La région, immuable entre le ravin, le lit du fleuve, les plate-bandes de légumes et les champs, commandait la topographie des mouvements et des relations entre les occupants. En arrivant, on ressentait une impression de paix, mais bientôt, insensiblement, la vie quotidienne révélait quelque chose d'étouffant à quoi on ne pouvait échapper. Lorsque je me trouvai assis en face de Hodann dans son cabinet de travail près du couloir, entre la cage de l'escalier et l'aile des communs, je pensais qu'après en avoir discuté avec lui je serais envoyé dans un camp de formation, mais il orienta la conversation vers le fait qu'il avait besoin d'aide pour l'administration et les soins hospitaliers. Je lui semblais apte à ces tâches parce que j'avais suivi quelques années auparavant un cours de formation sanitaire à Berlin. A l'époque le commissariat de police central de la Chausseestrasse avait incité les jeunes de notre quartier à suivre cette sorte de formation semi-militaire durant l'été. Ce dont il s'agissait en réalité, c'était surtout de recruter des jeunes gens pour l'armée, la police servait d'intermédiaire, les cours avaient lieu dans les casernes de Döberitz. Je me joignis à ceux qui quittaient le pays en pensant que je pourrais utiliser plus tard contre mes maîtres les connaissances acquises. Et comme, développant les expériences pratiques de ces semaines, j'avais suivi l'année d'après un enseignement de médecine à l'école du soir, Hodann avait raison d'exiger que je reste ici, à la direction d'Albacete. L'effet produit par Cueva la Polita devait déjà se faire sentir, car je ne trouvais rien à redire, prisonnier déjà du cadre de cette colonie, même si je m'imaginais encore dans un état transitoire. Hodann tournait le dos à la fenêtre, derrière celle-ci on voyait l'avant-cour presque entièrement occupée par une citerne, le bras de la pompe levé en l'air. Son visage aux larges à-plats, son front haut qui allait se fondre dans les bosses frontales, ses yeux sombres au léger strabisme divergent, étaient plongés dans une ombre opaque d'un gris bleu. Sa voix était étouffée, gênée par des difficultés respiratoires, mais son calme, son impassibilité amusée lorsqu'il me montra le document attestant la reconnaissance de son grade de docteur, me fit supposer qu'il était simplement enrouté après un refroidissement. Il lisait, dans son élocution fortement marquée de dialecte berlinois, le texte de la résolution de l'université de Berlin où il avait passé en décembre dix-neuf son doctorat à la faculté de médecine, publié dans le Berliner Reichsanzeiger du onze octobre dix-neuf-cent-trente-sept. Il plaça la feuille que le service de presse lui avait fait parvenir dans la serviette qui contenait, comme il dit, encore une autre attestation honorable, celle qui le privait de sa citoyenneté allemande à partir du quatorze juillet dix-neuf-cent-trente-

trois. Maintenant que, sur son siège pivotant il s'était tourné de côté, une des moitiés de son visage apparut d'une pâleur jaunâtre, la peau était humide, des gouttes de sueur perlaient sur son front. A peine eut-il fermé son porte-documents qu'il eut à lutter contre une crise d'étouffement. Je ne savais pas qu'il souffrait d'asthme, je ne l'avais jamais vu malade à Berlin, lorsque je bondis pour le soutenir et que je me tournai déjà vers la porte pour appeler du secours, il me montra d'un geste vif l'étui de cuir qui se trouvait sur son bureau, je l'ouvris et en sortis une seringue à injection et une ampoule. Recroquevillé sur son siège, il expectorait péniblement et crachait dans la jatte posée par terre à côté de lui, en même temps il brisa d'une main tremblante le couvercle de la capsule d'adrénaline, remplit la seringue, la tint en l'air entre le pouce, l'index et le médium et enfonça l'aiguille à travers le tissu du pantalon militaire dans sa cuisse. L'ampoule contenait deux milligrammes, mais il était déjà arrivé à quatre, à cinq milligrammes, ainsi qu'il le dit plus tard, et il lui fallait tenter de quitter l'intérieur du pays pour la mer où le climat lui apporterait un soulagement, espérait-il. Pendant une minute encore ses bronches restèrent paralysées, souffrant beaucoup, il se penchait en avant et en arrière pour décrisper sa trachée-artère, la salive coulait de sa bouche et ses mains aux jointures blanches se cramponnaient aux accoudoirs de son fauteuil lorsque je lui pris la seringue. Dehors, autour d'une table de pierre aux pieds de griffon, des soldats étaient assis, levant et abattant des cartes avec des gestes rythmés. Poussant un violent gémissement, Hodann réussit à reprendre son souffle, et il resta un moment penché en avant, très bas, aspirant l'air avec difficulté, expirant avec des râles prolongés, ensuite il s'épongea le front et le visage avec son mouchoir et déjà il avait retrouvé son sourire. Hodann, médecin de la ville et directeur des services de santé de Berlin Reinickendorf, membre de l'ordre des médecins et du comité d'hygiène sociale de la municipalité, membre de l'association socialiste des médecins, depuis juillet de cette année chef du centre de convalescence Cueva la Potita qui dépendait du bataillon Thälmann, avait quitté l'Allemagne le dix mai trente-trois, le jour où, sur la place entre l'église Ste Hedwige et le monument de Frédéric deux, ami de Voltaire, joueur de flûte et bourreau de soldats, brûlèrent pour la première fois les livres d'auteurs hérétiques sur les bûchers national-socialistes. Il était avec Hirschfeld, Forel, Havelock Ellis, Kollontai, l'un des fondateurs de la ligue mondiale pour une réforme sexuelle scientifique, très célèbre depuis la fin des années vingt et le début des années trente, controversé et calomnié pour sa franchise et son esprit ouvert aux problèmes de la sexualité, proche du Parti communiste, citant en exemple dans ses articles et ses livres l'Union soviétique où il s'était rendu plusieurs fois, il avait été arrêté après l'incendie du Reichstag et

emmené à la prison de Moabit. Au bout d'un mois, alors qu'il tournait en rond dans la cour comme chaque jour entre Ossietzky et Mühsam, il avait été appelé chez le commandant qui lui remit un billet qu'il dut signer pour attester qu'on l'avait bien traité. Convaincu qu'on l'abattrait pour tentative de fuite, il se fit conduire à la porte après qu'on lui eut annoncé sa libération et de là il était arrivé sans encombre dans la rue. En racontant des faits de cette sorte, Hodann prenait l'air malicieux et ironique d'un conteur. Il savait arranger en fable humoristique cette sorte d'événement où il y allait de la vie des gens. Arrivé dans l'immeuble de la police d'Etat sur l'Alexanderplatz où il devait se présenter, il vit arriver vers lui, sous les ailes largement déployées de l'aigle, un officier de la Schutzstaffel portant des lunettes noires, dont il reconnut la voix. A l'époque où il était expert médical au tribunal, il avait obtenu l'acquittement de ce chômeur accusé de viol, ce qui lui valut en retour de pouvoir passer la frontière suisse à Schaffhausen, dissimulé dans un groupe appartenant à une association de chant choral pour hommes. A Genève il travailla jusqu'en dix-neuf-cent-trente-six au Bureau international de la santé de la Société des Nations, où il fit la connaissance d'une journaliste historienne norvégienne, Lindbaek, avec qui il émigra à Oslo. C'est là que, dans le froid rude sur le Karl Johan, il fut repris pour la première fois depuis son enfance, par l'asthme qui désormais ne le lâcha plus. Il appelait cela un handicap inutile qui ne méritait pas qu'on en parle, mais il était évident que la dernière crise l'avait épuisé, son visage restait cireux, sa chemise était trempée sur la poitrine et le dos, conserver sa sérénité lui donnait du mal. Ainsi que je l'appris dès le premier jour, son activité à Cueva était difficile, l'intendance, les équipements médicaux étaient insuffisants, la confiance difficile à établir dans l'état d'épuisement et d'insécurité ambiants. Dans les derniers temps il avait à soigner presque autant de patients perturbés psychologiquement que de combattants arrivés avec des blessures corporelles. Il avait à s'occuper des conflits qui surgissaient entre les soldats réduits à l'inaction et, en plus des soins et des conseils, il devait enquêter sur les petits incidents comme il peut en survenir lorsque les hommes vivent entassés, réduits à attendre dans l'isolement. Bien que ne méritant rien de plus que le geste de la main que faisait Hodann pour les écarter, les infractions au règlement intérieur, les détournements, les vols ou les dénonciations, quand ils s'accumulaient, occasionnaient tout de même des contrariétés, empoisonnaient l'atmosphère et, de temps en temps, lorsque la série augmentait et l'obligeait à une activité de criminaliste écrasante, ils contribuaient à détériorer son état de santé. Ainsi lui avait-on signalé ce jour là, après la livraison de volailles destinées au régime des grands malades, l'absence des meilleurs morceaux de leur chair, et des abats. Ce qu'on avait pu apprendre jusqu'alors, c'était que les poules tuées dans la

cour avaient été portées à la cuisine et découpées là par les aides Koelln et Hochkeppler. Encore tout rempli du souvenir des vastes espaces du pays et de la grandeur des tâches à accomplir, je suivis Hodann dans le couloir jusqu'à la cuisine, une pièce dallée située près d'une cour intérieure carrée entourée de bâtiments bas, avec le zinc au milieu, les deux fourneaux sous la hotte de la cheminée, les tables pleines de chaudrons et de casseroles. Les aides du cuisinier n'étaient nullement disposés à dire quelque chose, ils mettaient des fagots dans le feu, se tournèrent à peine vers nous avant de se précipiter de nouveau vers la charrette remplie de branchages. Il y avait là, assis sur le seuil d'une porte profondément encastrée dans le mur, quelques vieillards, emmitoufflés de noir, regardant, immobiles, l'homme devant le chevalet qui enfonçait avec force la scie dans le bois. Le large porche de la cour était grand ouvert, au dehors, sur une surface de terre, des hommes couraient, sautaient, l'un d'entre eux passa comme un bolide près de nous et d'un coup, envoya le ballon en l'air. Des appels, des coups de sifflet venaient de là-bas. Michel, l'homme à tout faire, d'origine ukrainienne, émergea d'un tas de linge séché, Feingold aussi, tortillant sa moustache, sortit de sa chambre en face du bureau de Hodann, Koelln et Hochkeppler reçurent l'ordre de nous suivre et d'aller ouvrir les armoires des paquetages dans leurs quartiers sur le côté de la cour. Ici, dans l'ancienne chambre de domestiques du manoir, on pouvait déjà voir des traces de cartilage et de petits os qui avaient été recrachés, les aides prétendirent ne pas trouver de clé, mais sous les lits de camp nous découvrîmes des pots de terre, ils contenaient les restes de ce qu'on cherchait. Les deux hommes étaient là, embarrassés, les tabliers étroitement noués sur les pantalons bouffants, Feingold enfonça un burin dans la fente de la mince porte d'une armoire, fit sauter la planche, tira de l'armoire un sac de café en grains, un carton rempli de boîtes de lait condensé et quelques autres boîtes et paquets. Dans les coulisses de cette guerre, j'avais donc participé à une reconnaissance dans une maison destinée au repos de ceux qui avaient été retirés du front, en haut, les chambres s'alignaient dans le couloir du premier étage au-dessus de la salle sombre, des salles de soins, des réserves, des chambres pour le médecin, les infirmiers, l'intendant, ces régions supérieures m'étaient encore inconnues, mais le corridor en bas, la cuisine, la cour grossièrement pavée, les pièces tout autour prenaient forme, ici, sous un plafond bas, habitaient les membres du personnel et la famille de paysans qui cultivait autrefois déjà les terres du baron de Balboa. Je n'étais pas venu là pour voir le visage sec, grimaçant de honte de Hochkeppler, les traits de Koelln décomposés, embarrassés, et pourtant, m'expliqua Hodann, cette sorte d'enquête faisait partie de la grande oeuvre de défense où tout était lié. Les aide-cuisinier, tous deux membres de la cellule du Parti, durent

être démis de leurs fonctions et transférés à la direction de la Brigade à Albacete, pour y être punis. De retour dans le bureau de Hodann, je dus aussitôt assister à l'enregistrement de l'incident, noter les faits, inscrire sur la liste les quarante-huit boîtes de lait condensé hollandais et les vingt-et-une ampoules retrouvées, ainsi que le poids du café et du sucre retrouvés. Comment était-il possible, demandai-je, de faire concorder ces notes minutieuses avec le combat de libération qui secouait l'Europe, et Hodann se contenta de sourire et de rappeler que nous devions, même ici, considérer que nous étions un état-major général des armées. La mauvaise tenue des comptes de la cuisine, la disparition de médicaments, l'arbitrage de querelles entre les patients ou entre Diaz, le responsable politique et les troupes allemandes dont il ne dominait pas bien la langue, les heurts entre le personnel et l'administrateur Feingold qui voyait toujours son autorité menacée, le fait d'avoir recours à la police rurale, le licenciement humiliant de camarades qui n'avaient pas pris le chemin de l'Espagne avec des intentions déloyales mais avaient simplement perdu ici, dans un moment d'oubli, de faiblesse, le sens des choses, la constante confrontation avec le mauvais côté d'une grande entreprise historique, tout cela faisait partie du quotidien d'un médecin qui devait déployer son obstination et sa serviabilité, sa connaissance des hommes et sa force de persuasion contre l'épuisement qui le guettait lui-même. Seule la nécessité de tenir compte du manque de temps, des lois de la guerre, dit-il, le contraignait à prendre des mesures qui n'étaient pas adaptées aux actes commis. Et voilà que déjà un autre groupe se pressait dans la pièce, qui tentait visiblement de rester calme, mais cela ne dura pas longtemps, ce fut bientôt une cacophonie d'arguments entremêlés. On poussa en avant le soldat Hornung, pâle, la bouche barbouillée de sang, les autres le tenaient sous les bras, il était accusé d'un crime, d'un meurtre peut-être. Mais bientôt cela ressembla plutôt à une révolte, une mutinerie, on prétendit que le prisonnier mettait en danger l'unité de travail par ses accès d'agitation. Hodann se fit décrire avec précision ce qui s'était passé et déjà la cause de tout ce tumulte se dégonfla pour devenir quelque chose de tout-à-fait banal, une histoire de tuiles, ceux qui avaient pris la parole sentirent eux-mêmes le ridicule de cette scène et, hésitant, avec des mots qui ne permettaient plus du tout d'expliquer la fureur qu'ils avaient manifestée, ils rappelèrent, baissant progressivement le ton, que Feingold les avait retirés du chantier de construction d'un hangar et les avait chargés d'entreprendre une réparation au toit de la cuisine, à la suite de quoi Hornung leur cria, comme il le faisait chaque fois au moindre dérangement, de tout planter là, d'en finir et de ne plus toucher une seule pierre. Ils avaient finalement lâché l'accusé, qui se mit à se presser fortement le ventre. Hodann, plongé dans ses pensées, les épaules relevées, expliqua de quelques mots apaisants que

toute cette surexcitation était due à une trop grande ascèse. On manquait de cigarettes. Lorsque le tabac arrivera dit-il, le calme règnera de nouveau. Et de plus, il fallait tenir compte de ce que Hornung, à cause de son ulcère à l'estomac, était particulièrement sensible. Ce qui s'était déversé là s'était dissipé. Ces hommes qui savaient se servir de leurs armes, qui avaient résisté à l'attaque de forces supérieures à eux, se détournèrent, honteux de leur incompréhensible faiblesse. Cela aussi, dit Hodann lorsque nous nous retrouvâmes seuls, fait partie de la pathologie. Les soldats étaient passés brusquement du combat au repos. Sur le front, la tension constante, le danger, la nécessité de se faire confiance mutuellement avaient créé des liens étroits entre eux. Là-bas, la seule tâche était de vaincre l'ennemi. Maintenant qu'ils étaient séparés de leur formation et livrés à eux-mêmes, les événements qu'ils ressentaient comme un choc apparaissaient clairement et il fallait en venir à bout. Devant l'ennemi ils n'avaient ressenti aucun doute, aucune incertitude. La lutte antifasciste en Allemagne était devenue la pierre de touche pour toute une génération d'ouvriers et d'intellectuels. En entrant dans les bataillons, ils avaient clairement montré où ils se situaient. En prenant clairement parti, ils avaient su dépasser tout ce qui était encore en équilibre instable dans leur vie personnelle. C'est ici seulement, dans cet isolement insipide, qu'ils ressentaient à quel point les besoins personnels resurgissaient. L'abstinence sexuelle n'était pas seule source d'anxiété, il y avait aussi les ambiguïtés, les antagonismes de ce qu'ils entrevoyaient de la politique, qui s'imposaient à eux, suscitaient des questions qu'ils n'osaient cependant poser. Si bien qu'ils étaient en proie à des idées sombres, au vague à l'âme. Ces hommes dont la bonne foi était au-dessus de tout soupçon, se montraient craintifs, manquaient de dignité, se mettaient à se plaindre de tout, se laissaient entraîner, souvent eux-mêmes surpris, à des éclats qui n'étaient peut-être que le signe du désir de se voir ramenés à la raison par ce qui s'opposerait à eux, leur imposant des mesures de sanctions. Avec plus de cent patients, un seul adjoint au médecin et peu de personnel qualifié, Hodann ne pouvait répondre aux attentes de chacun en s'entretenant avec eux et en apportant son appui. Une des mes tâches allait être de l'aider dans sa tentative de remonter le moral des convalescents, par exemple en organisant des groupes d'études ou en rédigeant un bulletin d'informations, un journal mural. Sous le regard de Hodann, je compris ce que la décision prise à ce moment allait signifier pour moi. Je me demandai si j'étais apte à l'activité administrative qu'on attendait de moi et si je n'allais pas battre en retraite. Les yeux de Hodann étaient presque noirs, l'œil droit plus grand, le sourcil relevé. J'avais escompté entrer dans les unités militaires. Il y avait trois fronts dans cette guerre, le front militaire, le front politique, le front culturel. Bien qu'ils fussent

indissolublement liés pour faire un tout, le front militaire était le plus tangible, ici les actions donnaient un résultat immédiat, étaient accomplies entièrement par l'individu lui-même et se répercutaient sur lui. Ce front était simple, évident. Il correspondait à ce que recherchaient la plupart de ceux qui étaient partis pour l'Espagne. Maintenant que j'avais vu les visages marqués de ceux qui étaient revenus des premières lignes, je voyais clairement que, lors de mes préparatifs, l'idée de risquer ma vie là-bas ne m'était jamais venue. Si j'avais été versé tout de suite dans les unités armées, cette intrépidité aurait peut-être subsisté en moi. Mais retenu ici, je commençais seulement à prendre conscience de l'entreprise énorme qu'était le fait de participer à la guerre, de ce qu'avait de terrible, de contre nature, à vrai dire, ce conflit. Si je voulais échapper à la proposition de Hodann, c'était parce qu'il s'agissait pour moi de m'opposer à un mouvement de lâcheté ou de montrer que même une telle crainte pouvait faire partie de ma décision d'aller au combat. Se trouver à l'avant, en pleine bataille, n'était pas forcément plus héroïque, dit Hodann, que d'assurer la protection des troupes qui combattaient. Les plus grands sacrifices, rétorquai-je, étaient faits à l'avant, et aucun travail d'organisateur ou de bon samaritain ne pouvait remplacer ce service. Et pourtant, dit Hodann, ta place est là où on a le plus besoin de toi, et alors nous avons traversé le jardin planté de pins jusqu'à la baraque badigeonnée de blanc, avec ses vingt lits superposés sur lesquels, ça et là, étaient étendus des malades, apathiques.

Une rangée de pieux grossièrement taillés enfoncés dans le sol de terre battue portait les poutres transversales sous le pignon du toit en tôle ondulée, les larges battants de la porte dans le mur latéral étaient grands ouverts, au dehors on voyait des écuries basses avec des clôtures en planches, des mangeoires, un tas de foin, des moutons approchaient, menés par des ouvriers agricoles espagnols, des poules passaient également de temps à autre, gloussant, grattant l'herbe maigre et brûlée. Le soir seulement, un rayon du soleil couchant ayant pénétré par la porte, éclairait brièvement la tête de quelques lits, un jeu de couleur rouge et orange courait alors, pour qui savait regarder, derrière les troncs des pins, se rétrécissant de plus en plus avant de se fondre dans le brouillard qui montait. Il fallait commencer auprès de ceux qui souffraient le plus de n'être plus dans l'action, ne disposaient d'aucun langage commun, et pouvaient seulement communiquer maintenant en se montrant leurs blessures, sinon ils se taisaient. C'est à eux, quelques Danois, Suédois, Yougoslaves, qu'il fallait tenir la promesse faite par la communauté ; les

heures de sport quotidiennes, le football, les réunions à la table de skat, devant l'échiquier, le piano électrique dans la salle du bâtiment principal n'étaient là d'aucune aide. Il fallait commencer auprès de ceux qui ressentaient le plus leur qualité d'étrangers, mais on touchait là quelque chose qui concernait également tous les autres, la difficulté capitale qui consistait à s'exprimer. Lorsqu'il s'agissait d'intervenir dans un cas précis, chacun était en mesure de déployer toute son énergie et sa générosité, mais lorsqu'on l'interrogeait sur ses expériences, ses goûts, il était obligé de chercher ses mots et apparaissaient alors les inhibitions dont il avait été affligé dès sa jeunesse. A propos de problèmes techniques ils auraient pu, eux qui venaient de tous les groupes professionnels, communiquer leur point de vue, mais leur modestie leur interdisait de s'exprimer sur le plan théorique. Le but recherché par Hodann était d'éviter qu'ils vivent l'existence à l'infirmerie comme une dégradation, une coupure, mais qu'ils y voient une nouvelle tâche concrète qu'il convenait de remplir aussi simplement qu'ils avaient choisi leur camp dans le combat. De même qu'ils avaient pu compter les uns sur les autres au front, de même devaient-ils contribuer à se fortifier réciproquement dans des entretiens organisés, des discussions. On avait demandé la venue de conférenciers, de directeurs de formation, mais au lieu de les attendre, dit-il, on pouvait déjà commencer l'enseignement entre soi, car quiconque avait appris quelque chose devait aussi être capable de communiquer ce qu'il savait, chacun était un enseignant en puissance et en communiquant ainsi il donnerait à ses auditeurs, tout en s'affirmant lui-même, confiance en leurs propres connaissances. Mais ses propositions faites dans la baraque ou au cours des réunions dans le grand hall lambrissé de la maison de campagne, suscitèrent de l'embarras. Tous voulaient bien apprendre, continuer à se former, mais ils ne trouvaient rien qui leur parût mériter d'être transmis à d'autres. Les camarades étrangers prirent part à ces réflexions à l'aide de traductions en anglais, ou grâce à la langue suédoise que connaissait Hodann, et cette manière de procéder, lourde et compliquée, donnait bien l'image de la difficulté de toute l'entreprise qu'avait amorcée Hodann et qui faillit s'arrêter là lorsque quelqu'un fit remarquer que cela n'avait pas de sens de débattre des problèmes du travail salarié que tous connaissaient. Ce qui les intéressait, dit un autre, c'était une explication de la situation militaire et politique. Les nouvelles qui nous parvenaient deux fois par semaine d'Albacete, ne suffisaient pas pour que nous ayons une idée de la situation, les hommes présents voulaient plus de précisions sur les dessous du conflit avec les anarchistes et l'opposition marxiste, sur les intentions du gouvernement du Front populaire et du Parti socialiste, sur les antécédents de la guerre, sur d'innombrables détails dont l'explication aurait chaque fois nécessité la présence d'un expert. Hodann revint à la

charge et demanda si l'idée que chacun se faisait des Brigades internationales ne pouvait être approfondie, tant que les experts ne seraient pas arrivés, on pourrait présenter les raisons qui avaient amené jusqu'ici chacun de nous. Peut-être le fait qu'on ne pouvait rien en dire était-il le signe d'une force, le signe que tous étaient simplement venus parce que c'était pour eux la seule chose à faire. Mais Hodann ne voulut pas se déclarer satisfait et c'est seulement lorsque la discussion s'engagea entre lui et Diaz que quelques-uns commencèrent à comprendre son intention. Diaz, délégué de l'état-major de Marty, devait veiller à tout ce qui pouvait représenter une déviation par rapport à la ligne correcte. Les tentatives concernant les possibilités d'études sans enseignants lui paraissaient suspectes. Il s'opposa à la proposition qui voulait confier à un groupe l'écoute des messages radiophoniques et leur mise au net. Tu considères, dit Hodann, que tu as pour tâche de tenir les hommes par des discours encourageants, portés par un optimisme béat. Tu penses pouvoir maintenir la discipline du Parti uniquement en te fondant sur le principe du commandement et de l'obéissance. Tu comptes sur les modèles autoritaires qui, habituellement, sont bien connus des volontaires et tu les empêches de s'exprimer franchement. Au combat ils ne se sont pas demandé les uns aux autres de quel parti ils étaient membres, ils ne se sont appréciés qu'en fonction de leurs aptitudes militaires, du degré de fiabilité de chacun. C'est là que le Front populaire est devenu une pratique. Ici, il faut que l'action en commun qui a existé dans une phase du combat soit pratiquée d'une manière différente. La responsabilité qui fut celle de chacun sur le champ de bataille est toujours la même, sauf qu'elle a moins affaire avec l'adaptation et l'insertion immédiates qu'avec une forme d'autonomie qui reste à formuler. Parce que les statuts prévoient qu'il est du devoir du commissaire politique de s'occuper de l'homme et pas du soldat, tu dois tout faire pour encourager l'initiative, le talent pour l'invention de chacun. Même si après la vive réticence du responsable politique, on n'aboutit qu'à l'autorisation d'un service d'information, une certaine activité commença néanmoins à se manifester un peu partout. Comme mon activité principale était d'être infirmier, ce qui me mettait en contact avec tous les pensionnaires du foyer, je pus observer certaines réflexions qui s'élaboraient ici et là. Certains se refusaient encore à s'occuper de leur situation, y réfléchir pouvait avoir un effet déstabilisateur, il leur manquait quelqu'un pour leur montrer comment sortir de leur morosité. D'autres estimaient, tout en restant quelque peu dans le vague, qu'en Espagne l'enjeu n'était pas seulement militaire et politique, mais qu'il s'agissait de transformer l'homme et toutes ses conditions de vie, et une telle transformation ne pouvait réussir que si elle s'effectuait dans la conscience de chaque individu. Mais de

telles idées montraient aussi à quel point elles restaient fragiles, peu plausibles, car ce que nous trouvions devant nous ici, dans cet isolement, c'était une situation difficile et la pénurie, toutes les innombrables difficultés que nous rencontrions pour nous procurer les ressources les plus urgentes, la quête permanente de produits de remplacement pour tout ce qui nous manquait. Comme nous ne disposions ni de médicaments calmants pour les patients atteints psychiquement ni de produits pour apaiser la douleur, comme un grand nombre souffrait de dysenterie et que les installations sanitaires étaient insuffisantes, se poser des questions sur la signification de la personne humaine avait quelque chose de dérisoire. Mais c'est précisément là qu'intervenaient les arguments de Hodann, chacun, disait-il, faisait partie des forces qui préparaient l'avenir. Personne ne devait céder le pas à ceux qui prenaient les décisions, ni se laisser tenir en tutelle. Puisqu'ils avaient fait preuve de courage et de persévérance au front, ils devaient faire preuve de ténacité dans l'ordre de l'esprit. Mais l'opposition entre la sincérité, l'esprit critique, la mise en question qu'exigeait Hodann et la nécessité d'être en accord sans condition avec la ligne telle qu'elle avait été diffusée et sur laquelle Diaz insistait, persista et suscitait lors de chaque rencontre en un cercle élargi une réaction faite de prudence et de méfiance. Lorsque Diaz appelait la fermeté idéologique, Hodann expliquait que notre loyauté ne saurait suffire à notre volonté de soumettre à une étude constante la politique que nous avions choisie comme la nôtre. Lorsque quelqu'un se risquait à prendre la parole, il faisait un numéro d'équilibre entre, d'un côté, le désir de clarifier une problématique et, de l'autre, celui de ne rien dire qui pourrait déroger aux décisions officielles. Nous savons, s'écriait Hodann, que votre attitude est parfaitement intègre, mais cela ne veut pas dire que vous devez vous demander si chaque mot est le bon, vous n'avez pas à vous efforcer de reproduire ce que vous avez appris, mais vous devez vous attaquer à ce qui est encore incertain, imprécis. Mais la tension intérieure, la crainte d'être dénoncé par le commissaire ne pouvaient être surmontées. La vigilance accrue avait force de loi. Il fallait être méfiant à l'égard de celui dont les opinions ne concordaient pas avec le modèle défini. Chacun tenait à prouver qu'il remplissait son devoir, qu'il respectait strictement les mots d'ordre donnés. Aussi convaincu que l'on fût de sa propre fidélité, la crainte de paraître suspect devenait parfois lancinante. Seul le service d'informations trouvait une forme de continuité dans tous les problèmes irrésolus. Là, on avait affaire à quelque chose d'organisé, de concret. Le poste radio, de la marque Telefunken, avait été équipé d'une antenne sur le toit, le comité de rédaction composé de six hommes était de garde par équipes auprès du haut-parleur. Mais la nuit, lorsqu'on faisait la synthèse des informations, apparaissaient les désaccords que suscitait chaque

déclaration. Que fallait-il choisir, nous demandions-nous, comment faire ressortir le plus clairement possible le contraste entre les annonces de l'ennemi et les rapports des Républicains, comment des omissions, des commentaires obscurs pouvaient-ils être traduits en données compréhensibles, qu'est-ce qui était en général important, défendable, déterminant dans cette profusion de voix qui s'exprimaient ? La norme que nous avions choisie pour les feuilles que nous affichions tous les matins sur la planche, au mur du grand hall, était fournie par les rapports que nous recevions de l'émetteur des Brigades sur ondes courtes vingt-neuf huit. C'est de là, de Madrid, que nous parvenait ce qui concernait tout le monde au même degré, des informations sur l'état de l'aide internationale, sur les efforts que poursuivaient les unités, sur la situation en Allemagne. Et chaque fois résonnaient pour nous les noms de ceux qui apportaient leur soutien au combat en Espagne, qui étaient ici, comme Renn, Uhse, Weinert, Bredel, Regler, Busch, Marchwitz, Seghers, Kisch, Alfred Neumann, Alberti, Hemingway, Ivens, Ehrenburg, Malraux, Saint-Exupéry, Branting, Toller, Spender, Dos Passos, Shaw, s'adressaient du dehors à l'opinion publique. Ce que nous n'écrivions pas, c'était à quel point le cercle de la solidarité se révélait étroit comparé à l'énorme concentration de forces qui mettaient le cap sur une guerre mondiale, combien c'étaient toujours les mêmes qui mettaient en garde, qui en appelaient à la raison. Nous étions à la recherche de chaque signe, en France, dans le mouvement ouvrier anglais, en Scandinavie, aux Etats-Unis, en Indochine et surtout en Chine, laquelle pouvait nous donner des indications sur l'évolution du socialisme, chaque manifestation, chaque désordre, chaque grève signifiait pour nous un appui. Et puis Diaz arrivait, contestant d'abord la diversité des comptes-rendus qui ne pouvait que semer le désarroi, puis il estimait que le journal mural que la plupart appréciaient était une soupape suffisante rendant toute autre discussion inutile. Non, répondait Hodann, ce qu'on reproduisait ici était certes instructif, utile, mais ce qui importait, c'étaient les conclusions qu'on tirait de ce tour d'horizon, les commentaires qui en étaient faits. A la fin d'octobre, il avait organisé une réunion dans le grand hall. L'hiver était précoce, avec des rafales de vent et de pluie, les chauve-souris - un de ces animaux figurait dans les armes de la ville d'Albacete - se jetaient contre la maison, emblèmes arrachés voltigeant autour de cette symbiose de banques et de domaines fonciers, nous les entendions taper contre les vitraux des fenêtres au-dessus de l'escalier, et les coups sourds se mêlaient aux craquements du feu dans la cheminée. Le drapeau rouge qui pendait du haut de la verrière jusqu'à la galerie du premier étage, flottant doucement dans le courant d'air au-dessus de l'anneau de bois du lustre, faisait partie des efforts entrepris pour transformer ce bâtiment réquisitionné, mais les rouleaux perforés qu'on avait glissés dans le piano

au début de la réunion avec l'ouverture de Tannhäuser, la Cavalleria Rusticana, la Tristesse de Sibelius, avaient plutôt contribué à renforcer l'ambiance fantomatique par leurs martèlements. Dans cette pièce aussi, les lions ailés défilaient sur des plaques tout le long des murs, et des anges aux seins nus et ternis s'arc-boutaient dans les encadrements des portes. L'appareil à distiller qui bouillonnait et les gobelets remplis de quelques gouttes donnaient une illusion de sécurité, mais c'est en grelottant que nous nous serrions les uns contre les autres sur les bancs, le long des murs et autour de l'énorme table venue de la salle de réunion d'un comité directeur, et les haleines montaient des bouches, en nuages. La plupart des hommes se taisaient encore et quelqu'un demanda comment on pouvait bien envisager une discussion si chaque déclaration devait être notée et, le cas échéant, servir d'accusation contre celui qui avait parlé. Hodann se déclara responsable de tout ce qui serait dit, lui seul, en tant que chef, en tant qu'officier, pourrait avoir à rendre des comptes devant les supérieurs. Il se heurta à un refus, c'était un paradoxe, dit quelqu'un, que des hommes conscients de leur responsabilité, qui s'étaient joints à la défense, dussent accepter d'être traités comme mineurs, irresponsables. puisque tous se trouvaient sous le même drapeau, chacun devait répondre de ses propres paroles. Peut-être la remarque de Hodann se voulait-elle provocatrice. Il se tourna vers Diaz et dit qu'il fallait opposer au pouvoir du dogmatisme une formation historique, scientifique, philosophique approfondie, une situation délicate rendait précisément inévitable l'expression de toutes les opinions. Diaz fit répondre par son interprète que cela ne ferait que susciter l'anarchisme à un moment où la classe ouvrière avait besoin de la plus ferme des organisations pour se défendre contre le chaos qui menaçait. En réalité, l'effet de frein que produisait Diaz avec son groupe de partisans, correspondait à la situation dans laquelle nous nous trouvions, car le désir d'approfondir les choses devait se heurter à l'opposition de ceux qui plaidaient pour la règle d'obéissance inconditionnelle. Aussi n'était-ce pas seulement dans ce cercle, mais partout que le Parti luttait pour maintenir et développer ses positions. Nous étions en état de guerre, on ne pouvait donc pas laisser le champ libre aux déviations et aux doutes, ce que les plus hautes instances du Parti ordonnaient nous liait absolument et ne nous donnait aucun droit de protester. Etant donné cet état de choses, l'entreprise de Hodann était dangereuse et pouvait très bien le faire soupçonner de vouloir diriger le débat pour des motifs anarchistes ou bourgeois et libéraux. La question de savoir si une discussion ouverte était même possible aboutissait à constater plus généralement que la moindre faute que nous commettrions pouvait, étant donnée la vigilance de l'ennemi, provoquer des conséquences désastreuses. Mais cela signifiait, dit le premier orateur dont le

visage énergique enlaidi par une cicatrice s'élargissait encore sur le poing sur lequel il s'appuyait, que nous partions nous aussi de l'idée que nous avions des traîtres dans nos propres rangs, mais je refuse d'admettre cela, les inhibitions qui nous empêchent de participer au débat révèlent bien plus combien notre éducation avait été antidémocratique. Münze était typographe, originaire de Hemelingen près de Brême, son langage à l'accent bas-allemand avait éveillé ma sympathie. Les soldats, poursuivit-il, qui mettent leur assurance, leur énergie et leur générosité au service de la cause, deviennent muets lorsqu'il s'agit de décider librement de prendre la parole. Nous tous, j'y ai moi-même laissé un oeil, et une de mes oreilles est fichue, nous nous sommes formés, pour l'essentiel, pour les actions qui sont déterminantes, maintenant, nous avons le droit, et nous en avons le temps, de réfléchir sur ces actions. Elles doivent conduire à la libération et c'est notre classe qui prépare cette libération. La libération ne peut pas nous être donnée, nous devons la conquérir nous-mêmes. Si nous ne le faisons pas, elle restera sans suite pour nous. Nous ne pourrions pas nous libérer si nous n'éliminons pas le système qui nous opprime et les conditions dont il est issu. Mais comment cette libération doit-elle venir de nous, comment mener à bien les révolutions alors que nous n'avons jamais appris autre chose qu'à obéir, à nous soumettre et à attendre les instructions. Même Lénine nous croyait capables de penser uniquement syndicat et laissait l'avant-garde du Parti décider pour nous. Cela correspondait peut-être aux réalités historiques de l'époque. Le Parti exécutait politiquement ce que le prolétariat mettait spontanément en mouvement. Mais nos tâches doivent-elles toujours rester d'ordre syndical, demanda-t-il, doit-on nous concéder une certaine mobilité au niveau le plus bas, tandis que les décisions sont assurées par une élite. D'en bas, on élit les personnes de confiance, d'en haut on commande. En dehors de notre métier et de notre cellule, nous n'avons aucune influence, nous ne pouvons plus exercer aucun contrôle, nous produisons conformément aux directives données. Telle est notre vie professionnelle, telle est notre vie politique. Nous faire rappeler à l'ordre, nous laisser humilier, c'était dans notre nature. On a rationalisé cela pour en faire une spécificité qu'on pouvait exploiter. Nous devons être fiers de ce que nous étions zélés, compétents et obéissants. Notre humilité devint l'idéal de la discipline, de la fidélité au Parti. Je vais faire remarquer ceci, dit-il, alors qu'une certaine agitation commençait à se manifester. Tous nos efforts pour nous libérer avaient pour cause la tentative de rejeter la suprématie des autorités et d'arriver enfin là où nous avons à juger et à décider nous-mêmes. Et nous tombions toujours sur ceux d'en haut qui nous expliquaient que nous ne savions pas ce qui était bien pour nous et que la direction devait donc agir pour nous. Lorsque je tente de comprendre quelle était ma place dans le

mouvement ouvrier, j'ai l'impression qu'il me faut d'abord commencer à creuser, à m'extirper, m'extraire d'une masse de gravois qui nous recouvre. Nos organisations sont comme des couches de terre qui doivent être ôtées afin que nous puissions nous trouver nous-mêmes. C'est cela que je voulais dire. Que l'égalité n'existe pas. Que constamment, quelque effort que nous fassions pour notre indépendance, nous nous heurtons à quelqu'un qui nous prescrit ce que nous devons faire. Que nous sommes constamment soumis à une réglementation. Que tout ce qui nous est imposé, aussi juste cela soit-il, est néanmoins faux, aussi longtemps que cela ne vient pas de nous, de moi-même. Mais le Parti, objecta un autre, est notre garant, le Parti, c'est nous. C'est ce qu'on dit, répondit Münzer. Mais ceux qui disent cela viennent des régions supérieures. Et lorsqu'ils le disent, ils portent la marque de quelque chose de transcendantal. Ils partent de leur droit de disposer de nous et de notre malléabilité, ils restent inaccessibles en vertu de leur grade. Diaz bondit, pendant un instant on n'entendit qu'un brouhaha de voix, puis Hodann se leva lui aussi et il s'écria avec une sévérité inattendue que Münzer avait toujours la parole. Dans le silence qui se fit, celui-ci dit qu'on avait beaucoup parlé de l'homme futur dans la société future, mais qu'il fallait absolument que nous pensions à ceux d'aujourd'hui, car s'ils étaient craintifs et humiliés, tordus et gauches, ils ne serviraient guère aux hommes du futur. La ligne qu'on qualifiait de libérale, telle qu'elle se dressait en Espagne contre le modèle autoritaire, centraliste, dit Hodann, faisait au fond partie d'une révolution bourgeoise. En refusant les actions politiques et en préconisant des collectivités de production indépendantes, les anarcho-syndicalistes suivaient une orientation populiste, en mettant en avant les valeurs individualistes, ils ne voulaient pas être entraînés au-delà des petites communautés de travail naturelles. De même qu'ils étaient contre les organisations de masses, l'appareil bureaucratique du Parti, la machine de l'Etat, de même s'opposaient-ils à l'évolution technique, à l'économie dirigée. Ils orientaient ainsi le combat de la classe ouvrière en renversant la marche, en direction d'un artisanat romantique, nostalgique, au lieu de le faire avancer vers une économie socialiste. Münzer, de son côté, revint encore une fois sur les restrictions personnelles conscientes, la discipline allant jusqu'au renoncement à soi-même, qui faisait courir aux communistes le risque de se figer, de se durcir. La plus grande des libertés, lui répondit-on, devait précisément être trouvée dans la décision que prendrait chacun de se reléguer en tant qu'individu au second plan face à la cause qui représentait le bien du grand nombre. Arbitrant le débat, Hodann insista sur la nécessité de concentrer la discussion sur la problématique espagnole, d'autant que ce soir là un membre de l'association des jeunes socialistes devait y prendre part.

Gomez et Hodann entreprirent alors de revenir sur le conflit qui était à la base du débat en Espagne, sur lequel nous nous étions souvent interrogés. Depuis les rébellions d'esclaves contre la domination romaine, les révoltes des serfs contre les seigneurs féodaux, la lutte des paysans sans terre contre les oligarchies des propriétaires fonciers jusqu'aux petites guerres contre l'occupation napoléonienne et la dynastie des Carlistes, il y avait eu en Espagne des soulèvements au cours desquels on avait cherché des solutions qui correspondent au caractère, à la manière de vivre de la population. Armés de bâtons, de faux et de fourches ou de flingots, selon ce qu'ils avaient sous la main, toujours inférieurs à l'ennemi par leurs armes mais toujours forts d'une volonté de se battre qui confinait au mépris de la mort, les travailleurs marchèrent contre leurs oppresseurs, leur orgueil, leur indignation leur suffisaient, et ils ne se laissèrent jamais anéantir par les armées de mercenaires des grands. La révolte venait toujours d'en bas, s'enflammait spontanément, jamais elle ne fut organisée, regroupée, même la guérilla se composait encore de bandes, de troupes, de cliques, et à côté des partisans qui se mettaient au service des pauvres, il y avait des aventuriers et des chenapans. Lorsque Bakounine, membre de la Première Internationale, voulut étendre à l'Espagne les associations d'ouvriers telles qu'il les concevait et fit introduire là-bas en dix-huit-cent-soixante-huit par son délégué italien Fanelli les doctrines de la société anarchiste secrète, le terrain n'était pas seulement préparé par les assauts contre l'autorité qui étaient un fait depuis des générations, mais les théories de Proudhon avaient agi de leur côté. Il n'était, il est vrai, pas encore possible d'atteindre la population des campagnes, déterminante dans la constitution de communes anarchistes mais encore plongée dans la misère et l'analphabétisme, par contre les artisans et les ouvriers des manufactures prêtèrent l'oreille à Fanelli. Il arriva à un moment de sourde agitation, une révolte venait d'éclater dans l'armée contre la maison royale, et ses appels à renverser le capital, l'église et l'Etat devaient trouver un écho. Dès le début son nom fut associé à celui du héros qu'il fallait honorer, aussi était-on prêt à édifier un mythe autour de lui, qui se répercuta sur toutes les descriptions ultérieures. On décrivit sa haute stature, son épaisse barbe noire, ses yeux sombres pleins de flamme et qui devenaient métalliques lors de violentes réactions émotives. Il n'était pas seulement un révolutionnaire mais aussi prédicateur itinérant, anabaptiste, prestidigitateur. Il ne dominait pas la langue espagnole, son idiome rocaillieux était difficile à comprendre, mais ses déclarations soulignées par de larges gestes, selon lesquelles le pays devait appartenir à ceux qui le cultivaient, toutes les échoppes d'artisans et les lieux de fabrication devaient être repris par ceux qui y travaillaient, n'avaient pas besoin de traduction plus exacte ni d'explication plus précise. Les idées concernant

le socialisme d'Etat ne se laissaient guère diffuser, mais les exhortations à l'effort personnel trouvaient un écho dans les expériences de chacun, il fallait se méfier de toute directive venue d'en haut, jamais on ne pouvait se fier aux couches dirigeantes, la révolution devait venir de petits groupes et rien ne devait permettre aux actions d'aboutir à la constitution d'un Parti. Les travailleurs ne devaient arriver au pouvoir ni à l'aide d'un programme ni à l'aide d'une dictature, toute hégémonie et toute autorité était à supprimer, les communautés fédératives ne pourraient naître que dans la spontanéité et l'égalité, ainsi que le prévoyait l'anarchisme. En dix-huit-cent-soixante-et-onze, lors de la discussion sur la participation au combat politique, s'effectua à Londres la rupture entre Bakounine et Marx et Engels, avec son Alliance, Bakounine opposa le communisme libertaire au système rigoureusement organisé et il tenta dans les années qui suivirent de mettre son modèle à l'épreuve en Espagne. Dans ce pays qui n'avait pas encore de grandes industries et où dans les entreprises familiales traditionnelles, les ouvriers étaient en un contact physiquement sensible avec le propriétaire et vivaient donc concrètement leur asservissement, chacun était prêt à réagir immédiatement pour se défendre. Même si dans ses rêves collectivistes Bakounine avait pensé à une élite de laquelle partirait le projet d'une nouvelle forme de vie en commun, ce qui prédominait chez lui, c'était tout de même sa foi idéaliste dans l'instinct et la cohésion du peuple et il espérait que sur la base de ces forces même obscures mais cependant élémentaires, le royaume de la liberté se développerait organiquement. Et deux ans plus tard tout se passait déjà comme si cette voie vers les fraternités s'était imposée du fait de sa pression constante, de ses menées subversives assidues. Sous la pression des forces de libération, la monarchie avait été contrainte de céder, le roi abdiqua, la République fut proclamée, son premier président, Pi y Margall, chanta les louanges de Proudhon et l'aube de l'ère fédéraliste, il maudit l'ordre qui avait toujours servi à dissimuler l'injustice et la violence et entreprit une décentralisation totale, afin de partager le pays en municipalités. Nombreux furent ceux qui crurent que se réalisait le rêve de la Commune de Paris récemment anéantie. Le rôle de la garde nationale révolutionnaire fut repris par la milice républicaine, ça et là des ateliers, des domaines fonciers devinrent propriété commune, des maires furent relevés de leurs fonctions, des prêtres déposés, des fonctionnaires furent licenciés, des riches furent soumis à des impôts sanctions, certains représentants de la noblesse, de la famille royale furent chassés, le combat contre le clergé et l'aristocratie, contre le capital et l'ordre étatique suscita l'enthousiasme de la jeunesse radicale européenne, en Espagne la révolution avait vraiment commencé, permanente, comme on disait à l'époque, avec pour objectif de détruire définitivement l'Etat, ce principe du mal, et

toutes les institutions servant à opprimer les hommes, afin de les remplacer par des groupements coopératifs libres. Mais les chefs du socialisme scientifique s'opposèrent à de tels actes qui dégénéraient en terrorisme individuel, en incendies d'usines, de châteaux et d'églises, en pillages et en meurtres. A la place des bombes ils recommandaient la grève, à la place de têtes coupées, la formation et la culture, au lieu de démarches improvisées ils exigeaient l'éducation des travailleurs, afin de leur faire prendre conscience de leur appartenance à une classe. Les mesures isolées prises au hasard, les déclarations d'indépendance de communautés villageoises, le rassemblement de vengeurs, de sectes et d'associations secrètes ne pouvaient permettre d'aboutir à la libération des paysans sans terre, des ouvriers appauvris, c'était uniquement possible par le regroupement dans un Parti conscient des intérêts du prolétariat. Et pourtant la révolte éclata précisément là où il n'existait encore aucune conscience de classe, où le manque de connaissances, les réactions de haine étaient les plus forts, la subversion se produisit à l'initiative d'ouvriers agricoles et d'artisans appauvris et affamés, sans tactique, sans coordination. Et c'était là, selon les principes anarchistes, la seule possibilité de parvenir à une véritable transformation, car celle-ci ne saurait jamais se maintenir si elle n'était pas le fruit de la volonté propre de chacun. La décision personnelle, la prise de conscience de la force de l'esprit individuel devaient venir en premier, c'est seulement lorsque le travailleur ne se sentirait plus dépendant qu'il serait capable de se libérer. Marx envoya Lafargue à Madrid dans l'espoir de trouver encore les amorces d'une réflexion socialiste parmi les Libertarios et de pouvoir empêcher que l'alliance anarchiste se sépare définitivement de l'Internationale. Mais il était également dans la nature même du mouvement clandestin de ne jamais se montrer compétent, de n'avoir aucune direction à proposer, si bien que l'émissaire dut se contenter d'errer dans le pays d'un coin perdu à l'autre, constatant simplement que, dans les brusques sursauts de colère des représentants locaux de l'exploitation, un propriétaire foncier, des propriétaires de maisons ou des prêtres étaient faits prisonniers, pendus et que, par de nombreuses petites victoires de cette sorte, on tentait de faire croire à une grande victoire, tandis que les piliers de l'ancien Etat, au-dessus d'eux les couches moyennes et les oligarchies, étaient à peine inquiétés dans leur système et se souciaient de conserver leurs possessions, attendant le bon moment pour riposter. Avec une rapidité aussi surprenante que celle avec laquelle les structures du volontariat avaient réussi à s'imposer, les unités ainsi constituées se désirent à nouveau, sans planification ni organisation, on n'avait pas remarqué que l'adversaire, toujours aussi solide, se rassemblait pour attaquer, que le fait d'encourager la régionalisation plaçait l'initiative entre les mains des généraux qui,

avec des troupes qu'ils tenaient dans une grande cohésion, réduisaient l'un après l'autre les foyers de révolte pour refaire du pays ainsi centralisé une nouvelle forteresse de la bourgeoisie monarchiste. Alors que les fondateurs du matérialisme historique et dialectique n'avaient pas été capables d'agir, avec leur raison, sur les antagonismes du mouvement ouvrier, l'histoire elle-même vint à leur secours et Engels exprima son soulagement lorsque la république anarchiste révéla ses faiblesses face aux thèses de Marx et aux siennes, et fut soudain réduite à néant. Malgré cela, la tradition fédéraliste subsista, toujours aussi forte. Pendant le demi-siècle qui suivit peu de choses avaient changé en Espagne sur le plan social. En dehors des mines de charbon en Asturie et des aciéries et chantiers navals du Pays Basque, il n'y avait guère d'industries d'une certaine importance où le prolétariat aurait pu s'unifier. Quatre-vingt-dix entreprises sur cent continuaient à employer moins de cinq ouvriers, étroitement liés au propriétaire. Même si, entre-temps, on avait reconnu la nécessité de se regrouper dans des syndicats, ce qui prédominait encore c'était la tendance à l'action isolée, même au Parti communiste qui ne comptait que quelques centaines de membres en avril trente-et-un, après la chute de la monarchie et la reconstitution de la République par la dictature militaire. Aux réunions des soixante communistes de Madrid, racontait Gomez, un camarade venait chaque fois avec une bombe de fabrication artisanale, qu'il posait sous sa chaise. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il la portait avec lui, il répondait que si une bombe s'avérait soudain nécessaire, elle se trouverait là. A cette époque le Parti était opposé au parlementarisme, à la collaboration avec les socialistes qui s'étaient alliés avec les groupements bourgeois. Pour nous, dit Gomez, la République ne pouvait être qu'une transition vers l'objectif qu'était le pouvoir des soviets. Les membres du Comité central se rendaient dans quelques cochons de louage à la Plaza Major à Madrid pour appeler de là, avec les cinquante camarades qui s'étaient présentés, à des grèves, à la lutte armée, à la mise en place du pouvoir des Conseils. Le caractère téméraire de cette entreprise apparaissait aussi dans le fait que la réunion se déroulait sur une place entièrement entourée de maisons, à laquelle on n'accédait que par quelques ruelles étroites, qu'en cas de bousculade il n'y avait guère de possibilité de fuir, ce qui eut d'ailleurs pour effet que tout le groupe fut fait prisonnier. C'est seulement après de telles expériences que le Parti, désormais exclu pour un an de la vie politique, tenta d'adapter sa tactique à la réalité. Toujours très faible numériquement, il acquit cependant de l'influence dans les ports et les industries minières et parmi la population rurale qui était le plus exposée au pillage. Mais derrière les soulèvements d'ouvriers agricoles en Andalousie et en Catalogne, il y avait les associations anarchistes et syndicales. Les réformes n'ayant pas eu lieu,

celles-ci appuyaient les revendications portant sur l'attribution de terres en toute propriété, l'expropriation des grands propriétaires fonciers et elles proclamèrent la grève générale à Barcelone et à Valence. Le prolétariat, guère informé, décelait difficilement ce qui différenciait les communistes des anarchistes. Pour lui qui tenait surtout à une simple amélioration de sa situation, les différends sur la mise en place d'une organisation ou sur la participation à un gouvernement ne signifiaient pas grand-chose. Lui-même, dit Gomez, n'avait guère remarqué comment il était passé du bloc des ouvriers agricoles révolutionnaires à l'association des jeunesses communistes. Seule la frontière tracée par rapport au Parti socialiste était nette, c'est là qu'était la réaction, la petite bourgeoisie et, derrière, la féodalité. De ce côté-ci du front se trouvaient, jusqu'au soulèvement des mineurs en Asturie à l'automne trente-quatre, les forces anarcho-syndicalistes et communistes. C'est seulement à ce tournant qu'apparurent clairement les contradictions au sein des orientations idéologiques très ramifiées. L'unification de la classe ouvrière que tous recherchaient jusqu'alors ne se laissa pas réaliser. On vit bien plus s'effectuer des déplacements, des modifications des points de vue et des objectifs, à partir desquels se développa la nouvelle politique du Parti communiste, une politique qui l'amena à occuper plus tard, dans une situation historique déterminée, une position prédominante. Une aile de la gauche socialiste, sous la direction du président du syndicat, Caballero, était passée du côté du prolétariat en révolte. Les communistes et des groupes syndicaux régionaux s'associèrent à l'appel pour une action commune. Mais les anarchistes ibériques qui se considéraient comme une élite révolutionnaire, et la direction de la grande confédération des ouvriers, refusèrent de participer aux actions militaires dans lesquelles ils ne voulaient voir que l'expression du jeu de la politique des partis autour du pouvoir. Et c'était bien du pouvoir qu'il s'agissait, d'un pouvoir qui devait garder jusque dans le présent ses antagonismes internes. La passivité dictée par les anarchistes à la moitié de la classe ouvrière espagnole, contribua à la défaite du soulèvement dans les Asturies. L'édification du front socialiste uni échoua du fait de l'opposition entre le principe communiste et le principe anarchiste. L'idée d'une édification rigoureuse du Parti était incompatible avec l'improvisation des libéraux. En octobre trente-quatre, un an avant la nouvelle orientation de la politique du Komintern, les fondements du Front populaire furent posés en Espagne. Seule cette stratégie, ainsi qu'on le reconnut, portait en elle la possibilité de maîtriser les conflits à venir. Même si Caballero maintint son attitude hostile à l'égard de l'Union Soviétique et de l'Internationale communiste, le Parti communiste s'allia néanmoins avec lui, car il estimait que, dans la lutte contre le fascisme qui montait, les forces du milieu devaient être gagnées.

Mais les anarchistes réclamaient un déplacement du centre de gravité vers la gauche. Pourtant, dit Gomez, pendant la révolte de l'automne trente-quatre, on ne pouvait encore déceler chez le Parti communiste une tendance à réduire les revendications collectivistes, les ouvriers en révolte avaient leurs propres Conseils de soldats et comités révolutionnaires, et leurs appels à l'unité visaient à constituer une solide base socialiste, telle qu'elle apparaissait nécessaire pour le regroupement futur sur un large front. Les couches dirigeantes du pays, effrayées par les signes d'unité au sein de la classe ouvrière, firent marcher leurs soldats contre les insurgés isolés, avec une violence et une brutalité qui annonçaient déjà la contre-révolution phalangiste. Les régiments d'ouvriers armés de pistolets et de fusils qu'ils avaient récupérés à la hâte durent lutter contre trois corps d'armée avec des tanks, de l'artillerie lourde et des escadres aériennes, et si on a parlé de bain de sang, cela devait s'entendre littéralement, ce fut un déchaînement de toutes les cruautés qu'on pût imaginer. Les troupes de la légion étrangère et les Maures amenés du Maroc, entraînés pour torturer et massacrer, s'occupèrent de ceux qui survécurent aux bombardements. Dans les Asturies ce fut le début de l'ère des tortures. Celui qui tombait entre les mains des sbires subissait les tenailles et le fer incandescent, on lui écrasait les mains, les parties sexuelles, on lui brisait les genoux, les pieds à coups de marteau, celui-ci subissait sa mort maintes fois, on le conduisait devant un mur, sous le gibet, devant la tombe qu'il devait creuser lui-même, pour l'exécuter, on le liait sur une chaise en présence des femmes et des mères, pour finalement le pendre, le garrotter, le fusiller ou l'empaler. Avec ses trois mille morts, ses sept mille blessés, ses quarante mille prisonniers, la population des Asturies eut à payer sa tentative d'opposer au despotisme le pouvoir ouvrier. Et malgré cela, ces ignominies ne purent étouffer l'insurrection. Un processus révolutionnaire s'était engagé, la conscience politique de la classe ouvrière se consolida et à peine plus d'un an plus tard, en février trente-six, le gouvernement de Front populaire auquel aspiraient les socialistes et les communistes était devenu une réalité. Pour tout ce qui, à partir de là, allait se produire, fit remarquer Hodann, il nous faudrait choisir ce qui se rapprocherait le plus de notre propre conception de la vérité. Une estimation objective n'était pas encore possible, selon lui, nous pouvions uniquement décider entre deux orientations, selon nos aptitudes, et observer laquelle des deux entraînait une juste appréciation de la situation, une tactique sûre pour ce qui allait suivre. Les deux groupements, les anarcho-syndicalistes et le Front populaire républicain, poursuivaient le même objectif dit-il, libérer le pays du fascisme, mais les moyens qu'ils utilisaient et leurs idées concernant la mise en oeuvre des objectifs, étaient incompatibles. Dès les élections les tiraillements apparurent. Conformément à leur tradition, les

associations anarcho-syndicalistes refusèrent de participer, afin de préserver leur souveraineté face aux partis et au parlement. Parmi leurs membres se trouvaient en grande partie des masses pour qui seuls les syndicats étaient les porte-paroles susceptibles de défendre leurs intérêts, et pas les organisations politiques. Malgré cela, de nombreux ouvriers votèrent pour le Front populaire, pas seulement parce que celui-ci garantissait la libération des prisonniers politiques - il y en avait toujours trente mille - mais aussi parce que la réforme agraire et l'industrialisation projetées promettaient une amélioration de leurs conditions de vie. Les solutions conformistes, affirmaient les anarchistes, aboutiraient tout au plus à une socialisation de la pauvreté, c'est uniquement par la voie d'une révolution violente qu'on pourrait imposer les revendications des travailleurs. On accusa le Parti communiste d'avoir trahi la révolution. Mais le rapport des forces dans le pays, faisaient remarquer les communistes, ne permettait pas une action révolutionnaire et, pour preuve de leur patience et de leur discrétion, il fallait recourir au résultat des élections, où quatre millions et demi de voix de la droite et du centre faisaient face aux cinq millions à peine de voix pour le Front populaire. Pour nous, dit Gomez, les actions politiques effectives ne firent que commencer. Nous étions le plus petit des partis. A côté des quatre-vingt-neuf députés socialistes et des quatre-vingt-quatre députés bourgeois, le Parti communiste occupait maintenant aux Cortes seize sièges ce qui, comparé à l'unique représentant parlementaire en trente-trois, était déjà une victoire. Il nous fallait apprécier les choses avec d'autres critères que ceux qui sautaient immédiatement aux yeux, dit-il. Notre Parti avait atteint en juillet trente-six le chiffre de trente mille membres, c'est vrai, mais plus d'un million d'individus étaient inscrits à l'association anarcho-syndicaliste et un million et demi au syndicat socialiste. Ce fut donc un fait important que de réussir dans nos campagnes à regrouper les jeunesses communistes et socialistes dans une seule organisation, qui amena deux cent mille nouveaux alliés au Parti. Trente-cinq mille d'entre eux s'engagèrent dès les premiers jours de la guerre dans la lutte armée. Durant les brèves années de la constitution du Parti, dit Gomez, nous dûmes d'abord surmonter notre manque de connaissances théoriques et notre tendance à jouer les héros, individuellement et avec ostentation, et apprendre ensuite à ne pas nous laisser induire en erreur par les succès rapidement acquis des anarchistes, puis à remplacer notre exubérance révolutionnaire par des actes lucides, en dépit de ce que pouvait penser la majorité prolétarienne. Au début de la guerre prolétariat devait s'emparer de ce pouvoir. Mais ce n'était pas dans la rue qu'était le pouvoir, prêt à être ramassé comme un paquet de cigarettes, il était à l'avant, sur le champ de bataille et si on

parvenait à le trouver là dans des combats meurtriers, il fallait commencer à l'assurer à l'arrière par des efforts diplomatiques. Dans le premier élan la volonté de donner le pouvoir au peuple avait fui toute réflexion. Partout s'était répandue l'illusion que, pour la première fois depuis la révolution d'octobre, un gouvernement de soviets pourrait être constitué dans l'Europe des soulèvements manqués, et nous avions nous-mêmes jadis contribué à fabriquer une telle vision. Nous n'avions pas seulement à surmonter nos réserves à l'égard des sociaux-démocrates, dit Gomez, mais toute notre répulsion pour les boutiquiers, les petits-bourgeois, les classes moyennes dont nous avions pu sentir pendant que nous croissions en nombre le bloc antagoniste, et avec lesquels nous devions travailler maintenant. Nous comprenions très bien les arguments selon lesquels nous ne pouvions rester à mi-chemin dans ce combat contre les ennemis de la République, que nous devions, en même temps que les actions militaires, faire avancer la révolution sociale, et il nous fallait recourir à tout notre sens de la discipline nouvellement acquis pour nous adapter aux directives du Parti. Mais bientôt nous fûmes convaincus par la manière dont il apprécia la situation et dont il organisa la mise sur pied de la défense. Au bout de très peu de temps, le Parti prit part à toutes les mesures politiques et militaires. Nous avions toujours contre nous la masse de ceux qui ne comprenaient pas pourquoi le Parti communiste avait mis un terme à la révolution, qui repoussaient l'idée de marcher au côté des libéraux, du centre, qui nous reprochaient notre hypocrisie, nos manoeuvres de diversion et prétendaient que nous voulions uniquement imposer les directives du Komintern au détriment des intérêts du pays. Comme ils avaient surestimé ce qui avait été obtenu durant les premiers mois, les anarcho-sindicalistes croyaient que la dictature du prolétariat était un fait accompli. Après que le pouvoir de la noblesse terrienne, de la haute finance, de l'église eut été brisé et que les comités d'ouvriers et de paysans eurent pris la direction d'une série de fabriques et de domaines fonciers, ils s'imaginèrent que la révolution mondiale allait dès lors partir d'Espagne. Ils ne voulaient pas comprendre qu'ils avaient en face d'eux des armées qui balayeraient leurs groupes comme paille au vent, qu'il était trop tôt pour penser à une transformation en profondeur de la société, aussi longtemps que les grandes puissances fascistes étaient présentes en Espagne et songeaient à faire du pays un terrain d'expérimentation. Dans l'esprit d'un Don Quichotte, avec le même enthousiasme aveugle qui avait été le nôtre jadis, dit Gomez, ils affrontèrent le feu de l'ennemi en un désordre programmatique. Et celui qui ne restait pas sur le carreau mais prenait la fuite, emportait sa croyance utopique dans l'idée qu'une communauté anarchiste repousserait les forces ennemies, à condition que tous y croient fermement. Nous n'étions pas contre la reprise des indus-

tries, des banques, des grands domaines fonciers, dit-il, comment aurions-nous pu être contre en tant que communistes, nous étions seulement contre la radicalisation. Ce que nous avons obtenu, c'était un Etat qui, pour le moment, n'était pas capitaliste, dans lequel on pouvait entreprendre une réforme agraire limitée et poser les bases d'un système éducatif, pour le reste, toutes les forces devaient être mobilisées pour la défense contre l'adversaire dont le but était d'anéantir le bastion du socialisme qui s'était constitué en Europe occidentale et d'y acquérir des expériences pour le combat décisif contre l'Union Soviétique. Ce qui conditionnait notre défense, c'était l'unité de la population. C'est pourquoi il fallait assurer la sécurité des petits propriétaires fonciers, des artisans et commerçants, du centre bourgeois. Le Parti devait assumer le rôle de celui qui maintenait l'ordre de l'élément conservateur. Il intervenait en faveur de la modération, du maintien du parlementarisme, d'un gouvernement qui tenait ses engagements afin de pouvoir, à long terme, se porter garant d'une évolution révolutionnaire. A ce stade de la conversation, Münzer défendit le point de vue des anarchistes selon lequel la guerre populaire avait été affaiblie à partir du moment où on avait tourné le dos à la révolution, que l'unité recherchée par les communistes ne pouvait se réaliser parce que la classe ouvrière militante se voyait dupée, parce qu'elle ne pouvait se résigner à faire confiance à l'alliance avec la bourgeoisie. C'est seulement sur une assise prolétarienne telle qu'elle avait déjà été constituée en juillet trente-six, qu'une guerre de libération aurait pu être engagée et aboutir au succès, mais maintenant les ouvriers étaient désorientés, depuis que tant d'énergies avaient fait volte-face et s'usaient en conflits internes, ils ne savaient plus pour quoi ils devaient combattre. Pour lutter contre le fascisme ils étaient prêts à tous les sacrifices, pour la conservation de l'Etat bourgeois ils ne voulaient pas donner leur vie. Mais l'appel à poursuivre la révolution, la revendication de nouvelles expropriations, répondit Gomez, aurait porté la guerre au sein même de la République. Le Parti était contraint d'assumer le risque de pertes dans son propre camp pour éviter que ne se brise le Front populaire, que le centre ne passe du côté de l'adversaire. Recourant à des arguments raisonnables puis à la force, lorsque cela devint nécessaire, le Parti s'attaqua à l'aile gauche des anarcho-sindicalistes et à Nin, Gorki, Andrade, les chefs du Parti ouvrier marxiste unifié dont le nom faisait miroiter de la grandeur sans doute, mais qui ne comptait guère plus de trois mille adhérents, extrêmement actifs cependant. Même si le Parti communiste se heurtait là à un refus implacable qui avait pour but de provoquer une scission de la République, il trouva par ailleurs une audience grandissante et le nombre de plus d'un demi-million de membres, atteint au printemps trente-sept, montra qu'il avait son assise dans

les masses. Il faut dire que les nouveaux venus étaient moins souvent recrutés dans la classe ouvrière, dit Münzer, que dans le monde du commerce, des fonctionnaires, des cercles universitaires, du corps des officiers, où le fait d'être membre du Parti offrait des possibilités de promotion. Seul un membre du Parti communiste, avait-on pu constater, pouvait obtenir un poste d'influence. Le fait qu'un grand nombre d'entre nous étaient issus des classes moyennes, rétorqua Gomez, correspondait à la tactique du Parti. A ces mots il se leva pour passer à une digression sur la politique. Les reflets du feu jouaient sur le drapeau, les mains, les visages comme ciselés en noir et en rouge s'avancèrent par-dessus les tables. Le pilier central de la salle projetait une épaisse ombre portée en oblique sur ceux qui étaient assis à l'écart. Il fallait de la ruse, du sang-froid pour maintenir le Front populaire. Cette politique permettait d'attirer des forces qui, par nature, étaient proches de la réaction, qui, toujours ouvertes à la propagande ennemie, voulaient faire obstacle au progrès et agir pour le redressement de l'ancien système de domination. Il fallait entourer ces gens, les stimuler car bon nombre d'entre eux étaient de ceux dont nous avions besoin, dont les connaissances pouvaient nous servir. Et une fois les couches intermédiaires intégrées et reconnues, il serait possible aussi d'exercer une influence sur les solides groupes marginaux de droite, qui voyaient leur appui dans l'Espagne des généraux phalangistes, et tout alentour dans l'Europe à l'affût. Il fallait soigneusement distinguer entre eux tous, les intérêts qu'ils défendaient se déplaçaient constamment selon les perspectives d'avancement qui se présentaient. Dans cette sorte d'activité, le Parti communiste, jadis insignifiant, était soudain passé au premier plan. Le moment était venu où il se constituait en centre de la forteresse sociale. Il devint le porte-voix de la raison, il intervint pour empêcher une dislocation chaotique. Les premiers combats défensifs des milices menés sans ordre, avaient perdu leur énergie, le Front populaire était menacé d'effondrement. La peur du fascisme avait également gagné la petite bourgeoisie qui, malgré son égoïsme, avait tout de même repris quelque chose des aspirations à l'indépendance qui étaient celles du pays depuis des générations. Si, du fait de l'embargo des puissances occidentales, de ce que l'Angleterre et la France attendaient de toute évidence la chute de la République, la panique incitait déjà à se livrer à l'ennemi, le Parti communiste, en se montrant sûr de lui, laissait maintenant entrevoir de nouvelles possibilités de se défendre. L'esprit patriotique de la résistance n'était pas encore épuisé, seuls étaient taris les moyens militaires et les réformes sociales excessives imposées de force se révélaient inconsistantes. Il fallait que se raffermisse la vitalité des combattants, il fallait qu'à l'arrière s'apaise le choc des interventions violentes. Cela exigeait une position de force et seul

celui qui disposait d'un arsenal où prendre ce qui était nécessaire à la seconde même, était en mesure de conquérir une telle position. Des bateaux partirent d'Odessa pour forcer le blocus et apporter au Parti communiste les armes sans lesquelles les fronts se seraient désagregés. L'enjeu était le maintien de la République espagnole, c'est pour elle que les communistes comme les socialistes et les anarcho-syndicalistes s'étaient battus dès le premier jour. C'était à la République, au bloc constitué par le peuple entier et non à un parti déterminé qu'une aide devait être apportée. Le propre du nouvel engagement était son héroïsme, mais il ne serait efficace que grâce à des capacités pratiques et non en se fondant sur des illusions. On ne renonçait pas au communisme en tant qu'objectif, même si tout se passait comme si le Parti repoussait toutes les aspirations au renversement, à la transformation révolutionnaire. L'aide de la bourgeoisie n'était nécessaire que pour frayer la voie par laquelle elle-même serait un jour privée de son pouvoir. Maintenant, après que la réquisition de toute propriété ait été annulée, elle pouvait encore être considérée comme le partenaire des communistes face à ceux qui les avaient menacés ouvertement de destruction. Réussir un tel arrangement et s'assurer néanmoins la compréhension, l'appui de la classe ouvrière, telle était la tâche que s'était fixée le Parti. Il fallait constituer un gouvernement dont la composition même devait permettre de dominer un tel antagonisme. Caballero, qui avait rompu en trente-quatre avec le point de vue de son Parti selon lequel il fallait que toutes les forces socialistes fussent mises à la disposition d'une révolution bourgeoise à venir, et qui, depuis le soulèvement dans les Asturies, n'intervenait plus pour le réformisme mais pour l'abolition du pouvoir capitaliste, exerçait une forte influence sur la classe ouvrière. Il était passé à un communisme libertaire que le centre ne prenait pas au sérieux, mais qui lui valait le respect des anarchistes et des syndicalistes, il se laissa manœuvrer jusqu'à occuper une position qui lui conservait les sympathies du prolétariat sans pour autant effrayer l'aile libérale. S'il avait encore, dans le premier mois de la guerre, considéré que l'exigence d'une reconstitution de l'armée revendiquée par les communistes était une attitude contre-révolutionnaire, l'aggravation de la situation militaire, la désagrégation du ravitaillement l'avaient cependant amené à penser qu'une direction centralisée de l'armée ainsi qu'une stabilisation du pouvoir étatique étaient nécessaires. Flatté par la diplomatie des communistes, lui qu'on appelait le Lénine de l'Espagne se laissa manipuler au point d'assurer les fonctions de Président du Conseil et de ministre de la guerre. La responsabilité qui pesait sur lui en tant que chef du Front populaire l'incita, ainsi que l'avait prévu le Parti communiste, à adopter une attitude modérée qui lui valut dès lors la confiance prudente de l'aile bourgeoise. L'afflux d'armements soviétiques,

le témoignage de solidarité qu'apporta l'arrivée des Brigades internationales, le confortèrent dans son attitude. Le Parti communiste de la planification duquel il dépendait et qui entra à la direction de l'état-major général, assura les couches de droite de la population qu'il ne dévierait plus dans le sens d'un gouvernement ouvrier qu'il avait revendiqué, mais qu'il se battrait et tomberait avec le Front populaire. De même que le Parti avait commencé par se rapprocher des socialistes, de même lui importait-il ensuite, pour l'extension et la protection de la coalition, de s'assurer des points d'appui parmi ceux qui, par leur position, ne pouvaient que lui manifester de la méfiance, de l'hostilité. Les anarcho-syndicalistes allaient sans doute se laisser convaincre par le courage, les aptitudes stratégiques dont avaient fait preuve les communistes sur le champ de bataille, mais pour réussir à gagner des officiers, des spécialistes de l'économie et de l'administration, il fallait faire des promesses, persuader, en appeler à l'ambition. Les récompenses qui étaient ainsi dispensées servaient en même temps à soumettre toute le monde au contrôle du Parti. Même les paysans acceptaient plus volontiers de livrer des produits alimentaires si on favorisait leur désir de posséder leur propre lopin de terre, au lieu de leur imposer un mode de production pour lequel ils n'étaient pas encore mûrs. Une telle démarche n'était pas celle d'une pensée cynique, calculatrice, mais tenait davantage compte de la réalité. De nombreux ouvriers agricoles aussi, dit Gomez, qui avaient été anarchistes aussi longtemps qu'ils ne possédaient rien, voulurent, une fois qu'on leur eut attribué des terres, remplacer l'anarchisme par des modèles de fonctionnement rationnels. La protection de la propriété privée, le souci du budget de l'Etat, tout cela était aux yeux de ceux qui continuaient à préconiser le désordre, la crise comme accumulateur pour la révolution, une démarche par laquelle le Parti voulait s'assurer l'hégémonie, et s'il imposait des règles au combat militaire afin de l'adapter à l'adversaire, cela conduisait à supposer qu'il tenait sa force d'action de l'appui que lui apportait l'Union Soviétique. En tant que Parti communiste, il faisait partie de l'Internationale communiste, c'est là que résidait sa force. Il avait atteint sa position déterminante parce qu'il était partie intégrante d'un mouvement mondial qui devenait opératoire ici, en Espagne. Le fait que les armes fussent payées par l'encaisse-or de la banque nationale espagnole n'était que justice, l'industrie soviétique qui produisait au prix de grands efforts pour sa propre défense, devait travailler pour cela. Les sommes réunies dans nos coffres-forts ne servent à rien, mais elles sont utilisées ainsi pour la conquête de la victoire et plus tard pour la reconstruction du pays. On put sentir soudain se profiler derrière les hommes rassemblés ici, la grandeur de la mort. C'était comme si s'annonçait non seulement sur le visage de Münzer avec l'unique oeil

lumineux et la cavité sombre à côté, mais sur tous les visages qui se tournaient vers l'orateur, le désir d'entendre d'autres paroles, d'autres explications, une expression mieux adaptée aux événements auxquels elle était liée. Comme personne ne posait de questions, il était difficile de deviner ce qu'ils voulaient entendre, seule l'immobilité des regards, le silence, l'attitude des épaules et des bras permettaient de déceler qu'on attendait encore autre chose. Ce mutisme persistant venait de ce qu'ils savaient qu'ils pouvaient être anéantis sur-le-champ. Mais ce qu'ils comprenaient là n'avait rien de tragique, la mort n'avait-elle pas été présente à chaque seconde, elle allait de soi, elle faisait partie de ce qu'ils avaient entrepris. Mais le fait qu'ils étaient prêts à se laisser rattraper par ce qu'elle avait de définitif, avait renforcé leur besoin d'assumer des responsabilités, d'être attentifs à la vérité dans quelque sens que ce fût. Car ils ne se méfiaient pas de leur informateur, non, mais à cet instant la politique apparaissait comme détachée de ce qui était essentiel pour les combattants. Les sacrifices qu'il fallait faire pour imposer la ligne politique ne les effrayaient pas, ils ne les évoquaient même pas. De même le fait que les décisions étaient prises en haut lieu, qu'ils étaient, eux, les exécutants, ne soulevait aucune contestation. Ils étaient venus en Espagne pour combattre, il allait de soi qu'un état-major eût à diriger leurs mouvements. Mais dans le silence qui tomba, dans cette conscience qu'ils eurent soudain d'être coupés de toute possibilité d'influencer l'évolution des choses, ils étaient oppressés par tout ce qui n'avait pas été résolu et qui se cachait sous la surface claire, lisse, de la stratégie. La maison dans laquelle ils se trouvaient leur faisait ressentir un peu ce qu'était leur isolement. Ils pensaient à leurs camarades de travail, à leur famille, au pouvoir de la réaction qui encerclait les pays d'où ils venaient. Ils souhaitaient revenir dans les secteurs du front où, même dans la plus petite des formations, ils avaient toujours senti concrètement leur force. Que se passe-t-il actuellement en France, en Scandinavie, demandaient-ils, que dit-on là-bas de la classe ouvrière ? Après les actions simples, directes qu'ils avaient à accomplir, ils s'étaient trouvés projetés dans les méandres de la diplomatie. Leur impuissance leur apparut alors. Pourquoi n'a-t-on pas encore réussi dans cette guerre antifasciste, se demandaient-ils peut-être, à se débarrasser des contradictions, pourquoi ne parvenait-on pas, comme on avait su le faire à l'avant sous le feu, à établir la solidarité dans les hautes sphères. Durruti, héros de la première offensive, incarnation de la volonté populaire indomptée, que n'atteignaient pas les querelles de parti, avait été tué dans les combats autour de la cité universitaire de Madrid en novembre trente-six, à temps, estimaient-ils pour ne pas se voir exclu comme les chefs de l'union marxiste, trop tôt, disaient d'autres, car lui seul aurait peut-être réussi à unir les idéaux de la révolution, la

passionnante solidarité des premiers temps, avec la politique de l'Etat centralisé, l'appareil militaire réel. Hodann dit que Durruti savait que ses groupes de miliciens n'étaient pas à la hauteur de l'adversaire, avant sa mort il avait encore revendiqué une administration militaire homogène et s'était félicité des livraisons d'armes soviétiques, mêmes si, au fond de lui-même, il restait un anarchiste. Puis, lorsqu'il s'est agi de renseignements sur l'organisation de Nin, les idées se bloquèrent. Le Partido Obrero de Unificación Marxista passait pour être l'instrument des trotskistes. Hodann lui-même hésita d'enfreindre le tabou qui pesait sur son nom. Dans la pièce à côté dont les portes vitrées étaient largement ouvertes sur la salle, je voyais les rangées de petits panneaux peints maladroitement, incrustés dans les cloisons de bois, qui représentaient des scènes de la vie de Don Quichotte. A la lueur du feu de la cheminée dont le manteau saillant s'élevait jusqu'aux poutres noires du plafond, ici, dans l'ancienne salle à manger des maîtres, on pouvait reconnaître des scènes de l'histoire comme celle où le héros est fait chevalier, où il part avec son écuyer, où il combat les terribles moulins à vent et les outres à vin et sort vainqueur de toutes les autres aventures avant de rentrer, abandonné par sa Dulcinée, après de graves présages, dans son village pour y rendre l'âme, dans les larmes et les lamentations - non sans avoir rédigé auparavant à titre de testament les confessions de ses folies. Nin et Maurin, finit tout de même par dire Hodann, dirigeant la confédération des ouvriers, avaient été favorables à l'origine à un rattachement à l'Internationale communiste. Ils étaient de ceux qui avaient fondé le Parti communiste, mais après les événements de Kronstadt, ils s'écartèrent de la ligne soviétique. De Trotski aussi dont ils furent proches plus tard en tant que communistes de l'opposition de gauche et à qui ils avaient emprunté des orientations, ils se dégagèrent, parce qu'il leur recommandait, à eux comme à ses alliés en France, d'entrer au Parti socialiste pour y élaborer une plate-forme révolutionnaire. Pour la fusion du groupe autour de Nin avec des membres du bloc des ouvriers agricoles révolutionnaires, Trotski n'avait que des sarcasmes. Jamais, disait-il, cette association ne réussirait malgré tout l'enthousiasme en faveur du pouvoir exécutif donné aux masses populaires amorphes et analphabètes, à édifier l'opposition politique nécessaire à l'accomplissement d'une révolution. Selon Trotski, on avait commis une erreur impardonnable en parlant de la dictature du prolétariat sans qu'existent des Conseils d'ouvriers efficaces, et en appelant à approfondir la révolution à un moment où la situation n'était plus révolutionnaire. Du point de vue de Trotski, le soi-disant parti ouvrier marxiste et l'anarcho-syndicalisme de gauche gênaient tout autant l'évolution révolutionnaire que le faisait le Parti communiste, qui dépendait des directives soviétiques. Mais quelle alternative, demanda Gomez, représentait donc sa propre

Internationale dispersée en petites cellules de par le monde. En combattant la direction du Parti soviétique, il combattait l'Union Soviétique. Toute attaque contre notre puissance protectrice est aussi une attaque contre nous, une attaque contre le combat de la République espagnole. Il était néanmoins juste, dit-il, d'engager le débat avec Trotski. Pour battre l'adversaire il nous fallait connaître à fond ses idées, ses conceptions et ses projets. Faire le silence sur son nom n'était d'aucune utilité pour nous, il était d'ailleurs possible que, dans notre soif de compléter notre savoir, il puisse nous apprendre certaines choses. Mais pour cela, dit Gomez, nous nous trouvons devant un dilemme. Nous devons indéniablement avoir recours à deux mesures différentes. Nous exigeons une analyse différenciée mais le manque de temps, le combat à la vie et à la mort nous obligent à voir les choses de façon sommaire, simplifiée. Si nous voulons nous occuper de l'évolution de l'ancien collaborateur de Lénine, qui organisa avec lui la révolution d'octobre, la première constatation qui s'impose à nous est que son hostilité à l'Etat soviétique le place, même si c'est pour d'autres motifs que fascistes, dans le camp du fascisme. La nature de l'ennemi se mesure en degrés, mais au moment décisif nous avons devant nous un seul ennemi. C'est pour cela que Nin, Gorkin, Bonet, Andrade, Gironella, Arquer et d'autres porte-paroles de l'opposition durent être arrêtés. Il furent accusés, dit Münzer de trafics de fonds, de trafics d'armes, d'espionnage, de sabotage et d'avoir préparé la reddition du pays entre les mains des phalangistes. Cela ne peut pas concorder avec leur attitude. Nous luttons pour la vérité, pour un avenir meilleur, dit Gomez. Nous avons besoin pour notre parcours d'une connaissance plus profonde des contextes historiques, d'une formation ininterrompue sur les problèmes du mouvement prolétarien. En même temps la conjuration de l'ennemi s'insinue de toutes parts dans nos rangs. Des travestissements, des fausses interprétations, des mots d'ordre contradictoires se mêlent à nos déclarations et à nos dispositions. Pour pouvoir faire la différence entre ce qui nous est utile et ce qui nous nuit, nous devons nous mettre d'accord sur certaines notions. Plus tard, lorsque nous serons venus à bout de nos tâches, nous pourrions expliquer le dessin actuel en noir et blanc jusqu'à tout ce qui constitue son spectre, aujourd'hui chaque accusation portée contre l'un de nos ennemis doit aussi s'appliquer à tous les autres. C'est pourquoi tous ceux qui s'opposent aux décisions du gouvernement doivent passer devant un tribunal militaire et, si nécessaire, être liquidés. Cela, dit Münzer, ne correspondait pas aux conceptions de vastes cercles des consortiums et des syndicats. Là on accordait toujours une grande estime à Nin et à ses compagnons, et on commençait à se demander où ils se trouvaient. Même si nous ne pouvons les accuser que d'une erreur, dit Hodann, celle de s'être laissé aller à un

héroïsme atavique, à un rêve de liberté totale condamné à être pulvérisé par les blindages des tanks italiens et sous les bombes des avions allemands, nous ne pouvons qu'approuver leur élimination parce qu'avec leur enthousiasme pour ce qui n'a pas été pensé à fond, ils sont un obstacle à l'émancipation de la classe ouvrière. Münzer n'était cependant pas de cet avis.

Car il avait été au combat à leur côté, dit Münzer, et il pouvait témoigner de leur courage. Leur dépréciation avait des causes idéologiques et de politique du Parti. Au front, le combat est au premier plan, dit-il, toute l'attention porte alors sur les mouvements de l'ennemi, toutes les énergies se concentrent sur les coups qu'il faut lui porter. Mais à l'intérieur du pays une grande part des forces et des moyens est utilisée à faire parler et à contrôler les troupes et à les mettre au pas et en conformité avec la ligne. La police a pris les dimensions d'une armée au sein de l'armée populaire. Les services secrets, les instances chargées de procéder à des interrogatoires, s'étendent. On a besoin de plus en plus de lieux de détention, de prisons, de commissions d'enquête et de tribunaux spéciaux. Notre conscience, dit-il, constamment soumise à la pression des instructions qui ne correspondent pas à nos propres points de vue mais que nous suivons par discipline, risque de connaître un point de rupture. Ayschmann, retiré du front du nord et sur le point de repartir pour le camp près d'Albacete, était venu nous rendre visite à Cueva, il partageait le point de vue de Münzer. Cet effort pour aboutir à une conformité, dit-il, ne s'accomplit pas seulement à la centrale politique et militaire mais aussi en nous, c'est lui d'ailleurs qui détermine la mise en oeuvre de notre combat. Personne ne peut faire la guerre de sa propre autorité, nous sommes contraints à reconnaître les principes de la direction. Quant à lui, dit-il, il se sentait obligé d'approuver l'élimination de quiconque voudrait rester attaché, à ce moment, à la libre expression des opinions et encourager la formation de fractions. Au front, l'unique garantie de sécurité lui était apparue dans le fait que, derrière lui, la stratégie était homogène et cohérente, et qu'il pouvait attendre d'elle qu'elle se maintienne même avec les moyens de la violence en cas de nécessité. Il n'y avait pas que des camarades dignes de confiance qui étaient venus en Espagne, mais aussi des aventuriers, des filous, des mouchards. Alors il valait mieux intervenir au moindre soupçon plutôt que de laisser quelque élément de sabotage agir en toute liberté. Seuls, nous l'étions de toute façon ici, dans cette forteresse au sud de l'Europe, épiés par la réaction qui se renforçait et ce serait catastrophique pour le moral des troupes si elles venaient à sentir que l'ordre se

disloquait dans le pays. Dans le combat, dit Münzer, nous ne pouvons pas voir de différence entre notre objectif et l'objectif du gouvernement. A l'avant, les hommes et les officiers sont liés les uns aux autres et, à chaque pas, dépendants les uns des autres, dans la confiance absolue. Jamais on n'y a vu quelqu'un s'esquiver devant un ordre donné. Mais maintenant, dans notre cantonnement, les contradictions sont mises au jour, entretenues. Il faut dépister ceux qui pensent autrement, les hérétiques, les renégats qui sont parmi nous. Voilà que soudain nous avons à rendre raison des motifs qui nous amenèrent en Espagne. Les suspicions sont humiliantes, avilissantes pour nous. Qui, demanda-t-il, a donné aux responsables le droit de nous mettre ainsi à nu et de nous priver de tout pouvoir ? Lorsque j'affirme que le conflit dans lequel nous avons été plongés produit des hommes divisés, poursuivit-il, je me réfère au modèle qui, de tout temps, a prétendu nous placer de force dans une position de subordination. Depuis que nous avons commencé à penser, à apprendre par nous-mêmes, nous cherchions ce qui appartenait en propre à notre classe, nous tentions de critiquer et de repousser ce qu'on voulait nous imposer. Ce que j'ai compris chez Marx, c'est qu'il voulait nous enseigner à comprendre notre relation au travail, au lieu de s'adapter, il fallait détruire les machines qui étaient à l'origine de notre dépendance. Mais au lieu de nous laisser prendre nous-mêmes en main les moyens de production, on a exigé de nous que nous nous contentions de demi-mesures. Et constamment avançait, en même temps que nous, une autre force, une force qui nous endiguait. Là où nous pensions trouver un soulagement, commença la régression, lorsque nous formulions ce qui était pertinent pour nous, on le déclarait déjà dépassé. Ayschmann répondit que bon nombre de ceux qui avaient obtenu des postes de confiance, des tâches de direction, étaient toujours aussi peu libres que nous et devaient affronter les mêmes difficultés dans leur quête de ce qui était juste. Eux aussi ne pouvaient réaliser que du provisoire, des formes transitoires, des compromis et c'était déjà beaucoup, car le renforcement de l'ennemi se faisait, lui aussi, parallèlement à notre mouvement, et visait à nous réduire à l'immobilité, à la passivité. Nous sommes en lutte ouverte avec l'ennemi, dit Münzer, mais notre compréhension pour les conditions de travail de nos supérieurs nous incite toujours à admettre ce qui est insatisfaisant, les solutions de fortune, les fourvoiements, les ratages évidents. Même nous, si nous étions à leur place, dit Ayschmann, nous ne pourrions pas obtenir de meilleurs résultats. Ce n'est pas vrai, dit Münzer, tandis que nous descendions le flanc de la colline en direction du fleuve, passant devant la grotte, sur les éboulis d'une étable en ruine car, du fait que nous apportions toujours les contributions de base et laissions par suite de la division du travail la gestion aux autres, nous nous éloignons de plus en

plus de l'objectif primitif, qui était de nous débarrasser de l'appareil qui nous opprimait. Deux décennies ont déjà passé depuis octobre, dit-il, et nous savons mieux expliquer pourquoi l'Etat patriarcal, la mise sous tutelle par des fonctionnaires et des responsables, les castes d'officiers, l'obéissance aveugle, la dignité des commandants en chef doivent continuer à exister, pourquoi nous ne pouvons compter les pas qui nous séparent encore du pouvoir ouvrier. Moi je suis allé en Espagne parce que je croyais que là on ne comptait pas avec fatalisme sur la lente disparition de l'ancien monde, mais qu'on faisait table rase, énergiquement, coup pour coup, comme cela s'impose. Je dus reconnaître que, là aussi, c'est la voie étroite qu'on choisit et que tout ce qui veut en sortir, est écarté. Voilà que je me trouve engagé dans le combat pour la conservation de soi, afin de ne pas laisser voir que ce pour quoi je me suis engagé ne correspond pas à ce que les forces dirigeantes avaient prévu pour moi. Des caillles s'envolèrent sur la rive d'en face, dont les couches de terre inférieures étaient profondément creusées par l'eau. Et il y avait ce bruissement des feuilles des peupliers dont les troncs étaient enveloppés d'un lierre épais, ce bruit qui s'enflait puis déclinait dans le courant d'air, sans jamais s'éteindre tout-à-fait, on l'entendait même la nuit dans ma chambre, près de l'escalier de la tour ; nous longions le taillis, marchant sur un sol détrempe, des plantes moussues d'un gris violet, poussaient là, même en novembre, on les appelait Romero, des asperges sauvages poussaient parmi les racines des arbres, leur goût était âpre, les essaims de petits moustiques se gonflaient, restaient suspendus, immobiles au-dessus de nous pendant un instant, puis se dispersaient d'un brusque élan, traversaient le fleuve et revenaient dans la végétation dense de la forêt. Nous traversâmes le courant vif d'eau glacée, avançant d'une pierre sur l'autre, nous passâmes au pied des formations de sable d'un blanc jaunâtre qui se dressaient à pic, et Ayschmann dit que Münzer ferait bien de se tenir, car après que Cabellero ait été destitué et, de plus, arrêté, la critique devenait de la haute trahison. La nouvelle de l'arrestation de l'ancien Président du conseil, nous devons, d'après la radio, la transmettre, avec pour seul commentaire le fait qu'il s'était joint aux forces hostiles à la République. Lors de la discussion dans la grande salle, le départ du co-fondateur du Front populaire avait été passé sous silence. Dans la politique d'alliance, il avait fait son devoir. Il n'avait été malléable, prêt à collaborer que jusqu'à un certain degré, lorsque surgirent des divergences d'opinion le Parti était assez fort pour le renverser et, avec lui, les ministres anarchistes du gouvernement. Une telle communauté n'avait pas besoin de conduire à la réconciliation des camps, elle pouvait aussi susciter, par une action mûrement réfléchie, intelligente, la soumission de ceux dont la pensée était hésitante. C'était là une victoire de la force historique. Celui qui

n'était plus en conformité avec la direction devait être écarté, quelles que fussent les fonctions qu'il avait remplies auparavant. Une seule gauche pouvait être valable dans cette guerre civile, une seule orientation devait guider la stratégie. La notion de morale devait être évaluée autrement en politique qu'elle ne l'était dans les relations humaines, ce qui était déterminant ici c'était le sens des réalités, qui ne se préoccupait pas des réactions affectives, mais uniquement des valeurs utiles. La seule distinction qu'on pût établir était celle entre ami et ennemi. Caballero avait été hésitant, incompetent, disait-on dans les milieux officiels. Il devait porter la responsabilité des échecs militaires. En mai il montra ouvertement sa déloyauté lorsqu'il refusa d'agir contre l'association de Nin. Parce qu'il estimait que c'était incompatible avec sa position de dirigeant ouvrier, dit Münzer, de dissoudre une organisation ouvrière, parce qu'à ses yeux les opposants étaient toujours des patriotes. Et ils aidaient pourtant le fascisme, dit Ayschmann, en travaillant contre notre politique. Il s'agissait d'apporter la preuve que le Parti communiste était capable de maintenir un Front populaire. Cela n'était pas seulement nécessaire pour l'Espagne, mais aussi pour la poursuite des efforts entrepris par l'Union Soviétique en vue de parvenir à un pacte de défense avec l'Angleterre et la France contre le fascisme. La République devait gagner la confiance et le respect des puissances occidentales, si elle éveillait ne serait-ce qu'un soupçon quant à l'évolution révolutionnaire qui y était préconisée, cela réduirait à néant les fragiles négociations de Genève et des centres de la diplomatie occidentale. En même temps que la lutte pour l'Espagne, il fallait défendre l'Union Soviétique, la mettre en danger nous conduisait nous aussi vers notre défaite. Cela ne veut pas dire, dit Münzer, que je me refuse à reconnaître la politique du Parti, il s'agit pour moi de quelque chose de fondamental qui est lié à notre existence au sein du Parti. C'est une chose de se taire parce que nous avons en face de nous un ennemi d'une bassesse qui fait que les manques et les erreurs du Parti nous paraissent insignifiants, c'en est une autre de ne plus rien dire parce qu'on s'est soumis. C'est pour nous protéger nous-mêmes que nous avons édifié nos organisations autour de nous. Elles doivent fortifier la conscience que nous avons de nous-mêmes. Elles ne doivent pas encourager notre docilité. Elles sont nées de notre volonté de marcher ensemble, d'agir en commun. Tout ce que nous pouvons imaginer du chemin qui nous mènera au progrès, à la libération, est venu de la pensée de cette solidarité. Mais la participation à une telle association serait sans valeur si nous y emportions notre faiblesse habituelle, si nous nous engagions par passivité, si nous nous contentions d'aller y chercher de l'aide, si nous voulions seulement nous laisser entraîner par la collectivité. Il fallait bien plus, dit-il, qu'on exigeât de chacun qu'il agisse, qu'il soit un guide, lui

aussi. Dans la lutte contre les falsifications qui devaient nous tenir captifs dès l'enfance, nous avons choisi notre point de vue, nous ne nous sommes pas exposés à un endoctrinement réformiste pour finir dans la platitude, à la dépolitisation dans les syndicats où les luttes salariales seules comptaient, nous exigeons de nous, au contraire, une connaissance de l'ensemble de la vie sociale, économique et culturelle. Nous sommes ici, dit-il, parce que nous avons compris les problèmes fondamentaux et l'application que nous y avons mise nous pousse maintenant à refuser qu'on fasse obstacle à notre désir d'en savoir davantage. La docilité qu'on attend de nous doit toujours être reconsidérée en corrélation avec une attitude solidaire intégrale. J'accepte le fait que le combat dans sa dureté ne peut plus être mené que dans l'unité la plus totale, mais il faut qu'on sache clairement que rien ne nous retiendra dans la confusion, l'hypocrisie et la mystification. Si nous étions prêts à nous incliner ainsi, nous ne saurions que répondre aux millions d'êtres qui, chez nous, se sont laissés entraîner dans l'illusion de la démagogie fasciste, qui, se reniant eux-mêmes, se laissent bourrer d'ordures raciales, racistes, nationalistes, qui répètent, confiants, les slogans qu'on leur fournit sur le foyer, le Reich, le sang et le sol, sur la force par la joie, sur les femmes maternelles, les hommes forts et les enfants reconnaissants qui, sous le charme de toutes ces fadaïses, s'équipent de touffes de poil de chamois et de couteaux de chasse, de galons d'uniformes et de bottes ferrées. Tout cela, dit-il en désignant de la main les lignes de la berge sablonneuse, n'a pu se produire que parce que le sol était en friche, parce que le mouvement ouvrier n'a pas été capable de faire respecter ses propres valeurs, parce qu'il s'est par trop laissé impressionner par les nains de faïence dans les jardins, et les canaris, les coussins brodés et les proverbes sur le calme et la paix suspendus aux murs, et c'est ainsi que ces gens aveuglés eurent leur fausse sécurité, leur fausse paix et leur fausse prospérité, leur faux travail pour tous, leur ordre nouveau. Comment saurions-nous agir efficacement contre cela si nous ne sommes pas assez puissants nous-mêmes pour soutenir chacune de nos actions, si nous nous cantonnons nous-mêmes dans l'abnégation, pris entre la confusion et les contraintes. Le pouvoir autoritaire était nécessaire, dit Ayschmann, pour en finir avec l'ennemi en cette époque de chantages et d'aveuglement, en finir avec l'ennemi qui concentre en lui l'absolutisme, la contrainte absolue. Je ne veux pas me laisser convaincre, répondit Münzer, de ce que le fait que je sois confronté au règne de la terreur me dispense d'avoir à informer à tout instant sur les moyens que j'utilise moi-même. Ce serait notre mort si nous qui combattons pour quelque chose qui doit venir, envisagions d'adopter une attitude dont devraient se désolidariser ceux qui viendront après nous. Majakowski, dit-il, et il prononça ce nom si fort qu'il résonna par-dessus

les deux bords de la rivière, Majakowski a donné une forme à notre vision, pour lui, il n'y avait que le sens de la justice des masses, dans ses paroles nous pouvions découvrir nos propres sentiments et nos pensées, bien des choses nous paraissaient tenir de l'euphorie, de l'utopie, mais il était parfaitement en accord avec Octobre qui s'étirait d'ailleurs très loin dans l'inconnaissable, c'est là qu'était le point de départ, c'est là que commença pour moi, pour l'apprenti que j'étais à la fin des années vingt, le chemin du développement tel que l'avait souhaité Lénine et ce développement m'apparaissait toujours en relation avec notre sphère d'action, à l'atelier, dans nos rues, c'est là seulement que nous pouvions trouver ce qui était valable pour nous, nous ne cessions de revenir à Majakowski. Majakowski, c'était là un nom qui coïncidait avec une certaine personne et attirait d'autres gens à lui, qui signifiait que, nous aussi, nous étions capables de nous exprimer, que la possibilité nous avait été donnée, à tous, de parler, de créer, que nous, qui d'habitude étions dans le pétrin, on nous estimait capables de tout faire. Je hais, s'écria-t-il, arrivé en face du moulin à eau de Los Yesares, tout ce qui est doté de souveraineté, ce qui s'orne du privilège de la perfection, de l'intangibilité, et si Majakowski était l'incarnation de notre sauvegarde, sa mort, son autodestruction fut aussi notre chute, soudain nous est apparu que nous avions à peine commencé ce qui était devant nous comme une promesse, soudain nous avons de nouveau ressenti à quel point le travail nous brisait, à quel point les soucis pour la vie nous lessivaient, à quel point nous étions incapables de trouver la force pour nous former nous-mêmes. A cet endroit, le cours de la rivière était dévié vers le moulin par une levée de terre, mais les roues à aubes étaient immobiles, l'eau d'un gris verdâtre stagnait dans le bassin, inerte, elle ne poursuivait son cours que dans le bras secondaire, passant entre des morceaux de béton et des poutres éclatées sous la passerelle de bois ; les bâtiments que nous venions d'atteindre de l'autre côté aussi s'étaient écroulés, on les avait fait sauter, puis abandonnés. Peut-être l'écurie en ruines, la meule de foin à côté, la maison d'habitation désertée avec encore quelques meubles, les murs humides, moisiss, rappellèrent-ils à Münzer sa vie manquée, car avec son oeil unique, dit-il, il ne vaudrait plus grand-chose désormais comme typographe, et sa femme, à cause des deux enfants et pour ne pas perdre son poste d'institutrice et sûrement soumise à des pressions, avait dû engager la procédure de divorce. Cela aussi faisait partie de la guerre civile, ce qui avait été laissé à l'arrière, ce qui était disloqué était présent à chaque instant que n'absorbaient pas les combats. L'inquiétude naissait quant à ce qui se passait dans la famille, mais il fallait faire preuve de la même fermeté pour les questions personnelles que celles qu'on exigeait au front, et en Espagne on ne pouvait en fait mesurer sans se tromper le courage, l'esprit de sacrifice que lorsqu'on

prenait en compte la maîtrise, l'effort fait sur soi dont chacun était capable quotidiennement. La plus grande part d'héroïsme restait invisible, tout ce qu'on pouvait voir, c'était l'afflux des troupes dans un secteur donné du front ou dans un autre. La part de vie qui se maintenait dans ces mouvements ne trouvait pas de place dans les communiqués, et même dans notre propre cercle on lui accordait en passant une plaisanterie, un rire ou un geste de la main. Point n'était besoin de faire de longs discours pour dire qu'il en était ainsi, comment aurait-il pu en être autrement dans une telle concentration de contingents humains, dans cette collision de forces sociales. Ils s'étaient présentés ici avec leur vie personnelle, mais leur seule mission était de former une chaîne qui tienne bon. Penser à soi était à la portée de chacun, mais on ne voyait en lui qu'un élément constituant de l'ensemble, lorsqu'il disparaissait il fallait que la brèche se refermât de nouveau, et il allait rester, lui, aussi anonyme que sa tombe. Tout au plus pouvait-on signaler qu'il avait existé comme en cet instant où Münzer montrait la maison vide noyée dans le brouillard et évoquait le camarade italien des Brigades, qu'avait abattu ici le paysan avec la femme duquel il avait eu une liaison. C'était dit tout simplement, de la détresse, de la peur, du désespoir il ne subsistait plus rien. Et si quelqu'un avait entendu le craquement d'un coup de feu, il en avait peut-être fait de façon contournée, emberlificotée, la rumeur sur la cour martiale de Marty, dans la vallée de Los Yesares. Nous gravissions déjà le sentier, Münzer longeait les dunes, sur le chemin du retour vers la station sanitaire, j'accompagnais encore Ayschmann pendant quelque temps. Il est possible qu'il ne pensait plus me revoir, car il me confia quelque chose qui, dans cette guerre, faisait partie de ce qu'on taisait. Il parla d'un visage, me demanda si je me souvenais du mince visage sombre aux yeux brillants dans l'embrasure d'une porte, là-haut dans la ruelle derrière le château d'eau, et je vis vaguement devant moi la femme chez laquelle il s'était rendu une dernière fois. Il voulut m'expliquer quelque chose, comme si je pouvais en devenir le dépositaire à sa place. Afin de régler une fois pour toutes la question du prix, il lui avait remis tout ce qu'il possédait et elle l'avait aussitôt compris. Elle ne se vendait pas. Ils étaient tous deux là l'un pour l'autre, en toute liberté. Lorsqu'il dit ceci, le soir était déjà venu, brumeux, nous étions à quelque distance du blockhaus du poste de garde, les camions avançaient entre les baraques pour transporter la compagnie de nuit jusqu'aux montagnes près de Teruel, où avaient lieu les combats. Au début, dit-il, il avait eu mauvaise conscience, après que la porte se fut refermée, en s'approchant de la couche basse sous le fragment de papier peint qui pendait là, décollé, il avait presque souhaité attraper toutes les maladies pour que soit punie sa trahison. Mais il oublia tout cela ensuite, dit-il, lorsqu'il retira le lambeau noir des épaules et des hanches osseuses de la

femme. Il parla d'une blessure recouverte d'un pansement de cellulose, du reflet de la lampe à huile sur le dessin doré du papier, du frémissement et du craquement du papier, d'une mer de papier, et ses mains passaient dans une poussière d'or, de l'écume, de la glace pulvérisée. Pendant un instant ce fut comme s'il m'avait raconté un rêve, mais ensuite, lorsqu'il se détourna et disparut, j'emportai avec moi un fragment de sa réalité.

La date pour la célébration de laquelle nous étions réunis dans la grande salle avait pour moi une importance particulière, car vingt ans plus tôt, lorsque Lénine partit à huit heures du soir en compagnie de l'ouvrier Rachja, caché sous une perruque et des lunettes, une vieille casquette profondément enfoncée sur la tête, une écharpe nouée autour du menton, en direction du Smolny, ma mère était dans les douleurs de l'enfantement, à la clinique de gynécologie au bord de la Weser, et à minuit, lorsque Lénine se débarrassa de son déguisement dans la pièce au bout du corridor, tout en haut de l'institut pour jeunes filles de la noblesse, tout à côté de la salle des actes et des fêtes, où les délégués du congrès des soviets, vêtus de capotes en loques étaient assis, serrés les uns contre les autres, et lorsqu'on entendit les coups tirés par les canons de six pouces de l'Aurora, mon père faisait toujours les cent pas, inquiet, dans la salle d'attente, et à deux heures dix, le matin du huit, Antonov Ovsejenko, aux épaules étroites, portant un chapeau mou et des lunettes cerclées, tel que je l'ai vu, lui que j'appelais mon parrain, par la fenêtre d'un café à Albacete, Ovsejenko annonça que les membres du gouvernement provisoire étaient arrêtés, je vins au monde, et on venait de me laver et de me langer lorsque fut diffusée la proclamation selon laquelle tous les pouvoirs passaient maintenant aux mains des soviets d'ouvriers, de soldats et de paysans, qui allaient garantir un véritable ordre révolutionnaire. On manquait de tout dans le jeune Etat soviétique, dit Hodann dans son allocution, tout comme maintenant dans l'Espagne républicaine. Et lorsqu'il n'y avait pas de produits alimentaires, pas de matériel d'équipement, il y avait d'autant plus de différends, de rivalités exacerbées. Tout comme la faim et les privations, dit-il, les oppositions, les conflits violents sont nécessaires dans tous les mouvements révolutionnaires et les guerres du peuple, ils font tout naturellement partie du combat, car dans une révolution de la société ce ne sont jamais deux classes qui s'affrontent simplement avec des intérêts clairement circonscrits, les camps engagés dans le combat connaissaient eux-mêmes les antagonismes qui sont le moteur de tout choc violent. La force de l'attaque où nous cherchons tous à rester unis s'accompagne toujours, après l'action commune, après une attitude de

compréhension et de solidarité, d'un moment de fermentation des différentes conceptions, aspirations, orientations, le désir de tomber d'accord sur les instructions générales, d'agir ensemble devant l'ennemi commun se voit toujours confronté à la volonté de concrétiser ce que les uns reconnaissent comme absolument juste et vrai et qui, aux yeux des autres, finit tout de même par ne pas correspondre à leur vérité. Tout cela peut s'avérer si insignifiant dans le premier assaut qu'on l'oublie, en de tels instants se produit ce qui est vraiment révolutionnaire, l'esquisse du nouveau, de l'homme nouveau, c'est la seconde où l'idée devient violence matérielle, où tous sont portés par une force qui produit une valeur inconnue jusqu'ici, mais cet état ne dure jamais, il attend d'être aussitôt consolidé sinon il se dissout, se perd dans le vide et c'est pour cette raison que la théorie se précipite sur les actions et tente de s'imposer par étapes en prétendant être le fruit d'une mûre réflexion, et parce que la théorie fait toujours plus parler d'elle que la pratique, la crise est là, dès les premiers pas, à la conviction sans scrupules vient se mêler la désunion, la simplicité de l'action est détruite par la complexité des pensées qui veulent s'annuler réciproquement. C'est ainsi que se crée cette situation paradoxale où ceux qui visent un but commun voient surgir entre eux de nettes lignes de séparation et vont jusqu'à s'entre-déchirer. Seule la direction la plus persévérante et la plus rouée, qui possède la vision historique la plus vaste, est en mesure d'élaborer une synthèse solide à partir des multiples tendances en présence. N'apparut-il pas nécessaire, demanda-t-il, lorsqu'après la paix de Brest Litowsk, chèrement payée, il importa de sauvegarder la révolution, de réprimer le soulèvement des révolutionnaires sociaux et, à la fin de la guerre civile et après la victoire sur l'intervention armée, de mater la révolte de Kronstadt, puis, pendant l'édification de l'Etat soviétique et jusqu'à ce jour même, n'a-t-on pas vu survivre les groupes de l'opposition, les différentes plates-formes qui, dans les procès actuels, contraignent l'Union Soviétique à réagir par la force. Nous n'avons pas le droit, dit-il, d'appliquer notre minuscule échelle personnelle aux processus politiques longs et compliqués, nous ne sommes pas grand-chose à côté de la locomotive de l'histoire, c'est nous-mêmes qui, par nos actions spécifiques et uniques, la mettons en marche. Hodann raconta sa première visite en Union Soviétique lorsque dans ce pays appauvri, économiquement et industriellement arriéré, subissant toujours les conséquences de la guerre civile, les habitants se mirent au travail pour réaliser le premier plan quinquennal. Sans moyens de transport, sans les outils adéquats ils se mirent à faire des travaux de terrassement, à construire des échafaudages, à bâtir les soubassements. Bon nombre faisaient déjà partie d'une nouvelle génération, c'étaient les fils et les filles de ceux qui avaient fait la révolution d'Octobre et eux tous, jeunes et

vieux, édifiaient maintenant leurs fabriques, leurs barrages et leurs ouvrages techniques, déchiffrant non sans mal les plans de construction, se cassant la tête sur l'assemblage des machines qu'on leur avait livrées, apprenant dans leurs expériences au jour le jour les lois de la mathématique, de la statique, de l'hydraulique, de l'électrodynamique. La confiance et la persévérance qui marquèrent ces années se transmettent à nous lorsque nous vîmes approcher, en pleine steppe, dans le sud-est de l'Oural, devant la montagne de Magnitogorsk, le train de charrettes tirées par des chevaux avec les pièces d'équipement achetées en Amérique pour le nouveau combinat industriel, lorsque nous vîmes les ouvriers du bâtiment, les anciens tracteurs de chalands et les bergers nomades creuser la terre avec des pioches, des pelles et des brouettes et poser dans des échafaudages de planches plutôt vermoulues les fondements du premier haut-fourneau, nous les vîmes camper deux ans durant dans des tentes au pied de la montagne, faire surgir peu à peu une ville à côté de l'usine qui montait, et poser une pierre sur l'autre d'une industrie qui devait un jour produire des excavatrices, des tracteurs et des turbines. Les noms de Magnitogorsk et Dnepropetrovsk où s'édifiait la grande centrale hydroélectrique produisaient sur nous l'effet de signaux, ils signifiaient le renouveau, ils jetaient de la lumière sur les aptitudes de l'homme à passer outre à toutes les privations lorsqu'il poursuit un objectif précis. Toute ces constructions ne pouvaient certes pas se mesurer avec tout ce qui existait depuis longtemps déjà dans les pays occidentaux. Les reportages en images dans la revue illustrée des ouvriers, de Münzenberg, avaient suscité l'ironie des classes supérieures. C'étaient des analphabètes qui jouaient là-bas à la civilisation, que pouvait bien signifier une fabrique, une centrale électrique en plein désert alors qu'en Europe, en Amérique du Nord, les cheminées d'usines se dressaient sur d'énormes superficies, que des centrales électriques grondaient partout et que les chaînes crachaient des automobiles et des machines agricoles. C'est avec condescendance qu'on considérait les travailleurs, ce qui inquiétait un peu, c'était les masses qu'ils constituaient, si persévérantes, si riches d'imagination. Pour nous, ce qui prenait forme là-bas était supérieur à Détroit et à la Ruhr, car ici avait démarré pour la première fois une production qui n'allait pas devenir propriété du capital, mais être à la disposition de ceux qui produisaient. Alors les pays riches pouvaient bien se gonfler d'importance et montrer du doigt la pénurie dans laquelle vivaient les ouvriers russes, mais nous, nous leur opposions les millions d'hommes dans leur propre secteur, dont la pauvreté était beaucoup plus grande, nous signalions la mise à sac sur laquelle ils bâtissaient leur prospérité. Oui, ils avaient accumulé des richesses, des trésors monopolisés tels qu'on n'en trouvait pas dans l'Etat soviétique, ils avaient volé les biens avec lesquels ils se donnaient de grands airs tout en

taisant le fait que la supériorité tant vantée de leur système social était portée par des peuples et des continents tombés dans la misère. Avec une grande impatience, nous regardions tracer des routes, poser des voies de chemin de fer. Tout en était encore à son commencement, avec des défauts aussi, des imperfections, et déjà les sarcasmes de l'occident se muaient en irritation, et lorsque les turbines au bord du Dniepr se mirent en marche et qu'un an avant l'apparition du fascisme en Allemagne les feux brillèrent dans les hauts-fourneaux de Magnitogorsk et que la ville tout autour compta plus de cent mille habitants, et lorsque les colonnes de tracteurs arrivèrent de Charkow et les poids lourds de Gorki, et que le charbon afflua du bassin de Kusnezsk, l'indignation se fit entendre dans les cercles des représentants de la civilisation occidentale, car cela ne devait pas être, il ne fallait pas que les ouvriers et les paysans leur opposent leur propre Etat industriel qui était désormais en mesure de s'armer lui aussi pour lutter contre leur agressivité qu'ils auraient tellement aimé tenir secrète. Tous les hommes, y compris quelques grands malades qu'on avait transportés jusqu'ici, se trouvaient dans le grand hall et dans la salle à côté, les marches de l'escalier étaient occupées et les rebords des fenêtres sous les vitraux rouges et bleus et, de la galerie au-dessus, des jambes pendaient entre les montants de la balustrade. Pendant un instant de silence nous entendîmes dans l'angle de l'escalier le tic-tac de la haute horloge que Feingold remontait le matin avec sa clé, et tous les quarts d'heure le mécanisme grinçant sonnait des coups qui, retentissant longuement, soulignaient l'importance d'un mot prononcé au même instant. En réfléchissant à ce qui a été édifié à partir de la destruction, nous sentîmes s'éveiller en nous un peu de l'orgueil des pionniers. L'héroïsme, le pathétique propres à l'art soviétique étaient à la mesure de l'épopée de telles performances. Ce qui, vu de l'extérieur, pouvait paraître sentimental, idéaliste, était pour nous, presque tous aussi peu instruits que les bâtisseurs soviétiques, la découverte d'une utopie centenaire en train de devenir réalité. Münzer était le seul à pouvoir estimer peut-être que l'utopie ne s'était pas encore concrétisée, que les édificateurs de l'Etat ouvrier n'avaient pas encore reçu le salaire de leurs efforts, et dans ce cas, ce que nous imaginions n'aurait été pour lui qu'une pièce larmoyante. Mais lorsque je le vis en train d'écouter un mineur à mon côté qui, pour compléter certains détails techniques, parla des hauts-fourneaux Martin et des rouleaux compresseurs des aciéries, puisqu'il expliqua lui-même comment l'eau accumulée tombait à travers le puits - dont le rétrécissement augmentait la rapidité - jusque dans le tuyau d'arrivée en forme de spirale et mettait en mouvement les roues à palettes de la turbine, comment la force hydraulique produisait de l'énergie, et que le pouvoir soviétique s'enrichissait ainsi de l'électrification, il apparut nettement que

lui aussi était en accord avec les motifs et les objectifs de cette action et qu'il était important à ses yeux que tout ce qui avait été réalisé fût maintenu. Sauf que son besoin de parvenir à la clarification absolue de chaque question l'amenait à en présenter tous les aspects et à évoquer précisément les erreurs, les fausses conclusions, les échecs. Dans cette approche critique, Hodann à qui on demanda pourquoi son livre sur l'Union Soviétique contenait aussi des remarques négatives, répondit que, de cette façon, on appréciait un objet plus justement qu'en l'acceptant sans réserve. Une approbation sans restriction, dit-il, est toujours une preuve de faiblesse. Les problèmes qui s'étaient posés aux ouvriers russes furent repris par nous et leurs solutions furent reconsidérées. Ce fut là une démarche qui - après que la marche d'Aïda bruyamment exécutée sur le piano, marqua la fin de la réunion - occupa les semaines suivantes. Bon nombre d'entre nous entendaient pour la première fois une argumentation scientifique sur des lois de la physique. Que nous ayons pu nous tenir en équilibre, que ce qui avait été construit à l'aide du fil à plomb, de l'équerre de la balance hydrostatique, restait à sa place, était allé de soi, maintenant on nous transmettait des connaissances qui faisaient comprendre les conditions de la stabilité et du mouvement des corps. Nous avions tous manipulés des outils, nous avions serré des vis, baissé des leviers, nous avions travaillé au tour, à la fraiseuse, au rivoir, assemblé des moteurs, extrait du charbon, aménagé des chemins, nous avions réalisé des constructions analogues à celles qui se trouvaient sur le tableau au mur de la cantine d'Albacete, édifiées en blocs rectilignes, et pourtant nous n'aurions jamais su dire quelque chose sur les forces conditionnant un état statique, la modification d'une position ou sur ce fait élémentaire selon lequel le mouvement, la taille d'un objet ne résulte jamais que de son rapport avec un autre objet. La révolution d'Octobre n'était pas un événement du passé, mais d'une actualité immédiate, elle intervenait dans ce terrain isolé de la Cueva, de la tia Potita et chassait la morosité, les engourdissements de ces derniers temps, et lorsque nous nous rendions aux réunions dans la ferme au bord des champs, entre la grange et l'écurie, c'était comme si l'esprit de l'occupante d'autrefois, la défunte tante Potita était présente et venait dans les pièces basses comme des cavernes de l'ancienne Espagne, se mêler aux discours sur une vie transformée. Au cours des discussions il apparut que nous avions parmi nous un mathématicien et un astronome, l'un ouvrier du bâtiment, l'autre matelot suédois. Tous deux avaient fait leurs études tout en exerçant leur métier, le mathématicien nous débarrassa des vagues notions d'espace et de temps qui étaient les nôtres et nous démontra que tous les organismes et tous les processus ainsi que leurs relations réciproques pouvaient faire l'objet de calculs. Rogeby, le camarade suédois, nous informa sur l'image

du monde selon Galilée. Des nuits entières, dans la chambre que je partageais avec Feingold, je réfléchis sur cette proposition selon laquelle tous les corps cherchaient à conserver leur position ou leur vitesse, et que seule l'intervention d'une autre force pouvait les en empêcher. La toux de Hodann résonnait dans la pièce à côté, j'étais prêt à me précipiter chez lui dès qu'il frapperait à la cloison, son lit aux barreaux de cuivre, avec ses grosses boules à la tête et au pied, chassait en grinçant, les anges nus se détachaient là aussi, dans le couloir du haut au-dessus des encadrements des portes, entre les surfaces des murs en stuc, lisses comme des miroirs. Hodann, insomniaque, ne cessait de redescendre pour se rendre dans la pièce à côté du grand hall, dont la table était remplie de papiers, de cahiers, de livres lui appartenant, il s'asseyait là, enveloppé dans son manteau et sa couverture, dans le fauteuil de bois noir dont le dossier énorme dépassait sa tête. Quand il ne travaillait pas à quelque article, à la rédaction de notes dans son journal, il lisait Hölderlin tout au long de ces nuits. Après une de ses crises d'étouffement je m'étais rendu chez lui et il me montra les notes qu'il avait prises pendant sa lecture, ce n'était pas le savoir d'Hölderlin, son hellénisme, ce travestissement de l'esprit de la révolution française, dit-il, qui avaient agi sur le caractère allemand, mais le chauvinisme germanisant de Fichte, tout comme Luther et son côté populaire avait pris le pas sur Hutten, le rationaliste, l'homme éclairé, Goethe, idéaliste et sensible sur Herder, lucide et scientifique, Hegel, le métaphysicien sur Kant, qui s'en tenait au domaine des expériences humaines. Il ne prétendait pas dénier leurs remarquables qualités à ceux qui avaient été les plus forts, dit-il, mais ils s'étaient toujours mis au service des princes et, en dépit de leurs sens du progrès, ils étaient tout de même intervenus pour le maintien d'un système de pouvoir contre lequel les authentiques forces démocratiques ne pouvaient que se briser. Ce malentendu entre les titans, ces piliers de l'autorité, qui contestaient au peuple la raison et le droit à l'autonomie et lui recommandaient l'obéissance et le dévouement, ce malentendu entre eux et des figures proscrites, rejetées comme Forster, Kleist, Grabbe, Büchner, Heine, n'avait jamais permis à l'humanisme de se développer en Allemagne. C'est là, dit-il qu'il fallait chercher les causes de la psychose collective fasciste qui se drapait dans les harmonies wagnériennes et violait Beethoven. On pouvait voir aussi des bouts de papier glissés dans les rapports, des listes, des bulletins de santé, c'était des volontaires pour la paix au lieu de volontaires pour la guerre que réclamait sa petite écriture nette et déliée. La conscience d'être des seigneurs devait se transformer en saine conscience de soi, à même cependant de s'insérer dans les nécessités internationales, et au héros soldat il fallait opposer l'idéal d'un héros de la paix. Mais comment aboutir à l'orientation nouvelle et à la stabilité que cela impliquait,

demandaient ses mots écrits sur le billet froissé. C'étaient là des raisonnements secrets auxquels il se livrait, entouré des scènes de la vie imaginaire de Don Quichotte, et ils étaient rapidement recouverts par les procès-verbaux, personne n'avait à s'en soucier dans les heures après minuit, il n'y avait pas de temps pour y donner suite, un instant encore je restai allongé sur mon lit de camp, Feingold à côté de moi, qui se tournait et retournait en ronflant, et je méditai à leur sujet. Et je voyais aussi les autres pièces dans les bâtiments alentour, remplies de corps sur des paillasses et, tandis qu'ils dormaient, des images continuaient à vivre en eux, certains étaient allongés sous une pluie de feu contre laquelle ils ne pouvaient rien. Ils étaient muets mais leurs lèvres remuaient, ils voulaient laisser échapper tout ce qui criait en eux, ils ne sentaient pas à ce moment qu'ils étaient à l'abri, ils rampaient quelque part ou couraient, il fallait qu'ils crient, qu'ils vocifèrent contre l'ouragan de projectiles, ils ne savaient plus qu'une chose : il leur fallait crier contre cette violence élémentaire et pourtant aucun son ne sortait de leur bouche. D'autres encore étaient étendus là et tendaient l'oreille, ils étaient couchés dans la terre et ils entendaient de près et de loin ces cris, et c'étaient des cris terribles, ils l'appelaient, celle qui les avait un jour mis au monde, qui les avait nourris, élevés, les cris d'avant la fin du cycle, d'avant le retour à l'origine. Peut-être Hodann pensait-il à quelque chose de cette sorte lorsqu'il méditait sur les soldats de la paix. Peut-être avait-il pensé à cette folie qu'est la guerre, à ce total anéantissement, à cette interruption terrible, précoce, de toutes les chances de vie. Mais on ne pouvait pas affirmer, me dis-je en m'interrogeant, que là-bas il n'y avait que les soldats de la guerre, les mercenaires de la destruction, alors qu'ici se trouvaient déjà ceux auxquels pensait Hodann, car il n'y avait d'autre héroïsme ici que le sacrifice de soi pour la paix. Je voyais Hodann en danger. Des soucis à son sujet m'envahirent et je ne pouvais cependant les lui expliquer. Vers trois heures du matin, lorsque je n'étais pas parvenu à m'endormir ou que je m'éveillais soudain, c'était toujours l'heure à laquelle nous étions sans défense, c'est pourquoi à ce moment précis où le soleil était encore loin en-dessous de l'horizon, on conduisait les condamnés au supplice, Feingold gémissait, la respirations apaisée de Hodann parvenait à travers les stucs, et la plupart des choses encore susceptibles d'être comprises s'étaient éloignées, détachées, relevant plutôt d'états de la conscience que de la raison. Entrait alors en considération ce qui n'appartenait pas à l'état de veille, qui résonnait étrangement, devenait banal le jour et se volatilisait, l'idée, par exemple, qu'il existait parmi les hommes plus de choses qui les liaient que d'autres qui les séparaient, plus de compréhension que de brutalité et que, néanmoins, tout était dominé par des forces de destruction. Mais de telles

réflexions ne s'exprimèrent pas ouvertement, bien sûr, lorsque Hodann fut soumis à une sorte d'examen, sans la moindre marque de méfiance pourtant, simplement en passant, à la suite de quelques accusations qu'il ne fallait guère prendre au sérieux, et sans qu'apparût clairement ce qu'on voulait vraiment lui faire dire.

Seules les difficultés de trajet en direction de Cueva démontraient l'urgence de notre visite. Un chasse-neige ouvrait la voie à la voiture conduite par Lindback, la compagne de Hodann. Le fait qu'elle entra la première, dans un tourbillon de flocons, portant le drap de feutre gris-vert de l'uniforme, en bottes et bonnet de fourrure, derrière elle toute la suite emmitoufflée, donna à cette arrivée l'allure d'une scène à la fois familière et mythologique. Elle se moucha le nez avec les doigts, secoua, après avoir retiré son bonnet, la masse de ses cheveux noirs frisés. Hodann paraissait petit, malingre à son côté, il se sentait d'ailleurs plutôt crevé, comme il dit ce matin là, il venait de s'injecter cinq milligrammes d'adrénaline lors d'une grave crise d'asthme. Des bras s'extirpèrent des manteaux dont la masse moelleuse glissa en arrière, Lindback qui venait de passer de nouveau deux mois comme correspondante sur le front, tira Hodann vers elle, puis ce fut Ehrenburg qui, balançant sa fourrure de loup sibérien par-dessus une chaise, se dirigea vers lui pour serrer dans ses bras au point de l'étouffer son ami de longue date. Bredel, trapu, le cheveux sombre, saisit sa main. J'aurais aimé que Coppi, Heilmann se trouvent soudain parmi nous, car il avait été notre modèle, il nous avait montré qu'il était possible de trouver l'expression désignant notre situation, de briser l'isolement, de faire passer nos propres livres dans la chasse gardée de la culture. Membre du groupe Spartakus, du Parti depuis sa fondation, incarcéré pendant deux ans dans les geôles de la République de Weimar, échappé au bout d'un an des camps de concentration des fascistes, cet homme de trente-six ans incarnait pour nous la persévérance et la supériorité du prolétariat. A l'écart il y avait aussi Mewis et Stahlmann, les représentants de l'état-major politique et militaire. Le bruit courait qu'Ehrenbourg voulait inspecter les hôpitaux militaires des environs d'Albacete, ce qui donnait à l'entreprise l'aspect d'une excursion ; ce n'était pas une commission, mais des invités qui venaient d'arriver, on prit place autour des bassines de cuivre remplies de charbon de bois incandescent. Mewis évoqua aussitôt la demande de mutation sur la côte envoyée par Hodann, mais pourrait-il, étant donné son état de santé, assumer les fonctions de médecin-chef dans le secteur près de Denia. Une certaine ressemblance semblait exister entre les deux hommes dont les regards se rencontrèrent

alors. Mewis était assis, penché en avant. L'iris de son oeil gauche était d'un gris verdâtre, le droit d'un gris bleuté. Les pupilles des yeux de Hodann, de dimensions inégales, se rétrécirent, le sourcil droit se leva. Et déjà, il n'y eut plus, sauf les particularités de leurs yeux, aucune conformité entre eux. Il n'avait demandé aucune mise à la réforme ou au repos, dit Hodann affaissé sur un tabouret, il estimait au contraire que ses forces seraient plus à même de servir dans un climat plus favorable. Mais la controverse qui paraissait s'amorcer fut aussitôt interrompue, Ehrenburg fit l'éloge de la station sanitaire de Cueva, il avait beaucoup entendu parler, dit-il, de l'efficacité des groupes d'études, champ d'activité des patients. Mais, dit Stahlmann, il fallait tout de même que s'expriment quelques réserves à l'égard de certains projets. Il avait apporté la revue *La Voz de la Sanidad* où était paru un article de Hodann sur les problèmes sexuels des soldats pendant la guerre. Engager un tel débat, dit-il, était sans doute une attitude petite-bourgeoise, dans un combat de libération tel qu'il était mené en Espagne, les besoins sexuels devaient passer au second plan, et en une telle période, les tâches d'un médecin ne pouvaient comporter le souci des affaires de la sphère privée. Cela avait été dit sur un ton facétieux, d'ailleurs Stahlmann, avec sa silhouette énergique et trapue, son front large et puissant, son regard oblique, ses pommettes saillantes, ses lèvres épaisses et charnues, ne pouvait guère passer pour bégueule. Mais Hodann ne s'associa pas aux rires des autres. Tout en respirant avec quelque difficulté, il entreprit de s'expliquer, et continua même lorsque Mewis et Stahlmann voulurent l'arrêter d'un signe de la main. Toute guerre, dit-il, même une guerre civile nationale, représentait un état pathologique avec tous les phénomènes qui s'ensuivaient. Les combattants, quelle que fût leur conscience politique, devenaient irritables du fait de l'abstinence, et cela affaiblissait leur résistance. L'Etat de classes avait pourvu à la satisfaction de ces appétits des soldats en installant des bordels, mais pour une armée du peuple une telle pratique qui stabilisait certes le moral des soldats en avilissant cependant la femme, était inacceptable. Les fascistes n'avaient pas de scrupules, pour eux la femme, même pendant la guerre, était une marchandise qu'on pouvait acquérir à des prix divers, selon les prétentions de chacun. Mais dans l'Espagne républicaine, dit-il, nous essayons de supprimer la prostitution et une fois éliminés les dogmes sociaux et religieux, la femme est en principe l'égale de l'homme. Dans ce sens, ajouta-t-il, la guerre avait suscité un processus d'assainissement. Mais il subsistait toujours, surtout chez les camarades espagnols encore imprégnés de morale catholique, une tendance à occulter la problématique existant entre les sexes. On respectait toujours la doctrine stupide selon laquelle une femme devait entrer vierge dans le mariage et bon nombre de ceux qui, pendant leur permission, ont ten-

drement enlacé leur amie, doivent chercher ensuite un soulagement au bordel. Maintenant que nous devons reconverter les prostituées en vue d'une forme plus digne de travail, dit-il, l'homme aussi doit changer sa façon de penser. Ehrenburg vint à son secours en s'appuyant sur le combat de Kollontai en faveur de l'amour libre pendant l'édification de l'Etat soviétique, et en signalant que là-bas aussi se manifestait de nouveau la tendance à réserver à la femme la place au fourneau et au berceau ; Hodann évoqua les difficultés qu'on rencontrait à vouloir modifier les idées sur la sexualité dans un pays comme l'Espagne. La camaraderie qui réunissait les hommes et les femmes dans le combat de libération n'était que l'aurore de l'abolition du culte de la pureté de la femme. Et pour ce qui concernait l'onanisme, il fallait, pendant cette guerre et puisque nous refusons la prostitution, le considérer comme une prophylaxie naturelle. Stahlmann releva son visage léonin, fit un geste de refus et laissa éclater le rire qui s'était préparé durant tout ce temps sur son visage, mais Hodann expliquait déjà que ces questions, liées pour beaucoup de gens à une réserve puritaine ou à un sentiment d'insécurité et de culpabilité, devaient être traitées avec la rigueur scientifique qui s'attachait à notre conviction politique. Lindbaek, renversée dans son fauteuil, les jambes tendues devant elle, avait posé son bras derrière le dos de Hodann. C'était comme si elle le retenait tandis que les autres après les premières tentatives, s'assemblaient pour l'interrogatoire proprement dit. Mais tels qu'ils avaient envahi les lieux, tels ils restèrent, provisoirement, tâtonnant mollement ; dans la confusion, impossible de voir si la conversation se déroulait à cause des idées de Hodann sur l'hygiène sexuelle, on tentait plutôt de passer outre, c'était lui qui ne voulait pas abandonner ce sujet. Il s'opposait à l'idée selon laquelle la classe ouvrière dominait les pulsions et avait trouvé l'harmonie grâce à sa discipline idéologique. Dans le prolétariat, plus encore que dans d'autres couches de la société - sa pratique lui en avait donné la preuve - les perturbations, angoisses, dépressions apparaissaient en relation avec les problèmes sexuels et leur traitement était aussi important que l'instruction sociologique. En discutant de la contraception, de l'interruption de grossesse ou de la masturbation, dit-il, nous débattons des préjugés et des contraintes qu'impose le code moral bourgeois, et dans le système de l'exploitation ceux qui en souffraient le plus connaissaient aussi les conflits les plus graves dans leur vie sexuelle. Malgré la pondération avec laquelle il présentait ses arguments, l'attitude de rejet resta sensible. La culture physique, le sport, une formation militaire complémentaire, dit Mewis, serviraient davantage au bien-être des soldats que les explorations de la vie psychique. Pour Hodann, l'homme qu'on pouvait déclarer apte à la vie sociale, devait représenter un tout, et ce tout était impensable sans y

inclure la réalité psychologique. A une objection de Mewis, il rétorqua qu'il ne préconisait nullement le traitement analytique individuel. Il avait toujours préféré la conversation directe et franche avec le patient ou la thérapie de groupe afin de déceler, dans le problème individuel, la corrélation avec le contexte social. Il traitait les problèmes de la classe ouvrière sur un plan civil et, de ce fait, il les réduisait, dit Mewis. Là aussi, seul le Parti était compétent, car seule la communauté politique était en mesure de fortifier l'individu. Mais de quoi vous occupez-vous donc, demanda Stahlmann qui passa à l'attaque, vous semblez vouloir constituer une Camarilla à Cueva ou créer un cercle anarchiste, et il pouvait se permettre un tel sarcasme, car les missions auxquelles il se consacrait s'opposaient fortement aux préoccupations psychiatriques de Hodann. Dans la zone d'influence de l'ennemi, il avait fait sauter des ponts et des entrepôts de munitions, il avait pénétré jusqu'à la frontière portugaise. Sa remarque laissait entrevoir quelque chose des rapports que Diaz devait avoir établis. Dans sa réponse, Ehrenburg s'opposa de façon inattendue d'abord à toute prescription sévère et à toute circonspection respectueuse. L'obéissance aveugle, dit-il, appartenait à une époque en pleine décomposition et il serait inopportun de vouloir encore s'y conformer. Rogeby, entouré de quelques membres du personnel de Cueva qui assistaient à l'entretien, leva la main. Silencieux, méditatif, on l'appelait le philosophe, lorsqu'il lui arrivait de prendre la parole, on lui prêtait toujours une grande attention. L'esprit prussien dit-il - il avait été à Jamara, Guadalajara, Brunete comme mitrailleur - se retrouve toujours dans les unités antifascistes allemandes, ce qui désolait les camarades étrangers. Non pas qu'il fût contre la rude école du camp de formation, dit-il, mais uniquement contre une tradition qui n'apportait rien à l'esprit combatif des soldats en Espagne. Des Scandinaves revenus de combats où ils avaient subi de grosses pertes, avaient été rassemblés par des commandants allemands et on avait contrôlé le boutonnage de leurs vestes, et certains qui s'étaient révoltés contre le reproche de n'avoir pas brossé leurs bottes avaient été mis plusieurs jours aux arrêts. Selon Mewis nous devons laisser aux officiers avec leurs expériences de la Guerre mondiale, la guerre civile russe, le soin de définir les devoirs du soldat. Si nous commençons avant chaque décision, s'écria Stahlmann, par convoquer un club pour en débattre, nous n'avancerions jamais et c'est précisément ce que lui aussi pouvait se permettre de dire, étant donné que dans sa colonne de partisans il ne régnait aucune soumission aveugle, mais une coopération étroite et spontanée. D'ailleurs, dit Mewis, partout dans les armées existait le droit d'intervention qui accordait à chacun le droit démocratique de présenter des suggestions. Les anarchistes, rétorqua Ehrenburg, n'avaient même pas demandé la permission de procéder ainsi,

leur communisme libertaire en faisait une condition a priori. Chez eux, personne n'aurait eu l'idée de s'ériger en tuteur d'un compagnon de lutte et personne n'aurait eu la présomption de revendiquer un rang supérieur, des compétences supérieures sous-entendant une solde plus élevée. Quelles étaient ses intentions, nous demandâmes-nous, de plus en plus étonnés, était-il si sûr de lui, se sentait-il si inattaquable qu'après l'élimination de l'influence anarchiste, il estimait pouvoir prendre encore sous sa protection l'anarchisme, avec le chef duquel, Durruti, il avait été intimement lié. Mais déjà, réaction symptomatique chez lui, il effectuait un retournement dialectique. Les anarchistes avaient raison en ce qui concernait un grand nombre de leurs principes révolutionnaires, dit-il, la morale à laquelle ils obéissaient était exemplaire, leurs objectifs correspondaient aux espoirs d'une grande partie de la population, mais ce qu'il y avait là de juste et de vrai devait devenir inexact et faux dans une situation déterminée. Tout cela avait été digne d'efforts, assez grands pour qu'on se sacrifie, mais n'aurait pu s'affirmer à la longue. Ce qui était moralement juste était faux si les conditions sociales et politiques le condamnaient à disparaître et ce qui, au début, semblait aller à l'encontre de l'idéal pouvait, mûrement réfléchi et porté par une pensée logique, se révéler en fin de compte d'une qualité supérieure. Pendant que nous dégustions un plat de lentilles, Bredel vint à parler de l'opposition entre un antifascisme humaniste qui s'en tenait aux généralités, et une prise de position planifiée avec précision, concordant avec la ligne du Parti. Lorsqu'il citait pour exemple Thomas Mann, son intolérance pouvait se justifier du fait de sa propre activité militante, de la lutte constante de l'ouvrier contre l'appareil conceptuel de la bourgeoisie, sûr de lui. Bien sûr, l'itinéraire de Mann, auteur libéral au départ, devenu un adversaire déclaré du fascisme, méritait qu'on l'admirât, dit-il, mais ça restait un itinéraire confortable où, à côté des heures d'engagements politiques de chaque jour, un monde artistique indépendant continuait à exister. L'écrivain n'encombraient en rien ses opinions en poussant la logique jusqu'à adhérer à un Parti qui saurait précisément concrétiser ces opinions, il ne se laissait pas davantage déranger par les événements survenant dans une situation de crise. Aujourd'hui, la personne tout entière devait témoigner du choix politique d'un homme. Il contestait l'idée que l'art pût encore occuper un secteur bien à lui en dehors du présent immédiat, une dimension temporelle en marge de notre continuité. L'écrivain était, tout comme le combattant sur le front, l'organisateur d'activités illégales liées inévitablement et directement aux événements concrets. Toute tentative visant à maintenir le travail artistique dans une étroite marginalité entre les actions décisives ne signifiait pas seulement un attachement aux normes d'un monde suranné, mais aussi un service

rendu ouvertement à l'ennemi. Et une fois encore, Ehrenburg se fit l'avocat du diable. Il ne tenait pas absolument à partager l'idéal de Goethe, dit-il, selon lequel on ne pouvait être créatif que dans le silence absolu et l'isolement, loin de l'agitation du monde ; au cœur même de la tourmente, dans le tourbillon des événements de l'actualité qui ne gênent en rien cependant, des visions poétiques restaient possibles et elles savaient en dire plus sur leur temps que les rapports les mieux informés. Si l'auteur participait de tout son être à tout ce qui vivait et réagissait avec les moyens qui sont les siens, ce serait là une action des plus fondamentales dans la politique, la politeia, le droit du citoyen, et elle devait être considérée en tant que telle comme primordiale par la communauté. Repoussant sa chaise, Stahlmann s'était levé. Nous sommes en route pour Teruel, dit-il. La bataille décisive s'est engagée là-bas. Et vous autres, vous vous entretenez sur la nature de la poésie. Oui, dit Ehrenburg, dans quelques jours je serai là-bas et Lindback aussi, et Bredel et Grieg, et beaucoup d'autres, de ceux qui écrivent. Nous combattons là-bas, relatant ce qui se passe. Et pourquoi combattons-nous, demanda-t-il. Parce que nous voulons délivrer le monde dont notre littérature fait partie elle aussi, de tout ce qui le défigure. Nous ne devons pas nous laisser induire en erreur en portant un jugement sur les armes qui sont utilisées dans ce combat. Il se peut que certains hommes ne soient pas au front et ce qu'ils ont pourtant sous les yeux, ce qu'ils décrivent, ce qu'ils projettent dans l'avenir, sera notre soutien et notre force, si nous nous tirons de là sains et saufs. Nous ne sommes pas plus courageux que ceux qui mettent leur énergie sans restriction à la disposition de leur vision intérieure, qui ne laissent pas les exigences pratiques que nous plaçons au premier plan influencer les mouvements de leur âme. Sans nous, s'écria Stahlmann, ils sont impuissants, perdus. Et nous, répliqua Ehrenburg, ne serions rien sans eux. Dans quelques semaines, poursuivit-il, je me retrouverai peut-être dans ma ville, à Moscou, cela me reconforte de savoir tout ce qui est à l'œuvre là-bas pour que la parole aussi devienne quelque chose qui dure, qui reste en vie. Je savais moi aussi à qui il pensait. Même en taisant les noms, il prenait des risques. Le fait d'évoquer constamment Babel, Meyerhold, Taitow, Tretjakow, Mandelstam, Achmatova menaçait déjà de faire de lui aussi un condamné. Lorsque Hodann s'enquit soudain d'Ovsejenko, de Rosenberg, de Koltsov, les compagnons d'Ehrenburg qui avaient déjà fait leur voyage retour d'Espagne, je compris que la déclaration d'Ehrenburg le bouleversait lui aussi. Et déjà, Ehrenburg se redressait, celui qui n'est pas capable de s'affirmer, court à sa perte, c'est ce que j'entends par la menace mortelle, dit-il, à laquelle nous sommes tous exposés de la même façon, que nous soyons à la bataille au front ou retranchés quelque part à l'arrière. Et que signifiait donc cette visite, me

demandai-je, Hodann devait-il être mis à l'épreuve, s'agissait-il d'une provocation, d'un avertissement ou allait-il être simplement préparé à un changement de direction à Cueva d'ici la fin de l'année, et voir ainsi sa situation changer. Sa mutation pour Denia semblait désormais assurée, dans le plus parfait accord. Les services sanitaires de là-bas n'étaient pas présentés comme un foyer de convalescence mais comme un hôpital de transit, on attendait un fort afflux de blessés. Si les efforts de Hodann pour animer intellectuellement les patients n'étaient pas, ainsi que le laissait entendre Mewis, en réelle contradiction avec le désir qu'il avait exprimé depuis longtemps de quitter le camp sanitaire de Cueva, n'avait-il pas, dès le début, agi en sorte que cette initiative soit vouée à l'échec. Non, dit Hodann, même s'il ne lui restait que quelques semaines, il les utiliserait pour donner aux malades, en plus de l'aide médicale, un stimulant intellectuel, c'était la seule manière d'aider à la guérison. Mais la plupart des pensionnaires allaient retourner soit vers leurs formations, soit vers d'autres centres de rassemblement, d'ici peu, on pouvait s'attendre à voir arriver ici un nouveau contingent d'hommes ayant besoin de repos. Le regard de Hodann qui s'assombrissait encore, me permit de comprendre qu'il savait bien combien son travail de direction politique à Albacete avait paru suspect. Mais, même si les visiteurs avaient à cœur de faire de l'ordre à Cueva, il n'était pas nécessaire de leur reprocher de partager les idées de Marty. Ils étaient eux-mêmes en contradiction avec son autoritarisme. Lorsqu'ils transmettaient des directives, celles-ci n'étaient jamais déraisonnables ni brutales. On accorda à Hodann les ménagements qu'exigeait sa maladie. Mais ce que réclamaient les responsables en vue d'éviter que le silence et la solitude n'engendrent la passivité et l'engourdissement, Hodann voulait le montrer encore, parce qu'Ehrenburg en particulier tenait à connaître les installations des Brigades. Il insista, peut-être à cause du mauvais temps. Je ne suivis pas le groupe qui, après s'être de nouveau emmitoufflé dans les manteaux, sortit dans la tempête de neige, mais je montai l'escalier étroit et raide qui conduisait dans la tour, au poste d'observation à couvert. Autant la grande salle d'en-bas était peu accueillante avec ses nombreuses portes, ses cloisons de bois d'un brun noirci, sa hauteur excessive, autant cette tour était curieuse, elle se contentait de simuler ce qu'on attendait d'un château à la campagne, construite extérieurement en grosses pierres de taille, équipée de lucarnes cintrées, elle ne recevait pas de lumière à l'intérieur, était froide, entièrement murée. Il y avait seulement l'étroite galerie d'en haut, traversée par le vent, et même en été elle n'était sûrement pas accueillante avec son siège étroit fait de planches qui courait tout le long des murailles. Mais la vue panoramique qu'on y découvrait était déjà un adieu, tout l'espace s'offrait au regard, noyé dans les surfaces blanches, entouré des

lignes noires des troncs et des branchages. Laisant derrière eux une trace diagonale, les visiteurs se dirigèrent à pas lourds vers la baraque au toit de tôle ondulée qui se situait en prolongement de l'aile abritant la cuisine. La fumée montait de la cheminée des fourneaux. Dans la cour, entre le carré formé par les constructions basses latérales, on était occupé à scier comme toujours, et la hache s'abattait dans les branchages. La cour de la ferme, à angle droit par rapport à la baraque, où les roues de charrettes avaient creusé de sombres sillons, s'étirait avec ses toits de hauteurs diverses, des murs entouraient la place derrière, avec le bassin à purin et le tas de fumier. Tout autour, dans les dépressions se trouvaient les petites constructions des écuries et des hangars, reliées entre elles par des clôtures quelque peu bâclées. Les fontaines, les statues et les bancs disposés en amphithéâtre, étaient délaissés sous des coussins de neige, la sentinelle faisait les cent pas près du pont, à côté de la pièce d'artillerie. Maintenant les visiteurs se trouvaient dans le dortoir, dont le sol dur de terre battue était recouvert de branches de pins et sur le mur dans le sens de la longueur, en face des châlits, entre des drapeaux, étaient suspendus une carte céleste peinte et un dessin des lignes du front, hérissé d'épingles. Les soldats, les permissionnaires, les convalescents étaient descendus des lits, leurs couvertures sur les épaules, car malgré le feu dans le poêle de fonte il faisait très froid dans cette grande pièce. Entre les poteaux sous les poutres du toit, ils s'étaient regroupés devant ces hôtes rares, illustres. Peut-être les interrogerait-on sur leurs expériences, peut-être trouveraient-ils des auditeurs attentifs, peut-être y aurait-il des paroles d'encouragement et c'est pourquoi ils se redressèrent, plein d'espoir, les mains figées sur la couture du pantalon, peut-être s'assieraient-ils sur les bancs de planches autour du poêle cylindrique, pour une longue conversation, car il fallait toujours du temps avant de parvenir à se rapprocher les uns des autres. Mais, déjà, le cortège ressortait par la porte de côté et avançait face aux rafales de neige en direction de la ferme où on pouvait voir réunis derrière les fenêtres éclairées, les participants d'un cours. Plus à l'écart, tout était enfoui sous un gris blanchâtre de plus en plus dense. Regardant en-dessous de moi les peupliers saupoudrés de gelée, par-dessus les bords de la rivière et le ravin, je ressentis soudain combien nous étions coupés de ce pays, combien nous savions peu de ses habitants. Il ne représentait guère plus qu'un symbole, ce pays dans la guerre civile duquel nous étions empêtrés, nous n'avions fait que transplanter ici nos propres intérêts, nos propres activités. Nous voyions quelques villes, un hôpital d'étape, nous étions présents dans une caserne, lors d'un transport, nous nous trouvions pris dans des zones d'action ne découvrant que de minuscules secteurs. Nous nous étions contentés du travail qu'il fallait accomplir ici, nous avions recouvert tous les manques des objectifs

lointains de notre mission internationale. Ce qui importait, c'était que dans ce pays où nous mêlions nos différentes langues, nos armes et nos équipements, nous maintenions l'idée de la poursuite de ce mouvement mondial. Nous avions trouvé notre place dans la décision politique, mais ce champ d'action, cette image tactique, cette carte de l'Espagne n'avait pas encore été transformée en une structure vivante où il y avait des rencontres avec des être humains, certaines manières de voir, de s'exprimer. Penché par-dessus la balustrade de la haute tour de garde, je vis loin au-dessous, la table de pierre entourée de sièges de pierre sur une étroite terrasse, parmi des vases et des colonnes factices.

En bas, près de la table de pierre, levant le regard vers le sommet de la tour sous le ciel clair d'un des premiers jours de janvier, je perçus déjà quelque chose de l'espace dans lequel j'allais désormais me trouver jeté. Le lendemain je devais suivre Hodann en direction de Denia, le temps de Cueva était passé, les camarades, parmi eux Münzer et Rogeby, s'étaient déjà mis en route pour leur lieu de destination. La dernière ronde de Hodann fut pour les ouvriers agricoles travaillant dans les champs environnants, qui fournissaient l'hôpital en légumes, en fruits, en viande. Là aussi il avait fallu souvent arbitrer entre les paysans qui devaient, sur l'ordre du ministère de l'agriculture, mettre leurs excédents à la disposition de la gestion des Brigades et de l'administration qui intervenait par ses contrôles et ses dispositions dans les exploitations et provoqua de ce fait plusieurs menaces de grève des Campesinos. En remettant ses comptes-rendus, Hodann avait encore fait comprendre à ses successeurs qu'un effort constant en vue d'une bonne entente avec la population était aussi important que le combat militaire, et qu'aucune victoire ne saurait être remportée si, dans la guerre de libération, le soldat ne pouvait, comme le dit un proverbe chinois, se mouvoir dans la population comme un poisson dans l'eau. Dans la dernière ferme que nous avons visitée, le fils, âgé de dix-sept ans, était sur le point de partir pour le service militaire, et nous fûmes invités à participer à la fête des adieux. C'était aussi une façon d'honorer Hodann dont on avait appris la mutation. Nous passâmes près du puits, suivant le paysan avec sa perche de bois dressée de biais et le seau suspendu à une chaîne, jusqu'à la cave dont la coupole de torchis émergeait de la neige. Ce trajet était le départ d'un cérémonial qui se poursuivait à la porte de planches que nous ouvrîmes lentement pour descendre sur des marches raides et usées dans la grotte creusée profondément dans la terre. A la lueur de la lampe à huile que le fils du paysan tenait en l'air, apparurent les tonneaux alignés les uns à côté des autres et

le bassin carré avec la presse à bras pour le pressurage du vin. Le paysan tira la bonde d'un des tonneaux et remplit une grande carafe dans une enveloppe de raphia. Ce vin avait été récolté et mis en tonneau l'année de la naissance du fils, la coutume voulait que le tonneau ne fût ouvert que lorsque le fils partait à l'armée. La lourde carafe sur l'épaule, le paysan remonta l'escalier de glaise durcie, le fils ferma les battants de la porte posés à plat dans la coupole et nous retournâmes dans la salle basse blanchie à la chaux pour boire le vin, assis autour de la table. Nous avions encore sur la langue et sur le palais le goût de ce vin d'un or transparent, qui avait longtemps reposé, un goût de cognac, tout en roulant en direction de Denia dans la voiture mise à notre disposition par l'état-major d'Albacete. Cette visite n'avait éveillé en nous aucun sentiment d'étrangeté, elle avait bien plus fait resurgir des choses familières. Le cercle autour de la table me rappelait la pièce où, depuis mon enfance, j'étais chez moi, nous étions nous aussi assis toujours ainsi, près du fourneau, sur des chaises de bois. Dans la salle commune des paysans, mon appartenance au pays s'était affermie davantage que pendant les mois passés au manoir de Cueva, où les traces d'une autre classe étaient toujours présentes. Cette hostilité imprégnait les murs noircis, elle grinçait chaque fois qu'une porte s'ouvrait, qu'on foulait une marche de l'escalier. Autour de l'énorme table de la salle à manger les enfants, les fillettes, un ruban dans les cheveux, les garçonnets, en cravate et chemise blanche, avaient dû prendre place sur les hautes chaises sans qu'on leur permît de s'appuyer au dossier, ainsi l'avait ordonné le grand-père, comme nous le raconta le chauffeur, ce grand-père qui se trouvait maintenant là-bas dans la forteresse, en dessous du château fort de Chinchilla. Depuis l'après-midi chez le fermier, la République n'était plus seulement le théâtre des hostilités, la carte topographique des mouvements de troupes reculant et avançant, mais une terre où la trace de chaque pas était associée à notre destin. Dans la neige poudreuse, les pieds de vigne taillés courts se dressaient comme des mains osseuses, les hommes tombés au combat semblaient s'y être alignés. Et chaque fois que nous avons rencontré un transport militaire, que nous avons aperçu un dépôt ou un camp gardé, chaque canon, chaque char a fait naître en nous l'espoir que nous surmonterions le combat. Que de forces on exigea des nôtres pour empêcher que se réalisât la menace d'un partage de la République de Teruel à Castellón, et qu'ils furent, par contre, insignifiants nos efforts pendant le dernier jour, lorsque nous eûmes désinfecté l'hôpital de ses puces et cancrelats à l'aide d'insecticides et de savon noir. Bien qu'il s'agisse ici pour chacun de nous d'actions d'une portée historique, dit Hodann, et bien que nous participions du matin au soir où que nous nous trouvions placés, à une énorme libération d'énergie, notre travail personnel nous semble souvent

ne porter aucun fruit. Voilà que depuis l'été, dit-il, j'ai traité des blessures et des troubles nerveux, agi sur l'insomnie, les bouleversements de la conscience de soi chez les patients, j'ai réfuté les vues du professeur Tissot de Lausanne qui décrivit en dix-sept-cent-soixante-seize les préjudices terribles imputables à la masturbation, j'ai passé beaucoup de temps à présenter les causes de la peur de la sexualité, en plus d'une telle thérapeutique contre l'ignorance et les troubles en apparence insignifiants, j'ai eu à me débattre avec d'innombrables bagatelles, à trouver des oeufs et du lait, du matériel de pansement, de la gaze, du coton, des pommades et du savon, j'ai tenté de faire de cette propriété en décrépitude un foyer fonctionnant à peu près, j'ai négocié chaque détail avec le commissaire et dû expliquer à l'administrateur que les paysans savaient mieux que lui comment traiter leurs tomates, et de quoi se composait le fourrage que réclamaient leurs porcs, et en même temps je me battais avec mes bronches et remplissais mon bol de mes expectorations. Et maintenant j'ai transmis mes fonctions à mes successeurs qui sont obligés d'exercer la même activité opiniâtre, minutieuse, épuisante, et je suis en route vers une activité similaire en un autre lieu avec simplement de meilleures conditions atmosphériques. Puissions-nous, ajouta-t-il, reconnaître tout de même un progrès, car sinon toutes ces banalités ne serviraient à rien. C'est à partir de cela, déclarai-je, qu'il faudrait un jour décrire cette guerre, Lindbaek, Ehrenburg, Bredel et Grieg et bien d'autres informent sur les événements visibles, sur les transformations importantes pour l'évolution politique, ils retiennent le nécessaire pour qu'à l'avenir on puisse réfléchir à ce qui s'est passé pendant ces années. Mais qui, demandai-je, fera connaître la patience dont font preuve la plupart de ceux qui vivent ici, puisqu'il est dans la nature même de ces hommes patients d'estimer que ce qui concerne leur état personnel ne mérite pas d'être communiqué, et qu'ils n'ont qu'à se taire modestement. Une telle attitude, dit Hodann, révélait une certaine origine. Si tu avais reçu une éducation bourgeoise, dit-il, tu porterais aussi en toi la certitude que tout ce qui t'advient te concerne et suscite une prise de position de ta part. Tu pourrais, où que tu te trouves entraîné, revendiquer pour toi n'importe quelle situation. Au lieu de cela, tu portes comme par le passé le poids de ton infériorité, tu crois que personne ne veut t'entendre, tu ne sais pas bien comment utiliser tes études, comment leur permettre de s'exprimer. C'est ce que je n'ai cessé de rencontrer chez les jeunes ouvriers, ils n'osent pas transmettre leurs connaissances parce qu'ils sont marqués par le mépris des autres, parce qu'à l'école déjà ils étaient assis à l'écart comme des gens qui n'étaient pas destinés à participer à la science, à l'art, à la direction de l'entreprise, mais prédestinés à descendre le plus tôt possible au niveau des machines. Je voulus protester, lui expliquer combien de

choses nous avons déjà acquises, mais je dus reconnaître tout de même que nous ne pouvions nous approprier tout cela que dans un combat acharné contre la passivité dans laquelle on nous avait élevés, et à quel point rien ne pouvait être obtenu naturellement, paisiblement, mais toujours dans la révolte, par des ripostes violentes et que, malgré tout, le saut dans le monde où se prenaient les décisions ne réussirait jamais. Et pourtant, dit Hodann, la détermination des travailleurs est supérieure au pouvoir de ceux qui prennent les décisions. Ils n'ont simplement pas encore exploité leur force dans la société, mais à un autre niveau, ils laissent entrevoir par leur morale, leur solidarité, les chances qu'ils ont de dominer un jour. Ce sont surtout des ouvriers, dit-il, qui se sont rendus en Espagne et ceux qui se rangent à leur côté et qui sont d'origine bourgeoise on rompu avec leur classe. Il y a là encore quelque chose, dit Hodann, qui nous montre l'avenir de la classe ouvrière, pour prouver sa valeur, personne n'aura à se détacher de ses origines, au contraire, c'est cette origine même qui recèle tout son potentiel, tandis que pour nous qui portons le poids de la bourgeoisie, notre travail commence par notre révolte contre nos origines. A certains points de vue, dit-il, l'itinéraire de celui qui est obligé de renier sa classe est plus difficile que le chemin de ceux qui peuvent approuver leur classe parce qu'elle est progressiste. Et même si nous avons au moins cette avance sur les bourgeois renégats, ils possèdent néanmoins toujours une vue d'ensemble plus vaste, eux qui ont fait défection, réalisent parfois plus de choses, plus que nous avec notre solidarité. Mais nous ne nous sommes jamais découragés de voir qu'ils disposaient de quelques milliers de mots et notions de plus que nous. Lorsque nous discussions de thèmes littéraires, artistiques, scientifiques, nous avions conscience que cela se faisait pour ainsi dire comme par emprunt, que nous ne faisions qu'esquisser ce qui devait être exécuté, honoré plus tard. Tout n'avait été que préparation. Nous étions certains que notre baragouin du moment se laisserait un jour transcrire en des séries de mots logiques ayant une continuité. Ce que nous ne sommes pas encore capables d'exprimer maintenant, telle était la conclusion à laquelle nous parvenions, nous le formulerons dans dix, dans vingt ans. Lors de tels entretiens nous souhaitions vivre longtemps, c'était la condition pour que nous puissions rattraper les préjudices subis. Mais tu ne devrais pas remettre à plus tard, dit Hodann, ce que tu pourrais déjà retenir dès maintenant, une attitude réservée est à mon avis liée à un sentiment d'infériorité. Il nous faut aussi compter avec le fait qu'en cette époque nos espérances de vie sont de plus en plus brèves. Si tu n'exprimes ou ne notes pas directement ce qui te vient à l'esprit, tu restes attaché aux préjugés qui sont dirigés contre toi. La littérature ouvrière que nous réclamons doit dès ses débuts se placer au-dessus de toutes les restrictions, elle ne doit pas

attendre d'atteindre le niveau de culture que nous supposons être celui de la littérature bourgeoise. Je voyais quant à moi une sorte de préjugé dans le fait qu'on n'avait pas pour les écrits d'un ouvrier les mêmes exigences que celles qui s'adressent à toute autre oeuvre d'art. Jusqu'à une époque récente je n'avais que des idées fausses et imprécises sur l'Espagne, quelques réminiscences des Caprices et Désastres de Goya, de poèmes de Lorca, de photos d'un film surréaliste de Buñuel. C'est seulement depuis notre visite dans la maison du fermier, dis-je, que j'avais commencé à comprendre quelque peu le sens véritable de ma présence ici. Je ne compris pas tout de suite pourquoi Hodann éclata de rire. Il parla de la pharmacie à côté du centre médical où nous étions allés avant de quitter Albacete. Dans l'antichambre dallée de marbre il y avait entre les panneaux déployés d'un triptyque richement décoré, une table de granit qui ressemblait à un catafalque ou à une table de dissection, le gardien debout derrière cette table éconduisait le visiteur ou, s'il le connaissait, lui faisait signe d'entrer dans la pièce derrière lui. La nuit, tous volets clos, dit Hodann, on pouvait très bien se trouver sur l'autel pour y être disséqué. Pour moi, dit-il, toussant à force de rire, le sens même de mon séjour en Espagne se trouve dans cette arrière-salle avec ses casiers pleins de flacons, de boîtes et de carafons qui montent en gradins jusqu'au plafond, et le maître devant sa planche à malaxer, qui amalgame pour moi ce dont j'ai besoin pour survivre. Je me rappelai soudain que, tandis que je contemplais les fleurs et les épices peints avec art sur les cruches de porcelaine et les rangées de flacons bleus, verts et violets, j'avais perçu une odeur douceâtre, légèrement entêtante, qui montait du mortier dans lequel le maître pilonnait quelque chose. Ces petits paquets devaient contenir de la morphine, de l'opium, que Hodann avait ramené, en plus de ses capsules d'adrénaline, du magasin de la Calle Major, numéro seize, et maintenant que nous avions dépassé la citadelle d'Almansa et nous dirigions vers Denia par des chemins de montagne, point n'était nécessaire d'évoquer encore son rire. Hodann avait également abordé le fait qu'on vantait toujours l'exotisme lorsque les dessous sociaux et économiques d'un pays doivent rester cachés. Plus un pays se présentait comme étrange et mystérieux, plus l'injustice, la pauvreté, la misère y étaient grandes, plus ses cartes postales touristiques étaient lisses, plus y fermentaient les agitations. Sur tous les continents, dit-il, ce que je savais des facteurs matériels produisait la tension que j'éprouvais dans ma rencontre avec une ville, un paysage. Je ne recherchais pas les différences entre les moeurs et les coutumes, dans les mythes, les danses et les musiques, mais les analogies avec ce que je connaissais, les corrélations avec des origines identiques. Il n'existait rien qui fût incompréhensible, et ceux qui affirmaient avoir rencontré une étrange tribu ne révélaient que leur

isolement et leur morgue intellectuelle. Un jour, dit-il, l'internationalisme prolétarien s'était rapproché d'une conception humaniste de cette sorte lorsqu'il dit qu'il n'y avait pas de patrie pour l'ouvrier. En octobre dix-sept, Lénine vit de prêt l'Inde, la Chine, les pays latino-américains, l'Afrique encore ligotée mais, dans les deux décennies qui suivirent, le pouvoir de l'impérialisme qui se propageait partout avait brisé la continuité révolutionnaire et on ne signalait plus que des soulèvements isolés. Une telle évolution, dit-il, porte en elle le risque de voir les guerres de libération se limiter au pays même où elles se déroulent, de reléguer au second plan et de perdre l'idée de l'internationalisme, et de nous amener finalement à nous battre entre nous, parce qu'il n'y a plus de conception unanime de la révolution. L'aide militaire apportée à l'Espagne par l'Union Soviétique, ajouta Hodann pour finir, pourrait être considérée comme une tentative visant à retrouver des bases communes, mais nous ne savions pas du tout jusqu'où cette intervention était réalisable, si elle ne devait pas forcément trouver un point final lorsque surgirait la nécessité de mettre toutes les forces au service de la défense du pays lui-même. Pour Hodann, le séjour en Espagne était la continuation directe de ses activités antérieures. La notion de déracinement, d'émigration, n'existait pas pour lui. Il avait effectivement quitté l'Allemagne parce qu'il en était chassé, mais pas pour mener une existence de réfugié perdu, sans appartenance aucune. A Genève il avait trouvé des tâches à accomplir, ainsi qu'à Oslo, à Paris, il y avait des tâches à accomplir en Espagne, et il y en aurait toujours là où il retrouverait des amis, des camarades. La différence entre un émigré et un exilé politique, dit-il, est que le premier se sent transplanté dans un état d'étrangeté, dans une vacuité, que tout ce à quoi il est habitué et attaché lui manque douloureusement, que souvent il ne comprend pas ou ne veut pas comprendre ce qui lui est arrivé, et qu'il se débat tantôt avec ses souffrances personnelles, tantôt avec ses difficultés de reconversion et ses tentatives pour s'adapter au nouveau pays, tandis que le second n'acceptera jamais le fait d'avoir été proscrit, qu'il ne perdra jamais de vue les raisons de son bannissement et luttera pour le changement qui doit lui permettre de revenir un jour. C'est pour cette raison, dit-il, que nous devons agir contre des symptômes de fatigue parmi les exilés, des débuts de psychoses nées du sentiment de l'inutilité, et nous voir toujours en activistes que les exigences d'événements historiques ont simplement appelés en différents endroits.

Alors que Cueva la Potita était caché, enfoui dans un désert, la station sanitaire près de Denia, entourée de jardins et de champs, de maisons de

campagne et d'oliveraies se trouvait dans un site largement ouvert qui allait rejoindre au nord la ligne d'horizon de la mer et s'achevait au sud-ouest par des collines boisées et des chaînes de montagnes noyées dans une brume bleutée. Inutile de passer par des ravins et des versants couverts d'éboulis pour atteindre notre but, mais sous un porche pastoral flanqué de deux poteaux de pierre, surmonté d'une guirlande de fer finement forgée avec le nom de la propriété, villa Candida. Le chemin traversait une plantation d'orangers avec ses branches basses remplies de fruits mûrs, pour aboutir au bâtiment jaune clair d'une forme bien proportionnée, les arêtes extérieures et les fenêtres ornées de petites colonnes formant balcon, bordées de briques rouges en saillie. La disposition intérieure ressemblait à celle de la maison au bord du Jucar, mais la grande salle carrée éclairée d'en haut par des fenêtres masquées de draperies rayées vert et blanc, n'avait rien d'une chambre funéraire, chaque ornement, chaque objet, chaque meuble était raffiné, soigné. Les faïences encastrées dans les dalles de grès rougeâtre du sol, les dauphins, les lions, les aigles, les lis et les armoiries, étaient l'oeuvre d'excellents artisans, ainsi que la frise de céramique qui, sur chaque marche de l'escalier menant à l'étage supérieur, représentait des scènes de la vie à la campagne. Des assiettes de porcelaine d'Inde orientale et de Chine, des épées, des gravures de couleur étaient suspendues entre les appliques sur les murs lambrissés, des chaises Renaissance richement sculptées, des coffres à pieds de griffons, des armoires remplies de cruches d'étain, de lourdes tables à traverses et aux abattants déployés emplissaient l'immense pièce, les balustrades de la galerie tout autour étaient portées par des piliers hélicoïdes et lorsque nous eûmes dépassé les servantes en train de vendanger, les charrettes tirées par des ânes, les musiciens ambulants et les paysans dansant, les chasseurs et les bergers pour monter à l'étage, s'offrit à nous l'histoire d'une famille disposée par groupes sur des daguerréotypes et des photographies encadrées, englobant tout un siècle, les enfants en vêtements ajustés, chapeau haut de forme et habit, les dames parées de mantilles et de perles, les messieurs portant décorations et barbes de toutes sortes. Merle, banquier, avait été le dernier propriétaire de la maison. En sortant sur la terrasse du côté de la mer, devant la façade où donnaient les chambres à coucher, nous eûmes une vue sur le jardin d'agrément rempli de palmiers, de cèdres, de lauriers, de magnolias et de buissons de jacaranda aux feuilles fillicinées. A droite se dressait la montagne de Denia couronnée par le fort romain, en face, sur la baie, l'hôpital militaire, tout autour, dans cinq autres villas, avaient été installés les foyers de convalescence, dans le bâtiment annexe en bas, sous le haut toit de tuiles se trouvaient la cuisine, les poulaillers, le laboratoire, les bureaux de l'administration. Mais le laboratoire ne possédait ni

microscope, ni four à recuire, pas même une centrifugeuse ou une bouilloire électrique et dans les pièces de l'administration il n'y avait pas de machine à écrire. L'auto avait été ramenée au quartier général, les médecins et les infirmiers devaient, lorsque des maladies se déclaraient soudain ou qu'on leur signalait des accidents, parcourir à pied les kilomètres séparant les différentes maisons. Les lits, serviettes, savons, cuvettes étaient rares dans ces manoirs, les patients étaient couchés sur des matelas à même le sol de pierre. A l'hôpital aussi les élémentaires installations sanitaires faisaient défaut, on ne pouvait procéder à des vaccinations préventives, les désinfectants étaient introuvables. Pour la moindre ordonnance, cet hôpital qui comptait plus de trois cents blessés et malades devait envoyer un bon de commande à Albacete, à un jour de voyage de là, et il fallait attendre une semaine avant qu'une ambulance n'arrivât avec les médicaments nécessaires. Tandis que le combat pour Teruel se poursuivait, nous avons nettoyé les locaux avec de l'eau et du sable, parcouru Denia à la recherche de linge, de couvertures, de seaux, de pots, de papier à lettres et nous avons téléphoné pour recevoir de l'iode, du lysol, de la chloramine, du brome, de l'aspirine et des instruments pour les examens cliniques. La propriété, placée sous protection, avait été remise à l'hôpital à condition qu'aucune modification ne fût entreprise dans la villa Candida. Hodann ne voulut pas tenir compte de cette offre et s'efforça d'obtenir le droit de disposer du bâtiment pour en faire une centrale. L'installation de la station s'était faite sans méthode. Quelques médecins avaient réuni du personnel au hasard et occupé les maisons évacuées pour y installer des patients qu'on leur avait envoyés des hôpitaux bondés d'Alicante, de Benidorn, d'Alcoy, les villas et les propriétés isolées jusqu'à Oliva, Gandia servaient de cantonnement, certaines parties aussi étaient aménagées en foyers pour les enfants malades et les orphelins. Aucune organisation n'avait été prévue pour ce vaste ensemble du fait que la plupart des médecins et infirmiers avaient été appelés au front près de Teruel. Dans la ferme du domaine de La Bosque, une infirmière était seule avec quarante-huit enfants, on ne pouvait envoyer personne à Oliva, où devait être aménagé un foyer pour enfants grâce à des subsides scandinaves. Ce qui importait d'abord, c'était de se faire une idée d'ensemble, de s'aider soi-même, de chercher parmi les nouveaux venus des volontaires capables d'aider à soigner. La plupart, découragés, avaient assisté aux défaites et s'étaient contentés de sauver leur vie. C'est Hodann, affaibli par la maladie, qui fut le premier à les inciter à reprendre de l'activité. Pourquoi personne n'avait-il commencé à mettre de l'ordre, me demandai-je, pourquoi personne de tous ces hommes réunis ici n'avait-il trouvé la force de prendre une initiative. C'était comme si tous n'avaient attendu que l'arrivée de Hodann pour faire le

nécessaire. Ce trait de caractère sur lequel on s'interrogeait, souvent mal compris, dont on abusait et qu'on qualifiait d'aptitude au commandement, se manifestait chez Hodann comme une sorte de paix intérieure, une aptitude à écouter et à faire ressentir aux autres ce qu'ils valaient par eux-mêmes. On commença par les opérations les plus simples, on établit des inventaires, les effectifs furent répartis selon leurs nationalités, les groupes élirent des porte-paroles, des rencontres communes furent décidées. Tout comme à Cueva, Hodann fit comprendre aux hommes présents que leur éloignement de la ligne des combats ne signifiait pas qu'ils avaient été démobilisés. Privés de direction, bon nombre d'entre eux avaient oublié qu'ils faisaient partie d'une armée. Une fois de plus il apparut que l'internationalisme représenté par chacun individuellement, n'avait cependant pas encore trouvé son langage commun, que dans les rencontres entre ressortissants de différents pays il faisait surgir des désaccords. Dans cet état de décomposition intérieure, personne ne s'était plus inquiété des heurts et des abus. Tout ce qui menaçait de se produire dans des dimensions moins importantes au camp de Cueva, avait déjà atteint ici un point de non-retour, il ne fallait pas seulement procéder à une action pédagogique, il fallait repartir à zéro. Instaurer l'ordre et la discipline signifia au début lutter aussi contre les actes de violence tels que cet état de léthargie pouvait en engendrer soudain. L'air marin permettait à Hodann de mieux respirer, il regardait par-dessus la plage blanche, par-dessus les maisons au milieu des parterres de fleurs, des amandiers, des figuiers, par-dessus les alignements de montagnes crevassées, jusqu'aux sommets les plus élevés qui s'estompaient, mais lorsqu'il ouvrait la porte d'une chambre, il rencontrait des visages altérés. Dans le local administratif derrière le bureau, nous trouvâmes une femme, le front et la joue griffés jusqu'au sang, deux hommes s'écartèrent brusquement d'elle, un troisième se tenait dans un coin, passif. Au rapport j'allais devoir mentionner cet incident dont on avait fait un récit falsifié. Comptant parmi les rares femmes du centre sanitaires, Marcauer perturbait l'imagination des hommes isolés et lorsque Ducourtiaux et Geyrot, membres d'un bataillon français entrèrent ivres dans son bureau, ils firent de grossières allusions à des rumeurs de relations amoureuses. Oubliant tout ce qu'ils avaient appris au Parti, déshonorant leurs Brigades où ils avaient fait leurs preuves pendant des mois jusqu'à ce qu'ils fussent blessés, ils se jetèrent sur leur camarade qui portait le même uniforme qu'eux et la présence du spectateur muet témoignait bien de l'anarchie qui régnait ici. Voilà qui fit partie du premier jour, il fallut dresser le procès-verbal à contre-cœur, sous des insultes grotesques et au prix d'une perte de temps précieux. Les visages des soldats rougis par l'alcool, humides de salive et de sueur, s'imprimèrent dans notre mémoire avant que la bâche

de la voiture de police se refermât sur eux. Et on pouvait néanmoins déceler dans l'attitude de Hodann, dans son regard, que la crainte permanente d'un accès d'asthme avait disparu, l'oppression psychique qui favorisait son mal connaissait un répit. La prise de Teruel par les troupes républicaines, la défaite et la capture de régiments phalangistes contribuaient à faire naître l'optimisme. Ici, dans ce climat doux, tandis que sur le front du nord régnait encore un froid glacial, se répandait la certitude que la guerre était arrivée à un tournant, et cette certitude n'était pas entamée par les blessés et les grands malades qu'on amenait ici dans des camions tout éclaboussés de terre glaise. L'aspect des orangers qui portaient des fleurs en même temps que des fruits mûrs, attendant une récolte future, était aussi singulier que cette certitude quant à la victoire. Lindback et Grieg revinrent de Teruel à la mi-janvier. Elle avait transporté l'écrivain norvégien dans un tank depuis Valverde enfoui sous la neige, avait traversé la région montagneuse où on se battait jusqu'à la Piazza Torrija à Teruel. Depuis un an elle faisait partie du Bataillon Thälmann, avec pour mission d'écrire l'histoire de cette unité. Elle parla de son travail sur la préface de ce livre et des difficultés que présentait toute l'entreprise. Etant donné que les femmes n'étaient pas admises dans les formations militaires, elle avait participé en tant que journaliste à tous les combats du bataillon depuis Jamara. Mais elle était autorisée à porter l'uniforme et une arme. Le colonel Kahle l'avait lui-même priée de rédiger le reportage mais comment, se demandait-elle maintenant, pouvait-on, à partir d'un état de choses encore non achevé, à un moment où le contexte devait encore rester caché, écrire l'histoire. Les débuts sont clairs, dit-elle, on peut aussi représenter le déroulement des combats dans l'espace et le temps, et les récits de témoins oculaires, les appréciations spécifiques de certaines personnes peuvent donner vie au texte. Et pourtant cette forme de reportage reste insatisfaisante parce que lui manquent les perspectives portant au-delà des besoins de chaque jour. En tant qu'écrivains politiques, dit Grieg, nous sommes constamment confrontés à la difficulté que nous rencontrons en voulant faire concorder les recherches pour notre propre information et notre conscience soumise aux principes du Parti. C'en est fini de l'épanouissement intégral des principes artistiques dans une situation sociale révolutionnaire, comme ce fut le cas dans les premières années après Octobre. A ce moment, chaque mot était porté par la certitude qu'il faisait progresser dans le sens d'un changement, qu'il s'en tint à des faits immédiats ou à des paraboles poétiques. La prose et le poème fournissant une expression tantôt à une voix individuelle, tantôt à une volonté collective, étaient sans la moindre ambiguïté et sans jamais se sentir gênés ni orientés, toujours du côté du progrès et de sa fougue. Ils pouvaient bien être soumis à la critique, une critique souvent vive,

mordante, mais ils étaient reçus, jugés comme une force qu'on pouvait transformer, qui cherchait des formes nouvelles et qui pouvait se permettre toutes les excentricités. Aujourd'hui nous sommes toujours obligés de nous demander jusqu'où nous sommes prêts à soumettre nos découvertes aux directives tactiques. C'est pour cette raison, dit-il à Lindbaek, que ton reportage paraît sec. Dans quelque sens que tu le tournes et retournes, tu tombes toujours sur des ambiguïtés, des points litigieux. Même les commencements ne sont pas vraiment clairs comme tu le crois, c'est au plus tard avec l'arrivée de Beimler qu'ils s'entourent d'obscurité. De Schreiner, tu ne dis rien dans ton livre. Tout ce que nous apprenons de Beimler, c'est qu'il a été combattant au front, membre du Conseil des marins à Cuxhaven puis, qu'après sa fuite de Dachau à la veille du jour où il devait être exécuté, il vécut à Moscou et arriva en Espagne au début d'août trente-six, où il a été tué dès le premier décembre à Madrid, frappé à bout portant en plein cœur. Tu n'as rien pu raconter de sa fuite des prisons fascistes soit parce que tu n'en sais rien toi-même, soit parce que l'ennemi ne doit pas savoir ce que tu sais, et c'est le monument au soldat inconnu qui incarne sa mort. A propos de sa fuite, dit Lindbaek, on racontait qu'il avait étranglé son gardien et s'était enfui après avoir endossé son uniforme. Un tel acte se serait bien accordé avec lui. Lorsqu'il est tombé dans le Parc de l'ouest en même temps que Schuster, le commissaire du bataillon, sous le feu des tireurs d'élites marocains, on a dit de lui comme de Durruti qu'il avait été assassiné par les nôtres. Nous connaissons cela. Ceux qui répandent de tels mensonges sont les mêmes que ceux qui annoncent aujourd'hui que Teruel serait de nouveau entre les mains des phalangistes. Ce qui compte pour eux, c'est de faire peser la suspicion sur les combattants, de les avilir, de faire naître l'inquiétude et de diviser ainsi le Front populaire et l'armée. C'est là aussi qu'on prétend que les bataillons allemands avaient été conduits à leur perte en toute connaissance de cause. Là-bas on qualifie les volontaires de bétail pour l'abattoir. Je ne parle pas de cette sorte de déformation, dit Grieg, je voudrais plutôt me demander dans quel rayon nous pouvons inscrire les événements, si nous devons nous en tenir au cercle dans lequel nous pouvons rendre justice aux précautions à prendre actuellement et si nous sommes en conformité avec les mots d'ordre du moment, ou si nous pouvons nous avancer jusqu'à une vue d'ensemble inconfortable, pleine de contradictions, mais ces contradictions recèlent une image d'une plus grande validité. Nous sommes des communistes, dit-il, nous nous taisons à l'intérieur du cercle que nous avons nous-mêmes tracé. En nous taisant, nous reconnaissons les consignes données par le Parti. Nous ne posons aucune question sur les raisons du silence encore plus profond qui entoure Rosenberg et Ovsejenko, qui montèrent la garde d'honneur auprès du cer-

cueil de Durruti. Nous n'avons pas demandé pourquoi le général Kléber, Autrichien ou Allemand, héros de nombreuses batailles, n'est plus mentionné et disparaît comme s'il n'avait jamais existé. Nous nous taisons, admettant ou croyant qu'il y a des raisons importantes à de tels faits et prescriptions, mais pendant que nous nous taisons avec l'espoir, avec la certitude que le Parti expliquera ses décisions à un moment ultérieur, nous entrons dans ce domaine de la pensée où nous sommes pris du désir de n'écrire pas seulement pour notre temps, mais aussi pour une époque où le besoin de vérité percera tout ce qui actuellement est présenté sous un certain jour. Nous savons qu'un jour le Parti, lorsqu'il estimera le moment venu, clarifiera pour nous tout ce qui est en relation avec les décisions qu'aujourd'hui on ne comprend pas toujours très bien, car il ne serait pas un Parti léniniste s'il voulait dérober le sens de ses actions à ceux qui cherchent à les comprendre. Lorsque la crise dans laquelle nous nous trouvons actuellement sera surmontée, nous serons mis au courant des différends et bouleversements qui agitent le Parti aujourd'hui et pourtant, précisément parce que l'idée de justice est inséparable des fondements du Parti, nous nous trouvons placés devant un conflit moral, du fait que le point de vue de l'historien objectif et revendiquant une indépendance totale, se heurte à l'autocensure du politicien de parti. Nous sommes des humanistes, mais nous devons en même temps exercer une rigueur inhumaine à l'égard de nous-mêmes. Pour un auteur, dit Hodann, la vérité ne se divise pas. Pour lui, la vérité doit être un critère concevable scientifiquement. Il peut de temps à autre reléguer certaines considérations au second plan, si ses déclarations étaient susceptibles de constituer un obstacle à une stratégie plus vaste et plus importante, mais il perdrait la confiance de tous s'il renonçait à sa propre vision d'ensemble. Sa qualité se mesurera toujours à l'intensité avec laquelle il passe outre aux limitations de la politique quotidienne et s'adapte aux aspirations de ses contemporains, qui attendent une interprétation du monde dans lequel nous sommes présents. La vérité est une notion changeante, répliqua Lindbaek. Ce que je considère comme vrai fait partie de notre accord. Nous nous attendons à une guerre civile, si bien que pas un mot de ce que je déclare ne doit faire naître de doute sur mon accord absolu avec notre stratégie. J'ai vu la mort qui frappe les masses. Si je veux expliquer cela, ce n'est pas l'évocation de choses équivoques qui m'y aidera. Sur les fronts le risque de la mort touche tout un chacun de la même manière. La décision de se défendre sous-entend le risque de mourir. Je ne surestime pas l'importance des Brigades. Des émigrants à Paris, à Prague s'imaginent volontiers que ce seront nos bataillons qui remporteront la décision de la guerre. Il est vrai que les unités Thälmann, André, Beimler sont constamment sous le feu, mais elles se composent tout au plus de cinq mille

hommes. On estime le nombre des volontaires à trente-mille, trente cinq mille, une petite partie de l'armée du peuple avec ses sept cent mille hommes. Les phalangistes tiennent à exagérer l'importance des Brigades internationales. Ils proclament que, sans elles, l'Espagne républicaine se serait disloquée depuis longtemps. Ils évaluent les troupes soviétiques à des dizaines de milliers. Ils veulent donner l'impression que ce sont des forces étrangères qui ont submergé l'Espagne républicaine pour y introduire le bolchevisme. La presse bourgeoise d'Europe et d'Amérique reprend ces affirmations en même temps qu'elle justifie l'alliance défensive entre l'Espagne nationaliste et l'Allemagne et l'Italie. Mais ce serait tout aussi erroné que d'accuser les communistes de s'infiltrer, si nous minimisons l'intervention des Brigades internationales. La moitié de leurs troupes est ensevelie dans la terre du pays qu'elle est venue défendre. Les pertes dans leurs rangs furent remplacées par des Espagnols, dans certaines sections les camarades espagnols sont déjà majoritaires. Et malgré cela, la participation internationale à la guerre, même peu considérable, est d'une valeur inestimable du point de vue de la solidarité. Trente mille hommes, c'est terriblement peu par comparaison avec une seule manifestation du Front populaire à Paris. Mais parce que les centaines de milliers ne font pas tout pour briser l'attaque du fascisme, il faut constamment citer les quelques milliers, car ce sont eux qui tirent les conséquences de leurs prises de positions politiques. On sent leur poids tout comme les livraisons d'armes soviétiques, que beaucoup considèrent comme insuffisantes, assurent la puissance de combat de l'armée du peuple. Etant données les difficultés de transport dues au blocus, c'est une victoire que d'avoir une mitrailleuse dans chaque régiment, et près de Brunete nous avons même reçu des canons antichars du modèle le plus récent. Je peux parler de la force de pénétration des grenades de quarante-cinq millimètres, je peux exposer des faits, les difficultés apparaissent seulement quand il s'agit de présenter les forces personnelles derrière chaque action. C'est ainsi que j'ai réuni des faits concernant une petite formation, dont le nom a une signification symbolique. André a été exécuté. Thälmann, malgré les protestations du monde entier, est toujours incarcéré et risque d'être assassiné. Le choix de ces noms est un programme pour nos unités militaires. En entrant dans ces bataillons on confirme une appartenance politique. Mais comment faire comprendre cela quand je ne peux déceler ce qu'il y a derrière chaque combattant, quand je ne sais rien des impulsions, des chemins qui amenèrent le volontaire sur le front d'Irún, en Catalogne. Si bien que la plupart d'entre eux devront rester dans l'anonymat. On ne peut faire ressortir que quelques noms représentatifs de tous les autres que j'ai rencontrés dans les différents secteurs de combat, aux premières lignes. En même temps

que Beimler, d'autres chefs du bataillon Thälmann ont été tués, je connais les noms d'Adler, de Wille, de Schuster. Lorsque Geisen fut blessé lors de l'attaque contre Santa Quiteria, le chef de train Preuss et le porte-drapeau de la Centurie tomba aussi, il s'appelait Pukallus et les trois frères danois Nielsen furent nommés à leur place. C'est cela qui me tourmente, dit-elle, de ne pas savoir qui ils étaient, ces hommes remarquables parce qu'ils donnèrent leur vie pour l'Espagne. Et je vis alors son visage large et énergique se figer soudain et devenir gris. Je l'avais interrogée sur les pertes subies lors de la prise de la colline du monastère et elle avait entrepris un calcul, mentionna dix-neuf morts, Gummel, Wagner, Schwindling, Hirscl, Engelmann, Pfordt, Löscl, Mayer, Baumgarten, Heras, Vigier, elle s'arrêta soudain, incapable de nommer les noms des autres, puis elle parla de cinquante-deux blessés. Lorsque je dis que j'avais entendu ailleurs mentionner trente-quatre morts et quarante-et-un blessés, elle tomba dans une profonde perplexité. Peut-être, dit-elle d'une voix blanche, n'a-t-on pu sauver qu'une partie des blessés pendant la retraite. De même fut-elle dans l'incapacité de confirmer le chiffre des cent-quarante-et-un hommes partis à l'attaque. Chaque description d'une action militaire pouvait être réfutée, présentée à partir d'un point de vue opposé. Quand il était impossible de constater le nombre d'hommes dans un régiment, le nombre de morts et de blessés, comment parvenir à tracer même le contour d'un homme pris individuellement ? Grieg dit que les trois frères danois pouvaient se détacher sur tout ce qui restait vague, c'étaient des figures de drame, peut-être pourrait-on dans le flot de contradictions, d'intérêts qui s'entremêlaient, de déformations et d'images idéalisées, reconnaître en eux des traits individuels et leur donner une dimension exemplaire. Lindback tira une lettre de sa poche, venue de Copenhague, écrite en danois par le père d'un soldat tué, du nom de Larsen, ayant appartenu lui aussi au bataillon Thälmann. C'était un bon fils, écrivait-il, je ne peux dire que du bien de lui et la cause à laquelle il s'est sacrifié était une bonne cause. Je n'ai qu'une prière à vous adresser, faites-moi savoir où mon fils est enterré. Ce n'est pas urgent, car vous avez à faire jour et nuit pour libérer le monde de la barbarie. Mais j'aimerais bien, lorsque la victoire sera assurée, me rendre sur la tombe de mon fils et voir l'endroit où il a combattu pour la dernière fois. Mais, dit Lindback, personne ne sait où Aage Larsen est enterré. Il y a des fosses communes près de Teruel. Il verra, entre les massifs montagneux, la ville dont on aura entre-temps relevé les ruines, son haut viaduc, sa gigantesque arène, ses pentes abruptes, et je vais m'informer pour savoir où se trouvait l'unité de son fils avant qu'elle fut anéantie, de sorte que, lorsque nous aurons battu l'ennemi, nous puissions placer un signe suffisamment net pour que le trouve le regard de l'ouvrier Larsen. Mais lorsque, quelques semaines

plus tard, Lindbaek se retrouva en route pour Teruel sous les averses violentes, les routes d'accès au nord de Valencia étaient déjà coupées par les troupes de tête des armées fascistes. Après un bombardement continu les soldats républicains, épuisés, avaient été encerclés par l'ennemi à Teruel, les renforts ne purent être amenés, car une nouvelle offensive phalangiste se préparait sur le front d'Aragon et sur l'Ebre, et lorsque Lindbaek et Grieg revinrent à Denia, Teruel était sur le point de se rendre.

Entre-temps la Villa Candida était devenue le quartier général du centre sanitaire. Il n'était pas possible de savoir si Hodann avait réquisitionné la maison de sa propre autorité ou s'il avait négocié personnellement avec le propriétaire, nous n'avons d'ailleurs pas posé d'autre question à ce sujet, nous voyions dans la prise en main de la propriété l'expression du droit de la guerre. Les patients nécessitant des ménagements particuliers furent installés dans les chambres donnant sur la terrasse tandis que les autres pièces autour de la galerie étaient à la disposition des médecins et du personnel. La salle à manger au rez-de-chaussée et les salons derrière les larges portes vitrées servaient à l'administration, les réunions se tenaient dans la grande salle. Tandis que nous nous installions et établissions des liaisons permanentes entre les bâtiments très éloignés les uns des autres, notre vision de l'époque qui avait précédé et qui nous avait paru désorganisée, changea elle aussi. Lorsque le déroulement de la journée commençait de façon organisée tout ce qui avait précédé s'éclairait également. Nous avions été plongés sans préparation dans un état d'épuisement et de déréliction, il fallait agir et tout ce qui s'était mis en mouvement, nous le voyions à partir de notre position présente, c'est nous qui avions créé les événements. C'est ensuite seulement que les hommes devenaient visibles en tant qu'individus, et pendant que nous travaillions en commun, surgissaient des fragments du passé qui laissaient entrevoir peu à peu des corrélations plus importantes. Nous apprîmes ce qui s'était passé avant notre arrivée et qui avait été, comme partout, totalement improvisé, avec quelques tentatives d'organisation et des revers. Chaque hôpital militaire, chaque camp militaire, chaque base de ravitaillement était soumis à ce rythme, chaque secteur restait paralysé par moments. De même que les usines d'armement de la République n'étaient pas en mesure de remplacer le matériel que le blocus empêchait d'arriver, de même la production était-elle insuffisante dans tous les autres secteurs, le ravitaillement, l'approvisionnement risquaient à tout moment de s'effondrer, si des signes de faiblesse, de découragement se manifestaient, ils se répercutaient

aussitôt sur chaque individu qui portait déjà en lui la léthargie, le désespoir, et se transformaient en vagues annonciatrices de déclin. Et néanmoins on ne manquait jamais de trouver de la résistance, des réalisations auxquelles on ne prêtait guère d'attention, qui se perdaient dans le flot des demandes ininterrompues, ici on livrait des vêtements, des munitions, là on distribuait de la nourriture, des abris aux réfugiés, ici des gens épuisés avaient besoin de repos, là arrivaient des unités aux forces encore intactes. Mais on se demandait pourquoi les ouvriers de France, d'Angleterre, de Scandinavie n'aidaient pas suffisamment, les sommes qui arrivaient, économisées sur le salaire des différents donateurs, étaient dérisoires comparées aux besoins, où étaient les actions militaires, demandait-on, où était la puissante grève générale, comment était-il possible que la classe ouvrière française se livrât de plus en plus à son gouvernement réactionnaire, acceptant la dislocation progressive du Front populaire. Les instantanés de la fin de l'année avaient quelque chose de vacillant, à Noël, la côte avait été bombardée par des formations de la marine allemande, on annonça en même temps des cas de typhus, des annexes de l'hôpital furent détruites, des chemins sautèrent, il fallut installer une station de mise en quarantaine, il fallait maintenir loin de la zone menacée de contagion les enfants qui erraient par là sans surveillance. Etant donné le manque d'équipements, il fallut soigner dans une grange ceux qui étaient atteints, les premiers décès se produisirent au début de janvier, lorsque le camp de Denia fut de nouveau bombardé, c'est dans cette situation dangereuse, où les efforts se faisaient dans l'inorganisation, que nous trouvâmes les lieux, nous qui arrivions de notre petit secteur isolé et nos premières appréciations furent marquées des mêmes erreurs que l'on fait dans les situations de crise, nous cherchâmes des responsables de ce désordre, nous ne vîmes pas ce qui avait été réalisé, nous déplorions seulement les échecs et les erreurs. Les effectifs qui se mirent alors avec un zèle nouveau à la reconstruction étaient les mêmes que ceux que nous avions rencontrés épuisés, démoralisés, mais autrefois aussi ils avaient déjà été à l'œuvre, volontaires, sans formation, leur caractère n'avait changé en rien, ils restaient comme par le passé capables d'avoir peur, d'être indécis, prêts à travailler et à prendre leur autonomie. Pourrions-nous donc dire de nous-mêmes, dit Grieg, que nous sommes différents d'eux, ne nous arrive-t-il pas parfois, à nous aussi, d'être immobilisés, de ne plus savoir où nous en sommes et nous surmonterons cela avec une aide étrangère, parfois aussi par la force de notre propre pensée. Et que sont-elles donc, ces pensées, dit-il, que sont ces maximes que nous notons, mesurées aux actions qui sont accomplies à la ronde. Nous rassemblons notre courage pour un rapport, nous nous référons à la responsabilité humaniste, nous proclamons à haute voix

notre indignation, notre désespoir devant l'injustice, les souffrances dont nous sommes témoins, mais ici les blessés, les mourants sont portés sur nos bras, mis au lit, ici les blessures, les maladies sont traitées avec un minimum de médicaments, d'instruments et un maximum de dévouement, d'assistance. C'est pour soulager notre mauvaise conscience, parce que partout en Europe on ne fait pas assez pour porter secours au peuple espagnol qui combat pour nous tous, pour faire pardonner notre insuffisance que nous sommes ici, que nous circulons dans cette désolation et que nous expédions nos rapports qui valent moins que le moindre geste d'une main tendue dans la tranchée ou au poste de secours. Je ne connaissais pas l'oeuvre de Grieg. Je tentai de lire sur son visage un peu de ce qu'il avait écrit. C'était un visage clair, lisse, au nez rectiligne, à la bouche bien proportionnée, aux yeux attentifs, au front large et haut couronné de cheveux d'un blond foncé, séparés par une raie. Mais ces traits énergiques, concentrés, fermes laissaient entrevoir une autre expression difficile à saisir, quelque chose comme une déception, presque de la tristesse. Sa taille était celle d'un géant. Dans son long pull-over gris qui pendait, lâche comme une cotte de mailles, il aurait pu faire penser à un guerrier nordique des temps préhistoriques s'il n'avait eu constamment l'air de suivre ses pensées, et sa force semblait alors le fruit d'infinis efforts. Et, de même que l'impression d'harmonie, de paix intérieure qu'il produisait à première vue alors que son regard pouvait tout de même se teinter de mélancolie, de même les gestes de sa main dont il soulignait ce qu'il disait, avaient-ils quelque chose de timide, de fragile. Nous sommes des humanistes l'entendis-je dire une fois encore, mais notre humanité s'est couverte de honte. Ils sont trop nombreux, ceux qui ont toujours l'humanisme, le pacifisme à la bouche, qui voient très bien l'injustice mais ne veulent pas lutter pour que cela change, ils ne sont, avec leur discrétion, rien de plus que les apologistes des classes dirigeantes. Je ne comprenais pas pourquoi il s'accusait lui-même. N'est-ce pas assez qu'il se trouve ici, me demandai-je, ne faisait-il pas son possible en contribuant au travail d'information par ses reportages sur le front, ses synthèses politiques. Tout ce que nous étions en mesure de faire était soumis à des restrictions, nous critiquions nos faiblesses et celles des autres, nous cédions à des conclusions précipitées, nous nous efforcions de déceler quelques débuts de vérités dans les déformations, des écrivains comme Grieg étaient précisément déterminants, eux qui venaient de l'extérieur pour observer tout ce désarroi et pouvaient découvrir un élément commun à tout cela. Pour la diffusion des informations, dit Hodann, on procède désormais selon les mêmes modèles que ceux que nous nous bricolons lorsque nous sommes acculés ou impatients. On cherche des boucs émissaires pour l'évacuation de Teruel, la retraite sanglante. On a nommé

d'abord des anarchistes, des partisans dispersés de Nin, bien que l'on ait annoncé depuis longtemps que leur influence était brisée. Soudain on les a revus et, parce qu'ils ont été récalcitrants et ont refusé d'obéir aux ordres de l'état-major de l'armée, ils laissèrent la ville tomber aux mains de l'ennemi, puis les attaques s'orientèrent vers Prieto, le ministre de la défense, et on exigea sa révocation. Sur le terrain des efforts quotidiens, nous vîmes resurgir le désaccord dans la guerre civile. A l'époque où les armées nationalistes menaçaient d'avancer jusqu'à la mer, au nord de Teruel, pour mettre la République en pièces, les divergences au sein de la politique gouvernementale prirent les dimensions d'une crise, les partis s'opposaient les uns aux autres tandis que les troupes faisaient l'impossible pour tenir les positions près de Caspe. Ici, la mise en action de toutes les forces pour la légitime défense, là, les conflits entre fractions au sein de la direction de l'Etat. Mais cela même pourrait être apprécié autrement, dit Grieg. De même qu'on ne pouvait admettre aucun relâchement, aucune inexactitude dans les rangs de l'armée, de même ne fallait-il tolérer personne au gouvernement exprimant une tendance au défaitisme, à agir de sa propre autorité. Prieto ne croyait plus en la possibilité d'une victoire républicaine. Il avait, en collaboration avec le Cabinet anglais, pris des mesures pour préparer une paix négociée. Mewis, arrivé au début de mars à Denia pour un entretien d'information, donna d'autres raisons qui rendaient nécessaire la suspension de Prieto. De Prieto qui appartenait à l'aile droite socialiste, tout ce que je savais, c'était qu'il était rondlet, assez gros, et qu'on l'appelait la grenouille. J'avais simplement entendu parler de rivalités entre lui et Caballero, de conflits entre lui et Negrin, le président du Conseil. Puis il était devenu le favori du Parti communiste et s'était élevé au-dessus de Caballero. C'était stupéfiant de disposer de connaissances aussi insignifiantes, de dépendre à ce point du cloisonnement des compétences. Constamment, dans tous nos débats, nous reprenions conscience de cette division et la perdions de nouveau de vue sous le poids des sollicitations du moment. Et voilà que nous apprenions que le ministre ayant en charge la conduite de la guerre agissait à l'encontre de sa mission, lui qui devait entraîner les troupes à sa suite, il les vit aller à leur perte. A son incompetence, à son pessimisme vint encore s'ajouter la tentative de rompre l'alliance entre le Parti socialiste et le Parti communiste, dit Mewis. Le Front populaire devait être protégé, ses adversaires devaient être exclus, non seulement parce qu'il devait préparer maintenant une contre-offensive, mais parce que les tendances unitaires devaient être prises à une échelle plus grande. On s'attendait à un remaniement du gouvernement français à tendance socialiste, et même si Blum avait autrefois montré son manque de fermeté, on pouvait tout de même espérer qu'avec l'aggravation des conflits le Front populaire se

réveillerait en France. Dans quelques jours devait avoir lieu à Valence une conférence de sociaux-démocrates et de communistes allemands, cette rencontre en pleine zone de combat était d'une grande importance pour les entretiens des fonctionnaires supérieurs à Paris. Le front militaire en Espagne était une partie du vaste front politique qui s'étendait à travers l'Europe. Ici on avait déjà démontré la communauté d'intérêts au sein du mouvement ouvrier. Le maintien et le renforcement de notre secteur ne se répercutait pas seulement directement sur les négociations concernant la politique du Parti, il venait aussi à l'appui des arguments soviétiques sur la nécessité d'une alliance antifasciste internationale, présentés infatigablement à toutes les conférences. A Londres Ribbentrop conférait avec Halifax sur les prétentions allemandes concernant l'Autriche. On parlait du Grand Reich allemand avec deux capitales, Berlin et Vienne. Göring réclamait la libération des Allemands de Bohême et de Moravie. On pressait la direction du Parti social-démocrate de prendre une décision. Braun, Garbarini, Martens et d'autres membres sociaux-démocrates des Brigades s'étaient, disait-on, déjà engagés sur la voie de la solidarité armée. Mais toutes sortes de difficultés surgissaient aussi, dit Grieg, et elles paralysaient les négociations. Ce qui comptait pour la diplomatie occidentale et la direction social-démocrate, ce n'était pas seulement de faire reculer la guerre en Europe, mais aussi de faire reculer l'influence communiste. Sous le prétexte de la non-ingérence, on était largement prêt là-bas à reconnaître une Espagne nationaliste. Ce n'était pas par hasard que Prieto venait de provoquer une rupture. Il avait certainement agi en accord avec les chefs de la social-démocratie lorsqu'il fit valoir ses divergences avec le Komintern, avec l'Etat soviétique. Pour faciliter son ascension il s'était servi du Parti communiste, tout comme ce dernier l'avait promu aussi longtemps qu'il lui fut utile. Déjà il imputait lui-même la perte de Teruel aux erreurs d'appréciation et aux intrigues des communistes. Les sociaux-démocrates, dit Grieg, justifieraient leur refus par le fait que Prieto, tout comme Caballero, n'avait été utilisé par les communistes que comme allié tactique dans leurs efforts pour s'assurer le pouvoir. Ce qui était en jeu comme par le passé c'était des questions de prestige et d'influences à prendre, des tiraillements et une volonté d'hégémonie, dit-il, et, étant donnée la différence des principes fondamentaux, cela était inévitable, il se demandait si même un danger mortel amènerait les deux partis à s'entendre. Il estimait que le temps de la spontanéité était passé. L'unité ne pourrait être réalisée que par la contrainte, la force. Tout cela est dur, dit-il, et nous aimerions tant être tolérants. Dans un tel dualisme, la plupart de nos notions se sont transformées de fond en comble. Dans la politique, cet art du possible, il n'y a pas de place pour les sentiments, et même dans l'art de l'impossible

qui englobe maintenant nos réactions, notre sens des formes, notre esprit poétique, tout doit désormais se placer sous le signe de la nécessité. La beauté est action. Dans l'acte généreux nous trouvons de l'harmonie. Notre exemple est Eschyle, qui se rendit au combat pesamment armé. C'est ainsi que la création littéraire est constamment associée à l'effort que l'on fait sur soi-même. C'est pourquoi, dit-il en riant, moi qui suis prédisposé au mal de mer, je vais à la mer, moi qui souffre de vertige, je grimpe dans les immeubles les plus hauts, je cherche, alors que je crains la mort, les lieux où on est le plus exposé. Pour Mewis qui dirigeait le commissariat du Parti à Barcelone depuis que Dahlem avait été appelé à Paris, les problèmes pratiques devaient prendre le pas sur toutes les ruminations et abstractions. Son regard à demi vert, à demi bleu était dirigé vers Grieg. Ses lèvres minces semblaient exprimer du mépris à la vue de toutes ces personnalités en Espagne pour convertir leur esprit en force agissante. A moins qu'il ne serrât les lèvres parce qu'il était inquiet à l'idée des débats à venir avec les cadres sociaux-démocrates et avec Marty, qui s'opposait aux intentions des anti-fascistes allemands en Espagne, lesquels voulaient désormais concentrer leur activité sur le combat dans leur propre pays. Marty, rejetant l'idée d'un deuxième front parce qu'elle dérangeait ses propres projets, avait exprimé son indignation au sujet de la conférence de Valence et tenté de donner des contre-ordres afin de tenir les délégués à l'écart des rencontres. Si bien que les tensions et les fractionnements, les ruptures dans le gouvernement firent apparaître de nouveau les controverses entre les différentes nations dont se composaient les Brigades, et ce ne fut pas tout, car à mesure que cette situation s'installait, les divergences politiques s'imposaient à l'intérieur de chaque unité. Hodann, les mains posées sur les têtes de béliers à l'extrémité des accoudoirs, Lindbaek à côté de lui avec sa masse de cheveux noirs, semblable à une visionnaire, une sorcière, Grieg qui allait et venait tout en contemplant les armoiries dans les carreaux du sol, Mewis regardant par la fenêtre et cherchant des yeux la voiture qui devait venir le chercher, Marcauer, assise à la table, levant les yeux de sur les papiers, attendait qu'on lui donne encore quelque chose à inscrire au procès-verbal, ces quelques personnes, un cercle très étroit réuni pour les mêmes missions, représentaient des opinions qui, à bien des égards, ne concorderaient jamais, je voyais le front de Marcauer marqué de petites cicatrices, la bouche large de Lindbaek dont les lignes s'effaçaient, les doigts de Grieg jouant nerveusement sur quelque clavier imaginaire, et la chaise de Hodann dont l'architecture raffinée, à elle seule, attirait toute notre attention, les pièces latérales, cannelées, aux torsades entrecroisées portaient le siège de cuir ; pourtant les invectives de Mewis n'éclatèrent pas contre Grieg mais contre Hodann, qui pendant tout ce temps avait

réfléchi à une remarque de Grieg, pour dire enfin qu'il était tout de même nécessaire de rester attaché à un humanisme, un humanisme socialiste. Les voilà encore, ces paradoxes, ces idées fixes, s'écria Mewis comme en accord soudain avec les arguments avancés auparavant par Grieg, ce socialisme à visage humain, ce communisme libertaire, comme si le socialisme ne représentait pas la forme humaine de la vie en commun, comme si le communisme n'était pas déjà synonyme de libération du plus grand nombre. Son rapide départ dès que l'ordonnance arriva ne permit plus de réplique et il n'était d'ailleurs pas sûr que Hodann ou Grieg auraient encore souhaité dire quelque chose, car derrière ce qui avait été abordé ainsi il y avait autre chose qui ne pouvait faire l'objet d'une discussion maintenant et qui pesait bien plus lourdement sur nous que toutes les dissensions espagnoles.

A cette époque chaque jour pouvait être qualifié d'historique, chacun était le produit de l'effort de beaucoup d'autres qui réclamaient une décision, rempli d'événements dont dépendait l'avenir des nations, des continents, du monde entier. Mais, plus puissantes que jamais, on sentait les forces qui se combattaient entre le deux et le quinze mars. Il était à peine possible de distinguer entre les différentes couches d'événements, nos pas, nos actions étaient constamment traversés par les images des lieux où se concentraient le pouvoir et l'autorité. Pour notre service d'information nous surveillions les nouvelles à la radio anglaise, française, tchécoslovaque et les émetteurs à ondes courtes scandinaves, et les stations de radio allemandes dont le triomphalisme bruyant était traduit par Grieg en des termes indiquant à demi-mot le contenu. Ce qui nous parvenait, c'était des signaux incohérents, du morse, des indications qu'il fallait expliquer. Tout à l'extérieur du Kremlin, sur la perspective Marx, dans la Maison des syndicats, dans l'ancien édifice abritant le club de la noblesse, parmi les colonnes de marbre de la salle des fêtes, entre les murs bleu azur, sous les lustres gigantesques, Boukarine était assis sur l'estrade avec Rykow, Krestinski, Rakowski et les autres accusés et il avouait qu'il était le chef de la contre-révolution dont le but était de restaurer le capitalisme dans l'Etat soviétique. Grieg le revoyait trois ans et demi plus tôt, là-haut derrière son pupitre, tenant son grand discours au premier congrès de l'Union des écrivains, son discours sur la liberté de l'art révolutionnaire, sur l'ouverture inconditionnelle de la forme, ses paroles avaient quelque chose de dur et d'affirmé, de cristallin, elles recelaient une vision non pas au sens d'une méditation, c'était une attaque enflammée, un combat, une parade, c'était une vision résultant de vifs débats, une diatribe contre les

esprits bornés et le dogmatisme, contre les artisans de l'idéalisme héroïque, un rejet de toutes les directives, un appel à l'épanouissement de l'individualité. Là-bas, dans les derniers jours de l'année trente-quatre, les fondements de la culture nouvelle semblaient avoir été posés, d'une culture qui depuis Octobre cherchait son expression, chaque phrase donnait une orientation, portée par la haute responsabilité de l'orateur, derrière lui se tenait le Politbureau, le Parti. Grieg entendait encore les manifestations de joie, les applaudissements à tout rompre, par milliers, les membres de l'assemblée qui s'embrassaient avaient été captés par les facettes des lampes, et ces glaces qui avaient jadis renvoyé l'éclat des bijoux et des décorations de l'aristocratie les soirs de grand bal, réfléchissaient maintenant l'image d'un misérable tas d'hommes condamnés. Même si Grieg savait aussi qu'un an plus tard Boukarine avait perdu toute influence et un an plus tard encore tout appui, son apparition après sa dernière année d'incarcération lui paraissait tout de même incroyable à ce moment. Espérais-je donc encore, demanda-t-il, qu'il parviendrait à se laver des accusations qui fondirent sur lui aussi pendant les procès de Sinoviev, Kamenev, Pjatakow, Radek, pouvais-je encore croire qu'il serait capable de dissiper la panique nationale suscitée par le fascisme et rétablir la légalité socialiste. Qu'est-ce qui l'amena lui, le plus proche intime de Lénine, demanda-t-il, à se présenter à l'opinion publique du monde entier comme l'organisateur du bloc des ennemis de l'Union Soviétique, et à renier tout ce pour quoi il avait combattu toute sa vie. Krestinski, petit, malingre, effondré, des lunettes cerclées d'acier lui pinçant le nez, réussit le jour de l'ouverture quelque chose qui, selon Grieg, aurait pu dissiper toute frayeur. Il avait été le seul détenu à refuser de faire des aveux, jamais il n'avait appartenu, dit-il, au bloc de la droite et des trotskistes, il n'en avait même rien su et n'avait entretenu aucune des relations avec les services d'espionnage allemands et japonais dont on l'accusait. En même temps que les nouvelles de la victoire des phalangistes qui avançaient vers Fuendetodos, la ville natale de Goya, à l'ouest de Belchite, l'accusateur s'acharna sur ce récalcitrant qui fut déclaré contumax. Ecoutez bien, s'écria le procureur, vous ne pourrez pas prétendre n'avoir rien entendu et Krestinski qui avait été envoyé par l'Union Soviétique à Berlin, répondit presque à voix basse qu'il se sentait mal. Grieg pâlit dès ce mercredi lorsque l'incident fut diffusé en différentes langues et il rappela plusieurs fois que Krestinski avait pris un médicament pour être de nouveau capable de suivre l'audience. Le risque qu'avait pris Krestinski, dit-il, en rompant avec tous les règlements appliqués jusqu'alors dans le déroulement du procès, avait dû lui coûter toutes ses forces psychiques, il ne s'y était sans doute décidé que parce qu'il espérait que les autres le suivraient. La possibilité existait en ce deux mars, un tournant aurait pu se produire,

la presse internationale était réunie, un appel commun durant les quelques instants de stupeur, d'attente, aurait pu aider à faire éclater au grand jour leur innocence. Mais rien ne se passa, les autres restèrent là, brisés, attendant d'être anéantis, la machine à interroger passa de nouveau sur l'incident, l'écrasa au point de lui enlever toute signification, les co-accusés devinrent, comme d'habitude, les alliés du tribunal et poussèrent Krestinski à démentir sa déclaration. Mais jusqu'à la séance du trois mars au soir, Grieg continua à attendre que Boukarine se lève là-bas, dans la salle des colonnes, dans la salle de bal, qu'il entreprenne de clarifier la situation ainsi créée, en vertu de son passé bolcheviste, en vertu du matérialisme dialectique et historique. Mais c'est alors qu'à travers l'éther on nous annonça les aveux de Krestinski, nous les primes par écrit, mot pour mot, pour les reproduire le lendemain matin, encadrés de noir, dans notre journal mural. Des défaites sur le front du nord nous n'avons rien dit, on pouvait noter ici et là des retraites tactiques, Fuendetodos et Caspe, Quinto et Montalban étaient tenus par les nôtres. Grieg répéta la déclaration de Krestinski, il se plaça derrière la grande table dans la salle, en plus de moi il n'y avait que Hodann, Lindbaek, Marcauer. Il tenta de se mettre à la place de celui qui avait fait des aveux. Faisant sienne les paroles de Krestinski, il s'efforça de serrer leur sens de près. Sous l'impression de la honte, dit-il, provoquée par ce banc des accusés, aggravée encore par mon état maladif, face à l'opinion mondiale je n'ai pas été capable de dire la vérité, mais maintenant je prie le tribunal de prendre note de ma déclaration où je dis que je suis pleinement et entièrement coupable des graves accusations portées contre moi, de félonie et de trahison. Il resta un instant silencieux, les mains appuyées devant lui sur la table, ici comme à Cueva, nous avions suspendu le long drapeau rouge qui pendait du haut de la verrière jusqu'au milieu de la galerie. Et si je reconnais maintenant, dit-il ensuite, que je suis communiste et que jusqu'à la fin de ma vie je combattrai pour le communisme, j'entends la voix du juge. Vous n'êtes pas un communiste, crie cette voix, vous êtes un lamentable imposteur, vous êtes un tas puant de déchet humain. Je m'imaginais avoir entendu cela depuis plus d'un an, jour et nuit, jusqu'à en perdre conscience dans les salles où avaient lieu les interrogatoires, mais je ne ressens rien, tout reste abstrait, insaisissable, nous les avons laissés seuls, leur isolement nous les a rendus incompréhensibles et si ces hommes, plus profondément enracinés dans le communisme que moi, qui ont témoigné pour le communisme par leurs actes, se sont laissés tomber, s'ils sont prêts à ne livrer même plus l'ombre d'eux-mêmes, comment pourrais-je encore dire de moi qui suis tellement plus indécis, plus faible, que je suis capable de conserver ma conviction, ma logique interne et ma constance. Mais qu'est-ce donc qui a ainsi

déchiré les représentants les plus solides de la science sociale marxiste, les défenseurs les plus ardents et les plus intelligents de l'ordre socialiste, au point qu'ils ne sont plus capables de se reconnaître eux-mêmes. Ceci n'est plus Krestinski. C'est un homme sans nom. Ce ne sont plus là Rykow, Rakowski. Celui qui affirme là-bas avoir préparé le coup d'Etat fasciste, ce n'est plus Boukhrine. Vous avez sombré dans le fascisme primaire, nu, lui dit l'accusateur Wyschinski. Oui, c'est exact, répondit Boukarine. Lorsqu'en août trente-quatre, dit Grieg, il s'écria en concluant son discours : Nous devons prendre le risque, Boukarine voulait dire qu'il estimait que les temps étaient mûrs désormais pour regrouper en une unité la vie culturelle, sociale, industrielle et politique, la création littéraire, l'art sortiraient directement de l'ensemble de la production avec la participation de tous, pour la première fois, c'est ainsi que cela m'est apparu, s'était manifestée la conscience d'une existence communiste. Et que s'est-il passé ensuite, demanda-t-il, où notre attention a-t-elle flanché, il ne pouvait tout de même pas être possible que soit détruit par un seul individu ce qu'à cette époque nous ressentions tous, que cet individu se construise une position qui rendait impossible toute protestation, qui laissa s'effriter les énormes possibilités intellectuelles à côté de lui. Et pourtant, dit-il en se levant, et pourtant il nous faut, pour des raisons encore parfaitement obscures, approuver le tribunal et nous détourner de ceux auxquels nous faisions confiance jusqu'à présent. Oui, poursuivit-il après un instant de réflexion, nous les avons abandonnés, les accusés, mais plus encore, nous les avons tous abandonnés, le peuple tout entier, qui s'érige ici en accusateur. Malgré notre sympathie, nos espoirs et notre optimisme nous n'avons pas vu les événements qui se préparaient, qui contraignirent la direction du pays à une telle violence, comment oserions-nous maintenant être choqués, présenter des objections, critiquer des mesures qui ne purent être prises qu'ainsi et pas autrement. Si le pouvoir ne s'était pas développé là-bas, le pays se serait disloqué sous la pression inouïe et nous ne serions pas ici. Je connaissais les milieux que fréquentait Trotski en France et en Norvège, tous les ennemis du communisme étaient de son côté, la presse réactionnaire de l'Occident accueillait ses articles contre l'Etat soviétique. A quoi cela servait-il quand il se contentait d'imaginer une autre forme de vie socialiste, quand il voulait simplement éliminer celui qui l'avait expulsé jadis, à quoi cela servait-il quand il prétendait agir au mieux pour l'Etat prolétarien alors que, derrière lui, se mêlant à ses mots d'ordre, il y avait les organisations mondiales, depuis le libéralisme humaniste jusqu'aux alliés du fascisme, avides de profit dont le seul but était de provoquer la chute de l'Union Soviétique. Si bien que vous autres, avec votre besoin de vérité, demanda Marcauer, vous allez approuver les verdicts et prendre leur défense. Je ne

dirai rien contre eux, dit Grieg. Les menaces dirigées contre l'Etat soviétique sont si grandes que chaque mot que nous publierons devra auparavant être vérifié quant à sa force défensive. Nous ne pouvons pas taire ce qui se passe, dit Hodann, c'est pourquoi nous devons interpréter les événements conformément aux principes nécessaires aujourd'hui. Nous n'avons pas le droit de laisser naître de l'inquiétude, nous devons montrer aux troupes que des forces sont présentes et veillent continuellement, qu'elles découvriront chaque conjuration, chaque tentative de sape, nous devons les convaincre que l'Union Soviétique sortira renforcée du terrible conflit avec ses adversaires intérieurs. L'exposé public de la trahison doit susciter une catharsis qui donnera aux hommes un courage nouveau, une persévérance nouvelle. Tout au long de leur autocritique, les accusés acquerront la certitude - c'est ainsi que je l'imagine - qu'en se sacrifiant, même d'une manière terrible, ils rendent à leur Parti et à leur pays un ultime service. Vous vous engagez en faveur d'une telle trahison, s'écria Marcauer, parce que vous restez prisonniers de votre univers d'hommes. Pourquoi, demanda-t-elle, Grieg ne veut-il pas comprendre ce qu'est le pouvoir d'un seul individu avec toutes ses conséquences. Il dit qu'un individu ne peut pas être capable de prétendre à une telle concentration de pouvoirs intangibles. Mais ce n'est pas l'individu qui crée le culte consacré à sa personne, ce culte vient à lui. La canonisation part de ceux qui veulent conserver son système. L'individu n'est rien de plus que l'exécuteur de ce système. Tous ceux qui viennent s'incliner à la barre du tribunal sont les esclaves du système, sont les victimes de l'obéissance, du respect, de la discipline. Les lois qu'ils ont rédigées eux-mêmes les conduisent à leur perte, mais s'ils n'avaient pas écrit ces lois, le droit au commandement n'en ferait pas partie non plus et c'est ce droit qui est l'objet de tous leurs vœux. Seul celui qui est tombé de très haut peut être brisé, anéanti à ce point. Ayant perdu leur autorité, ils ont plongé dans l'abîme. Ils veulent diriger eux-mêmes, mais maintenant ils sont mis sous tutelle, privés de leur dignité. A mes yeux, leur situation n'a rien de tragique, ce n'est que de la folie. Devant les chefs de bande, les chefs de groupes, les flics, ils répètent machinalement ce qu'on leur a fourré dans la tête, leur condamnation à mort, ils la prononcent avec la langue des autres. Tu as parlé de grandes énergies intellectuelles, dit-elle en se tournant vers Grieg, mais tout ce que voulaient ces énergies c'était une plus grande influence, à la suite d'une poussée incessante l'un d'entre eux a été placé au sommet, le principe de l'ascension l'a mis à la place où chacun lui rendait hommage et où chacun l'enviait. Ils auraient bien aimé occuper eux-mêmes le trône de celui par qui ils se font châtier, car leur univers est fait de vanité et de sujétion, d'orgueil et d'aviilissement. Votre ordre s'écria-t-elle, tel qu'il se montre là-bas, dans la salle des colonnes,

est arrivé au bout de sa logique. Quelle ivresse pour ceux qui sont là sur les sièges du tribunal, dans toute leur puissance, dit-elle, et que d'humiliation pour les rivaux évincés, écrasés par leur incapacité. Ils sont indissolublement liés, les impuissants et les coqs qui gonflent leurs crêtes et chantent, ils sont liés les uns aux autres, ils ont besoins les uns des autres, ceux qui commandent et ceux qu'on maltraite maintenant. Grieg se défendit, disant que Marcauer parlait comme une anarchiste, qu'elle ne comprenait pas la structure rigoureuse du Parti. Ce n'était pas à la suite de combats singuliers mêlés d'intrigues, mais d'un scrutin du centralisme démocratique que les postes étaient attribués. Seul l'attachement à un tel ordre permettait d'expliquer pourquoi ceux qui se trouvaient devant le tribunal acceptaient les condamnations prononcées par la collectivité. Et c'est toi qui soutiens cela, dit Marcauer, tu qualifies de communiste une telle exaltation, mais la torture qui fait partie du pouvoir exécutif de votre monde peut aliéner un homme à tel point qu'il accepte avec reconnaissance son anéantissement. Elle évoqua Radek, ce lèche-bottes, qui commença par faire de faux témoignages pour sauver sa peau, pour pouvoir de nouveau grimper, qui entreprit ensuite de glorifier le grand patriarche, qui savait tout, qui voyait tout, ce sage parmi les sages, jusqu'à ce qu'il se voie lui aussi balayé et s'abîme dans les auto-accusations. Ce que nous voyons ici, dit-elle, n'est qu'un échantillonnage de l'ensemble du gratin, ce ne sont que ceux qui jouent le jeu jusqu'au bout, bon nombre de ceux qui ont sauvé la face, qui ne se sont pas laissés contraindre à l'autorenement, les humbles, les vrais communistes, ont été descendus en cachette, chez Krestinski il y a eu encore une étincelle, puis c'en fut fait de sa conviction. Regardez donc, de quelle manière les accusés acceptent le chantage. Ils avouent des méfaits qu'ils n'ont jamais commis, pour sauver leurs enfants, leurs femmes. A première vue cela paraît noble, mais ça ne profite qu'à la pérennité de leur système. Ils entraînent la famille avec eux pour se procurer une dernière satisfaction dans leur débilitation, en s'imaginant qu'ils sont les protecteurs de leurs femmes. Les femmes, elles, sont prisonnières avec eux de leur montage égoïste, les femmes peuvent servir d'otages ou être prises en charge par d'autres hommes. Ce qui se passe ici, dit-elle, peut vous paraître incompréhensible dans certains détails, mais nous ne connaissons que trop bien ce phénomène, infiniment monotone. Le monde des hommes, s'écria-t-elle une fois encore, se défoule ici. Les plus malins, ceux qui savent le mieux s'adapter, sont à la barre, les moins exigeants restent sur le carreau. Les femmes ne comptent pas plus que des déchets. Et si vous me qualifiez d'anarchiste, je le suis dans le sens où je pense que le courage n'a pas besoin de directives, j'apprécie la programmation tout comme vous le faites, mais je veux qu'elle soit sans classes, sans privilèges, je préconise la plus grande

violence à l'égard de l'ennemi, mais celle-ci n'a pas besoin de buffles pour lui servir d'attelage, son efficacité est à son maximum lorsque la collectivité continue à fonctionner. Grieg était blême, debout, tout droit, près de la table, le communisme n'a pas encore atteint son objectivité, lui dit Marcauer, et c'est vous qui le maintenez au stade de l'émotionnel, de l'irrationnel. Lorsque vous ne savez plus que faire, vous vous mettez à croire qu'il faut que vous croyiez, sinon votre maison s'effondrerait. Vous aussi, si vous étiez au banc des accusés, vous pardonneriez à vos juges, vous chanteriez leurs louanges, car ils sont à l'image de votre idéal. Je suis d'accord avec toi, dit Hodann, chaque fois que tu dénonces le monde patriarcal. Même le pays du socialisme n'a pas encore su éliminer les marques de la suprématie masculine. Dans leur besoin de se mettre en valeur les hommes ont édifié le système d'oppression capitaliste. Dans le prolétariat aussi on a rarement surmonté la discrimination exercée à l'égard de la femme, sa situation de dupe et d'exploitée était la même dans toutes les classes, c'est uniquement dans des situations de crise qu'elle pouvait se rapprocher des hommes - en tant qu'ouvrière. Dans les moments de grande détresse ou de grands espoirs, en période de grève, de rébellion, de révolution, la frontière entre les sexes disparaissait parmi les travailleurs, le combat contre l'ennemi commun faisait oublier aux hommes leurs avantages constitutionnels et accordait l'égalité de droits à la femme, les constellations habituelles du pouvoir étaient brisées, la femme se tenait au côté de l'homme de manière totale et existentielle. Ce furent toujours des phases provisoires, elles apparurent particulièrement pendant la Commune et durant la révolution d'Octobre, nous les connaissons tous par les actions dans les entreprises, dans les rues. C'est dans des cas particuliers seulement que nous prenions conscience de ce que nous étions tous, dans toutes les couches de la société, marqués par la civilisation capitaliste, que le système de l'exploitation avait aussi imprégné le sang de l'homme exploité et qu'en revenant à la prétendue normalité nous devions continuer à lutter contre les anciennes valeurs reconnues qui réapparaissaient aussitôt. Après chaque élan la répression revenait à la charge. Mais là aussi, dit-il, Marcauer commet l'erreur de présenter la position de l'homme comme conditionnée par la nature. Le monde capitaliste des hommes est bien en-dessous du slogan du combat de tous contre tous. Des hordes d'hommes défendant leurs possessions contre celles d'autres hommes. Mais l'Etat socialiste a commencé d'abolir ce qui fut le rapport atavique et antagoniste entre les êtres humains. On a vu se produire des échecs, les mécanismes de la division du travail se sont de nouveau répandus, la véritable égalité n'a pas encore pu se réaliser. Mais ce serait une erreur que de se lamenter de l'extérieur sur ce qui manque encore car, qu'avons-nous donc fait nous-mêmes dans nos pays

pour que s'instaure un ordre socialiste, quelle a été notre contribution à une transformation de la situation. Les bouleversements décisifs ont été entrepris dans l'Etat soviétique, dans de nombreux secteurs, sur le plan social, sur celui de l'éducation, de la culture, les frontières entre ceux qui élaboraient les projets et ceux qui les mettaient en oeuvre, entre l'homme et la femme, telles qu'elles existent encore chez nous, ce sont déplacées et brisées. Dans de telles évolutions, Marcauer reconnaît le monde de l'homme, et cette manière de voir est justifiée. Mais ces hommes ne nous intéressent plus en tant que représentants de leur sexe, ils nous intéressent en tant que représentants des facteurs économiques derrière eux. Ce que les négociations révèlent dans leurs précisions incessantes et nécessaires, c'est la tentative de justifier la politique pratiquée actuellement à l'égard des défenseurs de l'école, qui avait ses origines dans la période léniniste. Lorsque Boukarine avoue avoir voulu introduire le capitalisme, il parle des actions des planificateurs à l'époque de la nouvelle politique économique, lorsque l'économie devait être stimulée par des mesures inspirées du taylorisme, lorsque le capitalisme d'Etat fut considéré comme une nécessité temporaire, lorsqu'on promit des avantages aux paysans pour les inciter à accroître leur production, toutes ces tendances sont celles que préconise aujourd'hui le Parti communiste pour la République espagnole. Ce qui importe, ce n'est pas ce qui saute aux yeux, le culte consacré à des personnalités de la direction, cela nous avons pu le constater, ce qui compte c'est le principe de la dictature d'en haut. Il s'agit de l'édification du socialisme dans un seul pays. Mise à l'écart par le reste de l'Europe, menacée par le fascisme, la collectivisation et l'industrialisation doit être réalisée rapidement, il faut faire appel à des masses par millions, accumuler les énergies socialistes et les utiliser là où l'on a besoin d'elles. Un grand nombre d'anciens bolcheviks s'opposèrent à des solutions imposées de force, accessibles seulement au moyen d'une extrême centralisation. Nous voyons, après plus d'une décennie, les compagnons de Lénine mener l'ultime combat contre le bureaucratisme, la hiérarchie au Parti, la machine étatique toute-puissante, combattant pour la transparence et le contrôle démocratique, pour la participation des travailleurs à la politique, pour la continuation de la révolution culturelle. Vous êtes comme Brecht, dit Marcauer, qui incarne aux yeux de beaucoup de gens la conscience critique mais qui, lors de l'arrestation de son maître Tretjakow, a continué à affirmer que la justice régnait dans les procès et qu'une gigantesque conjuration était découverte et punie. Lorsqu'on prétend que de nouvelles générations arrivent pour poursuivre ce qui a été commencé et qu'elles doivent se débarrasser de ce qui est dépassé et en déchéance et qui les gêne, votre silence signifie que vous approuvez. Quand vous découvrez la terreur qui accompagne tout cela, vous vous

réferez au déroulement de toute révolution. Vous avez vu briser l'un après l'autre ceux qui se trouvaient dans les rangs des fondateurs de l'Etat soviétique. Leur humiliation devant le tribunal qui se qualifie de tribunal du peuple et n'est qu'une instance de la direction, vous l'acceptez. S'il vivait encore, dit-elle, Lénine serait aussi en état d'accusation ici, Krupskaja n'a-t-elle pas été elle-même exposée à toutes les vexations. C'est plus tard seulement que je compris le sens de sa remarque. Elle voulait dire que tout ce qui se passait maintenant ne pouvait se produire que parce que Lénine n'était plus en vie, qu'il aurait été le seul à pouvoir agir contre ces tendances qui sécrétaient l'auto-destruction, tous ses écrits, ses lettres, ses notes de l'époque précédant sa mort évoquaient bien cette intention. Mais pour le moment, la seule question angoissante que je me posai était de savoir si j'étais prêt à laisser liquider Marcauer qui, pendant les premiers mois de la guerre, à un moment où les hommes et les femmes combattaient ensemble, avait fait partie du bataillon Luxemburg et avait été blessée dans la Sierra Alcubierre. Je me refusais à admettre une telle pensée. J'avais pourtant bien des fois vu des camarades assistant sans s'y opposer à l'arrestation d'un des leurs et expliquant que c'était nécessaire pour protéger le Parti. Après cette discussion, la gêne se ressentit encore pendant quelques jours après l'arrivée de Mewis, lorsque Boukarine s'empêtra du matin jusque tard dans la nuit dans une masse de contradictions, lorsque Fuendotos, ce village au pied du versant abrupt de la montagne, avec sa source qui appartenait à tous, avec ses murs de pierres sèches, ses ruelles étroites et la maison du peintre, son environnement de sable blanc où poussaient quelques touffes d'herbe fut pris par l'adversaire et que la France annonça la fermeture de la frontière des Pyrénées. Je ne me bats plus pour ma vie disait Boukarine après que, le treize mars, Mewis se fût mis en route pour Barcelone afin de faire les ultimes préparatifs pour la conférence de Valence, ma vie, je l'ai déjà perdue, mais je me bats pour ma réputation, pour ma place dans l'histoire. L'impression que j'avais gardée de Mewis était restée floue. Froid, objectif, entièrement tourné vers la politique, il semblait se distinguer de caractères compliqués, très cultivés comme ceux de Hodann, Grieg ou Münzer. Il ne s'était rapproché de moi que pour un instant seulement. Il m'avait demandé pourquoi je n'avais pas encore demandé à adhérer au Parti. C'est seulement quand je me rendis compte que j'éprouvais des difficultés à lui répondre que je compris à quel point ses paroles avaient été pesées et calculées. Je me trouvais de nouveau devant le problème que je me posai en me demandant comment je me comporterais si les intérêts du Parti exigeaient que je m'isole de mes amis. Je ne faisais aucune réserve à l'égard des fondements et des objectifs du Parti. Le Parti avait toujours été pour moi l'instrument de combat immédiatement accessible.

C'était le Parti de ma classe. Je me considérais comme faisant partie de lui, même sans carte de membre. Dans la soumission aux décisions de la majorité, je ne voyais aucun renoncement à la spontanéité et à l'indépendance qui était liée à l'entrée dans le Parti. Mais il ne fallait pas que la part de la raison fût amenée à reculer, jamais des revendications métaphysiques ne devaient se manifester. Certaines obscurités avaient surgi et elles allaient à l'encontre de mon besoin d'intégrité absolue. Mais le Parti était aussi le Parti de la dialectique. Des choses dépassées, certaines orthodoxies y avaient été transférées, mais il y avait aussi ce qui était jeune, la faculté de changer les choses, il y avait les forces qui se tournaient vers l'avenir. La dureté, la rigueur, la discipline faisaient partie de lui comme la perspicacité, l'imagination. Les contradictions aboutiraient finalement à la constitution d'une synthèse. La réponse à la question que Mewis avait posée presque incidemment devait être différée. Les événements se déroulaient maintenant trop vite pour que nous ayons pu trouver le calme pour discuter. D'autres péripéties devaient être surveillées. Il y avait là, en une succession sans fin, ces accusations qui arrivaient, obscures, impénétrables, il y avait là parmi les vestiges d'arguments dispersés cette recherche inquiète de motifs, réduits à néant, et d'où on pourrait peut-être encore tirer quelque réhabilitation. Nous découvrions les étranges distorsions de l'idiome utilisé par les prisonniers au cours du procès, parfois totalement incompréhensible et qui, d'autres fois, semblait se charger d'allusions et de paraboles secrètes. C'est à Hegel que Boukarine avait fait référence ; vous êtes un criminel, pas un philosophe, s'écria le procureur, là-dessus Boukarine : d'accord, un philosophe criminel. Cette dénomination s'applique parfaitement à lui, dit Hodann, car l'opinion qui diverge est l'opinion criminelle. Il se présente tel Esope à qui les détenteurs du pouvoir interdisent, sous peine de mort, de diffuser ses connaissances. Un jour dit-il, lorsque les archives seront ouvertes et accessibles pour nous, nous trouverons peut-être la clé de cet ultime recours à la langue des esclaves. C'est aux survivants que s'adressent ses paroles. Lorsqu'il reconnaît avoir tenu des discours agressifs, diffamatoires sur la direction du Parti, c'est parce qu'il veut attirer l'attention sur l'alternative qu'il représentait. Etiqueté comme traître, il se dit traître lui-même et, pour lui, cela veut dire la même chose que bolchevik, et il met ainsi le bolchevisme en contradiction avec l'actuelle structure du Parti. Il revient toujours sur ses actions qu'il qualifie d'illégales et l'obstination avec laquelle il insiste sur cette illégalité attire l'attention sur le fait que c'est seulement d'un certain point de vue que ses actes apparaissent comme illégaux, mais que, pour lui et l'opposition, ils possèdent leur légalité. De même, lorsqu'il insiste sur la responsabilité que représente la préparation, l'édification, la direction du groupe hostile

à l'Etat, montre-t-il qu'il reste attaché à la nécessité de revenir à une autre conception. A plusieurs reprises et sans se laisser troubler par les vives dénégations de Wyschinski, il compare son projet à une révolution de palais. C'est là une notion atavique qui ne peut avoir à faire en rien avec un Etat socialiste. Mais c'est précisément pour cette raison qu'il évoque cette image. Il confronte cette attitude rétrograde avec la scientificité dont il veut se faire l'avocat. Mais que peut-il atteindre avec de telles ambiguïtés, demandai-je, pourquoi n'exprime-t-il pas ce qu'il veut dire puisqu'il n'a plus rien à perdre, pourquoi laisse-t-il à d'autres qui perdraient vite patience, le soin d'interpréter ses affabulations. Il se peut qu'il ait compris, dit Grieg, qu'il se trouve en pleine apocalypse, alors il suppose que nous aussi nous nous convertirons lorsque nous l'entendrons, que nous aussi nous n'attendons rien de convenu, d'immédiatement discernable dans ses déclarations, il ne peut plus que proposer des énigmes, sinon il serait obligé de se taire. En ce onze mars, nous traversâmes ensuite le jardin dans le parfum enivrant des fleurs d'orangers dont le nom arabe d'Azahar avait été donné à toute la côte jusqu'à l'Ebre. Me parurent à cet instant aussi étranges que les paroles du procès qui résonnaient encore à mon oreille, les remarques de Grieg à propos du fils de Boukarine, né à l'époque du grand congrès sur la littérature. Il avait évoqué une visite chez Boukarine, dans sa maison, il avait parlé de sa jeune femme, des marques et des gestes de tendresses entre eux, puis de Jurij, le fils, et cette phrase, dans sa manière très formelle, me revenait sans cesse à l'esprit, il adorait cet enfant, dit Grieg, et l'aspect stéréotypé, achevé, immuable des mots qu'il regroupait ainsi prit, ce soir là dans le jardin, une signification insupportable, la phrase restait suspendue dans l'air silencieux, Grieg s'était arrêté, il avait rejeté la tête en arrière, le ciel était sur son visage, les traits de Hodann s'étaient figés en un sourire crispé. On attribue un pouvoir à ce parfum, dit-il, celui de nous rendre particulièrement réceptifs, tout ce qui est extérieur recule et l'essentiel se rapproche de nous. C'est pour cette raison, poursuivit-il, tout en riant et toussant, que les Ejercicios Espirituales sont avant tout exécutés dans un bois d'orangers pendant la semaine qui, d'après tous les racontars des prêtres concernant le ciel et l'enfer, doit être passée dans un silence total. Mais nos exercices spirituels à nous furent interrompus par la démission du gouvernement Schuschnigg et la concentration des troupes allemandes à la frontière autrichienne. A Vienne on avait hissé les drapeaux à la svastika et envahi et pillé les quartiers juifs. Nous n'annonçâmes pas encore que Belchite était perdue, mais nous pûmes annoncer nos propres succès sur le front au nord-ouest de Madrid, dans les monts de Guadarrama et nous affichâmes en grand sur notre panneau le texte de Wyschinski réclamant un maximum de défense socialiste, ce qui signifiait,

dans ce cas, le coup de grâce donné aux accusés. L'approbation bruyante qui s'ensuivit avait une fois encore rappelé à Grieg le vingt-huit août trente-quatre. Que voulait dire Boukarine à l'époque, demanda-t-il, lorsqu'il a parlé de l'épanouissement de l'individualité. Il voulait laisser entendre, dit-il aussitôt, qu'on ne peut saisir la nature de la révolution, le bouleversement de la vie tout entière et les réaliser en soi et dans le monde extérieur que si l'on est sans restriction en possession de sa personnalité. A l'aide d'un petit crayon à encre Boukarine, que Lénine qualifiait d'enfant chéri du Parti, prenait encore fiévreusement des notes pour son plaidoyer, c'est alors que tombèrent Quinto et Montalban, et les Brigades italiennes de la Flèche Noire, les unités de la Légion étrangère, les troupes maures percèrent les lignes républicaines. La presse mondiale, commentant les bombes de l'aviation allemande qu'on entendait exploser, parla de la fin prochaine de la guerre civile espagnole. Les dernières paroles de Boukarine, à six heures du soir le douze mars, se perdirent dans le vrombissement des chars, le bruit des pas des soixante-cinq-mille hommes qui entraient en Autriche. Le déroulement de chaque minute était désormais rendu public, à quatre heures de l'après-midi l'individu né à Braunau avait traversé l'Inn et, depuis sa ville natale, il avait pris la route de Linz où la foule l'attendait sur la place du marché. Boukarine avait parlé une heure, j'en viens à ma conclusion, dit-il, je mets le genou à terre devant le pays, devant le Parti, devant le peuple tout entier. Sur le balcon de l'hôtel de ville était déjà apparu celui qui s'appelait Himmler, et nous sommes fiers, s'écria-t-il, que ce bout de terre allemande qui a donné naissance à notre Führer, ait été délivré et soit rentré dans le sein de la grande mère patrie. La grande salle de la villa Candida était comble, les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin noir, les visages des auditeurs s'étaient durcis, les lèvres se serraient de colère, les sourcils se fronçaient. La plupart d'entre eux venaient d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, ils parlaient plusieurs dialectes de la même langue que celle qui déferlait du poste de radio, ils avaient derrière eux des années d'activité politique clandestine, certains avaient séjourné dans les prisons, bon nombre d'entre eux vivaient en exil depuis un certain temps et tous ressentaient maintenant la ligne de séparation que le combat idéologique avait tracée à travers cette langue. Nous comprenions chaque mot et nous avions pourtant l'impression qu'il nous faudrait d'abord le traduire du fait qu'il sortait de la bouche de l'ennemi, autrefois, alors que nous habitions encore dans notre pays, nous avions entendu ces phrases, l'appel qu'elles lançaient et les braillements de tous qui y répondaient, nous avions perçu les sanglots d'émotion dans la voix des annonceurs et vu alentour les visages des enthousiastes, nous pensions à nos anciens lieux de travail, aux conversations à la cantine, à la fin de la journée de travail, à cette époque

existaient encore les mots neutres, adaptés à la vie pratique, il y avait encore des outils, des machines, des maisons, des rues, qui représentaient quelque chose que nous avions en commun, des activités déterminées nous liaient les uns aux autres, mais ensuite les slogans de l'ordre nouveau vinrent s'insinuer dans notre propre environnement linguistique, les possibilités de se comprendre se réduisirent. La méfiance se manifesta, les conversations étaient surveillées et cessaient, on ne disait plus que l'indispensable, ce qui nous concernait s'exprimait dans le cercle le plus restreint. Malgré cela, la division de notre langue ne nous était pas encore apparue comme quelque chose de définitif, les mots quotidiens nous entouraient, nous entendions les voix des enfants, des voisins, nous entrions dans les magasins, les bibliothèques, les musées, tout était encore proche, nous pensions que les distorsions de la langue étaient encore superficielles, qu'au fond, les travailleurs ne se laisseraient pas contaminer par la terminologie des démagogues. C'est maintenant seulement, du dehors, que nous comprenions qu'une épidémie avait investi avec la même intensité la nature des hommes. Un vide s'était creusé au point de devenir de l'inconscience, la détresse intérieure de tous ceux qui n'avaient pas été capables de reconnaître leur situation et d'intervenir en vertu d'une décision politique, trouvait une compensation, une consolation, tout ce que désormais on lisait et on exprimait était le témoignage d'illusions qu'on se faisait à soi-même. Le langage révéla une manière de vivre dans la passivité et la paralysie de la pensée et montra l'abîme qui le séparait du langage que nous avions emporté avec nous. Le reporter parlait des nombreuses fenêtres éclairées sur la place du marché, elles lui signalaient les logements des amis, des camarades du Parti, mais quelques fenêtres, dit-il, étaient encore obscures, c'est là qu'habitaient les ennemis du peuple, les juifs, et chacun avait pour devoir de noter ces adresses. Puis il éclata soudain de rire et ce rire se transmit à ceux qui attendaient en bas, car certaines des fenêtres désignées s'étaient éclairées. Ce rire qui vint jusqu'à nous d'un espace vide n'avait plus rien de commun avec les hurlements satisfaits, fatalistes que nous connaissions depuis les manifestations de masses, il ressemblait à un état d'ivresse où résonnait un désir de sang, de meurtre. A cet instant nous reconnûmes le pouvoir fasciste qui se dressait là, cette force monstrueuse devant nous et qui allait encore grandir, exigeant une résistance dont nous ne pouvions encore mesurer l'étendue. Il était étroitement ficelé, notre petit bastion espagnol, sur les lignes de défense qui allaient se rétrécissant, on ne combattait pas seulement pour la survie de la République, les troupes ici vivaient les premiers accrochages de la grande guerre à venir. De même que l'Alégresse qui se déchaîna à huit heures moins dix lorsqu'arriva le commandant en chef était toute chargée de la rage de détruire, de même

le silence qui se fit lorsqu'il parut sur le balcon de l'hôtel de ville était-il tout rempli de l'attente de l'oracle qu'il allait prononcer. Le nouveau gouverneur autrichien, Seyss Inquart, associa le cérémonial des salutations à l'annulation du paragraphe dix-sept quatre-vingt-huit du traité de paix de Saint-Germain qui, en dix-neuf-cent-dix-neuf, avait garanti l'indépendance de l'Autriche, et après les braillements vint la déclaration du moustachu, lente, se voulant virile, une voix de gorge d'abord, puis enrouée et de plus en plus criarde, il s'adressa au monde entier. Disponibilité et profession de foi, don et méditation, providence et accomplissent, mission, engagement et sacrifice spontané, témoins et garants, tels étaient quelques-uns des stigmates autour desquels se dévidait sa syntaxe et, quand se déchaînèrent les hurlements tout ce néant s'enfla jusqu'à l'invocation des surhommes. Celui qui touchait la caisse de résonance percevait les vibrations de cette rage et nous pensions à ceux qui, parmi eux, se taisaient et serraient les poings, impuissants encore dans ce Reich qui portait la mort en lui. Combien ils allaient devoir être prudents pour ne pas se trahir avec les mots qui existaient encore dans leur langue, acculés, ils devaient garder pour eux les concepts qui faisaient vivre cette langue. De même celui d'entre nous qui arriverait maintenant dans le pays pour combattre dans l'illégalité, serait-il obligé de se rappeler constamment que les pensées qu'il transmettrait dans sa langue, seraient à tout instant perçues comme une provocation. Mais serait-il encore possible de se comprendre, demandions-nous ; ceux qui, là-bas, hurlaient et appelaient le salut et la victoire sauraient-ils un jour se remettre à penser, seraient-ils un jour capables de reconnaître ce qui leur était arrivé. Nous commencions à comprendre durant cette nuit combien de temps durerait cette guerre, jusqu'à présent nous avions pensé à la violence armée, mais il fallait mener avec autant de vigueur la guerre de position de la pensée, des mots, des explications allaient devoir constamment chercher à atteindre par les voies de la ruse, le camp de l'ennemi, les attaques brusquées, il faudrait les planifier ici, comme les actions militaires. Et nous comprîmes alors la volonté de la direction politique de ne jamais laisser se rompre les liaisons avec ceux qui, dans les rangs du Parti, dans les organisations syndicales, restaient encore là-bas, d'aller à leur recherche, de parler avec eux dans une cachette protégée, la langue qui recelait nos opinions et nos conceptions. Bon nombre de ceux qui maîtrisaient cette langue étaient partis à l'étranger, ils continuaient là-bas à aligner des phrases qui n'étaient pas rongées par l'agressivité, par le déclin de la morale, par les perversions du despotisme. Ces oeuvres où étaient conservées les traditions d'une littérature n'étaient pas atteintes par la frénésie qui gagnait tout le pays, berceau de cette langue, mais dans le vide où elles étaient produites maintenant, survivaient-elles à la séparation et sauraient-elles établir une

relation avec ceux dont la réceptivité était grignotée de jour en jour, voilà ce que nous nous demandions. Alors il nous fallut une fois de plus faire appel à l'idée de l'indestructibilité des valeurs fondamentales, qui survivent à toutes les catastrophes, il nous fallut nous rappeler les explications selon lesquelles la conscience cédait et obéissait aux modifications de la situation susceptibles de donner une solution aux événements décisifs, mais aussi de résoudre des blocages survenus dans les esprits, et de même que nous ici, nous nous appliquions à ne pas faire subir de préjudice à la logique de nos actions, de même des milliers d'autres, à l'intérieur du pays, totalement encerclés comme Coppi, comme Heilmann, développeraient-ils leurs aptitudes pour préserver l'image de nos valeurs, ne serait-ce qu'en secret, de tout changement. Mais l'ennemi n'en était qu'au début de son offensive, il s'était emparé de l'Autriche, les nouvelles menaces que proféraient ses chœurs parlés se dirigeaient maintenant vers la Tchécoslovaquie, vers Danzig, et les puissances occidentales ne voyaient aucun avertissement dans ces tirades, il semblait plutôt que ce ton les rendit compréhensives, ne connaissaient-elles pas, de par leur propre histoire, ce besoin d'expansion, de prise de possession, d'exploitation coloniale. Ce n'était pas avec un fou que négociaient les diplomates anglais et français, mais avec un concurrent en affaires, plus fort qu'elles en matière d'artifices et d'effets de surprises, les envoyés chargés des questions économiques ne se souciaient guère d'imposer un frein à un régime de tortures et de crimes crapuleux, mais plutôt d'assurer leurs propres profits, les classes dirigeantes de l'ouest étaient prêtes à toutes les concessions pourvu qu'elles puissent conserver leurs propres marchés et que la rapacité des Allemands se tourne vers l'est, du côté des républiques soviétiques riches en ressources minières. Si bien que l'asservissement et l'exploitation ne furent pas seulement renforcés par la stupidité, mais par un réseau d'intrigues et de complots. Des voix parviendraient-elles encore à se faire entendre, nous demandions-nous, pour en appeler à l'unité. Et même si demain la conférence de Valence publiait un manifeste, que pouvait-il encore signifier, puisque les chefs sociaux-démocrates refusaient de défendre la République espagnole et s'alignaient sur la condamnation de l'Etat soviétique par la bourgeoisie. Eux qui, depuis des années, avaient travaillé contre le regroupement de la classe ouvrière pouvaient, la conscience tranquille, en appeler maintenant à leur alternative qui se démarquait de la crise dans laquelle était plongé l'Etat socialiste. Le corps militaire du tribunal suprême s'était retiré pour délibérer à neuf heures et demie du soir, Blum négociait pendant que Negrín faisait antichambre chez lui afin de tenter d'obtenir son appui, avec les radicaux-socialistes qui acceptaient de participer au gouvernement du Front populaire à condition que soit maintenue la non-ingérence dans les

affaires de l'Espagne, et à l'hôtel de Linz - dont le nom déformé par des parasites s'entendait comme "repaire du loup" - le conquérant de l'Autriche dormait, reprenant des forces pour ses exploits à venir. A quatre heures, heure de Moscou, le dimanche matin, le verdict fut prononcé devant les accusés violemment éclairés par des projecteurs, tandis que ronronnaient les caméras, tout se passa vite, pas le moindre gémissement, pas un cri, pas un évanouissement, déjà on les faisait sortir l'un après l'autre entre deux soldats, le dernier était Boukarine, d'une pâleur mortelle, avec son bouc grisonnant il ressemblait beaucoup à Lénine. Dans la nuit froide avant le lever du soleil, ils furent conduits vers le fastueux édifice dont on avait muré les fenêtres des étages inférieurs, sur la place Lubjanka. Puis, l'après-midi Grieg regarda fixement la mer au scintillement blanchâtre - l'homme né à Braunau était au cimetière de Leonding, devant la tombe de ses parents - événement inoubliable, profondément émouvant, silence respectueux. Le nouveau gouvernement de Blum refusait tout appui à la République espagnole, près de Caspe que les nôtres tenaient encore, des avant-postes des armées nationalistes qui avançaient en direction de la côte et de Valence, aucune nouvelle. Des jours plus tard seulement, lorsque Caspe fut tombé et qu'il y eut des milliers de morts dans les bombardements de Barcelone et que les phalangistes se trouvèrent aux portes de Tortosa et de Vinaroz, nous reçûmes l'appel de la conférence qui nous demandait de poursuivre nos efforts d'action commune, et nous apprîmes que Mewis et les autres cadres du Parti devaient prendre le chemin du retour vers Paris pour organiser de là le travail clandestin. Nous autres qui restions là ne parlions plus de ceux qui avaient été fusillés dans les caves, personne ne voulait se demander à ce moment si les jugements étaient justes ou injustes, si c'étaient des coupables ou des innocents qui étaient allés à la mort, personne ne voulait évoquer des erreurs, des fautes commises, des chimères, maintenant que le monde avait admis le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne sans protester, que l'Union Soviétique, concentrée sur sa propre défense, devait réduire ses livraisons d'armes, que notre pays était sur le point de se diviser, d'être anéanti, seules comptaient encore les choses urgentes : mobiliser les dernières énergies pour gagner du temps avant que l'Europe tout entière ne fût entraînée dans le conflit décisif.

Pendant les mois d'été, Grieg était parti, Marcauer arrêtée, Hodann de nouveau en proie à de violents accès de sa maladie, se précisa en moi la base d'un travail que je considérais comme mon travail futur sans pouvoir

encore dire avec précision de quoi il s'agirait. Seule une tonalité s'était présentée à mon esprit, qui me laissait entrevoir la possibilité d'exprimer toutes mes pensées et mes expériences. Les mots ou les images leur serviraient de médiations, suivant les besoins. Mais je ne pouvais encore engager les démarches qui devaient aboutir à la réalisation de mes intentions, l'évolution telle que je la souhaitais était tellement obscure, qu'il eût été présomptueux même d'y faire allusion. Je ne savais même pas où je me rendrais lorsque les volontaires seraient obligés de quitter l'Espagne, conformément aux résolutions de la commission de Genève. Ce qui se préparait en moi m'avait été donné par les êtres qui, toujours différents, s'étaient trouvés auprès de moi. Leur voix, l'expression de leur visage, parfois un simple regard, un geste, une brève remarque, les douleurs qu'ils supportaient, la manière dont ils passaient d'un état de faiblesse à la confiance, l'attitude propre à chacun, le matériau qui était en eux, souvent retenu, se manifestant lentement, se transmettant de l'un à l'autre, tout cela s'assemblait en un tissu qui portait déjà en lui son accomplissement. Transcrire tout cela paraissait simple, j'étais une feuille blanche, il me suffisait d'attendre que des signes s'alignent les uns au côté des autres, je retrouvais des impressions de ma prime jeunesse, qui avaient préparé cet instant. La tâche que je m'imposais, je n'avais pas à l'accomplir pour moi-même, je l'entendais comme une force qui agissait aussi en beaucoup d'autres camarades et nous entraînait tous vers une clarification. Nous possédions en commun cette vigilance accrue. Nous savions que nous étions abandonnés et c'était pourtant cet état précisément qui donna à beaucoup d'entre nous la faculté de résister à l'assaut d'une énorme supériorité technique. Le pusillanime gouvernement Blum s'était effondré de lui-même, Daladier avait liquidé les derniers essais du Front populaire français, des émissaires anglais examinaient les problèmes tchécoslovaques pour préparer leur trahison, Chamberlain signa avec l'Italie un pacte de protection de la Méditerranée, tout l'occident, couvert par les Etats-Unis, se tournait vers Franco, le vainqueur futur, afin de négocier des conditions favorables pour une association, et même les voix soviétiques se firent conciliantes envers le Caudillo. Nous avons tout accepté, nous avons su tout motiver, l'Espagne républicaine était un objet qu'on déplaçait sur l'échiquier d'intérêts supérieurs, il fallait en faire un atout en faveur du pouvoir soviétique en difficulté, de sorte que celui-ci puisse poursuivre ses efforts pour parvenir à une alliance avec l'Angleterre et la France. Lorsque nous entendions dire que, dans un article, Ehrenburg avait qualifié les phalangistes de patriotes, que Litvinov déclarait à la Société des Nations que le conflit espagnol devait être résolu par l'Espagne elle-même, nous ne voyions pas là une invitation à déposer les armes, mais une nouvelle incitation à tenir

bon et à soutenir l'Union Soviétique. Plus la volonté de défendre la République était évidente, plus la pression que nous pouvions exercer sur les gouvernements bourgeois risquait-elle d'être forte ; c'est précisément parce que nous pouvions bien voir dans la presse qu'on nous avait privés de tout appui et que notre pays devait être sacrifié, que nous nous accrochions tous à cette terre, et les unités des Brigades qui n'avaient plus beaucoup de temps, entrevoyaient de nouveau la victoire pour laquelle elles avaient pris le chemin de l'Espagne. Après le début de notre offensive au bord de l'Ebre il apparut effectivement que nous pourrions encore parvenir à retenir l'ennemi jusqu'à ce que la guerre se propage à toute l'Europe et impose le retrait des troupes allemandes et italiennes. La stabilisation des lignes après la percée qui alla jusqu'à Villalba et Gandesa avait montré que nous possédions toujours des réserves en énergies, et nous restions fermement attachés à l'idée qu'à la dernière heure se constituerait le grand front unitaire contre le fascisme. Penser que ce pourrait être une illusion que nous entretenions tous, aurait signifié la trahison de nos principes. Tout ce que nous faisions avait pour finalité la communauté, nous voyions devant nous la montée de l'internationalisme, de pays en pays. S'ils n'avaient eu la certitude que la solidarité se développerait tout alentour, les bataillons réduits à la moitié de leurs effectifs et les associations espagnoles de l'armée populaire n'auraient pas traversé le fleuve et envahi les positions de l'adversaire. Cette démarche révélait la solidarité indéfectible, la concordance opiniâtre entre notre pensée et notre action. La vie, ce bien unique, était mise en jeu sans hésitation, parmi ceux qu'on ramenait, blessés, certains songeaient peut-être à quelque appui hors de portée, mais très vite leur lien avec ceux qui étaient sur les champs de bataille reprenait le dessus. Chez nous, à l'hôpital dont on préparait déjà le démontage, il arrivait parfois que certains tombent, pour de longs moments, dans une sorte d'hébétéude, leurs visages se faisaient plats et vides jusqu'à ce que d'autres viennent à eux et qu'ils se sentent de nouveau en accord avec les événements. Même si, individuellement, ils avaient été amenés dans les Brigades internationales pour des motifs très divers, et si chacun connut des heures de faiblesse, de découragement et même si certains se rendirent coupables d'une erreur, d'un manquement ou se renièrent eux-mêmes et, du même coup, se détachèrent de nous, il fallait tout de même les associer tous à cette immense énergie qui se regroupait là. Chacun avait reçu l'impulsion qui lui était propre, spécifique, et s'était détaché d'un environnement n'appartenant qu'à lui, chacun connaissait des hésitations et pourtant, dès le jour de leur arrivée, tous étaient de la même origine, participant à un commencement nouveau, ensemble. S'ils ne l'avaient pas découvert plus tôt, ils en vinrent à ressentir au cours de cet été à quel point leurs racines

étaient les mêmes et combien ils étaient indissolublement proches. S'il arrivait néanmoins soudain que, dans une brusque défaillance, dans un brusque sursaut d'instinct de conservation, quelqu'un trahisse cette appartenance et se répudie soi-même ou dût être répudié, cela nous montrait surtout à quel point il était difficile d'être en accord avec soi-même et combien il ne fallait pas seulement que l'individu agisse sur soi-même, mais que tous avaient pour mission d'agir sur l'individu. Et comme il n'y avait pas seulement des gens comme nous, responsables les uns des autres, obéissant à des directives toujours identiques et que nous étions assaillis de toutes parts, la fatigue et l'abattement eurent raison de nous aussi, et il n'était pas rare qu'à ces instants précisément nous nous reconnaissons. Tandis que, dans la villa Candida, je traçais les flèches et les lignes rouges et déplaçais les épingles avec les petits drapeaux, les collines numérotées, les chemins et les localités venaient directement vers moi dans la courbe que dessinait l'Ebre entre Fayon et Tortosa. Si dans un mois l'évacuation du foyer de convalescence, le transport des blessés vers le sud étaient achevés, j'irais me présenter au bureau de recrutement de Valence afin d'être intégré dans les formations armées. Après que la République ait été divisée le quinze avril, près de Vinaroz, les hachures que j'entreprenais de tracer sur la carte à l'aide de la règle pour représenter l'avance des troupes ennemies, avaient envahi de plus en plus d'espace pour s'arrêter finalement derrière Castellon. Chaque fois les attaques en direction de Sagunto, menaçant Valence, avaient été repoussées et sur le front du nord-ouest aussi, dans un demi-cercle ondoyant, nous tenions la capitale. Contemplant la carte, nous voyions le corps massif, cabossé, maltraité de notre pays, le torse étranglé à la poitrine et, en haut, le cou et la tête exposés à des coups incessants. Telles des fibres nerveuses s'étiraient les routes vers Murcia, Almeria, Albacete, Cuenca, Barcelone, le siège du gouvernement était devenu inaccessible pour nous, mais à Madrid le pouls battait encore, nous sentions encore l'ouverture sur la mer. Et c'est ainsi que le regard pénétrait jusqu'au cœur de la bataille, même si le silence régnait sur Denia nous entendions néanmoins le vrombissement du tir de barrage, Liebknicht, Thälmann, André, Beimler avaient été les premiers à traverser le fleuve, avec eux étaient venus Garibaldi, Gramsci, Lincoln, Dombrowski, Dimitroff et le Douze Février et la Commune de Paris, dans les rangs des troupes de choc des ressortissants de toutes les contrées espagnoles. Mora de Ebro, Miravet, Benisanet, Pinell, Corbera, Fatarella, Mequinenza, les montagnes de Pandoll, ces points, ces traits, ces taches étaient au cœur de la lumière étincelante, dans les pluies de balles, dans la terre qui jaillissait en gerbes, nous étions parmi eux, parmi ceux qui dans le sable, les éboulis, les roches, rampaient vers les villages, les hauteurs, montaient à l'assaut, nous

étions dans les petites barques qui s'écartaient de la berge, derrière nous, remontant depuis la rive, les murailles aux fenêtres cintrées, les arcades, les tours, nous pataugions dans l'eau tumultueuse, au nord l'ennemi avait ouvert les écluses, nous sentions nos mains saisir les planches du ponton, serrer les manches des pelles pour consolider les têtes de ponts. Tous ceux qui étaient cantonnés là à Denia avec leurs blessures, leurs chocs psychiques, revivaient une fois encore ce qui les avait frappés dans les combats et nous qui changions leurs pansements, lavions leurs chaussettes, nous ressentions en nous-mêmes comme ils tremblaient. Notre corps, le corps du pays n'était que douleur, il baignait dans le sang, était coupé en morceaux, mais partout il développait de nouvelles initiatives, de nouvelles ripostes. Nous avions dit que nous comprenions tout ce qui se passait dans les hautes sphères, dans les légations et les cabinets, les centres économiques et les états-majors, pourtant nous agissions simplement comme si tout cela avait un sens, nous griffonnions à la craie sur la planche les rapports qui nous étaient parvenus de ministères, des salles de la Société des Nations, nous les effacions de nouveau, collant d'autres informations par-dessus. Nous n'avions pas de part à l'histoire qui s'écrivait, d'autres écrivaient cette histoire pour nous, des masses de faits étaient fournis, du matériau pour des livres à venir, pour des bibliothèques ou des archives inaccessibles, on prenait des notes fiévreusement, les télégraphes mêlaient leurs tic-tacs, les voix des reporters bourdonnaient, pour nous c'était toujours quelque chose d'autre qui importait, quelque chose qu'on n'évoquait jamais, qui n'avait rien affaire avec ce qui, très clair en apparence, s'étalait en grandes manchettes sur les pages des journaux. Ce qui chez nous apparaissait au grand jour n'était pas organisé ou plutôt, était soumis à d'autres logiques, cela ne faisait pas partie des stratégies imposantes, mais sortait comme au compte-goutte, à peine audible, de lèvres sèches, crevassées. Les services de presse avaient un nom pour tout ce qui pour nous aussi avait de l'importance, les localités sous le feu des canons, les dates des attaques et des retraites, le nombre de morts et de blessés, les noms des chefs d'armée et pourtant tout cela, imprimé ou diffusé à la radio, avait quelque chose d'étrange, c'était dit comme si, au fond, personne ne devait s'en soucier, en un éclair nous pouvions le voir posé là entre le café et le petit pain sur les tables du petit déjeuner ou l'entendre comme bruit de fond lorsque nous buvions notre bière du soir, ceux qui communiquaient tout cela et ceux qui l'entendaient n'y prenaient aucune part, même s'ils étaient littéralement encerclés par des montagnes de cadavres, même s'ils parlaient du sérieux de la situation. Savoir que la plupart ne comptait plus sur nous faisait partie de la survie en Espagne, ceux qui pensaient à nous nous voyaient tout au plus comme des gladiateurs s'adonnant à quelque jeu de mort, des bandes de films apportaient

au monde encore intact quelques nuages de poussière dans lesquels des combattants périssaient. Mais l'idée même qu'en dehors de notre secteur il y avait des gens qui vaguaient à des activités paisibles et pour lesquels un quotidien de cette sorte allait de soi, ne nous touchait que superficiellement, pour nous la notion de distance n'existait plus guère, ce qu'au dehors on qualifiait de théâtre des opérations militaires, un fragment d'espace géographique vers lequel se tournait éventuellement un regard distrait, c'était notre peau mise à nu, on y creusait des tranchées, le couteau y pénétrait jusqu'à l'os, il en surgissait du sable, les doigts se crispaient dans le sable, le sable grinçait entre les dents. Une indication formulée rapidement concernant des déplacements de troupes, c'était pour nous un parcours sans fin d'un rempart de terre à un autre, où nous nous confondions avec le tronc noueux d'un olivier, avec un bloc de rocher, où les buissons et l'herbe étouffaient nos visages. Lindbaek disait qu'ils étaient tout de même nombreux à se pencher sur les croquis, lesquels, imprimés la nuit, ne correspondaient déjà plus à la journée précédente, qu'eux aussi étaient atteints jusqu'à la moelle par ces lignes en pointillé, ces pointes de javelots auxquelles étaient suspendus des compagnies, des bataillons, des divisions, qu'ils fixaient les petits points signalant des tas de ruines et les associaient à leur propre vie. Nous l'approuvions aussitôt, nous étions prêts aussitôt à ne voir que l'union internationale, n'en étions-nous pas sortis nous-mêmes pour être malheureusement ensuite livrés de nouveau à nous-mêmes, cette guerre n'était plus que notre guerre, notre déchirement et le triomphe n'appartenait qu'à nous lorsque nous avions enfin gagné une heure sur l'adversaire. Marcauer avait pour la première fois reçu un avertissement lorsqu'elle avait déclaré que personne ne s'inquiéterait de voir qu'avec les restes des Brigades qui partaient, les forces combattantes allemandes et italiennes quittaient elles aussi l'Espagne. Tout se passait comme si, jusqu'en août, nous avions estimé que notre pays serait indestructible, nous fermions les yeux devant tous les signes affirmant le contraire, même à la vue des pertes énormes nous ne voulions reconnaître que nous étions à l'agonie. Nous parlions de notre victoire et notre vie désormais si dure était pour nous une victoire. Oui, disait Marcauer, nous donnons un exemple au monde, nous faisons ce qui doit être fait mais à quoi bon, puisque personne ne nous prend pour modèle, puisque la couronne avec les rubans du Parti et des syndicats est déjà prête pour nous, les discours sont déjà écrits pour notre enterrement. Était-ce vraiment une victoire pour nous de n'avoir toujours pas reculé, d'être toujours à portée de Villalbas, de Gandesa, de tenir toujours le delta de l'Ebre, était-ce une victoire, nous demandions-nous à la fin du mois d'août, si les dernières unités des Brigades internationales se jetaient avec plus de violence que jamais à la

rencontre de l'ennemi, avant que fût donné l'ordre de la retraite. Le fait de persister dans cet état de démoralisation était-il une victoire alors que la direction militaire était minée par les désaccords, que de nombreux généraux voulaient interrompre les opérations, faire une fin. C'était une victoire. Même les blessés qui affluaient jour et nuit confirmaient cela, il restait peu de temps avant de repartir vers le sud. Ce fut une victoire tant que nous avons pu voir que la fraternité existait toujours. Ce fut une victoire aussi longtemps que l'Internationalisme ne fut pas totalement anéanti. Sans arrêt nous mentionnions des noms qui symbolisaient la vie de tous les combattants, Kahle, Lister, Walter, Flatter, Mirales, des noms se démarquant de ceux qui organisaient la trahison, la capitulation. On parlait souvent de Modesto, âgé de vingt-huit ans. Il était petit, chétif, mais son courage se communiquait aux autres, ou bien il transmettait les forces que sa sincérité juvénile lui avait données. Héroïsme, Hodann évoquait ce mot qui était devenu suspect parce qu'on l'avait utilisé à de mauvaises fins. Ce qui se passait ici, au bord de l'Ebre, n'était-ce pas héroïque, demandions-nous. Et si c'était héroïque, l'était-ce seulement de notre côté, et pas de l'autre, le fait de risquer sa vie ne pouvait-il prendre des sens différents, l'ennemi n'avait-il pas au même degré que nous le droit de parler de ses héros. Nous avions le plus souvent évité d'utiliser le concept d'héroïsme. Même s'il était indissolublement lié aux exploits du combat prolétarien, il avait néanmoins des résonances pathétiques, fausses. Mais alors, comment distinguer les actes des nôtres des actions de l'adversaire. Était héroïque d'abord tout ce qu'on avait l'habitude d'entreprendre, c'était la rupture consciente avec toute sécurité, toute perspective de progression dans la vie privée, l'insertion dans un principe qui s'appliquait à une cause dépassant tout ce qui était d'ordre personnel. Étaient donc héroïques ceux qui, malgré la peur et l'épouvante, assumaient leur choix et qui, au nom de l'idée qu'ils défendaient, avaient pris le risque de perdre tout ce qu'ils aimaient par ailleurs. Était héroïque l'engagement généreux pour que tous aient une vie meilleure. Ceux de l'autre côté étaient sans doute exposés aux mêmes dangers que nous, mais ce qu'ils voulaient obtenir ne leur appartenait pas, ne pouvait apporter de renouveau ni pour eux-mêmes ni pour leur prochain. Ils ne s'étaient pas présentés par conviction, ils s'étaient plutôt laissés entraîner, tirer de l'indifférence qui correspondait à leur manque de jugement. Pour motiver leur lutte ils n'auraient été capables de nommer rien d'autre que ce qui leur avait été fourré dans la tête. Mais, demandions-nous, avons-nous le droit de les estimer moins à cause de cela, n'étaient-ils pas obligés de payer le même prix, ne devaient-ils pas supporter les mêmes souffrances. Et, en fin de compte, n'était-il pas presque plus héroïque de combattre pour quelque chose qui était imposé de force que de combattre dans la

liberté, avec pour objectif l'avenir d'une classe. A cela, il n'y avait qu'une seule réponse, à savoir que celui qui se sacrifiait pour la guerre des pillards fascistes, se sacrifiait pour rien. Notre victoire, ce que nous appelions notre victoire, c'est que nous avons montré, même pour un temps très bref, la volonté de libération, qu'existait l'idée de la justice, et que nous avons pu faire obstacle à la supériorité matérielle, voire la plonger dans la panique. Tel est le rapport des forces aujourd'hui, dit Hodann, celles du progrès et celles de la réaction. Tout le pouvoir qui veut maintenir l'ancien état des choses est du côté des nationalistes tandis que nous autres ne possédons que l'espoir de voir notre infériorité actuelle vengée un jour. Le capital tout entier se rassemble autour d'un argument unique irréfutable, celui des tanks, de l'artillerie et des escadres aériennes, mais ceux qui défendent la République sont en désaccord entre eux et il faudra encore des chocs terribles pour transformer des sympathies en participation active. Pour Hodann les événements au bord de l'Ebre étaient le symbole de la naissance d'une civilisation nouvelle. Seules des actions de cette sorte, qui transcendent nos propres limites, dit-il, peuvent produire une évolution intellectuelle et sociale. Ce sont des illusions, répondit Marcauer. Il y avait longtemps que la politique ne tenait plus compte de notre héroïsme. Cela nous valait certes une satisfaction de tenir encore nos positions, mais ce qui compterait pour l'histoire, c'est que l'Angleterre, la France, les Etats-unis avaient déjà reconnu le généralissime, car il leur avait promis la neutralité de son gouvernement dans la guerre qui approchait. Puis elle aborda une fois encore ce que nous avions déjà rejeté dans le passé, le fait que l'effondrement était inéluctable parce que dès le début notre combat s'était vu couper l'herbe sous les pieds, parce que le rejet de la révolution avait paralysé les forces du peuple. Aussitôt Hodann protesta lui aussi, courroucé. Tout cela ne pouvait être tranché maintenant, dit-il, il fallait laisser aux chercheurs de l'avenir le soin d'interpréter cette époque. Marcauer nous paraissait troublée, Lindbaek lui recommanda de rester calme, de se dominer pendant les quelques semaines qui précéderaient l'évacuation. Mais elle était comme prise de la rage de dire tout ce qui l'inquiétait, de revenir sans cesse sur des événements qui, à nos yeux, avaient perdu toute importance devant les difficultés qui nous attendaient. Et soudain resurgit avec ses sombres résonances, le nom du petit Parti des résistants marxistes contre les chefs duquel maintenant arrêtés, le tribunal militaire préparait un procès. Pourquoi, demanda-t-elle, alors que ce qui est en cause, c'est la vie et la mort de la République, le gouvernement et l'état-major général accordent-ils tant d'attention à une poignée d'opposants qui ne sont plus en mesure d'exercer quelque influence, à moins que ce soit pour démontrer une fois de plus la thèse de la trahison, pour trouver une explication à

leurs propres échecs. Mais c'était Nin surtout qui la préoccupait. Sa liquidation l'année précédente par des agents de la police, dit-elle, était une raison suffisante pour se révolter, mais ce qui lui paraissait encore bien plus grave c'était qu'en acceptant cette affaire nous révélions un état d'esprit qui exprimait du mépris pour nos objectifs, une trahison envers tous ceux qui étaient venus pour défendre le pays. Nous nous rappelâmes Badajoz où, en août trente-six, chaque conquête fasciste était suivie d'une série d'assassinats. Des milliers d'êtres humains avaient été conduits dans les arènes de la ville, fauchés par le tir des mitrailleuses et achevés à coups de sabre. Guernica, Bilbao, Gijón, Teruel, que représentent ces noms, disions-nous, comparés à quelques individus isolés qu'il fallait éliminer parce qu'ils mettaient en danger notre propre front. Comment pourrions-nous un jour représenter la guerre civile d'Espagne vue par nous, demanda-t-elle, si nous l'achevons par des tartuferies. Je n'appartiens ni à l'organisation de Nin, dit-elle, ni ne suis trotskiste, mais je suis depuis ma jeunesse membre du Parti communiste. Je veux savoir comment mon Parti élaborera l'image historique dont je suis moi aussi responsable. Nin, avons-nous objecté, s'était enfui à Saragosse et y avait été fusillé par les fascistes. C'est ce qu'on nous avait dit. Là où il s'était trouvé, dit Marcauer, il n'y avait aucune possibilité de fuite et c'est mort seulement qu'il a pu quitter le lieu où on l'avait amené. Il avait été arrêté le seize juillet trente-sept. Pourtant sur la liste des prisonniers son nom ne figurait pas. Mais des camarades espagnols savaient qu'il avait été interrogé à Madrid par des fonctionnaires des services de sécurité soviétiques, dans un immeuble du Parti. Notre réponse fut qu'il n'y avait rien à redire contre son arrestation. A Barcelone il avait pris part à l'insurrection contre le gouvernement. On pouvait comprendre aussi que notre puissance protectrice avait à cœur de clarifier ce cas. Cela aurait dû être l'affaire de ses compatriotes, dit Marcauer, de s'occuper de lui. Même Caballero qui réclamait sa mise en liberté, ne put l'atteindre. Partout on se posait ouvertement la question : où est Nin, qu'avez-vous fait de Nin. Des membres du Parti, des syndicats, du cabinet étaient consternés de voir que la légalité qu'ils considéraient comme le fondement de la République n'était plus respectée. Le ministère de la justice, condamné à l'impuissance, pouvait seulement préciser que Nin se trouvait en lieu sûr, en détention préventive. La commission d'enquête avait été installée par Rosenberg et Antonov Ovsejenko. Ces derniers, dit-elle, sont désormais eux-mêmes les victimes de l'arbitraire à l'instauration duquel ils avaient participé. Nous tentâmes de faire taire Marcauer, de la protéger de ses propres discours. Mais lorsque nous parlons de notre guerre, dit-elle, en présence du commissaire politique, il nous faut parler aussi de l'autre guerre qui est menée en même temps dans nos propres rangs contre les représentants

d'opinions divergentes, d'une guerre dont je ne pourrai jamais approuver les armes. Nin a été torturé. Il fallait le contraindre à faire des aveux. Il a refusé de parler. Lorsque, le quatre août, le gouvernement répondit à l'inquiétude croissante par une note selon laquelle il n'y avait plus de raison de garder Nin, celui-ci avait déjà été transporté à Alcalá de Henares, à l'extérieur de Madrid, dans une prison placée sous l'autorité du Parti. J'y suis allée, dit-elle. J'ai vu la sablière dans laquelle il a été exécuté. Goya a peint ce talus qui la bordait ainsi que la bouche des fusils qu'on voit pointés, cette vue ne me lâche plus. Personne ne pouvait plus aider Marcauer lorsque son arrestation a été ordonnée. Nous voulions minimiser l'importance des interrogatoires auxquels elle pouvait s'attendre. L'expertise médicale de Hodann allait sans aucun doute lui éviter une sanction sévère. On allait reconnaître ce qu'elle avait réussi, ses déclarations allaient être imputées à du surmenage. Mais nous savions en même temps déjà que nous éviterions de penser à elle, née à Hambourg dans une famille de la grande bourgeoisie juive. Et bientôt s'estompa pour nous l'heure de l'aube à laquelle la police militaire vint la chercher et nous conservâmes seulement l'impression qu'elle avait produite en décrivant, en bas, dans la grande salle de la villa Candida, la sable que la lanterne posée à terre éclairait d'un jaune blafard, le blanc des yeux grands ouverts, les dos alignés du peloton d'exécution et, sur le côté derrière elle, on pouvait voir sur le mur quelques gravures du banquier Merle dans leurs cadres, elles représentaient la ruine du temple de Diane sur la colline du château de Denia, l'amphithéâtre de Saguntum et les éléphants d'Hannibal sur les radeaux traversant l'Ebre.

Mais qu'en serait-il, écrivait Heilmann, si Héraclès, sans jamais se décourager, ne perdant jamais de vue la libération des opprimés, n'avait résisté aux monstres et aux tyrans par ses actes, si nous étions obligés de dire qu'il était obsédé par la crainte et la peur et que ses actions lui servaient uniquement à surmonter sa propre faiblesse et sa solitude. Deux mois s'étaient écoulés avant que la lettre de Heilmann adressée à Warnsdorf puis à Prague, ensuite à Paris et Albacete, ne m'atteignît à Denia. Peut-être, écrivait-il, est-il indifférent que le chemin suivi par Héraclès ait été rempli de plaisir et de joie folle, étant donné qu'on ne tient compte de toute façon que de ce qui a été réalisé et qu'on se demande qui en a bénéficié. Nous avons vu en lui l'homme qui laisse derrière lui les hiérarchies et l'irrationnel, qui, dégagé de sa situation de privilégié, réduisit d'abord à néant pour sa propre satisfaction les anciennes lois, mais apprit ensuite à intervenir pour le bien des autres. Il

fut pour nous l'être terrestre à qui il importait de dominer la nature qui, pour la première fois, expliqua que c'est ici-bas, en ce monde qui est le nôtre, que devaient se produire les améliorations, que nous est utile uniquement ce que nous ressentons directement et qui, si chacun s'y attache fermement, peut améliorer la situation. Même s'il nous semblait fanfaron, vantard dans sa nudité, vêtu de la seule peau de lion, renonçant à s'armer comme un guerrier, équipé seulement d'une massue, il n'en avait pas moins suscité notre admiration car sa témérité, sa fureur sarcastique avaient pour seul but de porter assistance aux mortels contre toutes les monstruosités qui les menaçaient de destructions. Dès sa naissance ce fils de Zeus avait été exposé à la méchanceté et à la sournoiserie, aux mensonges et aux outrages des autres et, en réagissant, il nous avait montré que la violence est nécessaire pour vaincre les assauts ennemis. Mais, écrivait Heilmann, je ne me suis pas contenté d'étudier une fois de plus le Dodécathlos, j'ai aussi étudié d'autres récits évoquant Héraclès et le personnage m'est apparu plus complexe, plus équivoque aussi. Qu'étaient donc les monstres contre lesquels il lutta sinon des rêves qu'il dut constamment affronter. Les figures telles que celles qu'il rencontra et qu'il abattit ne viennent nous hanter que dans notre sommeil. Je connais ces animaux semblables à des lions, des oiseaux, des serpents, je me cache lorsqu'ils apparaissent mais ils me flairent lorsque je suis couché dans les broussailles de la nuit, ils me mordent à la hanche, je lutte avec eux, c'est une terrible obsession et je me réveille juste au moment où je suis sur le point d'être déchiqueté, mais il n'y a ni blessure, ni douleur. Les animaux féroces de cette sorte viennent nous tourmenter lorsque nous avons perçu jusqu'au tréfonds de nous-mêmes quelque chose dont la force nous dépassait, lorsque nous tremblons en pensant à notre infériorité. Le fait qu'il se voie toujours entouré de ces créatures gigantesques crachant le feu, aux corps multiples, aux têtes multiples ou qu'il les débusque dans leurs sphères singulières, montre bien qu'il était davantage pris dans ses rêves que dans le quotidien. La menace est sans aucun doute quelque chose de banal, connue de tous mais lorsque nous la comparons aux effets qu'elle produit, qu'Héraclès doit affronter, elle se transforme en quelque chose d'étrange qui n'est pas familier à chacun de nous. Nous pourrions dire que dans ces hallucinations qui surgissent soudain, tout ce qui se passe généralement à une petite échelle prend une ampleur inquiétante, devient exemplaire et permet à d'autres de se consoler en se disant : voyez donc, si Héraclès vient à bout de telles choses, il nous faudra bien nous arranger avec notre propres fatras. Mais il n'en est pas ainsi. Pour ceux qui ont faim, pour les habitants des quartiers misérables - si tant est qu'ils sont en mesure de se faire une idée des performances accomplies par Héraclès très loin en pays étranger - de tels conflits doivent rester du

domaine de la pensée et pour lui aussi, me semble-t-il, ils restent du domaine de la pensée, tout en plongeant en lui-même il se fait leur proie. Ses nombreux actes dont nous parle la tradition et qui l'ont rendu si célèbre ressemblent à un livre d'heures, à une série d'images votives où sont mentionnées les différentes stations, nous autres, nous avons reconnu en lui, comme les narrateurs d'histoires avant nous, la figure d'un homme venu porter assistance dans la détresse, d'un sauveur dont le courage a été récompensé par le plus grand des bonheurs. Mais, me demandai-je, qu'était donc ce bonheur. Était-ce le bonheur de penser que des temps meilleurs allaient venir désormais et que la plupart des horreurs et des dévastations avaient été écartées. Pas du tout. Déjà les guerres se déclenchaient de plus belle, et les privations empiraient dans les villes. Le fait qu'il fut incapable de se contenter d'une mort ordinaire et périt dans des souffrances inconcevables, puis fut de nouveau recueilli par les dieux et appartint désormais à l'Olympe, loin des hommes, me le rendait suspect. Pourquoi les êtres supérieurs l'ont-ils finalement considéré comme l'un des leurs sinon parce qu'il n'avait rien fait pour ébranler leur situation, oui, parce qu'en fait il n'avait réussi qu'à répandre la croyance en ses aptitudes surhumaines, c'est-à-dire divines. M'avaient déjà donné à réfléchir auparavant ses accès de folie et de rage, ses crises de larmes lorsque les choses ne se passaient pas comme il le voulait, les coups qu'il distribuait alors à l'aveuglette. Mais j'avais tenté d'y voir tout de même les signes propres à la vie d'un être terrestre, son désarroi, sa jalousie, son ambition, sa présomption et son désespoir me le rendaient proche, mais ensuite, l'impression dominante était tout de même que nous avions affaire à un être perdu, incurable, qui se défendait certes contre le mal de toutes les forces dont il disposait et ne sut pourtant jamais nous en débarrasser. L'incertitude qu'il laissait dans nos mémoires contribua sans doute aussi à ce que ceux que nous prenions précisément pour ses ennemis, le revendiquèrent pour eux. Pour les négociants, les banquiers, pour tous ceux qui recherchaient le gain, le succès, il devint un saint patron, pour les bons vivants, les libertins, il devint un modèle, les indigents ne savaient plus guère que faire de lui. À cela vint s'ajouter le fait qu'il devint l'inspirateur du colonialisme, c'est avec lui que commença l'ère des expéditions grecques et ioniques au-delà des mers jusqu'au bout du monde, les descriptions qu'il fit des richesses de pays étrangers avaient incité les riches, les entrepreneurs à investir leur argent dans la construction de navires et à aller extraire les richesses du sous-sol des pays lointains. Je compris, écrivait Heilmann, que les tâches difficiles dont on disait qu'Héra les lui avait imposées, avaient été suscitées par l'indicible agitation à laquelle il était en proie, et même si la plus grande partie de ce dont nous avons eu connaissance correspond à ses propres chimères, nous

pouvons néanmoins exploiter certaines choses pour notre propre compte, car elles nous informent sur les fondements d'une vie sur lesquels tu te trouves littéralement placé aujourd'hui. Au début de ma lecture, je m'étais laissé entraîner dans le souvenir des jours précédant mon départ de Berlin, mais très vite ce fut plutôt comme si Heilmann était venu jusqu'ici, à mes côtés. Ce que je lis maintenant concernant Héraclès, disait-il, ne vient plus d'un mythe, même si lui restent encore attachés certains traits épiques, mais cela porte la marque de l'imperfection, des errements et des recherches, des échecs et des constants recommencements qui sont le propre de la poésie et de l'interprétation des rêves tout autant que de la volonté de s'affirmer soi-même dans le monde. Je ne peux plus le voir comme je le voyais il y a un an, j'en avais d'abord éprouvé de la déception, notre argument capital n'avait-il pas été qu'il avait dénoncé le lien avec les dieux, je suis souvent retourné voir notre frise et j'ai vu la griffe de sa peau de lion osciller entre Zeus et l'attelage fulgurant d'Héra, qui lui avait accordé sa grâce après son séjour dans la vallée de misères, et juste au-dessous d'Héraclès, ou plutôt au-dessous du vide dans lequel nous l'avions imaginé, est assis un de nos frères, transpercé par les éclairs du père des dieux que celui-ci lance dans la direction de quiconque ose s'élever contre lui, et peut-être celui dont nous attendions tant prend-il son élan pour lancer sa massue sur la tête de ce mortel et l'anéantir. Pourtant, disait Heilmann, je ne renonce pas à Héraclès. Je ne veux pas l'accepter tel que l'ont représenté les classes dominantes, réclamant démagogiquement qu'on lui donne sa place dans leurs rangs et dans leur art, je ne peux reconnaître en lui le héros victorieux venu pour aider ceux qui étaient réduits en esclavage, mais simplement quelqu'un qui s'est parfois élevé très haut au-dessus de soi-même puis restait irrémédiablement empêtré dans ses fantasmes. Partant de sa fin, qui a tout de même inspiré de nombreuses œuvres littéraires et dramatiques, j'ai de lui une approche nouvelle. Qu'en était-il de cette Dejanire, me suis-je demandé. Ce qui est certain c'est que dans l'interprétation du duel au cours duquel Héraclès obtint pour prix de sa victoire la bien-aimée d'Achéloos, il ne pouvait être question de dire qu'il s'était jamais trouvé devant une alternative où il lui fallut choisir entre le renoncement et la vertu. Sa concupiscence me disposa de nouveau en sa faveur, car nous n'avions jamais exigé de lui qu'il fût chaste, c'était précisément ce qu'il y avait en lui d'instinctif qui nous avait convaincu de son aptitude à agir, qui l'arrachait à ses ruminations. Bon, nous avions surestimé cet aspect, nous l'avions même pris pour un anti-intellectualiste qui concluait tout débat par des coups rudes. Et je reviens ici à son traumatisme, au cours duquel il s'approche des puissances pour les surprendre par une ruse. Achéloos, appelé dieu du fleuve, élevait des arnis, il était lui-même un taureau, on peut supposer que Dejanire

préférerait vivre avec lui plutôt qu'avec l'inconstant et volage Héraclès. Elle ne lui pardonna jamais d'avoir été enlevée par lui, ce mariage fut malheureux dès le début. Il laissa sa femme seule et reprit ses vagabondages qui l'entraînèrent dans ses ultimes divagations, pires que celles qui avaient précédé. Lui qui voulait toujours prouver sa virilité, tomba dans les mains d'Omphale et dut subir la férule de celle-ci, habillé en femme, contraint de la servir, bousillé et piétiné par sa maîtresse, objet de tous les sarcasmes lorsqu'il n'était pas capable de répondre à ses désirs. Lorsqu'il sortit enfin de ce rêve, malade, déprimé mais pas encore affaibli au point de ne pouvoir décider aussitôt d'enlever des femmes, ils se rendit dans le désert auprès de son épouse Dejanire, mais il ne trouva ni accueil aimable ni pardon, ce ne fut qu'aversion, voire dégoût, haine. Celle qu'il avait abandonnée n'avait naturellement pas passé son temps dans l'inactivité, elle qui avait aimé le taureau dans l'homme, s'était livrée à Nessos qui vivait parmi les chevaux, un centaure qu'Héraclès était incapable d'affronter, et lorsque Dejanire se donna de nouveau à lui au bord du fleuve, en chantant pour faire croire qu'elle était en train de laver du linge, le mari revenu abattit, à l'aide de flèches empoisonnées, le rival qu'il n'osait attaquer les mains nues. Mais il n'est guère probable que ce fut ce poison mêlé de sang qui provoqua la mort d'Héraclès dans la tunique trempée de sang. Premièrement, la femme qu'il tira de dessous le corps du centaure pour se servir d'elle une fois encore, ne se soucia pas de reconquérir à l'aide d'un breuvage magique l'amour d'Héraclès qui était arrivé avec une concubine prise en route, deuxièmement, elle ne lui donna pas de chemise du tout mais, remplie de sperme, elle lui transmit de la façon la plus simple la maladie dont il devait crever. La chemise de Nessos qui adhéra tellement à sa peau que lorsqu'il en arracha un morceau la chair se détacha jusqu'aux os, fut son dernier mensonge, car Dejanire avait transmis toutes les maladies vénériennes d'Asie Mineure que lui avait inoculé l'ardent homme aux chevaux après des années de tribulations avec des troupeaux d'animaux. Mais pour Héraclès qui tenait à sa gloire posthume, un tel aveu était impossible. D'où la légende de la tunique empoisonnée qu'on répandit à tous les vents. Avant de mourir, disait Heilmann, Héraclès fut pris une fois encore par la peur panique qu'il avait déjà éprouvée au berceau et dont il avait toute sa vie tenté de se venger, la peur, l'horreur de la femme. La sensualité qu'on lui attribua ne peut correspondre qu'aux idées de ceux qui confondent la force de l'amour avec une prise de possession, pas une seule fois au cours de ses nombreuses liaisons il ne manifesta le moindre penchant pour sa partenaire, il n'a jamais fait qu'arracher, châtier, assommer, quand il ne connut pas lui-même le martyr. Son errance éperdue commença par la malédiction de Héra qui le condamna à la médiocrité, à n'occuper jamais

que la seconde place, il n'a sans doute trouvé de satisfaction que dans quelques relations homoérotiques, peut-être avec Iolaos, avec Philoctète, ses compagnons, toutes ses fanfaronnades ne cachaient qu'une profonde altération psychique. Même lorsqu'il se roule dans les brûlures de la gonorrhée trachinienne, du chancre vénérien troyen et de ce qu'on appelle la Quatrième phrygienne, son seul souci resta de dissimuler ce qui l'avait brisé et tous, Hésiode, Sophocle, Ovide, Sénèque l'aidèrent à garder son secret, tous, ils appelèrent Dejanire par son nom, qui signifie meurtrière de l'homme, mais ils n'en tirèrent aucune conclusion, ils firent même tout leur possible pour la représenter dans son innocence, sous les traits d'une épouse fidèle, uniquement pour sauver l'honneur d'Héraclès, l'honneur de la fausse famille. Et pourtant, disait Heilmann, à l'instant même où se referme l'anneau de sa vie, Héraclès redevient grand, presque sublime. Ainsi ne se jette-t-il pas dans l'eau pour calmer sa gangrène et disparaître sans tambour ni trompette, mais il fait venir toute la population afin qu'elle soit témoin de ce qu'aucun adversaire n'est assez fort pour le vaincre, de ce que les plus grandes souffrances peuvent encore s'accroître et il rampe, hurlant de douleur, vers le bûcher sur la colline pour se coucher dans les flammes. C'est alors, au moment où la torture devient incommensurable, que son visage s'anime du sourire d'extase, avec lequel, se désintégrant, il entre dans l'immortalité. Je m'intéresse donc aux voyages, écrivait Heilmann dans sa lecture, qui conduisirent Héraclès après sa participation aux expéditions des argonautes à l'est, en direction de l'ouest et dans lesquels se rassemblèrent tous ceux qui aspiraient à élargir leurs horizons et à faire des découvertes. Il ne fut pas seul à se mettre en route, nombreux étaient ceux que le manque de terres, la surpopulation dans les villes, la concurrence commerciale croissante, le besoin de plus en plus grand en matières premières entraînaient dans l'Adriatique pour conquérir de nouveaux marchés à partir des bandes côtières. Mais lui qu'on connaissait de tout temps comme celui qui, pour quelque raison que ce fût, surmontait la peur et la mesquinerie et cherchait l'inconnu, signa de son nom les incursions des Hellènes en Sicile et dans le sud de l'Italie, en Cyrénaïque, en Corse et sur les rives de la Gaule, où Massalia, aujourd'hui Marseille, devint bientôt un important centre d'affaires. La légende d'Héraclès s'est diffusée par vagues circulaires, elle s'enracina d'abord dans le Péloponnèse, puis elle envahit la Thrace, la Crète et la Mer Noire et atteignit ensuite les Baléares et l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à Gadir. L'ouverture sur l'océan englobant le monde offrait un lieu propice à l'édification des colonnes, c'est là que se dressaient, tels des forteresses naturelles, les rochers abrupts de la pointe sud de l'Ibérie et de la pointe nord du continent chaud. Atlas était capable de faire la traversée d'un seul pas. Tandis que

bon nombre de ceux qui, pour surpasser Héraclès et chercher les îles des Bienheureux, allaient se perdre sur l'Océan, celui-ci s'en tint aux Hespérides dans les jardins desquelles les fruits des orangers pendaient aux arbres comme des pommes d'or. Et même si de dangereux serpents s'enroulaient autour de leurs troncs, ce danger était contrebalancé par tous les métaux qu'on pouvait extraire de mines prêtes à l'exploitation et d'une valeur inestimable pour les guerres nécessitant de plus en plus d'armes. Il séjourna longtemps à Avila, le pays des serpents. Il ne répondit pas à l'honorable proposition que lui fit Atlas de soutenir le ciel à sa place, il pouvait bien rester là avec son fardeau sur ses épaules courbées, Héraclès avait d'autres choses à faire, il estimait que sa tâche était de s'occuper de l'installation de comptoirs, d'agglomérations, de villes. C'est ainsi qu'il aurait fondé Sagunto, Sagonte, qu'on tient aujourd'hui pour protéger Valence et il atteignit les grands ports de transbordement des Phéniciens au sud de l'embouchure du Guadalquivir avant que les navigateurs de Phocée, bien avant l'essor de Pergame, aient débarqué à l'endroit qu'ils nommèrent ensuite Hemeroscopeion pour construire là, au sommet de la montagne, un temple dédié à Artémis.

Nous avons depuis longtemps l'intention de visiter le château sur la montagne de Denia, mais le travail ne nous en laissait pas le loisir. C'est au début de septembre seulement, lorsque de grandes sections de la station sanitaire furent évacuées et le départ des médecins et du personnel imminent, que nous nous mîmes en route. La dissolution des Brigades internationales qui avait été décidée devait nous arracher de force à ce pays. La démobilisation ne dissimulait pas seulement l'intention de ramener la guerre au niveau d'un conflit interne, mais aussi, sous un travestissement diplomatique, une atteinte à la solidarité qui s'était tournée vers l'Espagne. Trente-cinq mille volontaires étaient arrivés sur les fronts depuis l'automne trente-six. Lindbaek qui mettait de l'ordre dans ses papiers comptait cinq mille Allemands et Autrichiens, dix mille Français, six mille Anglais, Américains, Canadiens, trois mille Italiens, mille Scandinaves, mille Yougoslaves, deux mille Polonais. Cinquante-trois pays étaient représentés dans l'ensemble des bataillons. La participation de tous ces hommes avait démontré depuis longtemps que ce n'était pas une guerre civile qui se déroulait en Espagne, mais un conflit idéologique mondial. Et ce front populaire, dit Lindbaek, on veut le faire éclater maintenant. Son visage reprit son expression grise et pétrifiée. Ils étaient terribles ces rassemblements où l'individu n'était jamais qu'un élément d'une poignée de cent, de mille hommes. Quelques-uns de plus,

quelques-uns de moins, ce n'était pas cela qui importait. Des chiffres globaux, qui intégraient une vie impossible à cerner. Des corps qui n'étaient que des chiffres, additionnés en colonnes, en compagnies, bataillons, brigades, divisions, corps d'armées. Des masses dont on soustrayait le nombre de corps morts d'épuisement. Chaque arrivant, chaque manquant se fondait dans une masse anonyme. Mais, demandait Lindbaek, comment faire autrement pour avoir une vue d'ensemble. Les effectifs de chaque unité furent réduits de plus de la moitié. Sur les trente-cinq mille volontaires, dix à douze mille au plus se trouvaient au même moment parmi les troupes combattantes. Dans l'armée civile il ne restait maintenant que quelques hommes dispersés des formations internationales. L'aide militaire qu'ils étaient susceptibles d'apporter était faible. Et pourtant, ceux qui restaient eurent, en recevant l'ordre de battre en retraite, l'impression d'abandonner les compagnons espagnols. Jusqu'au bout ils tentèrent de nier la dissolution des Brigades. Seule une extension de la guerre les aurait convaincus de la nécessité de leur départ. C'est ainsi que la situation qui s'était aggravée sur la frontière tchécoslovaque représenta un espoir. Une guerre mobilisant toute l'Europe contre le fascisme valait mieux à nos yeux que ces perpétuelles esquives et ces recherches de compromis. Nous étions plusieurs parmi le personnel sanitaire prêts à partir pour Valence dans les prochains jours pour rejoindre les unités armées. L'Espagne était devenue notre pays. Nous ne voulions pas nous laisser chasser du sol qui était le nôtre. Après l'expulsion il ne restait plus que la vie en exil. Les médecins et quelques patients restés là attendaient d'être transportés à Marseille par des navires de la flotte anglaise. Hodann, Lindbaek pouvaient envisager de poursuivre leur route jusqu'en Norvège, mais ce qui guettait la plupart des autres c'était l'internement dans des camps. Quelques Belges avaient perdu leur nationalité pour avoir participé à la guerre d'Espagne, les Allemands, les Autrichiens, les Tchèques voyaient leur pays fermé, il leur faudrait mendier un visa pour quelque part, toujours exposés au risque de se voir refoulés à la frontière et livrés à l'ennemi. Voilà qu'une avancée de la lutte des classes a été repoussée, dit Lindbaek, et les forces dispersées devront se regrouper. Pourtant, en cette matinée sur la route de Denia, puis sur la colline du château, nous ne parlions pas des incertitudes de l'avenir, mais des événements qui avaient marqué cette côte quelques milliers d'années auparavant. Elle s'étendait toujours devant nous, cette mer d'un gris bleu, se fondant dans la brume avec la bordure du ciel, parmi les bois d'eucalyptus, de cyprès, d'amandiers s'étendaient les plantations d'orangers, ça et là au point d'intersection d'une branche surgissaient des pousses de citrons aux fleurs violettes, avec les fruits nouveaux d'un violet clair. Nous parlions d'orangers traités qui produisaient des citrons et nous plon-

geâmes peu à peu dans l'histoire. Cet arbre avait la durée de vie d'un homme, il lui fallait trente à quarante ans pour atteindre sa pleine capacité de production, chaque récolte rapportait soixante, quatre-vingts kilos de fruits. Mais les oliviers qui alignaient leurs troncs solides et leurs branches noueuses dans ce champ pouvaient atteindre l'âge de six, sept-cents ans. Le vert de la face inférieure des feuilles légèrement bombées était d'une coloration sombre, intense, et d'un ton mat argenté sur le dessus. Il y avait de nombreuses variétés de ces oliviers dont la colombe avait un jour rapporté une branche à Noé dans son arche et qui entouraient la colline sur laquelle Jésus, très loin là-bas, au-delà de la côte de l'Asie occidentale, avait été crucifié. Selon les conditions atmosphériques les feuilles étaient plus petites, plus larges, plus dures ou plus souples et les fruits verts ovales d'abord blanchâtres prenaient en mûrissant la couleur qui porte leur nom, tandis que d'autres espèces rondes passaient d'un violet rougeâtre, bleuâtre à un noir profond. Lorsque Christophe Colomb traversa l'Atlantique, on récoltait déjà les fruits des arbres sur le bord du chemin et ils en portèrent pendant l'essor et le déclin des empires coloniaux européens. Lindbaek l'archéologue, voulut savoir ce qu'il en était des vestiges de temples grecs sur la montagne dominant la ville dont le nom rappelait celui de la déesse Diane. Des escaliers fragiles, d'étroits sentiers longeaient le flanc de la montagne et conduisaient aux ruines, les pierres de grès agglomérées de la forteresse étaient envahies par la mousse, les racines des figuiers et des pins nains. Mais il n'y avait aucune trace des colonnes du temple entourées de tours et de murailles romanes telles que nous les avait montrées la reproduction de la villa Candida, il n'y avait là que les voûtes et les chemins de ronde délabrés d'une forteresse de l'époque des conquistadors. Depuis la balustrade de la cour d'entrée notre vue donnait sur la ville et le port. À gauche dans la large baie les lignes de la houle roulaient mollement, régulièrement, jusque sur la plage, à droite sur la presqu'île, se dressait le Mongo, une forêt clairsemée à sa base, la crête dénudée, roche grise stratifiée. Les maisons passées à la chaux, aux toits recouverts de tuiles d'un rouge brun se pressaient les unes au-dessus des autres le long de ruelles tortueuses, dans le bassin, le long des môles étroits obliquant vers la sortie, étaient ancrés les bateaux de pêche peints en noir, blanc ou bleu, la voile rougeâtre arisée à la longue vergue élancée, posée de biais. Il ressemblaient encore aux bateaux qu'utilisaient pour la pêche les colonisateurs venus avec leurs trirèmes de la mer Egée. La ville aux abords de laquelle nous avions habité durant huit mois et dont nous voulions fixer l'image en nous était enveloppée maintenant d'une lumière scintillante. Seule une série de sons de cloche clairs percèrent le silence. Nous imaginions l'agitation sur le quai, sur les passerelles, autour des entrepôts et des ateliers. Des mulets tiraient les charrettes à deux roues

lourdement chargées, les porteurs se pressaient sur les planches pour monter dans les bateaux, courbés sous les sacs nattés rebondis, sur les lourdes caisses. Sur des bancs de pierre on salait des poissons qu'on emballait dans des tonneaux ou suspendait à des cordes de chanvre pour les faire sécher. Des chameaux blatéraient dans les étables et formidable était le vrombissement des soufflets et des marteaux dans les fonderies et les forges. Le zinc et le cuivre ramenés d'Andalousie par des caravanes, l'argent de la Sierra Nevada, de la Sierra Morena ainsi que le minerai plombifère d'Almeria, le minerai de fer de Murcia, le sel des mines de Cardona, tout cela était accumulé là. Les lingots du métal précieux, le zinc, rare, lourd, les alliages de bronze si recherchés par les messieurs des arsenaux ioniens, remplissaient les soutes des solides cargos ventrus, les fouets claquaient sur les corps en sueur et tandis qu'ici on ne cessait de traîner et de pousser, de faire claquer la plante des pieds, là-bas, dans les camps des soldats, on s'assoupissait, rassasié, balbutiant tout contre le long col des cruches à vin. Si Héraclès n'avait existé il aurait fallu inventer une telle figure, car tous les biens qui affluaient ici attendaient de légendaires descriptions, elles conféraient en effet de l'importance aux hommes chargés d'encaisser l'argent, qui pouvaient se considérer comme des élus lorsqu'on racontait qu'un homme d'origine semi-divine les avait fait venir sur ces rivages. Les Hellènes n'avaient-ils pas de tous temps transposé les événements historiques sur le plan du symbolique, afin de rendre leur compréhension plus difficile et de maintenir ainsi la séparation entre les initiés et le peuple des humbles. L'idée que l'on se faisait de l'hellénisme avait été le plus souvent celle d'une civilisation à l'apogée de son épanouissement. Mais cette idée n'aurait été rien sans son fondement solide. En haut naquit l'idée de la démocratie, la doctrine de l'unité et de l'égalité des hommes. En bas, il y avait la force de travail suant sang et eau, privée de tous les droits. Les constructions à colonnes et les sculptures artistiques que firent ériger les classes possédantes étaient édifiées sur des hécatombes de corps enchaînés. De l'opacité et de la fange purent se détacher les nobles proportions. Sans le moindre détour les patriarches établirent cette séparation, elle conditionnait leur organisation économique. Les prêtres et les philosophes entérinèrent cette démarche et veillèrent à ce que les masses fussent tenues en échec, dans la crainte superstitieuse de voir repoussé quiconque oserait dire un mot pour leur ouvrir les yeux. Exploiteurs d'esclaves et esclaves, les premiers associés aux forces supra-terrestres, magnifiant leur rapacité dans la création littéraire, constituaient la structure en deux parties pour la suppression de laquelle nous luttons encore aujourd'hui. Un pillage indicible servit de fondement à la civilisation grecque, on faisait des guerres incessantes pour conquérir des esclaves et ces êtres ainsi rabattus

devaient, de plus, estimer que c'était une grâce que de pouvoir servir des maîtres aussi exceptionnels. L'économie de marché hellénique est née de la morgue et de la brutalité, du racisme et du mépris des hommes, une rivalité sans pitié opposant les cités-Etats en constante concurrence pour les profits les plus élevés. Milet, la ville la plus peuplée d'Asie Mineure dominait avec ses quatre ports tout le commerce de la mer Egée, en s'étendant, la métropole coupa aux villes fortifiées plus petites l'accès à la côte. Des guerres avaient dévasté les champs des paysans, les hommes jeunes étaient contraints à s'engager dans les armées, les grands propriétaires des régions côtières durent chercher de nouvelles branches de production. En Phocée, à l'embouchure de l'Hermos où la terre manquait, on pensa peu à peu à se tourner vers les activités maritimes, jusqu'alors les Phocéens ne s'étaient jamais risqués sur la mer, ils s'étaient contentés de voler le bétail et de piller les localités voisines ; séduits par ce que leur rapportèrent les marins étrangers, ils se mirent à construire des bateaux permettant de ramener des marchandises de régions lointaines. Leur situation difficile les rendit audacieux et cela apparut dans la construction de leurs vaisseaux avec lesquels ils dépassèrent tout ce qu'avait produit la technique phocéenne. Plus de cent rameurs en trois rangées superposées, des machines conduites au rythme des timbales faisaient avancer les bateaux, sur le pont, dans des tentes, étaient allongés les négociants qui luttèrent contre le mal de mer, dans l'attente de tous les trésors à leur portée. En bas, des grincements et des craquements ininterrompus, en haut, au poste de commande, on mesurait, on faisait des relevés, on calculait. Rapide comme une flèche, la voile teinte en rouge gonflée par le vent, les rames s'abattant, se levant dans un tourbillon de gouttes, la galère fendait l'eau, l'éperon s'avancant, très long, fondant sur chaque bateau qui lui barrait la route. La situation hégémonique des armateurs de Phocée les poussa à la démesure, tant qu'ils évoluaient du médiocre commerce intérieur vers l'acquisition de marchandises venues d'univers nouveaux, leur personnalité s'était modifiée, ils avaient entre leurs mains la chose la plus précieuse, jadis monopole des rois, le métal, et celui qui le gérait avait les moyens de dominer l'Etat. Mais plus leurs sources s'avéraient inépuisables, plus ils s'attachaient à souligner la grâce que leur réservaient les dieux. Eux qui ne faisaient aucun cadeau se vantaient des dons que leur avaient faits les dieux. D'avoir pour guides les divinités les encouragea peut-être au début, mais plus les richesses se concrétisaient, devenaient chiffrables, plus il surent avec objectivité évaluer les forces liées au pouvoir, le sublime fut subordonné à leur sens pratique, pour finir ils s'associèrent aux divinités uniquement sur les pièces de monnaie sur lesquelles ils firent graver leur portrait. C'était l'aboutissement parfait de la parabole sur la transmission de la toute-

puissance, celui qui possédait les monnaies était également le représentant de la volonté divine. On pouvait désormais déterminer avec précision le niveau des faveurs accordées, la notion de divinité se convertissait en or, en argent, se pesait, rassemblée dans des bourses, des sacs, des coffres-forts. Sachant que les biens ne revenaient pas aux démons mais à ceux qui s'en étaient emparés par la force, en répandant la terreur, et sachant aussi que la magie appartenait encore au royaume des esprits, ils associèrent le concret aux mystères de l'insondable. Si bien qu'à la naissance de l'économie monétaire restèrent liées la croyance au sacré, la vénération des donateurs invisibles - détournant ainsi l'attention du principe de l'exploitation et de l'oppression. Le capitalisme vint des temples, consacré par les formule magiques et les flammes des sacrifices. Les plus célèbres représentations des créatures de l'Olympe ne furent réalisées qu'après la création des banques, le début des spéculations mondiales ; jusqu'à nos jours ce furent Athéna et Zeus qui présidèrent les conseils d'administration. Pour Lindbaek, il était vraisemblable que les navigateurs de Phocée se soient installés sur cette presqu'île, à l'abri du massif montagneux, moins du fait des fragments de colonnes de marbre en ruine que nous avons découverts parmi les éboulis, que de la configuration du paysage. Elle connaissait la côte de la Turquie qui s'étendait du village de Palatia où s'étaient dressés jadis les palais de Milet, jusqu'à Bergame. Elle était allée dans l'ancienne Phocée, presque au même degré de latitude que Denia, et le souvenir de ce lieu pauvre et abandonné où, deux millénaires et demi plus tôt, une vie active avait animé les chantiers maritimes et les maisons de commerce, venait se superposer au panorama que nous avons sous les yeux. Si, jusqu'alors on n'avait guère pu prouver avec certitude que Denia s'élevait sur le sol d'Homerokospeion, cette baie avec ces contreforts montagneux qui était comme l'image du lieu d'origine des colonisateurs, semblait vouloir en donner la confirmation. Aucun autre endroit de la côte est ibérique ne pouvait mieux convenir au nom d'Hemerokospeion, panorama ouvert sur le jour naissant, que cette hauteur au-dessus du port naturel d'où les nouveaux venus pouvaient tourner leur regard vers leur propre ville au-delà de la mer, en direction du soleil levant. Pouvant repérer ainsi leur lieu d'origine, les seigneurs phocéens y décelèrent un signe du ciel, et comme ils étaient venus pour réaliser un riche tableau de chasse et découvrirent à portée de la main des possibilités d'épanouissement et de renouveau, ils érigèrent un monument à la déesse de la chasse et de la fécondité. Au début ils ont sans doute continué à pratiquer le troc avec les Phéniciens qui avaient ici leurs appointements, puis la supériorité des troupes décida de l'accès aux biens, des fortifications furent rapidement construites et plus d'un esclave ionien que, pour le récompenser, on avait libéré, put alors devenir lui-même le

gardien des paysans ibériques réduits en esclavage. En l'espace de quelques décennies se fit la relève de la domination coloniale en Espagne, sous la pression des caravanes helléniques en armes, les Phéniciens perdirent un comptoir après l'autre avant d'être également chassés de Gadir, la ville portuaire où ils avaient débarqué toutes les ressources minières qui avaient jadis fait la prospérité et la gloire de leur royaume. Aux nouveaux gouverneurs ils ne laissèrent pas seulement les rues, les entrepôts, les quais, mais surtout les mines que les jeunes et dynamiques impérialistes se mirent à exploiter de plus belle, à une échelle plus vaste. C'est ici que commença déjà l'ère de l'industrialisation, grâce au recensement du matériel stratégique, à la fixation du prix des matières premières, à l'activité boursière, aux dividendes élevés que rapporta le capital investi et à l'énorme gaspillage de forces productives lors de l'extraction et de la transformation des marchandises. Car lorsque nous imaginions l'activité dans les entreprises métallurgiques et les fonderies au septième et sixième siècle, les transformations de notre époque, mesurées au temps qui s'était écoulé depuis lors, paraissent infimes. Il existait toujours des mines en Afrique, en Amérique Latine où les ouvriers étaient exposés à la même usure que les Ibères asservis qui martelaient l'argent et le zinc, et nous étions nombreux à penser que ce n'était pas un grand signe de progrès que nous dussions rester seulement huit heures et sans chaînes aux pieds dans les galeries, lorsque nous nous comparions avec les hommes enchaînés là-bas jusqu'à quatorze heures d'affilée. La poussière dans les poumons, l'humidité, les courants d'air, la souffrance des corps étaient les mêmes, nous résistions simplement un peu plus longtemps, jadis la vie là-bas était déjà finie au bout de quelques années. Et il y avait à peine un demi-siècle que nous avions conquis quelques droits et quelques réformes, nous étions toujours désespérément proches des travailleurs d'il y a deux millénaires et demi et nous espérions comme eux en un monde où nous serions libérés. Il se développa alors dans les garnisons une classe supérieure qui utilisait les paysans pour récolter ses fruits et son grain, presser son vin et garder son bétail, des jets d'eau prodiguaient de la fraîcheur dans les cours intérieures des villas à la campagne, les sols étaient décorés de mosaïques et les murs de tableaux à la cire, indicible était la misère dans les cabanes de torchis des serfs, dans les gîtes des esclaves mineurs. Les familles de l'aristocratie des finances devinrent sédentaires dans le pays des serpents et des pommes d'or, aux colonnes d'Héraclès vinrent s'ajouter de hauts phares où brûlaient les feux de bois traités à la résine, visibles de loin pour les navires marchands. Les négociants contrôlaient certes l'écoulement de leurs marchandises dans les ports d'Asie Mineure mais, prévoyants et lucides, ils se souciaient davantage du développement de leurs établissements d'outre-mer. La

bourgade qu'était Phocée était certes devenue une puissance colonisatrice et sur le point, avec tous ces métaux, de supplanter Milet, connue pour ses céramiques et ses tapis, ses tissus de laine, ses broderies d'or et ses couleurs purpurines, ses philosophes, ses poètes et ses savants. Mais les assauts ennemis menaçaient toujours le continent, les armées de la Perse en pleine expansion affluaient vers la côte égéenne. Pour les hommes d'affaires, les trusts et les compagnies espagnols et gaulois offraient plus de sécurité, il était plus facile d'y rassembler la piétaille pour protéger la propriété. En l'année cinq-cent-quarante avant notre ère Phocée fut pour la première fois minutieusement pillée et incendiée par le général Harpage qui servait sous Cyrus II, dit le Grand et le Doux. Dès lors les capitaines qui revenaient avec leur fret n'étaient jamais sûrs de retrouver encore leur ville et Phocée ne fut pas la seule réduite en cendres plusieurs fois pour être reconstruite avec des forces de plus en plus affaiblies, Milet aussi, avec son imposant fort extérieur, fut la proie de la grande puissance perse. Les belles constructions et statues milésiennes furent réduites en ruine, elles ne devaient être ramenées au jour que par les archéologues prussiens. Phocée ne laissa que de rares témoignages artistiques dans la terre. Les aristocrates, dans leur prosaïsme, avaient édifié leurs monuments à des fins utilitaires, leurs investissements dans les banques, les sociétés de transports et les industries les élevèrent directement sur la voie de leur auto-glorification. Il leur suffisait de modifier le cours de leurs bateaux pour trouver à Atalia, en Corse, à Nikea, Massalia, Agathe, en Gaule ou à Zakhunthos, à Hemeroskopeion, Maenake un refuge et de confortables moyens de subsistance. La population restée dans la ville dut servir et nourrir les occupants perses ou se laisser incorporer dans leur armée. Le rêve grec d'îles lointaines et paradisiaques où des héros immortels vivaient dans la félicité avait connu toutes ses métamorphoses. Pour les gros négociants il était devenu l'incarnation d'une croissance éternelle, personne là-bas ne restait isolé, il n'y avait que des valets obéissants qui accomplissaient leur volonté de faire de gros bénéfices. Ils géraient cet au-delà d'ici-bas en usuriers. Les champs élysées survivaient en eux sous l'aspect d'un désir de plus-value en perpétuelle augmentation. C'est uniquement parmi les autres, semblables à des ombres au pays des ombres, que ce paradis conserva encore des traits de son aspect originel. Ici les régions des bienheureux avaient été transférées sur terre, ils promirent cependant la justice à ceux à qui habituellement toute justice était refusée, et de les arracher à leur détresse, à l'esclavage et à la guerre. Les puissants continuèrent à se battre pour l'hégémonie sur les terres nouvelles surgies des mers, ceux qu'on avait dépouillés de tout leur pouvoir attendaient encore, ils ne savaient pas qu'il était possible de repousser le joug qu'on leur imposait, de briser de sa propre voix le

silence auquel on les avait condamnés, tout d'abord les Phocéens d'Ibérie durent céder la place aux Carthaginois devenus forts, puis ceux-ci furent chassés par les Romains, et Alexandre dut vaincre les Perses et Pergame dut occuper Phocée ruinée, puis aller elle-même vers son déclin avant que les serfs ne deviennent forts en imaginant les îles du printemps et se soulèvent, citoyens du soleil, héliopolites, conduits par Aristonico et Saturninus de Sicile, marchant ensuite sur Rome à la suite de Spartacus. Parmi les morceaux granuleux des colonnes percées de trous pour les boulons de fixation, nous contemplions la côte sablonneuse, les forêts et les champs alentour, les chemins sinueux, les collines et les chaînes de montagnes, et tandis que nous pensions à l'énorme confrontation de forces qui s'effectuait là-haut, au bord de l'Ebre, le silence ici avait quelque chose d'irréel. Très vite, la cité grecque à nos pieds disparut elle aussi, les Carthaginois surveillaient maintenant le port, faisaient extraire les minerais, laver le sel minéral et le sel de mer dans les salines, et de puissantes armées se préparaient à progresser de nouveau. Et ils arrivaient de Carthage, le nouveau port sur la côte sud, quatre-vingt-dix mille fantassins ibériques et nord-africains, des troupes spéciales de frondeurs des Baléares, douze mille cavaliers numides et la masse grise ondoyante des éléphants, et sous les insignes multicolores, entouré des lances étincelantes des gardes du corps, chevauchait Hannibal. Ce fut le début de la grande expédition vers le nord afin de rétablir la frontière sur l'Ebre, entre les sphères d'intérêts des Carthaginois et des Romains. La première bataille se déroula autour de Sagonte. Les cohortes romaines furent chassées de leur ville occupée, mais les Carthaginois ne s'arrêtèrent pas sur l'Ebre. En juillet de l'année deux-cent-dix-huit, Hannibal traversa le fleuve avec ses troupes. Il installa son frère Hasdrubal comme gouverneur, lui laissant quinze mille mercenaires pour protéger la colonie espagnole, il poursuivit son chemin avec son armée, à travers la Catalogne, les Pyrénées, la Gaule, les Alpes, pourquoi, personne n'aurait su le dire, et dans quelle direction encore, nul ne pouvait le prévoir, et pendant ce temps les Romains se rassemblaient pour la riposte, envoyant une flotte à Sagonte sous les ordres de Scipion, ils contraignirent Hasdrubal à fuir, s'emparèrent de Carthage, de Malaca et de Gadès, prirent d'énormes quantités d'armes et de catapultes, d'or, d'argent et de grain ainsi que dix-huit vaisseaux de guerre et soixante-trois cargos. En deux-cent-six l'Espagne était pacifiée par les Romains et le déclin de l'empire carthaginois s'amorçait. Que de choses les utopies des esclaves avaient encore au-dessus d'elles, qu'elle était encore longue la route qui les mènerait loin de ce monde de misère et de détresse, alors que Scipion préparait l'expédition en Afrique, Attalos Premier concluait son alliance défensive avec Rome, Hannibal avec ses vétérans se frayait un passage à

travers l'Italie et, après avoir tué ses chevaux et ses éléphants, il fut évacué par les restes de la flotte carthaginoise et vaincu dans sa ville par Scipion, qui avait ajouté à son nom celui d'Africain. Alors les Romains incendièrent Carthage, Hannibal s'enfuit en Crète, offrit à Prusias, roi de Bithynie, ses services pour la guerre contre Pergame, il fut fait prisonnier et prit la coupe de poison, et une fois encore les Romains assaillirent Carthage et rasèrent la cité. Que de combats devaient encore avoir lieu sous les différentes dynasties. Le long des oliviers aux larges branches faites pour se pendre, nous reprîmes le chemin à travers champs jusqu'à la villa Candida, des insurrections, des révoltes éclataient et étaient écrasées. Contre les Romains ce furent les paysans qui se révoltèrent, des Vandales, des Suèves et des Alains submergèrent le pays pendant les grandes invasions, les Visigoths fondèrent ici un royaume, du sud ce furent les Maures berbères qui arrivèrent, des califes arabes établirent leur domination et furent remplacés par des rois chrétiens en Castille, dans les Asturies, le Léon, la population rurale lutta pour ses droits et obtint par moments la gestion autonome, l'indépendance, pour être de nouveau assujettie en Aragon, et toujours des soulèvements, toujours des batailles, des couteaux, des pioches, des faucilles qui frappaient la chair, le sang abreuvait la terre, la Castille conquiert Cordoba, l'Aragon conquiert la Sicile puis, sous Ferdinand et Isabelle, il y eut un royaume puissant, uni, l'introduction de l'inquisition, l'extermination des musulmans et des Maures, l'expulsion des Juifs, la découverte des Indes Occidentales, l'Espagne comme puissance mondiale, l'Espagne sous les Habsbourg, de grandes parties des Pays-Bas, de la Belgique, de l'Italie parmi les possessions espagnoles, après l'essor de l'Angleterre, la destruction de la flotte espagnole, la perte des Etats vassaux européens, la révolte en Catalogne, l'entrée de Napoléon, la victoire de la guérilla sur les troupes ennemies, la défection des colonies latino-américaines, la dissolution de l'Inquisition après plus de trois cents ans, une guerre populaire nationale pour une constitution démocratique, réprimée en dix-huit-cent-vingt-trois avec l'aide militaire française, trois décennies plus tard, première organisation d'ouvriers espagnols, échec d'une révolution bourgeoise, proclamation de la République, restauration de la monarchie. Cuba, Puerto Rico, Guam, les Philippines furent perdus dans la guerre espagnole au profit du nouvel Empire. Les dernières possessions dans l'Océan Pacifique, les îles Marianne, Carolines et Marshall furent vendues au Reich allemand. Mais le proche Maroc se laissa encore conquérir et maintenir sous protectorat jusqu'à aujourd'hui. Grève générale en dix-neuf-cent-trente-et-un, déposition du roi, partage des grandes propriétés foncières, séparation de l'Eglise et de l'Etat, administration autonome en Catalogne, dans le Pays Basque, reconstitution des forces réactionnaires,

en dix-neuf-cent-trente-quatre, premier assaut commun d'un front prolétarien. Beaucoup d'efforts, que de victimes incalculables, et quel silence sur les jardins que nous allions bientôt quitter.

Ils nous regardaient du haut de leurs chars, Empecinado, Espoz y Mina et le prêtre Merino, les pionniers de l'époque héroïque de la guerre de huit ans contre les armées de Napoléon, de gigantesques figures de carton-pâte soutenues par des échafaudages sur les chars remplis de fleurs, lorsque nous avons traversé la cour de l'Hôtel de Ville de Valence, on ne les avait pas sorties le dix-neuf mars de cette année, pour la falla, la grande fête qui a lieu habituellement ce jour-là dans la ville, au son des tambours, des timbales, des flûtes et des cornemuses, des pétards, des coups de canon et des fusées. Toutes ces grandes marionnettes construites derrière les murs des ruelles ne purent arpenter les rues en se balançant dans le bruit de la retraite aux flambeaux, jusqu'à la Plaza Castelar, pour y disparaître dans les flammes tandis que la foule dansait et chantait, car un autre feu d'artifice, d'autres détonations remplissaient la nuit. Si bien qu'elles se dressaient là, sombres et sévères, leurs yeux fixes grands ouverts, les épées et les drapeaux levés, splendides et creuses mais sarcastiques aussi, c'est ainsi que nous les avons vues, nous qui étions sortis, déçus, embarrassés de la salle baroque du bâtiment, refusés par la commission militaire car on ne pouvait plus désormais enrôler de volontaires étrangers, on n'avait plus le temps de les entraîner, dans un mois les Brigades allaient devoir quitter le pays. Une fois de plus nous comprîmes à quel point nous n'avions pu imaginer que la guerre finisse sans que nous remportions la victoire. Et voilà que soudain, en ce jour déroutant de la seconde semaine de septembre, nous apprenions qu'on n'avait plus besoin de nous. Nous ne servions plus à rien, il nous fallait commencer à réfléchir à d'autres tâches. Au bureau du Parti nous reçûmes l'ordre de retourner le soir même à Denia avec un transport et de tenter d'atteindre Marseille par les bateaux qui quittaient le pays. Comme je l'avais déjà fait bien longtemps auparavant, j'errai de nouveau sans but à travers la ville avant de rejoindre la colonne de camions à l'endroit du départ. Et il m'arriva, comme ce fut souvent le cas autrefois en Espagne, d'être témoin d'un événement étrangement intempestif, hors du temps. Devant un portail latéral de la cathédrale près de la Plaza de la Virgin, je vis une foule compacte, je m'approchai et me trouvai devant le tribunal de l'eau qui siégeait ici tous les jeudis en public. A gauche du portail, sous les statues de pierre des saints, derrière le demi-cercle d'une grille en fer forgé étaient assis sur de hautes chaises de bois les juges paysans, vêtus de larges vareuses noires.

Le dossier de chaque chaise portait une plaque de cuivre portant le nom d'un district, on pouvait lire Mislata, Favara, Rovella, Pautahar et Rascania. Il s'agissait de différends tels qu'ils pouvaient surgir lors de l'utilisation des tranchées et des canaux dans les champs de riz de la plaine autour du lac Albufera. C'est ainsi qu'ils se réunissaient certainement là depuis des siècles avec leurs visages brunis, certains âgés, le visage raviné, barbu, tous attentifs, intelligents, expérimentés, dignes, répondant souvent avec humour aux rires de l'assistance, au plaignant, à l'accusé, et prononçant leur jugement. Et pourtant ces hommes dont la supériorité est si évidente, comme le dit une voix à côté de moi, doivent se débattre avec les vieilles réglementations concernant la propriété. Il leur revient certes, comme le veut la tradition, de rendre la justice eux-mêmes car ils sont les seuls à connaître chaque sillon, chaque limite dans les champs mais l'Etat, féodal ou républicain, les charge simplement de veiller au respect des règlements. C'était Ayschmann qui se tenait à côté de moi. Un pansement entourait son cou et se croisait sur sa poitrine et ses épaules. Rien qu'une clavicule brisée, dit-il, quelques côtes brisées, une commotion cérébrale, une déchirure au foie. Lors de l'explosion d'une mine il avait été projeté en l'air à une hauteur de cinq mètres contre un mur. Sous le bras il portait quelques cahiers et des livres. Il m'indiqua, comme s'il était en mission de reconnaissance, le lieu où il les avait acquis, dans une librairie d'occasion de la Calle Castellón, entre la Plaza de toro et la longue façade de briques de la gare du Nord. Il m'entraîna, car il voulait me montrer les illustrations. Nous passâmes devant le portail d'albâtre du palais du marquis de Dos Aguas avec ses dauphins, ses lions et ses titans, sous la porte de la ville dont les tours rondes étaient percées de meurtrières et, sur le pont Serranos qui enjambait le large lit du fleuve à sec. Des deux côtés de la Turia qui ne coulait plus que faiblement paissaient des troupeaux de mouton, de l'autre côté, derrière le haut quai, s'étendaient des champs et des plantations d'orangers. Ayschmann se tenait raide dans ses bandages, il voulait aller jusqu'au bois d'orangers là-bas, au-delà des dernières maisons du faubourg. Nous pénétrâmes loin dans le bois par un sentier, nous nous assîmes près d'un talus, Ayschmann ouvrit la revue Cahiers d'Art qui contenait les reproductions des différentes étapes de la réalisation du tableau intitulé Guernica, jusqu'à sa forme définitive, ainsi que les études préliminaires. Le supplément qu'on pouvait déplier était dans les tons gris et noirâtres, il donnait une idée du tableau d'environ trois mètres et demi sur huit qui, un an auparavant, avait été montré pour la première fois dans le pavillon de la République espagnole à l'Exposition Universelle de Paris, il ne portait d'ailleurs pas d'autre couleur. Au début, l'image que nous tenions, les mains tendues, à distance, se détacha, étrange, sur le fond bleu-vert brillant, extraordinairement lumineux des

feuilles des orangers. Elle représentait quelque chose d'entièrement nouveau, sans pareil. Les violents faisceaux lumineux et les ombres, les membres et les visages, surfaces de mastodontes qui s'entrecoupaient, les diagonales et les verticales au tracé dur se détachaient sauvagement, violemment, sur l'opacité immobile, profonde tout autour. L'air était rempli du chant métallique des grillons. De la ville ne parvenait aucun bruit. Au bout d'un instant la composition avec sa pyramide centrale de figures, ses formes qui se dressaient sur les côtés, devint plus concrète. Sans comprendre encore tout-à-fait ce que nous voyions là, nous vîmes ce qui se passait en Espagne. Façonné en langage de quelques signes seulement, le tableau contenait la dislocation et le renouveau, la désespérance et l'espoir. Les corps étaient nus, écrasés et déformés par les forces qui fondaient sur eux. Les bras se dressaient, raides, dans les déchiquetures des flammes, le cou démesurément long, le menton cabré, les traits du visage tordus par l'horreur, le corps rabougri, calciné, projeté en l'air par la chaleur du brasier. Surgie en biais, en bas à droite, la femme courbée, s'élançant du fond noir vers le faisceau lumineux, ses pieds, ses jambes, des morceaux alourdis, la portaient encore, ses mains impuissantes, comme dans un violent courant d'air étaient rejetées en arrière, mais son visage se dressait, très haut, son regard fixant l'éclat d'une lampe qu'un poing noué à l'extrémité d'un bras enflé tendait dans la pièce. A gauche, la femme, un paquet accroupi, sa main pendant, boursouflée, dans ses bras l'enfant aux petits orteils pitoyables, ses lambeaux de mains passés au laminoir, était aussi mort qu'il pouvait l'être. Tout près, au-dessus de son profil hurlant, sa langue acérée pointant de la bouche, la tête tournée, le taureau sous lequel elle avait cherché refuge veillait, massif, haletant, il était là, sa queue fouettant l'air en un mouvement violent, ses yeux humains fixaient quelque chose devant lui. Par-dessus la statue de la guerre en plâtre qui gisait, abattue, mais les mains terriblement vivantes, l'une d'entre elles déployant ses lignes, l'autre serrant la poignée de l'épée volée en éclats, s'étalait le cheval réduit à des protubérances musculaires, son énorme plaie béante ; traversé par la lance, tombé à genou mais trépignant toujours, dangereux, il hennissait méchamment. C'est vers la crinière frémissante que se tendait ce moignon de main au bout du bras semblable à un nuage, qui portait la pauvre lampe à pétrole comme on en trouve dans les salles des fermes, et qu'elle paraissait insolite cette lumière désuète introduite de ce geste large à travers l'étroite lucarne par une Niké dont l'autre main, en forme d'étoile, reposait entre ses seins. Son visage dominateur venu de l'infini se coulait de l'intérieur d'un édifice, sous les tuiles, vers l'extérieur, le long d'un fragment de mur blanchi à la chaux, mais ce mouvement le ramenait vers l'intérieur dans la pièce longue et dénudée où se déroulait l'événement apocalyptique, éclairé par

le soleil électrique de la lampe de cuisine, à côté des rayons froids de celle-ci la flamme de la loupiote, douce et intacte, était toujours dans son verre. Tels étaient à première vue les traits du tableau que l'on pouvait reconnaître mais qu'on pouvait aussitôt interpréter autrement, chaque détail était riche de multiples sens comme les pierres à bâtir de la poésie. Le geste de la femme courbée vers le centre n'exprimait-il pas plutôt de l'humilité, nous demandâmes-nous, les mains battant dans le vide ne signifiaient-elles pas qu'elles venaient de déposer un mort, et les bras écartés, arrachés, de l'être étendu devant elle ne rappelaient-ils pas la posture de celui qu'on avait descendu de la croix. Et là, fragile et s'estompant presque, une fleur surgissait de la main crispée autour de l'épée, là, sur la table sombre simplement signalée par ses contours à l'arrière-plan volait un oiseau, une colombe peut-être, informe, le grand bec retroussé, et les linges sur la face interne de la main du mort revenaient comme un motif dans les mains des femmes et de l'enfant, entre les fers du cheval aussi. Chaque élément était relié à l'autre, subissant la même destinée sur la scène de cette grange, de cette cuisine, de cette quotidienneté aux prises avec l'inconcevable. Les esquisses dans la revue, les dessins, les premières versions du tableau montraient bien que le taureau et la main projetée en avant avec l'éclairage de fortune avaient dominé la vision dès le début ; et comme le taureau s'humanisait de plus en plus, et que le cheval paraissait de plus en plus bestial, nous crûmes reconnaître dans l'un le peuple espagnol, inébranlable, et dans le cheval aux yeux rétrécis, aux fortes hachures, la guerre détestée imposée par le fascisme. Et même si dans une série d'études préparatoires du tableau mural, les traits du cheval rappelaient ceux du généralissime et le taureau avait tout d'une force supérieure, et même si des dessins au crayon, présentaient chaque fois la rosse cabossée frénétiquement et écrasée, tandis que le taureau gardait son aspect triomphant, un examen plus minutieux du cahier permit néanmoins de déceler une autre signification. Car sur l'un des dessins, par exemple, s'échappait de la blessure au flanc du cheval un petit coursier ailé qu'on retrouvait assis gracieusement sur le taureau sellé et maîtrisé. On ne le retrouvait pas dans la version peinte, sinon transformé en colombe, mais la blessure rhombique était si exagérément grande, presque dérangeante, qu'il ne cessait d'attirer l'attention. Avec un tel trou dans le tronc, l'animal ne pouvait plus vraiment se tenir debout, son âme devait déjà l'avoir abandonné. Pensant aux dessins émouvants qui représentaient Pégase, nous nous demandâmes si ce n'était pas précisément ce qui manquait, l'effroyable creux qui devait constituer un motif prédominant du tableau. Mais si, partant de la masse d'images accessoires, nous voulions encore ajouter à l'accumulation de souffrance des hommes et des créatures une plainte sur la fuite de Pégase, nous ne

faisions qu'approuver les critiques lesquels reprochaient à cette oeuvre dont ils attendaient qu'elle choque, son impénétrabilité et ses brisures. Deux conceptions différentes du réalisme se heurtaient, dit Ayschmann. La douloureuse défiguration de l'homme sous la violence de la destruction s'opposait au point de vue du Parti selon lequel le combattant devait conserver sa force et son intégrité dans n'importe quelle situation. Il y avait là des traits grotesques comme un gribouillis d'enfant, ils étaient comme on disait, inaptes à représenter la cause du prolétariat. Les forces antagonistes regroupées en une synthèse dans le tableau déclenchèrent une vive discussion avant que la leçon que donnait Picasso ne fût comprise par celui qui réfléchissait. La vision extérieure de la réalité avait été laissée de côté. L'oppression et la violence, la conscience de classe et la partialité, la frayeur mortelle et le courage héroïque se montraient dans leurs fonctions élémentaires, dynamiques. Tandis que ce qui avait été réduit en lambeaux se rassemblait en une totalité nouvelle, une résistance s'opposait à l'ennemi, elle était invincible. Même si le tableau avec son effroyable cicatrice posait, au coeur d'une attaque contre tout ce qui vivait, une fois encore la question du lieu de l'art, cela ne réduisait en rien son efficacité. Chacune des oeuvres de Picasso devait être comprise comme partie constituante d'une multiplicité dont la somme incluait même la notice la plus superficielle. Dans cette chambre des tortures rien n'avait subsisté du génie des muses, le peintre avait refoulé son idée primitive, l'événement se présentait d'autant plus dans sa nudité et sa crudité. Mais le fait que Pégase, invisible, avait sa place dans le tableau, se confirma lorsque nous trouvâmes une déclaration de Picasso ne laissant subsister aucun doute sur sa manière de travailler où rien, aucune étude, ne devait être considéré comme un élément perdu, rejeté. En concevant ce tableau il avait bien laissé entendre que sa vie entière n'avait été qu'un combat ininterrompu contre le retard de la pensée et contre la mort de l'art, et il voulait dire par là qu'il s'agissait des abus du pouvoir et des forces de la réaction au détriment du peuple et de la liberté en Espagne. Il mettait sur le même plan le combat pour la vérité dans l'art, et l'insurrection contre la démagogie, à ses yeux le travail de l'artiste était inséparable de la réalité sociale et politique. Les forces de destruction qui s'abattaient sur l'Espagne ne visaient pas seulement les hommes et les villes, mais aussi la faculté de s'exprimer. Dans la série de gravures qu'il intitula *Rêve et mensonge de Franco*, le Caudillo, semblable à un mollusque à trompes, s'attaquait d'abord à la représentation des arts à l'aide d'une pioche et, entouré de fil de fer barbelé, offrait des sacrifices aux idoles de l'argent, puis le taureau furieux l'enfourchait sur ses cornes, et les visages des hommes, ruisselant de larmes, se dressaient vers les stations du duel à la vie et à la mort, jusqu'à ce qu'il ne restât finalement que la femme

accroupie devant les ruines fumantes de la maison, le cadavre de son enfant dans ses bras. Bien des éléments de l'énonciation restaient encore cachés, mais pourraient être étudiés dans l'avenir. Le bombardement de la petite ville basque de Guernica, l'après-midi du vingt-six-avril dix-neuf-cent-trente-sept, par les avions allemands de la légion Condor, fut un signal, des ravages bien plus importants semblaient s'annoncer à partir de cet espace plat représentant une cuisine remplie d'une foule serrée. La porte derrière la queue de l'animal était ouverte, et même à côté de ceux qui périssaient dans l'incendie faisant rage, l'espace restait largement ouvert. Ce qui avait été fixé ici, c'était un fragment de prophétie, sous une lumière crue, et comme l'ampoule au plafond avec son fil entortillé risquait de s'éteindre bientôt, on avait ajouté l'autre lumière de la conscience, de la connaissance. Dans les premières esquisses le taureau qui, au début, dominait toutes les autres figures de sa large masse, avait cédé de plus en plus de place au cheval abattu qui se redressait aussitôt, dont la blessure mortelle avait été visible dès le début. Ainsi le taureau espagnol, pendant que durait la guerre, avait cherché une possibilité de battre en retraite tandis que le cheval transpercé par la lance, les flèches volant tout autour de lui, se déchainait au centre du tableau. Tandis que ce dernier nous invitait à ne prendre la première impression que comme prétexte à démonter l'ensemble afin de l'examiner dans différentes perspectives, puis à le recomposer et à nous l'approprier ainsi, se confirmait la règle que je connaissais depuis mes premières études d'oeuvres d'art. Tout comme je le vis un jour sur un tableau cristallin de Léger qu'il dénomma *Nus dans la forêt* au lieu de *Bûcherons*, les différentes parties dont les arêtes vives se heurtaient, exprimaient une force qui obligeait le regard à construire, à combiner. Les cubes, les cônes et les cylindres gris et d'un violet bleuté signifiant le bois, les corps dans la forêt, parlaient de vies coincées parmi les troncs et les souches, mais à côté du violent effort dans le travail, à côté des musculatures semblables à des pistons, un autre monde était également représenté, plus encore, l'aspect de ces cyclopes enfermés dans les profondeurs de la terre rendait notre regard attentif à notre propre situation dans l'ensemble tubulaire des machines. C'est ainsi que les lignes de fuite qui se prolongeaient sur les contours des maisons de Feininger ouvraient sur toute une ville, et les formes jaillissant telles des comètes sur la tour des chevaux bleus manifestaient une vitalité que les moyens conventionnels de la reproduction n'avaient jamais pu atteindre. Ces représentations surprenantes qui ne portaient pas d'une vision close mais de perspectives multiples, renseignaient davantage et plus profondément sur les mécanismes parmi lesquels nous vivions que ne pouvait le faire une disposition statique. Ce qui frappait en elles c'est qu'elles incitaient l'imagination à chercher des

corrélations, des paraboles et à élargir ainsi le domaine de la réceptivité. Une étude à la craie de Picasso montrant une femme avec un enfant mort qui se hisse sur une échelle guidait l'œil vers la région occupée par le taureau, le cheval, la main tendue portant la lumière, et lorsque Ayschmann déplia la reproduction de la Minotaure, surgirent dans notre souvenir la cuisine de la ferme près de Cueva la Potita et la cave creusée profondément dans la terre. Cette gravure était la source même du tableau évoquant Guernica. Et le taureau aux yeux humains penchait, protecteur, sa tête surdimensionnée sur le cheval écroulé qui ne faisait qu'un avec son cavalier, un toréador, une femme en l'occurrence, mourante, qui portait l'épée à la main. Devant l'obscurité du mur de pierre dans la niche duquel la colombe déposait le reflet d'une tache de clarté qui, sur l'oiseau de la grande œuvre, devenait le tranchant éblouissant d'un couteau, se tenait un enfant, une bougie allumée et un bouquet de fleurs à la main tandis que, derrière lui, le paysan, sous l'aspect d'un antique voyageur, Ulysse, escaladait la paroi du puits. Là aussi, extérieur et l'intérieur se fondaient, venu du large et du ciel, le Minotaure se penchait dans le noir profond de la cave et moi je revis à cet instant le jeune fils tenant la lampe très haut et le fermier au-dessus de lui sur l'escalier raide, portant la carafe sur l'épaule. Je compris sans hésiter pourquoi la destruction de Guernica se produisait sur les dalles carrées d'une cuisine. C'est dans une pièce semblable que moi aussi j'avais compris qu'il n'existait pas de séparation entre les matérialisations sociales et politiques et la nature de l'art. Mais, dit Ayschmann, tu n'as cependant pas toujours ressenti combien tu étais désavantagé par rapport à ceux qui pouvaient sans obstacle poursuivre leurs études. Ces mots de sa part ébranlaient l'équilibre que j'avais prétendu posséder déjà. Ma formation n'avait pas de fondements solides, je l'avais acquise sporadiquement au cours de mes lectures. Je n'étais pas en mesure de présenter ce qu'on appelait un certificat de fin d'études. Je m'étais en revanche légitimé pour le travail dans des ateliers, des entrepôts, des fabriques. Pendant un instant je ressentis de l'hostilité envers Ayschmann qui pouvait naturellement faire référence à un cursus universitaire. J'éprouvai tout ce qui me révoltait contre son monde, mais j'eus très vite honte de cette réaction car sa question était partie de l'idée de solidarité. Nous ne nous sentions pas inférieurs, dis-je, souvent même nous nous estimions supérieurs aux étudiants de par nos connaissances pratiques, puisque la matière contenue dans leurs manuels nous était accessible à nous aussi alors qu'eux-mêmes ne savaient rien de ce qu'était notre formation de base. Nous avions appris à utiliser le concept d'intellectuel dans un sens plus large. Lorsqu'à la maison nous parlions de l'intelligentsia, nous entendions par là tous les hommes qui pensaient par eux-mêmes. Et

pourtant c'était Ayschmann qui avait raison. malgré tout ce qui nous plaçait sur un pied d'égalité il subsistait un abîme entre nous. J'étais un autodidacte. Mon évolution se serait déroulée autrement si j'avais appartenu à une famille favorisée économiquement. Il fallait apprécier d'autant plus l'effort fourni par mes parents qui surent intégrer la fréquentation de la littérature à ce qu'ils firent pour nous. A l'école je fus livré jusqu'à ma douzième année au système qui nous élevait à n'être rien de plus que des bêtes de somme. Pas un seul de nos maîtres n'aurait eu l'idée de tenter d'encourager aussi peu que ce fût les dons qui dormaient en nous tous. Nous étions, en tant qu'enfants d'un quartier de prolétaires, destinés à n'être rien, un mot témoignant de quelque réflexion était aussitôt réduit à néant à coup de poings ou de bâtons. Lorsque mon père rentrait à la maison épuisé, il venait tout de même s'asseoir à la table, un livre à la main et il commentait sa lecture pour moi. C'est lui qui me poussa à aller à la bibliothèque. Il me ramenait des livres pris dans des sections interdites aux enfants. Lire, contempler des reproductions d'œuvres d'art faisait partie de notre existence. La littérature était une nécessité. J'eus peu à peu l'impression qu'il n'était pas possible de vivre sans elle. Je n'aurais pu dire quand mon intérêt pour les livres s'était éveillé. Dans notre cuisine on trouvait toujours des récits de voyages, des biographies, les chroniques de découvertes et d'événements historiques. Ils s'ouvraient à moi à chaque page, leur contenu m'accompagnait jusque dans mon sommeil. Ayschmann voulait voir une exception dans cette démarche. Mais nous partions de l'idée que la fréquentation de la littérature, de la philosophie, de l'art était possible partout. Tous avaient été dotés de l'aptitude à réfléchir. Nous nous étions toujours indignés lorsqu'on nous estimait incapables d'avoir une activité intellectuelle après une journée de travail. Nous étions des ouvriers et nous étions en train de nous constituer une base culturelle. Le simple fait d'affirmer que cela n'était possible que dans des circonstances particulières, nous le ressentions comme du dédain, une discrimination. Le fait que nous qui n'étions ni meilleurs ni plus intelligents que tous les autres, capables comme tous d'étudier, de faire des recherches, prouvait que n'importe qui réussirait à en faire autant. Ce qui manquait souvent c'était uniquement la motivation, cela commençait dès l'école, cela continuait ensuite dans les associations syndicales qui n'encourageaient pas l'impatience de la pensée mais la modestie des revendications petites-bourgeoises. Les circonstances nous avaient contraints à conquérir par nous-mêmes, au prix d'efforts indicibles, ce qui aurait dû nous revenir à tous. C'est ce que je voulais dire lorsque je parlais de mon père qui avait pris de lui-même l'initiative de sortir de l'esclavage pour passer à l'ère de la science et son seul soutien avait été la conscience qu'il avait de son droit. Comme il s'efforçait de

comprendre réellement l'art et la littérature, il avait rejeté rageusement le patrimoine populiste façonné à nos mesures et il avait contesté l'affirmation selon laquelle des idées directrices organisées autour de courants de pensée simples, limités, pourraient nous aider à avancer. Tout cela avait-il été programmatique pour lui ou était-ce issu d'une profonde conviction, demanda Ayschmann, et tout ce que je pus répondre c'était que Coppi, et moi et quelques autres de nos proches, avaient reconnu cette démarche comme étant la bonne, mais que nous avions eu de l'aide, une aide qu'il fallait considérer comme un privilège, lorsque nous avions pu même pendant une brève période fréquenter une école progressiste. Cela nous tracassait, il est vrai, de dépendre d'une telle aide. Sous la lampe de notre cuisine le monde s'éclairait pour nous, ce que nous imaginions prenait forme, nous nous transportions en pensée jusque vers un bout du monde où se faisaient des rencontres avec des apparitions mythologiques. C'est ainsi que, comparant le cheval sur la gravure et la cavalière morte ou profondément inconsciente avec le destrier et le guerrier d'argile brisé en morceaux, nous découvrions d'autres métamorphoses. De même que le toréador et le cheval se fondaient étroitement et s'écroulaient ensemble, de même les études de compositions présentaient-elles le cheval et le guerrier s'achevant au début en un seul corps brisé, et la silhouette de la femme portant l'enfant mort surgissait de la blessure. Le masculin et le féminin fusionnaient, c'était là le souvenir de la Méduse du corps de laquelle sortit Pégase. On pouvait retrouver son effroyable visage au regard pétrificateur tout aussi bien dans la tête du cheval que dans celle du guerrier. Se détournant de la Gorgone, ne captant son visage grimaçant que dans un miroir, Persée l'avait tuée et cette façon de l'éviter était aussi celle de Picasso. La puissance attaquante restait invisible dans son tableau, seule restait la victoire remportée sur elle, seuls se montraient les êtres qu'elle concernait. Dénudés, sans protection, ils étaient exposés à l'ennemi qu'on ne voyait pas, dont la force croissait, devenait incommensurable. Persée, Dante, Picasso restèrent sains et saufs et transmirent ce que leur jeu avait saisi, la tête de la Méduse, les cercles de l'enfer, les explosions de Guernica. Mais l'adversaire ne visait pas seulement la destruction matérielle, il voulait aussi effacer tous les fondements éthiques. Nous nous trouvâmes d'accord pour dire que l'attaquant ne devait pas rester dans un vide, qu'il fallait le décrire de telle sorte qu'il fût reconnaissable. Cela n'excluait pas le fait que les moyens de l'art permettaient d'attirer l'attention sur le degré de difficulté déterminant la compréhension de phénomènes décisifs. La catastrophe qui s'était abattue ici sur les visages et sur les corps possédait des dimensions que nous n'étions pas encore en mesure de saisir. Les formes et les gestes aplatis par la déflagration avaient été imprimés dans le mur sur ce tableau

pictural par une lumière dont aucun oeil ne pouvait supporter l'éclat. Toute tentative visant à expliquer immédiatement ce qui était représenté là, réduirait l'oeuvre à néant. L'efficacité de ce que la surface de Guernica et de la Tauromachie fixait pour nos mémoires était d'autant plus grande que nous nous en approchions sans idée préconçue. Avec ses parties découpées en fragments bruts, cette grande composition offrait une première vue d'ensemble qu'on comprenait aussitôt. Rien ici ne pouvait changer de place, toutes les corrélations étaient données en une puissante simplification. Mais, tandis que ce qui était représenté là devenait compréhensible et signalait les forces qui l'avaient suscité, notre propre situation nous était montrée, la partialité y constituant la cohésion extérieure tandis qu'à l'intérieur s'exprimaient les désaccords, les doutes, les abandons et les angoisses. Même si s'offrait ainsi la possibilité d'analyser la situation, nous en restâmes pourtant le plus souvent aux hypothèses qui ne tardaient pas à être rejetées de nouveau. L'absence de sécurité, le sentiment que tout s'était mis à flotter, étaient déterminants pour une pensée qui disparaissait avec la société finissante et qui, malgré l'alternative politique que nous représentions, nous avait contaminés. C'est avec un grand déploiement de forces que nous nous étions attaqués en Espagne à l'amertume et à la léthargie. Mais ce qui arriva ensuite, ce fut la dissolution du front qui nous rappela comme dans un cauchemar les revers qui, jadis déjà, avaient brisé les initiatives du mouvement ouvrier. Une fois encore le combat contre les profiteurs avait mal tourné et avait placé les exploités dans une dépendance plus grande encore. Il était toujours insuffisant le nombre de ceux qui se mettaient à résister et des centaines de milliers d'hommes avaient dû payer cela de leur vie. Et pourtant on avait poursuivi en Espagne ce qu'avaient commencé les insurgés de Madrid en dix-neuf-cent-huit, les révolutionnaires français de dix-huit-cent-trente, les communards et les combattants d'Octobre. Tout cela, la puissante ascension et l'échec, la chute et la concentration pour de nouveaux assauts, était contenu dans ce grand tableau de Guernica. Deux décennies plus tôt, les travailleurs de nos pays s'étaient laissés arracher le pouvoir, les réformistes avaient contribué à renforcer les profiteurs dont la domination avait eu pour résultat d'effroyables monstruosités. Les corps mutilés, brisés et les visages déformés de Picasso témoignent de cette époque. Le tableau criait et rappelait toutes les étapes passées de l'oppression. Il était proche d'une autre oeuvre au centre de laquelle volait un cheval noir tout en longueur, sa cavalière dont la robe déchirée flottait au vent, tenait une épée et un flambeau et sous eux étendus, brisés, les morts nus. Ainsi la guerre passait-elle en trombe au-dessus des corps d'un gris blanchâtre et des reliefs de la terre, représentée il y a un demi-siècle par le douanier Rousseau et le visage de la femme aux grands yeux

entourés d'épais contours noirs, la bouche ouverte, exprimait la même horreur que celle qui figea les habitants de Guernica. L'oeuvre de Picasso nous ramenait jusqu'à la Piéta de Mantegna et du Maître d'Avignon, jusqu'à l'Apocalypse de Beatus de Liebana et aux dessins des cavernes de l'âge de pierre. Même dans les variations sur la femme en larmes qui montrait les dents on voyait les traces de larmes qui coulaient, le linge pressé sur les yeux tel que les maîtres du quinzième siècle l'avaient préfiguré, et l'homme tombé à terre au premier plan de Guernica ressemblait au mort étendu sur le dos dans la Mise au tombeau d'Avignon. La miniature de Beatus, du onzième siècle, présentait les éléments de la composition utilisés par Picasso dans un paysage encore à l'état naturel. Mais le mort à terre, le cheval, la femme avec l'enfant annoncent déjà une stylisation, une tendance à l'abstraction et la colombe portant l'inscription Columba, espoir, lumière, paix, s'élevait au-dessus de l'olivier pour atterrir dans l'ombre du coin de la cuisine. Le tableau de Picasso nous renseignait sur ses origines, mais la retenue dans l'affliction dont faisaient preuve ses prédécesseurs a disparu. La douleur ici ne se cachait pas. Les larmes étaient des aiguilles et des flèches qui laissaient des entailles dans la chair. L'oeuvre moderne, en donnant à voir les travaux qui l'avaient préparée, se chargeait de plus de signification encore. Nous vîmes dans les livres et les revues d'Ayschmann, l'histoire de l'art devenue l'histoire de la vie humaine où l'on pouvait déceler les étapes des arbitrages sociaux. Des corrélations avec notre propre évolution apparurent bientôt. Notre pensée avait été marquée bien des fois par des tableaux et des oeuvres littéraires. Des époques de transformation des consciences étaient souvent liées à certains thèmes artistiques. C'est ainsi que nous médions sur l'enfant de la Minotaure. Imperturbable, il levait sa lumière en direction de l'ombre, il incarnait plus que la poésie, représentant en dépit de sa fragilité, un flair sans lequel la monstrueuse prolifération de la réalité ne pouvait se comprendre. De tels tableaux étaient comme des repères dans l'enchevêtrement des lignes historiques. Un certain nombre d'autres oeuvres attiraient l'attention. Tout comme Guernica, la Barricade de Delacroix avec la figure incarnant la liberté, était composée suivant le modèle des pyramides où tout ce qui avait été retourné, mis en désordre apparaissait comme une unité maîtrisée. La couleur se réduisait à des tons cuivrés, de la terre d'ombre mate, même le rouge incandescent du drapeau tricolore était atténué par les traînées de fumée. Au-dessus des pavés et des planches et des corps cireux des morts, jetés à plat sur le sol, se dressait la guide du peuple, la solide blanchisseuse à demi nue, sa jupe flottant doucement, elle portait le drapeau et le fusil, son visage tourné de côté la faisait ressembler à Niké qui avançait son immense profil dans l'espace de Picasso. Sa plénitude charnelle, son poing serré autour de

l'arme à feu dessinée à grands traits, la lourde cuisse portée en avant, représentaient le stade où l'idée devient violence matérielle. Ouvriers, intellectuels et jeunes se joignaient à elle dans la trinité prolétarienne. Ayschmann montra l'homme en redingote et chapeau noir et la large écharpe autour du col de sa chemise. C'était l'autoportrait de Delacroix. Ce détail biographique conférait au tableau une valeur de plus car il évoquait une décision imposée par les circonstances de l'époque. Plutôt conservateur par nature, l'artiste se plaçait néanmoins au premier rang des révolutionnaires, il n'était pas encore tout-à-fait à la hauteur de son rôle, il était à genou, reculant légèrement comme pour chercher un appui derrière lui, tenant le fusil d'un geste un peu craintif, le doigt maladroitement posé sur le chien, et cet instant exprimait parfaitement la situation dans laquelle il se trouvait. Ce qu'il rendait là, c'était une image idéale et c'est pour cela qu'elle avait quelque chose de l'étrangeté du rêve, on pouvait lire sur son visage que sa place n'était pas ici en réalité, il s'étonnait, à peine conscient de ce qu'il faisait lui-même dans ce qu'il avait peint de façon très réaliste, et se désavouant d'ailleurs bientôt, il prenait là, en visionnaire, la position d'un homme qui restait à venir. Tout à l'avant, à un pas devant la femme protectrice, le jeune garçon, il surgissait des ruelles, brandissant ses pistolets avec enthousiasme. Tandis que la femme porte-drapeau paraissait invulnérable et que les autres combattants, dans une attitude sculpturale, celle de l'attente, restaient sur le qui-vive, tout ce qui était mouvement, entraînant, spontané, héroïque, se concentrait en cet adolescent, et tandis qu'il levait le pied pour sauter par-dessus les morts, le sac à munitions trop grand pour lui ballottant sur sa hanche, c'était comme si la victoire de la révolution était imminente. Mais c'est là précisément ce qu'il y avait de terrible, car non seulement le jeune garçon, sans la moindre protection, serait abandonné à l'adversaire et à coup sûr abattu dans une seconde pour tomber sur le tas de cadavres qui semblait tout prêt à l'accueillir, mais nous savions aussi ce qui suivit le vingt-huit juillet dix-huit-cent-trente. Le peuple réuni sous l'image idéale de la liberté était déjà dupe, il avait fait le travail de l'insurrection tout comme quatre décennies plus tôt, ses victimes avaient préparé la voie aux classes supérieures, maintenant il restait encore à l'arrière-plan, une nouvelle aristocratie de l'argent, une nouvelle monarchie se pressaient vers les premiers rangs. Après que, à la suite de la révolution et de la contre-révolution, le trône napoléonien eut remplacé la dictature des Jacobins et que la royauté se fût rétablie sur les ruines de l'Empire, s'étala devant la barricade la domination absolue du grand capital contre laquelle le combat allait être poursuivi dans d'autres phases révolutionnaires. L'aspect figé de ce tableau qui prétendait pourtant glorifier un bond de l'histoire, audacieux et grandiose, venait de ce que le peintre lui-même

marquait le pas devant le renouveau, qu'il restait dans une position intermédiaire, encombré par les vestiges de visions romantiques, allégoriques. Devant ceux qui s'écroulaient sous le feu, qui se relevaient, il y avait les bastions de dix-huit-cent-trente-et-un, trente-quatre, quarante-huit et soixante-et-onze et aussi les conquêtes dans le domaine de l'art telles qu'elles prirent forme chez Courbet, Millet, Daumier, van Gogh. Parmi les insurgés Delacroix avait voulu se mettre en avant, mais maintenant il reculait, effrayé. Il était plus proche de la bourgeoisie que de ses héros, déjà il était prêt à renier la révolution. Mais c'est précisément dans cette brisure qu'il caractérisait la situation sur la barricade. Pâle, tendu à la place qu'il occupe, ceinturé de rouge, le haut-de-forme hardiment posé de travers sur la tête, il représentait la classe qui, en plein combat, cherche ses propres avantages, il avait illustré une date tout comme l'avait fait Picasso avec son tableau, une seconde d'espoirs contradictoires, et tandis que le peuple mourait exsangue sous la déesse de la liberté, lui, qui l'avait suivi, portait son regard sombre, mélancolique vers son réveil et ce réveil recelait la trahison. C'est exactement ce que fut ce jour-là à Paris. Les travailleurs avaient commencé à lutter pour leurs droits mais parmi eux, les talonnant, les gênant, les ligotant, il y avait la réaction, il était infiniment pénible de gravir le chemin qui menait vers une étape historique supérieure, c'est seulement de l'autre côté du rempart de pavés arrachés à la rue que naîtrait le socialisme scientifique, attaqué avec rage, diffamé, miné durant le siècle par une bourgeoisie armée jusqu'aux dents. Douze ans auparavant le Radeau de la Méduse avait fait une entrée remarquée dans les salles d'exposition de l'art académique. Le tableau de Delacroix fut apprécié par celui qui se nommait le Roi bourgeois, car il avait constitué l'apothéose de son chemin vers le pouvoir, c'est à son service qu'était maintenant l'artiste richement rémunéré. Le tableau de Géricault avait pourtant représenté une dangereuse attaque contre la société établie. Par son énorme format même, sept mètres sur cinq, il menaçait d'écraser toutes les autres oeuvres du Salon, mais ce qui paraissait insupportable aux yeux des notables c'était le sujet, qui mettait à nu la corruption des fonctionnaires, le cynisme, l'égoïsme du gouvernement. Le deux juillet dix-huit-cent-treize, par suite de l'incapacité du commandant et de la négligence des autorités maritimes, la Méduse, le vaisseau amiral d'une unité maritime française, en route pour le Sénégal, échoua à proximité du Cap Blanc. Les canots de sauvetage purent contenir à peine la moitié des près de trois cents soldats, marins et colons qui étaient à bord. Le capitaine, les officiers supérieurs et les passagers influents s'emparèrent de force des canots. Sur un radeau construit rapidement avec des madriers et des pièces des mâts se pressèrent les autres naufragés. Les canots de sauvetage devaient tirer le

radeau, mais la tempête qui se leva coupa les cordages, le radeau dériva et des cent cinquante personnes qui luttaient les unes contre les autres mourant de faim et de soif, quinze seulement vivaient encore au bout de douze jours. Même si l'événement remontait à près de trois ans, le nom de la Méduse dans le titre du tableau ne fut pas autorisé, l'oeuvre fut suspendue très haut au-dessus des autres tableaux dans un mauvais éclairage et intitulée Scène de naufrage. Le moment décrit par le peintre, celui où apparaît à l'horizon le mât de la frégate qui approche pour sauver les naufragés, était chargé d'un tel désespoir, d'une telle révolte que les représentants de la restauration des Bourbons l'interprétèrent avec raison comme un premier pas vers la révolte contre leur régime. La reproduction imprécise dans le livre nous plaça dans la situation de ceux qui s'efforçaient, malgré la distance et le mauvais éclairage, de déchiffrer quelque chose de l'authenticité du tableau. Les survivants sur le radeau se dressaient d'un seul mouvement, se détournant des morts au premier plan, de plus en plus tendus vers le dos à la peau sombre de celui qui dominait le tout et à qui le vent menaçait d'arracher le linge dans la main qui l'agitait. La composition obéissait au principe de la double diagonale, ce qui consolidait la structure de la vaste surface et produisait en même temps le déplacement de deux perspectives. Depuis l'angle de gauche en bas, le groupe gesticulant, agité, pêle-mêle, était tendu vers l'angle droit du haut, visant le mât minuscule qu'une vague déferlante allait recouvrir aussitôt, depuis l'angle de droite en bas, partant du bras d'un mort qui pendait par-dessus bord, montait l'autre ligne tirée vers le haut par la voile gonflée, de sorte que la direction dessinée par la masse des figures croisait la direction que suivait le radeau. Cela produisait une impression de vertige. Le radeau ne glissait pas vers le bateau au loin, il passait à côté et en percevant cela on éprouvait une inquiétude à la vue de la vague énorme qui se dressait devant la proue vide, sur le point de balayer tous ceux qui restaient et qui n'y prêtaient aucune attention. Delacroix avait présenté ses personnages face à son public, son appel à participer au combat n'était atténué que par son attitude personnelle à demi hésitante, à demi affectée. Géricault renonçait à faire de l'agitation directe, les naufragés tournaient presque tous le dos, ils étaient coupés du reste du monde, le personnage assis de face, son bras entourant un mort, était écrasé, épuisé, l'image de l'affliction, le radeau semblait vu par le regard de quelqu'un en train de se noyer et le salut, si éloigné, n'avait rien de réel. Cette aide qui apparaissait là-bas pouvait bien être une illusion, une hallucination vers laquelle se tournait le dernier sursaut d'énergie s'éveillant et croissant peu à peu, il était dans quelque avenir, très loin du monde dans lequel se trouvaient les spectateurs. La catastrophe isolée s'était transformée en symbole d'un état de la vie. Se détournant, pleins de mépris, de ceux qui s'étaient adaptés,

les naufragés sur le radeau représentaient les éléments dispersés d'une génération sacrifiée qui, dans sa jeunesse, avait connu la chute de la Bastille. Ils s'appuyaient, s'accrochaient les uns aux autres, toutes les raisons contradictoires qui les avaient réunis sur le bateau avaient disparu, oubliées la lutte, la faim, la soif, la mort en haute mer, il s'était créé entre eux une unité, soutenus par la main de chacun d'entre eux, ensemble, ils allaient périr maintenant ou survivre ensemble et celui qui agitait la main, le plus fort d'entre eux, un Africain peut-être embarqué sur la Méduse comme esclave, suggérait l'idée d'une libération de tous les opprimés. Ayschmann avait soudain pâli, il s'affaissa en avant, le livre lui tomba des mains. Je l'allongeai dans l'herbe. Il pressait les mains contre ses tempes, un simple accès de faiblesse, dit-il, ça passera vite, et déjà il se redressait. Les images que nous avions contemplées durant cette heure étaient toutes marquées par la rapidité et la violence avec laquelle ce qui vivait pouvait être anéanti. Tout comme nous le faisons nous-mêmes, les figures peintes se détachaient sur fond de destruction, étaient couchées, à genou, rampaient par-dessus des montagnes des cadavres. Ayschmann me dit que la mort était constamment présente à son esprit. Les peintres avaient gagné une seconde de survie sur la destruction plus forte que tout et l'avaient transférée dans l'intemporel. Un tel effort ne pouvait nous laisser qu'un sentiment d'inquiétude, nous réduire au silence, nous couper le souffle. Je demandai à Ayschmann si je devais le conduire à l'hôpital mais il avait déjà rouvert le livre avec le tableau de Goya représentant l'exécution des insurgés. Et pourtant, dit-il en contemplant les visages aux bouches serrées par la haine, les yeux grands ouverts, je n'éprouve aucune frayeur à l'idée que ce qui nous est encore proche à cet instant peut être aussitôt et irrémédiablement perdu, car le sentiment de cette proximité qui est si important n'existe de toutes façons qu'aussi longtemps que nous vivons, il disparaît à l'instant de notre mort. Je pense, dit-il, que nous ne nous agrippons à la vie qu'aussi longtemps que nous savons qu'elle est, et que notre vie s'éteindra sans laisser subsister de douleur puisque nous-même disparaissions avec ce qui est perdu. C'est seulement en tant qu'êtres vivants que nous pouvons craindre la mort, et nous n'avons pourtant aucune raison de le faire puisque nous sommes encore en vie, cette crainte disparaît avec la mort, c'est pourquoi il est absurde de craindre la mort. Il n'y a qu'une chose, dit-il, que j'ai apprise, c'est de ne jamais relâcher mon attention tant que je serai ici, de ne jamais oublier que je vis. Il restait un tout petit peu de temps aux condamnés du trois mai dix-huit-cent-huit. Les fusils étaient braqués. A la lueur de la lanterne posée à terre brillaient les flaques de sang. Devant le tas d'hommes agenouillés gisaient déjà les autres victimes, les corps mutilés. Un groupe dense de prisonniers était conduit vers le talus, quelques-uns serraient les

poings ou s'en couvraient le visage. Mais eux, ceux qui se pressaient à l'avant, ouvriers, paysans, un moine, faisant directement face aux bouches des fusils, les bravaient farouchement. L'un d'entre eux, la chemise blanche ouverte, écartait les bras pour recevoir la mort. Elle était insupportable, cette tension dans l'attente de la salve, car elle ne prendrait jamais fin. Le profil d'un quartier de la ville avançait dans le tableau, avec la voûte béante d'un porche d'où venaient les prisonniers. Le brun-vert pesant du ciel nocturne était absorbé par les manteaux des grenadiers dont les doigts se crispaient sur le chien du fusil. L'obscurité de glaise de l'heure avant l'aube était percée à gauche par le cône blafard, jaunâtre, de la colline, traversée par les lignes des fusils prolongés par les baïonnettes. Même si aucun secours ne venait de nulle part, et même si le craquement des coups de feu n'allait pas tarder à se produire à coup sûr, c'est de la troupe des insurgés qu'émanait la victoire, et les dos des soldats alignés comme des automates, étaient courbés devant la défaite à venir. Et pourquoi, dit Ayschmann, devrions-nous craindre de succomber, puisque notre non-existence avant la naissance ne nous bouleverse pas davantage. N'exprime-t-il pas, dit-il en montrant l'homme aux bras levés, tout ce qui peut être atteint dans cet espace entre la naissance et la mort, son geste n'est-il pas empreint de fierté et de supériorité puisqu'il lâche tout et offre son corps tout entier à sa fin, certain de n'avoir pas vécu pour rien. Ils ont tous le même regard, dit Ayschmann, partout j'ai vu de tels yeux, près de Teruel et de Caspe, près de Vinaroz, Benicasim et Castellon, et je suppose que j'ai moi aussi eu ce regard fixe pendant que je volais en l'air, avant que tout ne devienne noir.

Les insurgés de Madrid faits prisonniers, les naufragés de la Méduse, le peuple sur les barricades de Paris, les habitants de Guernica, ils étaient devant la réalité toute nue, et ce qui leur arrivait était bien loin des témoignages qu'en donnèrent les peintres. Quelque fût leur effort de précision quant à leur sujet, ce qui s'était effectivement passé ne pouvait être saisi et transmis. Jamais les souffrances endurées ne purent être ressenties par d'autres, seules les expériences personnellement vécues pouvaient être rendues. Grâce à leur imagination, les peintres produisaient des situations où ce qu'ils avaient vécu eux-mêmes était superposé à l'événement choisi par eux jusqu'à ce que naquit l'impression d'une concordance. Cette concordance s'établissait lorsqu'était atteint le degré maximum d'intensité émotionnelle. De même que Delacroix cherchait constamment des thèmes correspondant à sa fougue entrecoupée de périodes de dépression, de même fit-il surgir l'instant sur la barricade du

fond de lui-même, de ses doutes, de son dégoût. Il avait jusqu'alors transposé ses fantasmes débridés dans des descentes aux enfers et des massacres, la cruelle répression du combat des Grecs pour la liberté était encore présente à son esprit, il tentait maintenant de donner forme à ce jour de juillet dans la frénésie duquel il s'était trouvé pris. Animé par l'idéalisme et aussi par l'orgueil qui faisait partie du sentiment de son inutilité et assombrissait sa vie de temps à autre, il voulut prendre part à l'effort irrésistible qui réclamait le changement et, tout à la volupté de ses sentiments confus, il confondit les désirs du peuple et les aspirations des Orléanistes et des Bonapartistes. Aux côtés de la force progressiste qu'en ces heures on pouvait pressentir seulement et qui se libéra un an plus tard à Lyon, transportée dans la rue par les travailleurs, on ne l'aurait guère retrouvé. De même, la vision de Géricault était-elle le fruit d'une vie harcelée, troublée où l'indépendance, la fuite constante devant soi-même trouva d'abord son expression dans les campagnes militaires et l'effondrement de l'Empire napoléonien, dans des scènes martiales peintes d'un trait large et vif, plus tard dans des chevaux saisis en pleine course folle. Il y avait du dandy, du libertin dans ce peintre qui, tout en se consumant, en s'épuisant, sut toujours retrouver un magistral flot de couleurs, un rythme à couper le souffle. Les révoltes coloniales, les mutineries de matelots, les empiétements d'un Etat corrompu lui fournissaient le motif qui, dans sa propre marginalité, dans ses accès de folie, se tenait tout prêt. Il recueillait tout fiévreusement et en enregistrant les effets, il se tua presque à force de vouloir faire de sa peinture un témoignage oculaire. Goya s'était profondément enraciné dans le miroir de son épouvante dont la concrétion prenait parfois les dimensions de l'irréel. Toutes les impressions fulgurantes des dix années de guerre contre les troupes napoléoniennes s'exprimaient dans la brutalité de l'exécution. Il projetait un tableau dont chaque détail semblait correspondre à un état des choses et qui pourtant ne s'était jamais présenté tel qu'il se dessinait sur la toile. Les peintres, en transposant l'événement réel dans le domaine de l'art, avaient su édifier des monuments à certains temps forts de la vie. Ils avaient transféré dans leur propre présent un vécu authentique et nous qui voyions cette cristallisation, nous la faisons revivre. Ce qu'on nous montrait était toujours différent de l'expérience initiale inspiratrice, on nous montrait une parabole, une méditation sur des événements passés. Quelque chose de transitoire était devenu durable, dégagé de toute contingence, et si cela était réaliste c'était parce que, soudain atteints par ce qui s'exprimait là, nous étions émus. C'est Picasso qui avait exprimé le plus clairement l'impossibilité de rendre justice à ce qu'ont vécu d'autres hommes, il ne se fiait qu'à ses propres perceptions, à ses associations subjectives. Ce qui comptait pour lui ce n'était pas de mentionner le nombre de bombes

jetées, de maisons détruites, de blessés et de morts. Cela pouvait se vérifier ailleurs. Il a attendu jusqu'à ce que les nuages de fumée, de poussière se fussent dissipés, jusqu'à ce que les lamentations et les cris se fussent tus. C'est alors seulement, tout à lui-même, seul dans une pièce avec la surface à peindre, qu'il se demanda ce qu'était Guernica et lorsque cela prit forme devant lui, une ville ouverte, une ville pleine d'habitants sans défense, cela devint une immense exhortation contre les épreuves de cette sorte qui pouvaient encore se présenter. Guernica inaugurait une série dont la fin n'était pas encore prévisible. Géricault fixa, lui, un point final. Il interrogea les survivants, se fit construire un radeau, se rendit à l'hôpital et à la morgue, étudia la physionomie des malades mentaux et des mourants et le changement de couleur de la peau chez les morts. Dans les prisons il réalisa des dessins de têtes et de troncs de condamnés guillotins et sur la côte de l'Atlantique il peignit d'innombrables études de vagues, de la houle. Auprès des incurables, des fous et des exclus il chercha et étudia le détail dont il avait besoin pour représenter les victimes de l'Etat colonial français en train de se constituer et les hommes qui n'en finissaient pas de s'y user. C'est ainsi que ce qui était cause de doute et d'insatisfaction dans la vie de l'artiste put néanmoins se métamorphoser en supériorité. De cette lente agonie, de ces hommes gisant, inertes sur le radeau glissant, put ainsi surgir une énergie encore intacte, et les gestes du groupe d'hommes sur le point d'être fusillés signifiaient beaucoup plus que l'horreur de cette sablière près de Madrid. Cette contradiction entre l'incertitude et la conviction, entre de vagues ombres et une concrétion des plus intelligibles constituait la nature même de la démarche artistique. Géricault avait vingt-sept ans lorsque son tableau suscita le scandale du Salon de l'Automne dix-huit-cent-dix-neuf. Il ne participa jamais plus à aucune exposition. Le découragement le poussa à quitter Paris pour Londres. Les quatre années qui lui restaient à vivre furent toutes pleines d'une fébrilité insensée où, de spéculations financières en folles courses d'obstacles, il se brisa les reins. Il mourut âgé de trente-deux ans, moins des suites de sa passion pour les courses à cheval que de la folie de son temps. En peignant quatre chevaux volant d'un même mouvement sans toucher le sol au Derby d'Epsom, il a peint le rêve de sa mort. Tout, ici, était tendu, aux aguets devant un ciel noir, bondissant en trombe du haut de la colline. Delacroix, peintre à la cour, chevalier de la Légion d'honneur, ne protesta pas lorsque son tableau représentant la liberté qui choqua tout de même lors des nouvelles baricades, fut transporté dans les caves du musée du Palais du Luxembourg. C'est seulement lorsque fut proclamée la Seconde République, en février quarante-huit, qu'il fut tiré de sa cachette à la campagne où Delacroix lui-même l'avait conservé pendant les dix dernières années, pour être de

nouveau mis sous clé après le coup d'Etat de Louis Napoléon. Il avait certes été un opportuniste, mais il nous avait laissé un tableau politique qui pouvait exalter des opinions. La clairvoyance et l'indignation étaient le propre des peintres tout autant que l'inconstance et l'aveuglement. Ils se révoltaient dans leurs oeuvres contre leur propre incertitude et maîtrisaient ainsi les doutes que leur inspirait leur pensée. Et ils trouvèrent ainsi, avant de disparaître de ce monde, une confirmation qui donna la première impulsion à leur métier. En mesurant leurs forces à la précarité des choses, ils conçurent de simples petites stations, des observatoires, ils édifiaient et fixaient ainsi un Hemeroskopeion. Je me rappelai à quel point la lecture, la contemplation d'images m'avaient parfois donné le sentiment de l'absence de toute issue, de méfiance intégrale à l'égard d'un monde qui surmontait les tourments et le dégoût à l'aide de formes et de couleurs. Revenant une fois encore à la reproduction du tableau de Goya je tentai d'imaginer comment les choses s'étaient passées dans ce chemin creux ensablé auquel le peintre avait donné cette vitalité flamboyante. Il était probable que ces corps couverts de sang qui tressaillaient encore ne suscitaient pas la moindre idée de colère, de fierté et de victoire, rien que la nausée, le froid et une angoisse indicible, et il n'y avait pas trace d'un avenir, le fracas des coups de feu avait rejeté tout cela dans une terrible irréalité. Que pouvions-nous faire de ces signes d'un événement unique, à quoi nous servait ce massacre composé à la perfection si tout, autour de nous, restait sans solution. Mais ensuite, comme nous venions de nous allonger de nouveau, j'entendis dans l'herbe sous les feuilles d'un vert profond, dans ce chant ininterrompu des cigales, la voix de mon père. Elles auraient été bien pour lui, toutes ces choses qui l'auraient incitée à étudier. Pourquoi, demanderait-il peut-être, Géricault s'est-il laissé décevoir, pourquoi n'a-t-il pas engagé le combat plus fortement encore lorsqu'il vit les réactions suscitées par son tableau. Et il demanderait si le tableau de Delacroix perdait en valeur du fait que celui-ci était devenu réactionnaire, et il aurait ramené de la bibliothèque tout ce qu'on pouvait trouver sur la vie du peintre, et ma mère lui aurait traduit des passages de livres en langue française. J'avais souvent entendu mon père dire qu'il voyait venir le temps où, devenu vieux, lorsqu'aucun atelier ne voudrait de lui, il pourrait se consacrer entièrement à de telles études. Mais il devait penser à un avenir encore lointain de nos jours, et il nous faudrait nous mettre au travail frénétiquement pour créer les conditions qui lui apportent ce dont il avait besoin. De même que mon père avait toujours revendiqué l'accès aux biens culturels, de même avait-il insisté pour que lui appartienne ce qui l'entourait sur son lieu de travail. L'art et la littérature étaient des moyens de production tout comme l'étaient les outils et les machines. Sa vie n'était qu'un effort sans pareil

pour passer par-dessus la ligne de séparation qui était tracée. A l'usine, il arrivait que des collègues se moquent de lui, le taxant même d'arrivisme lorsqu'ils le trouvaient en train d'accorder par trop de soin à sa machine, lorsqu'il cherchait des améliorations techniques. Le fait qu'on abuse de nous, disait-il, ne doit pas nous inciter à ne voir dans notre travail que la contrainte et les corvées et à nous laisser guider par l'aversion et le dépit. De même que nous serions perdus si nous ne nous appropriions pas le contenu de livres et de tableaux, de même serait-ce notre mort si nous renoncions à considérer dès maintenant chaque pièce d'équipement de la fabrique, chaque objet produit par nous comme notre propriété. Lorsqu'on rétorquait qu'il se faisait des illusions car ce n'était pas à nous mais à d'autres que reviendrait le fruit de notre travail, il se redressait, tournait d'abord vers celui qui avait parlé son visage large et osseux et lui répondait avec une conviction contenue que tout ce qu'il voyait autour de lui, annonçait que nous nous préparions à prendre le pouvoir. Je savais combien il devait prendre sur soi pour maintenir son point de vue devant tous les échecs qu'il dut enregistrer au cours des années. Même lorsqu'il perdit son poste de contremaître et ne trouva plus que du travail temporaire, il ne renonça pas à accomplir chaque tâche avec la conscience de sa responsabilité entière. Nous ne serons jamais en mesure de transformer notre situation, disait-il, tant que nous nous contenterons d'être incomplets et aliénés. Il était clair que personne ne lui manifestait de reconnaissance pour son engagement, on pouvait comprendre aussi qu'ils étaient nombreux ceux qui estimaient que lui, le salarié, qui faisait comme s'il se trouvait sur le terrain d'une entreprise étatisée, était un peu fantasque. Il avait pour devise la phrase de Marx selon laquelle le travail était le principe créateur, qu'il était l'âme du genre humain. Les problèmes de l'art, de la littérature, étaient toujours abordés à partir de la notion de travail. Nous découvrirons un jour, disait mon père, qu'il y eut de tout temps un art de la clandestinité qui décrivait la vie des hommes au travail. Je répétais ses paroles à Ayschmann telles qu'elles me revinrent à l'esprit à ce moment. Je voyais mon père assis à la table de la cuisine, il venait de dire que l'ouvrier n'était apparu dans les oeuvres d'art que vers la fin du dix-neuvième siècle. Auparavant il n'était qu'accessoirement présent dans les oeuvres assez connues. Dans les sphères supérieures on pouvait entendre dire, alors qu'elles ne le voyaient même pas, qu'il ne faisait guère parler de lui. Les actions fondamentales, les transformations révolutionnaires qu'on était obligé de mettre au compte de ses initiatives avaient rapidement été récupérées par la bourgeoisie. Ne possédant pas son appareil de production, le peuple ne pouvait reconnaître que très difficilement et partiellement les grands bouleversements. Mon père réclamait une science qui aurait pour but de rechercher dans les dessins,

les gravures sur bois, les peintures et les sculptures, les précurseurs des luttes prolétariennes. Voilà qui se rangeait parmi les thèmes qu'à cause de leurs immenses ramifications il devait réserver à sa vie de retraité studieux. Il disait pourtant avoir découvert sur des reproductions de frises sumériennes, babyloniennes, égyptiennes et de temples asiatiques, dans des chroniques, des cycles de miniatures, des bréviaires et des livres de comptes, sur des chasses d'autel et des prie-dieu du moyen âge, tant de traces des forces servant de support à la société qu'il ne pouvait qu'évoquer une énorme affluence que les peintres et les sculpteurs ne purent contourner. Partout, dans la pierre ciselée, dans le bois sculpté, dans les traits de crayon et de pinceau surgissaient les ouvriers, les paysans, les artisans tels que les avait fixés le regard de l'artiste. Et ils restaient pourtant à l'arrière-plan de l'histoire en images. Les traits de leurs visages étaient empreints de certitude et de circonspection, leurs instruments fabriqués par eux-mêmes, possédaient tout l'équilibre de ce qui est fonctionnel, leurs gestes n'avaient rien de fortuit, de superflu. Ils étaient les hommes actifs, tout ce qui était produit passait par leurs mains, à la vue de tous ceux qui labouraient et pêchaient, récoltaient et construisaient on ne doutait pas un instant que tout ce qu'avaient édifié les princes et les prêtres, les chefs d'armée et les seigneurs féodaux s'effondrerait en un tournemain si ces petites silhouettes affairées, attentives cessaient d'en assurer le soutien et l'entretien. Et pourtant elles ne payaient pas de mine, elles se fondaient dans les éléments du paysage, dans les fragments de villes et de châteaux, elles n'étaient pas plus qu'une plante, un animal au pâturage tandis que les altesses, molles et vides dans leurs habits fastueux, les dépassaient de très loin. Les choses étaient ainsi, ceux qui avaient pour métier de voir ne purent s'empêcher d'accorder leur attention à cette activité incessante. N'étaient-ils pas eux-mêmes des artisans, des privilégiés, proches d'eux lorsqu'ils venaient choisir leurs outils, leur matériel pour travailler, mais ils restaient fascinés par les proportions démesurées, les têtes des rois de droit divin fournissaient de colossales couronnes aux édifices, leurs membres tout-puissants étreignaient les murs, c'est sous leurs pieds seulement qu'on pouvait trouver quelque place pour un étroit relief qui permette d'évoquer un peu la vie quotidienne du peuple. Ce que mon père voulait examiner de près et ce pourquoi il lui fallait systématiser ses impressions, c'étaient les essais qui n'avaient cessé de se répéter et au cours desquels les relations avec les populations actives s'approfondissaient, où les dimensions se déplaçaient et les travailleurs étaient tirés de leur insignifiance pour, ça et là, dominer même dans un groupement social. Accorder plus d'importance à un valet, à un soldat qu'au maître, au chevalier, équivalait à une hérésie qui imposait encore le secret, un comportement de conspirateur. Or, cela se

passait de telle sorte, disait mon père, que celui qui était ainsi représenté n'était jamais vu par lui-même mais toujours par l'artiste, par celui qui vivait dans une autre sphère. Nous autres, disait-il, nous nous sommes toujours exprimés uniquement dans notre travail, nous n'avons pu voir que rarement ce que l'art avait retenu de nous. Nous manipulions nos outils, notre art consistait à exploiter les champs, à améliorer les fruits, à construire des maisons, cela s'accompagnait de chansons, de fables, de contes, transmis oralement, jamais nous n'avons tiré quelque chose de ce que nous avons signé de notre nom. L'art secret qui, sur les temples et les cathédrales, dans les manuscrits et la statuaire énonçait quelque chose concernant notre existence, était sans doute notre allié et il contribua d'ailleurs aussi à ce que l'on appréciait peu à peu nos réalisations, mais ce que nous entendons lorsque nous parlons de notre art est quelque chose d'autre, c'est précisément cette activité qui est à la base de tout ce qui nous entoure à la campagne et dans les villes. Notre culture, c'est porter, tirer et soulever, assembler et consolider. Je rencontre cette culture, disait-il, lorsque je vois quelqu'un empiler des bûches, aiguïser sa faux, réparer son filet, assembler les poutres d'une charpente, polir les pistons de la machine. Il ajoutait que son intention n'était pas d'idéaliser tout cela, mais il ne voyait pas comment faire autrement pour évoquer quelque chose de ce qui nous relie à l'ensemble du savoir-faire et du savoir d'une époque. Ce qu'il y a d'étonnant, disait-il, c'est qu'il fallait d'abord qu'un artiste représente une couturière, une dentellière, un faucheur et un batteur en grange, une servante pendant les vendanges ou un forgeron, pour conférer une valeur à notre travail. C'est seulement dans l'oeuvre d'art que le travail prit une importance culturelle, il devint de l'art, tandis que les exécutants ne comptaient pas. Je me rappelai cette conversation avec tant de netteté parce qu'elle avait un rapport avec un autre tableau, le tableau de Menzel, de deux mètres cinquante de large, représentant l'usine de laminage. Commentant une chromotypographie, mon père m'avait expliqué comment à un moment où se développait une classe ouvrière consciente, on lui réservait même dans l'art officiel une place où elle pouvait se faire valoir, et comment la générosité de cette entreprise avait été adroitement réduite à néant. On nommait généralement ce tableau dont nous vîmes l'original plus tard à la National Galerie, l'Apothéose du travail. L'atmosphère de l'industrie lourde avait été rendue de façon convaincante, témoignant d'une grande connaissance en la matière. La vapeur, le vrombissement des marteaux, le grincement des grues et des chaînes de traction, le mouvement rotatoire des volants des machines, la chaleur du feu, l'incandescence du fer, les muscles tendus, tout cela se ressentait dans cette peinture. Le groupe des forgerons poussait le bloc de métal incandescent depuis la charrette relevée sous le cylindre dans le

centre du tableau, à droite, à l'abri d'une plaque de tôle, accroupis parmi les tuyaux et les chaînes, quelques hommes se reposaient, mangeaient à la cuiller dans des écuelles, portaient une bouteille à la bouche et, sur le bord gauche du tableau, le buste nu, les hommes de l'équipe qu'on venait de relever se lavaient le cou et les cheveux. Chaque manipulation, chaque torsion et chaque flexion par-dessus les outils et même la fatigue, l'abattement de ceux qui étaient assis là dans le coin, était un élément constituant de l'immense halle ; se faufilant parmi les tiges et les tringles, la lumière du jour qui ne perçait la fumée qu'à quelques endroits, paraissait inaccessible. La description de cet engrenage sans fin, de ces corps en sueur n'exprimait rien de plus que la dureté du travail qui s'effectuait ici dans une totale soumission. La violence de ce qui était soulevé et brandi là, réglée et dominée, l'instant d'extrême concentration au moment de saisir les tenailles, la vigilance du contremaître barbu près du levier lorsqu'il recevait la pièce laminée, les corps enduits de suie qu'on frottait rudement, les brefs instants où tout s'éteignait, tout cela ne se référait qu'à un seul thème, le travail, le principe du travail et c'était un principe bien précis dont on ne pouvait définir la nature qu'après l'avoir minutieusement observé. Il ne s'agissait pas d'un travail comme celui dont parlait mon père, mais d'un travail accompli pour le prix le plus bas et le profit maximum de celui qui l'achetait. Comme on ne voyait que ceux qui travaillaient, leur existence tout entière vouée à ces activités, on avait l'impression que ces figures prédominaient dans l'oeuvre. Vigoureusement sculptées par la lueur du feu, elles remplissaient l'espace. A première vue, dit mon père lorsque nous nous trouvâmes au Kunstmuseum, ces hommes incarnent le pouvoir impressionnant des forces de production qui nous dominent. Et ils n'affirment pourtant, jusque dans le moindre détail, que les règles de la division du travail. Tout se passe comme s'ils agissaient chacun pour soi, mais ils n'existent pourtant que dans la mesure où ils sont liés à la machine et aux instruments qui sont la propriété d'autres qu'eux-mêmes. Ces autres, on ne les voyait pas, mais ceux qui travaillaient étaient à leur service. Même ceux qui étaient accroupis dans le coin sale, pour un instant entre eux, presque comme s'ils disposaient de leur propre vie, n'attendaient que le signal qui les rappellerait. Ils ne développaient leurs forces que dans le métier, et là aussi les gestes de leur bras n'avaient rien de menaçant, il était évident qu'ils ne les utiliseraient que pour produire des biens. La glorification du travail n'était qu'une glorification de la soumission. Les hommes qui, enveloppés d'étincelles, se groupaient autour de la masse de fer incandescent, qui se lavaient près de l'auge et ceux qui, épuisés, étaient assis là, l'oeil vide, pour prendre leur repas et devant lesquels la jeune femme au visage ravagé, levant un regard craintif, rangeait les gobelets vides dans son panier, tous, ils n'avaient aucun

pouvoir. La profondeur de la fabrique restait imprécise, les rangées verticales et horizontales de poutrelles et de tuyaux s'étiraient en une grille dont on ne voyait pas le bout. La construction que noyait la fumée était un univers d'où on ne pouvait s'échapper. Même si, aujourd'hui, nous avions une cantine, un vestiaire et pouvions espérer des améliorations techniques, la marche de la production restait la même que celle représentée par Menzel en dix-huit-cent-soixante-quinze, quatre ans après l'écrasement de la Commune. Les ouvriers mettaient toute leur énergie dans la fabrication des blocs de fer d'où allaient sortir des rails, des affûts, des tubes de canons. Leur esprit pacifique, ils le refondaient, produisant les moyens d'une violence qui, de très loin au dehors, se dirigerait contre eux, contre leurs intérêts. On pouvait lire sur le visage de la femme aux yeux cernés qu'elle habitait un sous-sol, que ses enfants avaient faim. Le peintre avait montré son indigence, il avait rendu le travail acharné, les conditions indignes dans lesquelles les travailleurs se lavaient et prenaient leur repas, et le tableau n'éveillait cependant aucune indignation. Il rappelait plutôt quelque chose d'inéluctable. L'homme au travail était celui qui portait l'action, plein d'assurance il remplissait ses tâches, chaque coup de main, chaque geste semblait lui conférer une grandeur dont il était conscient, mais sa force productive, ainsi que le fit remarquer mon père, n'avait pour seul but que de remplir les caisses et les coffres-forts. En dépit de toute la sympathie que pouvait avoir ressentie l'artiste pour la situation sociale des ouvriers, les hommes aux visages burinés et aux yeux clignant devant le brasier, leurs poings serrant fort les outils avaient tout de même été tenus à l'écart de ce qui leur aurait fait connaître la société, de la documentation et des organisations qui, à l'époque, étaient déjà une réalité. Lorsque j'étais garçon de course chez Alfa Laval, je compris qui était celui que Menzel, ce maître, avait présenté aux yeux du public admiratif, c'était le travailleur allemand du Reich de Bismarck et de Guillaume, que n'avait pas atteint le Manifeste Communiste, dont la seule compétence était d'être courageux et fidèle. Ces figures enveloppées de l'éclat des lumières et d'ombres fluctuantes étaient les manœuvres du fer. Cela avait quelque chose d'élémentaire. Cette intense incandescence était plus que du métal, elle symbolisait l'expansion de l'impérialisme industriel. Le travailleur avait juste autant de valeur que le salaire qu'il recevait. La figure principale de l'oeuvre dont la fidélité matérielle faisait la joie du spécialiste, n'était pas le travailleur, mais la loupe chauffée à blanc, crachant des scories, qui passait sous les rouleaux du laminoir pour accumuler du capital. Peut-être cette lecture du tableau ne m'aurait-elle pas encore convaincu si je ne l'avais vu au musée flanqué de deux autres oeuvres du peintre. L'une représentait le départ du roi Guillaume pour l'armée, le trente-et-un juillet soixante-dix. Unter den Linden, s'inclinant

respectueusement ou prenant une attitude militaire, brandissant des chapeaux, poussant des cris d'allégresse, sanglotant d'émotion, s'alignait le peuple, et le régent dans sa calèche faisait de gracieux gestes de la main, puis partait en direction de la Porte de Brandebourg, de Sedan, de Versailles, où il allait être proclamé Empereur et où allait naître le Reich allemand. L'autre tableau de l'année soixante-dix-neuf, montrait un souper et un bal dans les salons d'apparat du château où, dans l'éclat de l'or et des cristaux, les messieurs en habit et uniformes de gala levaient leurs verres, bavardant avec les dames en grande toilette. C'est entre cette débauche de couleurs d'un soir de fête, dans le bruissement de la soie, le scintillement des bijoux, et l'ondoiement des drapeaux, les cris et les vivats dans la rue ensoleillée que se présentait l'usine de laminage tout enfumée. A gauche, l'événement dont on disait qu'il exprimait le cœur battant de la nation, à droite, la société de la Cour sous la ronde des anges. D'un côté, l'accueil enthousiaste fait au roi, l'entraînement aux courbettes, à la flagornerie, de l'autre côté, la glorification d'un pouvoir grandiloquent. Au milieu, le travail le plus pénible qui soit pour créer la richesse de ceux de droite et de gauche. Un triptyque sur la récente histoire allemande. La pièce du centre avec ses hommes en tabliers de cuir, brandissant de lourdes barres et des tenailles, révélait toute l'escroquerie dont était victime la classe ouvrière. C'est ainsi que les travailleurs exploités par les hommes au pouvoir avaient été contraints de permettre la campagne contre la France, c'est ainsi qu'encouragés par leurs propres chefs de partis, ils avaient aidé à déclencher la guerre et c'est ainsi que, maintenant, il forgeaient les armes du fascisme. Le tableau représentant le laminoir, largement diffusé sous forme de chromolithographie, leur était présenté à eux qui produisaient, comme un modèle, un instrument de leur édification. On le trouvait dans bon nombre de cuisines d'ouvriers. Dans un format plus grand et encadré, il était mis en loterie autrefois lors de fêtes syndicales, plus tard, il fut distribué par les organisations national-socialistes. Les ouvriers transplantés par Menzel dans une prison d'où était bannie la lutte des classes, furent souvent dessinés autrement par mon ami Coppi. Sur ces dessins les tenailles serraient des bonshommes qui gigeaient en habit et haut de forme ou en uniformes chargés de décorations. En examinant la reproduction du tableau nous avons découvert un autre détail intéressant. En suivant les lignes des perspectives ayant servi de cadre à la composition il nous apparut que les lignes de fuite des tuyaux et des poutres, des châssis des cylindres et des poignées dressées des tenailles, des pièces à usiner sur les chariots, et les lignes mettant l'accent sur les mouvements des groupes se rejoignaient dans le point à gauche où, sous la verticale d'un pilier, se tenait un monsieur en chapeau et redingote, les mains sur le dos, le dos tourné à l'agitation, le profil levé,

rêveur, vers le rayon de lumière qui tombait sur lui à travers les vapeurs. Nul autre n'était ainsi éclairé et isolé, inactif et satisfait. Il se tenait là, discret, s'attardant dans sa ronde et méditant peut-être sur le pittoresque de cette structure métallique, peut-être sur les cours des actions ou sur des décorations que lui remettraient les ministres, sur le fait aussi que tout cela avait des chances de suivre son cours immuable. Menzel avait donc caché son client dans cet imposant tableau-devinette. Je décris à Ayschmann la manière dont les conditions de production avaient été décrites par un peintre du nom de Koehler, en dix-huit-cent-quatre-vingt-six, aux Etats-Unis. Le tableau était intitulé La grève et sa reproduction tirée d'une vieille édition de la revue Harpers Weekly, était déjà accrochée dans notre logement à Brême. Cette oeuvre présentée à l'Exposition universelle de dix-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf à Paris, n'avait rien du coloris savoureux et piquant de Menzel, elle avait l'objectivité d'une illustration qui excluait qu'on se préoccupât de la facture et de la composition et attirait l'attention uniquement sur le contenu. A gauche, le propriétaire de l'usine venait de sortir de sa maison ornée d'un portique. Il se tenait sur la marche supérieure de l'escalier, derrière une balustrade de fer forgé ornementée, habillé avec distinction, portant un col droit, des manchettes, un haut-de-forme, les cheveux blancs, pâle et serrant les dents, les doigts de la main droite levés comme s'ils tenaient un cigare, mais la main vide, son geste exprimait la surprise, un vague refus. Même s'il dominait ceux qui se tenaient devant lui et si son attitude exprimait encore l'assurance d'une classe qui ne pouvait imaginer de renoncer à ses privilèges, il était néanmoins évident qu'en face de lui une force était en train de croître, en mesure de lui faire comprendre sa fragilité le plus simplement du monde. Protégé sur ses arrières par les pierres de taille de sa maison mais déjà à demi abandonné par son serviteur apeuré, il se tenait là, drapé dans sa pâle dignité devant les travailleurs qui se rassemblaient, agités, et son courage n'était dû qu'à son incapacité à imaginer qu'ils pourraient monter jusqu'à lui et le faire descendre de force de sa tribune. Bien des fois, dans mon enfance déjà, j'avais observé ce tableau et j'en avais parlé avec mes parents, et il ne cessait d'inciter l'imagination à élaborer de nouvelles interprétations. Dans le groupe des ouvriers rassemblés sur la place dégagée devant la maison toutes les possibilités d'évolution du conflit semblaient réunies. Une main, le poing serré, l'autre tendue en arrière montrant la fabrique dont les cheminées, contrairement à celles des industries dans l'horizon brumeux, ne fumaient pas, le porte-parole, juste devant l'escalier, s'adressait au chef tandis que les autres, dans l'expectative et plus ou moins menaçants, suivaient la discussion ou débattaient vivement entre eux. Une femme tentait de raisonner l'un des ouvriers dont l'attitude disait que leur patience était à

bout, que quelque chose allait se passer tout de suite, et un homme, au premier plan à droite, portant une casquette de papier plié, se penchait vers le sol poussiéreux pour ramasser une pierre. Ils étaient sortis de leur fabrique brune et noire, ils n'étaient pas armés, ils en avaient assez de s'être laissé éreinter. Très en colère, ils étaient accourus du haut de la colline jusqu'à l'escalier, les derniers membres du personnel sortant précipitamment du bâtiment enfumé, le cocher avait lui aussi abandonné son attelage là-bas, dans le vallon glaiseux. Le geste de la main s'emparant de la pierre, repris à l'arrière-plan, était le signe que la seule issue serait la force. Le propriétaire de la fabrique était là, isolé, raide et froid, et les travailleurs avaient une impitoyable supériorité. Malgré cela, le maître conservait son air inaccessible. La pierre ne serait pas lancée. Quoique la situation donnée ait pu ouvrir comme éventualité, tout s'arrêtait au pied de l'escalier. Les gestes de ceux qui se tenaient plus loin étaient lourds d'indignation, de résolution, à proximité de la maison de briques ils se calmaient, devenaient plus hésitants, dans l'expectative, mais ils n'étaient pas découragés. La maison n'était pas prise d'assaut parce que les ouvriers connaissaient la force qui permettait à cet homme déplaisant de persévérer dans son arrogance. Derrière la maison, lourdement armés, invisibles, se tenaient les gardes nationaux. Que de fois, dis-je à Ayschmann tandis que nous revenions vers la rive du fleuve par le sentier cheminant entre les orangers, n'avais-je pas tenté de m'imaginer comme il aurait été facile d'occuper l'escalier et d'en finir d'un coup avec le vieillard, mais cette idée nous abandonnait à peine l'avions-nous formulée, car nous savions que ni en Amérique ni chez nous cette action simple n'aurait réussi. C'est en Russie seulement qu'ils avaient osé monter sur les marches de l'escalier. La foule des travailleurs dominait l'espace pictural, son pouvoir était tangible, ce qui s'était passé jusqu'alors était insupportable, cela ne pouvait continuer ainsi, et pourtant le saut ne fut pas entrepris. Plus tard je compris que l'événement représenté sur le tableau, en dépit de l'agitation qui couvait, ne recelait pourtant qu'une possibilité. Le peintre n'avait pas en tête une utopie, il était de toute évidence du côté des travailleurs, il connaissait leurs conditions de vie, il avait étudié ses personnages tout comme Menzel les avait étudiés, mais à l'opposé du peintre prussien, il avait montré les ouvriers dans toute leur force physique, non pas captifs de la production de marchandises, mais pleinement conscients de ce qu'ils représentaient. Au moment où s'était déclenchée leur action combattante, ils se tenaient face à l'exploiteur qui, dans l'usine de laminage, pouvait encore se livrer à ses méditations sans être importuné. En s'arrêtant devant l'escalier ils avaient écouté la voix de la raison. Une attaque isolée n'aurait pas eu de sens, ils se seraient tous fait massacrer. L'attente dans la fureur, les poings brandis étaient les premiers signes indiquant que des

mesures allaient devoir être prises par la voie d'organisations. J'étais moi aussi pris d'un sentiment de révolte chaque fois que je voyais la figure osseuse vêtue de noir en haut de l'escalier. Mais lorsque nous commençons ensuite le tableau, nous constatons que le peintre s'était montré intelligent, sensible au contexte historique. Dix-huit-cent-soixante-huit, c'était l'année où, aux États-Unis, avaient débuté les grèves générales, où l'on manifesta pour la journée de huit heures et où, le Premier Mai, à Chicago, la manifestation des ouvriers fut écrasée dans le sang par les troupes de police. Le tableau du peintre Koehler, né en dix-huit-cent-cinquante à Hambourg, mort dans la pauvreté en dix-neuf-cent-dix-sept à Minneapolis, conservait son actualité comme témoignage sans fard de l'antagonisme entre les classes. La fédération des syndicats ouvriers avait été créée, mais les leaders ouvriers s'étaient laissé corrompre, acheter par l'ennemi, le prolétariat se trouvait toujours placé devant l'urgence de transformer sa situation. Tandis que nous traversions lentement le pont en direction de la porte de la ville avec ses tours serrées, Ayschmann vint à parler une fois encore de mon père. Comme tout a été facile pour moi jadis, dit-il, il ne m'est jamais venu à l'idée que l'acquisition d'un livre pouvait présenter des difficultés, chez nous les étagères étaient remplies de littérature, les disques de musique classique et moderne s'alignaient en longues rangées, nous voyagions, nous contemplions les trésors de l'art, maintenant nous ne possédons rien, mon père, jadis négociant en gros, est représentant à Londres où ils traînent sa valise d'échantillons chez les firmes de textiles, c'est à peine s'il est encore capable de gagner de quoi vivre. Mes parents vivent dans la chambre d'une pension, ils ne lisent plus, n'écoutent pas de musique, ils sont perdus. Comment puis-je les aider, demanda-t-il, que devrai-je leur dire lorsque je les retrouverai. D'où ton père, ta mère, ont-ils pris leur force. Ma mère était souvent écrasée par les tâches quotidiennes, dis-je, elle allait au travail, ce départ le matin n'a jamais été mis en question, mais le soir il lui arrivait de rester là, assise, comme éteinte. Lorsque mon père lui parlait pour la reconforter, les larmes coulaient sur son visage. Je ne savais pas dire non plus comment mes parents s'en tiraient maintenant devant les menaces qui s'accumulaient désormais contre eux, chaque jour leur pays pouvait être envahi. Mais il en avait toujours été ainsi. Ce que mon père tentait d'exprimer c'était cela : comment les grands événements fondaient sur nous, comment ils visaient à nous écraser, nous balayer, nous broyer ; tout ce qu'il faisait n'était que révolte contre ces puissances qui déferlaient sur nous et il savait très bien combien était minuscule ce qu'il pourrait atteindre, comparé aux proportions effectives du combat social et intellectuel. Sur le pont un groupe d'ouvriers en bleus usés se dirigeait vers nous. Aussitôt je vis devant moi, impressionnant, le tableau de Munch

intitulé Ouvriers rentrant à la maison. Leurs ombres portées, noires, longeaient la rue dans un rythme ininterrompu, aux heures de l'aube ou au soleil couchant. A côté du tableau de Koehler, cette représentation de l'itinéraire de nos vies prenait une signification particulière, car dans la figure du milieu, un homme à la barbe courte, penché en avant, qui regardait fixement droit devant lui, un fantôme presque, j'avais toujours vu mon père. Les deux reproductions constituaient, avec l'affiche représentant l'ouvrier tout gris qui faisait sauter ses chaînes, le seul décor au mur de notre cuisine et si l'une des images montrait la grève, la révolte, l'autre signifiait qu'il fallait continuer, toujours reprendre le travail. On voyait là jeunes et vieux aller et venir pour leur travail de chaque jour, les sirènes les appelaient et les laissaient repartir et c'est elles qui donnaient son caractère au lieu de travail. J'évoquai ce tableau pour Ayschmann parce qu'il contenait tout ce que j'avais vécu moi-même, la marche du matin, le pas lourd, jusqu'à la fabrique, le retour morne après le service, le travail qui nous ligotait, la haine pour ce lien et pour ce qui nous obligeait à prendre le travail qui s'offrait, la rage rentrée de devoir travailler pour d'autres et la peur de perdre ce travail. Il y avait là tout l'isolement qui résultait de l'abrutissement, de l'éternelle répétition, il y avait l'abattement, le sentiment de n'être bon à rien, de gâcher des énergies, de laisser en friche les meilleures possibilités, mais aussi la quête de quelque chose qui ait du sens et à quoi se raccrocher, il y avait, malgré le silence auquel nous étions réduits, malgré l'isolement dans la monotonie, une cause commune, le souvenir de la force inutilisée qui existait toujours en chacun de nous et qui conférerait à ce flot humain dans la rue toute droite bordée de murs quelque chose d'irrésistible. Frôlés par les manches des corsages, saisissant quelques bribes de mots, respirant la fumée d'une cigarette, nous allions et venions, nous faisons partie de ce chemin, dont la trame était tracée par ceux qui venaient de partout, et qui nous conduisait vers notre travail. La séparation était imminente, la guerre continuait, on n'avait plus besoin de nous ici, mais l'Espagne était grande, elle était partout, la cause de l'Espagne nous accompagnait en quelque lieu que nous nous trouverions. Il y aurait eu encore bien des questions à poser, mais la colonne de camions attendait déjà sur la Plaza Castelar, nous ne savions pas à quelle adresse nous aurions à nous envoyer nos lettres mais comme le chemin était le même pour nous, comme nous étions animés de la même force, nous resterions liés les uns aux autres. Je sentis encore la pression de sa main, j'entendis vaguement dans le grondement des moteurs qui démarraient qu'il allait la chercher maintenant, celle qu'il n'avait pas retrouvée à Albacete, puis il n'y eut plus que son rire lorsque je me hissai sur le camion, lorsque je m'éloignai et qu'il resta parmi les immenses coupoles et les tours de Valence, son rire dans

son visage clair, ses gestes d'adieu, routes encaissées, allée du rivage, chemin de sortie, plaine basse, ouvriers agricoles à la cueillette dans les risières, le fusil sur le dos, éclairs des faucilles, étroite bande de terre entre la mer et le lac intérieur, tourbillons de sable, ponts traversant les canaux et les écluses, forêts de pins, bois d'orangers, l'embouchure du Júcar, chaînes de collines et de montagnes, nuit tombante.

Achevé d'imprimer par Paragraphic – Toulouse

Dépôt légal : Mai 1989